



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

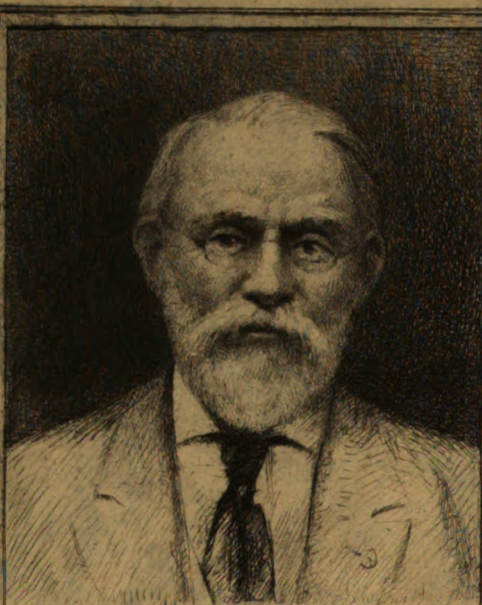
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1912 Dec 11 1930

DC
611
.454
S7
v.7

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES
DE LYONNE.

SEPTIÈME VOLUME.

AUXERRE,
PERRIQUET, Éditeur, imprimeur de la Société,
RUE DE PARIS, 31.

1853.

Dunning
Nijhoff
7-27-26
13603

LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ.

MEMBRES D'HONNEUR.

Président : M. LE PRÉFET de l'Yonne.

Membres : Mgr L'ARCHEVÊQUE de Sens.

M. LE MAIRE d'Auxerre.

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

AMÉ, architecte, à Avallon.

Marquis ANJORRANT, maire de Flogny.

ARRAULT, membre du conseil général, à Toucy.

BARBIER, prêtre à Pontigny.

Comte Léon DE BASTARD, à Paris.

BAZOT, avocat, à Auxerre.

BAUDOUIN, architecte, à Avallon.

BEAUDOUIN aîné, propriétaire, à Auxerre.

BELGRAND, ingénieur en chef de la 3^e section de la navigation de la Seine, à Paris.

BELIN, pharmacien, à Auxerre.

Baron R. DE BELLOUET, à La Charité.

BLIN, professeur au collège d'Auxerre.

BOIVIN, architecte du département, à Auxerre.

BONNEVILLE, avocat, à Auxerre.
DE BONTIN, juge au tribunal de la Seine, à Paris.
BOULANGÉ, vérificateur des domaines, à Auxerre.
BRÉARD, médecin vétérinaire, à Villeneuve-l'Archevêque.
BREUILLARD, curé de Savigny.
BRULLÉE (l'abbé), aumônier de Sainte-Colombe, à Sens.
CAMILLE-DORMOIS, économe de l'hospice, à Tonnerre.
CAMPENON, docteur en médecine, à Tonnerre.
CARLIER (l'abbé), chanoine, à Sens.
CARRÉ (l'abbé), maître de pension, à Auxerre.
BARON CHAILLOU DES BARRES, ancien préfet, à Sainpuits.
CHALLAN-BELVAL, percepueur, à Aisy.
CHALLE, avocat, à Auxerre.
CHALLE fils, avocat, à Auxerre.
CHARIÉ, ancien notaire, à Auxerre.
MARQUIS A. DE CHASTELLUX, à Chastellux.
CHAUVOT, vicaire général, à Sens.
CHÉREST fils, avocat, à Auxerre.
MARQUIS DE CLERMONT-TONNERRE, à Ancy-le-Franc.
COLIN, vétérinaire, à Auxerre.
COLIN, inspecteur des écoles primaires, à Tonnerre.
CORNAT (l'abbé), à Sens.
COTTEAU, juge au tribunal civil, à Coulommiers.
COUARD, curé d'Athie.
COURTAUT, sous-chef à l'admin. des domaines, à Paris.
DACHEZ, inspecteur de l'enregistrement, à Auxerre.
DEVAUX, propriétaire, à Auxerre.
DEVILLE, médecin, à Villeneuve-l'Archevêque.
DÉLIGAND, avocat à Sens.
DÉY, inspecteur des domaines, à Besançon.

DONDENNE, professeur de mathém. au collège d'Auxerre.
DROIT, curé de Charbuy.
DUBOIS, président du tribunal civil, à Auxerre.
DUCHÉ, docteur en médecine, à Ouanne.
DURU (l'abbé), aumônier de l'École normale, à Auxerre.
DURU, propriétaire, à Auxerre.
FLEUTELLOT (Henri), à Auxerre.
FOSSEYEUX, notaire, à Cravan.
FOUCARD, opticien, à Auxerre.
FOURNERAT, à Ancy-le-Franc.
FRÉMY, conseiller d'État, à Paris.
GALLOIS, juge au tribunal civil, à Paris.
GALLOIS (Henri), propriétaire, à Auxerre.
GALLOIS (Louis), propriétaire, à Leugny.
GALLY (l'abbé), aumônier du collège d'Avallon.
GARNIER, anc. député de l'Yonne, à Vassy, com. d'Etaules.
GIBERT, commissaire-priseur, à Sens.
GIGUET, propriétaire à Sens.
GILBERT-BOUCHER, à Paris.
GIRARD DE CAILLEUX, direc. de l'asile des aliénés, à Auxerre.
GRALIOT, professeur au collège, à Auxerre.
HERMELIN, docteur en droit, à Saint-Florentin.
HOTTOT, propriétaire, à Avallon.
JACQUES-PALOTTE, anc. député de l'Yonne, à Serrigny.
LALLIER, juge au tribunal civil, à Sens.
LAMBERT, avocat, à Auxerre.
LARABIT, membre du Sénat, à Paris.
B. DE LA RUPELLE fils (Henri), à Paris.
LAURENT-LESSERÉ, adjoint au maire, à Auxerre.
LEBERTON, médecin, à Sergines.

LEBERTON, notaire, à Sergines.
LEBLANC, ingénieur en chef en retraite, à Auxerre.
LEBLANC (Léon), ancien juge, à Auxerre.
LECHAT, chef de bureau à la préfecture, à Auxerre.
LECLERC, juge de paix, à Auxerre.
LECLERC DE FOUROLLES, juge, à Reims.
LE MAISTRE, receveur municipal, à Tonnerre.
LESCUYER, avocat, à Auxerre.
LAUREAU (l'abbé), directeur du séminaire, à Auxerre.
G. DE LORIERE, géologue, à Paris.
LORIN, architecte, à Auxerre.
Marquis DE LOUVOIS, membre du conseil général, à
Ancy-le-Franc.
MAISON, pharmacien, à Noyers.
MARIE, juge au tribunal civil, à Auxerre.
Baron MARTINEAU DES CHESNEZ, ancien sous-secrétaire
d'Etat, maire de la ville d'Auxerre.
MASSON, médecin, à Saint-Fargeau.
MÉTAIRIE, notaire à Auxerre.
MONDOT DE LA GORCE, ingénieur en chef des ponts et
chaussées, en retraite, à Auxerre.
DE MONTAUT, ingénieur des ponts et chaussées, à Avallon.
MOREAU, professeur de mathématiq. au collège, à Avallon.
MOTHERÉ, chef de bureau de la préfecture, à Auxerre.
PASSEPONT, peintre, à Auxerre.
PETIT-SIGAULT, maître de pension, à Auxerre.
PILLE, ingénieur des ponts et chaussées, à Sens.
POUBEAU, pharmacien, à Auxerre.
QUANTIN, archiviste du département, à Auxerre.
RAUDOT, propriétaire, à Avallon.

RAVIN (Eugène), pharmacien, à Auxerre.
RAVIN, professeur de logique au collège, à Auxerre.
RÉMY, docteur en médecine, à Auxerre.
RIBIÈRE, avocat, à Auxerre.
RICORDEAU père, docteur en médecine, à Seignelay.
RICORDEAU fils, vicaire, à Sens.
ROBINEAU-DESVOIDY, docteur en médecine, à Saint-Sauveur.
ROBLOT, architecte, à Joigny.
ROZAT DE MANDRES, ingénieur des ponts et chaussées,
à Auxerre.
SALLÉ, pharmacien, à Auxerre.
SALMON, avocat, à Sens.
SONNIÉ-MORET, docteur en médecine, à Auxerre.
SOUPEY, curé de Dissangis.
SOUPLET aîné, médecin, à Chabuy.
TALMONT, à Saint-Sauveur.
Marquis DE TANLAY, à Tanlay.
TARTOIS, à Senan.
TASSIN, docteur en médecine, à Leugny.
THÉNARD (Henri), à Paris.
TONNELLAER, président du tribunal civil, à Joigny.
TONNELIER, greffier en chef, à Sens.
TRIPIER, docteur en droit, à Paris.
TRUTY-MARANGE, négociant, à Auxerre.
VAUDEY, curé de Saint-Georges.
VILLIERS, receveur des hospices, à Auxerre.
VUITRY, ancien député de l'Yonne, à Paris.
WOILLEZ, inspecteur des contributions, à Joigny.

MEMBRES LIBRES.

MM.

GUÉRIN, ancien instituteur, à Auxerre.

HENRY, curé de Quarré-les-Tombes.

JOSSIER, secrétaire de la mairie, à Joigny.

MATHIEU, vétérinaire, à Ancy-le-Franc.

MOUILLOT, maître-adjoint à l'Ecole normale d'Auxerre.

PELTIER, instituteur, à Saint-Florentin.

ZAMBKOWSKI, préparat. de physique au collège d'Auxerre.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

ANDRÉ (l'abbé), à Paris.

Al. BARBIER, peintre, à Paris.

BARD (Joseph), à Chorey près Beaune.

BAUDOIN, géologue, à Châtillon-sur-Seine.

BILLOT, professeur, à Haguenau.

BERNARD, médecin, à Uriage (Isère).

BILLETTE, réformateur des études en Savoie.

BLANCHE (Isidore), vice-consul de France à Saïda (Syrie).

BONARD, entomologiste, à Calais.

BONNEVILLE, à Paris.

A. DE CONTENCIN, directeur général des Cultes, à Paris.

COUTANT, des Riceys, à Paris.

CROSNIER, vicaire général, à Nevers.

DELENTE, docteur en médecine, à la Nouvelle-Orléans.

DÉLIGAND, sculpteur, à Paris.

DIDRON aîné, directeur des Annales archéologiq., à Paris.

DROUET, aut. du Catalog. des Mollusques de Champagne.

DUPIN, médecin, à Ervy.

FEIGNOUX, membre de la Société géologique de France,
à Cusset (Allier).

FLANDIN, substitut du procureur général, à Paris.

J. FLEUTELOT, professeur, à Versailles.

DE FONTENAY, secrétaire de la Société Eduenne d'Autun.

GALL, chanoine de Saint-Ours, à Aoste (Savoie).

GARNIER, archiviste de la ville, à Dijon.

GRASSET, antiquaire, à La Charité-sur-Loire.

GAUDRY, géologue, à Paris.

BARON DE GIRARBOT, sous-préfet à Montargis.

GUÉRIN DE MENNEVILLE, direc. de la Revue zoologique,
à Paris.

HÉBERT, sous-directeur de l'Ecole normale, à Paris.

LALLEMAND, curé de Dompère.

LABOURDETTE, médecin, à Bercy.

LEBLANC (Emile), architecte, à Paris.

LEYMERIE, professeur de géologie, à Toulouse.

DE LONGUEMAR, à Poitiers.

DE LONPÉRIER, conservateur au Cabinet des Antiques,
à Paris.

MICHELIN, ancien président de la Société géologique de
France, à Paris.

DE MISSERY, conservateur des forêts, à Troyes.

MOUGEOT, docteur en médecine, à Bruyères (Vosges).

NIGON DE BERTY, chef de division au Ministère des Cultes,
à Paris.

ALCIDE D'ORBIGNY, auteur de la Paléontologie française,
à Paris.

CHARLES D'ORBIGNY, aide-profess. de géologie, au Muséum.

PASSY (Antoine), ancien président de la Société géologique de France, à Paris.

J. PAUTET, sous-préfet.

V. PETIT, dessinateur et archéologue, à Paris.

PRISSET, numismatiste, à Dijon.

V. RAULIN, professeur de géologie à la faculté de Bordeaux.

ROY, ingénieur civil, à Paris.

Jules RAY, pharmacien, à Troyes.

Marquis DU ROURE, à Paris.

SALOMON, préparateur de géologie, au Muséum.

SMYTTRE, directeur de l'asile des aliénés de Rouen.

SOCHET, ingénieur de la marine, à Paris.

Comte Georges DE SOULTRAIT, à Mâcon.

VÉE, curé d'Entrains.

VIGNON, directeur du dépôt des cartes au Ministère des Travaux publics.

DE VOUCOUX (l'abbé), chanoine, à Autun.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Société des Antiquaires de France, à Paris.

Muséum de Paris.

Académie de Bordeaux.

Société Archéologique de Sens.

Société d'Émulation d'Épinal.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Troyes.

Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, de Dijon.

Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône.

Société des Antiquaires de Picardie.

Société Éduenne, à Autun.

Société d'Émulation du Doubs.

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

BUREAU D'ADMINISTRATION.

Président :

M. le baron CHAILLOU DES BARRES, aux Barres, commune de Sainpuits.

Vice-Présidents :

MM. CHALLE père, membre du Conseil Général, à Auxerre.
DURU, aumônier de l'École normale, à Auxerre.

Secrétaires :

MM. QUANTIN, archiviste, à Auxerre.
COTTEAU, juge, à Coulommiers.

Archiviste :

M. RIBIÈRE, avocat, à Auxerre.

Trésorier :

M. VILLIERS, receveur des hospices, à Auxerre.

Classificateurs :

MM. LAUREAU, directeur du Séminaire, à Auxerre.
RAVIN (Eugène), pharmacien à Auxerre.

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES
DE L'YONNE.

**Compte-rendu des travaux de la Société, en 1853,
présenté par les Secrétaires.**

MESSIEURS,

La revue de nos travaux accomplis dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, vous prouvera une fois de plus que la Société n'est pas demeurée en arrière et qu'elle réalise toujours sa devise : *Colligit et elaborat.*

Si nous avons perdu quelques membres par suite de diverses circonstances, de nouvelles admissions ont promptement comblé des vides regrettables. La haute approbation que nous avons continué de recevoir de la part du Ministre de l'Instruction publique et du Conseil Général du département est une preuve flatteuse de la sympathie que notre Compagnie a su mériter.

Outre les Mémoires particuliers dont se compose le

Bulletin, et dont nous rendrons compte tout à l'heure, constatons tout d'abord l'achèvement du 1^{er} volume de la *Bibliothèque historique de l'Yonne*, ce monument que nous élevons à la gloire de notre pays et qui rendra d'éminents services aux travailleurs.

Le docte directeur de cette publication continue son œuvre et prépare les matériaux du deuxième volume.

Dans un autre ordre de faits vous avez obtenu des résultats qu'il importe de signaler, afin que cet exemple stimule l'activité de ceux de nos collègues qui pourraient utilement former des collections. Nous voulons parler de la collection ornithologique du département, entreprise cette année par M. Colin, médecin-vétérinaire, et qui se compose déjà de plus de cent sujets. L'amour de la science et le dévouement à la société suffisent pour faire accomplir des projets que beaucoup méditent mais que bien peu exécutent.

Vous avez également applaudi, Messieurs, à un autre projet qui vous a été soumis par M. Eugène Ravin, notre collègue, pour la restauration du Jardin de Botanique d'Auxerre et son établissement en jardin départemental. La réalisation va suivre de près le projet, et vous verrez bientôt se former la collection botanique de la flore du pays, plus utile à étudier et à connaître, pour le but que nous nous proposons, que la flore générale qu'il était au reste impossible d'installer dans le jardin d'Auxerre.

Une troisième collection, celle de la géologie, s'est largement enrichie par la libéralité du Conseil Général

du département qui a déposé dans nos salles les nombreux échantillons qui ont servi à former la Carte géologique de MM. Raulin et Leymerle. La munificence du Conseil Général ne s'est pas arrêtée là ; il a voulu compléter son œuvre en nous donnant les armoires nécessaires à installer les échantillons. Ces riches collections géologiques et paléontologiques que possède maintenant la Société fourniront aux savants les renseignements les plus complets. Nos collègues y trouveront des éléments d'étude considérables qui favoriseront chez eux le goût de cette science si importante.

La collection numismatique et celle des antiquités se sont accrues de quelques pièces et de quelques objets curieux. Mais les ressources du budget sont trop limitées pour satisfaire aux nécessités de cette partie des services scientifiques.

Vos relations avec les Sociétés savantes des autres départements se sont accrues cette année.

La Société d'Émulation du Doubs, présidée actuellement par M. Déy, notre honorable collègue, et celle des Antiquaires de l'Ouest, nous envoient leurs savants Bulletins. Cet échange de travaux fait connaître souvent des faits curieux, et apprend comment on procède sur d'autres points de la France pour l'avancement de la science.

Des découvertes importantes pour l'histoire naturelle ont eu lieu dans les cavernes d'Arcy, par suite des fouilles exécutées par les soins d'un de nos collègues, M. Robineau-

Desvoidy. Vous avez pu examiner vous-mêmes le résultat de cette opération, et vos collections s'enrichiront d'une partie des morceaux recueillis en ce lieu.

Nous allons maintenant passer rapidement en revue les travaux qui vous ont été adressés, et dont une partie a été insérée dans votre Bulletin.

SCIENCES HISTORIQUES.

M. Challe, notre honorable vice-président, a lu dans la séance publique du 30 juin des *Études critiques sur les Origines historiques attribuées à la ville d'Auxerre*.

M. A. Chérest a réuni des documents très-curieux sur l'*Histoire de la fête des Fous et sur la fête des Innocents*, qui se célébraient autrefois dans plusieurs églises, et notamment à Sens.

Des *Notices biographiques*, souvenirs pieux que l'usage a consacrés dans la Société, ont été rédigées sur deux de nos confrères, MM. de Varanges et Vachey que la mort nous a ravis. L'un de ces Mémoires est dû à M. Challe, l'autre à M. Déy.

Des études biographiques et historiques ont été communiquées sur des personnages qui intéressent notre pays à des titres divers : M. Raudot a lu à la séance publique du mois de juin un *Mémoire sur MM. Raudot, intendants du Canada sous Louis XIV*; M. Déy vous a communiqué des *Notes sur la Vie et les Ouvrages du P. Laire*; M. Le Maistre a lu un *Épisode sur la Vie du chevalier d'Eon*.

L'*Histoire du Collège d'Avallon* a fourni à M. l'abbé Gally le sujet d'un second Mémoire qui conduit cet établissement jusqu'à nos jours.

Vous avez entendu la lecture d'un travail de M. Quantin sur les *Croisés de la Basse-Bourgogne en Terre-Sainte*.

M. de Girardot, correspondant de la Société et sous-préfet de Montargis, vous a adressé des *Documents sur la bataille de Bléneau*, tirés des *Nouvelles à la main*.

L'histoire des ferriers, ce témoignage étrange de l'industrie des anciens habitants de nos contrées, a été l'objet d'une Notice de M. Tartois, en ce qui concerne la rive gauche de l'Yonne. C'est un document qui servira utilement à celui de nos confrères qui a recueilli sur cet objet des matériaux considérables dont on attend avec impatience la publication.

M. Fournérat, en vous faisant don d'une médaille du peuple des Santons, y a joint quelques observations historiques sur la bataille livrée par César aux Gaulois, pendant le siège d'Alise.

L'*Étude des anciens Vitraux incolores* a fourni à M. Amé les éléments d'une intéressante Notice, et l'occasion de faire connaître les procédés des anciens verriers, pour décorer, à peu de frais, mais avec goût toutefois les édifices religieux.

SCIENCES NATURELLES.

Les sciences naturelles ont fourni largement leur contingent dans les travaux de l'année.

Vous avez publié une *Notice sur les Porphyres du département*, par M. Moreau ;

Un Mémoire sur la paléontologie de l'Yonne, le *Prodrome des Mollusques fossiles*, par M. Cotteau ; la suite des *Échinides fossiles du département*, par le même auteur.

Des Mémoires entomologiques, par M. le docteur Robineau-Desvoidy, savoir : *Les Diptères des environs de Paris, famille des Myopaires* ; le *Catalogue des Insectes Coléoptères du canton de Saint-Sauveur* (1^{er} article) ; et une *Note sur les Éclosions de plusieurs espèces de Diptères*.

M. Déy vous a adressé la suite de ses *Études sur les Mousses du département*.

Vous avez accueilli des observations médicales du docteur Moret, concernant un cas d'*Anévrisme traumatique de l'artère plantaire interne*, traité par la galvanopuncture.

Vous avez autorisé la publication d'un Mémoire de M. le docteur Duché, ayant pour objet une *Proposition d'enquête au sujet de la Vaccine*.

Enfin vous avez continué de publier les *Observations météorologiques* faites à l'École normale d'Auxerre, par M. Peltier.

Tel est, Messieurs, le résumé de nos travaux en 1853. Si nous avons déjà beaucoup fait, vous remarquerez qu'il nous reste encore davantage à faire. Les lacunes

qui existent dans les séries scientifiques, telles que l'étude de la géographie ancienne, de l'histoire littéraire et bibliographique, de la statistique ; et dans un autre ordre, le développement de l'étude de la géologie, de l'entomologie ; les recherches si intéressantes sur la conchyliologie, sur les coléoptères, etc. ; ces *desiderata* et d'autres encore appellent instamment des travailleurs. Ils ne manqueront sûrement pas parmi nos collègues.

Les Secrétaires,

QUANTIN ET COTTEAU.



SOCIÉTÉ

DES

SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES

DE L'YONNE.

SÉANCE DU 2 JANVIER 1853.

PRÉSIDENTE DE M. CHALLE.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau le 2^e numéro des Actes de l'Académie de Bordeaux en 1852, et une Notice de M. Le Maistre sur un sceau de Marguerite de Bourgogne, comtesse de Tonnerre.

Il rend compte d'une collection de documents statistiques concernant les communes du comté d'Auxerre en 1666, qu'il a fait transcrire aux Archives de la Côte-d'Or, et qui sera publiée dans l'*Annuaire* de 1853. On y trouve l'état des biens et des charges des villages ; les noms des seigneurs et l'opinion qu'avaient d'eux leurs vassaux. La comparaison que l'on peut faire à l'aide de cette pièce, de

l'état social de ce temps-là avec celui dont nous jouissons, démontre les grands progrès qu'on a fait en bien-être matériel dans les campagnes.

L'un des Secrétaires donne lecture d'un Mémoire de M. Moreau, d'Avallon, sur les porphyres des environs de cette ville.

La séance est levée.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1853.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ DURU.

M. Colin, d'Auxerre, dépose sur le bureau le commencement d'une collection ornithologique du département, composée de 37 sujets.

M. le Président adresse au nom de la Société des remerciements à M. Colin.

La Société, sur la proposition du bureau, accueille avec empressement le projet d'échanger son Bulletin avec la Société d'Émulation du Doubs. MM. les Secrétaires adresseront en conséquence, à cette Compagnie, un exemplaire complet de la collection du Bulletin.

M. le Président annonce la présentation d'un membre titulaire et d'un correspondant.

Communications. — M. l'abbé Duru, président, lit un

discours destiné à servir d'introduction à la *Bibliothèque historique de l'Yonne*.

M. Moret rend compte d'une observation d'anévrisme traumatique de l'artère plantaire interne, traité et guéri par la galvano-puncture.

Il rend compte ensuite du 40^e volume des Annales de la Société d'Émulation des Vosges en 1854.

« On y remarque, dit-il, que l'agriculture tient la première place et la plus considérable parmi les diverses attributions que s'est données la Société d'Émulation. Les sciences naturelles, médicales, l'histoire, l'archéologie ont été ensuite l'occasion de Mémoires et Notes remarquables que le Secrétaire général rappelle en quelques mots.

» Ensuite vient un Mémoire de M. le docteur Mougeot, sur les objets d'histoire naturelle déposés au Musée vosgien pendant l'année écoulée. Quoique n'entrant dans aucun détail sur le musée lui-même, suffisamment connu des lecteurs habituels des Annales de la Société, le Mémoire du docteur Mougeot laisse cependant deviner son importance par les soins du conseil général des Vosges, pour disposer convenablement la galerie qui le renferme.

» Le docteur Carrière fait plus loin l'historique des mines plombo-argentifère de la Croix; ce gîte métallifère largement exploité pendant plusieurs siècles, à dater du commencement du xiv^e, est aujourd'hui abandonné. Six bonnes planches cristallo-graphiques accompagnent cette Notice.

» Une Notice du docteur Haxo concerne les eaux minérales des Vosges. Le docteur Haxo passe en revue les plus importantes, indique leur composition chimique et leurs propriétés

médicales. Ces eaux, et particulièrement celles de Plombières, sont une des vraies richesses du département des Vosges.

» Nous trouvons ensuite un Mémoire accompagné de quatre planches, sur les végétaux silicifiés, trouvés dans le nouveau grès rouge du département. Dans ce mémoire tout scientifique, M. le docteur Antoine Mugeot soumet à l'examen microscopique des lamelles minces et transparentes, des bois fossilisés, et initie ses lecteurs aux détails intimes de leur organisation.

» Un supplément au Catalogue des Médailles du musée départemental; un rapport sur les accroissements du même musée pendant l'année écoulée; la liste des ouvrages adressés à la Société d'Émulation; un programme des primes à décerner en 1852, et enfin une liste des membres terminent ce cahier dont j'avais à vous rendre compte, cahier rempli de choses scientifiques et substantielles. »

M. Motheré fait ensuite un rapport sur l'état d'avancement du travail destiné au concours, pour le prix de statistique fondé par M. le baron Chaillou des Barres. La seule personne qui ait fait jusqu'ici des recherches à ce sujet, demande l'ajournement à l'année prochaine.

M. Motheré fait observer qu'il y a déjà beaucoup de matériaux recueillis, mais que la coordination n'en est pas faite. Il ne voit pas d'inconvénients à l'ajournement qui ne peut, au contraire, qu'être avantageux au but qu'on s'est proposé.

La Société, consultée par son Président, adopte la proposition d'ajournement et décide que le délai pour le dépôt des Mémoires sera prorogé jusqu'au 1^{er} février 1854.

M. le docteur Robineau-Desvoidy dépose sur le bureau un Mémoire sur les Diptères des environs de Paris, qui sont les mêmes que ceux de notre département.

L'un des Secrétaires lit, pour M. Salomon, un appendice à sa Notice sur l'abbaye des Écharlis ; ce supplément est relatif aux eaux minérales qui existaient jadis aux Écharlis.

La séance est levée.

SÉANCE DU 6 MARS 1853.

PRÉSIDENCE DE M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES.

M. Colin dépose sur le bureau la suite de la collection ornithologique du département.

M. WOILLET, inspecteur des Contributions indirectes à Joigny, archéologue, est élu membre titulaire. Il était présenté par MM. Tonnellier et Quantin.

M. GRASSET, de La Charité-sur-Loire, présenté par MM. le baron Chaillou des Barres, Robineau et Quantin, est élu membre correspondant.

Communications. — M. le Président donne lecture d'un compte-rendu des travaux de la Société pendant les années 1851 et 1852. Il passe en revue et analyse, dans ce Mémoire, les documents variés qui ont été lus ou pu-

bliés dans les Bulletins de ces deux années, et y fait mention des autres ouvrages publiés par les membres de la Compagnie dans d'autre collections.

M. Ribière lit, pour M. Déy, des Notes sur la vie du P. Laire, ancien bibliothécaire d'Auxerre (1^{re} partie).

L'un des Secrétaires rend compte d'une Note adressée par M. Fournérat, sur une médaille gauloise du peuple des Santons, trouvée dans le canton d'Ancy-le-Franc, et qui a été donnée à la Société par M. Mathieu, membre libre.

M. le Président fait observer que c'est cette année que doit avoir lieu la séance publique bisannuelle. Il propose d'en fixer dès à présent l'époque à la deuxième quinzaine de juin, sauf à préciser le jour ultérieurement. Cette date est adoptée par la Société et le jour est réservé.

L'un des Secrétaires annonce qu'une découverte de statues antiques, dans un état plus ou moins complet de conservation, vient d'avoir lieu dans un puits à Crain. M. Frontier, conducteur des ponts et chaussées, qui l'a informé de cette trouvaille, a acheté les objets pour la Société. Il signale particulièrement dans sa lettre une grande statue de Minerve.

M. le Président rappelle à ce propos que la statuette de métal argenté, qui avait été trouvée sur le territoire de Saints, a été achetée par M. de Longpérier pour le musée du Louvre.

La séance est levée.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LA FÊTE DES INNOCENTS ET LA FÊTE DES FOUS

QUI SE FAISAIENT AUTREFOIS DANS PLUSIEURS ÉGLISES,
ET NOTAMMENT DANS L'ÉGLISE DE SENS.

Introduction.

On célébrait autrefois dans l'Église des fêtes singulières, vulgairement connues sous le nom de fête des Innocents, fête des Fous, fête de l'Ane, ou autres noms analogues. Ces fêtes, après avoir réjoui tour à tour et scandalisé nos aïeux, ont excité chez les archéologues modernes un vif sentiment de curiosité. Pour ne citer que les plus célèbres, Ducange (1), Moreri (2), l'abbé Lebeuf (3), Millin (4) en ont fait le sujet de nombreux articles et de longues dissertations. Du Tilliot a composé sur elles un ouvrage spécial intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la*

(1) Voir : *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*. V^o Abbas Cornardorum ; V^o Kalendæ... etc.

(2) *Dictionnaire historique*, V^o Fête des Fous.

(3) *Mercur de France*, 1726 et autres années.

(4) *Monuments antiques inédits*, t. II, p. 336 et suiv. — *Voyage dans les départements du midi de la France*, 1^{er} vol., p. 60 et suiv.

fête des Fous, qui se faisait autrefois dans plusieurs églises. Plus récemment, MM. Rigolot et Leber ont publié sur les monnaies des Innocents et des Fous d'intéressantes recherches. Enfin l'Allemagne n'est pas restée indifférente aux travaux de nos savants, et Flögel dans son *Histoire de la comédie grotesque* nous a fourni sa part d'observations curieuses.

Ce n'est pas à dire pour cela que la matière soit épuisée. Rien n'est encore moins connu que la signification et le véritable caractère de ces solennités bizarres. Aveuglés par des idées préconçues, la plupart des écrivains n'ont envisagé que leur côté burlesque. Il semble même qu'ils aient pris soin d'en exagérer les abus pour avoir quelques motifs de plus de les stygmatiser. Selon eux, ces fêtes n'étaient qu'une occasion de scandales intolérables. Et pourtant elles ont figuré, durant plusieurs siècles, dans les fastes ecclésiastiques, grâce à la tolérance et au concours de chapitres éminents. Si les critiques et les condamnations ne leur ont pas manqué, elles ont aussi rencontré, dans l'Eglise, de puissants soutiens et des encouragements respectables. Comment concilier de pareils faits avec les doctrines généralement répandues? Quant à nous, il ne nous sied pas d'avancer que tant d'historiens illustres ont commis une grave erreur. Nous nous contentons d'indiquer ici pourquoi nous hésitons à suivre la voie qu'ils nous ont tracée, et pourquoi nous tentons, après eux, de nouvelles recherches.

La fête des Innocents et la fête des Fous ne formaient qu'une portion et, pour ainsi dire, qu'une phase des réjouissances ecclésiastiques auxquelles le jour de Noël donnait jadis naissance. A peine les vêpres de ce jour solennel étaient-elles achevées que les églises et les monastères retentissaient de chants joyeux, auxquels se mêlaient parfois des danses plus ou moins profanes. Les enfants de chœur, les sous-diacres, les diacres, les prêtres

eux-mêmes prenaient leur part de cette bruyante allégresse. On célébrait ainsi la fête de saint Etienne, celle de saint Jean l'évangéliste, celle des Saints Innocents, celle de la Circoncision et celle de l'Epiphanie. Le jour des Innocents était spécialement réservé aux enfants de chœur et celui de la Circoncision aux sous-diacres. C'était, en général, le jour de la Circoncision qu'avait lieu la fête des Fous ou la fête de l'Ane, et l'on doit considérer comme exceptionnel, l'usage où l'on paraît avoir été, dans l'église d'Avallon, de la célébrer le jour des Innocents (1).

Mais d'où viennent toutes ces réjouissances ? Il est certain qu'elles remontent au temps de l'église primitive, car saint Augustin se plaignait déjà des excès qu'elles occasionnaient sous ses yeux (2). Aussi, tout le monde est d'accord pour reconnaître en elles une tradition du paganisme. La faculté de Paris, dans sa fameuse lettre contre la fête des Fous, déclare que cette fête est un vestige des solennités romaines en l'honneur de Janus (3). Guillaume d'Auxerre la regarde comme une imitation des Paren-

(1) Voici du moins ce qu'on lit dans un statut de l'an 1510 : « Item »
 « turpem illum abusum *festi fatuorum* in nostrâ hactenus ecclesiâ, proh »
 « dolor, frequentatum, quo in *celebritate sanctorum Innocentium* quidam »
 « sub nomine patriarchali divinum celebrant officium, penitus detes- »
 « tamur, abolimus et interdiciamus... » — Archives de l'Yonne, Chapitre d'Avallon, 1^{er} registre capitulaire, 1443-1536.

(2) Voir Sermo 215, de tempore et Homél. de kalendis januarii.

(3) Voyez cette lettre dans les œuvres de Pierre de Blois, édit. 1667, ad calcem. La faculté de Paris se fonde sur l'opinion de saint Augustin lui-même : « Cum secundum B. Augustinum festum fatuorum supra »
 « dictum initium et originem sumpserit a paganis et gentilibus, qui si- »
 « millia ludibria in capite januarii faciebant ad honorem Jani quem »
 « deum esse credebant, et cui idolum fabricaverant, in cujus conspectu »
 « et quasi illi sacrificando faciebant ludos supradictos, christiani de- »
 « bent talia ludibria evitare... » Loco citato, p. 787.

tales antiques (1). Du Tilliot la rattache aux Saturnales (2), de même qu'avant lui Deslyons y avait rattaché la fête analogue du Roi-boit (3).

Les saturnales étaient, en effet, l'une des coutumes païennes que les pères de l'Église reprochaient aux premiers fidèles d'avoir conservées. « Nobis quibus sabbata extranea sunt, et neomeniæ » et feriæ a Deo aliquando dilectæ : *Saturnalia et Januariæ* » et *Brumæ et Matronales frequentantur*... O melior fides nationum in suam sectam quæ nullam christianorum sibi vindicat... timerent enim ne christiani viderentur; nos ne Ethnici » pronunciemur non veremur (4). »

Ainsi parlait Tertullien, et d'autres voix encore, non moins respectables, non moins éloquentes, joignirent leurs protestations aux siennes. Mais ce fut en vain. Il y avait dans les saturnales, malgré tous les désordres que ce nom rappelle, une pensée philosophique et religieuse que le christianisme ne devait pas répudier. C'est que la supériorité des riches et des puissants n'est pas une supériorité éternelle, et que les humbles ou les pauvres doivent avoir leurs jours de compensation.

Le paganisme, qui matérialisait tous ses dogmes, avait traduit cette pensée par une institution populaire; de là, les Saturnales. De là ensuite la fête des Innocents, la fête des Sots, la fête des Fous, c'est-à-dire la fête de tous les êtres faibles ou affligés : la fête de l'Ane, c'est-à-dire la fête du plus humble et du plus laborieux des animaux.

(1) Voir passage transcrit ci-dessous.

(2) Mémoire sur la fête des Fous, p. 1^{re} et suiv.

(3) Voyez Traités singuliers et nouveaux contre le paganisme du Roy-boit.

(4) Tertullien, de Idolo.

Et qu'on n'attaque pas ce rapprochement comme le produit d'une vaine imagination. Qu'on ne nous accuse pas de juger les coutumes de nos ancêtres avec des préoccupations toutes modernes. Nous trouverions mille preuves qu'au moyen-âge, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, l'église elle-même prenait soin d'entretenir chez les fidèles, ou chez les membres du bas-clergé, les idées de liberté, d'égalité, d'affranchissement passager dans ce monde, symbole d'un affranchissement éternel dans l'autre. Voici, par exemple, ce qu'écrivait au ^{xii}^e siècle Belet, docteur en théologie de la faculté de Paris : « Sunt nonnullæ ecclæsiæ, in quibus usitatum est, ut vel etiam episcopi et archiepiscopi cum suis ludant subditis, ita ut etiam sese ad ludum pilæ demittant; atque hæc quidam libertas ideo dicta est Deceμβrica, quod olim apud Ethnicos moris fuerit, ut hoc mense servi et ancillæ velut quadam libertate donarentur, fierent que cum dominis suis pari conditione, communia festa agentes... (1) »

Le même sentiment qui, dans certains diocèses, portait les évêques à prendre une part active aux divertissements des jeunes clercs, protégeait ailleurs l'institution des Innocents et des Fous. C'était partout le souvenir des libertés de décembre, qui se propageait d'âge en âge, et, malgré la différence des mœurs, séduisait encore les esprits les plus graves. Ajoutons, pour qu'il ne reste aucun doute que, dans plusieurs églises, la fête des Fous s'appelait la fête du *Deposuit* « par allusion, dit M. Onézime Leroy (2),

(1) Outre ce fragment cité par Lebeuf, dans une dissertation insérée au *Mercur de France* de 1726, p. 911 et suiv., voir un passage de Durand, évêque de Mende, qui constate les mêmes faits et les mêmes habitudes que Belet. — Eodem.

(2) *Études sur les Mystères*, p. 152.

» à ces mots du cantique de Marie, *Deposuit potentes de*
 » *sede et exaltavit humiles*, que les enfants de chœur, que
 » tout le bas clergé, que tout le peuple même, entonnaient
 » avec tant de joie, le jour où les supérieurs, descendus de leurs
 » dignités, leur en abandonnaient les insignes et leur permet-
 » taient de se nommer entre eux, parmi les plus humbles, parmi
 » les enfants même, un abbé, un évêque, ou un roi des chanoines.
 » Comment n'a-t-on vu là que le ridicule.

» Beaucoup de liberté, continue spirituellement le même au-
 » teur, était alors laissée au peuple qui la dissipait en joies in-
 » nocentes : un évêque de Paris, dans le xii^e siècle, Eudes de
 » Sully, dernièrement taxé d'intolérance, permit néanmoins aux
 » fidèles de répéter le fameux verset jusqu'à cinq fois. C'est plus,
 » je crois, qu'un préfet de police n'en accorderait de nos jours.
 » Le chant de Marie n'était pas encore, il est vrai, la Marseillaise
 » du moyen-âge. Les humbles n'avaient pas encore pris, comme
 » au temps de la réforme, le *deposuit* et l'*exaltavit* au sérieux.
 » Ces fous-là restaient sagement dans leur rôle, n'attendant que
 » du ciel leur *exaltation*, et ne recevaient qu'en riant la crosse
 » avec la mitre et les coups d'encensoir, et cette royauté d'un
 » jour que le sort leur donnait. »

S'il en est ainsi, tout s'explique ; c'est à cause de leur carac-
 tère symbolique, c'est à raison des idées libérales qu'elles sanc-
 tionnaient, qu'ont duré si longtemps les bizarres coutumes dont
 nous sommes aujourd'hui fort étonnés ; là est leur côté sérieux.
 On comprend dès-lors comment aux xiii^e et xiv^e siècles, à ces
 époques d'affranchissement, la fête des Innocents et la fête des
 Fous ont joui d'une telle popularité. On concevra même, sans
 l'excuser, cette exagération d'un Auxerrois, qui, dans son ardeur
 d'indépendance, soutenait, en principe, que la fête des Fous était

aussi approuvée de Dieu que celle de la conception de la Sainte-Vierge (1).

Malheureusement, la liberté conduisit de tout temps à la licence par une pente à peu près inévitable. A l'exemple des esclaves romains, les enfants de chœur et les sous-diacres ne tardèrent pas à souiller leurs fêtes par de scandaleux excès. En vain quelques hommes célèbres, tels qu'Odon de Sully ou Pierre de Corbeil, tentèrent de faire prévaloir une règle indulgente et sage, à la place d'un désordre sans frein; leurs efforts ne servirent qu'à entraver momentanément les progrès du mal. Un jour advint où l'opinion publique s'indigna d'un usage qu'elle avait si longtemps encouragé. On oublia même ce qu'il avait eu de louable en son origine, pour ne conserver mémoire que de ses abus. A l'excessive indulgence succéda une rigueur d'appréciation non moins excessive. C'est contre ces deux écueils qu'il faut aujourd'hui se prémunir, et le meilleur moyen est de laisser aux faits leur langage, leur aspect et leur véritable physionomie.

(1) « Festum hoc fatuorum a Deo approbatum esse, sicut festum » conceptionis Mariæ, asseruit quidam in urbe Altissiodorensi. » — Gerson, partie IV, n. 10, lettre N.

CHAPITRE I^{er}.(xiii^e siècle).

MISSËL DES FOUS.

Sens est assurément l'une des villes de France où la fête des Innocents et la fête des Fous ont eu le plus de durée, d'éclat et de retentissement. Dès l'année 1245, on signalait ces fêtes comme un antique usage invétéré dans le diocèse, et l'on pouvait dire d'elles : « *illa festorum antiqua ludibria* (1). » C'est donc une chose certaine qu'elles existaient au xiii^e siècle, peut-être même auparavant. Mais aucun document, du moins nous n'en connaissons pas, ne jette une véritable lumière sur cette période des solennités sénonaises. Le plus ancien vestige qui nous soit resté d'elles est le manuscrit fameux conservé à la bibliothèque de Sens, et vulgairement connu sous le nom de *Missel des Fous* ou de *Missel de l'Ane*.

Bien que décidé à faire de ce missel l'objet d'une étude spéciale et complète, nous croyons inutile de répéter ici les détails descriptifs, que Millin a longuement consignés dans ses *Monuments inédits*, tome 2, pages 336 et suivantes. Disons seulement que l'aspect extérieur du manuscrit semble autoriser les critiques sévères dont il fut si fréquemment l'objet. Tout y est bizarre, et sa forme, et les dyptiques qui le recouvrent. Voyez s'écrient les rigoristes ! examinez cet ivoire grossièrement sculpté : partout

(1) Voir ci-dessous, Mandement d'Odon de Tusculum.

des sujets mythologiques ; le triomphe de Bacchus indien ; les astres de la nuit symbolisés par Vénus et Diane. Il est vrai que pour un office de la Circoncision, l'enveloppe est singulière. Mais on n'apprécie pas un livre d'après sa reliure. Celui-ci, d'ailleurs, remonte à des temps bien différents du nôtre. On sait qu'au *xiii^e* siècle, un évêque d'Auxerre, Hugues de Noyers, prenait pour sceau épiscopal, une tête gravée d'Apollon, et cet amour exagéré des pierres antiques ne l'empêchait pas de poursuivre à outrance les hérétiques de son diocèse, comme les Albigeois de la Charité-sur-Loire et les Caputiés de Gy-l'Evêque. C'est qu'à certaines époques du moyen âge, la plus ardente ferveur se conciliait fort bien avec un engouement extraordinaire pour les monuments de l'antiquité païenne. Après avoir détruit les temples et le culte des faux dieux, l'Eglise ne dédaignait pas d'emprunter la dépouille des vaincus : et, sans souci de leur destination primitive, consacrait les trophées de sa victoire à des usages religieux. Les dyptiques de Sens ne sont qu'un exemple entre mille des coutumes qui régnaient alors.

Si nous ouvrons le manuscrit, une première difficulté nous arrête : Quelle est au juste sa date ? Cette question est importante pour chercher ensuite quel peut être son auteur. Aussi nous n'avons voulu la résoudre qu'en toute connaissance de cause ; et, sans nous fier à nos faibles lumières, nous avons interrogé l'habile archiviste du département, M. Quantin. Voici la note paléographique que nous tenons de son obligeante amitié.

« Le manuscrit célèbre, connu sous le nom de *Miscel des Fous*, est un in-folio de 0^m,345 de longueur sur 0^m,16 de largeur. Trois des quatre cahiers qui le composent sont formés de quatre feuilles de vélin, et le quatrième de cinq. Le premier est numéroté 1, avec une réclame ; le troisième porte également une réclame, et les autres n'ont aucune marque. Les lignes

» du texte sont tracées à la mine de plomb. Les barres de musique, les rubriques et les lettres capitales de chaque morceau sont rouges.

» La physionomie de ce manuscrit ne laisse aucun doute sur son âge. L'écriture est une minuscule un peu massive, mais régulière et à l'œil un peu rond. L'allure générale sent le gothique des premiers temps et accuse le commencement du **xiii^e** siècle. On remarque que les capitales du commencement des morceaux sont simples et sans aucun ornement. L'absence complète de l'**æ** et de l'**e** à cédille est aussi une preuve de la date que je lui assigne, en excluant la possibilité de le faire remonter au **xii^e** siècle.

» Divers détails concordent avec cette opinion. Ainsi, les **œ** minuscules présentent leur crochet fort incliné et tendent à se rapprocher des **a** cursifs. Les lettres à haste, comme **p**, **l**, **b**, sont terminées par un petit trait aigu tourné de droite à gauche. Les **t** dont la barre couvre des deux côtés le sommet de la haste; les **c** à tête anguleuse; le **d** oncial remplaçant très-souvent le **d** minuscule; l'**s** finale alternativement capitale et minuscule; les capitales, placées dans le corps du texte, de forme gothique allongée; tous ces caractères sont bien ceux que les Bénédictins et M. de Vailly attribuent avec raison au **xiii^e** siècle et surtout à la première partie.

» La transition entre l'ancienne minuscule et la minuscule gothique se fait encore trop sentir dans le manuscrit, pour qu'on puisse abaisser sa date au **xiv^e** siècle. Il ne présente aucun des caractères propres à cette dernière époque (1).

(1) Cependant, M. Nisard, dans un article que nous citerons plusieurs fois, s'exprime en ces termes : « Je crois pouvoir affirmer que le manuscrit de Sens est positivement du **xiv^e** siècle, comme l'a dit

» Je terminerai par une observation que je puise dans l'étude
 » fréquente et la comparaison des documents émanés soit de la
 » province, soit de la ville de Sens. C'est qu'au commence-
 » ment du ^{xiii}^e siècle, les chartes de ce pays, en écriture minus-
 » cule, affectent des traits de ressemblance frappante avec l'écri-
 » ture du Missel ; et notamment, une charte de l'an 1204, donnée
 » par l'archevêque Pierre de Corbeil aux chapelains de Saint-
 » Laurent de Sens (voir aux archives de l'Yonne), me paraît de
 » la même main que le manuscrit, attribué, du reste, à ce même
 » prélat. »

Nous n'ajouterons rien à des indications si complètes. Elles nous paraissent décisives. Mais presque aussitôt une seconde question se présente : et l'on se demande d'où vient que le manuscrit sénonais est généralement désigné sous le nom de *Missel des Fous* ou de *Missel de l'Anc*.

Sur le premier feuillet, aucun titre, aucune légende. Seulement, au verso, se trouve le quatrain suivant :

Festum stultorum de consuetudine morum
 Omnibus urbs Senonis festivat nobilis annis,
 Quo gaudet precentor : tamen omnis honor
 Sit Christo circumciso nunc semper et almo.

Et un peu plus bas, ces deux vers :

» M. Danjou (*Revue de Musique religieuse*, année 1847, p. 287), et non
 » du ^{xiii}^e, comme le croit M. Felix Clément. » — Archives des Missions
 scientifiques, avril 1851. — Ceci ferait présumer que MM. Nisard et
 Danjou sont meilleurs musiciens que paléographes. Personne, à la vue du
 manuscrit, n'hésitera à repousser leur opinion. Mais il faudrait bien se
 garder de juger la difficulté d'après un fac-simile inséré dans les
Annales archéologiques, et où la physionomie de l'original est sérieuse-
 ment altérée.

Tartara Bacchorum non pocula sunt fatuorum,
Tartara vincentes sic fiunt ut sapientes (1).

Voilà bien une espèce d'épigraphe, dans lequel la fête des Fous est formellement rappelée. Mais elle est de beaucoup postérieure à tout le corps de l'ouvrage. La main qui l'a tracée appartient évidemment au **xv^e** siècle.

Le manuscrit du **xiii^e** ne commence qu'au second feuillet, dans le haut duquel on lit, en lettres rouges, cette rubrique : *Circumcisio Domini, in januis ecclesie* ; puis le début :

Lux hodie, lux leticie ; me judice, tristis
Quisquis erit, removendus erit solemnibus istis.
Sint hodie procul invidie, procul omnia mesta.
Leta volunt quicumque colunt asinaria festa.

Immédiatement après ces vers, une nouvelle légende ; *conductus ad tabulam* (2) ; au-dessous la prose de l'Ane :

(1) Voir la traduction de ce quatrain et quelques explications sur les deux autres vers, dans l'ouvrage de Millin, déjà cité, p. 344. Millin ajoute en note : « Le P. Laire, dans une dissertation manuscrite, dit » qu'il a lu quelque part que ces six vers sont d'un certain Lubin, li- » cencié et procureur général au bailliage de Chartres. » Je n'ai pu retrouver la dissertation du P. Laire dont il est ici question.

(2) Ici, le mot *conductus* est employé comme les substantifs *antiphona*, *versiculum*, *responsorium*, souvent répétés dans les rubriques de notre manuscrit. Il désigne certains morceaux liturgiques qui se récitaient en marchant. — Voyez, sur l'origine des *conductus*, un fragment de l'Hist. littéraire cité plus bas. — L'usage en devint si fréquent, si abusif, qu'on fut obligé plus tard de le réglementer. On fixa les solennités dans lesquelles on pouvait chanter des *conductus*, les parties de l'office où ils devaient se placer, le nombre qu'ils ne pouvaient dépasser. Mais tout cela est postérieur au Missel de Sens. — Dans la langue musicale du

Orientis partibus
 Adventavit asinus
 Fortis et pulcherrimus,
 Sarcinis aptissimus.
 Hex, sir asne, hex !
 . . . etc. . .

Après la prose, au verso du même feuillet, on trouve ces mots : *Lecta tabula, incipiat sacerdos* ; et le morceau que le prêtre entonne n'est autre qu'un *Dans in adiutorium*.

Dans les 63 pages qui suivent, pas un mot qui soit relatif à l'Ane ; rien qui ne cadre avec les habitudes liturgiques de l'époque.

Ainsi, lorsqu'on appelle ce livre le *Missel des Fous*, on envisage moins son caractère intrinsèque que les singulières coutumes auxquelles il se rattache. Aucun passage du texte ne rappelle les fous ou ne fait allusion à leur fête, à moins qu'on ne confonde avec la composition primitive un mauvais quatrain ajouté deux cents ans après. Le nom de *Missel de l'Ane* n'est guère mieux justifié, puisque les vers où il est question de l'âne n'en forment que l'introduction, la 64^e partie. Son véritable titre est celui que l'auteur a lui-même inscrit en tête de son œuvre : *Circumcisio Domini* ; c'est un recueil de pièces destinées à célébrer la Circoncision de Notre-Seigneur. Si, dans la suite des temps, l'usage qu'on en a fait a trompé l'opinion du vulgaire, gardons-nous d'une semblable erreur ; ou sans rejeter une dénomination généralement acceptée, n'en concluons rien contre la gravité et le mérite de l'ouvrage en lui-même.

moyen âge, le mot *conductus* avait encore un autre sens : Il indiquait une espèce particulière de déchant. Voyez *Hist. de l'harmonie*, au moyen-âge, de M. de Koussemaker, p. 58.

Il serait aussi imprudent de condamner, sous prétexte de profanation, les chants en l'honneur de l'âne, par lesquels débute le missel. Malgré leur apparente bizarrerie, ces chants, du reste fort courts, ont été inspirés par le souvenir des saintes écritures. C'est dans une crèche, à côté des animaux les plus humbles, que le Sauveur est né. C'est un âne qui l'a porté en Egypte. C'est sur un âne qu'il a fait son entrée à Jérusalem. Assurément toutes ces circonstances ne suffiraient pas aujourd'hui pour justifier l'*Orientis partibus*. Mais déjà nous avons fait voir qu'il ne fallait pas juger les coutumes du moyen-âge d'après nos mœurs et nos idées actuelles. Autrefois, dit M. Dumeril (1), « le christianisme n'avait point » de prétentions aristocratiques ; c'était une religion universelle » qui s'adressait naïvement à tous et ne professait de préférence » que pour les simples de cœur et d'esprit. Il se bornait, dans » ses cérémonies, à rappeler en termes clairs l'histoire de son » établissement et les actes de son fondateur..... L'usage s'est » conservé, dans quelques églises, d'exposer le jour de Noël une » crèche à la vénération des fidèles et il existait à peu près partout pendant le moyen-âge. En Franconie, l'imitation était encore plus matérielle : on y couchait pendant le xvr^e siècle le » simulacre d'un enfant sur l'autel, et pour donner aux églises » l'apparence d'une étable, on allait, à Angers, jusqu'à les joncher de paille. Dans plusieurs villes d'Allemagne, on traînait » à la procession du dimanche des Rameaux un âne de bois ; à Louvain et à Vienne, on lui donnait une place dans l'église » pendant l'office ; ou, comme à Cambrai, on se contentait d'en » exposer l'image, en peinture, derrière l'autel (2). » A Sens, le

(1) Origines latines du théâtre moderne, p. 39.

(2) M. Onézime Leroy, parlant des idées philosophiques qui inspiraient les solennités du moyen âge, s'exprime ainsi : « Je dis *philosophie* et

rôle que l'âne a joué dans la vie de Notre-Seigneur n'était rappelé ni par sa présence. ni par son image, mais seulement par quelques vers. Encore ces vers étaient-ils chantés en dehors du lieu saint, aux portes de l'église, *in januis ecclesie*, ou tout au moins avant d'arriver au sanctuaire, *conductus ad tabulam*, nouvelle preuve qu'ils constituaient une simple introduction, un véritable hors-d'œuvre, et ne sauraient, sans erreur, être considérés comme la portion principale de la composition.

Pour apprécier sûrement le manuscrit qui nous occupe, on doit en considérer l'ensemble, et dès-lors, on ne tarde pas à reconnaître qu'il contient un office complet, comprenant avec la messe les heures canoniales, vêpres, etc... Le premier *Deus in adjutorium* que nous signalions tout à l'heure marque le commencement de matines. C'est à matines que se chantaient l'*Alleluia* et l'*Hæc est clara dies* dont l'abbé Lebeuf s'est tant moqué. Que n'a-t-il continué ses citations, il aurait pu faire connaître à ses lecteurs une superbe invocation à la Trinité qui se termine par ces mots :

Tu theos et heros, dives flos, vivens ros,
Rege nos, salva nos, perduc nos ad thronos superos et vera gaudia.
Tu decus et virtus ! tu justus et verus !
Tu sanctus et bonus, tu rectus et summus Dominus ! tibi sit gloria !
Et plus loin un hymne à la Vierge qui commence ainsi :

- nous en trouverons jusque dans la fête des Fous et dans celle des
- Anes que de grands philosophes ont trop jugée sur les apparences.
- Nous verrons un de nos plus vieux poètes plus près peut-être de la
- vérité, dans cette réflexion sur les exemples d'humilité donnés par
- Jésus :

Quant il chevauca
Sur asne munta, ...

— V. Etudes sur les mystères. Introduction, p. 7.

O Matris almæ viscera,
 Repleta Dei gratiâ,
 Quæ genuerant talia,
 Tamq̃ue sacrata pignora !

Ces vers, et bien d'autres qui les valent, contrastent singulièrement avec la peinture que tant d'archéologues ont fait du *Missel des Fous*. Ils prouvent déjà que tout n'y est pas ridicule, et qu'une critique sans réserves est une critique souverainement injuste.

Après matines, une légende en lettres rouges, et un nouveau *Deus in adjutorium* indiquent le commencement de Primes. À la suite de Primes, arrive Tierce, *ad Tertiam hymnus* : puis, la messe *Officium ad missam* : Sexte, *ad Sextam hymnus* : None, *ad Nonam hymnus* : Vêpres, *ad Vesperas*.

Dans toutes ces portions de l'office, le manuscrit renvoie souvent aux morceaux usités dans la liturgie grégorienne, et, par exemple, au *Puer natus est* de l'office de Noël, au *Kyrie* de la messe ordinaire, aux psaumes que l'on chante habituellement à vêpres. Il fait aussi quelques emprunts à la liturgie gallicane, et spécialement à celle qui était en usage dans nos pays. Mais à côté de ces emprunts ou de ces renvois figurent de nombreuses pièces originales. On y remarque plusieurs paraphrases du *Credo* ou du *Pater*, une longue série d'antiennes et de répons, et une foule de versets en l'honneur de la Vierge. Nous pourrions citer vingt passages dans lesquels brillent à un haut degré l'onction religieuse et l'élan poétique dont nous avons déjà donné des exemples. Voici entre autres des versets qui se chantaient à vêpres :

Ave Dei genitrix, nostra spes et gloria,
 Per quam nobis aditus datur ad celestia.

Perdita quæ fuerunt in te reddens gaudia,
Nostra fugas scelera, per te datâ gratiâ.

.....
Te chorus angelicus laudat super ethera.
Omnes sancti jubillant tibi dantes cantica.
Namque tui filii adstas in presentia,
Qui te terris elevans transvexit ad supëra.
Ergo, Virgo, poscimus, nos precantes audias,
Atque nostras precibus munda mentes sordidas.

.....

Le manuscrit se termine par cinq piéces fort longues dont les rubriques sont ainsi conçues : *Conductus ad Prandium. Versiculus ad Prandium. De beato Stephano epistola. De sancto Joanne epistola. De Innocentibus epistola.* Evidemment, ces piéces sont étrangères à l'office de la Circoncision. Les trois dernières se rattachent aux fêtes de saint Etienne, de saint Jean l'Evangéliste, des Saints Innocents. Les deux autres se récitaient dans l'intervalle des cérémonies de l'Eglise et notamment aux repas. Elles sont écrites dans un style non moins grave que le reste de l'ouvrage et loin d'être une profanation des lieux saints dans lesquels elles n'ont jamais retenti, elles ont dû servir à sanctifier les festins dont le nouvel an fut toujours l'occasion et l'excuse. On en jugera par ce fragment du *Versiculus ad prandium* :

O crucifer, bonæ lucis sator,
Omniparens, pie verbigena,
Edite corpore virgineo,

.....

Huc nitido, precor, intuitu,
Flecte salutiferam faciem,
Fronte serenus, et irradia;
Nominis ut sub honore tui
Has epulas liceat capere.

Te sine, dulces nihil, Domine,
 Nec juvat ore quid appetere,
 Pocula ni prius atque cibos,
 Christe, tuus favor imbuerit
 Omnia sanctificante fide.
 Ferula nostra Deum sapient,
 Christe, . . . etc.

Il est juste d'ajouter qu'à côté de semblables morceaux, le manuscrit Sénonais renferme une foule de passages qui froissent notre susceptibilité moderne. On les a relevés trop soigneusement pour que nous pensions utile de les rappeler ici. Mais qu'on ouvre les recueils liturgiques remontant à la même époque : on y remarquera les mêmes défauts, sinon plus saillants encore, et l'on se convaincra que certaines expressions, certains détails aujourd'hui intraduisibles, étaient alors consacrés par un usage universel. Il ne faudrait donc pas conclure de leur emploi dans l'office de la Circoncision, que cet office ne peut émaner d'un écrivain sérieux, ou même d'un homme revêtu de dignités ecclésiastiques. Le seul reproche qu'on doive adresser à son auteur, est d'en avoir écrit le texte avec une précipitation évidente, accueillant sans scrupules toutes sortes de réminiscences, se laissant aller au cours d'une imagination trop facile, et mêlant de véritables platitudes aux développements les plus poétiques. On dirait de ces livrets que les écrivains de nos jours livrent aux compositeurs, faibles canevas sur lesquels le talent parvient quelquefois à broder un chef-d'œuvre.

Voyons maintenant si le mérite de la composition musicale rachète ce que les paroles ont de défectueux. En nous plaçant à ce point de vue, nous nous engageons dans une voie toute nouvelle. Car, jusqu'ici, les archéologues qui ont étudié l'office de la Circoncision, paraissent avoir oublié que la musique y tient la

place la plus importante. Aveuglés par leurs préventions, ceux-là même qui ont fait du chant ecclésiastique l'objet d'immenses travaux ont négligé dédaigneusement celui qu'ils avaient là sous les yeux : et par exemple, l'abbé Lebeuf, trouvant dans notre Missel cette rubrique *quatuor vel quinque in falso retro altare*, n'a pas reculé devant l'interprétation que voici :

« Après l'alleluia, dit-il, suivait une seconde annonce de la
 » fête par quatre ou cinq chantres à grosse voix postés derrière
 » l'autel. Là, ils devaient chanter *in falso* (c'est l'expression du
 » manuscrit) les deux vers suivants :

Hæc est clara dies clararum clara dierum.

Hæc est festa dies festarum festa dierum.

» Vous jugez assez jusqu'à quel point on pouvait pousser, sans
 » grande dépense une poésie de cette sublimité et si la rubrique
 » qui ordonnait de chanter faux était bien observée, comme il
 » n'en faut pas douter, je vous laisse à penser quel effet devait
 » produire une telle harmonie sur l'oreille des auditeurs (1). »

Le P. Laire qui, lui aussi, avait étudié le manuscrit de Sens, a bien compris que Lebeuf commettait une erreur inconcevable. Dans l'édition du *Mercure de France* que possède la bibliothèque d'Auxerre, il a mis en marge, à côté de la traduction fort libre des mots *in falso*, telle qu'on vient de la lire, cette petite rectification : « *en faux-bourdon*. »

Or, chanter faux ou chanter en faux-bourdon sont choses fort différentes et la rubrique, sainement interprétée, au lieu d'exciter nos moqueries, doit nous servir de preuve qu'au *xiii^e* siècle, on ne se contentait pas de la mélodie, on cherchait à l'embellir par

(1) V. *Mercure de France*, 1726, p. 2668.

un accompagnement harmonique qu'on appelait, suivant sa nature, faux-bourdon, comme dans le passage qui nous occupe, ou bien *organum*, comme dans un autre passage du même office intitulé : *Versiculus cum organo*.

Mais qu'eût dit l'abbé Lebeuf s'il eût pu revivre de nos jours et notamment le 3 novembre 1849. La magistrature française recevait alors une investiture nouvelle. C'était l'occasion d'une grande solennité religieuse dans la Sainte-Chapelle nouvellement restaurée. De nombreux musiciens se pressaient autour de l'autel. Une voix s'éleva parmi eux, la voix d'un de nos artistes les plus célèbres, et ce qu'elle chantait, c'était précisément la strophe du Missel des Fous, *hec est clara dies clararum clararum* (1).

L'abbé Lebeuf eût alors compris qu'une pareille musique n'était pas faite pour servir de jouet à des chantres grossiers, et qu'elle était digne de retentir sous les merveilleux arceaux de la Sainte-Chapelle.

Dans cette même cérémonie, on exécuta deux autres chants empruntés à notre manuscrit, la prose de l'âne (*Orientis partibus*) et une salutation à la Vierge (*Patrem parit filia*).

La mélodie de la prose est singulièrement remarquable par sa grâce, et le refrain lui-même « hez, sir asne, hez » qu'on a tant de fois représenté comme un cri barbare, forme dans le chant une terminaison aussi douce que simple. Quelque chose nous frappe encore plus dans ce morceau : c'est sa tonalité qui est tout-à-fait moderne (2). C'est sa fraîcheur qui ferait supposer une

(1) Voyez *Chants de la Sainte-Chapelle*, publiés par M. Félix Clément, et l'introduction de cette brochure, par M. Didron aîné.

(2) La prose de l'âne est écrite d'un bout à l'autre, en sol majeur. Il n'y a cependant aucun dièse indiqué dans le manuscrit. Mais la relation

composition terminée d'hier. Quand on isole les paroles de la musique, oui, la critique trouve une large prise. Mais, ne scinder pas ; laissez l'œuvre dans son entier, telle qu'elle est sortie des mains de son auteur, et chantez la prose de l'Ane, au milieu de nos fêtes religieuses ; il ne restera place que pour l'étonnement et l'admiration.

Le *Patrem parit filia* n'est pas moins remarquable que l'*Orientis partibus*. A la grâce de ce dernier morceau, il joint une expression plus vive, je ne sais quoi de touchant, et si j'osais employer un mot de notre époque, je ne sais quoi de mélancolique. La tonalité moderne (4) s'y montre aussi nettement caractérisée ; et l'on se demande, en l'écoutant, comment les règles de cette tonalité ont pu être si longtemps inconnues, alors qu'au ^{xiii}^e siècle l'instinct précoce des grands artistes les conduisait déjà à de semblables résultats.

Là ne se bornent point les beautés que révèle à nos yeux l'office de la Circoncision. Il est, dans cette œuvre, des fragments qui n'ont pas eu l'honneur d'une exécution aussi solennelle et qui méritent les mêmes éloges, sinon de plus grands encore. Citons par exemple, l'invocation à la Trinité. On y retrouve toutes les qualités des morceaux précédents, et même, la phrase musicale y a plus d'ampleur. Elle se développe et s'élève avec une singulière

du si au fa, dans les diverses phrases qui composent la mélodie, est tellement accusée, que les anciens chanteurs devaient y reconnaître aussitôt l'existence du *triton*, et, suivant les principes du moyen âge, faire disparaître ce qui est cet intervalle a de choquant, soit en bémolisant le si, soit en diésant le fa. Quant au choix entre ces deux moyens, leur oreille ne pouvait leur laisser un instant de doute.

(4) Ce morceau est écrit en *ut majeur* ; je ne sais pourquoi M. Clément, en le publiant, l'a transposé.

hardiesse. L'élan mystique des paroles se reproduit dans le chant. On sent là une véritable et puissante inspiration.

Dans le *Sanctus* paraphrasé qui fait partie de la messe, peut-être en est-il de la musique comme du texte, et le thème est-il emprunté à la liturgie des époques antérieures au manuscrit. Dans tous les cas, les développements paraissent originaux, et le dernier est vraiment magnifique.

O quanta, qualis, quam suavis, quam beata gloria,
Quâ complentur, continentur, gubernantur omnia!

Le chant qui accompagne le commencement de cette phrase est plein d'onction et de douceur. Puis, quand arrive l'accumulation de verbes destinés à rappeler la puissance divine, il affecte une largeur et une gravité dignes du sujet. Ce n'est plus, il est vrai, la vieille austérité grégorienne. Mais, c'est déjà la plus heureuse application des formules mélodiques de l'art moderne aux exigences des textes sacrés (1).

Dans une œuvre d'aussi longue haleine, un dangereux écueil menaçait le compositeur; comment éviter la monotonie? A ne considérer que les paroles, tous les morceaux du manuscrit présentent à peu près le même caractère. Néanmoins, l'artiste, grâce à la souplesse de son talent, a su leur imprimer le charme d'une continuelle variété. Après la mélodie élégante et presque monodaine de l'*Orientis partibus* se place un *Deus in adiutorium*

(1) Voyez encore dans la messe, le *Conductus ad Evangelium*, et notamment la phrase qui le termine :

Aliter, aliter, meritum humanum
inefficax et vanum.

Le *Dominus vobiscum* qui précède l'évangile; l'*Agnus Dei*, etc...

qui a toutes les allures du plain-chant. Vient ensuite une prose à rythme bizarre, inégal, sautillant : puis l'*Hæc est clara dies*, où la musique, en cachant les imperfections du style, en reproduit le mouvement et la solennité. Ainsi, quatre morceaux, quatre factures différentes. Ailleurs, le *Sanctus* qui finit par des phrases si larges, nous dirions presque si dramatiques est immédiatement suivi par un *Agnus Dei*, dont le début respire une placidité singulière. Pour achever le contraste, l'un doit être chanté par deux clercs, deux hommes à forte voix ; tandis que deux enfants entonnent l'autre, *Duo clericuli*, comme dit la rubrique.

Voilà, suivant qu'une brève analyse nous permet de l'établir, les qualités musicales qu'on rencontre dans le Missel de Sens. Et quoi qu'on en ait dit, son auteur ne s'est pas contenté de fixer sur le vélin de charmantes mélodies pour les livrer ensuite au caprice de chantres avinés. Qui pourrait croire à tant d'insouciance à côté d'un pareil talent ? Un mot d'ailleurs lèvera toute incertitude à cet égard. On lit, dans une seule et même page du manuscrit, les trois légendes suivantes : *Quatuor vel quinque in falso*, quatre ou cinq chantres en faux-bourdon. *Duo vel tres in voce*, deux ou trois à l'unisson. *Chorales incipiant*, chantez en chœur. Cette variété dans l'emploi et la disposition des voix implique nécessairement un grand soin et même une certaine recherche dans l'exécution.

A quelques pages plus loin, on lit dans le cours même de l'office :

Qui vult vero psallere
Trino psallat munere :
Corde, ore, opere,
Debet laborare,
Ut sic Deum colere
Possit et placare.

Ici le sans n'est pas douteux. Il s'agit bien de pieux conseils adressés aux chanteurs. On ne leur recommande pas de chanter faux comme l'avait imaginé l'abbé Lebeuf. On leur rappelle au contraire que pour remplir dignement leur mission, ils ont besoin, à la fois, d'intelligence, de voix, de cœur et de travail. Pareille citation dispense de plus ample commentaire.

Reste à savoir qui a composé l'office de la Circoncision. Une tradition constante attribue le texte et la musique à Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, mort en 1222. Longtemps cette tradition fut acceptée sans difficulté par tous les historiens : l'abbé Lebeuf lui-même qui a tant critiqué le Missel des Fous, ne songea pas à prétendre qu'on le couvrait à tort du nom et de l'autorité d'un prélat célèbre ; ce n'est qu'en ces dernières années, qu'on a fini par contester un point tenu jusque là pour incontestable. Les premiers doutes ont été émis par M. Victor Leclerc, dans la continuation de l'histoire littéraire de dom Rivet (1). A l'une des séances du Congrès archéologique, tenu à Sens en 1850, M. l'abbé Carlier, savant chanoine de cette ville, a été beaucoup plus affirmatif. Malheureusement le travail, dont alors il donna lecture, n'a pas été livré à l'impression. Les conclusions seules ont été reproduites dans les Archives des missions scientifiques, par M. Théodore Nisard, qui n'hésite pas à les adopter, et fournit à l'appui quelques raisons nouvelles. Les voici, telles que nous les trouvons dans l'article de M. Nisard (2) :

« 1° Pierre de Corbeil n'a composé ni le texte ni le chant du » dyptique.

(1) Tome xxi, p. 13, Notice sur Geoffroy de Courlon, chroniqueur sénonais.

(2) Archives des Missions scientifiques. — Avril 1851, p. 187 et suiv.

» 2° Ce chant et ce texte, calligés par de simples notaires ou copistes, pour le compte des enfants de chœur de la cathédrale, n'ont jamais formé un office liturgique proprement dit.

» 3° Cette imitation d'office liturgique dont les enfants de chœur étaient les héros, a été condamnée en 1245, par Odon, archevêque de Sens. (Le texte original de cette condamnation vient d'être retrouvé par M. l'abbé Carlier.) »

Rien de plus net assurément qu'un pareil système. Mais pour donner aux opinions jusqu'ici consacrées un aussi formel démenti, sur quoi se fonde M. l'abbé Carlier ? Il a consulté, dit en le citant M. Nisard, « toutes les traditions, tous les souvenirs locaux, tous les registres du chapitre, et de la fabrique de la cathédrale. » Nous aussi, nous avons consulté les registres du chapitre sénonais, décisions capitulaires, comptes, etc.....; la suite de cette notice le prouvera surabondamment. Eh bien ! nous défions d'en citer un passage qui justifie les assertions de M. l'abbé Carlier. La seule décision capitulaire, pouvant servir à trancher la question qui nous préoccupe, est une décision du 31 décembre 1524, ainsi conçue : « Ad requestum vicariorum requirentiam facultatem » celebrandi festum Circumcisionis a defuncto Corbolio institutum, quod vulgariter dicitur festum sanctorum, pro hoc anno, » rationibus quibusdam moventibus, non consenserunt domini. »

Donc, aux premières années du xvi^e siècle, le chapitre admettait que Pierre de Corbeil avait fondé la fête des Fous. C'était là une erreur. Pierre de Corbeil avait trouvé cette coutume établie depuis longtemps dans son diocèse. Mais, comme nous le verrons bientôt, en composant l'office de la Circoncision, il avait donné à la cérémonie une physionomie toute spéciale, un lustre inusité. A vrai dire, il avait complètement changé la face des choses. De là l'erreur du Chapitre. Pour les chanoines sénonais, l'histoire des fous ne remontait pas au-delà des grandes innovations tentées

par Pierre de Corbeil, et de l'ère nouvelle qu'il avait inaugurée. Ils confondaient ainsi la composition du Missel avec l'institution même de la fête; et s'ils attribuaient cette dernière au célèbre archevêque, c'est qu'il n'y avait aucun doute dans leur esprit relativement à l'autre.

Quant aux souvenirs locaux, dont on entend se prévaloir, nous ne pensons pas qu'il s'agisse de ce qui existe aujourd'hui. Pour éclairer l'histoire du ^{xiii}^e siècle, la mémoire des générations actuelles ou de celles qui les ont précédées immédiatement est par trop insuffisante. Il est nécessaire de consulter les hommes qui longtemps avant nous ont évoqué les antiques souvenirs de la métropole sénonaise. Nous venons déjà de montrer ce que le chapitre pensait en 1524. Joignons-y ce que Taveau publiait en 1608 (1). « *Officium quo utitur Senonensis ecclesia in festo Assumptionis beatæ Mariæ digessisse fertur (P. de Corbolio) et versus qui pro responsoriis, ut vocant, cantantur, composuisse: officium etiam quo aliquando die circumcisionis Christi ea usa est ecclesia (quod fatuorum festum vulgo dictum est, non ob ea quæ cantabantur, sed ob multa incondita et stultitiam sapientia, quæ fieri tum solebant et penitus obsolverunt); ex quibus, velut ex ungue leonem, de ingenio et doctrina illius licet judicare.* » Ainsi parle de notre Missel l'un des plus vieux historiens du Sénonais. Assurément, M. l'abbé Carlier n'a pas recueilli des souvenirs plus respectables que celui-là.

Il faut le reconnaître, nos devanciers avaient sur nous d'immenses avantages. La plupart des matériaux dont ils disposaient ont à jamais disparu. En détruisant les Chapitres et les Abbayes, en dispersant leurs livres et leurs papiers, la révolution a tari

(1) *Senonensium Archiepiscoporum vitæ*. — Senon. apud Georg. Nivard. 1608, p. 94.

les sources les plus abondantes des recherches archéologiques. On parle des délibérations capitulaires de l'église de Sens. Ignore-t-on que parmi les registres qui nous restent, le plus ancien ne date que de 1662? Nous ne connaissons rien d'antérieur que par copies et fragments, et notamment tout ce qui se réfère à la fête des Fous nous a été conservé par Baluze dans un petit volume manuscrit qui figure à la bibliothèque nationale sous le n° 1354.

Baluze se procura d'abord une copie à peu près complète de l'office de la Circoncision. A la suite, il transcrivit (1) une foule de documents qui pouvaient jeter quelque jour sur l'histoire de la fête des Fous. C'est évidemment à Sens qu'il a trouvé les plus curieux. Nul mandement de 1245, qu'on cite aujourd'hui comme une nouveauté (2), ni les vieux registres du chapitre n'ont échappé à son attention. Enfin, il a consigné le résumé de ses études dans une note inscrite au premier folio de son petit recueil (3). Nous y lisons ces mots : « *Officium istud compositum* » fuit a Petro de Corbolio Senonum archiepiscopo, tempore quo » sedebat Roma summus Pontifex Honorius tertius, decanatam

(1) On lit dans Millin, *Monuments inédits*, p. 343, en note : « Il existe » quelques copies de ce manuscrit (celui de Sens). M. Tarbé, libraire à » Sens et homme de lettres instruit en possède une. Le savant Baluze » s'en était procuré une qui avait appartenu à M. Bouquet, de Sens. Ces » copies paraissent être du xvii^e siècle, et dans celle de Baluze quelques » prières curieuses ont été omises : celle-ci est conservée parmi les ma- » nuscripts de la Biblioth. impériale, sous le n° 1351. Baluze a écrit, de sa » main, à la fin des indications d'actes curieux relatif à la fête des Fous. »

(2) V. ci-dessous.

(3) En effet, cette note est de la même écriture que les extraits qui terminent l'opuscule. Si donc ces extraits sont de Baluze, comme l'affirme Millin, cette note est aussi de Baluze, *écrite de sa main*.

» Senonensem implebat Philippus de Gravia et precantoriā dignitatem Guillelmus dictus venerabilis..... » Cette note n'est pas seulement l'écho d'une tradition plus ou moins vague. Baluze affirme que Pierre de Corbeil a composé l'office de la Circoncision, et précise l'époque où la composition a eu lieu. Soupçonner ses lumières ou sa bonne foi serait pousser la défiance à d'extrêmes limites. Dans un opuscule qu'il ne destinait pas à la publicité, et où, par conséquent, il n'avait pas intérêt à se targuer d'un faux savoir, il n'a certainement pas inventé que le Missel des Fous appartenait à telles années de la vie de son auteur, plutôt qu'à telles autres. Nous croyons mille fois plus probable qu'il a recueilli sur ce point des renseignements aujourd'hui perdus; et, malgré le respect que nous portons à M. l'abbé Carlier, nous préférons à ses tardives conjectures, l'autorité mieux éclairée de Baluze.

Pourquoi, d'ailleurs, la répugnance qu'éprouvent certains esprits à considérer P. de Corbeil comme l'auteur de notre Missel? On objecte que les chroniqueurs du moyen-âge ne lui ont jamais attribué aucune production de ce genre. On remarque entre autres que Geoffroy de Courlon, dans le curieux portrait qu'il nous a laissé de lui, garde sur ce point un silence absolu. Mais le silence, en pareille matière, est habituel aux chroniqueurs. Parmi les biographes de saint Odon, aucun n'a parlé de son dialogue sur la musique; et, sans un manuscrit du Vatican, on n'eût jamais soupçonné qu'Odoran avait composé plusieurs opuscules musicaux (4). Relativement au Missel des Fous, l'omission est plus naturelle qu'en aucun autre cas. Des écrivains trop scrupuleux ont pu craindre de compromettre le nom d'un prélat, en le mêlant, même indirectement, au souvenir de fêtes tant de fois condamnées par l'Eglise.

(4) Voir, dans les Bulletins de la Société, mon travail sur les musiciens senonais.

Quelle que soit la cause de leurs réticences, ce qu'ils consent à nous rapporter touchant Pierre de Corbeil coïncide merveilleusement avec l'attribution qui lui est faite. C'est, à coup sûr, une étrange physionomie que celle du célèbre archevêque. Il finit par mourir en odeur de sainteté (1); mais il commence par écrire de gaies satyres contre les maris et les tribulations du mariage : *Satyra adversus eos qui uxorem ducunt. Rhythmus quod malum sit uxorem ducere, et de matrimonio oneribus et angustis*. Nous le voyons ensuite simple chanoine à Paris, professant à l'université la théologie ou la littérature profane (2): De là vint sa réputation; et les historiens ne l'ont pas oublié, si bien que plus tard, même au faite des grandeurs ecclésiastiques, ils continuent de l'appeler maître Pierre de Corbeil, le fameux docteur : « archiepiscopus Senonensis, magister Petrus de Corbeyo, doctor opinatissimus (3). » De là vint aussi sa fortune. Car le hasard et la renommée conduisirent à ses cours un jeune Italien des comtes de Signi, qu'il s'attacha par des soins paternels, et qui fut pape sous le nom fameux d'Innocent III. Grâce à la protection de ce puissant élève, Pierre de Corbeil devint successivement archidiacre de l'église d'Evreux, coadjuteur de l'évêque de Lincoln, évêque de Cambrai. Obligé de quitter ce siège, il court invoquer l'appui du souverain pontife (4), se fait

(1) Voyez correspondance inédite de Lebeuf et de l'abbé Fenel. Collection de M. Garsement de Fontaine. Lettre du 14 juillet 1742. Lebeuf y cite les légendes pieuses auxquelles la mort de Pierre de Corbeil avait donné naissance.

(2) Voyez l'histoire de l'Université de Paris, de du Boulay, t. II et III.

(3) Cette phrase est tirée de la chronique d'Albéric des Trois Fontaines.

« Archiepiscopus Senonensis, magister Petrus de Corbeyo, doctor opinatissimus, moritur. »

(4) « Idem Octavianus .. posuit magistrum Petrum de Corbuih epis-

admirer dans Rome par d'éloquentes prédications (1), obtient l'archevêché de Sens, et s'installe bon gré mal gré dans son nouveau diocèse. D'abord on le considère comme un intrus (2), puis bientôt il marche à la tête du clergé français, préside des conciles, et prend part aux plus grands événements du siècle. Le roi Philippe-Auguste, dont il avait été chapelain, lui confie des ambassades, l'admet à l'honneur de son intimité; et, tour à tour, il rend à Philippe-Auguste de signalés services, ou l'amuse par ses jeux de mots. « *Sepè cum rege in loquelis jocabilis erat et* » *tamen loquelis omni acceptione dignis. Et rex cum ipso frequenter specialissime loquebatur, et de loquelis ipsorum jocabilibus et fructuosis multi multa dicunt* (3). »

Quand un dissentiment s'élevait entre les deux puissances rivales du pape et du roi de France, Pierre de Corbeil s'efforçait d'apaiser la querelle; mais, dans l'occasion, il ne craignait pas de mécontenter le pape. En vain, Innocent III rappelait à son à son ancien professeur qu'il lui devait l'épiscopat : « *ego te episcopavi*; » le professeur invoquant à son tour les titres qu'il avait

» *copum in Cameraco, sed non potuit ibi permanere, et abiit ad papam*
 » *qui fecit eum archiepiscopum Senonensem.* » Alberici Chronicon, p. 419.

(1) « *Dicitur quod... in curiâ romana sermones fecit fecundissimos.* » Geoffroy de Courlon, Man. de la Bibl. de Sens, fol. 138, col. 1.

(2) « *Innocentius tertius, qui tum agebat in papatû, vir quidem voluntatis propriæ, debito forte plus, plerumque motum sequens, translationem ipsius (Hugonis) pro suo arbitrio impedivit, ut magistrum et quasi nutritium suum in scholis dum esset in Francia, magistrum videlicet Petrum de Corbolio in illa præficeret ecclesiæ (Senonensi), vel potius intruderet, etiam renitente capitulo.* » Gesta pontif. Autiss. Vie de Hugues de Noyers.

(3) Geoffroy de Courlon, loco citato.

gardés au respect du pontife, répliquait hardiment que, par ses leçons, il avait donné à son élève bien plus qu'un évêché : « et ego te papavi (1). » Voilà quel fut l'homme ! admettons maintenant que ses œuvres doivent porter l'empreinte de son esprit, de son caractère, de toute sa vie. Et, en effet, nous la retrouvons dans les hardiesses, les bizarreries, les subtilités de notre manuscrit, tout aussi frappante que dans les morceaux les plus poétiques, les élans les plus religieux. On veut, dans l'office de la Circoncision, chercher exclusivement le pieux archevêque. On oublie trop le poète mondain, le compagnon de Philippe-Auguste, le prélat capable de braver Innocent III.

Observons, en outre, que Pierre de Corbeil a laissé dans son diocèse la réputation d'un grand musicien. Ce n'est pas seulement le Missel de l'Ane que les historiens Sénonais lui attribuent. Ils le regardent encore comme ayant composé le chant d'un office de l'Assomption. Taveau (2) rapporte les traditions qu'il a recueillies à cet égard ; beaucoup d'autres nous les ont transmises (3), en vantant le mérite de cette dernière composition. Peut-être même Pierre de Corbeil a-t-il enseigné la musique en même temps que la théologie au pape Innocent III, et contribué, par ses leçons, à doter l'église catholique du *Stabat mater*. Personne au xiii^e siècle, et dans le Sénonais, n'a donc plus de titres que lui à recueillir l'honneur des mélodies charmantes que nous admirons aujourd'hui.

(1) Voir Taveau, *Vie des Archevêques sénonais*, p. 94.

(2) Voir ci-dessus.

(3) On lit entre autres, dans les Notes manuscrites de M. Maçon, chanoine de l'église métropolitaine de Sens, à la fin du xvii^e siècle : « C'est de lui (P. de Corbeil) que nous avons l'Office admirable de l'Assomption de Notre-Dame. » Voir Bibl. d'Auxerre.

Par une nouvelle et frappante coïncidence, le manuscrit est précisément contemporain de Pierre de Corbeil ; à ce point que les paléographes les plus experts croient y reconnaître la même écriture que celle de différentes chartes émanées de lui. Je sais que cette écriture est nécessairement celle d'un copiste : et cela pourrait, à la rigueur, s'accorder avec le système de M. l'abbé Carlier, d'après lequel l'office de la Circoncision n'est qu'un recueil de morceaux et de mélodies colligées çà et là pour le compte des enfants d'aube, par quelque copiste ou notateur. Mais d'abord, les enfants de chœur n'ont jamais été les héros de la fête des Fous (1) : ce sont les vicaires qui la célébraient. Et puis, que M. l'abbé Carlier nous permette de lui demander de nouveau sur quoi se fondent ses conjectures. Pour nous, sa seconde proposition, de même que la première, n'est justifiée par aucun fait avéré, par aucun document précis. C'est une hypothèse toute gratuite, dont le succès n'est dû qu'au talent ingénieux avec lequel elle a été développée.

Si l'on étudie sérieusement le Missel des Fous, on y reconnaît toutes les innovations liturgiques du *xiii^e* siècle. Ces proses, ces *Conductus*, dont l'office est surchargé, il est facile de savoir à quelle époque l'usage s'en est introduit dans l'Église, ce ne sont pas des morceaux dont la date puisse être arbitrairement reculée. Nous nous en rapportons, à cet égard, au discours sur l'état des beaux-arts en France, inséré dans le *xvi^e* volume de l'Histoire littéraire. « Les chants de l'église, dit M. Amaury Duval, furent » augmentés *dans le *xiii^e* siècle* d'un grand nombre d'hymnes, » de proses, etc... *Dans le *xiii^e* siècle*, on composait, suivant la » remarque du savant Lebeuf, un assez grand nombre de nou-

(1) Voir la suite de ce travail et les citations des registres capitulaires qui y sont accumulées.

» veaux offices d'un chant aussi bizarre que l'étaient les pa-
 » roles... C'était *alors* l'usage de faire composer pour la fête pa-
 » tronale de chaque saint, quelque prose ou autre pièce de ce
 » genre en l'honneur du saint. On devine ce que devaient être
 » de pareils morceaux, ouvrage de quelques moines, le plus sou-
 » vent aussi peu versés dans l'art de la poésie que dans celui de
 » la musique... Un chanoine de Saint-Aubert de Cambrai,
 » nommé Pierre, fit, *en ce temps*, des chants en rimes latines
 » que l'on chantait en marchant dans les processions, et que
 » l'on appela par ce motif *Conductus*. *Avant lui, c'est-à-dire*
 » *vers la fin du XII^e siècle*, Hugues de Noyers, évêque d'Au-
 » xerre, s'était exercé à faire et à noter des cantiques qui, peut-
 » être, n'étaient que des proses... »

Les mélodies portent le cachet de la même époque. Qu'on les compare au *Lauda Sion*, au *Dies iræ*, cités d'ordinaire comme les types de l'art musical au XIII^e siècle (1), et l'on verra si elles

(1) « Les X^e et XI^e siècles enfantèrent des pièces de chant graves, sé-
 » vères et mélancoliques, comme ces voûtes sombres et mystérieuses
 » que jeta sur nos cathédrales le style roman, surtout à l'époque de
 » cette réédification générale qui marqua les premières années du
 » XI^e siècle. Ainsi, on retrouve encore la forme grégorienne dans les
 » répons du roi Robert, comme la basilique est encore visible sous les
 » arcs bysantins du même temps. Le XII^e siècle, époque de transition
 » que nous appellerons volontiers dans l'architecture le roman fleuri et
 » tendant à l'ogive, a ses délicieux offices de saint Nicolas et de sainte
 » Catherine, la séquence d'Abailard, etc..., où la phrase grégorienne
 » s'efface par degrés pour laisser place à une mélodie rêveuse. Vient
 » ensuite le XIII^e siècle avec ses lignes pures, élancées avec tant de pré-
 » cision et d'harmonie : sous des voûtes aux ogives si correctes, il fallait
 » surtout des chants mesurés, un rythme suave et fort. Les essais sim-
 » plement mélodieux, mais incomplets des siècles passés, ne suffirent
 » plus : le *Lauda Sion*, le *Dies iræ* sont créés. » D. Guéranger, Hist.
 liturg., t. 1^{er}, p. 351.

ne s'éloignent pas également de la raideur grégorienne, de la vieille tonalité du plain-chant : si même leur rythme et leur caractère général ne semblent pas beaucoup plus modernes. Nous concevrions qu'on leur assignât une date plus rapprochée de nous. Mais les reculer, ne fut-ce qu'au xn^e siècle, nous semble raisonnablement impossible.

Un dernier mot sur ce point. Nous avons dit que les mélodies du Missel de la Circoncision brillaient par leur variété. Cette variété n'exclut pas une certaine unité. Les mêmes tons reparaissent dans une foule de morceaux. Le développement des phrases accuse sans cesse le même système de composition. Les terminaisons sont presque toujours analogues. On sent, d'un bout à l'autre, l'empreinte du même talent. Ce n'est donc pas un recueil de morceaux choisis çà et là. C'est l'œuvre d'un seul homme, et cet homme est Pierre de Corbeil.

Il ne faisait, en cette occasion, que continuer dans le diocèse de Sens l'entreprise à laquelle il avait déjà coopéré dans le diocèse de Paris, je veux dire la réforme de la fête des Fous. En effet, son nom figure avec plusieurs autres dans la suscription d'une lettre épiscopale qu'Odon de Sully publiait en 1198 contre cette fête (1). « Odo Dei gratiâ episcopus, H. decanus, R. Cantor, Mauricius, Heimericus, et Odo archidiaconi, Galo succentor, magister Petrus cancellarius, et magister Petrus de Corbolio canonicus Parisiensis, omnibus ad quos præsens scriptum pervenerit æternam in Domino salutem. » Après ce début Odon signale et transcrit un mandement lancé par un légat du Saint-Siège (Dominus Petrus S. R. ecclesiæ titulo Sanctæ

(1) Voyez Œuvres complètes de Pierre de Blois. Paris, 1667, ad calcem.

Mariæ in via lata cardinalis), mandement par lequel ledit légat réproûve et condamne les excès qui se commettaient dans le diocèse de Paris le jour de la Circoncision. On y remarque ce passage : « Sane cum in partibus gallicanis legationis officium » exequentes, in ipsis visitationis nostræ primordiis, ad eandem » ecclesiam (Parisiensem) venissemus; ex fidei relatione quam » plurium didicimus, quod in festo Circumcisionis dominicæ in » eadem ecclesiâ tot consueverunt enormitates et opera flagitia committi, quod locum sanctum, in quo gloriosa Virgo » gratam sibi mansionem elegit, non solum fœditate verborum, » verum etiam sanguinis effusione plerumque contingit inquiri : et eatenus adinventio tam perniciosæ temeritatis invaluit, ut sacratissima dies, in qua mundi redemptor voluit circumcidi, festum fatuorum nec immeritò generaliter consueverit » appellari. »

Le légat conclut en s'adressant à l'évêque et aux dignitaires du clergé parisien : « Vobis quoque eadem auctoritate districtè » præcipiendo mandamus, ut in hac parte Dei timorem et solam » honestatem habentes præ oculis, ita prædictam solemnitatem, » delatione et occasione cessantibus, ordinare, et quod rescandum videritis, resecare curetis ; ne circa cultum ecclesiæ » vel statum clericum aliquid possit honestati contrarium deprehendi. »

Viennent ensuite les mesures que prennent en exécution de cet ordre, Odon et les membres du clergé qui se sont joints à lui

« Nos igitur intellecto et cognito quod præscripta solemnitas » Dominicæ Circumcisionis minus regulariter ageretur, volentes » in statum canonicum revocare, quod in scandalum ecclesiæ » temere noscitur pullulasse, auctoritate præfati legati, adhibitâ maturitate consilii, supra dictam solemnitatem ordina-

» *vimus in hunc modum* : In vigiliâ festivitatis ad Vesperas
 » campanæ ordinate sicut in duplo simplici pulsabuntur. Cantor
 » faciet matriculam in omnibus ordinate; rithmos, personas,
 » luminaria hereiarum nisi tantum in rotis ferreis et in pennâ,
 » si tamen voluerit ille qui cappam redditurus est, fieri prohibe-
 » mus : statuimus etiam ne dominus festi cum processione, vel
 » cantu ad ecclesiam adducatur, vel ad domum suam ab eccle-
 » sia reducat. In choro autem induet cappam suam, assistenti-
 » bus duobus canonicis subdiaconis, et tenens baculum cantoris,
 » antequam incipiantur Vesperæ, incipiet prosam *Lætetur gau-*
 » *diis* : quâ finitâ, episcopus si presens fuerit, vel decanus,
 » absente episcopo, vel capellanus episcopi, utroque absente,
 » incipiet Vesperas ordinate et solemniter celebrandas : hoc ad-
 » dito quod Responsorium et Benedicamus, in triplo, vel qua-
 » druplo, vel organo poterunt decantari... Missa similiter cum
 » cœteris horis ordinate celebrabitur ab aliquo prædictorum, hoc
 » addito, quod epistola cum *farsid* dicitur a duobus in cappis
 » sericeis, et postmodum a subdiacono; nihilominus perlegetur
 » responsum, et alleluia in triplo, vel quadruplo, vel organo
 » in cappis sericeis cantabitur, et erunt in missâ quatuor præ-
 » cedentes. Vesperæ sequentes sicut priores a *Lætetur gaudiis*
 » habebunt initium : et cantabitur *Lætabundus* loco hymni. *De-*
 » *posuit* quinquies ad plus dicetur loco suo; et si captus fuerit
 » baculus, finito *Te Deum laudamus* consummabuntur vespere
 » ab eo a quo fuerint inchoatæ... Actum anno incarnati verbi
 » millesimo centesimo nonagesimo octavo. »

Ainsi la fête des Fous n'est pas abolie, mais seulement régle-
 mentée. On laisse ceux qui la célèbrent se choisir un chef, *do-*
minus festi. A lui le bâton du préchantre, à lui l'honneur d'en-
 tonner le premier chant, et de finir le dernier. On supprime, il
 est vrai, les danses et les mascarades : on conserve les éptres

farcies, et l'emploi de toutes les recherches harmoniques en usage au ^{xiii}^e siècle, le déchant, le triple, le quadruple, l'organum. Enfin, et ce détail caractéristique a déjà été signalé par M. Onézime Leroy, on permet aux héros de la fête de répéter cinq fois aux oreilles de leurs supérieurs, le fameux verset : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. C'est avec de pareilles concessions que les esprits les plus éminents de l'époque espéraient tarir la source des excès. Ils n'attaquent pas le mal dans sa racine, ou plutôt ils ne considèrent pas comme un mal l'institution de la fête des Fous. Respectant ce que cette coutume populaire avait de respectable au fonds, ils bornent leurs efforts à la dégager des pratiques impies qui la souillent.

Dans le même but, divers autres moyens sont tour à tour employés. Un an plus tard, l'évêque Eudes de Sully ajoute aux règlements et aux menaces la promesse de récompenses. On trouve dans une lettre émanée de lui et datée de 1199 le passage suivant : « In festivitate vero Circumcisionis, singulis clericis » chori non canonicis, qui matutinis interfuerint, tres denarios » parisienses. Singulis vero pueris chori, duos denarios annuatim in redditibus capituli parisiensis percipiendos donamus, » et in perpetuum habendos concedimus, et successores nostros » ad solvendos redditus supradictos in perpetuum obligamus. » Verumtamen si prædictas solemnitates ad antiquam enormitatem, vel inordinationem (quod Deus avertat) reduci forte » contingeret, tam nos quam successores nostri ab eorum » solutione reddituum penitus essemus immunes (1)... »

Les rigoristes d'aujourd'hui ne sauraient approuver tant d'in-

(1) Voir Œuvres de Pierre de Blois. — Eodem. — On y remarque une confirmation, par Pierre Cambius, en 1208, de la donation ainsi faite par Odon de Sully, en 1199.

dulgence; sont-il meilleurs juges de la question que les contemporains ? il ne nous appartient pas de prononcer. Notre but est seulement d'indiquer les tendances au milieu desquelles vivait Pierre de Corbeil; et pour qu'on ne voie pas dans les documents cités plus haut quelque chose de spécial au diocèse de Paris, nous ajouterons un curieux passage de Guillaume d'Auxerre (4), que l'on peut considérer comme un spécimen des idées répandues dans nos pays au XIII^e siècle.

« Quæritur quare in hac die fit festum stultorum, et ita sit
 » quod in festo B. Stephani fit festum levitarum, et in festo B.
 » Johannis presbiterum et in festo Innocentium puerorum. Ad
 » quod est solutio quod ante adventum Domini celebrabant festa
 » quæ vocabant Parentalia; et in illâ die spem ponebant cre-
 » dentes quod si in illâ die bene eis accideret, quod similiter in
 » toto anno. Hoc festum voluit remove Ecclesia quod contra
 » fides est. Et quia extirpare omnino non potuit, festum illud
 » permittit, et celebrat illud festum celeberrimum ut aliud de-
 » mittatur; et ideo in matutinali officio leguntur lectiones quæ
 » dehortantur ab hujusmodi quæ sunt contra fidem. Et si ista
 » die ab ecclesia quadam fiant præter fidem, nulla tamen contra
 » fidem. Et ideo ludos qui sunt contra fidem permutavit in ludos
 » qui non sunt contra fidem. Et hoc fecit permittendo. Similiter
 » fecit Dominus Judæis volens eos ab idolatria revocare, præ-
 » cipiens ut sibi sacrificarent animalia quæ ante idolis sacri-
 » ficabant. »

(4) V. Summa Guillelmi Autiss., de Officiis ecclesiasticis. — Bibl. imp. M^e n^o 1441, provenant de Saint-Germain-des-Prés.

Cet opuscule de Guillaume d'Auxerre, dont Lebeuf cite plusieurs exemplaires manuscrits, n'a jamais été imprimé. Il renferme des détails vraiment curieux.

Après la lecture de ces divers documents, la conduite de Pierre de Corbeil ne saurait causer aucune surprise. Lorsqu'il arrive à Sens, il se trouve en face des mêmes excès qu'il venait de combattre à Paris. Sans tolérer un mal aussi regrettable, les théologiens de son nouveau diocèse (Guillaume d'Auxerre en est témoin) n'allaient pas jusqu'à demander la suppression complète de la fête des Innocents ou de la fête des Fous. Que faire alors ? En se montrant plus sévère qu'eux, Pierre de Corbeil eut abandonné sans motifs les principes de tolérance appliqués par Odon de Sully et auxquels il avait attaché son propre nom. C'était, au contraire, les sanctionner de nouveau, et se montrer conséquent avec lui-même, que de procéder sagement à de simples réformes.

Aussi l'habile et souple archevêque n'hésite pas à s'engager dans cette dernière voie, et précisément, la nature des réformes les plus sûres lui est indiquée par les goûts artistiques de la ville qu'il gouverne. Déjà commençait la réputation proverbiale des *chanteor de Sens*. Pour empêcher les Fous de se livrer aux danses et aux mascarades profanes ; pour distraire un jeune clergé que les efforts de saint Odon, d'Hieldemanne, d'Oderan, (peut-être aussi les séquences d'Abailard) (1), avaient depuis longtemps préparé aux études musicales ; Pierre de Corbeil compose un volumineux Missel, dont l'exécution doit occuper tous les moments de la fête. Aux exclamations barbares en l'honneur de l'âne, il substitue la charmante prose que nous connaissons. Il multiplie dans l'office les mélodies syllabiques, faciles à chanter, faciles à retenir, de celles qui frappent aisément les oreilles

(1) Voir, dans mon travail sur les Musiciens sénonais, les détails que j'ai recueillis sur ces hommes illustres et sur l'influence qu'ils ont exercée dans le pays.

du peuple. Il fait plus. L'instant même des repas aura ses chants spéciaux et sa pieuse distraction. Comment n'a-t-on vu là qu'un objet de critiques, une profanation monstrueuse.

On dira peut-être, avec M. Nisard (1), qu'il « est impossible d'attribuer désormais à l'archevêque P. de Corbeil une composition qui a été condamnée par un autre archevêque, dans la même ville et à vingt-cinq ans seulement de distance. » Le fait fut-il vrai, nous répondrions que l'histoire de l'église senonaise offre vingt exemples de compositions qui ont subi pareilles vicissitudes. Au XVIII^e siècle notamment, tel bréviaire ou tel autre livre rédigé sous l'inspiration d'un prélat fut condamné par le successeur immédiat de ce prélat. Pourquoi n'en serait-il pas de même au XIII^e siècle? D'ailleurs, M. Nisard se trompe. Il a mal retenu les indications de M. l'abbé Carlier qui, lui-même, exagère la portée du document qu'il invoque. Ce document n'est autre qu'un mandement publié en 1245, par Odon, cardinal de Tusculum, légat du Saint-Siège. Il commence par ces mots :

« Venerabili in Christo patri, Dei gratiâ archiepiscopo, et
 » dilecto in Christo decano et capitulo senonensi, Odo miseratione divinâ Tusculanus episcopus, apostolicæ sedis legatus,
 » salutem et sinceram in Domino charitatem. Rationis reddendæ
 » necessitas de villicatione susceptâ nos invitat et urget, ut de
 » regno Dei suborientia tollamus scandala, illa præcipue quæ
 » divinum cultum offuscare seu dehonestare noscuntur; ideoque
 » ad ecclesiam vestram personaliter accedentes, quædam licet
 » pauca reperimus quæ propter honestatem et decorem tantæ
 » ecclesiæ oportuit omnino amoveri, alia vero in melius reformari. In primis igitur legationis quâ fungimur autoritate dis-

(1) Voir Annales des Missions scientifiques. Loco citato.

» trichte præcipiendo mandamus, quatenus illa festorum antiqua
 » ludibria, quæ in contemptum Dei, opprobrium cleri et deri-
 » sum populi, non est dubium exerceri, videlicet in festo sancti
 » Johannis Evangelistæ, Innocentium et Circumcisionis Domini,
 » juxta pristinum modum nullatenus faciatis aut fieri permit-
 » tatis, sed juxta formam et cultum aliarum festivitatum quæ
 » per anni circulum celebrantur, ita volumus et præcipimus ce-
 » lebrari. Ita quod ipso facto sententiam suspensionis incurrat
 » quicumque in mutatione habitus aut in sertis de floribus seu
 » aliis dissolutionibus juxta prædictum ritum reprobaturum a Deo
 » in prædictis festivitibus seu aliis a modo præsumpserit se
 » habere..... Datum Senonis 4 idus novembris anno Domini
 » 1245 (4). »

La seule conclusion à tirer de ceci est qu'après la mort de Pierre de Corbeil l'influence passagère qu'il avait nécessairement exercée, grâce au prestige de sa position et à l'originalité de son talent, ne tarda pas à s'effacer. Triomphant des réformes qu'il avait entreprises, les anciens usages, un instant abandonnés reprirent peu à peu leur empire. On vit, aux jours accoutumés, les clercs et les enfants d'aube se montrer à l'église parés de guirlandes de fleurs et couverts de déguisements profanes. Ce sont ces abus ou d'autres analogues qu'attaque le légat du Saint-Siège ; et loin d'en attribuer l'introduction à Pierre de Corbeil il les signale comme une antique coutume, *antiqua ludibria* : évidemment cela suppose qu'ils remontaient à plus de vingt-cinq

(4) Ce document est déjà connu depuis longtemps. Baluze l'a transcrit dans le M. 1351. Lebeuf en cite quelques mots dans une de ses lettres inédites à l'abbé Fenel (collection Garsement de Fontaine). Enfin l'original existe à la Bibliothèque de Sens, où M. l'abbé Prunier a bien voulu me le chercher et me le communiquer.

ans. Mais il ne parle pas du missel des Fous. S'il eut voulu le proscrire, c'était pourtant le cas de le signaler nettement. Il ne l'a pas fait. Il n'avait pas lieu de le faire. Ce Missel (on peut le lire) n'encourageait aucun des désordres qui souillaient le jour de la Circoncision. Au contraire, il avait pour but de les faire cesser, à l'aide d'une de ces transactions qu'alors l'Église sanctionnait sans scrupules.

En résumé, nous ne craignons pas d'opposer aux trois propositions de M. l'abbé Carlier les trois propositions suivantes :

1° La tradition qui attribue le manuscrit de la bibliothèque de Sens à Pierre de Corbeil est confirmée par l'examen attentif de ce manuscrit et de tous les documents qui s'y rattachent.

2° La plupart des morceaux qu'il renferme, et notamment tous ceux qui sont dignes de quelque remarque, ont été composés par Pierre de Corbeil, paroles et musique.

3° Cette œuvre n'a rien qui blesse les idées reçues et préconisées dans l'Église au ^{xiii}^e siècle.

CHAPITRE II.

(^{xiii}^e siècle).

La seconde moitié du ^{xiii}^e siècle ne fournit aucun document relatif à la fête des Innocents ou à celle des Fous, dans l'église de Sens. Pour savoir quel fut, durant ce laps de temps, l'effet des réformes tentées par Pierre de Corbeil ou des condamnations prononcées par le cardinal de Tusculum, on est réduit à des con-

jectures plus ou moins vagues. Mais laissons de côté cette ressource, toujours dangereuse en matière historique, et hâtons-nous d'arriver au xiv^e siècle. Là nous trouverons une source abondante de renseignements précieux et nous y puiserons d'autant plus largement, que jusqu'ici elle semble avoir été complètement négligée. Je veux parler des comptes du chapitre de Sens, conservés aux archives de l'Yonne, et spécialement des comptes rendus par le chanoine chambrier ou comptes de l'office de chambre. Chacun de ceux-ci embrasse une série de recettes et de dépenses commençant chaque année à la Saint-Thomas (24 décembre) et finissant à pareille époque de l'année suivante, ce qui nécessite pour leur désignation l'emploi d'une double date. Le plus ancien remonte à 1295-1296; et sauf quelques lacunes la collection continue jusqu'à 1775-1776, époque peu éloignée de la dissolution du chapitre.

Ces comptes sont tous dressés sur le même plan, et présentent les mêmes divisions. Dans la partie relative aux dépenses, figure invariablement un long paragraphe intitulé : *Expensa pro vino presentato. Expensa pro donis et presentis*. C'était en effet, l'habitude au moyen-âge d'offrir aux grands personnages, dans une foule d'occasions, des cadeaux de vin et d'autres denrées. Le chapitre de Sens avait pour cet usage des vases spéciaux sur lesquels étaient figurées ses armoiries. Il choisissait parmi les membres du bas-chœur ceux qui devaient porter l'offrande, et souvent, quand elle était trop lourde, il payait un valet, un homme de peine pour aider à la besogne. Or, à côté des présents faits par les chanoines sénonais aux prélats, aux puissants seigneurs, aux hommes d'armes redoutés, on trouve dans le compte de 1337-1338 la mention suivante : *Pro vino presentato archiepiscopo puerorum, die Innocentium*, 6 st^e 9 d^e.

Ici les conjectures font place à la plus entière certitude. Il est

clair que la fête des Innocents a survécu au mandement de 1245. Suivant la règle ordinaire, ce sont les enfants de chœur qui la célèbrent. Pour présider à leurs joies, pour donner à la solennité le caractère que nous indiquions au début de cette notice, ils élisent un archevêque. Ils veulent qu'au moins ce jour-là toute puissance vienne d'eux. Ils ne reconnaissent d'autorité que celle qu'ils ont créée. Et non-seulement le chapitre tolère cette libre coutume, mais il l'encourage en déposant aux pieds du nouveau dignitaire quelques setiers de vin. Si, d'ailleurs, on était tenté de voir dans ce fait quelque chose d'exceptionnel et d'insolite, l'examen des comptes suivants dissiperait toute hésitation. De 1337-1338 jusqu'à la fin du xiv^e siècle, il nous reste trente comptes de l'office de la chambre, et quatre seulement ne contiennent pas une mention semblable ou analogue à celle que nous venons de transcrire.

Malheureusement ces mentions qui sans doute paraissent fort longues au chanoine chargé de les enregistrer sont pour nous d'une brièveté désolante. La plupart constatent que le chapitre offrait de préférence du vin blanc à messieurs les enfants d'aube, et parfois, un certain vin de Saligny *vinum salviacum*, dont le nom s'étale avec prétention sur les registres du chambrier. D'autres nous apprennent que l'offrande pouvait être remise au maître de chapelle, meilleur juge de son emploi que l'archevêque improvisé : mais évidemment, c'est là une exception, une véritable atteinte à l'indépendance des héros de la fête. Quoi de plus ?... un mot jeté négligemment ferait supposer que le cadeau était offert, dans l'église, au milieu même des cérémonies religieuses, comme le pain et le vin qu'on offre de nos jours, en plusieurs circonstances. Enfin, l'habitude de semblables présents était devenue telle que si les fonds manquaient pour solder la dépense, et qu'on fût obligé de la supprimer excep-

nellement, le chambrier n'en conservait pas moins la mention ordinaire, sauf à la modifier ainsi qu'il suit : « *Pro magno pre-
sento facto archiepiscopo puerorum die festi Innocentium,
pro uno sextario vini rubei et duobus sextariis albi nihil
quia fuit de reliquo antiphonarum vocatarum O. Ideo
hic... nichil.* » On voit par là qu'en cette année (1387-1388) les antiennes O, ont coûté plus cher que d'habitude et que l'archevêque des enfants a dû payer la différence. Toutefois, le comptable n'a pas voulu laisser dans la série de ses dépenses une lacune inusitée : et la force de la coutume l'a conduit jusqu'à détailler le nombre de setiers, et la couleur du vin qui n'avait pas été donné, mais qui aurait dû l'être.

De même que les enfants de chœur avaient leur jour d'indépendance et de fête ; de même aussi pour les vicaires. Ces derniers, unis aux clercs et aux habitués de l'église métropolitaine, célébraient, à leur manière, le jour de la Circoncision. On appelait leur fête la fête des Sots ou la fête des Fous, et malgré cette appellation grotesque le chapitre ne dédaignait pas de l'encourager au même titre et de la même façon que la fête des Innocents.

« Item » porte le compte de 1344-1345, « (pro) vino presen-
tato vicariis ecclesie die Circumcisionis Domini, 6 s. t. »

Celui de 1348-1349 s'exprime en ces termes : « Item (pro)
vino presentato vicariis et clericis ecclesie die festi fatuorum
de gratia capituli, 42 s. t. »

Celui de 1354-1355 : « pro vino presentato communitati cle-
ricorum die festi fatuorum, 40 s. t. 8 d. »

Et ainsi de suite, sans interruption, presque chaque année ; si bien qu'en 1387, quand les antiennes O absorbèrent tant d'argent, le chambrier crut devoir, à côté de la phrase ci-dessus relatée, inscrire celle-ci dont les termes et la portée sont complète-

ment analogues : « Item, prima die Januarii, pro magno presento » facto ad festum stultorum videlicet vicariis, clericis, et aliis de » ecclesia, pro duobus sextariis vini albi, et uno sextario rubei, » nichil quia... fuit de residuo antiphonarum vocatarum O. Ideo » hic... nichil. »

Dans ces diverses formules, les vicaires, en général, ou les clercs, ou leur communauté, sont indiqués comme recevant les cadeaux du chapitre. Il n'est pas question d'un chef élu par eux, à l'instar de l'archevêque des enfants. Existait-il néanmoins ? est-ce par hasard que son nom se trouve omis jusque-là ? Nous ne savons. C'est en 1376 que, pour la première fois, les comptes signalent un préchantre des fous, qui souvent joint à ce titre celui de proviseur de la fête, *precentor et provisor festi stultorum*. Ainsi, Jean Isambard fut proviseur de la fête aux sots qui se fit le jour de la Circoncision en l'an 1386 ; et Guillaume Maréchal fut préchantre et proviseur de la même fête en 1387. On chercherait vainement ces deux noms dans le catalogue des dignitaires de l'église de Sens dressé par le doyen Fenel. Cependant le préchantre des Fous avait sa petite importance. Il occupe, dans les comptes du chapitre, une place égale, sinon supérieure, à celle de l'archevêque des enfants ; et vers la fin du xiv^e siècle, le chambrier manque rarement d'inscrire, en son lieu, cette formule consacrée : *Item, pro magno presento facto precentori stultorum prima die Januarii...!*

Voilà déjà quelques données bien difficiles à concilier avec le tableau que Ducange et tant d'autres ont fait des Innocents et des Fous. En acceptant sans réserve le système de ces auteurs, comment excuser la conduite du chapitre sénonais ? car enfin, cet archevêque et ce préchantre créés en un jour de folie, n'étaient-ils pas une parodie vivante des plus respectables dignités ? et ceux qui les élaient, avaient-ils d'autre but qu'un vain amu-

sement, une mascarade sacrilège ? Pourquoi donc leur offrir des présents, surtout quand les présents constituaient un véritable hommage ?

On répondra que quelques setiers de vin ne tirent pas à conséquence, et qu'une pareille offrande, imposée par l'habitude, ne peut être considérée comme un encouragement à des abus dont tout le monde rougissait. Qu'on se détrompe. En consultant un autre paragraphe des comptes intitulé *dépense commune, expensa communis*, on découvre que le chapitre ne se contentait pas de faire aux Innocents et aux Fous des cadeaux en nature. Il leur donnait aussi de l'argent et cette fois le don est significatif. Car, ordinairement, la somme s'élève à 75 sols tournois : juste ce que touchait, pour la pension d'une année entière, le maître de chapelle ou le maître d'école.

D'un côté nous lisons : « *Magistro puerorum in ecclesia, pro*
» *pensione suâ* 75 s. t. »

» *Magistro puerorum in scolis, pro pensione suâ* 75 s. t. »

Et de l'autre : « *Pro pecunia tradita de mandato capituli vica-*
» *riis ecclesie pro festo fatuorum* 75 s. t. »

Quand nous disions que le préchantre des fous avait son importance ! On le voit bien au chiffre qu'il absorbe dans le budget canonical.

Mais ce n'est pas tout ; il semble qu'une subvention pécuniaire votée chaque année eût un caractère d'incertitude et de dépendance indigne de ceux qui la percevaient. Plus favorisés encore, les Fous et les Innocents obtinrent une quote-part dans le revenu des bois du chapitre, une véritable prébende. De nombreuses citations viendraient au besoin établir ce point curieux. Qu'il nous suffise de reproduire, comme spécimen, une phrase empruntée

au compte de 1376 (1). « Archiepiscopo puerorum et precentori » fatuorum, quilibet pro una prebenda eisdem concessa in com- » poto nemorum, val. 8 l. par. ad turon, - 7 l. 40 s. »

A quoi nous ajouterons un passage des notes de Baluze sur la fête des Fous. « Il y a, dit-il, dans plusieurs registres capitulaires au *fecit* de saint Loup, autrement dans la liste du stage, » ces mots écrits après les grandes brebandes (sic) : »

» Archiepiscopus puerorum fecit

» Præcentor fatuorum fecit. »

c'est-à-dire l'archevêque des enfants et le préchantre des fous ont rempli les conditions imposées à tous les prébendés, ils ont fait leur stage : ils peuvent toucher leur dividende.

Ceci prouve que les dignités conférées par les Innocents et les Fous n'étaient pas aussi éphémères qu'on le suppose en général. Si elles n'eussent eu d'autre durée que celle d'une fête, comment ceux qui en étaient revêtus auraient-ils pu jouir d'une prébende et faire leur stage ? Sans doute, ils n'avaient qu'un jour de triomphe et de pouvoir absolu. Mais ils ne rentraient pas, dès le lendemain de ce jour, dans les rangs obscurs des enfants d'aube

(1) Vers cette époque, les comptes de la chambre sont précédés d'un compte des revenus fournis par les bois du Chapitre, et intitulé : *Compotus nemorum*. En 1374-1375, le chanoine chambrier a fait suivre le *compotus nemorum* d'une répartition de la somme touchée, en ces termes :

« Presentes fuerunt in redditione hujus compoti in capitulo, Domini » (suivent les noms), quilibet pro una prebenda ; (ici d'autres noms)... » quilibet pro dimidia ; ... *Archiepiscopus puerorum pro una*, camerarius » pro dimidia, *vicariis pro festo fatuorum pro una* .. Sic fuerunt 17 pre- » bendæ cum dimidia. Pro qualibet prebenda 70 s par... »

Pareil état de répartition se trouve dans plusieurs autres comptes.

ou des vicaires. Ils conservaient un caractère spécial, des prérogatives particulières, et selon toute probabilité, ils n'étaient dépourvus de leur titre, que quand à la fin de l'année, une élection nouvelle leur donnait un successeur.

Ceci prouve encore que la fête des Innocents et la fête des Fous et les coutumes qui s'y rattachent ont été dans l'origine des institutions sérieuses. Les écrivains qui les dépeignent exclusivement d'après les excès commis au xv^e et au xvi^e siècle confondent deux époques tout à fait distinctes. Avant qu'elles ne dégénéraient en tumultes et en désordres, avant d'exciter par mille scandales l'indignation de tout le clergé, elles avaient, n'en doutons pas, mérité la tolérance et les encouragements dont elles furent si longtemps l'objet.

Serait-ce pour convertir l'église en un lieu de risées, qu'un chapitre respectable donnait aux vicaires ou aux Fous une grosse indemnité ? Personne ne voudra le croire. C'était pour qu'ils célébraient le jour de la Circoncision un service solennel et extraordinaire. « Item, » porte un des comptes, « die festi-fatuum, pro servicio faciende die dicti festi, *quatenus tangit* » *canonicos subdiaconos in ecclesiis... 75 st.* » Et la restriction qui termine ici la phrase du chambrier n'est-elle pas un exemple des sages mesures que prenait le chapitre, afin d'empêcher toute atteinte aux convenances, toute profanation du culte catholique ? Pour en bien comprendre la portée, il faut en rapprocher un statut Avalonnais, de l'année 1453, où se trouvent ces mots : « Item circa festum Innocentium ordinatum est quod in » *ecclesiâ nulle fient insolencie seu derisiones potissime tempore* » *divini servitii et quod pulsantur matutine non ante quartam* » *horam. Permittimus tamen quod reverenter et in habitu* » *ecclesiastico per Innocentes et alios juvenes de sedibus in-* » *terioribus dictum fiat officium, SALTEM CIRCA EA QUE SINE*

» SACRIS ORDINIBUS LICITÈ POSSUNT EXERCERI. » Dans ces deux textes règne le même esprit. Tout en maintenant ce que les vieilles traditions ont consacré, tout en laissant aux sous-diacres ou aux enfants d'aube les honneurs de la cérémonie, on leur trace néanmoins des limites infranchissables, on leur interdit d'usurper dans l'office divin des fonctions pour lesquelles ils ne sont pas ordonnés.

Ainsi la fête des Fous, étudiée dans ses détails, et grâce aux documents contemporains, se présente à nos yeux sous un jour tout à fait nouveau. Loin de justifier les perpétuels reproches de profanation, de sacrilège, elle affecte une physionomie vraiment religieuse; et, comme un dernier trait de son caractère, on y retrouve encore l'empreinte que Pierre de Corbeil essaya de lui imprimer, lorsque conciliant l'amour de l'art avec le respect dû au culte, il voulut en faire une fête musicale, une solennité artistique. Voyez, en effet! Au lieu de se choisir un abbé, un évêque, ou même un pape, comme les fous des autres églises de France, ceux de la métropole Sénonaise élistaient un préchantre. Pourquoi cette différence, sinon parce que leur fête était une occasion de chants, de chœurs, de concerts, et qu'aux mains de ceux qui les dirigeaient, le bâton d'un préchantre convenait mieux que la crosse d'un archevêque. Pourquoi le titre exceptionnel de cette dignité populaire? Sinon parce que les vicaires, qui la conféraient, tenaient à premier honneur d'exécuter dignement l'admirable Missel de la Circoncision, et voulaient, en cette occasion solennelle, soutenir la réputation, devenue proverbiale, des *chanteor de Sens*?

Les Innocents n'avaient pas là même ressource que les Fous. Pierre de Corbeil n'avait pas composé pour eux un mélodieux office, et force leur était d'emprunter à d'autres moyens les plaisirs et l'ornement de leur fête. On parle souvent dans les déci-

sions capitulaires du **xv^e** siècle de théâtres élevés par eux aux portes de l'église, de déguisements, de mascarades. Il est présumable que longtemps avant cette époque, les enfants d'aube avaient contracté l'habitude de semblables divertissements. Mais nul doute que, dans l'origine, la singularité de leurs jeux ne fût corrigée par les pratiques d'une piété naïve.

Bien qu'il ne reste aucune trace des représentations théâtrales qui égayaient alors les fêtes sénonaises peut-être serait-il facile de s'en faire une juste idée. Il suffirait pour cela de consulter un manuscrit du **xiii^e** siècle conservé à la bibliothèque de Munich, et publié par M. Edelestand Dumeril dans ses *origines latines du théâtre moderne* (1). Ce manuscrit contient un mystère en vers latins. D'où vient-il ? quel en est l'auteur ? où a-t-il été représenté ? L'ouvrage auquel nous l'empruntons ne contient à cet égard aucun détail. Seulement il semble fait pour être joué le jour des Innocents aux portes de l'église de Sens. Rien n'y manque, ni les chants pour lesquels cette ville avait tant de goût, ni l'âne, objet d'une singulière vénération, ni l'évêque des enfants, cet autre héros tant critiqué de nos divertissements populaires.

La pièce débute à l'instar d'un drame de notre époque, par une indication minutieuse de la mise en scène. « *Primo ponatur* » *sedes Augustino in fronte ecclesie, et Augustinus habeat a* » *dexterâ parte Isaiam et Danielelem et alios prophetas : a sinis-* » *trâ autem Achisynagogum et suos Judæos. Postea surgat Isa-* » *ias cum prophetia sua, sic cantans...* » En effet, Isaac se lève. Il chante la venue d'un messie, la naissance du Christ. Un autre prophète, Daniel confirme ses paroles. Puis, une sybille

(1) Page 187 et suiv.

s'avance, levant les yeux au ciel et faisant de grands gestes :
*Tertio loco sybilla gesticulose proferat ; quæ inspiciendo
 stellam, cum gestu mobili cantet :*

Hæc stellæ novitas fert novum nuntium,
 Quod virgo nesciens cui commercium
 Et virgo permanens post puerperium
 Salutem populo pariet filium.
 . . . etc. . . . etc.

Après la sybille, vient Balaam sur sa monture accoutumée :
Quinto loco procedat Balaam sedens in asina et cantans :

Vadam, vadam, ut maledicam populo huic.

Cui occurrat angelus evaginato gladio et dicens :

Cave, cave ne quicquam aliud quam tibi dixero loquaris

*et asinus, cui insidet Balaam, perterritus retrocedat. Postea
 recedat angelus et Balaam cantet hoc :*

Orietur stella ex Jacob
 . . . etc. . . . etc.

Pendant toutes ces prophéties les juifs ont gardé le silence.
 Mais à peine Balaam a-t-il fini de parler, que leur chef, Archisynagoga, éclate en railleries et en blasphèmes :

O quanta simplicitas cogit hos desipere,
 Qui de bove predicant camelum descendere...

Les fidèles, à leur tour, murmurent et s'indignent. Une dispute s'engage. Le bruit et les injures vont toujours grossissant, lorsqu'au milieu des deux groupes opposés paraît un médiateur inattendu. *Auditis tumultu et errore Judæorum, dicat Episcopus vuerorum :*

*Horum sermo vacuus, sensus peregrini,
Quos et furor agitat et libertas vini;
Sed restat consulere mentem Augustini
Per quem disputatio concedatur fini.*

Le savant éditeur du mystère, M. Edelestand Dumeril n'a eu garde de laisser inaperçu un semblable passage. « Cette intervention de l'évêque des enfants, observe-t-il en note, est fort remarquable. Elle prouve que ce mystère était représenté pendant la réjouissance de la fête de Noël, et que l'institution de l'évêque des enfants n'avait, à l'origine, rien d'irreligieux ni de véritablement grotesque. »

Si les limites de cette notice nous permettaient de continuer une analyse déjà trop longue, on verrait, dans la même pièce, se dérouler successivement tous les épisodes de la Nativité, le massacre des Innocents, et la fuite en Egypte où l'âne reparait sur le théâtre. C'est un mélange de toutes sortes de hardiesses scéniques, et de poésie naïve, d'élan religieux. La liturgie ordinaire fournit elle-même un complément à l'inspiration du compositeur. Ainsi les prophètes après leur dispute avec les juifs entonnent la prose *Letabundus*, attribuée à saint Bernard, et qui contient de si gracieux vers :

*Sicut sidus radium
Profert virgo filium
Pari forma :
Neque sidus radio
Neque mater filio
Fit corrupta.*

Telles étaient les représentations que les Innocents offraient dans l'origine au peuple émerveillé. Tels étaient leurs plaisirs et les joies de leurs fêtes. Joies louables ! plaisirs instructifs ! que l'Eglise, en ces temps à demi-barbares, n'hésita pas à pro-

téger. De même que les imagiers avaient traduit l'histoire sainte en chefs-d'œuvre de toutes sortes au front des cathédrales nouvelles, de même les enfants d'aube et les vicaires, les Innocents et les Fous, profitant d'une passagère indépendance, s'étaient emparés des scènes les plus touchantes de l'Écriture ou des plus fraîches légendes du moyen âge, et les avaient traduites en cérémonies pompeuses, en vers symboliques, en mystères pieux. De cette façon, leurs divertissements au lieu d'exciter la réprobation des esprits sages, ne firent qu'ajouter une cause de plus à leur popularité, une excuse à leur institution, un motif aux encouragements que le clergé leur prodiguait; et, s'il veut être juste, l'historien doit constater ce point de départ avant d'aborder le récit des désordres qui suivirent.

CHAPITRE III.

(xv^e siècle).

Un coup-d'œil rapide jeté sur les comptes du chapitre de Sens au commencement du xv^e siècle, laisserait supposer que la fête des Innocents et la fête des Fous conservaient, à cette époque, leur ancienne splendeur. Ce sont les mêmes cadeaux, les mêmes subventions. Rien ne semble changé, sinon que le comptable écrit en français ce qu'auparavant il traduisait en latin barbare.

« Pour le grant present fait a l'arcevesque des enfans le jour des
» Innocens : un sextier de vin vermeil, la pinte vi deniers, et
» deux sextiers de vin blanc, la pinte vi deniers, valent x st. x d.

» Pour le grant present fait au précentre de la fête aux fols, le
 » jour de la Circoncision : un sextier de vin vermeil, etc., etc. »

Les subventions pécuniaires autrefois confondues dans la dépense commune, *expensa communis*, sont l'objet d'un paragraphe spécial, ainsi conçu :

« Autre despence faicte pour dons donnés et octroïés par
 » Mess^s. en chapistre tant à l'arcevesque des enfans come au
 » précentre de la feste aux fols.

» A l'arcevesque des enfans d'aube pour leur feste le jour des
 » Innocens si come il appert par mandement de Mess^s et quit-
 » tance du maistre des enfans : LXXV s. t. »

» Aux vicaires et autres de l'abit de ladite esglise qui firent le
 » service de la feste aux fols pour le don a eux octroie en cha-
 » pitre par mesdis seigneurs, si come il appert par mandement
 » et quittance. l. s. par. valent LXXV s. t. »

Parfois cette dernière phrase est modifiée de la manière suivante :

« Au précentre des fols pour faire le service par lui et ses
 » compaignons le jour de la feste de la Circoncision LXXV s. t. »

Telles sont les indications que livrent au premier regard les comptes du chapitre, de 1400 à 1420. Elles sont encore assez importantes pour fixer l'attention et renverser les théories préconçues des archéologues. Mais en les étudiant avec soin, en les comparant avec celles des années antérieures, on observe de notables différences. Par exemple, il n'y est plus question de prébendes concédées aux vicaires ou aux enfans. On découvre même que certains états du revenu des forêts sont suivis d'une liste de ceux qui le partagent, et que l'archevêque des Innocents n'y figure pas, non plus que le préchantre des fous ; ils ont déjà perdu la plus précieuse de leurs prérogatives. Puis, les abus marquent çà et là leur trace, en motivant la sévérité du chapitre ; ainsi,

dans le compte de 1404-1405, la dépense relative à la fête des Innocents est biffée, et le chambrier a noté en marge : *rejecta quod non fuerunt debitum suum*. Ce sont là des signes précurseurs qui annoncent une ère de désordres et de décadence pour les fêtes sénonaises. Quelques années de plus, et nous la verrons commencer irrévocablement.

Le temps, il faut l'avouer, n'était pas propice aux pieuses cérémonies, aux joyeuses solennités. De toutes parts sévissait une guerre atroce, la plus terrible qu'ait jamais soutenue la France, la guerre avec les Anglais. Au milieu de la misère générale, le chapitre de Sens avait subi sa part d'épreuves et de calamités. Il avait notamment perdu le revenu de ses bois, sur lequel on avait si longtemps prélevé les sommes destinées aux Innocents et aux Fous. « Et est assavoir, porte le compte de 1422-1423, que pour » ce meschief qui de jour en jour croit des par avant le temps de » cest état commencé, on n'a rien reçu de toute la revenue des » bois de messeigneurs. » Une foule d'autres recettes disparaissent en même temps, et tournent en non valoir par fortune de guerre. Quelquesfois les mentions du chambrier prennent un caractère véritablement effrayant et qui donne de ces jours malheureux une idée plus saisissante que de longues descriptions. En 1440-1441, il s'exprime en ces termes : « des censives et autres revenues deues chacun an en la ville de Saint-Martin-sur-Oreuse, pour ceste présente année, n'en a esté » aucune chose recue, pour ce de present est inhabitable et de » longtemps par avant. Pour ce icy — néant. » — « Item, dit-il, en 1442-1443, au dit lieu de Pont sur Yonne, pour autres » censives deubs a cause des estaux aux bouchers assis dans » la dite ville de Pont... tout est de present en ruine et démolý » par la guerre. Por ce icy... neant. » — Et à propos de recettes analogues, en 1446-1447, « pour ce que tout est en ruine et dé-

» sert, et qu'il n'y a nuls qu'ils se portent héritiers; pour ce,
 » pour ceste année... néant. »

On conçoit que dans une telle détresse le chapitre fut obligé de supprimer une grande partie de ses dépenses, et les Innocents, les Fous, ces enfanta gâtés des années prospères, furent atteints, comme il était juste, par les premières réductions. A dater de l'année 1420, les comptes n'offrent plus à leur sujet que de rares mentions, qui apparaissent çà et là comme le témoignage des regrets du chapitre aux abois. Le plus souvent, silences absolus, lacune complète.

Ce changement involontaire fournit l'occasion de vérifier combien était sage le système de transaction jadis préconisé par Guillaume d'Auxerre et appliqué par Odon de Sully. Le jour où le clergé ne subventionna plus les fêtes des Innocents et des Fous, le clergé perdit une partie des droits qu'il avait de les réglementer, et le jour où son influence sur elles diminua, les chants se convertirent en tumulte, les pieuses représentations en mascarades grotesques, les cérémonies *propter fidem* en cérémonies *contra fidem*.

A cette première cause de relâchement, se joignit le désordre universel résultant de la guerre et l'affaiblissement de l'esprit religieux. Qu'attendre, en pareil cas, de jeunes clercs ou d'enfants autorisés par la coutume et dégagés d'un frein salutaire? Il fallut bientôt sévir et les décisions qui furent alors rendues, dans une foule de diocèses, soit en France, soit dans les pays voisins, nous montrent quelle était la gravité du mal.

Parmi ces décisions, nous citerons seulement celles qui eurent le plus de retentissement, savoir un décret du concile de Bâle, en date du 9 juin 1433, et une lettre circulaire de la faculté de théologie de Paris, du 10 mars 1444. Le concile de Bâle, à propos des représentations théâtrales qui avaient lieu dans certaines

églises, (son décret est intitulé : *de spectaculis in ecclesia non faciendis*), vient à s'occuper de la fête des Innocents, de la fête des Fous, et autres fêtes semblables. Il les proscriit en ces termes :

« Turpem etiam illum abusum in quibusdam frequentatum ecclesiis, quo in certis anni celebratibus, nonnulli cum mitrâ, baculo ac vestibus pontificalibus more episcoporum benedicunt, alii ut reges ac duces induti, quoddam festum fatuorum vel innocentium, seu puerorum in quibusdam regionibus nuncupantur. Alii larvales ac theatrales jocos, alii choreas ac tripudia marium ac mulierum facientes, ut homines ad spectacula et cachinnationes moveant, alii commensationes et convivia ibidem præparant; hæc sancta synodus detestans, statuit et jubet tam ordinariis quam ecclesiarum decanis et rectoribus, sub poena suspensionis omnium proventuum ecclesiasticorum trium mensium spatio, ne hæc aut similia ludibria, neque etiam mercantias seu negotiationes nundinarum in ecclesiâ, quæ domus orationis esse debet, et etiam in cimeterio exerceantur amplius permittant; transgressionemque per censuram ecclesiasticam aliaque juris remedia punire non negligant, omnes autem consuetudines, statuta aut privilegia, quæ his non concordant, decreta, nisi forte majores adducerent poenas, irrita esse hæc sancta synodus decrevit... datum in sessione publica Basilæ in majori ecclesia solemniter celebrata, die jovis ix mense junii, anno mcocccxxxv. »

La lettre circulaire de la faculté de Paris est exclusivement relative à la fête des Fous (1). Elle s'adresse à tous les prélats, à tous les chapitres de France, et pour obtenir d'eux la suppression complète de cette fête, elle la représente comme un reste de paganisme, comme une habitude pernicieuse, comme une pro-

(1) Voir Œuvres de Pierre de Blois. Paris, 1667, ad cœlum.

fanation des offices divins et de la dignité épiscopale. C'est là que les historiens ont puisé tour à tour l'énumération de tous les excès qui ont pu se commettre dans certaines localités :
 « Divini ipsius officii tempore larvatos monstruosis vultibus,
 » aut in vestibus mulierum aut lenonum vel histrionum choreas
 » ducere in choro.

» Cantilenas inhonestas cantare.

» Offas pingues supra cornu altaris juxta celebrantem missam
 » comedere.

» Ludum taxillorum ibidem exarare.

» Thurificare de fumo foetido ex corio veterum sotularium...etc.»

Nul doute que de semblables extravagances, partout où elles se produisaient, excitassent les regrets et l'indignation de tous les gens sensés. Mais il ne faut pas généraliser ce qui était, à vrai dire, exceptionnel. La Faculté de théologie discute sérieusement avec les défenseurs de la fête des Fous. Si cette fête eût occasionné dans chaque église des scènes aussi révoltantes, qui donc eût osé la défendre ? et qui eût cru nécessaire d'employer la plume des plus célèbres théologiens pour démontrer le danger de telles énormités ?

Pour ce qui est de Sens et des fêtes sénonaises, rien ne fait supposer qu'elles tombèrent jamais dans de pareils désordres. Les folies qui s'y pratiquaient tenaient plus de l'enfantillage que de la profanation. C'étaient des déguisements, des danses, des cris : quelques moqueries adressées aux membres du clergé : quelque châtiment burlesque imposé aux héros mêmes de la fête. On en peut juger par une délibération capitulaire, conservée dans les manuscrits 1354 et 4044 de la bibliothèque impériale, et que nous transcrivons entièrement, à cause de son importance.

« Extrait d'un registre capitulaire de l'église de Sens du vendredi après saint André. 4^e décembre 1444 :

» De servitio dominicæ circumcisionis, viso super hoc statuto
 » per quemdam legatum edito, et consideratis aliis circa hoc
 » considerandis, et ad evitandum scandala, quæ super hoc pos-
 » sent exoriri, ordinatum fuit unanimiter et concorditer, nemine
 » discrepante, quod de cætero dictum servitium fiet, prout jacet
 » in libro ipsius servitii, devote et cum reverentiâ ; absque ali-
 » qua derisione, tumultu aut turpitudine, prout fiunt alia ser-
 » vitia in aliis festis, in habitibus per dictum statutum ordina-
 » tis, et non alias, et voce modulosâ, absque dissonantiâ, et
 » assistant in hujusmodi servitio omnes qui tenentur in eo in-
 » teresse, et faciant debitum suum absque discursu aut turba-
 » tione servitii, potissime in ecclesiâ ; nec projiciatur aqua in
 » vespers super præcentorem stultorum ultra quantitatem trium
 » sitularum ad plus ; nec adducentur nudi in crastino festi do-
 » minicæ navitatis, sine brachiis verenda tegentibus, nec etiam
 » adducantur in ecclesiâ, sed ducantur ad puteum claustrî, non
 » hora servitii sed aliâ, et ibi rigantur solâ situlâ aquæ sine le-
 » sione. Qui contrarium fecerit occurrit ipso facto suspensionis
 » censuram per dictum statutum latam ; attamen extra ecclesiam
 » permissum est quod stulti faciant alias ceremonias sine dam-
 » no aut injuria cujusquam. »

L'esprit et la portée de cette curieuse délibération méritent d'être étudiés. On voit que le Chapitre de Sens n'accepta sans réserve, ni les exhortations de la Faculté de Paris, ni les ordres du Concile de Bâle. Pensant qu'après tant d'années de tolérance et d'encouragement, une brusque et absolue sévérité était chose impraticable, il prit pour modèle de sa conduite les sages efforts tentés au *xiii^e* siècle. Au lieu de supprimer il réglementa ; et, pour atteindre son but, il n'eut qu'à remettre en vigueur le mandement de 1245, ou à prescrire l'exécution scrupuleuse du fameux Missel des Fous. De là ces mots : *Viso super hoc statuto*

per quemdam legatum edito. Le légat dont il est ici question, est évidemment Odon, cardinal de Tusculum. De là encore cette phrase : *Dictum servitium fiet, prout jacet in libro ipsius servitii*; c'est-à-dire l'office de la Circoncision sera célébré comme il est écrit dans le livre composé spécialement pour cette fête : et l'on ne connaît d'autre livre, en ce genre, que le manuscrit de Pierre de Corbeil.

Quant aux cérémonies qui se pratiquaient hors de l'église, pourvu que personne n'en soit blessé, le Chapitre les autorise. Il semble qu'elles échappent à son indulgente juridiction, ou, du moins, qu'il n'ait le droit d'y intervenir que dans les cas les plus graves, lorsqu'elles dégénéraient en excès nuisibles. On s'explique plus difficilement pourquoi il tolère la singulière asperction que le préchantre des fous devait subir à l'heure des vêpres. Trois seaux d'eau, le premier janvier ! Triste baptême à recevoir ! Sans doute les vicaires voulaient rappeler à leur chef que sa trompeuse dignité ne leur inspirait pas un respect absolu ; et quelque préchantre jaloux, j'entends un vrai préchantre, aura laissé consacrer cette humiliation de son rival.

L'archevêque de Sens, Louis de Melun, montra plus de rigorisme. S'inspirant des préceptes de la Faculté de Paris, et profitant du concours d'un vicaire de l'inquisition député près de lui par le pape, il lança, le 24 novembre 1445, un énergique mandement, par lequel il prescrivait l'abolition complète de la fête des Fous. Il ordonnait même aux membres de son clergé de rayer et décrire, dans les livres de chant, tout ce qui pouvait s'y apporter (4). « *Suscepti regiminis cura sollicita et debitum* » *efficii compellavit nos hujusmodi consuetudinem, imo ve-* » *rum maledictam, nefariam, damnabilem et pestiferam tota-*

(4) V. Gall. Christ., t. xii ; Instr. eccl. Senon., p. 95.

» liter extinguere, ab ecclesiis et libris ecclesiasticis abradere,
 » abolere et delere, ac de medio auferre; idcirco vos omnes et
 » singulos talia perpetrantes monemus et exhortamur. in Do-
 » mino, vobis omnibus... injungentes et districti præcipientes ac
 » mandantes quatenus... ab hujus modi festo... et superstitioni-
 » bus prædictis abstinere faciatis, à librisque cantus quibus
 » scribuntur abradatis et deleatis... » Si ces ordres eussent été
 suivis, c'en était fait du Missel des Fous. L'œuvre de Pierre de
 Corbeil devait périr. Heureusement le Chapitre avait pour les
 vieilles traditions un attachement qui ne s'était jamais démenti.
 Il conserva le manuscrit que lui avaient légué ses devanciers, et
 se contenta de retirer aux fous cadeaux et subventions. Bien
 plus : comme les enfants d'aube n'étaient pas explicitement
 compris dans la proscription qui frappait les vicaires, il leur
 continua jusqu'en 1453 quelques petites offrandes ; après quoi,
 sans incident nouveau, Innocents et Fous sont rayés définitive-
 ment du budget canonial.

Malgré tant de variations et de traverses, les fêtes sénonaises
 ne cessèrent jamais d'être célébrées. Tous les efforts se brisèrent
 contre la puissance de la coutume ; et, loin de les abolir com-
 plètement, Louis de Melun ne parvint même pas à supprimer les
 désordres qu'elles entraînaient. Il fallut qu'en 1460 un concile
 provincial rappelât et remit en vigueur les statuts du concile de
 Bâle. Encore son autorité fut-elle bientôt méconnue. Un second
 concile sénonais, convoqué en 1485, eut à sévir contre les mêmes
 excès. Voici dans quels termes il le fit (1) : « Quod si ad memo-
 » riam festivitatum et venerationem Dei ac Sanctorum, aliquid
 » juxta consuetudines ecclesiæ, in nativitate Domini vel resur-

(1) Actes des Conciles. Ed. de Labbe, t. 13, p. 1728.

» rectione videatur faciendum : hoc fiat cum honestate et pace,
 » absque prolongatione, impedimento vel diminutione servitii,
 » larvatione et sordidatione faciei, ex speciali permissione ordi-
 » narii, et bene placito ministrorum ipsius ecclesiæ. Ut autem
 » hæ insolentiæ ludorum, circa festum præsertim Innocentium,
 » in aliis nostris provincialibus statutis prohibita, et quam pro-
 » hibitionem etenim renovamus, penitus arceantur : constitutio-
 » nem sacri Basiliensis concilii observandam, et huic nostro
 » præsentî statuto duximus inserendam, cujus tenor sequitur et
 » est talis : *turpem etiam illum abusum*, etc., etc.

Ainsi parlaient en 1485 les prélats et les docteurs du concile sénonais. Eh bien ! l'année suivante, en 1486, on lit dans les comptes du Chapitre : « Item baillé au maistre des enfans
 » daulbe pour don fait par messeigns pour la feste des Inno-
 » cents. 50 s. t. — Item, aux compaignons de la communauté
 » pour don fait par messeigneurs pour faire la feste du premier
 » jour de l'an, payé 50 s. t. » Il y avait plus de trente ans que les cadeaux de ce genre étaient complètement supprimés. Voilà qu'ils reparaissent au moment le plus inattendu, alors qu'une assemblée souveraine vient de proscrire les coutumes auxquelles ils se rattachent !

Cependant, l'on ne saurait admettre que le Chapitre de Sens se soit fait un jeu d'une décision aussi respectable, et qu'après une énorme lacune il ait repris ses anciens usages, précisément parce qu'ils étaient condamnés. Il faut, quoi qu'on fasse, pour arriver à une explication satisfaisante, appliquer ici la distinction que nous avons plusieurs fois indiquée.

Ce que le concile de Bâle et le concile de Sens avaient réprouvé, c'étaient les abus, les danses et les jeux dans l'église, les mascarades profanes, le tumulte et le désordre pénétrant jusqu'à l'autel. Ils n'avaient pas prétendu défendre aux enfants ou aux

vicaires de s'organiser en compagnie, de célébrer une fête spéciale, de réclamer ce jour-là quelque indépendance et quelques privilèges. Qu'y a-t-il d'impie dans une institution réduite à ces justes limites? Les évêques les plus fameux l'avaient encouragée : on pouvait bien la tolérer en la réglementant. C'est là, nous l'avons vu, ce que le Chapitre avait toujours pensé : le Chapitre le pensait encore. Il tentait un nouvel essai pour épurer ce qu'on cherchait en vain à détruire. Il revenait obstinément au système d'Odon de Sully et payait pour avoir plus de droits à surveiller. Loin d'être en révolte ouverte contre l'autorité sacrée des conciles, il poursuivait le même but qu'eux par des voies différentes.

La preuve en est dans la forme nouvelle qu'affectent les mentions du chambrier. On n'y voit plus figurer l'évêque des enfants ou le préchantre des fous, ce qui eût été contraire aux statuts du concile de Bâle. L'offrande est adressée au maître des enfants d'aube et aux compagnons de la communauté. Il n'y est pas davantage question de la fête des Fous dont le nom même avait été proscrit par Louis de Melun : elle est remplacée par la fête du premier jour de l'an.

Quoi qu'il en soit, du reste, et quelles qu'aient été les intentions du Chapitre, la subvention par lui concédée en 1486 reste comme un fait isolé : les comptes suivants ne contiennent rien de semblable. Peut-être les chanoines Sénonais furent-ils enfin obligés par l'autorité ecclésiastique de cesser toute participation à des réjouissances tant de fois condamnées. Peut-être eux-mêmes se découragèrent en voyant que leurs efforts n'étaient pas couronnés de succès. Les temps étaient passés où de justes tolérances empêchaient des excès regrettables. Durant les malheureuses années du xv^e siècle, les enfants d'aube et les vicaires avaient contracté des habitudes de licence qu'il devenait impossible de leur faire abandonner sans des mesures plus rigoureuses.

CHAPITRE IV.

(xvi^e siècle et suivants).

Quelques esprits chagrins répètent sans cesse que les mauvaises institutions sont les plus vivaces de toutes. A ce compte, la fête des Innocents et la fête des Fous devraient être rangées parmi les plus mauvaises institutions. Déjà nous avons poursuivi leur histoire pendant un laps de plus de trois cents ans et nous avons encore une longue série de faits à recueillir pour achever notre tâche.

Le premier qui s'offre à nous, au début du xvi^e siècle, témoigne de l'opiniâtre habileté avec laquelle les enfants d'aube luttèrent contre les tentatives de réforme. Privés des cadeaux et des subventions du chapitre, ils imaginèrent qu'ils avaient droit de prélever une certaine redevance sur le marché qui se tenait, à Sens, quelques jours avant les fêtes de Noël. Sous ce prétexte, ils parcouraient la ville, sollicitaient les habitants et les forains, invoquaient la générosité de l'un, s'imposaient à la faiblesse de l'autre, et finissaient par rapporter à la maîtrise une somme plus ou moins forte avec laquelle ils célébraient ensuite la fête des Innocents. Le Chapitre s'émut avec raison de cette quête d'un nouveau genre, et toujours fidèle à son système de transaction, il consentit à payer une légère indemnité, pourvu que les enfants renonçassent à leurs prétendus droits.

On lit, pour la première fois, dans le compte de 1501, cette phrase qui, prise isolément, paraît inintelligible : « A messire » Jehan Cousin, pour les enfans, le jour des Innocents, affin

» qu'ils n'allassent parmi le marché, 40 st. » — En 1504-1505, la mention devient plus explicite. « A maistre Jehan Thion » maistre des enfans de cueur a este payé par l'ordonnance de » messeigneurs pour le droit que les enfans dient avoir au mar- » ché qui se tient deux fois devant Saint Estienne durant les ad- » vents de Noel, affin que les dits enfans ny aillent plus, pour » ce 40 s. t. » Dans les comptes suivans, cette dépense, d'abord classée parmi les dépenses extraordinaires, figure au chapitre des dépenses habituelles. Enfin le compte de 1508-1509 s'exprime dans ces termes : « Au maistre des enfans d'aulbe a este » payé pour le droit que les dits enfans dyent avoir sur le mar- » ché qui se tient devant Saint-Estienne pendant les advents de » Noel, affin qu'ils n'y aillent plus, messeigneurs leurs ont or- » donné estre baillé chascun an 40 s. t. pour ce icy — 40 s. t. » — Et en effet chaque année, le chambrier solde aux enfans ou à leur maître la somme ainsi concédée.

Les vicaires furent moins habiles ou moins heureux. Ils restèrent livrés à leurs propres ressources : et le Chapitre n'intervint dans leurs fêtes que pour en proscrire les abus les plus graves. De là, plusieurs décisions capitulaires, conservées dans le manuscrit de Baluze, et que nous publierons ici en les annotant.

« Veneris 5 decembris 1544.

» Conclusum fuit in capitulo festum quod dicitur stultorum, » die circumcisionis Domini fieri solitum, pro hoc anno omnino » prætermitti, et domino Tallino Bissart presbitero, præcentori » dictorum stultorum, exhibitiones fieri, sub pœna excommuni- » cationis et privationis sui beneficii et jurium et pannorum ec- » clesiæ, ac cuilibet etiam vicariorum, ne a cætero habeat facere » quovis modo aliquas insolentias, tam de die quam de nocte, » faciendo tondere barbam parte, ut fieri consuevit, in theatro...

» ac ludere personagia, die scilicet circumcisionis Domini. Qui
 » quidem Bissart in præsentia dominorum viva voce monitus
 » fuit per D. Decanum de omnibus præscriptis, presente Tus-
 » sano Depineau et Aegidio Bergier clericis. »

« Mercurii ultima decembris.

» Permissum est vicariis et habituatis ecclesiæ celebrare et
 » facere servitium divinum in festo circumcisionis Domini, prout
 » et quemadmodum antiquitus in eadem ecclesia fieri et decan-
 » tari consuevit. »

Il y a dans ces quelques lignes une foule d'indications précieuses et qu'un bref examen suffira pour mettre en lumière. Veut-on de nouvelles preuves que l'office de la Circoncision composé par Pierre de Corbeil n'a rien à démêler avec les excès de la fête des Fous? On voit que le Chapitre condamne ces excès par une première résolution, et qu'il permet ensuite aux vicaires et aux habitués de célébrer le service divin : *Prout et quemadmodum antiquitus in eadem ecclesia fieri et decantari consuevit*. C'est la répétition, en d'autres termes, de ce qui avait été arrêté en 1444 : *Dictum servitium fiet prout jacet in libro ipsius servitii*. Evidemment la pensée du Chapitre est la même dans les deux cas. C'est la même œuvre qu'il s'efforce de faire revivre et le mot *decantari* employé dans la dernière délibération, en rappelant le caractère musical de cette œuvre, ne laisse aucune prise à la controverse.

Hésite-t-on à se convaincre que, dans les usages-sénonais, les fonctions de prêchantre des Fous constituassent une distinction durable et recherchée? Nous trouvons qu'en 1554 ces fonctions étaient occupées par un prêtre, Tallin Bissard, qui, bien que prêtre, n'avait pas dédaigné les suffrages d'humbles vicaires : et non-seulement il les exerce le jour solennel de la Circoncision : il les conserve jusqu'au 5 décembre, puisqu'à cette date le Chapitre s'a-

dresse à lui pour transmettre aux Fous ses conseils ou ses ordres.

Enfin cherche-t-on à savoir quels étaient au juste les abus qui s'étaient glissés dans les fêtes sénonaises. Ils sont loin d'être aussi graves et aussi nombreux que ceux énumérés par la Faculté de Paris dans sa lettre circulaire. Le Chapitre n'en signale expressément que deux : les représentations dramatiques et l'habitude qu'avaient prise les vicaires de se faire la barbe sur un théâtre aux portes de l'église.

De ces coutumes, la première avait été, dans l'origine, l'objet d'encouragements nombreux. Quand les Innocents et les Fous représentaient de pieux mystères, la religion ne pouvait en être blessée. Mais ils ne se contentèrent pas toujours de mettre en scène les passages les plus dramatiques de l'Ecriture, pour l'instruction et l'édification des fidèles. Ils y mêlèrent de satiriques allusions aux personnes et aux choses au milieu desquelles ils vivaient. Après les mystères vinrent les moralités, les soties, et autres pièces où la religion et la morale n'étaient pas scrupuleusement respectées. L'église ne tarda pas à s'émouvoir, et ses docteurs, ses prélats, ses conciles formulèrent contre les théâtres des condamnations méritées.

Quant à la seconde coutume signalée par le Chapitre Sénonais, on croirait qu'un simple avertissement dut suffire pour la faire disparaître à jamais. Sa bizarrerie semble telle, qu'on se demande comment elle a pu s'établir : quelle a été son origine, sa portée ; et quel plaisir des hommes déjà faits trouvaient dans de semblables enfantillages. L'étonnement redouble, quand la lecture des délibérations postérieures montre que cet abus si étrange nécessita de nombreuses prohibitions, et défia pendant longtemps les sévérités du clergé. Il dura presque autant que la fête des Fous elle-même.

Pour comprendre cette singularité, il faut se rappeler qu'autrefois la tonsure de la barbe et des cheveux était le signe distinctif des fous et des baladins. On lit dans Arnobe (1) : « De » lectantur, ut res est, stupidorum capitibus rasis, solapittarum » sonitu atque plausu. » Et dans une vieille chronique bretonne : « Cum ergo alterius modi aditium non haberet, rasis capillis » suos et barbam, cultumque joculatoris cum citharâ cepit. » Les poètes du moyen-âge nous fournissent les mêmes indications.

Por vos s'est tondû comme fol (2)

dit l'un ;

Mais regardez quel apostol

Il est tondû comme ung fol (3).

répète l'autre. C'était donc pour joindre l'aspect de la folie au nom dont ils étaient déjà affublés, que les vicaires se rasaient publiquement aux portes de l'église. Ils rasaient aussi leur préchantre, tantôt complètement, tantôt sur un seul côté du visage. Et puis, ils couraient dans les rues de la ville, rasant de gré ou de force, augmentant à l'envi le nombre de ceux qui portaient leur grotesque uniforme.

Mais reprenons le manuscrit de Baluze, en rétablissant l'ordre des dates qu'il a complètement négligé.

« 22 decembris 1544. Domini permiserunt vicariis facere ser- » vitium assuetum in festo circumcisionis Domini quod vulgo » dicitur festum fatuorum.

(1) Adversus gentes, liv. VII, p. 103.

(2) Tristan, t. I, p. 231.

(3) Martyre de saint Pierre et saint Paul, apud Jubinal. — Mystères inédits, t. I, p. 78.

» Item annis 1516 et 1517.

» Ultimâ decembris 1520. Permittitur vicariis celebrare festum in die circumcisionis Domini, pro viso quod fiat cum reverentiâ et honestate, et quod non *deferatur in ecclesiâ quædam lucerna præcentoris fatuorum.* » Encore une bizarre coutume sur laquelle il nous est impossible de donner ni détails ni explications.

Le 22 novembre 1521, la fête est abolie, dit Baluze. « 1521 — 22 novembris, abolitur. » C'est là sans doute une erreur de mots. Il ne s'agit pas d'une abolition absolue, mais d'une défense toute spéciale. Ce qui le prouve, c'est une délibération prise quelques jours après, le 24 décembre de la même année, dans ces termes :

« Statutum fuit et ordinatum quod visis et attentis periculis » regno Franciæ imminentibus, festum fatuorum penitus demittetur, et servitium ecclesiæ de novo institutum die festo circumcisionis Domini non celebretur... aliter et signanter prohibitum vicariis ne attentent, ultima die anni, in theatro tabulato ante valvas ecclesiæ aut alibi in civitate Senonensi, publice barbam illius qui se præcentorem fatuorum nominat, aut alterius, radere, radifacere, permittere aut procurare : et ne ad electionem dicti præcentoris die festo Sancti-Johannis Evangelistæ sub pœnis excommunicationis.

Voilà un fait important à noter. Nous savons, maintenant, quel jour on élisait à Sens le préchantre des fous. A Auxerre, pareille élection se faisait le 18 juillet :

Au jour S' Arnoux
Patron des cous
On élit parmi nous
L'abbé des fous.

Nous voyons aussi que le Chapitre, après avoir attaqué les abus de la fête, s'en prend à l'institution elle-même. Du moment où les vicaires ne peuvent plus élire un chef, soit qu'il s'appelle le seigneur, le proviseur de la fête, *dominus, provisor festi*; ou l'abbé, le préchantre des fous, *abbas, precentor stultorum*; les vieilles traditions sont brisées dans ce qu'elles avaient de plus sérieux et de plus caractéristique.

En 1522, le Chapitre renouvelle les mesures prises contre la fête des Fous. Une délibération du 22 décembre commence par ces mots : « Statutum superioris anni contra festum fatuorum » renovatum in formâ, nos decanus. . etc... » Mais il paraît que les vicaires ne renonçaient pas sans peine à leurs anciennes réjouissances. Ils supplièrent les chanoines, firent sans doute de belles promesses, et obtinrent, le 30 décembre, une délibération nouvelle, ainsi conçue : « Requisierunt vicarii permitti sibi ce- » lebrare festum circumcisionis ut ab antiquo. Domini permise- » runt modo celebrent honeste ac devote, sine laternis, sine pre- » centore, sine delatione baculi domini precentoris, nec poterunt » facere rasuram in theatro ante ecclesiam. »

Vient ensuite la délibération que nous avons citée à propos de Pierre de Corbeil.

« Ultimâ decembris 1524.

» Ad requestum vicariorum requirentium facultatem cele- » brandi festum Circumcisionis a defuncto Corbolio institutum, » quod vulgariter dicitur festum stultorum, pro hoc anno ratio- » nibus quibusdam moventibus, non consenserunt Domini. »

Jusqu'à cette délibération, le nom de Pierre de Corbeil n'avait jamais été prononcé. Mais plus la fête des Fous perdait sa physionomie primitive, plus l'opinion publique se montrait hostile à des institutions dégénérées : et plus le Chapitre sentait le besoin de pallier ses indulgentes transactions avec les vicaires. Il

évoque ici le souvenir du grand archevêque comme une excuse, une véritable sauvegarde. Si Pierre de Corbeil n'avait pas fondé les fêtes des Innocents et des Fous, il les avait du moins régénérées. Par ses admirables compositions, il les avait entourées d'un éclat exceptionnel, qui avait puissamment contribué à la réputation artistique de la ville au moyen-âge. Rappeler les solennités du XIII^e siècle, c'était donc flatter l'amour-propre sénois. C'était chercher dans les sentiments de vanité locale le dernier motif qu'eût le Chapitre de persévérer dans la voie de tolérance où il s'était engagé.

Deux conciles provinciaux n'avaient pu l'en détourner complètement. Un troisième, réuni en 1528, condamna de nouveau la fête des Fous, la fête des Innocents et autres cérémonies analogues.

« Prohibemus insuper ne fiat deinceps festum fatuorum aut » *Innocentium*, neque erigatur decanatus patellæ. »

Malgré cette prohibition si formelle, le manuscrit de Buzize contient encore les mentions suivantes :

« Penultimâ decembris 1535. Permittitur prætermissum officium fatuorum, at sine scandalo.

» Permissum 1539. Sine scandalo, sine delatione magnorum grossorum candelabrorum per vicarios. »

« Le 8 janvier 1543, fut fait défense d'entrer au chœur » avec des hoquetons, ni à la feste des Innocents masquez et » cappez.

D'un autre côté, les comptes du chambrier continuent de relater chaque année la subvention de 40 sols tournois concédée aux Innocents, comme on l'a vu plus haut. C'est seulement en 1533, cinq ans après le concile, que cette subvention disparaît; et les mesures radicales, les défenses absolues n'arrivent que quinze ans plus tard. On lit, à cet égard, dans la compilation

des registres capitulaires, faite par un préchantre, nommé Paul Leriche : « Les années précédentes, on avait permis aux enfants » de chœur et aux vicaires de faire les fêtes de saint Jean et » des Innocents, pourvu que ce fût sans vacarme et sans scandale. Mais parce que le chapitre reconnut qu'il était difficile » de l'empêcher, pour l'éviter, il ordonna qu'à l'avenir on ne célébrerait plus ces fêtes que comme les autres fêtes doubles, » le vendredi 23 décembre 1547 (1). »

Cette fois, les protestations et les réclamations durent être inutiles. Déjà, tous les membres du clergé, voyant grandir les idées de réforme qu'avait inaugurées Luther, comprenaient que de nouvelles obligations leur étaient imposées. Les cérémonies qui jadis séduisaient les esprits naïfs et les imaginations crédules n'excitaient plus que désordres et railleries : il fallait craindre de laisser une prise trop facile à d'ardentes critiques. On sait, en effet, que les docteurs du protestantisme invoquèrent souvent contre les catholiques les excès par eux tolérés de la fête des Innocents ou de la fête des Fous. Ajoutez à ce danger les terribles luttes qui bientôt bouleversèrent la France, ces guerres non moins sanglantes et plus déplorables encore que la guerre des Anglais. Les vieilles solennités sénonaises ne résistèrent pas à cette dernière crise. Elles s'éteignirent pour jamais au milieu des troubles religieux du xvi^e siècle. Aussi Taveau, dans un passage que nous avons cité et qui porte la date de 1604, dit-il, en parlant des bizarres coutumes autrefois usitées dans le Sénonais : *Fieri tum solebant et penitus obsolverunt.*

Le manuscrit de Pierre de Corbeil, devenu inutile, demeura déposé et précieusement conservé au trésor de l'église métropo-

(1) Voyez manuscrit appartenant à M. Quantin, page 124.

litaine. C'est là que les curieux venaient l'étudier (1). C'est là qu'en 1664, fut faite, pour le marquis de Menars, la copie qui figure aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, sous le n° 1018, suppl. latin. C'est là qu'en 1684, cette même copie fut collationnée par le doyen Boileau. C'est là, enfin, que fut exécutée celle dont s'est servi Baluze.

Il ne resta plus de tous les usages des temps passés que l'habitude de donner quelques sols tournois aux enfants de chœur, le jour des Innocents, soit à titre d'étrennes, soit pour subvenir aux réjouissances enfantines qu'on leur permettait ce jour-là.

1602-1603. « A M^e Edme Delespine la somme de 30 sols » tournois pour les estrennes des enfans de chœur, comme appert » par ordonnance du 30 décembre et quittance. »

1603-1604. « Payé au maitre des enfans pour celebrer la feste » des Innocents, par ordonnance... 30 sols tournois. »

1620-1621. « Aux enfans de chœur de l'église de Sens a esté » fourni par le comptable 37 sols en consideration de la fete des » saints Innocents lors prochaine, comme il appert par ordonnance » capitulaire du 18 décembre 1620... »

1684-1685. « Item, au dit maitre des enfans, vingt sols » tournois pour ayder a festiner la feste des Innocents suivant » la coustume, et par ordonnance de mess.^{rs}..... etc., etc. »

Cette habitude s'est conservée jusqu'à nos jours. Et, chose

(1) On lit dans un « *Inventaire des saintes reliques, joyaux, tant d'or que d'argent, pierreries, étant au trésor de l'Eglise métropolitaine, Mgr saint Etienne de Sens*, » portant la date de 1541. — « *Item, ung livre appelé : LE LIVRE DE LA FESTE AUX FOLS, garny de bourdure, estimé a ung marc d'argent, et y a du bourd perdu en aucuns endroits.* »

Cet inventaire est entre les mains de M. l'abbé Carlier, qui l'a communiqué à M. Quantin, archiviste du département.

chose singulière! aujourd'hui les enfants de chœur n'ont pas oublié l'histoire de leurs devanciers. Seuls héritiers des enfants d'aube et des vicaires d'autrefois, des Innocents et des Fous, ils reproduisent dans leurs jeux quelques-unes des cérémonies qui faisaient la joie du moyen-âge. Voici les détails qu'a bien voulu me donner sur ce point, mon spirituel adversaire, M. l'abbé Carlier :

« Les enfants sont les mêmes en tout temps. Le jour des
» saints Innocents, qui est le jour de leur fête, ils sont fous de
» joie. Ce jour-là, le Chapitre leur alloue une somme pour sub-
» venir à leurs plaisirs : leur liberté et l'indulgence sur laquelle
» ils comptent sont plus grandes.

» Chaque chanoine, selon l'usage, officie le jour de la fête :
» les enfants de chœur veulent en faire autant; ne pouvant dire
» la messe, ils veulent du moins faire le reste, tenir chœur, faire
» diacre indut, sous-diacre, et remplir toutes les fonctions qui
» leur sont accessibles.

» De même que les enfants de troupe jouent au colonel et à
» la bataille, les enfants de chœur jouent à la messe et à l'ar-
» chevêque. L'un d'eux s'habille donc en archevêque. Pour lui
» faire expier sa présomption, ils le nomment l'âne; car ils ont
» choisi le plus lourdaut, *sarcinis aptissimus*. Un autre fait le
» préchantre, etc.

» Mais pour tout cela, il faut des ornements à leur taille. Ils
» en commandent chez la chasublière de la cathédrale, et paient
» le tout par un baiser, monnaie ordinaire des enfants de leur
» âge. Telle est l'histoire des temps anciens, et telle est l'his-
» toire des temps présents; car je viens de vous raconter pure-
» ment et simplement ce qui se passe sous nos yeux, à la maf-
» trise de Sens. J'ai à votre disposition aubes, étoles, manipule,
» mitre à l'usage de l'âne, ou archevêque au petit pied. Qu'on

» ferme les yeux et qu'on laisse faire, avant peu, la fête de l'Âne
 » sera rétablie. Les deux derniers archevêques de la maîtrise de
 » Sens sont en ce moment au petit séminaire, pour apprendre à
 » devenir archevêques d'une manière plus sérieuse, s'il se
 » peut. »

Heureusement, la maîtrise est en bonne main et les abus n'y seront pas tolérés. De nos jours, ni les enfants ni les vicaires n'ont besoin qu'on leur inspire des idées d'indépendance et d'affranchissement. Trop souvent, en dehors du lieu saint, ils voient se réaliser, avec un sinistre éclat, les paroles du cantique de Marie : *Deposuit potentes de sede*. Que du moins ils conservent dans l'Eglise la crainte de leurs supérieurs et le respect des dignités les plus respectables. Le temps n'est plus où les fous, suivant l'expression de M. Onézime Leroy, restaient follement sages. Ne jouons pas avec les folies !

Aimé CHÉREST.

ENTOMOLOGIE.

Diptères des environs de Paris (1).

FAMILLE DES MYOPIRES.

Les MYOPIRES, MYOPIRÆ.

Cenops : Linn.

Myopa : Fabr. Latr. Fall. Meig. Zetterst.

Occemyda : Rob.-Desv.

Myopiræ : Macq.

ANTENNES ordinairement plus courtes que la tête, dirigées en avant, et non abaissées sur la face : le premier article toujours distinct, et le plus court ; le second toujours plus long que le premier, et le plus souvent plus long que le troisième, souvent d'égale longueur avec lui, ordinairement hérissé de poils roides, cylindrique, cylindrique, en pyramide renversée, cyathiforme ; le troisième court, ovale, ovalaire, ovale-allongé, presque sphérique. CHÊVE court, velu sous une forte lentille, à premiers articles très-courts.

YEUX petits, oblongs, toujours nus, toujours distants sur les deux sexes : FRONT large sur les deux sexes, et quadrilatère, ou en carré-allongé : FACE plutôt verticale qu'oblique, comprimée, et concave sur les côtés ; point de oeil faciaux : MÉTASTOME ordinairement rétréci, plus long que large, à bords arrondis : ÉPISTOME coupé obliquement de haut en bas : TROMPE OU PIPETTE (*haus-*

(1) Les insectes décrits dans ce Mémoire appartiennent également aux familles du département de l'Yonne.

tellum) solide, filiforme, très-longue, brisée par un seul coude ou par deux coudes : PALPES filiformes, très-courts, ou plus longs : ABDOMEN cylindrique, cylindriforme, souvent un peu déprimé, parfois hémisphérique, avec l'absence complète de cils dorsaux ; le second segment ordinairement plus long que les suivants ; son sommet consiste, *sur la femelle*, en un tube hamiforme, dont la pointe est tournée vers le ventre ; *sur le mâle*, cet anus est moins long, et terminé par un tubercule.

PATTES simples, plus ou moins velues ; les cuisses ordinairement renflées ; les tibias postérieurs arqués à leur côté interne, principalement sur les mâles ; articles des tarses, et brosses bien développés.

CUILLERONS petits.

AILES semblables à celles des Entomobies ; la cellule g C ouverte avant ou sur le sommet de l'aile ; elle est rarement soit fermée, soit petiolée.

TAILLE moyenne et petite : CORPS allongé, cylindrique, cylindriforme, à teinte ferrugineuse, ou à teinte noire.

Les LARVES vivent dans les nids des Andrènes et des Halictes.

ANTENNÆ capite solitò breviores, anticè porrectæ, in facie haud incumbentes : primus articulus semper manifestus, brevior ; secundus primo semper longior, tertio sepiùs longior, cum illo interdùm æquæ longitudinis, solitò hirtus ciliis rigidulis, cylindricus, cylindriformis, coniformis, cyathiformis ; tertius brevis, ovatus, subovatus, ovato-elongatus, ferè sphaericus. GNETUM breve, sub lente villosulum ceu puberulum, primis articulis brevissimis.

OCULI mediocres, oblongi, semper nudi, in utroque sexù semper distantes ; FRONS in utroque sexù lata, quadrilatera, ceu quadrato-elongata : FACIES potiùs verticalis quàm obliqua, compressa, lateribus concavis, absque ciliis facialibus. PERISTOMA solito angustatum, longius quàm latius, marginibus subrotundis ; EPISTORNA desuper obliquè truncatum. HAUSTELLUM coriaceum, filiforme, elongatum, ceu bi-genicula-

tum : **FALPI** filiformes, modò brevissimi, modò magis elongati. **ABDOMEN** cylindricum, cylindriforme, sæpè sub depressum, interdum hæmisphæricum, absquè ciliis dorsalibus ; secundum segmentum cæteris solitò magis elongatum ; **ANUS** in feminâ tubuloso-hamiformis, apice versus ventrem recurvo ; **ANUS** in mâre minùs elongatus, ultimo segmento tuberculato.

PEDES simplices, plus minus villosi ; femora solitò inflata ; tibiæ posteriores intrinsecùs arcuatæ, præsertim in mâre ; **TANSI** articulis et pulvillis distinctioribus.

CALYPTA minima. **ALÆ** sicut ad **ENTOMORIAS** ; cellula g C aperta antè apicem, aut in apice alæ, rariùs ceu oclusa, ceu petiolata.

STATURA medlocris et parva. **CORPUS** elongatum, cylindricum, cylindriforme ; **COLOR** nunc ferrugineus, nunc nigricans.

LARVÆ vitam degunt in nidis **Andrenetarum** et **Haliictorum**.

Robineau-Desvoidy, prenant en considération la courbure et la direction des organes sexuels, avait donné aux insectes de ce groupe le nom d'**OCCÉMIDES**. Macquart proposa ensuite celui de **MYOPIRES**, qui offre plus de simplicité. Nous lui conservons cette dernière appellation.

Les antennes dirigées en avant, la brièveté du chète, la face concave sur les côtés, la pipette toujours solide, l'abdomen recourbé en dessous, comme un hameçon, et surtout l'extrême petitesse des cuillerons, constituent une réunion si importante de caractères, qu'il n'est pas possible de confondre ces insectes avec ceux d'aucune autre race parmi les Diptères. Il serait donc inutile d'insister plus longuement sur la valeur de chacun de ces caractères.

Les **Myopaires** à l'état de larves paraissent vivre exclusivement dans les nids des Hyménoptères **Andrenètes**. Mais l'observation n'a pas encore décidé si ces mêmes larves vivent dans le corps même des **Andrenètes**, ou dans celui de leurs larves. Il est certain que les **Myopaires** sortent des nids de ces Hyménoptères.

Mais, à l'exemple de plusieurs Syrphies, ne peuvent-elles pas vivre aux dépens des provisions qui y ont été déposées ?

La supposition que ces larves pouvaient vivre dans le corps de ces Hyménoptères, ou dans celui de leurs larves, avait d'abord engagé Robineau à placer ces insectes parmi les Myodaires Entomobies. Peut-être eut-il raison ?

Maintenant nous enlevons ces Myopaires à l'immense série des Entomobies, et nous en faisons une FAMILLE à part parmi les Diptères Chétoloxes. Le peu de développement des cuillerons suffira toujours pour les distinguer des Syrphies et des Mouches à haut vol.

Dans la description des espèces de cette famille, nous avons substitué le nom de PIPETTE (*haustellum*, déjà employé par plusieurs entomologistes), à celui de TROMPE (*proboscis*) qu'il faut désormais laisser à des animaux d'une plus grande importance.

Sous un rayon de soleil, examinez une foule d'Andrenètes sortir joyeusement de ses conduits souterrains : observez attentivement tous ces individus qui entrent et qui sortent à chaque instant. Vous ne tarderez pas de signaler au milieu d'eux des individus bi-aîlés qui exécutent les mêmes évolutions. Emparez-vous de ces Diptères, et vous reconnaîtrez bientôt des Haustellies, des Malacosômes et surtout des Occémyes, ainsi que notre collection en fait foi.

Les Myodaires à l'état parfait ont du goût pour la liqueur miellée des plantes. Elles possèdent un long tube qui leur permet de pénétrer dans les fleurs des flosculeuses et des radiées.

Linné n'a connu que trois espèces de Myopaires (*Conops testaceus*, *buccatus* et *ferrugineus*), qu'il rangea dans son genre *Conops*.

Scopoli établit pour ces insectes le genre *Sicus*.

Fabricius en décrit dix-sept espèces pour lesquelles il créa le genre *MYOPA* (*MYOPA annulata, atra, buccata, cinerea, dorsalis, ephippium, fasciata, femorata, ferruginea, irrorata, nitidula, notata, punctata, tessellata, testacea, tibialis, variegata*). Ces espèces ne sauraient être maintenues en totalité, puisque plusieurs fois les deux sexes sont donnés comme deux espèces distinctes. A cette liste il faut joindre le *Stomoxis dorsalis* du même auteur, et qui est un *Dalmania*.

Panzer fit connaître le *MYOPA picta*.

Latreille institua le genre *ZODION*.

Fallen conserva les *Myopes* dans sa famille des *Conopsaires*.

Meigen a décrit vingt-une espèces de *Myopes* (*bicolor, distincta, flavescens, gemina, marginata, morio, occulta* Wied. et *pusilla*), et deux espèces de *Zodions*. Il rectifia plusieurs inexactitudes avancées par Fabricius, il tomba lui-même dans cette inévitable cause d'erreur.

Megerlé nomma le *MYOPA pallipes*.

Robineau-Desvoidy institua le genre *DALMANIA*, que Macquart eut tort de changer contre celui de *STACHYNIA*, mal à propos adopté depuis par Meigen et Zetterstedt.

Robineau-Desvoidy décrit vingt espèces de *Myopes*, dont neuf nouvelles (*annulipes, argentea, fulvipes, longirostris, nana, pellucida, pictipennis, rubrifrons* et *umbripennis*). Outre plusieurs confusions de synonymie, il ne put non plus se soustraire aux errements de ses prédécesseurs. Il publia six espèces de *Dalmanies*, dont trois nouvelles (*clavipes, meridionalis, stigma*). Enfin, il fit connaître quatre espèces de *Zodions*, dont deux furent représentées comme nouvelles (*Z. Carceli* et *pedicellatum*).

Macquart a décrit le *Myopa maculata* (n° 10) qu'on trouve dans le nord de la France; et le *Myopa meridionalis* (n° 11), espèce exotique.

Enfin, dans les régions Scandinaviques, Zetterstedt ne put signaler que neuf espèces de Myopes, dont une nouvelle (*M. Sandewalli*), deux Stachynies ou Dalmanies, et deux Zodions.

Jetons un rapide coup-d'œil sur ces diverses espèces comparées avec celles reconnues dans le travail d'aujourd'hui.

Les trois espèces (*buccata*, *ferruginea* et *testacea*), admises primitivement par Linné, sont conservées de plein droit.

Parmi les espèces décrites par Fabricius, Meigen a maintenu les *M. atra*, *dorsalis*, *fasciata* et *variegata* : Meigen n'a point connu le *M. annulata*, originaire d'Italie. Il a pareillement maintenu le DALMANIA ou STACHYNIA *punctata*, et les ZODION *cine-reum* et *notatum*. Le *Myopa ephippium* redevint un des sexes du *M. fasciata*, et le *M. nitidula* fut rapporté au *M. variegata*, naguère décrit par Fallen. Les *M. femorata* et *tibialis* furent rapportés au *M. atra*. Le *M. tessellata* fut reconnu pour le mâle du *Zodion notatum*, dont le *Myopa tessellata* était la femelle.

Meigen a conservé le *M. picta* décrit par Panzer, et le *M. occulta* signalé par Wiédemann. Il n'a pas admis le *M. pallipes* décrit par Megerlé.

Dans le tome VII^e de ses Diptères d'Europe, cet auteur reconnaît quinze espèces de véritables Myopes ; il admet, comme étant nouvelles, les *M. bicolor*, *distincta*, *morio*, *nigra*, *pusilla* et *stigma*. Nous avons reconnu que le *M. morio* et le *M. bicolor* sont les deux sexes de la même espèce.

Dans un travail précédent, cet auteur avait établi les *M. cinerascens*, *maculata* et *micans*, que depuis il ne considéra plus que comme des variétés du *M. atra*. En cela, nous présumons qu'il eut tort.

Meigen admet quatre espèces de Dalmanies ou Stachynies, dont le *D. gemina*, le *D. flavescens* et le *D. marginata* étaient

nouvelles pour la science. Il changea le nom du *Stomoxis dorsalis* de Fabricius contre celui de *Stachynia dorsalis*.

Il ne connaît que deux espèces de Zodions.

Ainsi qu'il a été exposé plus haut, Robineau-Desvoidy donna la description de vingt espèces de Myopes, dont neuf lui semblèrent nouvelles (*annulipes*, *argentea*, *fulvipes*, *longirostris*, *nana*, *pellucida*, *pictipennis*, *rubrifrons* et *umbripennis*).

De ces neuf espèces, le *M. umbripennis*, qui faisait partie de la collection Dejean, n'a pu être reconnu, puisqu'il est détruit. On ignorait sa patrie; ce n'était peut-être qu'une variété du *M. buccata*.

Le *M. longirostris*, également perdu, devra former un genre à la suite du *Sicus pictus*. Cette espèce, recueillie par Carcel, est d'origine française. A-t-elle été prise aux environs de Paris? il nous est permis d'en douter.

Le *M. pictipennis* est maintenu en qualité d'espèce.

Le *M. pellucida* est le véritable *Conops testaceus* de Linné.

Le *M. annulipes* est une variété du *M. ferruginea*.

Nous n'avons pu étudier de nouveau le *M. argentea*, qui faisait partie de la collection Dejean, et qui devait être d'origine française; nous en dirons autant du *M. fulvipes*, trouvé aux environs de Paris par Serville.

Le *M. rubrifrons* est originaire d'Amérique.

Le *M. nana* est une espèce conservée.

Le *M. buccata* (n° 2) est le *PICTINIA fulvipalpis* actuel.

Le *M. testacea* est le *M. buccata* des auteurs.

A l'exemple de Meigen, Robineau avait admis le *M. nigra* et le *M. bicolor*: il a reconnu que ces deux espèces n'en constituaient qu'une seule.

Dans les individus rapportés au *M. atra*, ce naturaliste a cru reconnaître un certain nombre d'espèces qu'il importe de signaler

avec soin, et sur lesquelles il croit devoir appeler l'attention de la science.

Robineau a institué le genre *DALMANIA*, auquel il rapporta trois espèces réputées nouvelles : le *D. meridionalis*; le *D. stigma* d'origine allemande, et le *D. flavipes*, qui n'est que le *D. marginata* de Meigen.

Cet entomologiste signala deux *Zodions* nouveaux : le *Z. Carceli* et le *Z. pedicellatum*.

Pour terminer cette investigation, disons que Zetterstedt a établi le *Myopa Sundewalli*.

Dans le travail actuel, nous nous sommes appliqué à surmonter la plupart des difficultés qui rendaient cette famille presque inabordable sous le rapport des espèces. Nous avons opéré sur de larges bases. Heureux si nous avons préparé quelque allégeance aux travaux de nos successeurs !

Nous n'hésitons pas de proposer un mode de classification qui ne repose point sur des modifications organiques : ce mode est tout-à-fait artificiel. Mais après de mûres réflexions, nous l'avons jugé préférable à d'autres modes qui ne présentent pas la même facilité d'application.

A. PIPETTE BI-COUDÉE.

§ 1. FRONT FAUVE, avec des macules brunes ou d'un brun-fauve; des poils sur les côtés de la face.

* *Palpes très-courts.*

Pipette longue.

| L. G. SICUS.

**** Palpes plus longs.**

- | | | |
|---|---|-------------------|
| Pipette plus courte. | } | II. G. PECTINIA. |
| Palpes plus développés et non terminés en bouton. | | |
| Tube anal appliqué contre le ventre de la femelle. | | |
| Palpes terminés en un bouton arrondi. | } | III. G. MYOPELLA. |
| Tube anal de la femelle non appliqué contre le ventre. | | |
| Palpes non arrondis au sommet. | } | IV. G. PHOROSIA. |
| Tube anal de la femelle non appliqué contre le ventre. | | |
| Les deux derniers articles des antennes presque d'égale longueur. | } | V. G. FAIRMAIRIA. |
| Palpes terminés en un bouton. | | |

§ II. FRONT JAUNE OU JAUNE-FAUVE : point de poils sur les côtés de la face.

*** Palpes très-courts.**

- | | | |
|--|---|---------------|
| Le second article des antennes plus long que le troisième. | } | VI. G. MYOPA. |
| Le second segment de l'abdomen plus long que le troisième. | | |
| Corps cylindrique. | | |

**** Palpes plus longs.**

- | | | |
|--|---|-----------------------|
| Le second article des antennes à peine plus long que le troisième. | } | VII. G. LONCHOPALPUS. |
| Palpes terminés en bouton. | | |
| Palpes filiformes au sommet. | } | VIII. G. PURPURELLA. |
| Le second segment de l'abdomen un peu plus long que le suivant. | | |

- | | | |
|---|---|--------------------|
| Le second article des antennes deux fois aussi long que le troisième. | } | IX. G. MYOPINA. |
| Palpes à sommet claviforme. | | |
| Corps bigarré de noir, de fauve et de cendré. | | |
| Les deux derniers articles des antennes presque d'égale longueur. | } | X. G. MELANOSOMA. |
| Teintes noires. | | |
| Seconde division de la pipette moins longue que la première. | } | XI. G. HAUSTELLIA. |
| Cuisses postérieures denticulées. | | |
| Cellule g. C. de l'aile souvent fermée. | | |

§ III. FRONT noir en arrière et jaune en devant.

- | | | |
|--|---|--------------------|
| Le second article des antennes plus long que le troisième, qui est quadrilatère. | } | XII. G. OCCENTA. |
| Palpes courts. | | |
| Les deux derniers articles des antennes presque d'égale longueur. | } | XIII. G. DALMANIA. |
| Abdomen hémisphérique. | | |
| Anus de la femelle longuement recourbé en dessous. | | |

B. PIPETTE UNI-COUDÉE.

- | | |
|---------------------|-----------------|
| Pipette uni-coudée. | XIV. G. ZODION. |
|---------------------|-----------------|

A. PIPETTE BI-COUDÉE.

§ I. FRONT FAUVE, avec des macules brunes ou d'un brun-fauve ;
des poils sur les côtés de la face.

* *Palpes très-courts.*

I. Genre SIQUE.

I. *Genus SICUS.* Scopoli.

MYOPA : Meig. Rob.-Desv. Macq.

ANTENNES assez courtes ; le second article cylindrique, double
du second pour la longueur, principalement sur la femelle ; le
troisième article sous-arrondi. CHÈTE court.

YEUX nus, et distants sur chaque sexe : FRONT large et en
carré-allongé : FACÉ concave sur les côtés et verticale sur le
milieu, velue : PÉRISTÔME rétréci ; ÉPISTÔME montant sur la face,
non saillant, et coupé obliquement de haut en bas.

PIPETTE longue, filiforme : PALPES très-courts.

ABDOMEN du mâle cylindrique, étroit, recourbé en dessous ;
celui de la femelle un peu plus large.

CUISSES postérieures arquées en dedans.

CORPS cylindrique, velu, à TEINTES fauves, variées de noir et
de cendré.

TYPE : *Myopa picta.* Panz.

ANTENNÆ abbreviatæ ; secundus articulus cylindricus, tertio bi-lon-
gior, præsertim in femina ; tertius subrotundatus. CHETUM brevissi-
mum.

OCULI nudi, in utroque sexu distantes : FRONS lata, quadrato-elongata :
FACIES lateribus concavis, verticalis in medio, villosa ceu pilosa : PE-

RISTOMA angustatum : **EPISTOMA** ascendens versùs faciem, truncatum obliquè et desuper.

HAUSTELLUM elongatum, filiforme : **PALPI** brevissimi.

ABDOMEN in mare cylindricum, angustatum, sub ventre recurvum ; in feminâ paulò latius.

FEMORA posteriora intrinsecùs arcuata.

CORPUS cylindriforme, villosum, fulvum, nigro cinereoque varium.

TYPUS : *Myopa picta*. Panz.

Les véritables caractères de ce genre consistent dans la grande brièveté des palpes, et dans la longueur plus considérable de la pipette.

N° 4. *SICUS PICTUS*. Panz.

Myopa picta : Panz. Faun. Germ. LIV. 22.

— Meig. Dipt. n° 4.

— Rob.-Desv. Myod. n° 4.

— Macq. tom. II. n° 4.

ANTENNAE ultimo articulo nigricante ; palpi breviores ; thorax griseo-flavescens lineatus, pleuris nigro et fusco maculatis.

Mâle : long. 4-5 lignes.

Femelle : long. 6-7 lignes.

FEMELLE. Corselet noir sur le dos, avec trois lignes cendré-jaunâtre plus ou moins prononcées sur le dos ; ses côtés fauves, plus ou moins tachés de brun ou de noir ; écusson noir avec une ligne flavescente. Abdomen fauve, testacé-fauve, avec des reflets argentés et des reflets dorés ; une tache noire ou brune plus ou moins marquée sur le dos du quatrième segment. Front jaune-d'ocre ; derrière de la tête d'un jaune un peu fauve ; face blanche ou blanc-jaunâtre, avec quatre points noirs de chaque côté ; barbe

argentée; le derrière de la bouche brun, avec trois points bruns de chaque côté. Antennes jaune-fauve, avec le dernier article brun. Pipette brune. Palpes très-courts, noirs, et hérissés de poils noirs. Hanches fauves, tachetées de noir et de cendré-argenté; cuisses renflées, fauves, ordinairement tachetées ou annelées de noir, avec un anneau argenté; tibias fauves, avec quatre anneaux noirs; articles des tarses jaunes. Balanciers jaunes. Ailes à base jaune, avec le disque nébuleux, et tacheté de brun.

MALE. Plus petit; face ordinairement un peu plus fauve; une ligne dorsale de points noirs plus ou moins apparents sur le dos de l'abdomen.

FEMINA. Thorax dorso nigro, tribus lineis griseo-flavescentibus; pleuris fulvis, nigro aut nigro plus minus manifestè maculatio; scutello nigro. Abdomen fulvum, fulvotestaceum, tessellis argenteis, tessellisque aureis. Frons crocea, occipite croceo-fulvescente. Facies alba, nigro octo-punctata. Antennæ primis articulis flavo-fulvis, ultimo nigricante. Barba argentea. Haustellum brunicosum, palpis brevioribus, nigris, nigropilosis. Pedes pilis nigris hirti, coxis nigris, nigro argenteoque maculatis; femoribus fulvis, plus minus nigro-maculatis aut annulatis, annulo medianeo argenteo; tibiis fulvis, nigro quatuor maculatis; tarsis subflavis. Halteres flevi. Ala basi flavâ, disco nebuloso, maculisque brunicosis.

MAS. MINOR; abdomen lineâ dorsali punctorum nigrorum.

Cette espèce n'est pas rare aux environs de Paris.

**** Palpes plus longs.**

II. Genre PICTINIE.

II. *Genus PICTINIA.* Rob.-Desv.

Myopa : Rob.-Desv.  *Myod.*

ANTENNES écourtées; le second article cylindrique, plus long que le troisième, qui est ovoïde. **CHÈTE** court.

Caractères des siques ; mais PIPETTE un peu moins longue. PALPES filiformes, atteignant presque la moitié de la première division de la pipette.

Le second segment de l'abdomen à peine plus long que les suivants. ABDOMEN de la femelle assez large, avec le tube anal plus large, et entièrement replié contre le ventre entre les deux parois du cinquième segment, en sorte qu'il ne forme pas la courbure d'un hameçon ; abdomen du mâle plus étroit, cylindrique, unciforme.

CORPS cylindrique, velu, à TEINTES rougeâtres, mélangées de noir.

TYPE. *Myopa buccata*. Rob.-Desv. n° 2.

ANTENNÆ abbreviatæ ; secundus articulus cylindricus, longior tertio ovoideo. CHETUM breve.

Characteres SICORUM : at haustellum minus elongatum ; PALPI filiformes, ferè ad dimidiam haustelli partem extensi.

ABDOMEN secundo segmento vix longiore reliquis : idem in femina sat latum, tubo anali latiore, penitus curvatum contra ventrem inter margines quinti segmenti, ita ut non efficiat convexitatem hamiformem ; idem in mare angustius, cylindricum, unciforme.

CORPUS cylindricum, villosum : COLOR rufescens, nigro varius.

TYPUS : *Myopa buccata*. Rob.-Desv.

Ce genre offre de grandes affinités avec les Siques ; mais la pipette moins allongée et les palpes plus développés l'en distinguent d'une façon précise. Le sommet des palpes ne se termine pas en un bouton arrondi comme sur les Myopelles, qui n'ont pas non plus le tube anal de la femelle aussi développé en longueur, et appliqué contre le ventre.

N° 4. PICTINIA FULVIPALPIS. Rob.-Desv.

Myopa buccata. Rob.-Desv. Myod. n° 2.

ANTENNÆ ultimo articulo fulvo-aurantiaco ; **FRONS** flavo-fulvida ; **PALPI** longiores ; **THORAX** tessellis lateralibus cinereis ; **ABDOMEN** tessellis aut flavis aut cinereis ; **FEMORA** tibiæque fusco-annulata.

Long. 4-5 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve, avec le dos noir et refletté de cendré ; quelques légers reflets cendrés sur ses côtés. Écusson fauve. Abdomen fauve, avec des reflets cendrés ou flavescents. Front jaune-fauve, et ombré de brun. Le derrière de la tête jaune-fauve. Antennes fauves, avec le dernier article orangé. Face blanche ; barbe blanche. Pipette rougeâtre ; palpes testacés. Cuisses et tibias fauves, annelés de noir ou de brun plus ou moins prononcé ; tarses flavescents. Balanciers blanc-jaunâtre. Cuillerons blancs. Ailes flavescentes, avec des macules brunâtres.

MALE. Semblable ; quelques reflets blancs sur l'abdomen ; face blanc-jaunâtre ; première division de la pipette parfois un peu brune.

FEMINA: Thorax fulvus, dorso nigro, tessellis cinereis. Abdomen fulvum, tessellis cinereis, aut flavis, aut cinereo-flavis. Frons flavo-rubida, nonnihil fulvescens. Antennæ fulvæ, ultimo articulo fulvo-aurantiaco ; occipite flavo-fulvescente. Facies albida, barbâ niveâ. Haustellum sub-rufum, palpis testaceis. Femora et tibiæ fulva, annulis fuscis aut nigris plus minùs conspicuis ; tarsi articulis flavescentibus. Halteres albedo-flavescentes. Calyptra alba. Alæ fusco-flavescentes, maculis fuscatis.

MAJ. Similis ; abdomen nonnullis tessellis cinereis.

Cette espèce n'est pas commune. Les auteurs l'ont souvent méconnue ; rien n'étant plus aisé que de la confondre avec le véritable *Myopa buccata*.

On la prend principalement sur les fleurs des saules, dès l'ouverture du printemps.

III. Genre MYOPELLE.

III. Genus MYOPELLA. Rob.-Desv.

Conops : Linn.*Sicus* : Scopol.*Myopa* : Fabr. Latr. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

ANTENNES écourtées ; le second article un peu plus long que le troisième, qui est ovoïde.

YEUX nus, distants sur les deux sexes. FRONT large et en carré-long. FACE un peu oblique, concave sur les côtés, et ornée de points blancs. PÉRISTÔME un peu plus long que large. ÉPISTÔME non saillant, coupé obliquement de haut en bas.

PIPETTE assez longue, avec sa seconde division fauve. PALPES atteignant au moins le tiers de la première division de la pipette, et terminés en un bouton ovoïde. Le second segment de l'ABDOMEN un peu plus long que le troisième. ANUS de la femelle recourbé en hameçon, et non appliqué contre le ventre.

PATTES annelées de noir.

AILES marquées de taches nébuleuses.

CORPS à teintes fauves, mélangées de noir.

TYPE. *Conops buccatus*. Linn.

ANTENNÆ abbreviatæ ; secundus articulus paulò longior tertio ovoideo.

OCULI nudi, in utroque sexû distantes ; FRONS lata, quadrilatera. FACIES subobliqua, lateribus concavis. PERISTOMA longitudine subangustatum. EPISTOMA haud prominulum, truncatum obliquè et desuper. HAUSTELLUM satis elongatum, secundâ sectione fulvâ. PALPI producti saltem ad tertiam haustelli sectionem, apice rotundato, ceu ovoideo.

ABDOMINIS secundum segmentum paulò longius tertio. ANUS in femina

subtus recurvus, scilicet hamiformis et contra ventrem non juxta positus.

PEDES nigro annulati.

ALÆ nebuloso-maculatæ.

CORPUS fulvum, nigro permixtum.

TYPUS : *Conops buccatus*. Linn.

Les Myopelles, tout-à-fait voisines des Pectinies, en diffèrent surtout par leurs palpes terminés en un bouton arrondi, et par l'anus de la femelle non exactement appliqué contre le ventre avec lequel il ne pas paraît soudé comme sur ces dernières.

Ces insectes constituent un genre intéressant sous le rapport des espèces. Les ailes sont comme maculées de noirâtre, et les pattes offrent plusieurs anneaux noirs. Sur plusieurs d'entre elles on distingue des points noirs derrière la tête, entre les yeux et l'épistôme.

A. AILES VARIÉES DE TACHES NÉBULEUSES ET DE TACHES HYALINES.

* *Des points maculiformes derrière la tête.*



N° 4. MYOPELLA PUNCTICEPS. Rob.-Desv.

ANTENNÆ fulvæ; FACIES duobus punctis postero-lateralibus utrinque nigris; THORAX dorso nigro, nonnullisque lineolis subaureis; FEMORA fasciâ nigrâ; TIBIÆ duplici fasciâ nigrâ; ALÆ flavo et nebuloso variegatæ.

Long. 5 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve, avec quelques reflets cendrés; le dos est noir, avec des petites lignes flavescences; écusson fauve. Abdomen fauve, garni d'un duvet à reflets dorés sur les derniers segments; le premier segment un peu brun sur le dos. Front

varié de fauve et de noirâtre. Antennes fauves. Face d'un blanc-jaunâtre, avec la barbe blanche; deux points noirâtres derrière la face. Pipette noire, avec le sommet fauve. Palpes brunâtres. Pattes fauves, avec les tarses jaunes; à chaque cuisse un anneau noir plus large et plus prononcé sur les deux antérieures; deux anneaux noirs à chaque tibia. Balanciers jaunes. Ailes jaunâtres et nébuleuses, mais sans taches réelles.

FEMINA : thorax fulvus, tessellis cinereis, dorso nigro, nonnullisque lineolis subaureis. Abdomen fulvum, postremis segmentis dorso subaureis. Frons nigro fulvoque variegata. Antennæ fulvæ. Facies albo-flavescens, barbâ canâ; post faciem duo puncta lateralîa nigra. Haustellum nigrum, apice fulvo. Palpi brunicosi. Pedes fulvi, tarsi flavis; femora fasciâ nigrâ, anticè distinctiore; tibiæ duplici fasciâ nigrâ. Halteres flavi. Alæ flavo et nebuloso variegatæ, immaculatæ.

Nous ne connaissons qu'une femelle de cette rare espèce : elle fait partie de la collection de M. Bigot, qui l'a recueillie aux environs de Paris.

N° 2. MYOPELLA FLOREA. Rob.-Desv.

FACIES duobus aut tribus punctis postero-lateralibus utrinquè nigris; **THORAX** dorso nigro, nonnullis lineolis subcinereis; **ABDOMEN** fulvum, tessellis dorsalibus albis; in **MARE**, subtùs recurvo-uncinatum **ALÆ** nebulis submaculiformibus.

Long. 5 lignes.

MARE. Corselet fauve, avec quelques reflets cendrés, avec le dos noir et légèrement rayé de cendré. Écusson fauve-brun. Abdomen fauve, avec un duvet à reflets cendrés ou argentés sur les derniers segments; le premier segment noir sur le dos; une ligne longitudinale d'un brun-obscur sur le dos des suivants.

Front varié de fauve-safrané et de brun-fauve. Antennes jaune-fauve. Face d'un blanc flavescent, avec deux ou trois points noirs ou noirâtres sur le derrière de chacun de ses côtés. Pipette noire. Palpes brun-fauve. Pates jaune-fauve, avec les tarses jaunes; une large tache noire sur le devant de chaque cuisse, deux anneaux noirs à chaque tibia. Balanciers jaunes. Cuillerons blancs. Ailes lavées de jaune-fuligineux, et offrant l'aspect de plusieurs macules brunes.

FEMELLE. Semblable; abdomen recourbé en hameçon; deux ou trois points brunâtres derrière les côtés de la face.

MAS. Thorax fulvus, nonnullis tessellis cinereis, dorso nigro, et nonnullis lineolis subcinereis; scutello fulvo nigricante. Abdomen fulvum; primis segmentis dorso albo tessellantibus; primi segmenti dorso nigro. Frons croceo et brunicoso variegata. Antennæ flavo-subfulvæ. Facies albo-flavescens, barbâ canâ; post faciem duo aut tria puncta lateralia nigra. Haustellum nigrum, palpis fulvo-infuscatis. Pedes fulvo-flavescentes, tarsis subflavis; femora anteriora maculâ annulari nigrâ; tibiæ duplici annulo nigro. Halteres flavi. Calyptra alba. Alæ nebuloso et subhyalino variegatæ, nebulis submaculiformibus.

FEMINA. Similis; abdomine uncinato; duobus tribusque punctis nigris post faciei latera.

Nous possédons les deux sexes de cette espèce qu'on distingue du *M. puncticeps* au duvet doré de son abdomen, ainsi qu'à la couleur jaune-safrané, et non fauve, du front.

M. Bigot en possède une variété moitié plus petite, et tout-à-fait semblable sous les autres rapports.

N° 3. *MYOPELLA MARGINALIS.* Rob.-Desv.

ANTENNÆ fulvæ; **FACIES** duobus punctis postero-lateralibus utrinque fuscis; **THORAX** dorso nigro; **ABDOMEN** segmentorum margine antico cinereo, postico nigricante; **ALÆ** hyalino nebulosoque variegatæ.

Long. 3 lignes.

MALE. Corselet fauve, avec le milieu du dos noir. Abdomen fauve, avec le bord postérieur des segments noir, tandis que le bord antérieur est cendré. Front jaune, piqué de brun fauve. Face blanche, avec deux points bruns sur chacun de ses côtés. Antennes fauves. Pipette et palpes noirs. Pattes fauves ; une large tache noire sur le côté externe des cuisses ; deux anneaux noirs à chaque tibia. Balanciers jaunes. Cuillerons blancs. Ailes variées de taches nébuleuses et de taches hyalines.

MAS. Thorax fulvus, dorso nigro. Abdomen fulvum ; segmentorum margine postico nigricante, margine antico cinereo. Frons croceo fulvoque fuscescente variegata. Facies alba, duobus punctis posterioribus brunicosis. Haustellum et palpi, nigra. Pedes fulvi ; femora externè maculâ latiore nigrâ ; tibiæ duobus annulis nigris. Halteres flavi. Calyptra alba. Alæ hyalino nebulosoque variegatæ.

Nous ne connaissons qu'un mâle de cette rare espèce.

N° 4. *MYOPELLA PUNCTIGERA*. Rob.-Desv.

ANTENNÆ ultimo articulo aurantiaco ; **FACIES** tribus punctis postero-lateralibus utrinque nigris ; **ABDOMEN** primi segmenti dorso nigro, secundi lateribus fusco unipunctatis.

Long : 3 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve, avec le dos noir, et quelques points noirs sur les côtés. Abdomen fauve, mais devenant brun sur les derniers segments ; le premier segment noir sur le dos ; un point noir de chaque côté sur le dos du second segment. Front jaune, avec des taches d'un brun-fauve. Face blanche, avec trois petits points rougeâtres derrière chacun de ses côtés ; vertex jaune. Antennes d'un fauve-brun, avec le dernier article jaune-orangé. Pipette et palpes noirs. Pattes fauves ; une large tache noire au

côté externe des cuisses ; deux anneaux noirs à chaque tibia. Balanciers blanc-jaunâtre. Cuillerons blancs. Ailes mouchetées de nébuleux et de transparent.

FEMINA. Thorax fulvus, dorso nigro, lateribusque nigro variegatis. Abdomen fulvum, postremis segmentis dorso brunico ; primi segmenti dorso nigro ; secundi segmenti lateribus fusco uni-punctatis. Frons lutea, fusco-rufescente variegata. Facies albida, tribus punctis posterioribus subruis ; vertex flavus. Antennæ fulvo-subfuscae, ultimo articulo aurantiaco. Haustellum et palpi, nigra. Pedes fulvi ; femora maculâ exteriore latiore nigrâ ; tibiæ nigro bi-annulatæ. Halteres albidoflavi. Calyptra alba. Alæ hyalino nebulosoque variegatæ.

Nous ne connaissons qu'une femelle de cette rare espèce.

**** Pas de points noirs derrière la face.**

N° 5. MYOPELLA BUCCATA. LINN.

Conops buccatus : Linn. Faun. Svec. n° 1915.

Sicus buccatus : Scopol. Faun. Carn. n° 1005.

Myopa buccata : Fabr. Antl. p. 179. n° 5.

— Panz. Faun. Germ. 12. n° 24.

— Meig. Dipt. Eur. t. iv. p. 142. n° 2.

— Rob.-Desv. Myod. n° 2.

— Macq. Dipt. t. II. p. 34. n° 2.

— Zetterst. Dipt. Sthend. n° 1.

ANTENNÆ fulvo-aurantiacæ ; FACIES lateribus impunctatis ; ABDOMEN nigrum, tessellis cinereo-argenteis ; FEMORA tibiæque nigro bi-maculata ; ALÆ puncto maculiformi flavescente.

Long. 4-5 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve, avec le dos noir, et quelques macules cendrées sur les côtés : écusson fauve. Abdomen fauve, avec des lignes transversales et des reflets cendré-argenté, qui s'élargissent sur les derniers segments. Front fauve-jaunâtre, avec des macules brunes plus ou moins obscures ; le derrière de la tête fauve. Antennes fauve-jaunâtre. Face albide, ou d'un albide flavescent, avec un point brun sous les antennes ; barbe blanche. La première division de la pipette brune, la seconde fauve. Palpes fauves, brun-fauve, bruns. Pattes fauve-jaunâtre ; deux anneaux noirs, plus ou moins prononcés, sur chaque cuisse et sur chaque tibia. Balanciers jaunes. Ailes flavescentes, à disque un peu nébuleux avec une tache punctiforme brune.

MALE. Semblable ; reflets de l'abdomen parfois jaunâtres.

FEMINA. Thorax fulvus, dorso nigro, lateribusque cinereo-tessellantibus ; scutello fulvo. Abdomen fulvum, tessellis cinereo-argenteis. Frons flavo-fulvescens, nonnullis maculis fusco-obscuris. Antennæ fulvo-aurantiacæ, occipite fulvo. Facies albida, aut albido-flavescent, supernè fusco uni-punctata, barbâ argenteâ. Haustellum primâ divisione fusca, secundâ subrufâ. Palpi rufi, aut rufo-subfusci, aut fusci. Pedes fulvidi, femoribus tibiisque nigro bi-annulatis. Halteres flavi.

Alæ nebuloso-flavescentes, puncto maculiformi fuscescente.

Mas. Similis ; abdomen tessellis interdum subflavis.

Cette espèce n'est pas rare aux environs de Paris. On la prend au printemps sur les fleurs des saules.

Elle offre plusieurs variétés sous le rapport des couleurs et de la ponctuation.

Nous possédons un individu femelle qui n'offre que du noir obscur aux cuisses et aux jambes.

Sur quelques femelles le *sommet des palpes parait un peu renflé*.

N° 6. *MYOPELLA PICTIPENNIS*. Rob.-Desv.*Myopa pictipennis* : Rob.-Desv. Myod. n° 6.

ANTENNÆ ultimo articulo albidè tessellato ; FACIES impunctata ; ABDOMEN fulvo-testaceum, fasciis cinereo aut flavo-micantibus ; PEDES annulis aut fasciis fulvis ; ALÆ maculis quinque nigricantibus.

Long. 3 lignes.

MALE. Corselet fauve, avec le dos noir, et avec des reflets cendrés ; ses côtés offrent aussi des reflets cendrés ; écusson fauve. Abdomen testacé-fauve, avec de légères lignes de reflets cendrés ou dorés. Front varié de jaune d'ocre et de fauve un peu brun. Antennes fauves, avec le dernier article à reflets albides. Face albide, avec deux points bruns sous la base des antennes, et deux points bruns au haut des fossettes ; barbe blanche. Pipette noire, avec le sommet fauve. Palpes bruns. Pattes fauves ; cuisses et tibias annelés de noir ou de noirâtre plus ou moins prononcé ; tarses fauve-jaunâtre. Balanciers blanc-jaunâtre. Cuillerons blancs. Ailes légèrement flavescences, avec cinq taches brunes ou noirâtres.

FEMELLE. Semblable ; les derniers segments de l'abdomen garnis de reflets cendrés ; le dernier article des antennes jaune de safran.

MAS. Thorax fulvus, dorso nigro cinereoque tessellante, lateribus cinereo-tessellantibus ; scutello fulvo. Abdomen fulvo testaceum, fasciis cinereo aut flavo-micantibus. Frons croceo fulvoque fuscescente variegata. Antennæ fulvæ, ultimo articulo albidò-tessellato. Facies alba, quatuor punctis fuscis ; barbâ nivæâ. Haustellum nigrum, apice rufescente. Palpi fuscii. Pedes fulvi, annulis nigris aut fuscis plus minusve conspicuis ornati ; tarsis fulvo-flavescentibus. Halteres flavo-subalbidi. Calyptra alba. Alæ subfuscescentes, quinque maculis nigricantibus.

FEMINA. Similis ; antennæ ultimo articulo aurantiaco : abdomen postremis segmentis largè cinereis.

Cette espèce est assez rare dans le climat de Paris.

B. AILES N'OFFRANT QU'UNE TACHE MÉDIANE.

N° 7. MYOPELLA NIGRO-DORSATA. Rob.-Desv.

ANTENNÆ fulvæ ; **THORAX** fulvus, cinereo et fusco variegatus ; **ABDOMEN** vittâ dorsali nigrâ, posticè latiore ; **ALÆ** maculâ mediâ nigricante.

Long. 3 1/2 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve nuancé de macules brunes et de reflets cendrés ; le dos noir, avec des lignes cendrées ; écusson noir. Abdomen fauve avec des reflets cendrés ; une tache noirâtre sur les côtés du second segment. Front fauve, avec des taches d'un fauve-brun. Face blanc-jaunâtre, avec la barbe blanche. Vertex fauve, avec ses côtés noirs. Antennes fauves, avec le dernier article fauve-orangé. Première division de la pipette brune, et le second fauve. Palpes bruns. Deux anneaux aux quatre cuisses antérieures, un aux cuisses postérieures, deux autres anneaux aux tibias, noirs. Balanciers jaunâtres. Ailes jaunes à la base, avec le disque légèrement nébuleux et n'offrant qu'une seule tache ponctiforme noirâtre.

FEMINA. Thorax fulvus, fusco et cinereo variegatus, dorso scutelloque nigris. Abdomen fulvum, vittâ dorsali nigrâ, latiore in tertio quartoque segmentis ; secundi segmenti lateribus nigro uni-maculatis. Frons fulva, fusco et subfulvo varia. Facies flavicans, barbâ albâ. Vertex fulvus, lateribus nigris. Antennæ fulvæ, ultimo articulo fulvo-aurantiaco. Haustellum primâ divisione nigrâ, secundâ subfulvâ. Palpi fusci. Quatuor femora anteriora duobus annulis, posteriora unico annulo, omnes tibiæ

duobus annulis nigris. Halteres flavescentes. Alæ basi flavæ, disco sublimpido, maculâ medianâ nigricante.

Nous ne connaissons que la femelle de cette rare espèce, prise au mois de juin. Sans ses palpes à sommet boutonné, elle constituerait une Phorosie.

N° 8. MYOPELLA FLAVI-PENNIS. Rob.-Desv.

THORAX fulvus, dorso scutelloque absolutè nigris; ABDOMEN fulvum, incisuris argenteis; secundi segmenti dorso sub fusco; tertii quartique dorso digro; ALIS nervis flavis, maculâque mediâ fuscâ.

Long. 3 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve, avec le dos noir : écusson entièrement noir. Abdomen fauve, avec les insertions segmentaires d'un blanc argenté; les deux premiers segments bruns sur le dos; le troisième et le quatrième noirs sur le dos. Front jaune-fauve, et varié de macules brunes. Face blanc-jaunâtre, avec les poils de la barbe très-nombreux et blanchâtres. Pipette noire, avec la seconde division fauve. Palpes fauve-brun. Pattes jaune-fauve, avec deux fascies noires à chaque cuisse, et une fascie noire à chaque tibia. Balanciers jaunes ou jaunâtres. Ailes lavées de jaune, avec les nervures jaunes, et une tache brune.

FEMINA. Thorax subfulvus, dorso scutelloque absolutè nigris. Abdomen fulvum, incisuris segmentorum subargenteis; primi et secundi segmenti dorso subfusco; tertii quartique segmenti dorso nigro. Frons flavo-fulvida, et maculis subfuscis variegata. Facies albo-flavescens, villis barbæ minùs densis, et subalbis. Haustellum nigrum, apice fulvo. Palpi fulvo-brunici. Pedes fulvi, femora duplici fasciâ, tibiæ unicâ fasciâ, nigris. Halteres subflavi Alæ flavescentes, nervis flavis, maculâque unicâ fuscâ.

Nous ne connaissons qu'une femelle de cette rare espèce. Elle se distingue du *M. nigro dorsata* surtout par ses ailes jaunes, et par l'absence de ligne noire sur les premiers segments de l'abdomen.

N° 9. *MYOPELLA SCUTELLARIS*. Rob.-Desv.

ANTENNÆ fulvæ; **THORAX** dorso nigro scutello fulvo; **ABDOMEN** segmentorum incisuris subargenteis; secundi et tertii segmenti dorso nigro; alæ maculâ mediâ fuscâ.

Long. (Femelle.) 2 1/2-3 lignes.

MALE. Corselet fauve, avec le dos noir; écusson fauve. Abdomen fauve ou rougeâtre, avec les insertions segmentaires garnies d'un duvet blanc-argenté; le second et le troisième segment noirs sur le dos. Front varié de fauve et de brun. Antennes fauves. Face blanc-jaunâtre, avec les poils de la barbe blancs: un point brunâtre entre les yeux et l'épistôme. Pipette brune, avec la dernière division fauve. Palpes testacés. Pattes fauves, avec deux fascies noires à chaque cuisse et à chaque tibia. Tarses fauve-jaune. Balanciers jaunes. Ailes flavescentes, avec une tache médiane brune.

MAS. Thorax fulvus, dorso nigro, scutelloque fulvo. Abdomen fulvum, segmentorum incisuris subargenteis; secundi tertii segmenti dorso nigro. Frons fulvo et fusco variegata. Antennæ fulvæ. Facies flavido-albicans, villis barbæ albis; puncto fusco inter oculos et epistoma. Haustellum nigrum, apice fulvo. Palpi subfulvi; pedes fulvi, femora tibiæque duplici fasciâ annuliformi nigrâ aut nigricante. Tarsi fulvo-flavescentes. Halteres flavi. Alæ subflavæ, maculâ medianâ fuscâ.

Nous ne connaissons qu'un mâle de cette rare espèce, prise aux environs de Paris.

IV. Genre PHOROSIE.

IV. *Genus PHOROSIA*. Rob.-Desv.*Conops* : Linn.*Myopa* : Fabr. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

Caractères des Myopelles : mais PALPES filiformes, non terminés en bouton ; AILES non variées de mouchetures hyalines, ni de macules nébuleuses ; une tache discoïdale.

TYPE. *Conops testaceus*. Linn.

Characteres Myopellarum : sed PALPI filiformes, apice non clavato : ALÆ maculis hyalinis, maculisque nebulosis non variegatæ : maculâ discoïdæ.

Typus : *Conops testaceus* : Linn.

La Phorosie serait une véritable Myopelle si ses palpes étaient terminés par un bouton arrondi.

N° 4. PHOROSIA TESTACEA. Linn.

Conops testaceus : Linn. Syst. nat. II. p. 4006. n° 44.*Myopa testacea* : Fabr. Antl. p. 479. n° 4.

— Meig. Dipt. IV. p. 442. n° 3.

— Macq. Dipt. II. p. 32. n° 3.

— Zetterst. Dipt. Skan. p. 649.

Myopa pellucida : Rob.-Desv. Myod. n° 7.

FRONS et ANTENNÆ fulvæ ; ABDOMEN fulvum, aut fulvo-testaceum, TESTELLIS nunc fulvis, nunc cinereis ; ALÆ nebulosæ, nervis nigris, maculâque discoïdæ nigricante.

Long. 3 1/2-5 lignes.

MALE. Corselet fauve, avec le dos noir, et à reflets cendrés ; quelques reflets cendrés sur les côtés. Abdomen fauve, avec des bandes de reflets dorés ou jaunes aux insertions des segments. Front fauve, avec quelques reflets cendrés. Face jaune-albide, avec un point brun sous les antennes, et avec la barbe blanche. Antennes fauves, avec le dernier article fauve-orangé. Première division de la pipette noire et la seconde fauve. Palpes fauve-testacé. Pattes fauves, offrant parfois des vestiges de taches ou d'anneaux bruns : tarses fauve-jaunâtre. Balanciers jaunes. Cuillerons blancs. Ailes assez claires, avec les nervures noires et une tache discoïdale noirâtre.

FEMELLE. Les reflets du corselet sont d'un cendré plus brillant ; les reflets de l'abdomen sont également d'un cendré brillant.

MAS. Thorax fulvus, dorso nigro, tessellis cinereis. Abdomen fulvum, aut fulvo-testaceum, tessellis flavis. Frons fulva tessellis aureis. Antennæ fulvæ, ultimo articulo fulvo-aurantiaco. Facies cinereo-flavescens, barbâ niveâ. Haustellum primâ sectione nigrâ, secundâque fulvâ. Palpi testacei. Pedes fulvi, plus minusve distinctè, fusco maculati ceu annulati, tarsis subflavis. Halteres subblavi. Calypta alba. Alæ sublimpidæ, nervis nigris, maculaque discoideâ nigricante.

FEMINA. Thorax tessellis cinereo-nitidioribus. Abdomen tessellis cinereo-nitidis.

Cette espèce n'est point rare. On la rencontre de préférence sur les fleurs printanières des prés.

Elle varie pour la taille, et pour l'intensité de la couleur fauve qui peut dégénérer en fauve-testacé, et même en testacé sur les individus de petite stature. Elle est toujours facile à reconnaître au disque plus clair des ailes, et à ses nervures noires. Souvent le quatrième segment de l'abdomen offre des macules d'un brun obscur.

*Bequa
p. 287*

Genre FAIREMAIRIE.

Genus FAIRMAIRIA. Rob.-Desv.

Myopelles. ANTENNES assez courtes : les deux
premier et second presque
de même longueur ; le second presque
troisième sphéroïdal.

Il n'a qu'un peu de barbe.

Il n'a qu'un bouton arrondi.

morio : Meig.

ARMES. ANTENNÆ jam breviores ; ultimi duo arti-
culi longitudine ; secundus cyathiformis ; tertius

3.

3. Meig.

Les myopelles ont le second article des antennes plus long que
le troisième qui, en outre, est plus arrondi. Les antennes de la
Fairemairie conduisent directement à celles de l'Haustellie. Cet
insecte offre à peine un peu de barbe sur le devant de la face.

N° 4. FAIREMAIRIA MORIO. Meig.

Myopa morio : Meig. t. VII. n° 12. (male.)

ANTENNÆ ultimi articuli apice nigro ; OCCIPITIUM nigrum ; THORAX ni-
ger ; ABDOMEN absolute nigrum ; TIBIÆ subfulvæ, duplici annulo fusco ;
ALÆ limpidæ.

Long. 2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, et obscurément saupoudré de cendré.

Abdomen entièrement noir, avec quelques reflets cendrés au bord postérieur des segments. Front rouge-brunâtre. Face d'un jaune-albican : derrière de la tête noir. Antennes fauves, avec la moitié apicale du troisième article, noire. Pipette et palpes, noirs. Cuisses noires, mais souvent fauves à la base et au sommet : tibiais jaune-fauve, avec deux anneaux d'un noir obscur. Tarses et balanciers jaunâtres. Cuillerons blancs. Ailes hyalines.

MALE. Semblable ; corps d'un noir un peu plus gai : premiers segments de l'abdomen, fauves sur les côtés : bord postérieur des segments légèrement albide. Anus noir-luisant.

FEMINA. Thorax niger, subcinereo vix irroratus. Abdomen absolutè nigrum, dorso vix cinerescens. Frons rufo-brunicea. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ sub fulvæ, ultimi articuli apice nigro. Haustellum et palpi, nigra. Femora nigra, plerumque basi et apice subfulvæ : tibiæ subfulvæ, duobus annulis nigro obscuris. Tarsi et halteres subflavi. Calyptra alba. Alæ limpidæ.

MAS. Simillimus ; niger, nitens : abdomen segmentorum margine postico subalbido ; priorum segmentorum lateribus interdum fulvis. Ano atro-nitido.

Nous avons à diverses fois pris cette espèce voltigeant au-dessus des nids de plusieurs espèces d'*Halictes*, et mêlées avec ces dernières.

§ II. **FRONT JAUNE**, ou jaune-fauve : point de poils sur les côtés de la face.

* *Palpes très-courts.*

VI. Genre **MYOPE**.

VI. *Genus MYOPA.* Fabr.

Conops : Linn.

Myopa : Fabr. Panz. Fall. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

ANTENNES n'atteignant pas l'épistôme ; le second article plus long que le troisième, et en pyramide renversée ; le troisième suborbiculaire.

YEUX nus, distants sur les deux sexes. FRONT jaune et en carré allongé. FACE légèrement inclinée : point de barbe. PÉRISTÔME un peu plus long que large. EPISTÔME non saillant, et coupé obliquement en carré. PIPETTE longue, filiforme, coriace. PALPES très-courts.

ABDOMEN cylindrique, allongé, recourbé en dessous sur les deux sexes ; le second segment le plus long, principalement sur la femelle.

TEINTES fauves.

TYPE. *Conops ferrugineus*. Linn.

ANTENNÆ non usquē ad epistoma incumbentes ; secundus articulus longior tertio, et conformis ; tertius suborbicularis. CHETUM abbreviatum.

OCULI nudi, distantes in utroque sexū. FRONS flava, quadrato-elongata. FACIES subobliqua, non villosa. PERISTOMA paulō angustatum. EPISTOMA non prominulum, et obliquē quadrato truncatum. HAUSTELLUM longum, filiforme, coriaceum. Palpi brevissimi.

ABDOMEN cylindricum, elongatum, subtus recurvum in utroque sexū ; secundum segmentum longius, præsertim in feminâ.

COLOR fulvus.

TYPUS : *Conops ferrugineus* : Linn.

N° 1. MYOPA FERRUGINEA. Linn.

Conops ferrugineus : Linn. Faun. Suec. 1907.

Myopa ferruginea : Fabr. Antl. p. 178. n° 2.

— Fall. Conops. n° 6.

— Meig. Dipt. Eur. n° 5.

— Macq. Dipt. t. II. n° 6.

— Zetterst. Dipt. Skand. n° 3.

Myopa dorsalis : Rob.-Desv. Myod. n° 41.

Myopa annulipes : Rob.-Desv. Myod. n° 42.

ANTENNÆ fulvæ; FRONS flava; ABDOMEN fulvo-testaceum, nonnullis maculis nigris ad pleuras sternumque; ABDOMEN tessellis subaureis; ALÆ basi flavâ, disco fumoso.

Le mâle : long. 6 lignes.

La femelle : long. 7 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve, fauve-testacé, et garni de reflets dorés, avec trois lignes dorsales noires, l'intermédiaire la plus longue; des taches noires plus ou moins prononcées sur les côtés et au sternum; métathorax noir. Abdomen fauve, avec le premier segment brun-fauve; une ligne transversale de reflets flavescents au bord postérieur de chaque segment; souvent deux points bruns obscurs sur le dos du second segment. Front d'un beau jaune. Face jaune-blanchâtre: le derrière de la tête jaune-fauve; le triangle stemmatique noir, brun, ou brun-flavescent. Antennes fauves. Pipette noire. Palpes jaunes. Cuisses et tibias fauves. Tarses fauve-jaunâtre. Balanciers jaunes. Ailes flavées à la base, avec le disque enfumé.

MALE. Semblable; un peu plus petit.

FEMINA. Thorax fulvus, aut fulvo-testaceus, tessellis subaureis, tribusque vittis dorsalibus nigris, intermediâ longiore; nonnullis maculis nigris plus minusve conspicuis per latera et in sterno, metathorace nigro. Abdomen fulvo-testaceum, tessellis subaureis, aut flavo-albidis; segmentorum margine postico flavescente limbato; secundo segmento interdum duplici maculâ fuscâ notato. Frons flava. Facies flava, aut flavo-albescens. Occiput fulvo-flavescens. Haustellum nigrum. Palpi testacei. Antennæ fulvæ. Femora et tibiæ fulva, tarsis fulvo-flavescens, interdum fuscis. Halteres flavi. Alæ basi flavâ, disco fumoso.

Mas. Similis; paulò minor.

Cette espèce est commune. Les individus varient beaucoup sous le rapport de la taille.

Nous possédons plusieurs individus qui ont le sommet des tibiais noir, ainsi que les articles des tarsi. C'est notre primitif *Myopa annulipes*, n° 42. Nous avons pris ces deux variétés accouplées ensemble.

Nous possédons plusieurs individus avec le triangle stemmatique jaune.

Sur une femelle, le front est rouge.

Le corselet peut n'offrir aucune tache noire sur les côtés.

Les reflets de l'abdomen peuvent être blanc-jaunâtre et même blancs.

VII. Genre LONCHOPALPE.

* VII. Genus LONCHOPALPUS. Rob.-Desv.

Myopa : Fabr. Fall. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

Caractères des Myopes.

Le second article des ANTENNES plus court, à peine plus long que le troisième qui est ovoïde.

FRONT jaune. Point de barbe. PALPES allongés, avec le sommet ovoïde.

Le second segment de l'abdomen le plus long ; ABDOMEN lui-même un peu moins étroit ou moins resserré.

CORPS cylindrique et cylindrique, à TEINTES fauves.

TYPE : *Myopa dorsalis*. Fabr.

Characteres Myoparum.

ANTENNARUM secundus articulus brevior, vix longior tertio ovoideo.

FACIES nuda. PALPI elongati, apice oviformi.

ABDOMEN paulò minus angustatum ; secundo segmento longiore.

CORPUS cylindricum, cylindriforme ; colore fulvo.

TPUS : *Myopa dorsalis* Fabr.

La longueur des palpes différencie nettement ce genre d'avec les *Myopes*, tandis que les proportions relatives des deux derniers articles anténnaires le distinguent des *Purpurelles*.

N° 1. LONCHOPALPUS DORSALIS. Fabr.

(Mâle.) *Myopa dorsalis* : Fabr. Antl. n° 1.

— Fall. n° 2.

— Meig. n° 4.

— Macq. n° 5.

— Zetterst. n° 3.

(Femelle.) *Myopa ephippium* : Fabr. Antl. n° 8.

Myopa fasciata : Meig. n° 6.

— Rob.-Desv. n° 40.

— Macq. n° 7.

ANTENNÆ fulvæ ; **FACIES** striolata ; **THORAX** pleuris argenteo-maculatis ; **ABDOMEN** fulvum, quatuor primis segmentis anticè dorso nigris, posticè albo aut flavo grisescente vittatis ; **TIBIÆ** annulo fusco plus minùsve conspicuæ ; **ALÆ** nervis fulvis.

Long. 5, 6, 7 lignes.

FEMELLE. Corselet fauve ; noir sur le dos, avec des taches argentées sur les côtés. Écusson noir, avec des reflets argentés, surtout en arrière. Abdomen fauve ; les cinq premiers segments noirs sur le dos ; au bord postérieur de chaque segment, une bande transversale blanc-grisâtre, qui s'élargit sur les troisième, quatrième et cinquième segments au point de les occuper presque en totalité. Front jaune, avec la plaque stématique noire : derrière de la tête jaune un peu fauve. Face blanc-jaunâtre, et

garnie de stries finement ridées. Antennes fauves. Pipette noire. Palpes jaune-fauve. Hanches arquées en devant. Cuisses et tibias fauves; ordinairement une tache noire sur le devant des cuisses, et principalement des antérieures; rarement on distingue un anneau complet et brun-obscur sur les tibias, qui sont argentés en devant: tarses fauve-jaunâtre. Balanciers jaunes. Ailes flavescentes, avec les nervures un peu rougeâtres.

MALE. Semblable; un peu plus petit; la bande noire est profondément échancrée sur le dos du quatrième segment de l'abdomen. Un anneau noir ou noirâtre plus marqué aux jambes.

FEMINA. Thorax fulvus, dorso scutelloque nigris, lateribus argenteo-maculatis. Abdomen fulvum; priora quatuor segmenta anticè dorso nigra, posticè albo aut albo-grisescence vittata, vittis tertii quartique segmenti latioribus. Frons crocea. Antennæ fulvæ. Facies albido-flavescentis, striolata. Haustellum nigrum. Palpi fulvo-testacei. Femoribus solitò anticè nigro maculatis; tibiæ anticè argentæ, annulo fusco plus minùs conspicuæ; tarsi fulvo-flavescentibus. Halteres flavescentes. Alæ flavescentes, nervis fulvidis.

MAS. Paulò minor; vitta quarti segmenti nigra, medio emarginata: tibiæ annulo fusco manifestiori.

On trouve cette espèce en automne.

Dans notre premier travail, nous n'avions décrit que le mâle (*Myopa ephippium*, Fabr.; *Myopa fasciata*, Meig.) Le *Myopa dorsalis*, Fabr. est la femelle. Zetterstedt avait déjà soupçonné ce fait.

Ce dernier auteur en a donné une excellente description; mais il n'a pas suffisamment noté la différence des sexes.

VIII. Genre PURPÛRELLE.

VIII. Genus PURPURELLA. Rob.-Desv.

Caractères des Myopes.

Le second article des ANTENNES cylindrique, et presque de la

longueur du troisième, principalement sur le mâle ; le troisième ovoïde.

PALPES plus longs, filiformes au sommet.

FRONT jaune : point de barbe.

Le second article de l'ABDOMEN un peu plus long que les suivants.

CORPS cylindrique ; à teintes fauves.

Characteres Myoparum.

ANTENNARUM secundus articulus cylindricus, et ferè æquali longitudine cum tertio, præsertim in mare : tertius articulus ovoïdeus.

FRONS lutea. **FACIES** imberbis.

ABDOMEN secundo segmento paulò longiore sequentibus.

CORPUS cylindricum, colore fulvo.

Ainsi la Purpurelle diffère du Lonchoptère par ses palpes non terminés en bouton, et par le second segment de l'abdomen qui est moins large.

N° 4. PURPURELLA NOBILIS. Rob.-Desv.

CORPUS rubro-roseum ; **ANTENNÆ** ultimo articulo aurantiaco ; **THORAX** maculâ dorsali latiore atrâ ; **ABDOMEN** *femina* ano atro.

Le mâle : long. 6-7 lignes.

La femelle : long. 7 lignes.

FEMELLE. Corselet rouge-rosé, avec une large tache noire sur le dos : une petite tache noire sur chacun de ses côtés ; une tache sternale noire au-dessus des cuisses intermédiaires. Métathorax noir. Abdomen rouge-rosé, avec des reflets blancs ; quelques taches d'un brun-obscur sur le premier et le second segment. Front et occiput rouge-rosé, avec une petite ligne médiane jaune, et la région stématique noire. Les deux premiers articles des anten-

nes rouges ; le dernier orangé, ainsi que le chète ; cet article offre sur le milieu du dos une petite tache à reflets albes. Face jaune. Pipette noire. Palpes jaunes. Pattes rouge-rosé, avec les tarses rouge-jaunâtre. Balanciers blanc-jaunâtre. Ailes flavescentes, avec les nervures rougeâtres.

MALE. Semblable ; tube anal rouge, avec le sommet noir ; face jaune-blanchâtre.

FEMINA. Corpus rubro-roseum, vividum. Thorax maculâ dorsali latiore atrâ, metathorace atro; maculâ sternali atrâ anticè suprâ femora intermedia. Abdomen tessellis albis, in femina ano atro. Frons occiputque rubro-rosea; lineolâ medianâ fuscâ, regioneque stematicâ nigrâ. Antennæ primis articulis rubro-roseis; ultimo articulo cum cheto aurantiaco, maculâque dorsali subalbidâ. Haustellum nigrum, palpis flavo-fulvis. Pedes rubro-rosei, tarsorum articulis rubro-flavescentibus. Halteres albo-flavescentes. Alæ subflavæ, nervis rufescentibus.

Nous avons pris cette espèce au mois de juin, sur les fleurs du *Thymus serpyllum*. C'est la plus jolie Myopaire connue. Elle paraît être rare.

IX. Genre MYOPINE.

IX. Genus MYOPINA. Rob.-Desv.

Myopa : Fabr. Fall. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

ANTENNES allongées ; le second article cylindrique, et deux fois aussi long que le troisième, qui est ovoïde au sommet. CHÈTE court.

ABDOMEN cylindrique, recourbé en dessous ; le second segment un peu plus long que les suivants.

FRONT jaune-fauve, large, et en cône long.

FACE presque verticale, concave les côtés ; peu de barbe.

PIPETTE assez longue, filiforme. PALPES à sommet arrondi en bouton.

TIBIAS postérieurs arqués au côté interne.

CORPS cylindrique, à teintes noires et fauves, variées de blanc.

TYPE : *Myopa variegata*. Fall.

ANTENNÆ elongatæ ; secundus articulus cylindricus, bilongior tertio versùs apicem ovoideo. CHETUM breve.

ABDOMEN cylindricum, subtùs recurvum ; secundum segmentum paulò longius sequentibus.

FRONS luteo-fulva, lata, quadrato-elongata. FACIES ferè verticalis, lateribus concava, ferè imberbis. HAUSTELLUM sat longum, filiforme. PALPI apice rotundato.

TIBIÆ posteriores intrinsecùs arcuatæ.

CORPUS cylindricum ; color niger et fulvus, albido-varius.

TYPUS : *Myopa variegata*. Fall.

La longueur des palpes distingue nettement ce genre d'avec les *Myopes*. Le second article des antennes double du troisième pour la longueur empêche aisément de le confondre avec la *Purpurelle* et le *Lonchopalpe*. Les bigarrures du corps le font reconnaître au premier coup-d'œil. On devra se rappeler que le *Sicus pictus* offre une barbe assez épaisse sur les côtés de la face.

N° 4. MYOPA VARIEGATA. Fall.

Myopa nitidula : Fabr. Antl. 180.

(Femelle.) *Myopa variegata* : Fall. Conops. n° 4.

— Meig. Dipt. Eur. n° 8.

— Rob.-Desv. Myod. n° 8.

— Macq. Dipt. t. II. n° 9.

— Zetterst. Dipt. Skand. n° 5.

ANTENNÆ fulvæ; **FACIES** punctis quatuor nigris, **EPISTOMATE** nigro bis punctato; **ABDOMEN** primis segmentis anticè fulvis, posticè albis; reliquis quatuor punctis nigris; **TIBIÆ** nigro argenteoque variegatæ; **ALÆ** immaculatæ.

Long. 4-4 1/2 lignes.

MALE. Corselet noir sur le dos, avec cinq lignes de reflets argentés; ses côtés fauves, avec des taches cendré-argenté : écusson noir avec une ligne cendrée. Premier segment de l'abdomen testacé en dessous, noir sur le dos, avec le bord postérieur cendré; le second segment noir sur le devant, et cendré en arrière; le troisième segment cendré, avec quatre larges taches noires et séparées. Anus noir. Front jaune de safran. Derrière de la tête jaune-rougeâtre. Antennes fauves, ou fauve-jaune. Face albide-jaunâtre, avec quatre points bruns, dont les deux inférieurs parfois obscurs; deux points noirs au-dedans de l'épistôme. Barbe courte, rare et blanche. Pipette et palpes noirs. Hanches noires, avec une tache antérieure argentée; cuisses noires, avec un anneau argenté; tibias fauves, avec un large anneau noir et plusieurs anneaux ou taches argentés; tarses jaunes, avec des poils noirs, et le dernier article brun. Balanciers jaunes. Ailes jaunes à la base et sans taches.

FEMELLE. Semblable; un peu plus grosse; quelques macules brunes sur les côtés du corselet.

MAS. Thorax dorso nigro, quinque vittis cinereo-micantibus, lateribus fulvis, et cinereo-maculatis; scutello nigro. Abdomen primis segmentis anticè nigris, posticè albis; reliquis albis, quatuor punctis nigris notatis; ano nigro. Frons crocea. Facies albo-flavescens, quatuor punctis nigris notata; barbâ tenui, brevi, niveâ. Antennæ fulvæ. Epistoma internè nigro bi-punctatum. Palpi nigri. Coxæ nigræ, argenteo maculatæ: femo nigra annulo argenteo. Tibiæ fulvæ, nigro argen-

teoque variegatæ, tarsi fulvo-flavescentes, ultimo articulo fusco. Halteres flavi. Alæ immaculatæ, basi flavâ.

FEMINA. Similis; paulò major; thorax lateribus argenteo fuscoque variegatis.

On trouve cette espèce aux environs de Paris.

Doit-on lui rapporter le *Myopa maculata* de Macquart, n° 40, en supposant qu'il appartient au climat de Paris ?

Nota. C'est peut-être ici qu'il faut placer une espèce que nous ne connaissons pas, le *Myopa maculata* de Macquart, n° 40.

« Semblable au *M. variegata*. Une tache de duvet blanc de » chaque côté du deuxième segment de l'abdomen : quatrième » noir, à bord postérieur blanchâtre ; cinquième et sixième gri- » sâtres. Anus ferrugineux. Cuisses antérieures ferrugineuses, à » tache noire en dehors. Point d'anneau aux jambes. »

« Du nord de la France. »

N'est-ce-pas plutôt une *Myopelle* ?

* Genre MÉLANOSOME.

* *Genus* MELANOSOMA. Rob.-Desv.

Myopa : Fabr. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

ANTENNES ne descendant pas jusqu'à l'épistôme ; le second article cyathiforme, et de la longueur du troisième, qui est ovulaire. CHÈTE court.

YEUX distants sur les deux sexes. FRONT en carré long. FACE jaune, presque verticale, avec les joues comprimées ; point de barbe. PÉRISTÔME presque aussi large que long. EPISTÔME coupé circulairement aux dépens de la face. PIPETTE longue. PALPES au moins doubles de ceux des *Myopes* pour la longueur, mais encore courts.

ABDOMEN cylindrique, recourbé ; le second segment le plus long : organe sexuel du mâle moins prononcé que sur les *Myopes*.

CORPS noir, avec le front jaune.

TYPE : *Myopa nigra*. Meig.

ANTENNÆ non usquæ ad epistoma incumbentes ; secundus articulus cyathiformis, saltèm longitudine tertii subovati. **CHETUM** breve.

OCULI distantes in utroque sexû. **FRONS** quadrato-elongata. **FACIES** crocea, ferè verticalis, lateribus compressis ; imberbis. **PERISTOMA** ferè quadratum. **EPISTOMA** circulare. **HAUSTELLUM** longum. **PALPI**, etsi breves, saltèm bi-longiores palpis *Myoparum*.

ABDOMEN cylindricum, subtùs incurvum, secundo segmento longiore. **ANUS** minor ano *Myoparum*.

CORPUS nigrum, fronte flavâ.

TYPUS : *Myopa nigra*. Meig.

N° 4. *MELANOSOMA NIGRA*. Meig.

(Mâle.) *Myopa nigra* : Meig. Dipt. Eur. n° 43.

— Rob.-Desv. Myod. p. 246. n° 43.

— Macq. Dipt. t. II. n° 40.

(Femelle.) *Myopa bicolor* : Meig. t. VII. n° 40.

— Rob.-Desv. Myod. n° 46.

TOTA nigra ; **FRONS** rufo-crocea ; **ANTENNÆ** ultimi articuli apice nigro ; **PEDES** nigri, duabus coxis anterioribus testaceis.

Long. 4-5 lignes.

FEMELLE. Tout le corps noir, assez luisant ; front jaune de safran. Face jaune, ou jaune blanchâtre : le derrière de la tête noirâtre. Antennes fauves, avec le dernier article noir au sommet. Pipette noire. Palpes testacé-pâle. Pattes noires, avec les deux hanches antérieures testacées ; base des tibias légèrement testa-

cée. Balanciers et cuillerons jaunâtres. Ailes jaunes à la base, avec le reste du disque nébuleux-noirâtre.

MALE. Tout-à-fait semblable ; le deuxième, le troisième, et parfois le premier segment de l'abdomen fauves.

FEMINA. Tota nigra. Frons rufo-crocea. Facies subflava, aut flavo-subalbida. Occiput nigricans. Antennæ fulvæ, ultimo articulo apice nigro. Haustellum nigrum. Palpi pallidè testacei. Pedes nigri, duabus coxis anterioribus testaceis ; tiliarum basi subtestaceæ. Halteres calyptaque subflava. Alæ basi flavæ, disco subfusco.

MAS. Similis ; abdomen secundo, tertio, interdum primo, segmentis fulvis.

Cette espèce n'est pas commune aux environs de Paris.

N° 2. MELANOSOMA DISTINCTA. Meig.

Myopa distincta : Meig. t. IV. p. 149. n° 14.

ANTENNÆ basi apiceque subnigris ; ABDOMEN cinereo-opacum, vittâ dorsali nigrâ non integrâ ; PEDES femoribus posticis flavo-subfulvis ; ALÆ subfulvæ.

Long. 3 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, obscurément nuancé de cendré. Abdomen garni d'un duvet cendré, cendré-brun, gris, avec une ligne dorsale noire qui ne s'étend pas jusqu'à l'anus. Front jaune de safran. Face blanche, ou blanc-jaunâtre. Le derrière de la tête noir, ou noirâtre. Antennes fauves, avec la base et le sommet noirâtres. Pipette noire. Palpes noirs. Les deux hanches antérieures cendrées sur le devant ; pattes noires ; les deux cuisses postérieures jaune-fauve, avec le sommet noir ; base de tous les tibias fauve. Balanciers jaunes. Cuillerons blancs. Ailes jaunes, ou flavescents.

FEMINA. Thorax niger, vix cinerascens. Abdomen opacum, cinereum, cinerascens, cinereo-subfuscum, griseum, vittâ dorsali non integrâ, nigrâ. Frons crocea. Facies alba, albo-flavescens. Occiput nigricans. Antennæ fulvæ, basi apiceque subnigris. Haustellum nigrum. Palpi nigri. Pedes nigri; coxæ duæ priores anticè cineræ; femora posteriora flavo-fulva, apice nigro; tibiæ basi subflavâ. Halteres flavi. Calyptra alba. Alæ subflavæ.

Quoique cette espèce ne soit pas très-rare, nous n'en connaissons que des femelles. Nous l'avons prise voltigeant au-dessus des nids d'*Halictes*, et mêlée à ces derniers.

La base de toutes les cuisses est parfois jaune ou jaunâtre.

N° 3. *MELANOSOMA NIGRIPES*. Rob.-Desv.

THORAX ater, nitens; **ABDOMEN** vittâ dorsali nigrâ non integrâ; **TIBIÆ** summâ basi flavescens; **ALÆ** flavescens.

Long. 2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir-luisant, avec des lignes grisâtres sur le dos. Abdomen noir, garni d'un duvet gris ou flavescens, avec une ligne dorsale noire qui ne s'étend pas jusqu'à l'anus. Front jaune de safran. Face blanc-jaunâtre. Le derrière de la tête noir. Antennes jaune-rougeâtre, avec la base et le sommet noirâtres. Base du chète plus épaisse. Pipette et palpes noirs. Pattes noires; base des cuisses obscurément jaune; tibia jaunes à la base, avec la face extérieure blanchâtre. Pelottes tarsiennes, balanciers et cuillerons jaunes. Ailes jaunâtres.

MALE. Semblable; le duvet du corps est cendré-grisâtre.

FEMINA. Thorax ater-nitens, dorso subgriseo vittato. Abdomen nigrum, grisescente aut flavescente tomentosulum, vittâ dorsali nigrâ non integrâ. Frons crocea, facies albido-flavescens. Occiput nigrum.

Antennæ subfulvæ, basi et apice nigricantibus. Chetum basi incrassatâ. Haustellum nigrum. Palpi nigri. Pedes nigri; femora posteriora basi flavescents; tibiæ summâ basi flavidâ, et externè albicantes. Pulvilli, halteres et calyptra, flava. Alæ flavescents.

Mas. Similis; corpus cinereo-grisescens tomentosulum.

Nous avons plusieurs fois pris cette espèce durant les mois d'été.

N° 4. MELANOSOMA BRUNIPES. Rob.-Desv.

Tota nigra; PEDES brunicosi; tibiæ apice fulvescentes.

Long. 2 lignes.

MALE. Corps entièrement noir, et saupoudré d'un léger duvet cendré. Front jaune. Face albicante. Derrière de la tête noir. Majeure partie des antennes jaune-fauve. Pipette et palpes noirs. Pates d'un noir obscurément fauve, c'est-à-dire brunes; tibiæ un peu fauves au sommet. Balanciers blanc-jaunâtre. Ailes flavescents.

Mas. Totus niger, cinereo leviter irroratus et tessellatus. Frons flava. Facies albidula. Occiput nigrum. Haustellum et palpi nigra. Pedes brunicosi, ceu nigro-flavescents; tibiæ apice fulvescents. Halteres flavoli. Alæ flavescents.

Nous ne connaissons qu'un mâle de cette espèce.

N° 5. MELANOSOMA ZETTERSTEDTI. Rob.-Desv.

ANTENNÆ flavescents, basi et apice obscurioribus; ABDOMEN primis segmentis fusco-fulvescentibus.

Long. 2 lignes.

MALE. Corps noir avec un duvet cendré. Base de l'abdomen d'un noir obscurément fauve. Front jaune. Face jaune-albide. Le derrière de la tête noir. Antennes jaune-fauve, avec la base et le sommet obscurs. Pipette et palpes noirs. Pates entièrement brunes, c'est-à-dire d'un noir obscurément fauve; base des tibias obscurément fauve. Balanciers blanchâtres. Ailes légèrement flavescents.

MAS. Niger, subcinereo-irroratus. Abdomen primis segmentis fusco-subfulvescentibus. Frons flava. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ fulvescentes, basi apiceque obscurioribus. Pedes brunicosi, ceu fusco-fulvescentes; tibiæ apice flavescents. Halteres albiduli. Alæ subflavescents.

Nous ne connaissons que le mâle de cette espèce.

XI. Genre HAUSTELLIE.

XI. Genus HAUSTELLIA. Rob.-Desv.

Myopa : Wiedem. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

Les deux derniers articles des ANTENNES à peu près d'égale longueur; le dernier conoïde, et un peu concave sur la face supérieure. CHÈTE évidemment pluriarticulé.

Point de barbe sur les côtés de la face. PIPETTE moins coriace, et un peu plus épaisse; la première division ne dépassant point l'épistôme; la seconde encore plus courte. PALPES presque de la longueur de la première division de la pipette, et arrondis au sommet.

ABDOMEN cylindrique, recourbé en dessous; le second segment un peu plus long que les autres.

CUISSES denticulées à leur face inférieure.

AILES simples; la cellule γ C presque toujours fermée vers le

milieu de l'aile, et parfois légèrement pétiolée; parfois ouverte sur le mâle.

CORPS cylindrique, à teintes noires.

TYPE : *Myopa occulta*. Wiedem. Meig.

ANTENNÆ ultimis duobus articulis ferè æquâ longitudine; ultimo articulo conoïdeo, et supernè subconcavo. CHETUM manifestè pluriarticulatum.

FACIES infernè imberbis. HAUSTELLUM minùs coriaceum, et paulò magis incrassatum; primâ sectione epistoma non excedente; secundâ etiam breviora. PALPI longitudine prioris sectionis haustelli, apiceque rotundato.

ABDOMEN cylindricum, subtùs recurvum; secundo segmento sequentibus paulò longiore.

FEMORA infernè denticulata.

ALÆ simplices; cellulâ γ C ferè semper oclusâ versùs alæ apicem, interdùm subpetiolatâ, interdùm apertâ in mare.

CORPUS cylindricum; colore nigro.

TYPUS : *Myopa occulta*. Wiedem-Meig.

La pipette moins longue, et dont la seconde division n'atteint que la moitié de la longueur de la première division, constitue un caractère solide pour ce genre. Il y a déjà diminution sensible dans les proportions de cet organe.

N° 4. HAUSTELLIA OCCULTA. Wiedem.

Myopa occulta : Wied. Meig. Dipt. Eur. t. iv. p. 445. n° 7.

— Rob.-Desv. Myod. p. 245. n° 40.

— Meig. Dipt. t. II. p. 33. n. 8.

— Zetterst. Dipt. Skand. t. III. n° 4.

ANTENNÆ ultimi articuli apice nigricante; thorax nonnullis tessellis

lateralibus cinereis ; ABDOMEN incisuris cinereis ; PEDES femoribus infernè denticulatis aut spinosulis.

Long. 2-2 1/3 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, avec quelques reflets cendrés sur les côtés. Abdomen noir ; les incisions de chaque segment offrent un cercle ou un anneau cendré. Front jaune-fauve. Face blanche ou flavescente. Antennes fauves ; le dernier article noir ou noirâtre au sommet. Le derrière de la tête noir ou noirâtre. Pipette brune. Palpes noirs, avec le milieu testacé. Pattes noires ; moitié apicale des tibias fauve-albide ; cuisses denticulées ou spinosules en dessous ; cuisses souvent fauves, ou d'un brun-fauve ; les deux premiers articles des tarses intermédiaires ordinairement rougeâtres ; brosses flavescentes. Balanciers jaunes. Cuillerons blancs. Ailes assez claires, avec la base jaune.

MALE. Plus petit ; noir. Front noir ou noirâtre. Le second et le troisième segment de l'abdomen fauves sur les côtés ; le reste des segments d'un noir-cendré.

FEMINA. Thorax niger, nonnullis tessellis lateralibus cinereis. Abdomen nigrum, incisuris cinereis. Frons croceo-fulva. Facies subalbida, aut subflavescens. Antennæ fulvæ, ultimi articuli apice nigricante. Occiput subnigrum. Haustellum nigrum. Palpi fuscii, medio testacei. Pedes nigri ; tibiæ apice fulvo-albescente ; femora infernè denticulata, aut spinosula, interdum fulva, interdum brunicosa : tarsi intermedi primis duobus articulis subfulvis. Halteres flavi. Calypta alba. Alæ sublimpidæ, basi flavescente.

MAS. Niger. Frons nigra, aut nigricans. Abdomen secundî tertique segmenti lateribus fulvis ; reliquis segmentis dorso nigro-cinereis.

Nous avons plusieurs fois pris cette espèce voltigeant au-dessus des trous ou des nids des *Halictes*.

Dans notre premier travail sur les Myodaires, nous n'avions décrit que la femelle.

§ III. FRONT NOIR en arrière et jaune en devant.

XII. Genre OCCÉMYE.

XII. *Genus OCCEMYA*. Rob.-Desv.

Myopa : Fabr. Fall. Meig. Rob.-Desv. Macq. Zetterst.

ANTENNES un peu plus longues ; le second article le plus long, surtout sur la femelle, comprimé sur les côtés, et non garni de poils raides ; le troisième comprimé sur les côtés, presque en carré long, mais non arrondi au sommet.

FRONT noir en arrière, et jaune-fauve contre les antennes. Quelques cils le long des fossettes faciales, mais point de barbe. PIPETTE longue, filiforme. PALPES très-courts.

TAILLE petite : TEINTES noires.

TYPE : *Myopa atra*. Fabr.

ANTENNÆ paulò longiores ; secundus articulus longior, præsertim in femina, lateraliter compressus, et sine villis rigidis ; tertius lateraliter compressus, subquadrato-elongatus, sed apice non rotundato.

FRONS flavo-fulva, posticè nigra. FACIES lateribus imberbis, sed munita nonnullis cillis facialibus. Haustellum longum, filiforme. Palpi brevissimi. STATURA minor : COLOR niger.

TYPUS : *Myopa atra*. Fabr.

La brièveté des palpes et la longueur proportionnelle du second article des antennes constituent les principaux caractères de ce genre.

Il a pour type le *Myopa atra* de Fabricius, que Zetterstedt nous paraît avoir confondu avec d'autres espèces, qui ont la col-

lule γ C de l'aile fermée ou presque fermée; caractère que nous n'avons encore rencontré sur aucun individu de notre climat. L'espèce décrite par Zetterstedt devrait servir à l'établissement d'un sous-genre nouveau.

Il faut une grande patience, et un bon nombre d'objets de comparaison pour bien distinguer les espèces actuelles d'*Occémyes*, qui presque toutes ont été confondues dans l'espèce primitive. Malgré tous nos soins, nous avons la conviction de ne pas connaître toutes les espèces parisiennes.

N° 14. *OCCEMYA SUNDERWALLI*. Zett.

Myopa sunderwalli : Zetterst. Dipt. Skand. n° 8.

Nigra; FRONS subfulva propè antennas; ABDOMEN nigro-opacum, vittâ dorsali non integrâ; duæ COXÆ anteriores subflavæ; PEDES flavi aut flavescents; duo FEMORA anteriora anticè nigra; duo FEMORA posteriora apice nigricante; omnes TIBIÆ versûs apicem nigricantes.

Long. 2-2 1/4 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, luisant, et légèrement reflété de cendré. Abdomen noir, opaque, garni d'un duvet cendré-brun, avec une ligne dorsale noire qui ne s'étend pas jusqu'à l'anus. Front noir, mais fauve contre les antennes. Antennes jaunâtres. Face blanc-jaune. Derrière de la tête noir. Pipette et palpes noirs. Les deux hanches antérieures jaunes; les quatre postérieures noires. Pattes jaunes ou jaunâtres; les deux cuisses antérieures noires sur le devant; les deux postérieures noirâtres au sommet; tous les tibias noirâtres au sommet; tarses jaune-noirâtre; pelottes tarsiennes jaunes. Balanciers jaunes. Cuillerons blancs. Ailes flavescents à la base.

FEMINA. Thorax niger; nitens, dorso subcinerascens. Abdomen nigrum, opacum, cinereo-flavescente tomentosulum, lineæque dorsali haud integræ. Frons nigra, sed subfulva propè antennis. Facies albidoflavicans. Occiput nigrum. Antennæ flavescentes. Haustellum et palpi, nigra. Duæ coxæ anteriores subflavæ; quatuor coxæ posteriores nigræ. Pedes flavi aut flavescentes; duo femora anteriora anticè nigra; duo femora posteriora apice nigricante; omnes tibiæ versùs apicem nigricantes, tarsi flavo-obscuri, pulvillis flavis. Halteres flavi. Calypta alba. Alæ flavescentes.

Nous ne connaissons qu'une seule femelle de cette espèce, prise à Paris, et qui fait partie de la collection de M. Bigot. C'est incontestablement le *Myopa sunderwalli* de Zetterstedt, mais c'est la variété à *pattes moins noires*.

Nº 2. OCCEMYA FEMORALIS. Rob.-Desv.

ABDOMEN nigrum, subopacum, secundi segmenti lateribus, reliquorumque incisuris, cinereo-subardeaceis; coxæ anteriores anticè flavescentes; quatuor femora anteriora basi et posticè flava; tibiæ basi flavæ, externè albicantes.

Long. 3 lignes. ˘

MALE. Corselet noir, légèrement saupoudré de cendré-ardoisé, ou un peu bleuâtre, avec quatre lignes dorsales noires peu distinctes. Abdomen noir; les côtés du second segment et les incisions des segments suivants cendré-ardoisé. Front noir, mais jaune-fauve contre les antennes. Face blanc-jaunâtre. Derrière de la tête noir. Antennes noires ou noirâtres, avec du jaune-fauve en dessous. Pipette et palpes noirs. Pattes noires; hanches antérieures noires en devant; une partie des cuisses postérieures jaune; les quatre cuisses antérieures jaunes seulement à la base et en arrière; base des tibiae jaune, avec leur face externe blan-

châtre. Balanciers et cuillerons blancs. Ailes assez claires, avec la base flavescente.

FEMELLE. Abdomen garni d'un duvet gris ou grisâtre : la moitié apicale des cuisses postérieures seule jaune.

MAS. Thorax niger, cinereo-subardeaceo irroratus. Abdomen nigrum, subopacum, secundi segmenti lateribus reliquorumque incisuris, cinereo-subardeaceis. Frons nigra, propè antennis fulva; facies albo-flavicans. Occiput nigrum. Haustellum palpique, nigra. Antennæ nigrae, nigricantes, medio et infernè flavescentes. Pedes nigri; coxæ priores anticè flavescentes; femora posteriora à basi usquè ultrà medium flava; quatuor femora anteriora summâ basi et posticè flava; tibiæ basi flavâ, externè albicantes. Halteres, cum calyptis, albi. Alæ limpidæ, basi flavescente.

FEMINA. Abdomen griseo aut grisescente tomentosulum : femora posteriora sola apice flavo.

Cette espèce, dont la femelle fait partie de la collection de M. Bigot, est assez rare à Paris. Elle diffère de *l'Occemya atra* par sa taille presque double, par son corps d'un noir moins brillant, et par le sommet jaune ou jaunâtre de ses quatre cuisses antérieures. Elle est encore plus voisine du *Myopa distincta* de Meigen.

N° 3. OCCEMYA NITIDULA. Rob.-Desv.

Nigra, nitida, cinereo irrorata et tessellata; ANTENNÆ medio flavescentes; FRONS anticè flava; quatuor PEDES anteriores nigri, femorum tibiarumque basi subflavâ; FEMORA posteriora basi flavâ, apice nigro; TARSII nigri.

Long. 2-3 lignes.

MALE. Voisin de *l'Occ. femoralis*. Corps noir-luisant, avec un léger duvet et des reflets abdominaux cendrés. Front noirâtre en

arrière, et jaune contre les antennes. Face d'un jaune-fauve albicant. Derrière de la tête noir. Antennes brunes ou noirâtres, avec le milieu rougeâtre. Pipette et palpes noirs. Les quatre pattes antérieures noires, avec la base des cuisses et celle des tibias jaunes; les deux cuisses postérieures jaunes dans leur moitié basilaire, et noires dans leur moitié apicale; leurs tibias noirs, avec la base fauve; tous les tarses noirs. Balanciers jaunes. Ailes claires, avec la base flavescente.

MAS. Affinis Occ. femorali. Corpus nigrum, nitidum, cinereo irroratum et tessellatum. Frons posticè nigra, anticè flava. Facies fulvo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ fuscæ, medio fulvescentes. Haustellum et palpi, nigra. Dux coxæ anteriores anticè flavescentes. Quatuor pedes anteriores nigri; femorum tiliarumque basi flavâ aut flavescente; femora posteriora basi flavâ, apice nigro. Cuncti tarsi nigri. Halteres sub flavi. Alæ hyalinæ, basi flavescente.

On rencontre cette espèce sur la fin de l'été.

N° 4. OCCEMYA FULVIFRONS. Rob.-Desv.

SIMILIS priori; minor; FRONS fulva.

Long. 2 1/4 lignes.

MALE. Tout-à-fait semblable à l'*Oc. nitidula*: un peu plus petit. Corps noir-luisant, avec des reflets cendrés. Front fauve et non jaune.

FEMELLE. Semblable au mâle.

MAS. Simillimus Occ. nitidulæ. Paulò minor. Niger, nitens, tessellis cinereis. Frons fulva, non flava.

FEMINA. Similis.

Nous avons pris cette espèce sur la fin de l'été.

N° 5. *QCCEMYA MEIGENI*. Rob.-Desv.

ANTENNÆ basi apiceque nigricantibus; **THORAX** niger, nitens; **ABDOMEN** secundi segmenti lateribus, reliquorumque segmentorum incisuris subcinereis; duo segmenta anteriora interdum piceo-subfulva; **PEDES** flavi; quatuor **FEMORA** anteriora externè nigricantia; cunctæ **TIBIÆ** annulo obscuro.

Long. 2-2 1/2 lignes.

MALE. Corselet noir-luisant, très-légèrement saupoudré de cendré. Abdomen noir, un peu luisant; côtés du second segment et incisions des suivants, noir-rougeâtre. Front noir en arrière, et rougeâtre en devant. Face blanc-jaunâtre. Derrière de la tête noir. Antennes d'un jaune-fauve obscur, avec la base et le sommet noirâtres. Pipette et palpes noirs. Pattes jaunes; les deux hanches antérieures jaunes; les quatre cuisses antérieures noires ou noirâtres en dehors; les deux cuisses postérieures brunes au sommet; tous les tibias avec un anneau brun-obscur; tarses noirs ou noirâtres. Balanciers jaunes. Ailes jaunes à la base.

MAS. Thorax niger, nitens, cinereo vix irroratus, quatuor lineis dorsalibus nigris parum distinctis. Abdomen nigrum, subopacum; secundi segmenti lateribus, reliquorumque segmentorum incisuris, subcinereis; duo segmenta anteriora interdum piceo-subfulva. Frons posticè nigra, anticè fulva. Facies albido-flavicans. Occiput nigrum. Antennæ obscurè fulvescentes, basi apiceque fuscis. Haustellum et palpi, nigra. Pedes flavi; duæ coxæ anteriores subflavæ; quatuor femora anteriora externè nigricantia; duo femora posteriora apice nigricante; omnes tibiæ fusco uni-annulatæ; tarsi subfusi. Halteres flavi. Alæ basi flavæ.

Cette espèce est rare. Nous n'en connaissons que le mâle.

C'est peut-être à cette espèce qu'on doit rapporter la variété c

du *Myopa atra* de Zetterstedt, ainsi caractérisée : « *Abdominis segmentis primo et secundo etiam nigro-piceis.* »

N° 6. OCCEMYA PALLIPES. Merg.

Myopa pallipes : Megerle.

— Rob-Desv. Myod. page 248. n° 49.

ANTENNÆ basi et apice nigricantibus; ABDOMEN primis duobus segmentis, anoque, fulvo-bruniceis; PEDES pallidè brunicoso-flavescentes.

Long. 1 $\frac{1}{3}$ –2 $\frac{1}{2}$ lignes.

FEMELLE. Corselet noir, obscurément rayé de cendré sur le dos. Abdomen noir; les deux premiers segments et l'anus brun-rougeâtre. Front noir en arrière, et jaune en devant. Face blanc-flavescent. Derrière de la tête noir. Antennes jaunâtres, avec la base et le sommet bruns, ou noirâtres. Pipette et palpes noirs. Pattes brun-jaunâtre-pâle. Balanciers jaune-fauve. Ailes jaunes à la base.

MALE. Semblable à la femelle.

FEMINA. Thorax niger, dorso obscurè cinereo-vittato. Abdomen nigrum, prima duo segmenta, anusque fulvo-subbrunea. Frons posticè nigra, anticè crocea. Facies albido-flavicans. Occiput nigrum. Antennæ fulvescentes, basi apiceque nigricantibus. Haustellum et palpi, nigra. Pedes pallidè brunicoso-flavescentes. Halteres flavo-subfulvi. Alæ basi flavæ.

MAS. Similis.

On prend cette espèce aux environs de Paris.

N° 7. OCCEMYA DUFOURI. Rob.-Desv.

Nigro-cinerea; ANTENNÆ basi et apice nigricantibus; FACIES flavo-

albicans; quatuor femora anteriora summâ basi flavâ; femora posteriora apice flavo; TIBIÆ basi flavâ.

Long. 2-1/2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir avec un duvet cendré. Abdomen entièrement noir, avec des reflets cendrés. Front noir en arrière, et fauve sur le devant. Face jaune-albicant. Derrière de la tête noir. Antennes rougeâtres, avec la base et le sommet noirs. Pipette et palpes noirs. Pattes noires; les quatre cuisses antérieures jaunes à la base; les deux cuisses postérieures jaunes dans leur moitié apicale; base de tous les tibias jaune. Balanciers jaune-fauve. Ailes assez claires, avec la base flavescente.

FEMINA. Nigro-cinerea. Frons posticè nigra, anticè fulva. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ fulvescentes, basi apiceque nigricantibus. Haustellum et palpi, nigra. Pedes nigri; quatuor femora anteriora summâ basi flavâ; duo femora posteriora parte apicali flavâ; omnes tibie basi flavâ. Halteres fulvi. Alæ subhyalinæ, basi flavescente.

Nous ne connaissons que la femelle de cette espèce.

N° 8. OCCEMYA GRISEA. Rob.-Desv.

THORAX ater, nitens, cinereo subirroratus; **ABDOMEN** cinereo-tomentosulum; **FEMORA** posteriora basi flavo-fulvâ; **TIBIÆ** basi flavo-fulvescente.

Long. 3 lignes.

FEMELLE. Corselet noir-luisant, et légèrement saupoudré et rayé de cendré. Abdomen garni d'un duvet gris. Front noir en arrière, et fauve en devant. Face jaune-albicant. Derrière de la tête noir. Antennes noirâtres, et nuancées de fauve. Pipette et

palpes noirs. Moitié basilaire des cuisses postérieures jaune-fauve; base de tous les tibias jaune-fauve. Balanciers et ailes flavescentes.

FEMINA. Thorax ater, nitens, cinereo-subirroratus. Abdomen griseo-tomentosulum. Frons posticè nigra, anticè fulva. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Haustellum et palpi, nigra. Pedes nigri; parte basilarî femorum posteriorum flavo-fulvâ; tibiæ basî flavo-fulvescente. Halteres alæque flavescentes.

Nous ne connaissons que la femelle de cette espèce, qu'il importe de ne pas confondre avec le *Myopa distincta* de Meigen.

N° 9. OCCEMYA ATRA. Fabr.

(Mâle.) *Myopa atra* : Fabr. Entom. Syst. t. iv. p. 397. n° 3.

id. Antl. 179-3.

— Panz. Faun. Germ. 12-23.

Myopa femorata : Fabr. Antl. 184-14.

(Femelle.) *Myopa atra* : Fall. Conops. n° 6.

— Meig. n° 9.

— Rob.-Desv. n° 18.

— Macq. n° 15.

— Zetterst. n° 7. var. *a*.

Nigra, cinereo-tomentosula; ABDOMEN lineâ dorsali nigra non extensâ usquæ ad anum; FEMORA posteriora apice flavo, aut flavo-fulvescente; TIBIÆ basî flavâ.

Long. 1 1/2-2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, légèrement saupoudré de cendré, avec trois lignes peu distinctes sur le dos. Abdomen noir, garni d'un duvet cendré, ou cendré-brun, avec une ligne dorsale noire qui

ne s'étend pas jusqu'à l'anus. Front noir, mais devenant fauve vers la base des antennes. Face blanche, ou blanc-jaunâtre. Derrière de la tête noir. Antennes noires à la base et au sommet, avec le milieu jaune-fauve. Pipette et palpes noirs. Pattes noires ; moitié apicale des cuisses postérieures jaune, ou jaune-fauve ; base des tibias jaune, avec leur face extérieure blanchâtre : les quatre cuisses antérieures parfois jaunâtres à la base. Balanciers et cuillerons blancs. Ailes assez transparentes, avec la base flavescente.

MALE. Semblable ; un peu plus petit. Corps d'un noir plus luisant : côtés du second segment de l'abdomen, et incisions des autres segments cendrés. Front moins noir, ou plus jaune.

FEMINA. Thorax niger, cinereo-subirroratus, tribus lineolis dorsalibus nigris parum conspicuis. Abdomen cinereum, cinereo-fuscum, lineâ dorsali nigra non integrâ. Frons nigra, antice fulva. Facies albo-flavida. Occiput nigrum. Antennæ basî et apice nigræ, medio flavo-fulvescente. Haustellum palpique, nigra. Pedes nigri, femoribus posticis à basî usque ad medium flavis ; tibiæ basî flavescente, externè albescente. Halteres et calypta alba. Alæ subhyalinæ, basî flavescente.

MAS. Similis ; paulò minor. Niger, nitidus. Abdomen secundi segmenti lateribus, reliquorumque segmentorum incisuris cinereis. Frons minùs nigra, seu flavior.

Cette espèce est commune en été. Nous l'avons prise plusieurs fois voltigeant au-dessus des nids d'*Halictes*, et mêlée à ces derniers.

La plupart des auteurs n'ont décrit que le mâle : Meigen a fait le premier connaître la femelle.

Cette espèce a donné lieu à beaucoup d'irrégularités et de fausses applications. On ne la conçoit bien qu'en la renfermant dans les strictes limites actuelles.

Zetterstedt veut que sur la plupart des individus la cellule γ C

soit fermée vers le sommet de l'aile. Aucun de nos nombreux individus n'offre ce caractère. Zetterstedt aurait-il décrit une espèce nouvelle ?

N° 40. *OCCEMYA LAMARCKII.* Rob.-Desv.

Similis priori; paulò minor; ABDOMEN primis segmentis fusco-fulvescentibus; PEDES minús nigri, jam obscurè pallescentes.

Long. 2 lignes.

FEMELLE. Tout-à-fait semblable à l'*Oc. atra*; un peu plus petite. Corselet noir et saupoudré de cendré. Abdomen noir, avec un léger duvet gris ou grisâtre; les premiers segments brun-rougeâtre à la base. Front noir, mais devenant jaune-fauve contre les antennes. Face jaune-albide. Derrière de la tête noir. Antennes brunes ou noirâtres, avec le milieu jaune-fauve. Pipette et palpes noirs. Les quatre pattes antérieures d'un noir un peu pâle vues à une certaine lumière; cuisses postérieures jaunes à la base, et d'un brun jaunâtre au sommet; tous les tibias sont jaunâtres à la base. Balanciers blanc-jaunâtre. Ailes claires, avec la base à peine flavescente.

FEMINA. Simillima *Oc. atræ*; paulò minor. Thorax niger, et cinereo-irroratus. Abdomen nigrum, griseo aut grisescente tomentosulum; duo segmenta anteriora basi fusco-fulvescente. Frons nigra, et propè antennas flavo-fulva. Facies flavo-albida. Occiput nigrum. Antennæ brunæ aut fuscae, medio flavo-fulvæ. Haustellum et palpi, nigra. Quatuor pedes anteriores sub certo luminis sitû nigro-palliduli; femora posteriora basi flavâ, et apice fulvo-flavescente; omnes tibiæ basi flavâ. Halteres albo-flavescentes. Alæ limpidæ, basi vix flavescente.

Nous ne connaissons que la femelle de cette espèce.

N° 11. OCCEMYA MAGQUARTI. Rob.-Desv.

Nigra; ABDOMEN secundi, tertii et quarti segmenti lateribus griseo-tessellatis; PEDES nigri; TIBIÆ summâ basi flavescens.

Long. 2 1/4 lignes.

MALE. Corselet noir, rayé et saupoudré de gris. Abdomen noir, avec un duvet gris chatoyant sur le dos du second; du troisième et du quatrième segment. Front jaune de safran. Face blanc-jaunâtre. Derrière de la tête noir. Antennes noires ou noirâtres aux extrémités, et jaune-rougeâtre au milieu. Pipette et palpes noirs. Pattes noires; tibias un peu fauves à la base. Balanciers blancs. Ailes assez claires, avec la base flavescens.

MAS. Niger thorax, griseo vittatus et irroratus. Abdomen secundi, tertii quartique segmenti lateribus griseo-tessellatis. Frons crocea. Facies albido-flavicans. Occiput nigrum. Antennæ basi et apice nigricantes, medio fulvescentes. Pedes nigri; tibias summâ basi fulvescentes. Halteres subalbi. Alæ subhyalinæ, basi flavescens.

Nous ne connaissons que le mâle de cette espèce, prise en été.

N° 12. OCCEMYA GUERINI. Rob.-Desv.

Nigra, cinereo-tomentosula; ABDOMEN primis segmentis nigro subpallidis; PEDES pallidè brunicosi; omnes TIBIÆ basi obscurè flavescens.

Long. 2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, obscurément rayé et saupoudré de cendré. Abdomen noir et garni d'un léger duvet cendré; les premiers segments d'un brun obscurément fauve. Front noir en ar-

rière, et jaune-fauve contre les antennes. Face jaune-albide. Derrière de la tête noir. Antennes noirâtres, avec le milieu flavescent. Pipette et palpes noirs. Pattes d'un brun obscurément pâle; base des cuisses postérieures, et base des tibias, jaunâtre-pâle. Balanciers blanchâtres. Ailes assez claires, avec la base flavescente.

FEMINA. Thorax niger, cinereo vix irroratus et lineatus. Abdomen nigrum, cinereo-tomentosulum; prima segmenta basi nigro-pallida. Frons posticè nigra, anticè subfulvenscens. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ fuscae, medio flavescentes. Haustellum et palpi, nigra. Pedes pallidè brunicosi, seu pallidè fuscì; femora posteriora basi, tibiæque basi, pallidè flavescentes. Halteres subalbidì. Alæ subhyalinæ, basi flavescente.

Cette espèce est assez difficile à distinguer. Il faut placer les pattes sous un certain rayon de lumière pour bien s'assurer de leur teinte pâle.

N° 43. OCCEMYA BIGOTI. Rob.-Desv.

Nigra, nitens, cinereo irrorata et tessellata; ABDOMEN primis segmentis subfulvis; PEDES subbrunel; FEMORA posteriora basi flavescente.

Long. 2 1/2 lignes.

MALE. Corselet noir-luisant, légèrement saupoudré de cendré. Abdomen noir-luisant, avec des reflets cendrés; les deux premiers segments noir-rougeâtre. Front noir en arrière et jaune-fauve en devant. Face jaune-albicant. Derrière de la tête noir. Antennes noirâtres; l'article median obscurément fauve. Pipette et palpes noirs. Pattes brun-pâle; base des cuisses jaune-pâle. Balanciers blanc-jaunâtre. Ailes claires.

MAS. Niger, nitens, cinereo irroratus et tessellatus. Abdomen primis segmentis subfulvis. Frons posticè nigra, propè antennas flavo-fulva.

Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ nigricantes, secundo articulo fulvescente. Haustellum et palpi, nigra. Pedes pallidè subbrunei; femora posteriora basi flavescents. Halteres sublutei. Alæ limpidae.

Nous ne connaissons que le mâle de cette espèce.

N° 14. OCCEMYA BRUNIPES. Rob.-Desv.

Affinis priori; ABDOMEN nigrum; PEDES certo sitû brunicosi, ceu nigro-subflavescentes; FEMORA posteriora basi flavâ; omnes TIBIÆ basi flavescents.

Long. 2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, rayé et saupoudré de cendré. Abdomen noir, avec un duvet cendré. Majeure partie du front rougeâtre. Face jaune-albicant. Vertex noir. Antennes rougeâtres, avec la base et le sommet noirâtres. Pipette et palpes noirs. Pattes à une certaine lumière d'un brun obscurément jaunâtre, surtout en devant; cuisses postérieures jaunes à leur sommet; tous les tibias jaunes à la base. Balanciers jaunes. Ailes assez claires, avec la base flavescents.

MALE. Semblable; front presque entièrement jaune-fauve. Pattes un peu plus claires.

FEMINA. Nigra, cinereo irrorata et tessellata. Frons majori parte subfulva. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ fulvescentes, basi et apice subnigris. Haustellum et palpi, nigra. Pedes certo sitû brunicosi, ceu nigro-subflavescentes; femora posteriora basi flavâ; omnes tibiæ basi flavescents : halteres lutei. Alæ subhyalinæ, basi flavescents.

MAS. Similis; frons ferè tota flava, aut subflava : pedes subpallidiores.

On prend cette espèce en été.

N° 45. *OCCENYA LUCASI*. Rob.-Desv.

Nigra, cinereo irrorata et tessellata; ABDOMEN basi nigrâ; PEDES nigri, aut nigro pallidè flavescentes; FEMORA posteriora majori parte flavescentia; omnes TIBIÆ basi flavescente.

Long. 1 1/2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, légèrement rayé et saupoudré de cendré. Abdomen noir, avec un léger duvet cendré; sa base est noire. Front noir, mais brun-rougeâtre contre les antennes. Face jaune-albide. Derrière de la tête noir. Antennes brunes, avec le milieu rougeâtre. Pipette et palpes noirs. A une certaine lumière les pattes sont d'un noir obscurément jaune; majeure partie des cuisses postérieures jaunâtre; tous les tibias jaunâtres à la base. Balanciers blanc-jaunâtre. Ailes assez claires, avec la base flavescente.

MALE. Semblable à la femelle.

FEMINA. Nigra, cinereo-vittata, irrorata et tessellata. Abdomen cinereo-tomentosulum, basi nigrâ. Frons nigra, propè antennas fulva. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ nigricantes, medio fulvescente. Haustellum et palpi, nigra. Pedes nigri, sed sub certum lumen nigro pallidè flavescentes; femora posteriora majori parte flavescente. Omnes tibiæ basi flavescente. Halteres albo-lutescentes. Alæ subhyalinæ, basi subflavescente.

MAS. Omnino similis.

Nous avons pris en été cette espèce qui se distingue de l'*Oc. Guérini*, surtout par la base noire de l'abdomen, et par sa taille moins forte.

N° 46. *OCCENYA PUSILLA*. Meig.

Myopa pusilla : Meig. t. vii. n° 45.

ABDOMEN nigrum, fusco-cinereo-tomentosulum; **PEDES** nigri; **FEMORA** posteriora solâ basi flavâ; **TIBIÆ** basi non flavâ.

Long. 4 2/3 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, à peine saupoudré de cendré-obscur. Abdomen noir-mat, avec un léger duvet brun-cendré. Front noir en arrière et jaune sur le devant. Face jaune-albide. Derrière de la tête noir. Antennes obscurément fauves, avec la base et le sommet noirs. Pipette et palpes noirs. Pattes noires; la base seule des cuisses postérieures jaune; tibiae non jaunâtres au sommet. Balanciers jaunâtres. Ailes un peu flavescentes.

MALE. Semblable; un peu plus petit. Cuisses postérieures légèrement flavescentes à l'extrême base.

FEMINA. Thorax niger, cinereo vix irroratus. Abdomen nigrum opacum, cinereo-fusco-tomentosulum. Frons posticè nigra, anticè crocea. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ subfulvæ, basi apiceque subfuscis. Haustellum et palpi, nigra. Pedes nigri; femora posteriora solâ basi flavâ. Tibiæ apice non flaveolo. Halteres flavidi. Alæ flavescentes.

MAS. Similis; paulò minor. Femora posteriora summâ basi flavescente.

On prend cette espèce vers la fin de l'été.

N° 47. OCCEMYA NANA. Rob.-Desv.

Myopa nana : Rob.-Desv. Myod. p. 248. n° 20.

ABDOMEN nigrum, cinerescens tomentosulum, lineâ dorsali nigra non integrâ; quatuor **PEDES** anteriores nigri, tibiis basi flavâ; pedes posteriores fusco pallescentes.

Long. 2 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, rayé de cendré. Abdomen noir, avec un léger duvet cendré-grisâtre, et avec une ligne dorsale noire qui ne s'étend pas jusqu'à l'anūs. Front noir en arrière, et fauve en devant. Face jaune-albicant. Derrière de la tête noir. Antennes noires, avec le milieu rougeâtre. Pipette et palpes noirs. Les quatre pattes antérieures noires, avec le sommet des tibiae jaune. Pattes postérieures brun-pâle; les cuisses ne sont pas jaunes à la base. Balanciers jaunâtres. Ailes assez claires, avec la base flavescente.

FEMINA. Thorax niger, cinereo-vittatus. Abdomen nigrum, cinerascens tomentosulum, lineâ dorsali nigrâ non integrâ. Frons posticè nigra, anticè fulvicans. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Antennæ nigricantes, medio fulvescentes. Haustellum et palpi, nigra. Quatuor pedes anteriores nigri, tibiis basi flavâ; duo pedes posteriores fusco-pallescentes, femorum apice non flavo. Halteres subflavi. Alæ subhyalinae, basi flavescentes.

Nous ne connaissons que la femelle de cette espèce, qui se distingue aisément à ses cuisses postérieures d'un brun-pâle, et qui n'ont pas la base jaune.

XIII. Genre DALMANIE.

XIII. Genus *DALMANIA*. Rob.-Desv.

Myopa : Fabr. Meig. t. iv.

Dalmannia : Rob.-Desv. Myod. p. 248.

Stachynia : Macq. Dipt. t. II. — Meig. t. VII. — Zetterst. t. III.

ANTENNES descendant jusqu'à l'épistôme; le premier article le plus court; les deux derniers presque d'égale longueur; le second un peu en pyramide renversée; le troisième ovoïde-conique. CHÈTE très-court.

YEUX nus, distants sur les deux sexes : FRONT large sur les deux sexes. Face presque verticale, nue, et comprimée. PÉRISTÔME étroit et allongé. ÉPISTÔME un peu en saillie, en carré-long, et oblique de haut en bas. PIPETTE filiforme. PALPES courts.

ABDOMEN cylindrique sur les grosses espèces ; cylindrico-hémisphérique sur les petites espèces. ANUS du *mâle* formé par un long tube un peu recourbé, et qui se replie sous toute la longueur du ventre. ANUS de la *femelle* tuberculiforme.

PATTES de grandeur ordinaire.

Bouton des BALANCIERS trigône.

Cellule γ C largement ouverte au sommet de l'aile.

TAILLE médiocre et petite. TÊTES noires et flavescents.

ANTENNÆ usque ad epistoma incumbentes ; primus articulus brevior ; duo ultimi ferè æquâ longitudine ; secundus subconicus ; tertius ovoido-confusus. CHETUM brevissimum.

Oculi nudi, in utroque sexû distantes. FACIES ferè verticalis, compressa, et nuda. PERISTOMA angustatum, elongatum. EPISTOMA subprominulum, quadrato-elongatum, desuper incisum. HAUSTELLUM filiforme. PALPI breves.

ABDOMEN cylindrique in majoribus speciebus ; cylindrico-hæmiphæricum in minoribus speciebus. ANUS in mâle longè tubularis, recurvus sub totam ventris longitudinem : ANUS in femina tuberculiformis.

PEDES solitæ longitudinis.

HALTERES capitulo trigono.

Cellula γ C largè aperta versus apicem ALÆ.

EPATERA mediocris et minor.

Nous avons établi ce genre dans notre premier travail sur les Myodaires. Macquart le changea contre celui de STACHYNIA. Notre priorité demeure incontestable pour les naturalistes qui ne veulent pas que la science ne soit qu'un vain galimatias de noms.

N° 4. DALMANIA MERIDIONALIS. Rob.-Desv.

Dalmannia meridionalis : Rob.-Desv. Myod. p. 249. n° 2.

ANTENNÆ nigræ; THORAX niger, nitens, duobus punctis humeralibus callosis, lineolâ sub alas, scutelloque, flavo-citrinis; ABDOMEN dorso nigro, marginibus posticis trifariè flavis; PEDES flavo-citrini; FEMORA posteriora externè punctulo nigricante.

Long. 5 lignes.

FEMELLE. Corselet noir, avec quelques-points blanc-jaunâtre; deux points huméraux, une petite ligne contre la base des ailes, et l'écusson jaune-citron. Abdomen jaune en dessous, noir sur le dos, avec une ligne jaune au bord postérieur de chaque segment; cette ligne envoie un prolongement trigône et jaune sur son milieu. Front noir, mais jaune-fauve contre les antennes. Face jaune-blanchâtre. Derrière de la tête noir. Antennes noires. Pipette et palpes noirs. Pattes jaune-citron; un point noir ou noirâtre au côté externe des deux cuisses postérieures : tarses noirs. Balanciers ferrugineux à la base, avec le bouton jaune. Ailes légèrement enfumées, avec la base couleur de rouille, et les nervures brunes.

MALE. Tout-à-fait semblable; anus noir-luisant avec le sommet flavescent.

FEMINA. Thorax niger, nitens, nonnullis villis albo-subflavis; duobus punctis humeralibus callosis, lineolâ contrâ alarum basim, scutelloque, flavo-citrinis. Abdomen ventre flavo, dorso nigro, segmentorum margine posticè trifariè flavo. Frons nigra, sed anticè fulva. Facies flavo-albicans. Occiput nigrum. Haustellum, palpique, nigra. Pedes flavo-citrini, tarsi nigris : femora posteriora externè punctulo nigricante. Halteres basi ferruginosâ, capitulo flavo. Alæ paulisper fuliginosæ, basi subferruginosâ, nervis fuscis.

Mas. *Simillimus* feminæ. Anus niger, nitidus, apice flavescente.

Cette espèce, qui fait partie de la collection de M. Bigot, a été capturée aux environs de Paris.

N° 2. DALMANIA VERNALIS. Rob.-Desv.

FRONS nigra ; **THORAX** niger ; **ABDOMEN** primo segmento nigro, reliquis subflavis, tribus lineis transversis nigris, et bifariè nigro-punctatis.

Long. 2 2/3 lignes.

Corselet noir ; le premier segment de l'abdomen noir ; les autres segments jaunes ou jaunâtres, avec trois lignes transversales noires ; chacune de ces lignes est marquée en dessous de deux points noirs. Pattes brunes en devant, et d'un flavescent-clair en arrière. Cuillerons et ailes très-clairs.

Thorax niger. **Abdomen** primo segmento nigro ; reliquis subflavis ; tribus lineis transversis nigris, et bifariè nigro-punctatis. **Frons** et **antennæ** nigrae. **Facies** subflavescens. **Pedes** subflavi simul et subbrunei. **Calypta** alæque, sublimpida.

Nous avons autrefois fait cette description d'après un individu pris au mois de mai, et que nous avons perdu. C'est une espèce bien distincte.

N° 3. DALMANIA PUNCTATA. Fabr.

Myopa punctata : Fabr. Antl. 184. n° 9.

— Meig. Dipt. Eur. iv. 454. n° 48.

Myopa virens : Meig. Classif. i. 289. n° 44.

— Latreil. Gen. Crust. iv. 338.

— Fall. *Conopsariæ*. p. 43. n° 8.

Dalmania punctata : Rob.-Desv. Myod. p. 249. n° 3.

Stachynia punctata : Macq. Dipt. II. n° 4.

— Meig. Dipt. t. VII. n° 2.

— Zetterst. Dip. Skand. n° 4.

FRONS citrina; THORAX ater, nitidus, villis nigris; duobus punctis humeralibus callosis, lineolâ sub alas, scutellique parte posticâ, flavo-citrinis; ABDOMEN flavo-citrinum; tria puncta transversa trigona nigra in dorso tertii, quarti et quinti segmenti; duo puncta in dorso sexti.

Long. 2-2 1/2 lignes.

MALE. Corselet noir-luisant, avec des poils noirs; deux points huméraux, une ligne contre la base des ailes, moitié postérieure de l'écusson jaune-citron un peu verdâtre. Abdomen jaune-citron un peu verdâtre; le premier segment noir au bord postérieur, avec le bord antérieur jaune; le second noir sur le dos, avec le bord postérieur jaune; une rangée de trois taches trigônes noires, disposées sur une même ligne sur le dos du troisième, du quatrième et du cinquième segment: deux taches noires sur le dos du sixième segment. Front jaune de safran. Face jaune. Stemmata, antennes, pipette et palpes, noirs. Derrière de la tête noir. Pattes jaune-citron; tarses noirs. Balanciers jaunes. Ailes claires, avec la base flavescente et les nervures noires.

FEMELLE. Tout-à-fait semblable; tubercule anal noir.

Mas. Thorax ater, nitidus, villis nigris; duobus punctis humeralibus, lineolâ contrâ alarum basim, scutellique parte posticâ, flavo-citrinis. Abdomen flavo-citrinum, subvirescens; primi segmenti dorso anticè flavo, posticè nigro; secundi segmenti dorso nigro, marginè posticò flavo; tria puncta transversa, trigona, nigra in dorso tertii, quarti et quinti segmenti; duo puncta nigra in dorso sexti segmenti: anus brunicosus. Frons citrina. Facies flavo-fulva. Occiput nigrum. Antennæ

nigræ. Haustellum et palpi, nigra. Pedes citrini, tarsi nigris. Halteres flavi. Alæ limpidæ, basi flavescens, nervis nigris.

FEMINA. Simillima mari : tuberculo anali nigro.

On trouve, mais rarement, cette espèce au printemps sur les fleurs des localités humides.

Nous possédons une femelle sans tache sur le dos du dernier segment de l'abdomen.

N° 4. DALMANIA DORSALIS. Fabr.

Stomoxya dorsalis : Ent. Syst. iv. 396. 12.

— Loquebert. Jean. Tabl. 25. fig. 17.

Myopa dorsata : Meig. t. iv.

Dalmannia flavescens : Rob.-Desv. Myod. p. 250. n° 4.

Stachynia dorsata : Meig. t. vii.

FRONS posticè nigra, anticè fulva; ABDOMEN. secund. segmenti dorso nigro, margine postico citrino; quatuor maculæ elongatæ, subquadratæ, nigræ, in dorso tertii et quarti segmenti; duæ maculæ in dorso quinti.

Long. 2 1/2-3 lignes.

MALE. Corselet noir-luisant, avec des poils noirs; deux points huméraux, deux petites lignes contre la base des ailes, et bord postérieur de l'écusson jaune de citron. Abdomen jaune; le premier segment noir sur le dos; le second segment noir sur le dos, avec le bord postérieur jaune; quatre taches allongées, ou en carré-long, noires sur le dos du troisième et du quatrième segment; deux taches allongées et noires sur le dos du cinquième segment: tube anal noir à la base et fauve au sommet. Front noir en arrière, et fauve contre les antennes. Face jaune. Derrière de la tête noir. Antennes, pipette et palpes noirs. Pattes jaunes,

avec les tarses noirs. Balanciers jaune-fauve. Cuillerons jaunes. Ailes flavescentes à la base.

Mas. Thorax ater, nitens, villis nigris; puncta duo humerala, lineola propè antennarum basim, scutellique apex, flavo citrina. Primum segmentum dorso nigro; secundum dorso nigro, margine postico citrino; quatuor maculæ elongatæ, subquadratæ, nigræ in dorso tertii et quarti segmenti; duæ maculæ elongatæ, nigræ in dorso quinti segmenti: anus basi nigrâ, apice rufescente. Frons posticè nigra, anticè fulva. Facies flava. Occiput nigrum. Antennæ, haustellum, palpique, nigra. Pedes citrini, tarsi nigris. Halteres flavo-subfulvi. Calypta flava. Alæ basi flavicante.

Nous ne connaissons que des mâles de cette espèce, rare à Paris.

C'est le véritable *Myopa dorsalis* décrit par Fabricius, d'après un individu de la collection de Bosc.

N° 5. DALMANIA MARGINATA. Meig.

Myopa marginata : Meig. n° 4.

Dalmannia flavipes : Rob.-Desv. n° 6.

FRONS atra; ABDOMEN secundi, tertii et quarti segmenti margine apicali flavo-linéato.

Long. 2 lignes.

FEMELLE. Corselet noirâtre et luisant, avec quelques poils cendrés. Abdomen noirâtre et luisant, avec des poils albescents; le bord postérieur du troisième, quatrième et cinquième segment garni d'un liseré jaune; une ligne jaune dorsale sur le cinquième segment. Front, derrière de la tête, pipette et palpes, noirs. Face jaune, ou albide-brunâtre. Cuisses et tibias jaunes; une tache

brune aux cuisses postérieures : tarses noirs. Balanciers jaunes.
Ailes tout-à-fait claires.

FEMINA. Atra, nitens, villis albescentibus. Abdomen secundi, tertii et quarti segmenti margine apicali flavo-lineato; quintum segmentum lineolâ dorsali flavâ. Frons, antennæ, haustellum, palpi, atra. Facies albido-obscura. Pedes flavi; femoribus posticis fusco-maculatis: tarsi nigri. Halteres flavi. Alæ limpidæ, hyalinæ.

Cette espèce est rare. Nous ne connaissons que des femelles. Nous nous sommes assuré que c'est notre ancien *D. flavipes* : n° 6.

Une variété offre du noir aux cuisses.

B. PIPETTE UNI-COUDÉE.

XIV. Genre ZODION.

XIV. *Genus ZODION.* Latr.

Myopa : Fabr. Meig.

Zodion : Latr. Rob.-Desv. Macq.

ANTENNES de longueur moyenne : le premier article court; le second conique et un peu plus long que le troisième, qui est ovoïde. **CHÈTE** court; le premier article le plus long et le plus épais.

YEUX nus, et distants sur les deux sexes.

FRONT large, nu, ou sans cils. **FACE** comprimée sur les côtés; point de cils faciaux. **PÉRISTÔME** plus long que large. **ÉPISTÔME** coupé obliquement de haut en bas. **PIPETTE** coriace, uni-articulée, et dirigée en avant. **PALPES** très-courts.

ABDOMEN cylindrique, recourbé sous le ventre, et non muni de cils dorsaux. **ORGANE COPULATEUR** du mâle recourbé en dessous

et en devant, formé de deux pièces, dont la première est la plus développée.

PATTES sans épine, ni échancrure.

CELLULE γ C fermée, et le plus souvent pétiolée contre le sommet de l'aile, avec sa nervure transversale droite. Point d'épine costale.

CORPS à teintes grises.

ANTENNÆ mediæ longitudinis; primus articulus brevis; secundus conicus, paulò longior tertio ovoideo. CANTUM breve, primo articulo longiore et crassiore.

OCULI nudi, distantes in utroque sexû. FRONS lata, nuda, id est, cillis non munita. FACIES lateribus compressa et nuda. PERISTOMA majori longitudine quàm latitudine. EPISTOMA obliquè et desuper incisum. HAUSTELLUM coriaceum, uni articulatum, et anticè directum ceu porrectum. PALPI brevissimi.

ABDOMEN cylindricum, subtùs inflexum, absque cillis dorsalibus : organum copulativum MARIS subtùs et anticè recurvum, duobus articulis compositum, priore articulo majore.

PEDES absque spinulâ, et absque incisione.

Cellula γ C occlusa, et sæpius petiolata contrâ apicem alarum, nervo transverso recto : spinulæ costales desunt.

CORPUS colore griseo.

La pipette, qui n'est coudée qu'une seule fois, avec la seconde division dirigée en avant, constitue le véritable et le solide caractère de ce genre.

N° 4. ZODION CINEREUM. Fabr.

Myopa cinerea : Fabr. Antl. p. 484. n° 42.

Zodion conopsoides : Latreil. Genr. insect.

Myopa cinerea : Fall. Conops. 47. n° 7.

— Meig. t. vi. p. 433. n° 4.

Zodion cinereum : Rob.-Desv. Myod. n° 1.

Zodion notatum : Rob.-Desv. Myod. n° 2.

Zodion cinereum : Macq. Dipt. n. 30. n° 4.

— Zetterst. Dipt. Sk. n° 4.

Myopa irrorato : Fabr. Antl. n° 7.

Cinereo-griseum ; ANTENNAE fulvae, basi et apice nigris ; THORAX posticè nigro punctatus ; ABDOMEN segmentis nigro-punctulatis ; PEDES nigri, tibiarum apice fulvescentes ; ALAE cellula γ C apice occlusa, aut pedicellata, rarius aperta ;

Long. 3-3 1/2 lignes.

FEMELLE. Corselet cendré, avec deux lignes latérales, brunes et plus allongées, et marqué de plusieurs points noirâtres en arrière. Abdomen gris-cendré ; chaque segment garni de plusieurs petits points noirâtres ; mais la rangée ou la ligne apicale est formée par des points plus grands, et parfois maculiformes sur le second, le troisième, le quatrième et le cinquième segment : anus noir. Front jaune-rouge, rouge-fulvide, souvent plus brun en arrière. Derrière de la tête noir, avec un duvet cendré. Antennes fauves, avec la base et le sommet noirs. Face albide, albide-jauâtre, albide-rougeâtre. Pipette et palpes noirs. Pattes noires ; le sommet des tibias plus ou moins fauve. Balanciers jaunâtres, avec la base fauve. Ailes flavescents, avec la cellule γ C fermée ou légèrement pétiolée.

MALE. Semblable ; un peu plus étroit. Le duvet du corps est gris-brun. Pattes moins longues ; parfois quelques-uns des points sont confluent, et l'on a le *Myopa irrorata de Fabricius*, Antl. n° 7.

FEMINA. Cinereo-grisea. Thorax nigro-bilineatus, posticèque nigro-

punctatus. Abdomen segmentis nigro-punctulatis, serie apicali punctorum nigrorum : anus ater. Frons luteo-fulva, fulvida, posticè sæpius subbrunea. Occiput nigrum. Antennæ fulvæ, basi et apice nigris. Facies albida, albido-flavescens, albido-fulvescens. Haustellum palpique, nigra. Pedes nigro-subcinerei, tibiæ basi flavescens. Halteres basi fulvæ, apice flavescens. Alæ flavescens, cellula γ C apice occlusa, vel sæpius petiolata.

Mas. Similis; paulò angustior; tomento griseo-fuscescente.

Cette espèce n'est pas rare sur les fleurs en été.

Une variété a les antennes rougeâtres.

N° 2. ZODION FULIGINOSUM. Rob.-Desv.

ANTENNÆ fulvæ, basi nigræ; CORPUS fusco-cinereum; THORAX lineis dorsalibus nigris; halteres flavi.

Long. 3-3 $\frac{1}{3}$ lignes.

MALE. Corselet brun-cendré, avec des lignes noires sur le dos. Abdomen brun-cendré, et ponctué comme sur l'espèce précédente. Anus noir-luisant. Front fauve, avec des taches noires. Antennes fauves, avec la base noire. Face d'un jaune-albicant. Pipette et palpes noirs. Pattes noires, avec le sommet des tibias fauve. Balanciers jaunes. Ailes jaunes ou jaunâtres.

Mas. Thorax fusco-subcinereus, lineis dorsalibus nigris. Abdomen fusco-cinereum, punctatum sicut in specie præcedente. Frons fulva, fusco-maculata. Facies flavo-albicans. Antennæ fulvæ, basi nigræ. Haustellum et palpi, nigra. Pedes nigri, tibiæ apice fulvescente. Halteres flavi. Alæ flavæ aut flavescens.

Nous ne connaissons que le mâle de cette espèce.

N° 3. ZODION FULVIPES. Rob.-Desv.

Affine *Zedioni cinereo*; ANTENNÆ fulvæ; haustelli basis, palpique fulva; PEDES subfulvi.

Long. 3 lignes.

MALE. Semblable au *Z. cinereum*. Antennes fauves. Base de la pipette et palpes fauves. Pattes d'un fauve un peu obscur.

MAS. Simillimus ZODIONI CINEREO : antennæ fulvæ. Haustellum apice, palpique, fulva. Pedes subfulvi.

Nous ne connaissons que le mâle de cette espèce.

N° 4. ZODION NOTATUM. Fabr.

Myopa notata : Fabr. Antl. 180. 7.

— Meig. Dipt. iv. n° 2.

— Zetterst. Dipt. Sk. n° 2.

ANTENNÆ atræ; FRONS fulvida; ABDOMEN segmentis nigro-punctulatis, punctis apicalibus majoribus; PEDES nigro-cinereis.

Long. 2-4 1/2 lignes.

FEMELLE. Corps cylindrique, gris : deux lignes et plusieurs points noirs sur le dos du corselet. Segments de l'abdomen pointillés de noir, avec une ligne apicale de points plus forts. Front rouge-cramoisi en avant, et brun en arrière. Derrière de la tête noir. Antennes noires. Face albide-rougeâtre. Pipette et palpes noirs. Pattes d'un noir-cendré. Balanciers flavescents. Ailes claires, avec la base un peu flavescente.

MALE. Semblable ; plus petit ; plus brun.

FEMINA. Cylindriformis; grisea. Thorax duplici lineâ, punctulisque, nigris. Abdomen segmentis nigro-punctulatis, punctis apicalibus majoribus. ~~Frons antice fulvida, postice fusca. Antennæ atræ. Facies albido-rufescens.~~ Haustellum, palpique, nigra. Pedes nigro-cinerei. ~~Walteres~~ flavescentes. Alæ himpidæ, basi flavescente.

MAS. Similis; minor; paulò fuscior; ano atro-nitide.

Il n'est pas rare de rencontrer cette espèce sur les terrains sablonneux et arides.

Dans notre travail primitif sur les Myodaires, nous avons décrit sous ce même nom une simple variété du *Z. cinereum*. A cette époque nous ne connaissions pas le véritable *Z. notatum* de Fabricius.

N° 5. ZODION FULVIGERNE. Rob.-Desv.

Affine *Zodioni notato* : ANTENNÆ fulvæ, basi nigræ.

Long. 2-2 1/4 lignes.

FEMELLE. Tout-à-fait semblable au *Z. notatum*. Antennes fauves, avec la base noire.

FEMINA. Simillima *Z. notato* : antennæ fulvæ, basi nigræ.

Nous ne possédons que des femelles de cette espèce.

N° 6. ZODION CARCELI. Rob.-Desv.

Zodion carceli : Rob.-Desv. Myod. p. 254. n° 3.

ANTENNÆ fulvæ; THORAX ater; ABDOMEN brunicosum, punctis parùm distinctis; PEDES pallide subfulvi.

Long. 2 1/2 lignes.

MALE. Corselet noirâtre. Abdomen brun, c'est-à-dire âtre obscurément fauve ; les points ordinaires, quoique existants, sont à peine reconnaissables. Front jaune-fauve. Face jaune. Antennes fauves. Pipette et palpes noires. Pattes fauve-pâle. Balanciers jaune-fauve. Ailes un peu obscures, avec la base flavescente.

MAS. Thorax ater. Abdomen brunicosum, hoc est, obscurè atro-fulvescens, punctis ordinariis parùm distinctis : frons flavo-fulva. Facies flava. Antennæ fulvæ. Haustellum et palpi, nigra. Pedes pallidè subfulvi. Halteres flavo-fulvi. Alæ subobscuræ, basi flavescente.

Nous ne connaissons que le mâle de cette espèce, qui paraît être très-rare, et qui fait partie de la collection de M. Bigot.

N° 7. ZODION PEDICELLATUM. Rob.-Desv.

Zodion pedicellatum : Rob.-Desv. Myod. p. 252. n° 4.

ANTENNÆ fulvæ, apice nigro ; **THORAX** ater ; **CAPITE**, halteribus, alarumque basi, rubro-rubiginosis ; **ALÆ** cellulâ γ C apice pedicellatâ.

Long. 2 $\frac{1}{2}$ lignes.

FEMELLE. Corselet noirâtre. Abdomen noirâtre, avec un duvet brun-grisâtre ; points comme sur les espèces précédentes : anus noir. Front et faces fauves ou rougeâtres. Antennes fauves, avec le sommet noir. Pipette et palpes noirs. Pattes noires, avec la base des tibias rougeâtre. Balanciers rougeâtres. Ailes un peu obscures, avec la base rougeâtre.

FEMINA. Thorax ater. Abdomen nigricans, fusco subgriseo tomentosum, punctatum ut ad priores species. Frons faciesque rubro-rubiginosa. Antennæ fulvæ, apice nigro. Haustellum palpique, nigra. Pedes nigri, tibiarum apice subfulvo. Halteres rubro-rubiginosi. Alæ subobscuræ, basi rubro-rubiginosa.

Cette description est faite d'après l'individu qui servit à la description primitive, et qui était peu exacte. Cet individu fait aujourd'hui partie de la collection de M. Bigot. Est-ce une espèce parisienne? nous le présumons.

ROBINEAU-DESVOIDY.





Sud.

Tours et Enceinte d'Avallon au XV^e Siècle.

RECHERCHES

SUR

LA VILLE D'AVALLON

AU XV^e SIÈCLE.

C'est surtout à l'aide des comptes de recettes et dépenses que j'ai entrepris de reconstituer la physionomie de la ville d'Avallon, pendant la deuxième moitié du xv^e siècle. Il n'y a pas de documents qui présentent plus le caractère d'exactitude et en même temps de vie intime, de couleur locale, que les comptes. Les faits y sont exposés dans toute leur simplicité, sans parti pris de justification ; et il ne faut qu'un travail de patience pour les extraire du milieu des détails oiseux qui les environnent. Avallon a heureusement conservé la plupart des comptes de ses receveurs, de 1446 à 1495 ; il m'a paru intéressant d'étudier l'aspect qu'avait alors cette petite ville Bourguignonne, qui formait un des avant-postes des ducs contre la France. On verra par les détails qui vont suivre quel était le rôle du tiers-état des villes dans l'administration générale ; la part que prenaient les habitants dans la gestion des intérêts communaux ; l'action du pouvoir central ; etc., etc.

COMPTES. — OBSERVATIONS PALÉOGRAPHIQUES. — DISPOSITION
MATÉRIELLE.

Les comptes de recettes et dépenses de la ville étant, comme je viens de le dire, la principale source où j'ai puisé les éléments de ces recherches, méritent d'être décrits. Ce sont des cahiers in-4° de 15 à 40 folios de papier. L'écriture est cursive gothique et sans caractères extraordinaires. Ils sont en langue française et commencent par ces mots : *C'est le compte de Symon Serpereaul, receveur de la ville d'Avallon, institué audit office par honorable et saige maitre... le lieutenant du bailliy d'Auxois, par le consentement et volenté de la plus grant et saine partie des bourgeois et habitans de ladite ville d'Avallon.*

Suit l'énumération des recettes, article par article, et résumées en chiffres romains avec additions au bas de chaque page.

Les dépenses des deniers « vérifiez par Pierre de Praelle, lieutenant de Mgr le bailliy d'Auxois, Jehan Maulvoisin, Guiot chasteelain et Jehan Martinot bourgeois, ad ce commis par les autres habitans dicelle ville » consistent surtout en travaux, présents et gages d'officiers. Un dernier chapitre concerne les deniers rendus et non reçus, ce qui forme l'état des sommes irrécouvrables et dont le receveur demande à être déchargé.

Les *Vérifieux* font leur office en inscrivant en marge de chaque article ou de chaque page : *approuvé, transit per verificationem, ou per certificationem et quittanciam* ; et dans le cas de rejet : *radiatur*.

A la fin des comptes les *Vérifieux* dressent la balance et signent le procès-verbal de réception du compte.

On trouve dans les collections que nous étudions une autre es-

pèce de registres de dépenses qui était comme le livre journal du receveur, sur lequel il inscrivait toutes ses dépenses. Ces registres sont intitulés : *Vérifications du receveur de la ville, de la dépense par lui faite, vérifiées par les commis et élus par les habitants*. Au bas de chaque page la dépense est résumée et certifiée par deux des commissaires.

Les comptes embrassent une année entière, depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 31 décembre ; mais ils relatent en même temps deux dates d'années. Ainsi on lit : *Compte du 1^{er} janvier 1451 au 31 décembre 1452*. Ces deux dates ne concernent toutefois que la même année, c'est-à-dire 1452, l'année réelle du comput ne commençait qu'à Pâques ; cependant on avait adopté ou conservé à Avallon l'ancien usage de compter l'année usuelle au 1^{er} janvier, mais en lui donnant la date du comput pascal. J'ai eu soin, dans le cours de ma notice de n'indiquer que des dates réelles en rapport avec notre comput.

POPULATION.

Les guerres des Anglais n'avaient pas peu contribué à l'amoindrissement de la population à la fin du xiv^e siècle. Les rôles des feux du bailliage d'Auxois en sont la triste preuve pour la ville d'Avallon (1). En 1397, on y compte 34 feux francs solvables, et 35 feux misérables.

Le Bourg a 3 feux solvables,
5 feux misérables.

Et à la suite : « somme, trois feux francs solvables et les autres très povres gens et les aucuns mendiants. »

(1) Arch. de Bourgogne.

Cousin-la-Roche : 4 feux francs,
5 feux misérables.

Cousin-le-Pont : 4 feux francs solvables,
2 feux francs misérables.

On ne trouve plus dans ces rôles les noms d'aucun des habitants actuels. Les de Praelle, les Mauvoisin qui figureront dans les xv^e et xvi^e siècles y sont déjà inscrits.

En additionnant les chiffres de ce rôle de 1397, on ne compte à Avallon et dans les faubourgs que 89 feux. Ce chiffre est singulièrement restreint et indique éloquemment à quel degré de misère et de ruine la Bourgogne était réduite alors. Ces 89 feux appartiennent seulement aux hommes du duc ; il faut y ajouter le clergé, les hommes serfs, les hommes du chapitre de Saint-Lazare, et probablement quelques autres bourgeois des seigneurs voisins, pour avoir le chiffre exact. Mais en triplant ce nombre, on n'aurait encore guère plus de douze à quinze cents habitants pour la ville d'Avallon, le quart de sa population actuelle.

Vers 1413, la population est encore inférieure au chiffre de 1397. On ne trouve plus que seize feux francs solvables et trente-six feux non solvables ; et l'on ajoute en manière de commentaire : « Francs, pauvres gens, mendiants et misérables, gastés » de gens de guerre et détruits de mortalité qui y a longtemps » régné (1). » Mais la décroissance des francs-bourgeois du duc continuera encore.

En 1442, ils n'étaient plus que cinq solvables, trente-six misérables et onze mendiants ; c'est-à-dire que onze solvables étaient devenus mendiants. Au Cousin et au Bourg : « Néant, parce que n'y demeure nuls, comme nous a apparu sur le lieu, » disent les

(1) Rôles des feux, archives de Bourgogne, à Dijon.

commissaires, « et nous a esté rapporté par G. Belin, prevost d'Avalon. »

En présence d'une telle dépopulation apparente, on se demande s'il n'y aurait pas là quelque erreur d'appréciation, ou bien si les commissaires n'avaient pas intérêt à céler le chiffre exact de la population pour diminuer ses charges. J'hésite à me prononcer, quand je vois qu'en 1443, on dit à la suite de la liste des habitants : « Gastez de gens d'armes et destruits de mortalité qui » y a longuement règné et encore fait par le présent et en ceste » présente année jusque cy a mort en la dite ville, par le rapport » du curey et des chappelains, environ xiiii personnes. » Et plus bas d'une autre main : « Et y a plusieurs autres personnes povres » gens et mendiens qui ne sont pas inscripts en ce registre.... » es frans solvables ne sont pas compris qui estoient solvables » es frans pour ce deus : R. Deguizié, Guillaume Vrillé, Jehan le » Fort, Huot de Praelles, J. Meneveaul, J. Baquereaul, J. Martenot, et Guiot Philibert ; pour ce que la plus grant partie est » morte et plusieurs s'en sont allez ; et sy a estains en la dite » ville xvi feuz, qui estoient aydens à payer, car ils sont tous » morts. »

D'un autre côté, en 1447, le nombre des habitants qui paient la *guete*, c'est-à-dire le droit pour être exemptés de monter la garde sur les remparts, est de 115 (1). Les uns paient un blanc par mois, les autres deux, pour s'exonérer.

(1) Ce chiffre de 1447 comprend tous les habitants en état de porter les armes, sans distinction de seigneurs.

En 1472, le rôle de la Guette porte 104 payants, femmes veuves comprises pour la ville ; 3 au Bourg,

8 aux deux Cousins,

7 aux Châtelaines,

4 aux Granges.

Enfin, en 1460. (1) on compte 146 feux, et l'année suivante 138 feux pour la ville et 2 pour le bourg.

On peut donc, en ajoutant les membres du clergé, les officiers du duc, les bourgeois du Chapitre et des seigneurs voisins et les exempts, trouver encore plus de 200 feux actifs, au milieu du xv^e siècle. C'est là toutefois qu'on doit borner la population.

Au xvi^e siècle, l'ordre s'étant rétabli dans les provinces, la population reparut promptement et répara ses pertes. On comptait à Avallon, en 1543, 524 feux qui se décomposaient ainsi :

43 chanoines et autres gens d'église,
380 feux dans l'enceinte de la ville,
37 à Cousin-la-Roche,
44 à Cousin-le-Pont,
20 au faubourg Saint-Martin,
13 à Charbonnières,
5 à Melusien,
5 à Reposeur.

En voilà assez pour faire la différence des temps.

En 1482 on prend les pierres des maisons ruinées du faubourg Saint-Martin pour bâtir dans la ville, et en 1543 on y trouve déjà 20 feux !

ADMINISTRATION MUNICIPALE.

Avant le xv^e siècle, les habitants d'Avallon nommaient quatre échevins pour les représenter. Le mécanisme administratif était alors fort simple. Il demeura le même dans la période qui nous occupe.

(1) Arch. de la ville.

Mais les ducs de Bourgogne avaient sur la ville une autorité réelle qui faisait disparaître celle des échevins.

Le lieutenant du bailli d'Auxois, pour le siège d'Avallon, qui exerçait la justice, convoquait le ban et l'arrière-ban; le châtelain d'Avallon, administrateur du domaine ducal dans la châtellenie; le contrôleur du grenier à sel; le prévôt et le substitut du procureur du duc, primaient de beaucoup les modestes échevins.

L'exercice direct du droit d'élection avait lieu par les habitants, et le lieutenant du bailli d'Auxois ratifiait leur choix en installant le nouvel élu.

« Symon Serpereaul, receveur de la ville en 1447, fut institué »
 » audit office par Jehan Mauvoisin, lieutenant du bailli d'Auxois,
 » du consentement de la plus grande et saine partie des bour-
 » geois et habitants de la ville d'Avallon. »

Après les échevins, le receveur des deniers communaux jouait le plus grand rôle dans les affaires de la ville. Il a le titre de procureur et receveur dans le compte de 1472. Ses fonctions duraient douze mois, du 1^{er} janvier au 31 décembre; il pouvait être réélu plusieurs fois de suite; il recevait 40 livres de gages.

Les comptes sont reçus par les *Vériffeux*, c'est-à-dire les officiers du duc auxquels s'adjoignent deux ou trois bourgeois désignés par les habitants. L'opération avait lieu gratuitement; mais on avait soin de réserver les frais des *Vériffeux* pendant le cours du travail. En 1454, on dépensa 400 sous dans l'hôtel de Jean Mauvoisin pendant les trois jours que vaquèrent les commissaires à l'apurement du compte. Un règlement général des affaires de la ville, fait en 1439, établit une sorte de conseil municipal composé de douze notables citoyens qui devaient s'assembler une fois chaque semaine « pour les besongnes et affaires de la ville (1). »

(1) Arch. de la ville.

Les nécessités de la guerre réclamaient la présence de chefs expérimentés pour veiller à la garde de la ville, et les habitants avaient pour capitaine, en 1444, messire Jehan de Beauvoir, bâtard de Chastellux, seigneur de Courson, qui recevait 80 livres par an de gages. Ils élisent, en 1467, noble Jehan Triffonneau, écuyer, en cette qualité; et ils lui donnent 3 fr. 4 gros par mois pour ses gages « par marché fait avec lui. » Il fallait toutefois, pour choisir cet officier, avoir l'agrément du maréchal de Bourgogne (1). La faveur disposait quelquefois de cette place : en 1469 on voulait imposer un titulaire à la ville avec de gros gages, il fallut que Guillaume Renaudin allât auprès du bailli d'Auxois pour empêcher cette nomination (2).

En 1471, messire Eude de Ragny était capitaine d'Avallon.

L'année suivante, les habitants élirent noble homme Didier de Mandelot « pour l'éminent péril qu'ils courroient; » et le duc le confirma. Le père de Didier, nommé Claude de Mandelot, seigneur d'Irouer, exerça l'office pendant quelque temps, aux mois de mai et juin 1472, en attendant l'arrivée de son fils.

En 1480, Guillaume de Tiercens était capitaine et on lui faisait don de deux muids de vin, l'un blanc et l'autre rouge. Il avait un compétiteur appelé Jehan Dievre, et qui était soutenu par le procureur du roi à Dijon. Ces capitaines changeaient très-souvent. En 1484, noble Guillaume de Partenay, écuyer; en 1485, messire Guérin le Groyn, chevalier, étaient capitaines. Le 4 janvier, ce dernier apportait des lettres pour qu'on fit bon guet et bonne garde (3).

(1) Compte de 1469.

(2) id.

(3) Compte de 1485.

DÉPUTÉS AUX ÉTATS ET AILLEURS.

Les Etats de Bourgogne, dont l'origine remonte au **xiv^e** siècle, se formaient des députés du clergé, de la noblesse et des villes de la province. Ils étaient surtout convoqués pour le vote et la répartition des impôts. La ville d'Avallon envoyait ordinairement à l'assemblée deux députés, et le receveur faisait souvent partie de la députation. On voit, au **xv^e** siècle, Guiot Chastelain et André Petite (1464), Jehan Regnauldin (1472). En 1469, le receveur assiste aux Etats ouverts le 9 septembre. La session ne dura que trois jours « pour ce que l'on ne accorda pas ce que on demandoit ; et furent continués jusqu'au 15 octobre et furent baillés » instrumens et remonstrances pour envoyer à Mgr pour sçavoir » les causes non mouvans le peuple a rien bailler pour le propos » proposé par M. le président, etc. »

Le duc était dans sa grande guerre contre Louis XI et pressurait ses peuples d'une manière extraordinaire. En 1480, Guillaume Regnauldin et Perrin de Praelles vont aux Etats.

La durée du voyage n'était pas de moins de 4 jours pour aller et retour, et le séjour à Dijon était plus ou moins long, selon les objets mis en délibération. En 1460, les députés convoqués au 5 août ne se trouvaient pas en nombre et il fallut s'en retourner. On rouvrit l'assemblée le 24, et elle dura trois jours. En 1464, les Etats ouverts le 3 mars l'étaient encore le 18, puisque les députés d'Avallon, qui étaient revenus consulter leurs concitoyens sur la demande d'un impôt « pour le voyage de Turquie, » revinrent à Dijon à cette date, pour rendre réponse au maréchal de Bourgogne et au président des Etats.

Les députés des Etats étaient payés aux frais de la ville de leurs dépenses de voyage ; mais on ne voit pas qu'ils reçussent

un salaire spécial pour leurs soins et comme dédommagement du temps consacré aux affaires publiques. Un voyage de deux députés à Dijon coûtait pour 6 jours, ordinairement, quatre francs. Chacun des deux députés recevait 4 gros par jour.

L'usage d'envoyer des députés ou chargés des affaires de la ville était très-fréquent au xv^e siècle. On peut supposer sans crainte d'erreur que c'était souvent une cause de dépenses inutiles et d'abus. Mais en l'absence du service des postes il était impossible d'administrer autrement lorsque, comme pour Avallon, le centre politique était très-éloigné.

Les députés étaient ordinairement des personnages notables de la ville qui avaient toute la confiance des habitants et étaient élus *ad hoc*. Lorsqu'on chargeait des gens ordinaires, on exposait les intérêts de la ville. Ainsi, en 1469, on chargea un individu de porter 27 fr. 1/2 à Jean Deyvre qui était en Flandre auprès du duc, pour solliciter le mandement nécessaire afin de percevoir pendant 6 ans le droit de courte-pinte à Avallon. Le messenger s'engagea, pardevant notaire, à exécuter sa commission ou à rapporter l'argent. Il fut payé d'avance de son voyage. Mais le drôle fut infidèle et il fallut envoyer le châtelain d'Avallon lui-même en Flandre, pour obtenir le mandement qui était à Bruges entre les mains de M^e Symon de l'Estartet, secrétaire du duc.

La ville poursuivit le messenger voleur et obtint une lettre de la cour ecclésiastique d'Autun pour l'excommunier.

MAÎTRE D'ÉCOLE. — **GOUVERNEUR DU *Reloge* ET AUTRES AGENTS SUBALTERNES.** — **PRÉDICATEUR.** — **MYSTÈRE.** — **RELIQUES DE SAINT LADRE.**

L'instruction primaire, dont on trouve des traces dès le commencement du xiv^e siècle à Avallon, était confiée alors à un rec-

teur des écoles. Les habitants avaient, au ^{xv}^e siècle, le droit de choisir ce recteur. En 1457, messire Dimanche Guyot, prêtre, qui leur avait promis « de tenir et regenter les escoles de la ville » n'ayant pas rempli ses engagements, ils le poursuivirent devant l'évêque d'Autun auquel ressortait tout ce qui concernait l'instruction publique. Il fut amené à transiger et paya dix livres au receveur de la ville (1). L'évêque reçut ensuite de nouvelles demandes des habitants qui voulaient avoir M^e Jean Petitvaux pour régent ; il leur envoya M^e Antoine Boisson.

Depuis 1460, on trouve le gouverneur du *Rologe* ; le crieur de la ville, auquel on achète une trompette en 1468 ; les gardes des portes.

La ville ne néglige pas non plus les soins religieux. Elle fait venir aux alentours de Noël, du Carême et des Avents, des pères Cordeliers ou Carmes pour prêcher à Saint-Lazare. La mission dure quelquefois pendant tout le Carême. En 1457, M^e Bernard, prieur des Carmes de Semur, et son compagnon, prêchèrent les Avents et reçurent 7 fr. 4 gros pour leurs dépens.

En 1471, l'inquisiteur de la foi dans le diocèse d'Autun, prêcha à Avallon pendant un mois et reçut 3 écus d'or.

En 1495 « un beau pere qui prescha la Karesme » reçut 100 sous et 50 sous pour sa dépense. On voit que ces moines étaient étrangers à la ville.

La seule trace de fête populaire qu'on rencontre, est celle du jeu d'un mystère en 1454 : « Payé aux compagnons qui firent » les gens de la vie Mgr. saint Jehan-Baptiste, par l'ordonnance » desdiz commis, 100 sous tournois. »

Les reliques du chef de saint Lazare, qui sont célèbres dans l'Avallonnais depuis longtemps, furent mises en suspicion par le

(1) Compte de 1457.

chapitre d'Autun, en 1443. Le chapitre de Saint-Lazare soutint un procès en appel à ce sujet, et à Lyon devant l'officialité primatiale et y envoya deux de ses membres qui allèrent aussi à Marseille. La ville contribua pour seize livres au voyage (1). Sous le règne de Louis XI, qui avait traité fort généreusement messieurs de Saint-Lazare d'Avallon, le procès recommença ou continua. L'opinion du roi importait beaucoup aux Avallonnais. En 1482, au mois de juillet, ils envoyèrent leur receveur avec M. Jehan Regnaudin licencié ès-lois, « à Saint Laurens-des-eaux sur Loyre, » pour le fait du procès du chief de Mgr. saint Ladre et pour en » avoir la délibération du roy nostre sire. »

Cette affaire intéressait toute la ville d'Avallon, le receveur paya à celui du chapitre Saint-Ladre 84 francs, 9 gros, 7 niquets pour le tiers de la somme de 254 fr. 4 gr., 40 niq., « pour fournir aux frais du procès et pour accord fait par les vérifieux » avec lesdits de l'esglise, du consentement de la plupart » des bourgeois et habitans de ladite ville pour ce assemblez (2). »

REVENUS. — IMPÔTS.

Les comptes du milieu du xv^e siècle ne renferment aucune mention de biens communaux, ni de rentes appartenant à la ville. Les taxes d'octrois, les impôts indirects sont les seuls éléments des revenus.

(1) Compte de 1443-1445. Chap. 26, n° 1.

(2) M. Letors, lieutenant criminel d'Avallon au siècle dernier, voulait avoir l'opinion de l'abbé Lebeuf sur les reliques de saint Lazare d'Avallon ; et comme celui-ci gardait le silence, il en conçut un mauvais augure et le pria de ne pas en parler si c'était pour les critiquer.

Jusqu'il s'agit d'établir un impôt, on s'adresse au duc dont l'approbation est nécessaire et qui prend lui-même quelquefois sa part dans la taxe. En 1456, le receveur alla en Brabant solliciter du duc la prorogation des octrois de la ville, concernant le 8^e et la courte-pinte du vin et les $\frac{2}{3}$ des quatre sous sur chaque charge de sel vendu au grenier à sel. Il obtint la continuation de l'octroi pour six ans.

Voici les différentes espèces de produits des impôts de la ville :

An 1447, les $\frac{2}{8}$ du vin qui se décomposent en un huitième pour la courte-pinte et un huitième sur lequel Mgr. prend la moitié : valant 240 francs.

L'aide sur le sel qui se vend au grenier à sel et qui est de 4 s. tournois sur chaque charge ; accordé pour la réparation de la ville : 32 francs.

La gaité pour le clocher Saint-Ladre à 4 à 2 blancs, et jusqu'à 4 gros par feu et par mois.

L'impôt des bêtes à 4 pieds accordé pour un an : 40 fr.

L'impôt du pain pour un an : 23 fr.

L'impôt de la boucherie, celui des menues denrées, celui de la tannerie, et ceux de la draperie et du vin.

De 1448 à 1480 l'impôt de la courte-pinte et huitième de vin et l'aide sur le sel sont à peu près les seules ressources des habitants pour l'entretien de la ville. Il faut encore mentionner la taxe du défaut du guet sur la tour de l'horloge. Il s'établit accidentellement des rôles spéciaux tels que ceux de la construction de la tour de l'horloge en 1455, ceux de la fonte de la cloche en 1460.

Mais outre les octrois de la ville, le receveur était chargé de percevoir les impôts établis par les ducs pour les services généraux. Il était ainsi percepteur et receveur municipal et faisait figurer dans ses comptes les deux espèces de deniers.

Les *aides* accordées par les Etats pour la guerre, formant, ec la part du duc dans le huitième du vin vendu, les uniques impôts que les habitants payent au gouvernement. Les rôles des feux, dressés par les commissaires ducaux, servaient de base à la perception de ces impôts. La part de la ville était faite au bailliage de Semur et répartie en conséquence.

La ville paie, en 1452, sur l'aide de 30,000 fr. 424 l. 6 gros 4/2.

En 1455, sur l'aide de 60,000 fr. 449 fr. 40 gros.

En 1480, le fougage pour la construction du château de Dijon s'éleva à 236 fr.; et en 1482 à 252 francs.

En 1495, sur l'aide de 35,000 fr. 155 liv. furent payées au receveur d'Auxois qui centralisait les deniers de l'impôt de tout le bailliage.

Pour résumer l'état financier de la ville, nous donnerons les chiffres suivants puisés aux comptes :

Années.	Reçus.			Dépenses.		
1447,	568 fr.	10 gros	5 blancs.	609 fr.	4 gros	5 blancs.
1449,	262 id.	7	"	266 id.	"	11 d. t.
1450,	273 id.	9	"	231 id.	4 1/2	"
1452,	349 id.	2	"	327 id.	8	"
1454,	382 liv.	12 s.	"	288 id.	7	"
1456,	533 id.	7 s.	"	606 liv.	11 s.	"
1457,	462 id.	19 s.	"	444 id.	3 s.	4 d.
1464,	290 fr.	10 gros	"	429 id.	"	"
1466,	126 id.	2 gros	2 blancs 1/2	126 id.	"	"
1472,	468 id.	8 gros	"	429 id.	3 gros	11 niquets.
1480,	1,099 id.	4 gros	11 niquets	837 fr.	5 gros	"
1481,	914 id.	4 gros	"	861 id.	5	7 niq.
1482,	1,061 id.	4 gros	"	963 id.	10	"
1485,	1,058 id.	2 gros	10 niq.	916 id.	4 gros	8 niq.
1495,	599 liv.	"	1 d.	527 liv.	19 s.	9 d.

Soit en moyenne :

363 francs, ou au pouvoir actuel de l'argent 40,900 fr.

Il ressort de la comparaison de ces sommes de recettes et de dépenses que l'on dépensait ordinairement moins que l'on avait reçu ; cependant il arrivait quelquefois que le comptable dépassait ce qu'on appellerait aujourd'hui les crédits, alors il était en avance avec la ville pour l'année suivante. Toutefois c'était là l'exception : lorsqu'on recevait peu, on dépensait peu, et réciproquement. Les revenus de la ville étaient, comme on l'a vu, bornés à quelques octrois et les guerres devaient affecter la caisse municipale d'une manière fâcheuse.

ÉVÉNEMENTS GÉNÉRAUX. — GUERRE.

La position géographique d'Avallon, à l'une des frontières du duché de Bourgogne, lui donnait une importance militaire sérieuse au temps où les places fortes arrêtaient les armées ; mais aussi à combien de dangers les habitants n'étaient-ils pas exposés ! Pour ne parler que du temps qui nous occupe, au mois d'août 1429, ils avaient payé leur part de l'aide de 800 écus d'or levés sur la Bourgogne pour « le recouvrement et vuidange du chastel » de Voutenay qui naguères a esté pris et occupé par les ennemis et adversaires du roy nostre sire et de Mgr. de Bourgogne (1). » Sous cette phrase officielle, on désignait les capitaines royaux qui agissaient de leur chef et servaient leur maître malgré lui.

(1) En 1426, la forteresse de Mailly-Château ayant été surprise par le bâtard de la Beaume et d'autres capitaines français, sur les sires de Digoin et de Chastelux, le maréchal de Toulangeon donna rendez-vous à 600 gentilshommes de Bourgogne, à Avallon, pour marcher sur cette place, au mois de mai 1427. Le maréchal étant tombé malade à Avallon, ses officiers conduisirent à Mailly la petite armée bourguignonne qui menait avec elle deux machines formidables appelées bombardes, qui

L'année 1432 vit redoubler les angoisses des habitants de la ville d'Avallon que le capitaine Fort-Epice menaçait depuis quelque temps. Germain Trouvé, un de leurs concitoyens, leur écrit en ces termes, de Vézelay, le 23 mai, pour les avertir du danger :

« Tres chiers et especiaux amis je me recommande à vous et
 » vous plaise savoir que je suis aujourd'huy passé par la montée
 » de Thoisy et ay parlé à Mgr. de Ternant, lequel m'a dit qu'il a
 » eu certaines nouvelles que Fortespice est sur les champs et a
 » bien en sa compaignie 300 chevaux, lequel a entrepris sur
 » vous ou sur Montréal, et fera un tres gros coup et bien brief.
 » Si vueillez faire tel devoir au guet et à la garde que aucun in-
 » convéniant n'en adviegne. Et le mandez incontinent à Mon-
 » tréal, soit jour soit nuit (1). »

Ce n'est toutefois qu'au mois de janvier suivant que Fort-Epice surprit Avallon, malgré les trêves qui avaient été arrêtées au congrès d'Auxerre (2).

Mais le duc Philippe ne pouvait laisser longtemps une place aussi importante qu'Avallon au pouvoir de l'ennemi. Il commença par recouvrer plusieurs petites forteresses du Tonnerrois telles que Lézinnes, Pacy et autres places voisines, puis il établit son camp à Epoisses au commencement du mois d'octobre 1433, et disposa tout pour attaquer Avallon. Les sires de Charny et de Vaudrey s'approchèrent de la ville avec leurs troupes et invitèrent Fort-Epice à se rendre ; celui-ci, qui sentait la force de la place, ne pouvait pas céder sur une première menace ; il refusa donc

lançaient des pierres de 8 à 900 livres pesant. Les assiégés effrayés demandèrent à capituler et le maréchal de Bourgogne leur accorda des conditions favorables pour ménager ses soldats.

(1) Arch. de la ville d'Avallon.

(2) D. Plancher, Histoire de Bourgogne, t. iv, p. 171.

tout accord. Le duc, qui avait employé les négociations pour ménager les fortifications ordonna alors d'amener de l'artillerie de siège. On désigne surtout parmi les pièces une machine appelée la *bombarde* de Bourgogne, qu'on charroya de Dijon à grands frais. Le siège fut poussé avec vigueur, car de son issue bonne ou mauvaise pouvait sortir la paix ou de nouveaux dangers. La résistance des assiégés répondait à l'attaque des Bourguignons, mais les fortifications, entamées de différents côtés, finirent par céder et la brèche fut ouverte le 20 octobre au matin. L'assaut commença aussitôt, mais il ne réussit pas, malgré un combat acharné qui dura jusqu'au soir. Cependant les Français, se voyant sans espoir de secours et sachant que le chancelier de Bourgogne venait d'envoyer du renfort aux assiégeants, résolurent de se rendre. Monstrelet dit que Fort-Epice et ses soldats s'échappèrent à la faveur de la nuit par une fausse porte.

Toujours est-il que le duc entra victorieusement dans la ville où il demeura jusqu'à la fin du mois pour réparer le mal qu'y avait fait son artillerie (4). Il ordonna le rétablissement des fortifications détruites et accorda aux habitants des octrois sur les vins et le sel.

Les principaux d'entre eux qui avaient fui la tyrannie du capitaine Fort-Epice rentrèrent alors dans la ville et en reprirent l'administration.

Leur premier soin fut, comme nous l'avons dit, de fermer par une clôture provisoire les brèches des murailles, car l'ennemi pouvait revenir.

Quelque temps après, le comte de Fribourg, gouverneur de

(4) D. Plancher, t. iv, p. 183 ; Arch. de la ville, lettres du 26 octobre 1433.

Bourgogne, passa à Avallon et reçut 2 muids de vin en présent. Il allait « devant Coulanges, » c'est-à-dire au siège de Coulanges-les-Vineuses, que défendait cet enragé capitaine Fort-Epice, qui ne rendit cette forteresse qu'au mois de juin, moyennant 5,000 écus d'or et la faculté de sortir la vie et les biens sains.

L'hôtel de la vicomté pouvait servir à la défense de la ville dans un cas donné. Dès le mois d'avril 1434, Jean Coiffy, lieutenant général du bailli d'Auxois, dressa un devis des travaux qu'il y aurait à faire pour le mettre en état de défense. Il consulta en même temps les bourgeois d'Avallon, qui firent un nombre de six dans le projet.

On verra au paragraphe spécial de la vicomté ce qu'était cet édifice.

Le défaut de documents ne permet pas d'entrer dans des détails précis sur la part que prirent aux événements généraux les habitants d'Avallon jusqu'en 1456. Le bon duc Philippe avait jusqu'alors su entretenir la paix avec le roi Charles VII, et les villes frontières, comme Avallon, en avaient ressenti les heureux effets. Mais lorsque Louis XI fut monté sur le trône, les choses changèrent de face, et la guerre ne tarda pas à recommencer. Sous ce règne qui fut si funeste à la Bourgogne, les Avallonnais furent toujours sur le qui-vive. Les comptes de recettes et dépenses deviennent des éphémérides animées où les paisibles bourgeois d'Avallon ont consigné les décisions multipliées qu'ils ont dû prendre pour la défense du pays.

L'énumération rapide des faits en dira plus que toutes les réflexions possibles.

Dès 1456, au mois de novembre, et quoique sous Charles VII, on fait le guet au clocher Saint-Ladre « pource que les gens du roy estoient logiez environs. »

— 1466, visite des fortifications par les officiers du duc.

— 1467, Jehan Visart, guide, amena par nuit maistre Jehan le fisicien, la veille de Saint Barthelemy, lequel fit scavoir qu'on se donnast garde des gens d'armes de Nivernois que menoit et conduisoit messire Geoffroy de Vignolle, pour *courrir* Avalon ainsi que rapporta ledit maistre — payé par ordonnance 2 blancs. Item, 19 novembre, Jean Morilat chevalcheur d'écurie de Mgr le duc apporte à Avalon les nouvelles des Liégeois desconfis et la prise de Saint Tron.

— Mardi avant Noël, Mgr le duc manda de nouvel par ses lettres missives que les gens de guerre de ses pays se réunissent sus pour tirer à Saquenay, et d'illec à Saint-Quentin et là où il plaisoit à Mgr.

— 1469, 24 et 25 février, visite de la ville par noble Pierre de Villiers, Henri bâtard de Thoisy, Benoit de Saint-Remy et Jean Bayote, commis de par le bailly d'Auxois : 4 fr. 3 gros.

— Lundi après la Purification, 1471, les baillis d'Auxois et d'Autun passent à Pontaubert et vont en armes en Nivernais; ils retournent en Bourgogne le mercredi. — Samedi avant Saint Valentin 4 hommes de Ily sous Pierre-Pertuis viennent annoncer de nuit qu'il y a des gens d'armes à Montceaux qui se disposent à courre en armes en Bourgogne.

— Messenger envoyé à Madame d'Espoisses pour savoir des nouvelles de certaines lettres qu'on disoit qu'elle avoit reçues.

— Mercredi après l'Annonciation, lettres à M. de Ragny qu'envoie M. de la Montagne qu'il feist diligemment aler les piétons à Châlon, et autres nouvelles de Mgr.

— Madame de Chastellux envoie lettres faisant mencion que la garnison de Pierre-Pertuis devoit corir le lendemain, et qu'on fist retraire les retrahans de ladite ville.

— M. le prieur de Chisy apporte nouvelles de l'armée de Bourgogne, la semaine après Pâques.

— Le jeudi après la Quasimodo, ce même prieur envoie lettres comment Mgr le duc avoit pris Amiens.

— 1472. On redouble de précautions au milieu de la guerre à mort du duc Charles-le-Téméraire contre le roi. Avant même que la rupture éclatât, c'est-à-dire au commencement de mai, la défiance régnait sur les frontières de Bourgogne. Le 3 mai, le capitaine de Cravan envoie une lettre « faisant mention que on feist bon guet et bonne garde, et que le conte Daulmartin estoit à Clamecy. » Le 9, le duc envoie un messenger recommander de nouveau la garde et le guet. En même temps, on visite les fortifications. L'artilleur Jean Maugart monte en batterie l'une des deux serpentines. Le 15 mai, M. de Chastellux avertit « qu'on se donne garde que la garnison de Saint-Lienard (de Corbigny) estoit assemblée. » Le 16, M. de Villarnoux donne avis des trêves accordées par le duc et défend de faire des courses sur l'ennemi. Mais les choses allaient changer de face. Le duc de Guyenne, frère de Louis XI, étant mort le 24 mai, ce prince fut débarrassé d'un des plus grands obstacles qui gênaient ses desseins. Aussi repoussa-t-il absolument tout projet d'accord avec le duc de Bourgogne. Charles-le-Téméraire, ne gardant plus de ménagement, se jeta sur les villes de la Somme, et la guerre éclata avec furie.

La Bourgogne, sans être précisément le théâtre de la guerre, était sur le qui-vive, surtout sur les frontières de France.

Les gens d'armes du Nivernais « qui estoient sarrés à Clamecy » inquiétaient beaucoup les Avallonnais qui, apprenant que le bailli d'Auxois devait s'éloigner du pays, lui écrivirent à Montbard, le 1^{er} août, « qu'il y avoit des gens d'armes en Nyvernois et que s'il s'en aloit hors du pays et qu'il en advint aucunz inconvenient, qu'on s'en deschargeroit sur lui. » On avertit également M. de Villarnoux qui était à Montréal.

Le bailli arrive à Avallon, le samedi 8 août, pour rassurer les habitants. Il était accompagné de M. de Villarnoux, du bailli de la Montagne et d'autres seigneurs. Leur dépense coûta 3 francs 11 gros 1 blanc.

Après cette visite, M. de Villarnoux emprunta à la ville une partie de son artillerie, et prit chez les habitants des pics, pioches, haches, marteaux et autres ustensiles pour le siège de Sacy et du château de Quincy. Cette affaire coûta 40 fr. 4 gros 7 doubles à la caisse municipale.

Le 24 août, fut donnée la somme de 6 blancs « à ung pauvre gentilhomme, lequel avoit esté prins en l'armée de M^{gr} le duc, devant Beauvoir en Beauvoisin. » On sait que le siège de Beauvais, où Charles-le-Téméraire échoua, fut le signal de sa perte.

A la fin de septembre, M^{lle} de Chastellux, en bonne voisine, avertit les Avallonnais que les garnisons ennemies s'assemblaient et qu'on fasse bonne garde. Elle renouvelle son avis, le 18 octobre, pour les informer que les garnisons de Corbigny et de Clamecy étaient réunies et avaient passé le gué de Lingou.

Les troupes royales se jetèrent alors sur le Tonnerrois, et l'on apprit, le 12 novembre, « que les François estoient dans Tonnerre. » Un messenger de la ville fut envoyé en toute hâte à M. de Villarnoux, qui était à Semur, pour l'en informer.

— 19 sept. 1473. Les gens d'armes ont *corri* Girolles. C'est le seul renseignement que nous fournisse un compte des réparations faites aux murs de la ville cette année-là. La perte des registres des années suivantes ne permet pas de suivre les détails de cette vie agitée des villes de Bourgogne, qui finit, en 1477, par la mort de Charles-le-Téméraire, devant Nancy.

— 1482. Les commissaires du roi, messires de Saint-Claude et Jehan Regnault prirent possession du domaine de l'État. La ville paya les deux tiers de leur dépense.

— 1485, 4 janvier. Le capitaine de la ville, messire Guérin le Groyn, apporte lettres faisant mention qu'on fasse bon guet et garde. Les prétentions du duc d'Orléans faisaient craindre de voir encore une fois la guerre éclater.

FORTIFICATIONS.

Avant le ^{xv}^e siècle, la ville d'Avallon était-elle fortifiée d'une manière aussi complète qu'elle le fut depuis ? c'est ce dont il est permis de douter (1). En 1449, au mois d'avril, le duc Jean avait accordé aux habitants des lettres d'octroi d'imposition sur le 8^e du vin vendu en détail dans la ville, pendant trois ans, afin d'employer le produit aux travaux des fortifications. En 1421, le duc Philippe-le-Bon prorogea cet octroi en y en ajoutant un autre de 5 deniers par bichet de blé.

Après la surprise de la ville par le capitaine François Fort-Epice, au mois de janvier 1433, le duc Philippe fut obligé, comme on l'a vu plus haut, d'y faire brèche pour s'en rendre maître au mois d'octobre suivant. Dans cette circonstance, les fortifications souffrirent beaucoup, et les habitants obtinrent encore des lettres d'octroi pour huit années de l'impôt du 8^e du vin et de celui de 5 deniers sur chaque bichet de blé qui sortirait de la ville.

En attendant le résultat de ces décrets, il fallait pourvoir à la sûreté de la ville. En 1435, on l'entoura d'une haie de fagots d'épines, reliée par des pieux (2).

(1) Un don de 15 sous de rente fait au Chapitre, en 1400, porte : « Maison en la ville d'Avalon, tenant par darriers es viez murs du chastel d'Avalon. » Doit-on voir là une trace d'une enceinte primitive restreinte, ou seulement des murailles ruinées ?

(2) Quittance de 9 fr. 4 gros 1/2 « pour façon de la haye tout autour

Le rétablissement des murailles et des tours de l'enceinte fut l'objet de longs travaux dont les comptes de la ville nous ont conservé les détails. Mais il faut consulter un plan de la ville pour comprendre les dispositions des fortifications de ce temps.

La ville d'Avallon n'est accessible que du côté du nord. Sa forme, un peu allongée du nord-ouest au sud-est, se prolonge ensuite par une longue pointe qui s'avance au sud et domine le cours de la rivière du Cousin.

Il est probable que, dans les temps primitifs, l'enceinte était oblongue et se fermait à l'endroit de la porte de la Boucherie où s'élève la tour de l'Horloge. Mais la fondation des églises de Saint-Lazare et de Saint-Pierre a amené au ^{xii}^e ou au ^{xiii}^e siècle (époque des premières fortifications dont il reste quelques vestiges), à enfermer cette partie dans la ville.

Les travaux du milieu du ^{xv}^e siècle donnèrent à Avallon un caractère de force remarquable. On y accédait par trois portes seulement. Suivant les documents du temps, l'enceinte était défendue par des tours nombreuses qu'il est difficile de reconnaître aujourd'hui. Voici les noms qu'on leur donnait au ^{xv}^e siècle :

Tour de la porte Auxerroise,
du Haut-Pan, près la porte Auxerroise,
de Pontaubert,
d'Auxon,
de Saint-Brancher,
de la Petite-Porte,
Friant,
de l'Escharguet ou de l'Élu,

de la ville d'Avalon, de boucheure de paulx et d'espines. » — 1^{er} mai
1486. (Arch. civ. de la ville.)

Tour de Bredelaine, qui était du côté est de la Grande-Porte, et d'autres encore, désignées par les noms des maisons dont elles étaient voisines.

Voici l'application de ces noms sur le plan, d'après les recherches que j'ai pu faire :

- A Vieille bastille ou Bicêtre, avec passage voûté; détruite.
- B Porte extérieure plus moderne que la bastille.
b logement du concierge.
- C Porte intérieure.
- D Vestiges des anciens murs de la ville.
- E Tour du Magasin, qui porte des caractères du ^{xii}^e siècle.
- F, I, Q, R, Éperons avec tourelles en saillie.
- G Tour de l'Escharguet ou de l'Élu, non loin des Ursulines, encore existante.
- H Place d'une tour antérieure au ^{xv}^e siècle.
- J Poterne détruite.
- K Tour Gaujard.
- L Tour du Chapitre.
- M Tour des Vaudois.
- N Tour carrée, existante, dite le fort Mahon.
- O Porte neuve, détruite.
- P Tour de Pontaubert, détruite.
- S Porte Auxerroise, détruite.
- T Tour du Haut-Pan ou de l'Oiseau, détruite.
- U Tour encore existante.
- V Tour de l'Horloge, appelée autrefois porte de la Boucherie.
- X Chaussée romaine, à 2^m du niveau du sol actuel, et bordée de tombeaux gallo-romains.

La paix qui régna pendant quelques années entre la France et

la Bourgogne, après le traité d'Arras, fut très-profitable à la ville d'Avallon, pour le rétablissement des murailles et des fortifications. Nos comptes vont nous instruire des détails de ces grands travaux.

En 1443, les habitants employèrent les sommes provenant des octrois accordés par le duc Philippe-le-Bon, sur le vin vendu en détail, sur la courtepinte et le grenier à sel, et sur les denrées, pour les fortifications.

Le receveur fait travailler aux tours de l'enceinte, savoir : à la tour de la Petite-Porte, à la tour derrière la maison de Pierre de Presles, qui fut bâtie par Jehan Pichelin, maçon à Seignelay, moyennant 80 francs pour la main-d'œuvre.

Girard Gaillard et Regnier Jehan, maçons à Avallon, font 25 toises de murs auprès de la Petite-Porte (1).

En 1447, on travaille à la tour naguère élevée auprès du presbytère d'Avallon, et aux fausses brayes, c'est-à-dire aux créneaux qui étaient depuis la tour Ronde jusqu'à celle de Pontaubert.

Guiot Nauldin, charpentier, ôte les cintres de la voûte de la tour nouvellement faite derrière l'hôtel de Pierre de Praelles, et les monte dans la tour de l'hôtel de Jean Camus. Cette dernière tour fut construite alors, ainsi que les fausses brayes d'alentour, par Jehan Poulier l'aîné et son fils Jehan, tous deux maçons demeurant à Avallon. Ils avaient fait avec le receveur un marché qu'on appelle *cyrograffe*, pour la somme de 85 francs, et l'on n'avait pas manqué de boire les vins.

Des maçons de Ligny-le-Châtel, qui avaient été appelés pour soumissionner ces travaux, n'osèrent s'en charger à un prix inférieur à ceux de Poulier. On leur paya aussi les vins.

(1) Arch. de la ville, chapitre 26, n° 1.

Colas Mirebeaul et Girart Guillart, maçons, firent alors 80 toises de fausses brayes, « depuis la tour Ronde qui est derrière l'hôtel au pourpoincet jusqu'auprès de la tour de Pontaubert. » Ce travail coûta, à 8 gros la toise, 53 fr. 4 gros. On leur mettait tous les matériaux en place, l'eau exceptée.

On attaqua ensuite la tour de la porte Auxerroise. Jean Sentier, maçon de Dijon, *divisa* (fit le devis) de la besogne et reçut 3 gros. Jehan Poulier fit le marché de la reconstruction pour 140 fr., et il obtint l'année suivante une indemnité de 8 fr. parce qu'il avait perdu sur son entreprise.

La pierre de Champrotard est employée pour ces grands travaux.

En 1452, Jehan Poulier et Colas Mirebeaul élèvent une tour derrière l'hôtel Guiolot.

La charpente de trois tours nouvellement faites provient de la forêt d'Hervaux.

En 1454, Philibert Descloix construit les allées de la grosse tour de Berdelaine et on y employa le bois de la ville. On répare la Grosse tour et la tour Carrée, proche la Vicomté.

Le compte de 1456 nous parle de la tour dernièrement faite derrière la maison de Jehan de Clugny, « dès-devant la porte Auxerroise ; » ce personnage demeurait tout auprès de cette porte. On acheta alors à Paris quatre bannerettes pour planter sur la tour de la porte Auxerroise et sur celle située derrière la maison de Guiot Naudin. Enfin, on éleva une tour sur la porte de la Boucherie, destinée à servir d'horloge et de tour du guet. Nous en avons parlé au § horloge.

On augmente encore les moyens de défense, en faisant élever une haie d'épines sur les fossés de la ville.

En 1464, des maçons *limosins* étaient venus « cuidant mettre à point la tour de l'*ault pan* (du Haut-pan) ; » mais ils ne purent

accepter les conditions du marché, et on leur donna un gros pour le vin. Le 27 mai, Guillaume et Louis de la Brosse, frères, maçons, et leurs associés André Nigon et Guillaume Jehandeaul, se rendirent adjudicataires, à 29 gros tournois la toise de sept pieds et demi (1).

La tour du Haut-pan devait avoir à la base 9 pieds d'épaisseur. On emploie aux fondements, aux talus et aux canonnières, 100 quarterons de pierres de taille de Champrotard, au prix de 12 francs le cent.

L'enceinte de la ville était à peu près achevée en 1466; il ne restait plus qu'à compléter les mesures de défense. MM. de Thianges et de Rivière ou de Rières vinrent alors visiter la ville pour connaître l'état de ses fortifications. C'est après cette visite qu'on fit le boulevard de la porte Auxerroise, sorte de fortification avancée, formée de massifs de pierre surmontés de palissades.

Les seigneurs voisins montrèrent en cette occasion leur bonne volonté pour la ville d'Avallon, dont la caisse était fort à sec. M. de Chastellux permit aux habitants de prendre du bois dans ses bois de Sery et d'Usy. M. de Villarnoux fit de même; mais son chapelain et son capitaine de Marault exercèrent leur droit de forestage sur les nombreuses charretées de bois qu'on enleva.

En 1472, on construisit une grande barbacane sur la grande porte et on éleva deux *moineaux* de bois qui étaient percés d'*huis* de distance en distance, pour battre le long des murailles, entre la tour Bredelaine et la grande porte, et auprès de la tour du Haut-pan.

A partir de ce moment, il ne fut plus guère fait que de menues réparations qui ne changèrent rien à l'état de l'enceinte.

(1) Archiv. de la ville. chap. 26, n° 1^{er}.

Les habitants rassurés contre les dangers d'un coup de main montent bravement la garde derrière les tours et font le guet avec soin au haut de l'horloge, jusqu'à la chute de la Bourgogne, en 1477.

Après cet événement, les tours perdirent de leur importance pendant un temps et on les loua aux habitants. En 1495, elles se payaient, suivant leur commodité, de 5 à 12 sous par an.

PORTES, MURS ET FOSSÉS.

Il y avait à Avallon deux portes principales, appelées la Grande-Porte et la porte Auxerroise, et une petite porte appelée aussi la porte de Mauvais-Chien (1).

La grande porte formait une double entrée reliée par un long passage voûté. En dehors étaient les barrières qu'on convertit en porche, postérieurement au temps dont nous nous occupons. En 1447, on répara le pont-levis.

La porte extérieure du xv^e siècle s'appelait Bastille, et Bicêtre au dernier siècle. Elle était défendue par deux tours rondes.

La porte Auxerroise, ainsi nommée parce qu'elle conduisait sur le chemin de la ville d'Auxerre, était protégée par une tour qu'on refit en 1447 (V. le plan, S.) Elle tomba en 1495.

La Petite Porte conduisait à Cousin-le-Pont (2) (plan lettre J) ou aux vignes de Corbereaul. Elle était défendue par 3 barbacanes en 1471.

Suivant un règlement de 1439, la Petite Porte était fermée les jours de foires ; et la moitié des portiers faisait le guet dessus pendant que l'autre moitié aidait à garder la Grande-Porte.

(1) Actes du Chapitre d'Avallon, xv^e siècle.

(2) Compte de 1472.

Ce même règlement défendait « que nuls des habitants ne viennent à la grande porte fors que ceux qui y sont ordonnez, à la paine de 2 s. 6 d. t. d'amende, et aussi que nulles femmes doresenavant ne vieignent à ladite porte ne sur les murs, sur ladite paine. Lesquelles femmes les dixainiers auront le pouvoir de faire descendre (1). »

Mais il n'est aucunement parlé dans cet acte de la porte Auxerroise. Cependant elle existait neuf ans après et il n'y a nul doute à avoir, à l'inspection d'un plan de la ville, qu'elle ait toujours existé. On doit supposer qu'elle était murée alors, comme cela avait lieu souvent dans les villes, afin de rendre la défense plus facile. Et ce qui porte à le croire, c'est qu'il y avait des gardes en 1454, qu'on creusa le pont-levis en 1466, et que M. de Chastellux fournit le bois pour faire le boulevard, l'année suivante (2).

Les fossés de l'enceinte, bien qu'établis d'après le règlement de 1439, reçurent des développements postérieurement; la partie de la Grande-Porte à la porte Auxerroise fut creusée en 1466.

On fit de grandes réparations aux murailles en 1472.

Il y avait un chemin au pied des murailles; la procession de la ville y passait en 1495, en sortant par la Grande-Porte et en rentrant par la Petite.

ARTILLERIE, MUNITIONS, LEVÉES D'HOMMES.

On ne connaît pas, après la reprise d'Avallon par le duc de Bourgogne, en 1433, l'état de l'artillerie de la ville, et le règne de Charles VII se passa à peu près tout entier sans qu'on y pourvût; si ce n'est qu'en 1457, Guillaume de Tarnay vint par

(1) Arch. de la ville.

(2) Comptes de 1465, 1466.

ordre du duc, savoir « quelle artillerie avoit en ceste ville, tant de celle de Mgr du temps du siège, comme aultrement. »

Mais lorsque Louis XI fut assis sur le trône de France et Charles-le-Téméraire sur celui de Bourgogne, les choses changèrent de face, et les dangers de la guerre devint la préoccupation continuelle des villes qui se gardaient elles-mêmes, et qui n'aimaient guère plus à recevoir les soldats de leur souverain que ceux de ses ennemis.

En mai 1466, Jean de la Croix, enclumier, fait pour la ville une serpentine qui coûte 17 francs 4 gros 8 doubles. Elle pesait 350 livres. Trois compagnons la portèrent en la tour Bredelaine, où elle fut montée par Étienne Bouley, chambrilleur, et par un maréchal.

On achète une seconde couleuvrine du commandeur de Pontaubert. — Seize livres de salpêtre pour faire de la poudre à canon, et un sac de cuir pour la mettre.

— Mars 1467. On envoie quérir, à Presles, trois serpentines et deux couleuvrines, un moule à faire plommez (1), et 30 livres de poudre à canon, prêtées par M. de Presles. — Un marchand de Chalon vend 50 livres de salpêtre et 30 livres de soufre à la ville. — On fabrique de la poudre. Un homme la bat; on y met une pinte de vinaigre pour la broyer.

Guillaume Bauldot, *collovrinier*, vend une couleuvrine 11 gros.

Mgr de Pissy prête aux habitants un veuglaire (2) qu'on amène à la ville, de son château de Pissy. Il loue cette pièce d'artillerie fort cher. Voici ce que dit le comptable :

» Payé 4 francs à M. de Pissy par le commandement de mes-

(1) Massue garnie de plomb.

(2) Canon de fonte.

» ditz sieurs et habitans de ladite ville, pour le louage d'ung
 » veuglaire louhé par led. seigneur de Pissy ausdiz habitans, en-
 » semble quatre aulnes de drap de gris qu'on bailla audit sei-
 » gneur, compris esditz quatre francs.

» Item quatre aulnes de blanchoz en large pour faire doubleure,
 » baillées par mesd. sieurs, comme apport par leur roole signé
 » de leurs seings : 20 gros.

» Guyot Quarrey de Pisy, faiseur de traict et de pouldre à
 » canon, fait 300 traits.

» Une salade à visière baillée à Jacot Julien, par le comman-
 » dement des habitans et ordonnance de messieurs, quand il
 » fut institué archer par la ville, pour les archers qui furent
 » faits et mis sus par l'ordonnance de Mgr le duc, touchant le
 » temps qu'il estoit à Montlhery : 20 gros 1/2. »

On acheta aussi de Pierre Clugny un haubergeon pour cet
 archer, au prix d'un écu d'or.

Le veuglaire de M. de Pisy lui est rendu le 13 janvier 1469.

On acheta, la même année, une couleuvrine de fer à chambre;
 et, à Dijon, « du salpestre et autres estouffes pour faire de la
 pouldre de canon. »

L'année 1471 vit augmenter beaucoup les préparatifs guer-
 riers.

Au mois de mars, le receveur achète seize sacs de cuir pour
 mettre de la poudre à canon, et l'assortir selon les bastons (4)
 de la ville, savoir : cinq grands sacs pour cinq serpentines, un
 autre moyen pour une couleuvrine à cheval, et dix petits pour
 dix couleuvrines.

M. de Prelles prête de petites serpentines.

(4) Armes à feu.

On fait fabriquer 4,800 traits et vires armés de fers, et 4,500 de traits à arbalète. On achète 60 livres de plomb « pour mettre es plombées, » pour l'artillerie de la ville.

Une levée de douze *piotons*, autrement dit de soldats à pied, devait s'exécuter à Avallon. Le bailli de la Montagne pressait vivement pour qu'on les envoyât à Chalon, d'autant plus qu'ils y étaient déjà allés et en étaient revenus.

M. de Ragny, capitaine d'Avallon, qui était chargé de cette commission, fit la sourde oreille, à la sollicitation de la ville, qui lui donna « un corset pour évadé de mettre sus des piotons » que on vouloit mettre par commandement de M. de la Montagne : prix 8 fr. 9 gros. »

Cependant un sergent avait ajourné les bourgeois d'Avallon à Semur, au samedi de l'Ascension, pour fournir les 42 piotons pour l'armée du duc ; et noble homme Henry, bâtard de Thoisy, et Guillaume Brocart de Semur, commissaires députés par Mgr le bailli d'Auxois « pour mettre sus des piotons pour l'armée de » Mgr par ordonnance de messieurs les nobles, président et gens » du conseil à Dijon » étaient venus à Avallon et avaient ordonné la levée ; mais ce fut en vain.

En 1472, Jean Mangart, serpentiniier, fait deux serpentines de fer au prix de 42 écus d'or. Il « adrece aussi par dedans » la serpentine faite par Jehan de la Croix et y fait deux chambres.

Cette fois, la levée des piotons paraît s'être exécutée, car la ville envoya un messenger à Montréal pour porter des lettres au bailli, à ce sujet, et rien n'indique de dispositions à se soustraire aux ordres supérieurs.

Sous Louis XI, en 1484, des levées de gendarmes eurent lieu dans l'Avallonnais. Messire Jehan de Futteville, lieutenant gé-

néral du bailli d'Auxois, vint à Avallon « faire mectre sus et em-
» point et grant nombre de gendarmes tant audit Avalon que du
» pays à l'entour. »

Quatre habitants furent envoyés aux frais de la ville « à Autun
» pour comparoir pour iceulx habitans le 4^{er} mars pour servir
» aux frais de la guerre, selon les lettres du roy. »

Ces levées n'étaient pas périodiques et semblent comme un
essai de nos réquisitions modernes.

La ville d'Avallon reçut une garnison en 1484. La compagnie
de Mgr d'Anbijoux, composée de 25 lances et de 50 archers y
entra le 4^{er} avril; mais bientôt deux habitants se rendirent à
Dijon pour solliciter l'exemption de cette lourde charge.

Le 5 janvier 1485, une compagnie d'Ecosseis vint loger à
Avallon; aussitôt maître Jehan Rabier alla solliciter le maréchal
de Bourgogne de l'en faire partir. Les présents de la ville déter-
minèrent une solution favorable et le maréchal délivra l'ordre
d'exemption qu'il fallut encore payer 3 francs 8 gros à son se-
crétaire, pour le droit de grossoyement et de scel.

L'artillerie de la ville, qui avait été placée sur les murailles
pendant les guerres, par Étienne Jullier, fut logée, vers 1484,
dans la tour de Bredelaine (1).

GUET ET GARDE.

Le service militaire était la première des obligations dans les
villes, au moyen-âge. Le règlement de 1439, qui pourvoit à la
garde de la ville, portait : « Quant aucun effroy viendra, que ung
» chacun s'en aille en son guet armé et habillé, à paine de

(1) Compte de 1484.

» vi blancs à appliquer à la dite ville; et sera tenu le dixainier
 » de rapporter les défaillans au receveur de la ville, et baillera
 » par role, et fera ledit dixainier savoir à ses gaites là où ils
 » devront aler. »

Quelques années après, ceux qui étaient assez riches pour se dispenser de faire le guet au clocher de Saint-Lazare payaient 4 blanc ou deux blancs par mois pour s'exonérer. Cela formait le salaire du guetteur de jour, qui logeait dans la tour de l'église du Chapitre. Ceux qui gardaient la porte étaient exempts du guet.

En 1444, la crainte des *écorcheurs*, bandes de brigands qui désolèrent la Bourgogne, fit faire la garde pendant deux mois sur les murailles; et Guiot Chastelain vauqua chaque soir, avec Jean Milot, à établir le guet (1).

On voit, en 1455, que les retrayans des villages voisins d'Avallon, non plus que les habitants de la ville, n'étaient pas très-exacts à faire leur service de garde sur les murs. Il fut dressé un rôle qui s'éleva à la somme énorme de 524 fr., à 6 blancs par chaque délinquant; mais le receveur ne put recouvrer que 41 fr. 9 gros.

Les villages de Pontaubert, Island, Voutenay, la Maison-Dieu et lieux voisins étaient tenus au guet et garde à Avallon, comme y retrayant en cas de guerre. Les habitants de Villeurbain, y étaient également tenus; mais le seigneur de Chastellux voulut, en 1468, les obliger à aller *guetter* dans son château. Ils s'y refusèrent, et les habitants d'Avallon les soutinrent dans leur résistance.

Le guet de nuit sur les murs de la ville « estoit ordonné par messieurs de Corbeil et M. le bailli d'Auxois, depuis le 22 sep-

(1) Compte des fortifications, ch. 26, n° 1^{er}.

tembre 1456. » Au mois de novembre, on fait le guet dans la tour de Saint-Lazare « pour ce que les gens du roy estoient logiez environ. »

Les querelles du roi avec le dauphin Louis, son fils, et la retraite de ce dernier auprès du duc de Bourgogne, au mois d'août, avaient amené à prendre ces mesures de précaution.

Lorsque la tour de l'Horloge fut construite, on plaça le guetteur dans la lanterne, d'où il dominait au loin la campagne, et pouvait signaler les dangers dont l'ennemi menaçait la ville. Jean Duru, guetteur de jour, fit longtemps cet office moyennant 4 gros par jour.

Le guet de nuit sur les murailles et dans les tours était un lourd service.

Il fut fait pendant toute l'année 1467, lors de la ligue du Bien-Public. L'année suivante, Pierre de Prelles fut chargé d'organiser et de visiter le guet, du mois de juillet au mois de novembre.

On prenait les plus grandes mesures pour la garde de la ville dans ces temps périlleux. Le jour des obsèques de M. de Villaroux, le lundi 16 février 1472, on mit dix-huit hommes pour garder les portes, de peur de surprise.

Le duc Charles et ses lieutenants recommandaient instamment, dans les dernières années de son règne, de bien veiller à la garde des portes de la ville, tant on redoutait la garnison royale de Pierre-Perthus.

La mort du duc fit cesser cet état de choses. Cependant on ne négligeait pas trop le service du guet, puisqu'on voit qu'en 1482 on suspendit le guet « à cause de la paix entre le roy et les Flamands (1). »

(1) Compte de 1481-1482.

Il est difficile de donner une idée complète de l'organisation militaire des habitants d'Avallon à l'époque dont nous nous occupons ; cependant, voici ce qui résulte des documents :

Le capitaine élu par les habitants, et qui était toujours un guerrier et le plus souvent un noble des environs, commandait la ville. Les bourgeois étaient divisés en compagnies conduites par des dizainiers. Ils étaient convoqués au son de la cloche de l'Horloge, et devaient sortir revêtus de leur haubergeon et portant un bâton défensable, c'est-à-dire une arbalète ou toute autre arme offensive.

L'artillerie, c'est-à-dire les canons, les couleuvrines et la poudre, était confiée à la garde de certains des habitants qui, « à ung effroy » étaient tenus de la conduire aux lieux qu'on leur désignait. Ils formaient ainsi une compagnie d'artillerie (1).

La garde des portes était confiée à des hommes qui y demeuraient.

HORLOGE.

L'horloge ou le beffroi d'Avallon est l'édifice le plus élevé de la ville. Il rappelle les souvenirs guerriers de la cité, les temps périlleux où, au son de la cloche, chaque habitant se revêtait de son haubergeon et, le pot en tête, le bâton défensable à la main, il courait sur les murailles repousser l'ennemi.

Chaque ville de la France *d'oïl* avait son beffroi ; c'était le symbole de la commune. Mais ces édifices ont disparu peu à peu, et je crois qu'à partir d'Avallon, en remontant vers l'est, on n'en rencontre plus.

Le beffroi d'Avallon est un vaste édifice à étages couverts

(1) Arch. de la ville, règlement de 1439.

d'ardoise et percé à sa base d'une large arcade qui fait communiquer avec la partie de la ville où se trouve l'église collégiale de Saint-Ladre et la paroisse Saint-Pierre.

C'était primitivement le portail ou la porte de la Boucherie.

Au milieu du xv^e siècle, les habitants résolurent d'y édifier un vaste beffroi pour y placer l'horloge, et le guet qui se faisait jusque-là dans le clocher de Saint-Ladre.

L'année 1455 vit commencer les travaux. Ce fut Jehan Béry, maître maçon, qui les dirigea. Il taillait lui-même la pierre avec ses ouvriers.

Le receveur de la ville pourvoyait à toutes les dépenses de journées d'hommes, de charretiers et d'achats de pierre, chaux, sable et échafaudages. Les pierres de taille venaient de la carrière de Champrotard et étaient amenées par de nombreux charretiers de Lucy, d'Annay et de Thory.

L'un d'eux amena 26 quartiers pour l'arc du grand portail de la tour.

Pierre Bernard, royer (1), construisit un camion à trois roues pour charroyer les pierres de taille : payé 12 gros, 4 blanc.

Estienne Bouley, chambrilleur, fit les moules et autres choses de son métier servant à la tour.

Un individu de Coutarnoult vendit 75 marches de viz (escalier), un gros quartier pour faire le *neufault* et le fondement de la viz, le tout sortant de Champrotard.

Les maçons travaillèrent jusqu'au mois de novembre, et à la Saint-Martin on couvrit les murs nouveaux de genêts pour les garantir de la pluie.

L'année suivante, continuation des travaux ; et, comme la tour

(1) Charron

s'élevait, on emprunta les poulies de cuivre de l'église Saint-Pierre-sous-Vézelay pour monter les pierres.

« Jehan Beaulcorps et Jehan Pottier, maçons, taillèrent en » tâche cent quartiers (de pierre) pour faire quatre fenestres à vo- » sure et une huisserie garnies d'artières, lesdites cinq artières » oultre et par dessus, moyennant 14 francs ; comme appert par » le cirograffe. »

Les voûtes de la tour furent faites en cette année, mais on couvrit encore les murs de paille au mois de décembre.

En 1459, Nicolas Boulevault et Nichot Michot, charpentiers à Avallon, élevèrent la haute charpente qui surmonte la tour de l'horloge. Le devis détaillé de cette construction, dressé par le premier des deux ouvriers, est d'une grande précision et rempli de détails techniques curieux (1). Après l'établissement de deux planchers successifs sur la maçonnerie; il élève une plate-forme solide sur laquelle il fonde le comble de la tour. Sur la terrasse « qui sera à clervoies ornées de moulures, » il pose, aux 8 angles, des gargouilles pour jeter l'eau au loin. Au-dessus de la terrasse s'élevait le clocher proprement dit surmonté du *plombeau*, et mesurant 19 pieds de hauteur. D'après les détails de ce devis, on peut compter que cette tour en charpente était élevée de 56 pieds.

Guillaume Barbe, serrurier à Avallon, y travailla de son métier.

Adrien Philippe, plombeau (plombier) de Bar-sur-Seine, couvrit la tour de plomb. Etienne, le chambrilleur, fit les huisseries.

La cloche de l'horloge, qui avait été renouvelée en 1473 par l'achat d'une cloche du poids de 522 livres fait à Jean Payen, de Cravan, fut refondue en 1481 et considérablement augmentée.

(1) Arch. de la ville, chap. 28, n° 1^{er}.

Son poids s'éleva à 3000 livres ; et comme on n'avait pas assez de métal, on en fit rechercher dans les villages voisins.

Le receveur de la ville pourvut, comme d'ordinaire, à tous les frais de cette opération. Par le marché de façon fait avec Symon Boisot « cloichetier, » par le lieutenant du bailli et les *Vérifieurs*, il lui fut accordé 30 livres pour son salaire ; et on dépensa chez Odebert, hôtelier, 20 sous pour les vins du marché.

Le moule fut établi sous la halle. — On amassa deux muids de fiente de cheval et 6 livres de bourre pour *corrier* avec la terre.

De plus, 622 œufs et 15 pintes de vin, de l'huile et de la cire ; tout cet amalgame servit pour faire la chappe de la cloche. On mit en réquisition les soufflets des maréchaux de la ville, et, le 15 mars, sept hommes furent employés « tant au souffler en fondant la cloche que autrement pour icelle. » La fonte opérée, la cloche fut montée le 20 mars dans la tour de l'horloge, par Huguenin Corbier, charpentier.

Le jour de la fonte mit en mouvement beaucoup de gens qu'il fallut nourrir.

Le receveur paya 3 francs, 7 gros 4 niquets, pour 103 pintes de vin blanc, à 5 niquets l'une, « tant pour le disner, gouter et souper » per de ceux qui ont aidé à fondre la cloche, auquel souper » estoient 42 hommes. » Il y a de plus 5 douzaines de pains de 10 gros, et un tiers de mouton, une épaule de veau et une côte et demie de vache pour le prix de 14 gros.

Puis, 22 compagnons ont aidé à monter la cloche, et ont goûté et soupé ; prix : 2 fr. 5 gros.

Le Chapitre de Saint-Lazare donna 12 francs tournois pour aider à la fonte de la cloche.

L'horloge qui avait été placée dans l'église de Saint-Julien pendant les travaux que nous venons de rapporter fut rétabli la tour de l'horloge.

Voici comment le fait est narré dans le compte :

« Payé à Alexandre Menin, demeurant à Auxerre, pour ses
 » despens seulement, la somme de 6 fr. 9 gros, dûs par marché
 » fait avec noble homme Jehan Martinot et les Vériffieux, pour
 » ses peines d'avoir tresmuée le reloige de ladite ville, de l'église
 » Saint-Julyen et empourté, mettre et asseoir en la tour appelée
 » la tour du reloige..., et iceluy mettre a point tant de mar-
 » teaux que d'autres ferrailles. »

On acheta à Auxerre une enclume pesant 56 livres pour forger le marteau de la cloche de l'horloge.

Un dernier travail fait à la tour de l'horloge, et qui n'est pas le moins singulier, est celui-ci. Compte de 1485 : « à Pierre
 » Champion, chambrilleur à Avallon, pour avoir fait un conteur,
 » douze escabelles et un banc enfoncé à mettre en la chambre de
 » la tour du reloige : 15 francs $1/2$, de marché fait à luy par les
 » Vériffieux de la ville ; ferrure dudit conteur et des aulmoires de
 » piarre de la tour. »

Cette mention concerne la chambre située au second étage de la tour et où se réunissaient les échevins ; ce qui eut lieu jusqu'à la fin du xvi^e siècle.

PAVAGE ; CHEMINS ; PONT.

Le pavage d'Avallon ne date pas d'avant le milieu du xv^e siècle. Avant cette époque, les rues étaient remplies de boue, et probablement comme dans celles de Dijon avant le xiv^e siècle ; les immondices encombraient la circulation, et l'on était loin de ces belles chaussées nettes et propres qu'on arrose à volonté d'une eau abondante.

Au commencement de 1456, on fit venir des *paveux* pour visiter le *pavement* de la ville. On les hébergea chez Boivin le

tavernier, moyennant 3 gros. Mais ce ne fut qu'en 1460 que le projet de pavage fut exécuté. Un paveur de Picardie vint encore examiner le pavement, et s'en retourna après avoir été régalé à la taverne. Puis, le 12 septembre 1460, un marché, pour paver la ville, fut passé à cet effet par le lieutenant du bailli d'Auxois et par Jehan Mauvoisin et Guiot Chastelain, avec André André, paveur. Il devait être payé au prix de 3 gros la toise; « et lui doit-on tout mettre en place, » dit le compte. Il pava d'abord la place devant le puits de la Grand'Rue.

Et comme les habitants ne se pressaient pas de concourir à l'exécution de l'entreprise, en amenant chacun au devant de leurs maisons les pierres et le sable nécessaires au pavage, le bailli lança un mandement portant que, si dans huit jours tout n'était pas prêt, tout délinquant serait condamné à 60 s. d'amende au profit du duc.

On doit croire que la crainte de payer remplaça le zèle du bien public qui pouvait manquer à certains habitants, qui trouvaient bon ce qu'avaient gardé leurs pères. Je ne sais si le duc de Bourgogne d'alors se préoccupa de la répartition des travaux au devant de chaque maison, comme le fit un de ses ancêtres à Dijon, en 1300. Celui-ci, non content de la part afférente à chacun à proportion de la largeur de la façade de sa demeure, ordonna que les riches feraient le pavé des pauvres; il faisait ainsi de l'impôt progressif sans s'en douter.

En 1461, on pava devant l'église Saint-Julien. Des lacunes dans les comptes ne permettent pas de suivre ce travail et d'affirmer qu'il ait été achevé au xv^e siècle. En 1469, on pava une partie de la Grand'Rue, depuis le puits jusqu'à la grande porte, à 2 gros la toise.

Les chemins alentour d'Avallon réclamaient des réparations, ou plutôt demandaient à être sérieusement rétablis, car, en

1454, les chemins de Cousin « avoient roches qui empêchoient et gardoient les allées des chevaux. » On fit donc rompre ces roches à l'aide des coins de fer et des pics appartenant à la ville.

En 1472, on rompt encore force roches sur le chemin de Cousin-la-Roche à la ville et sur celui de Cousin-le-Pont à la petite porte; comme de tous côtés, encore, les roches granitiques montrent leurs pointes sur les bords des chemins, on peut se figurer ce que c'était alors.

La voie antique d'Autun à Auxerre, qui longeait l'extérieur de la ville et passait dans le faubourg d'Avallon pour rejoindre ensuite le chemin d'Auxerre, n'est pas mentionnée dans ces travaux. Il est certain qu'elle existait encore, mais on se gardait bien d'y toucher.

Le pont du Cousin, réparé en 1452, fut reconstruit tout entier en 1457. Il était en bois.

HÔTEL DE LA VICOMTÉ.

Les sires de Chastellux étaient vicomtes d'Avallon dès le xiv^e siècle. En 1328, Jean, l'un deux, acquit par échange de Guillaume et de Guiot de Barges, écuyers, « deux portions de la tour et du maisonnement de la vicomté, situé près de la porte par laquelle on va au faubourg Saint-Martin. » Il acquit aussi, vers le même temps, les droits de Hugues de Montperroux sur la vicomté (1). La situation de cet édifice auprès de la Grande-Porte de la ville n'est pas douteuse, d'après le terrier du roi de 1486 et le récit de l'attaque de cette porte, par le maréchal d'Aumont, en 1590. Voici les termes du premier document : « les droits de la vicomté

(1) Arch. de la ville, chap. 83.

» sont tels, assavoir une maison forte de murailles sans huiz,
 » fenestres ny couverture, joignant à la Grande-Porte dudict
 » Avalon du costé de Dijon ; » et l'on ajoute dans un extrait du
 même acte fait au dernier siècle, l'emplacement de cette maison
 a été acquis par la communauté d'Avallon, du sieur de Chastellux,
 et fait partie d'une rue appelée le Tripot, et d'une cour appelée
 Bicêtre (1).

Après la reprise de la ville, en 1433, le duc Philippe permit à
 messire Claude de Chastellux, vicomte d'Avallon, de mettre l'hô-
 tel de la vicomté sur un pied tel qu'il pût servir à la défense
 générale d'Avallon, et ce seigneur promit en reconnaissance de le
 lui rendre à sa première réquisition. Le lieutenant général du
 bailli d'Auxois dressa, de concert avec six bourgeois, un dessin
 des travaux à y faire. On voit, par cette pièce, qu'il était alors
 dans un mauvais état. Mais on ordonna que les fossés qui l'en-
 touraient seraient élargis et portés à trois toises de sept pieds
 et demi. Que la grosse tour qui avait six à sept toises de hauteur
 et quatre à cinq de diamètre, serait garnie « sur chacun quarron
 » d'une eschiffe (2) de boys de deux pieds d'espez pour la deffense

(1) Le fief de la vicomté d'Avallon était, comme on l'a vu, advenu par
 achat aux sires de Chastellux. Il relevait du duc de Bourgogne. Après la
 réunion de la Bourgogne à la France, les habitants d'Avallon en achetè-
 rent les bâtiments, et les droits seigneuriaux furent engagés au Chapitre
 Saint-Lazare.

Le vicomte d'Avallon percevait 25 livres de taille sur divers habitants ;
 il jouissait de tierces qui valaient 6 septiers de blé froment, seigle et
 avoine ; du ban-vin, au mois de mai, qui durait 15 jours. De plus, les
 habitants devaient 1 denier parisis, par feu, au sire de Chastellux,
 vicomte d'Avallon, pour droit d'usage et de forestage dans les bois et
 rivière d'Avallon, et pour le droit de chasse qu'ils y exerçaient.

(2) Construction en bois élevée sur l'édifice.

» d'icelle. » La seconde tour de l'hôtel, qui était demeurée plus basse que la grosse dut être élevée à sa hauteur et munie d'eschiffes. La porte d'entrée de l'hôtel, ouverte dans la basse tour « en forme d'angle de panier, » donnait sur les murs de la ville et l'accès en était difficile. Sur le fossé s'étendait le pont-levis, devant était un pont dormant, puis venait une barrière volante avec une porte commune; « et avec ce une planche mobile qui » s'abattera sur les murs de la ville et se relevera du côté de la » vicomté (4). »

**PRÉSENTS FAITS AUX PERSONNAGES NOTABLES QUI PASSENT PAR
AVALLON, OU QUI PROTÈGENT CETTE VILLE.**

Voici un usage qui a eu une grande durée dans le passé et qui ne semblait alors pas, comme aujourd'hui, blesser ceux qui en étaient l'objet. Il est du reste encore pratiqué en Orient comme une chose toute naturelle et très-convenable. Mais il est tout-à-fait tombé en désuétude en France, depuis la fin du *xviii^e* siècle.

Les seigneurs voisins d'Avallon, les officiers envoyés par les ducs pour la visite des fortifications, les grands personnages de passage dans la ville, tous sont l'objet d'attentions de la part des bourgeois qui espèrent par là obtenir leur protection. L'énumération des seigneurs qui figurent dans les comptes aura l'avantage de faire connaître leur passage à Avallon et la manière dont ils y ont été reçus.

On remarque que la nature des présents varie peu : le vin, le poisson, des moutons, des veaux, de l'avoine, sont le menu accoutumé. Les voyageurs se défrayaient de cette façon, eux et leur suite, sans bourse délier.

(4) Arch. de la ville, chap. 83, n° 4. (V. sur le plan AA.)

Au mois de juin 1435, Mgr. le comte de Fribourg, « capitaine et général gouverneur de Bourgogne, » allant au siège de Coulanges, passa par Avallon : vite on s'empessa d'acheter chez Henri Chastelain, deux muids de vin, l'un blanc et l'autre rouge, au prix de 14 francs, et on les offrit à ce seigneur, qui les accepta.

— 1452, au receveur d'Auxois, de par la ville, une anguille et un brochet. Ce receveur voulait s'opposer à l'exécution des lettres du duc sur l'octroi de la moitié du huitième de vin et de la courtépinte. Il fallait bien l'adoucir.

M. de Villarnoul prétendait contester aux habitants leurs usages dans certains bois. Il vint à la ville pour conférer sur cette question. Le lieutenant du bailli, Pierre de Praelles, André Petite, Jacob Dehan et le receveur, allèrent le trouver nantis d'un demi veau et d'un demi mouton, du prix de 9 gros, et ils parlèrent de l'affaire en dînant.

Quelque temps après, le même Mgr. de Jaucourt, seigneur de Villarnoul, revenant de Flandre, on lui fit présent de deux *darnes* de saumon et de deux cymarres de vin (1). Ce seigneur étant mort en 1456, fut enterré à Avallon, en grande pompe; l'abbé de Vézelay et Mgr. de Pisy assistaient à la cérémonie et reçurent, en présent de la ville, 14 pintes de vin, 12 pains blancs et un septier d'avoine (2). Comme Mgr. de Jaucourt était des amis de la ville, on paya les frais de luminaire faits à son enterrement par les confréries de Notre-Dame et de Saint-Pierre.

— En 1454, la ville était surchargée par les taxes des fouages. Ayant appris que l'abbé de Saint-Martin d'Autun, personnage important, était à son château de Girolles, au mois de jan-

(1) Mesure de vin dont la contenance m'est inconnue.

(2) On fit l'obsequé de M. de Villarnoul en 1473. Est-ce de celui-ci ou de son fils?

vier, Pierre de Prelles, Jehan Mauvoisin et d'autres notables, résolurent de l'aller solliciter de s'intéresser à leur position, et ils emportèrent un veau gras et dinèrent avec lui.

— A la Saint-Martin 1452, ils lui avaient déjà envoyé en présent huit fromages à sa même résidence.

François l'Arragonnois, seigneur de Pisy, arriva à Avallon le jour de la tenue des assises, à la Chandeleur 1453 : vite on lui envoya 6 pintes de vin et 1 bichet d'avoine.

— En février 1456, le bailli d'Auxois passait à Avallon ; il reçut en présent 40 pintes de vin, un veau et un setier d'avoine. L'archidiacre qui faisait la visite des églises de son office, se trouvant à Avallon la semaine avant Pâques fleuries, reçut 42 carpes.

— MM. de Croy et Simon de Lalain, ambassadeurs ordinaires du duc, passèrent à Avallon dans la semaine avant Noël ; ils ne pouvaient manquer de recevoir les présents ordinaires. Le compte de cette année porte qu'on leur donna 42 pains, 43 pintes de vin et 1 setier d'avoine.

Ils traversèrent de nouveau la ville le 4 mars 1457, mais cette fois ils allaient en ambassade auprès du roi. Laissons parler le receveur :

« Présent de 8 pintes de vin vermeil, 42 pains et un septien
» d'avoine à MM. Jehan de Croy, bailly de Hainaut ; Symon de
» Lalain, capitaine de l'Escluse, chevalier ; lesquels estoient et
» passèrent par ceste ville quant ils aloient en ambassade de par
» Mgr. le duc de Bourgogne devers le roy ; avec lesquels estoient
» Toison-d'or le héraul, et plusieurs autres jusques au nombre
» de 36 chevaux. Tous lesquelz furent deffragnés et payez. Les
» despens pour une nuit à la date du 4 mai de ce présent
» compte : 40 francs 2 gros. »

La même année, Jehan de Clugny, conseiller du duc, et l'archidiacre d'Avallon, qui allaient à la noce de la fille du bailli de Vézelay, reçurent un présent de pain et de vin.

— En 1467, le lundi avant la Saint-Vincent, le maréchal de Bourgogne visita Avallon, en compagnie de MM. de Villarnoul, de Rières, de Thianges, et d'autres seigneurs. Ces messieurs, leurs gens et leurs chevaux furent nourris aux frais de la ville. Le maréchal reçut, par extraordinaire, 4 pintes d'hypocras (1).

M. de Villarnoul veillait activement à la sûreté des places de l'Avallonnais. Il donna du bois pour faire des eschiffes aux boulevards et il reçut en reconnaissance, au mois de février 1472, un présent relevé savoir : un baril de harengs et 3 livres, un quarteron de sucre fin qui coûtait 17 gros, au prix de 5 gros et demi la livre, plus une livre de figues au prix de 8 doubles.

Quelque temps après, il reçut encore un veau et un mouton.

— En 1471, on fit don à M. de Ragny, chevalier, de deux muids de vin du prix de 6 francs « qui lui avaient été promis pour aucun agreable service qu'il avoit fait à la ville. »

— En 1481, un M. d'Aubijoux reçut de la part des habitants un présent de 2 pintes d'hypocras, d'un setier d'avoine et d'un pain de sucre fin pesant cinq quarts et demi-once.

L'année suivante, le prévôt des maréchaux de France, noble Guillaume Gorguilleret, étant à Avallon le 3 octobre, reçut 2 pintes d'hypocras.

— 1485. Voici un présent qui sent singulièrement la corruption. « Impost de 186 francs et demi mis sur les habitants, par » délibération d'iceulx pour fournir la somme de douze-vingt » francs, pour ung don octroyé à Mgr. le maréchal de Bourgogne » par les gens d'église, bourgeois et habitants d'icelle ville, pour » l'exemption des gens d'armes qu'on vouloit mettre en icelle » ville. »

(1) Breuvage composé de vin, de sucre, de canelle, de girofle et d'autres ingrédients.

Le maréchal était âpre au gain et facile à gagner. En 1495, un nouveau présent de 50 moutons qui fut envoyé à Auxonne et dont son maître d'hôtel donna quittance, éclaircit le règlement de vieux comptes de la ville. C'était là, il faut l'avouer, une singulière façon d'administrer.

MESSAGERS ; POSTES.

Avant l'établissement de services réguliers pour le transport des dépêches, avant la création des postes qu'on attribue, avec raison, à Louis XI, les messagers spéciaux étaient une nécessité de premier ordre pour assurer l'exactitude des communications.

Aussi voyons-nous, dans les comptes d'Avallon, des dépenses fréquentes pour cet objet. Le passage des grands seigneurs exigeait aussi l'emploi de messagers ou plutôt de guides qui les conduisaient à la ville la plus prochaine et leur faisaient éviter l'ennemi, ou les empêchaient de s'égarer.

C'est à Cravan que François Odebert conduit messire Jehan de Croy, Simon de Lalain et leurs compagnons, le dimanche avant Noël 1457. — On loue un cheval pour porter des lettres de MM. de la ville au bailli d'Auxois en 1460 ; les relations fréquentes que la ville avait avec ce personnage exigeaient une correspondance suivie.

Les chances de guerre croissant de jour en jour à partir de 1467, l'envoi de messagers de la ville à Dijon et auprès des seigneurs qui gardaient les places fortes de la contrée pour le duc, devient très-répété, ainsi que les dépêches de ces derniers. Tous ces voyages se font aux frais de la ville ; les messagers des correspondances sont seulement hébergés.

Le service de la poste royale paraît pour la première fois dans le compte de 1481. Il est vrai que la lacune qui existe dans cette

série de documents, depuis 1472, ne permet pas d'assurer qu'il n'ait pas commencé quelques années plus tôt dans nos pays (1).

Le postier ou le *poste*, comme l'appellent les comptes, était résident à Avallon comme centre d'action, et il rayonnait de là sur Clamecy, Semur, Saulieu ou Cravan et même Toucy et Cosne. Il était seulement chargé des dépêches du roi. Mais c'était encore la ville qui faisait les frais du guide et du cheval de ce poste.

« Payé à Pierre Dutartre, barbier, 40 gros pour deux vacations de luy et son cheval pour conduire et guider ung nommé Petit Jehan, poste du roy, d'Avallon à Semur, le 6 may et d'Avallon à Clamecy, le 11 du même mois. »

On compte ainsi dix voyages de ce genre dans le cours de trois mois. Mais le poste Petit-Jean n'était plus à Avallon le 6 juillet, il fallut employer son guide ordinaire.

« Payé à Pierre Dutartre 6 gros pour un voyage d'Avallon à Semur, le 6 juillet, pour avoir pourté des lettres du roy notre sire, adressées au général de Bourgogne, et en deffault de ce que pour lors n'avoit loigez aucung poste du roy audit Avalon. »

En 1482, on paye deux francs pour le louage d'un cheval mené « par les postes du roy à Semur et à Saint-Léonard et Clamecy. »

RESSORT.

La ville d'Avallon était, de temps immémorial, du duché de Bourgogne et du bailliage d'Auxois, dont le bailli venait annuellement tenir ses assises à Avallon.

Louis XI, pour déshabituer la population des anciennes coutumes, défendit, en 1480, de continuer d'y tenir les *jours* accou-

(1) Louis XI créa les postes par édit du 19 juin 1464.

tumés. La chambre des comptes de Dijon mit cet ordre à exécution ; mais les habitants réclamèrent et, en 1494, ils obtinrent une réparation. Etienne Jullier « alla à Auxerre chercher le bailli » de cette ville pour mettre à exécution les lettres patentes touchant le ressort ; » mais le laconisme du compte et le défaut d'autres documents ne permettent que de supposer qu'il s'agissait du rétablissement des assises du lieutenant du bailli de Semur.

MONNAIES. — RAPPORT DES SALAIRES.

Les comptes se rendent ordinairement en francs, gros et blancs ; cependant, de 1453 à 1456, le receveur compte par livres, sous et deniers.

La livre ou le franc étant de 20 sous,

1 livre ou franc vaut 12 gros.

1 gros — 4 blancs.

1 gros — 12 niquets.

1 blanc — 3 doubles ou niquets.

On trouve aussi dans les comptes le florin au trait, valant 15 gros 4 niquets (1).

L'écu d'or de 16 gros.

L'écu du roi de 20 gros, qu'on appelle dans un autre endroit l'écu au lacet.

Les salaires et le prix de quelques objets de consommation sont les suivants et ne varient pas de 1447 à 1481 :

Un manœuvre et terrassier gagne 5 ou 6 blancs par jour ;

Un charretier, 4 gros ;

Un maître maçon et son valet, 5 gros :

Un maçon ordinaire, 9 blancs et 2 gros 1/2 ;

(1) Un compte de la collégiale de Montréal, de 1361, porte : 1 florin 10 gros ; 1 gros 2 sous.

Un homme qui cueille des épines, 4 gros ;

Un charpentier et son valet, 4 sous tournois ;

Un autre charpentier, 2 gros.

Le vin coûte la pinte, 5 niquets; 44 deniers et 4 blanc;

Le bichet d'avoine, 6 blancs ;

4 septier d'avoine, 4 gros ;

4 veau de lait, 40 gros ;

4 mouton, 5 et 7 gros ;

4 chapon, 4 gros ;

4 livre de chandelle, 8 niquets ;

4 pièce de bois équarri, de 2 toises de long, 4 gros ;

4 livre de sucre, 5 gros 1/2 ;

4 livre de figues, 8 doubles.

LÉPREUX.

Le titre de cet article rappelle une des grandes maladies qui aient affecté l'humanité. Le moyen-âge si charitable ne pouvait négliger d'y porter remède ; mais en même temps que l'on fondait partout des asiles pour recevoir les infortunés frappés de la lèpre, on usait d'étranges cérémonies et de cruelles défenses contre eux pour les séparer des autres hommes. On a déjà bien des fois fait connaître les formules qui servaient à constater la nouvelle vie du lépreux, mais je ne sais si l'on a remarqué les pieux adoucissements que l'Église y ajoutait par ses comparaisons des souffrances du lépreux avec celles du Sauveur.

Voici le formulaire en usage au xv^e siècle, dans le diocèse de Sens, qui servira utilement à l'intérêt de ce sujet.

Le lépreux, revêtu de son costume, reçoit le prêtre dans sa maison ; celui-ci vient solennellement le chercher pour le conduire à l'église et tâche, par de bonnes paroles, de lui faire comprendre que l'infirmité de son corps est le salut de son âme.

Arrivé à l'église, le lépreux est placé devant l'autel sous un drap noir placé sur deux tréteaux comme s'il était mort (1) et il entend dévotement la messe, après quoi il est conduit solennellement par le prêtre à la léproserie. Alors celui-ci lui rappelle les paroles de l'Écriture : *Scilicet memorare novissima tua et in eternum non peccabis*. Le prêtre prend une pelletée de terre qu'il jette sur les pieds du lépreux en disant : Sois mort au monde en vivant de nouveau pour Dieu. Il le console et lui recommande la résignation, lui rappelle les paroles d'Isaïe : Jésus souffrit nos maladies et nos douleurs, et il fut comme un lépreux frappé et humilié de Dieu. Il le comparera au Christ dans ses souffrances corporelles, et lui montrera la douce espérance de se réjouir un jour, en esprit, avec Dieu.

Lorsque le lépreux était arrivé aux champs, on lui lisait les défenses suivantes dont le curé lui donnait copie « afin qu'il n'aye cause d'ignorance (2). »

A Avallon, dès qu'un individu était soupçonné d'être atteint de lèpre on présentait requête à l'official d'Autun pour obtenir permission de citer le malade à être visité et ensuite cette opération avait lieu par le *physicien* ou par le chirurgien qui était accompagné d'un barbier.

Le médecin *éprouvait* le malade et, sur sa déclaration, on le *jeta* hors la ville, c'est-à-dire qu'on le conduisait à la léproserie avec toutes les cérémonies accoutumées.

La cérémonie de l'expulsion d'un lépreux était assez dispendieuse; lorsqu'on *jeta*, en 1447, la femme de Maquereaul on fit la dépense de 48 gros chez Pierre de Prelles : « despens de ceux

(1) Cette cérémonie était facultative.

(2) V. le vol. Rituel de Sens; f. 149.

» qui furent avec M^e Nicolas le phisicien, savoir messire Jaques
» Sanse, le curé de Montréal, G. de Prelles et plusieurs autres. »

Les dépenses nécessaires à ces pauvres diables qu'on séquestrait brusquement de la société, tombaient à la charge de la ville. Aussi voit-on, en 1447, « faire dresser un *giest* ou impôt » sur les habitants pour visiter et gecter certains meseaux qui « estoient en la ville. » Au xv^e siècle, le nombre des individus atteints de lèpre était assez restreint ; cependant elle persistait, et les deux sexes y étaient à peu près également exposés. Voici le relevé des lépreux dont font mention les comptes de 1447 à 1480 :

1447, 1 femme.

1455, 1 homme et 1 femme.

1457, 2 hommes, l'un royer, l'autre maréchal.

1460, 1 homme.

1466, 1 homme.

1469, 1 homme.

1474, 1 fille.

1480, 2 femmes.

La ville fournissait aux lépreux leur costume distinctif : la femme de Gautherin Maquereaul reçoit 3 aunes de camelin pour se vêtir, « avec une besasse, ung barris, ung antonoir, une paire de gants et unes cliquettes » (1). En 1456, le même costume et les mêmes ustensiles sont donnés à deux autres malades. Le camelin sert à faire des manteaux.

La *ladrerie* va diminuant de plus en plus. En 1492, il n'y avait à la *maladerie* d'Avallon (2) qu'un lépreux auquel on donne 4 francs pour sa pension pendant l'année.

(1) Compte de 1446-1447.

(2) Compte de la *maladerie* de 1492, arch. de la ville.

Les bouchers de la ville jouissaient alors d'une singulière redevance sur la maladrerie. On leur donna le jour de Saint Syméon 24 cordes (ils étaient 24) « qui leur estoient dehues de coutume (1). »

FAITS DIVERS.

Nous grouperons sous cet article tous ces incidents singuliers qui ne peuvent être considérés comme le résultat d'institutions ou de services communaux, mais qui cependant sont souvent des traits de mœurs tout-à-fait particuliers.

— 1457. Payé 5 gros 1/2 pour deux livres de cire baillée pour le louer des polyes de cuyvre de Saint-Pere soubz Vezelay. Ces quelques mots indiquent que les travaux de l'église de Saint-Père étaient achevés et qu'on pouvait disposer des appareils qui avaient servi à monter les pierres.

— 1460. Payé à F. Haudebert 6 gros, pour avoir été à Vézelay et à Cravan pour trouver messenger pour porter une procuration à Paris.

— 1463. A Guiot Chastellain pour despens fais en son hostel le vendredi avant Saint-Andrier, par Pierre de Praelles, Jehan Maulvoisin, Jehan Leprince, chastellain d'Avalon, le receveur et autres, qui firent les mémoires pour envoyer en Flandre devers Mgr le duc : cinq gros.

— 1464. 4 grans eschelles de bois fait faire par le receveur et emmancher les crothes et forches de fer qui ont esté ordonnés estre faites pour la deffense du feu : 8 gros. On voit là que les précautions contre l'incendie étaient déjà prises au xv^e siècle.

(1) Compte de la maladrerie de 1492, arch. de la ville.

— 1468. Trompette achetée 2 francs pour faire les crys de la ville quand besoin sera.

— 1473. Les gens de Mgr. de Chastellux avaient *pollu* le cimetière de Saint-Julien. Cela fit une grosse affaire. On les arrêta au mois de mai et le bailli d'Auxois vint lui-même les emmener à Semur en prison ; cela causa de grands frais à la ville. On ne connaît pas l'issue de ce procès.

— 1481. Le faubourg d'Avallon était ruiné par suite des guerres. On prend des pierres « es mesures du bourg. »

— 1483. Le procureur de la ville vend aux enchères les pierres gisant et courant du moulin à cheval assis ou prey au prost ; y compris le fer et meigle : 6 fr. ; le bois démoly, 11 francs.

— 1495. Le mardi après la Pentecôte, il arriva à Avallon de nombreuses processions. Et comme les pèlerins avaient besoin de se rafraîchir, on paya 10 deniers à six femmes qui allèrent quérir pour eux de l'eau de fontaine.

— 1483. Réparation des armes du roi placées sur la Grande-Porte. Elles remplaçaient celles du duc de Bourgogne.

QUANTIN.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES

A L'ÉCOLE NORMALE D'AUXERRE, PENDANT LE 1^{er} TRIMESTRE

DE 1853.

1853.

Mois

Jours du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES A 0 DE TEMPÉRATURE.				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES			
	à 9 heures du matin.	à midi.	à 3 heures du soir.	à 9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.
1	760 ^{mm} 25	759 ^{mm} 67	758 ^{mm} 25	757 ^{mm} 91	+ 6 5	+10 3	+ 8 40	5 8
2	756 36	753 60	755 02	753 80	+ 2 5	+ 7 2	+ 4 75	4 5
3	752 14	751 87	753 30	755 58	+ 3 8	+11 5	+ 7 65	7 7
4	754 88	754 49	752 32	751 96	+ 2 8	+10 2	+ 6 50	7 4
5	751 02	750 62	750 02	750 82	+ 7 »	+10 »	+ 8 50	3 »
6	751 26	751 46	751 40	751 28	+ 6 4	+10 3	+ 8 35	3 9
7	750 05	747 33	746 39	744 20	+ 4 »	+ 9 8	+ 6 90	5 8
8	742 88	742 49	747 37	745 57	+ 7 5	+11 »	+ 8 75	3 5
9	750 65	751 96	751 41	753 72	+ 4 3	+ 9 2	+ 6 75	4 9
10	752 52	751 74	749 93	749 18	+ 5 5	+10 »	+ 7 75	4 5
11	751 18	752 48	754 41	755 59	+ 9 »	+11 »	+ 9 50	2 »
12	755 78	754 83	752 44	749 97	+ 6 »	+10 8	+ 8 40	4 8
13	745 38	744 55	746 14	749 64	+ 9 5	+12 3	+ 9 90	2 8
14	749 13	751 24	752 30	754 12	+ 5 5	+12 »	+ 7 75	6 5
15	750 19	748 48	746 65	747 29	+ 4 2	+ 9 »	+ 6 60	4 8
16	746 71	750 34	745 27	735 13	+ 4 5	+10 2	+ 7 35	5 7
17	732 90	733 85	735 92	740 75	+ 3 5	+ 7 5	+ 5 50	4 »
18	746 35	747 72	748 97	751 88	+ 2 4	+ 5 3	+ 3 85	2 9
19	757 00	758 17	758 45	758 43	+ 2 »	+ 7 »	+ 4 50	5 »
20	756 28	754 22	752 82	752 46	- 0 8	+ 4 5	+ 1 85	5 5
21	743 56	745 78	746 15	742 83	+ 4 5	+12 »	+ 8 25	7 5
22	746 18	746 05	745 79	747 27	+ 0 5	+ 8 5	+ 4 50	8 »
23	746 05	747 93	748 63	751 09	+ 1 5	+ 4 3	+ 2 90	2 8
24	753 75	753 96	755 02	753 75	- 0 7	+ 4 2	+ 1 75	4 9
25	748 95	747 63	744 80	744 36	- 0 »	+ 4 3	+ 2 55	4 5
26	742 20	742 70	742 16	743 16	- 0 8	+ 4 »	+ 1 65	4 8
27	745 30	745 47	744 94	744 81	+ 1 5	+ 8 3	+ 4 90	9 8
28	744 37	745 55	747 03	748 81	+ 3 7	+11 »	+ 7 35	14 7
29	749 12	749 08	748 45	748 91	- 0 8	+ 7 5	+ 3 55	8 3
30	749 03	748 78	748 53	749 99	+ 3 2	+ 7 »	+ 5 10	5 8
31	754 12	755 36	755 88	756 92	+ 1 8	+ 7 5	+ 4 65	5 7
moyennes du mois.	749 66	749 66	749 62	749 13	RÉCAPITULATION. Maxim. extr. + 12,3 le 13. Min. extrême - 0,8 les 20, 26 et 29 Différence des extrêmes 13,1. Moyenne du mois + 6,1. Moyenne de la variabilité journalière 5, 1.			
Plus grande élévation 760,25, le 1 ^{er} , à 9 h. du m. Moindre élévation 732,90, le 17, à 9 h. du matin.								

1^{er} Janvier.

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
N.-E.	S.-E.	brumeux	nuageux	» »	
S.-S.-E.	S.	br. ép. et br.	couvert	» »	
S.	S.-O.	petite pluie	nuageux	0 4	
S.	S.	brumeux	très-beau	» »	
S.	S.-O.	brouillard	pluie	8 »	
S.	S.	nuageux	nuageux	» »	
S.	S.	tr.-nuageux	pluie	4 5	
S.	N.-O.	pluie	id.	9 5	
O.	O.	nuageux	nuageux	» »	
S.	S.	couvert	couvert	» »	
O.	O.	tr.-nuageux.	nuageux	» »	
S.-O.	S.-O.	id.	id.	» »	
S.-O. fort.	S.-O. t. f.	pluie	brouillard	6 5	
O.	O.	tr.-nuageux.	id.	1 5	
S.	S.-O.	couvert	id.	» »	
S.	S.-O.	beau	pluie	5 »	
S.-O.	O.	pluie	pluie	14 »	
O.	N.-O.	brouillard	brouillard	1 5	
N.-O.	N.-O.	nuageux	très-beau	» »	
S.	S.	id.	pluie	8 »	
S.-O.	S.-O.	brouillard	pluie	3 5	
O.	N.-O.	pluie	pl. mel. d. n.	7 5	
S.	N.	couvert	couvert	» »	
N.	N.-N.-E.	id.	id.	» »	
N.	S.-O.	brumeux	nuageux	» »	
S.-E.	S.-E.	neige	pl. mel. d. n.	1 5	
S.-E.	S.-E.	pluie	pluie	4 8	
O.	S.-O.	tr.-nuageux	très-beau	» »	
S.-E.	N.-E.	brumeux	couvert	» »	
N.-E.	N.-E.	id.	beau	» »	
N.-E.	N.-E.	couvert	id.	» »	
Nombre de jours : beaux et couverts, ou jours de beau temps 17. de pluie 12. de brouillard 6. de neige 2. de gelée 5.				76 ^{mm}	

Jours du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES A 0 DE TEMPÉRATURE				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES							
	à 9 heures du matin.	à midi.	à 8 heures du soir.	à 9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.				
1	756 ^{mm} 72	756 ^{mm} 14	755 ^{mm} 55	755 ^{mm} 99	+ 1	5	+ 6	8	+ 4	15	5	5
2	755 68	755 15	751 17	743 20	+ 3	»	+ 5	5	+ 4	25	2	5
3	747 53	744 74	745 54	741 14	+ 1	»	+ 4	»	+ 2	50	3	»
4	739 30	737 91	739 92	740 24	- 1	3	+ 5	2	+ 1	95	6	5
5	744 34	748 39	746 24	747 93	+ 1	3	+ 5	5	+ 2	40	4	2
6	747 57	747 31	746 38	745 58	- 0	8	+ 1	2	+ 0	20	2	»
7	742 86	742 52	740 92	740 58	- 1	»	+ 1	3	+ 0	15	2	5
8	734 67	733 29	735 33	733 20	+ 0	8	+ 6	5	+ 5	65	5	7
9	726 73	725 80	725 62	738 93	- 1	»	+ 6	5	+ 2	75	7	5
10	727 67	728 24	729 06	730 72	- 2	5	+ 6	5	+ 2	»	9	»
11	733 25	733 69	733 95	738 59	- 2	»	+ 2	5	+ 0	25	4	5
12	736 27	736 54	736 85	737 48	- 1	5	+ 5	5	+ 0	90	4	8
13	738 26	738 90	738 88	741 »	- 5	8	+ 2	5	- 0	65	6	3
14	744 20	745 59	745 90	747 28	- 1	5	+ 0	5	- 0	50	2	»
15	747 77	748 86	747 35	747 87	- 2	»	+ 2	8	+ 0	40	4	8
16	746 30	741 93	744 27	744 44	- 5	2	+ 2	»	- 1	60	7	2
17	744 67	743 25	742 90	742 80	- 5	5	+ 2	»	- 1	75	7	5
18	738 02	737 84	738 60	739 20	- 6	5	+ 0	5	- 5	»	7	»
19	743 13	743 80	742 68	740 42	- 4	»	- 1	»	- 2	50	3	»
20	743 80	743 86	744 80	746 92	- 6	2	- 1	»	- 3	60	5	2
21	751 69	753 38	753 77	755 63	- 1	»	+ 3	5	+ 1	25	4	5
22	755 95	755 74	754 84	754 43	- 4	5	+ 1	7	- 1	40	6	2
23	747 51	744 67	739 98	733 05	- 0	2	+ 5	5	+ 1	65	5	7
24	744 58	746 35	747 67	747 73	- 0	3	+ 2	5	+ 1	»	5	»
25	733 61	736 18	743 80	747 99	0	»	+ 5	5	+ 1	75	5	5
26	747 15	744 62	739 22	740 02	- 2	»	+ 5	»	+ 1	50	7	»
27	743 65	743 18	745 16	745 68	- 1	5	+ 5	5	+ 2	»	6	6
28	746 24	746 77	746 89	748 33	- 4	2	0	»	- 2	10	4	2
MOYENNES du mois.	743 16	742 91	742 76	745 15	RÉCAPITULATION. Maximum extr. + 6,8, le 1 ^{er} . Minimum extrême - 6,5, le 18. Différence des extrêmes 13,3. Moyenne du mois + 0,68. Moyenne de la variabilité journalière 5,03.							

Plus grande élévation 756,72, le 1^{er}, à 9 h. du m.

Moindre élévation 72,62, le 9, à 3 h. du soir.

de Février.

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
N.-E.	N. O.	brumes ép.	couvert	» mm,	
N.-O.	N.	couvert	id.	» »	
N.-O.	N.-E.	id.	id.	» »	
E.	E.	nuageux	id.	» »	
S.-E.	S.-E.	très nuageux	nuageux	» »	
N.-E.	N.-E.	couvert	couvert	» »	
N.-E.	N.-E.	id.	id.	» »	
S.-S.-O.	S.	id.	id.	» »	
S.	S.-E.	nuageux	beau	» »	
S.	O.	couvert	id.	» »	
S.	S.	id.	pl. mel, d. n.	» 3	
E.	E.	couvert	beau	» »	
N.-N.-E.	N.-E.	id.	couvert	» »	
N.-E.	N.-E.	id.	id.	» »	
N.-E.	N.-E.	id.	beau	» »	
N.-E.	N.-E.	très-beau	très-beau	» »	
N.-O.	N.-O.	couvert	petite neige	» »	
N.-O.	N.-O.	neige.	nuageux	» »	
N.	N.	id.	neige, couv.	6 8	
N.-O.	N.-O.	id.	neige	3 »	
N.-O.	N.-O.	id.	couvert	0 2	
N.-E.	N.-O.	couvert	p ^e n., beau	2 »	
S.-O.	O.	neige abond.	pluie	12 8	
N.-O.	N.-O.	couvert	couvert	» »	
N.-O.	N.-O. fort	neige, couv.	assez-beau	2 7	
S.-O.	S.-O.	couvert	pl. mel d. n.	3 8	
O.	O.	id.	couvert	» »	
N.-O.	N.-E.	id.	id.	» »	
Nombre de jours beaux et couverts, ou jours de beau temps 20, de pluie 3. de neige 7. de gelée 23.				34 mm 3	

Jours du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES A O DE TEMPÉRATURE.				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES			
	à 9 heures du matin.	à midi.	à 8 heures du soir.	à 9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.
1	748 ^{mm} 71	748 ^{mm} 71	748 ^{mm} 13	748 47	— 6	» + 1	5	— 2 25 7 5
2	745 72	742 60	740 90	739 80	— 6	» + 2	4	— 2 05 8 9
3	743 92	746 27	749 47	753 80	— 6	» + 1	8	— 2 10 7 8
4	758 26	759 69	759 16	760 26	— 2	7 + 4	»	+ 0 65 6 7
5	757 56	756 27	754 57	752 07	— 1	» + 3	5	+ 1 25 4 5
6	753 61	754 76	754 02	755 58	+ 2	5 + 9	»	+ 5 75 6 5
7	756 16	754 84	755 02	755 40	+ 5	5 + 12	5	+ 9 » 7 »
8	754 48	754 98	754 58	755 87	+ 7	» + 11	5	+ 9 25 4 5
9	757 67	757 85	757 73	758 47	+ 5	» + 11	5	+ 8 25 7 5
10	758 77	758 73	757 73	758 27	+ 1	» + 11	5	+ 8 25 10 5
11	757 31	754 95	755 06	755 29	— 0	8 + 12	»	+ 5 60 12 8
12	754 33	753 41	753 64	754 24	+ 0	8 + 15	»	+ 7 90 14 2
13	751 72	751 38	750 74	749 44	+ 5	» + 15	5	+ 10 25 10 5
14	750 44	750 40	749 56	749 84	+ 5	» + 12	5	+ 8 75 7 5
15	744 85	744 25	742 26	741 82	+ 3	» + 10	»	+ 6 50 7 »
16	737 44	737 25	737 15	741 32	+ 6	» + 7	5	+ 6 75 1 5
17	746 23	746 91	747 03	748 15	— 1	» + 4	5	+ 1 75 5 5
18	749 15	750 05	749 93	741 32	— 4	5 — 0	5	— 2 50 4 »
19	751 05	750 95	748 20	742 68	— 4	» — 1	»	— 2 50 3 »
20	752 69	752 50	752 28	753 07	— 6	5 + 3	3	— 1 60 3 2
21	750 21	749 18	747 39	747 67	— 5	5 + 6	»	+ 1 25 9 5
22	747 31	746 17	746 15	746 55	— 5	» + 4	5	— 0 25 9 5
23	745 47	744 50	744 66	745 18	— 3	5 + 2	»	— 0 75 5 5
24	744 87	749 21	748 77	749 79	— 5	2 + 0	8	— 1 20 4 0
25	748 81	749 22	748 71	749 79	— 5	8 + 1	»	— 2 40 6 8
26	749 51	748 65	748 11	749 20	— 4	5 + 5	5	+ 0 50 10 »
27	752 25	752 78	753 35	754 51	— 0	2 + 6	»	+ 2 90 6 2
28	754 47	754 05	753 79	755 29	— 5	» + 6	5	+ 0 75 11 5
29	751 88	751 69	751 29	750 49	— 3	» + 10	»	+ 5 50 13 »
30	750 36	748 66	747 93	748 41	— 1	» + 15	5	+ 7 25 16 5
31	749 14	749 20	748 54	748 86	+ 4	» + 14	»	+ 9 » 10 »
moyennes du mois.	750 59	750 45	750 18	749 64	RÉSULTATS. Maxim. extrême +15 5, le 13 et le 30 Minimum extr. — 6,5, le 2 et le 20. Différence des extrêmes 22. Moyenne du mois + 3,14. Moyenne de la variabilité journalière 7,8.			

Plus grande élévation 760,26, le 4 à 9 h. du soir.

Moindre élévation 737,15, le 16 à 3 h. du soir.

16 Mars.

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
N.	N.-E.	très-beau	très-beau	1 1	
S.	S.	couvert	petite n. c.	1 1	
N.-O.	O.	petite neige	couvert	4 1	
N. O.	O.	beau	nuageux	1 1	
S.-O.	S.	couvert	pluie	6 6	
S.-O.	S.-O.	id.	couvert	1 1	
S.-E.	S.-O.	id.	id.	1 1	
O.	O.	id. pluie	brouillard	2 1	
N.-O.	N.-E.	id.	nuageux	1 1	
N.-E.	N.-E.	id.	très-beau	1 1	
N.-E.	E.	très-beau	très-beau	1 1	
S.-E.	S.-E.	id.	très-beau	1 1	
S.	S.-O.	id.	nuageux	1 1	
O.	O.	nuageux	pluie	0 6	
S.-E.	S.-E.	couvert	nuageux	1 1	
S.-E.	N.-N.-E.	id.	couvert	1 1	
N.	N.	id.	id.	1 1	
N.-E.	N.-E.	beau	nuageux	1 1	
N.-E.	N.-E. fort	tr.-nuageux	très-nuageux	1 1	
N.-E.	N.-E.	très-beau	très-beau	1 1	
E.	N.	nuageux	beau	1 1	
N.-E.	N.-E.	très-beau	nuag. p. pl.	1 1	
N.-O.	N.-O.	nuageux	petite neige	1 1	
N.-E.	N.-E.	neige	couvert	0 4	
N.-N.-O.	N.-E.	tr.-nuageux	id.	1 1	
N.-E.	N.-E.	couvert	couvert	1 1	
N.-E.	N.-E.	id.	beau	1 1	
N.	N.	très-beau	très-beau	1 1	
E.	E.	très-beau	très-beau	1 1	
S.	S.-O.	très-beau	couvert	1 1	
S.-O.	S.	nuageux	nuageux	1 1	
Nombre de jours	beaux et couverts, ou jours de beau temps 26.				13==6
	de pluie 2.				
	de neige 2.				
	de brouillard 1.				
	de gelée 20.				

PELTIER.

Maître-adjoint à l'Ecole normale.

SOCIÉTÉ

DES

SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES

DE L'YONNE.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1853.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

La Société des Antiquaires de France adresse le tome **XXI** de ses **Mémoires**.

La Commission des Antiquités de la Côte-d'Or envoie le **3^e** volume de ses **Mémoires**.

M. Colin dépose sur le bureau vingt oiseaux empaillés pour faire suite à la collection ornithologique de l'Yonne.

Communications. — M. Déy adresse la suite de ses études sur les Mousses de l'Yonne.

M. Mondot de la Gorce fait rapport au nom de la commission de comptabilité sur l'état des recettes et dépenses en 1851.

Il en résulte que les recettes se sont	
élevées à	2,918 f. »
Dû.	500 »
Total	3,418 f. »
Et les dépenses à	2,634 f. 53 c.
Avoir au 31 décembre 1854	783 f. 47 c.

La Société, adoptant les conclusions du rapport, donne son approbation au compte du Trésorier pour l'année 1854.

M. le Président annonce à la Société que M. Salomon, membre titulaire, a envoyé sa démission. La Société apprend cette détermination avec regret, car M. Salomon s'est montré jusqu'ici un de ses membres les plus zélés.

M. le Président communique une lettre de M. Eugène Ravin, tendant à obtenir de l'administration municipale d'Auxerre la restauration du jardin botanique qui est dans un état déplorable d'abandon.

M. Ravin se met à la disposition de la Société pour diriger les travaux.

La discussion s'engage sur cette intéressante matière : après plusieurs observations de MM. Villiers, Belin et Quantin, sur la destination à donner à ce jardin, M. le Président fait remarquer que la proposition de M. Ravin est précise, et a pour but tout d'abord la formation d'une flore départementale à laquelle viendront s'ajouter les types des familles principales de la flore générale.

Il la met aux voix et la Société y donne son approba-

tion. En conséquence, il sera adressé à M. le Maire d'Auxerre un extrait de la présente délibération, afin de lui faire connaître le vif désir qu'a la Société de voir le jardin botanique rendu à sa véritable destination.

La séance est levée.

SÉANCE DU 12 MAI 1853.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

La Société d'Emulation du Doubs adresse à titre d'échange la collection de ses Mémoires depuis 1844 jusqu'en 1851.

La Société Archéologique de Sens adresse un exemplaire de son bulletin de l'année 1851.

L'Académie de Bordeaux envoie le n° 3 de ses Actes pour l'année 1852.

M. Beaudoin, de Châtillon-sur-Seine, fait hommage d'un Mémoire sur le terrain Kelloway-Oxfordien du Châtillonnais.

M. Coutant, membre correspondant, fait don du moulage d'un vase antique très-bizarre. Ce vase, dont il possède l'original, a été trouvé à Vireaux, près Noyers, dans le creux d'un rocher, au lieu dit Grimont. Il était rempli de médailles romaines dont M. Coutant n'a pu obtenir qu'une seule, celle d'un Gordien. On remarque sur le vase

deux rangs de têtes barbares et un troisième rang de petits chiens.

M. Colin dépose sur le bureau vingt nouveaux sujets destinés à la collection ornithologique.

M. Ricordeau annonce qu'on a trouvé un grand nombre de débris de vases antiques et quelques médailles romaines du Haut-Empire sur le territoire d'Héry, au lieu dit les Châtaigniers. Il est prié de donner des détails circonstanciés sur cette découverte.

M. Vignon, ingénieur en chef de la navigation, quittant le département de l'Yonne, adresse sa démission de membre titulaire.

La Société regrette vivement la perte qu'elle fait en la personne de M. Vignon. Sur la proposition de M. X. Ravin, elle décide qu'on offrira à M. Vignon le titre de membre correspondant.

L'un des secrétaires dépose sur le bureau un exemplaire du Bulletin bibliographique des Sociétés Savantes des départements ; et il demande que la Société veuille bien s'y abonner. Cette proposition est adoptée.

Communications. — M. le docteur Robineau-Desvoidy donne lecture du Catalogue des insectes coléoptères du canton de Saint-Sauveur, famille des longicornes.

M. Quantin lit une analyse du Cartulaire général du département, 1^{re} partie.

M. le docteur Duché lit un Mémoire au sujet de cette question :

La vaccine a-t-elle produit des modifications dans la

marche et le développement de la petite vérole, et les modifications n'ont-elles pas amené à leur suite, dans la santé publique, des désastres plus déplorables que ceux que l'on cherchait à conjurer ?

Après la lecture de ce mémoire, M. Duché demande qu'une commission permanente soit formée pour recueillir les faits de vaccine, et constater les conditions dans lesquelles ils se produisent, afin que l'on puisse plus tard répondre affirmativement ou négativement à la question posée.

M. le Président ne croit pas que rien s'oppose à ce que la Société accueille la proposition de M. Duché. L'enquête sur le choléra est un précédent qui prouve que la Société peut étendre ses études sur les questions hygiéniques. Il soumet donc l'affaire à la discussion.

M. le docteur Robineau critique le système de M. Duché. Il regrette qu'on attaque la vertu préservatrice de la vaccine. C'est une de ses croyances et il y tient. Il ajoute que si cette méthode a perdu de son autorité, c'est parce qu'on a employé de mauvais vaccin et que l'on n'a pas eu recours assez souvent à la source primitive, c'est-à-dire au vaccin pris sur le pis même de la vache. Il voudrait que le gouvernement entretint un assez grand nombre de vaches vaccinales pour fournir constamment aux besoins de la population.

M. Duché répond qu'il serait impossible de mettre ce vœu à exécution pour toutes les communes de France ; que le vaccin perd de sa force par la transmission de la

vache à l'homme, parce qu'il n'est plus dans son domaine, et qu'il rentre dans la condition de certaines plantes exotiques qui ne font que végéter et s'éteindre dans un sol étranger. Que, dans le cas même où le vœu de M. Robineau serait exaucé, on serait mieux préservé de la petite vérole externe, mais qu'on aurait plus de chance encore de subir la petite vérole interne ou fièvre typhoïde, selon le système dont il a présenté les principaux éléments.

M. Robineau répond qu'il ne comprend pas la distinction qu'on veut faire de la variole interne et externe; que pour lui la variole est une éruption cutanée, et que toutes les fois que ce caractère vient à manquer, il n'existe pas de variole.

M. le docteur Moret ajoute que pour prouver que la vaccine a déterminé la fièvre typhoïde, il faudrait prouver que la fièvre typhoïde n'existait pas avant la découverte de la vaccine, et selon lui la fièvre typhoïde a existé de tout temps.

M. Duché répond en citant l'opinion de M. le docteur Serre, membre de l'Institut, qui qualifie la fièvre typhoïde de maladie nouvelle peut-être, mais certainement non encore décrite.

M. Robineau pense que l'opinion de M. Serre n'est qu'un fait isolé et qu'elle ne prouve rien sur la nouveauté de la fièvre typhoïde. Quoiqu'il en soit, il ne s'oppose pas à la formation de la commission demandée.

M. Duché fait observer que quant à la vérité du nouveau système qu'il vient d'exposer, il a déclaré tout d'a-

bord que c'était le doute qui l'avait amené à faire cette démarche auprès de la Société et que les discussions les plus éloquentes ne seraient d'aucune utilité dans une question où il convient de rechercher des faits et de leur donner une légitime interprétation.

M. Moret craint que la discussion d'une question aussi délicate ne jette l'inquiétude dans les esprits et ne diminue mal à propos la confiance qu'on a généralement dans la vaccine.

M. le Président résume la discussion. Il ne s'agit pas pour la Société de prendre parti sur la question, ni même de la défendre puisqu'elle l'est et qu'elle a pour elle l'opinion de quelques savants. Il s'agit simplement de l'étudier d'une façon quasi-officielle en nommant une commission qui sera chargée de recueillir des faits et de faire ensuite un rapport. Il ne pense pas que les craintes émises par M. Moret soient sérieuses, parce que le Bulletin n'est lu que par des personnes qui ne s'effraient pas devant la recherche de la vérité.

Il met ensuite aux voix la proposition de M. Duché qui est adoptée. En conséquence, une commission composée de MM. Duché, Moret, Ricordeau, docteurs en médecine, et Ricordeau fils et Motheré, sera chargée d'une part de recueillir les faits médicaux qui se rattachent à la vaccine, et de l'autre d'en déduire les aperçus statistiques qu'ils pourront renfermer.

La séance est levée.

SÉANCE DU 3 JUIN 1853.

PRÉSIDENTE DE M. CHALLE.

M. de Longuemard fait hommage à la Société de trois ouvrages archéologiques de sa composition qui concernent le département de la Vienne.

La Société Nivernaise adresse le n° 5 de son Bulletin.

Communications. — L'un des secrétaires propose à la Société d'intercaler des discussions dans le cours de la séance publique du 30 de ce mois sur des sujets déterminés, de façon à alterner avec des lectures, afin de donner plus de variété à la séance.

La Société croit que cette proposition présente des difficultés et demande un examen approfondi que le terme très-rapproché de la réunion ne permet pas de faire cette année.

Pour répondre à un désir manifesté par plusieurs membres de la compagnie, l'un des secrétaires soumet une autre proposition tendant à introduire dans les travaux des études purement littéraires.

Ce projet soulève des objections : on craint de voir arriver la littérature des petits vers et des bouts-rimés.

M. Robineau-Desvoidy y est formellement opposé et voit dans son adoption la perte de la Société.

Enfin, une troisième proposition est faite par M. l'abbé

Carré. Elle consiste à mettre d'avance à l'ordre du jour de chaque séance l'examen et la discussion de certains sujets, afin de les élaborer et de s'en former une idée nette et précise. Ce projet, ajoute M. Carré, aurait de plus l'avantage de rendre les séances plus animées.

M. Quantin appuie la dernière proposition. M. le Président met aux voix le renvoi à une commission des trois propositions ci-dessus. Le renvoi est adopté et la commission sera composée du bureau d'administration et de M. Carré.

M. le docteur Robineau lit un Mémoire sur l'éclosion de quelques insectes diptères constatée par M. Moret.

M. le docteur Moret donne des explications verbales sur le travail d'un ver qui ronge le bois entre l'écorce et l'aubier. Il se réserve de les compléter ultérieurement.

La séance est levée.

SÉANCE SOLENNELLE ET PUBLIQUE

Du 30 juin 1933.

PRÉSIDENCE DE M. CHAMBLAIN, PRÉFET DE L'YONNE,
PRÉSIDENT D'HONNEUR.

La séance est ouverte à une heure précise dans la grande salle de l'hôtel-de-ville d'Auxerre. Les décorations

de 1854 s'y remarquent. Les riches tapisseries de l'Hôtel-Dieu qui représentent la légende de Saint-Etienne, couvrent un des côtés de la salle, et les portraits de Lebeuf, de Soufflot et des frères Sainte-Pallaye font pendant de l'autre côté.

Un public d'élite, où l'on remarque bon nombre de dames, a répondu aux invitations qui avaient été adressées.

M. le Président invite successivement à prendre place au bureau MM. le baron Chaillou des Barres, M. le baron Martineau des Chesnez, maire d'Auxerre, M. l'abbé Chauvot, vicaire général de l'archevêché, M. l'amiral Dupetit-Thouars, M. Dubois, président du tribunal civil, M. l'abbé Carlier, chanoine de Sens, membre de la Société archéologique de cette ville, M. l'abbé Duru et M. Challe, vice-présidents de la Société, M. le docteur Bally, de Villeneuve-le-Roi, M. d'Yauville, maire de Sens, M. Salmon, archiviste de la Société archéologique de Sens, M. Ribière, archiviste de celle de l'Yonne, et M. Quantin, l'un des secrétaires.

Divers membres des Sociétés de Sens et d'Auxerre occupent l'estrade derrière le bureau.

M. le Président d'honneur donne la parole à M. le baron Chaillou des Barres.

L'honorable Président prononce un discours dans lequel il remercie M. le Préfet d'avoir bien voulu accepter la présidence de la solennité, et d'avoir donné par là un gage éloquent de l'intérêt qu'il porte aux travaux de la

Société. Il annonce que Mgr. l'Archevêque, qui devait aujourd'hui accomplir l'engagement qu'il avait déjà pris en 1854, s'est trouvé encore une fois empêché de réaliser le vif désir qu'il en éprouvait, étant arrêté par l'état de sa santé.

Il remercie ensuite nos confrères Sénonais de leur empressement à répondre à notre appel et se félicite des bonnes relations qui sont établies entre les deux Sociétés, et par suite desquelles chacune profite à son tour des travaux variés de sa sœur.

Il s'applaudit enfin d'avoir appelé le public, le juge suprême en fait de choses d'art et de renommée, à venir constater le mérite de nos travaux.

Après ce discours, M. le Préfet prend la parole et en quelques mots d'une élégante simplicité, il remercie la Société de lui avoir donné la présidence de la solennité ; il exprime ses regrets de l'absence de Mgr. l'Archevêque, surtout à cause des motifs qui l'ont nécessitée ; puis il assure la Société de tout l'intérêt qu'il prend à ses travaux et rappelle les heureuses circonstances politiques qui, après tant de commotions, permettent aux hommes de science de se livrer à leurs patientes et fécondes études.

M. le Président donne ensuite la parole aux auteurs inscrits pour la communication de Mémoires.

M. Raudot lit un *Mémoire sur MM. Raudot, père et fils, intendants généraux du Canada en 1705.*

M. Bally, une note sur l'*Aphis mali laniger*, puceron du pommier qui a fait irruption dans le département depuis quatre ans.

M. Challe, un *Mémoire intitulé : Etudes critiques sur les origines historiques attribuées à Auxerre.*

M. Chaulay de Sens, une *Notice biographique sur Jean Cousin*, et son tableau *Eva prima Pandora* qu'il possède.

Après cette lecture, la séance a été suspendue pendant quelques instants. A sa reprise, M. le baron Chaillou des Barres a remplacé, dans la présidence, M. le Préfet, que ses travaux réclamaient impérieusement.

M. Quantin lit ensuite un *Mémoire sur les Croisés de Basse-Bourgogne en Terre-Sainte.*

M. Amé, une *Notice sur la crypte et le chœur romans de l'église de Châtel-Censoir.*

M. Cotteau (par M. Quantin), une *Notice sur quelques espèces de Mollusques terrestres et fluviatiles.*

M. l'abbé Prunier, curé de Soucy, une *Notice sur un épisode de la vie de Michel Lepeletier.*

Au commencement de la séance, M. Tonnellier, trésorier de la Société de Sens, a fait hommage au Président, de la part de M. Lallier, grand vicaire de l'archevêché de Sens, de sa traduction de l'Iliade en vers latins.

M. l'abbé Duru dépose également sur le bureau le 1^{er} volume de la *Bibliothèque historique de l'Yonne* qui vient d'être terminé, et en fait hommage à M. le Président.

La séance a été levée à 5 heures du soir après la lecture des Mémoires énoncés ci-dessus.

SÉANCE DU 4 AOUT 1853.

PRÉSIDENTE DE M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES.

M. le Président rend compte à la Société d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique qui lui accorde 300 fr. en témoignage d'encouragement.

Présentation. — M. le Président annonce la présentation de deux membres correspondants.

Communications. — M. Le Maistre donne lecture d'une notice ayant pour titre : *Le chevalier d'Eon était-il homme ou femme ?* Ce travail est tiré d'un ouvrage inédit sur ce personnage.

M. Moret lit une note sur la nymphe du *Bombylius minor*.

Il fait remarquer au moyen d'une branche de rosier, sur laquelle s'élève une fleur dont les sépales du calice s'étalent en feuilles semblables à celles de la tige, cette vérité reconnue par la philosophie botanique, savoir que sous la variété de formes qu'affectent les différentes parties de la fleur, se cache un organe unique, la feuille, sorte de protée se pliant merveilleusement à toutes les exigences de ses nouvelles fonctions.

M. le docteur Duché communique des observations sur un cas de fausse vaccine observé sur une vache de la commune d'Ouagne.

M. Quantin rend compte d'une excursion archéologique faite dans le cours du mois dernier sur la montagne de Nermont, commune d'Arcy, de concert avec M. Baudouin d'Avallon, en même temps que M. Robineau-Desvoidy faisait faire des fouilles dans une caverne dite la Grotte des Fées qui est située sur le bord de la Cure, en amont des grottes d'Arcy, afin de recueillir des ossements fossiles qui s'y trouvent en grand nombre.

« M. Baudouin et moi, dit M. Quantin, nous avons visité une montagne assez élevée qui est traversée aujourd'hui par le tunnel d'Arcy à Saint-Moré. Sur cette montagne, M. Baudouin m'a fait reconnaître deux enceintes concentriques de murailles dont la plus grande peut occuper dix hectares et la plus petite trois. On reconnaît encore facilement la circonvallation en suivant les murs qui forment une élévation au-dessus du sol du bois. L'appareil en est en pierres sèches et une tour carrée se remarque à l'ouest. L'enceinte cesse du côté du sud-ouest où la montagne présente un abord très-difficile. La position de ces espèces de fortifications sur le haut d'une montagne escarpée de toutes parts, ouvre le champ à de nouvelles hypothèses sur leur destination, surtout lorsqu'on se rappelle que le camp de *Chora* en est à 3 kilomètres à vol d'oiseau du côté du sud-ouest. On l'aperçoit du reste parfaitement du haut de Nermont.

« Dans la partie sud de la montagne, on descend par un trou dans une caverne spacieuse ouverte également du côté de la rivière, mais qui est à 200 pieds au-dessus. Nul

doute que cette grotte n'ait servi d'asile. Nous y avons trouvé des fragments de poterie grossière qui a toute l'apparence gallo-romaine, et même trois pièces de billon du Bas-Empire. »

M. Robineau-Desvoidy fait ensuite un compte-rendu verbal des fouilles qui ont été exécutées en sa présence dans la Grotte des Fées par les soins de M. le comte d'Assay, propriétaire des grottes d'Arcy, et où assistaient M. Moreau d'Avallon et M. Edmy, docteur en médecine.

Le résultat a été très-favorable, on a trouvé de beaux échantillons d'ossements. Cette grotte est dans les mêmes conditions que les autres grottes de cette espèce qu'on trouve sur divers points de la France. On a recueilli des ossements de chevaux, de carnassiers, de phoques, d'hippopotames, et probablement de paléothérium.

Les os sont dans une couche d'humus noir résultant de la décomposition des corps des animaux. La présence de quartz, de granit, de mica, et de gneiss démontre que les animaux ont été charriés par les eaux du Morvan qui les ont poussés dans ces grottes. On y trouve aussi du silex.

Au-dessus du terrain ossifère, le sol présente des débris de charbon, d'os d'animaux qui ont un aspect différent des précédents, des fragments de poterie noire et rougeâtre.

M. Robineau rapprochant ce fait des observations analogues de M. Quantin, en conclut que ces grottes ont été habitées à l'époque des invasions des Barbares.

Il ajoute que ces fouilles vont être continuées et que l'étude des débris qu'on a recueillis sera faite avec soin.

M. le comte d'Assay s'est mis entièrement à la disposition de la Société dans cette circonstance.

M. le Président communique ensuite une lettre de M. le Ministre d'Etat qui lui exprime le regret de ne pouvoir concourir par aucune somme à aider à continuer les fouilles qui ont été commencées à Fontenoy.

Il fait remarquer qu'en effet le crédit affecté aux monuments historiques est si limité qu'on a bien de la peine à entretenir les édifices qui sont debout.

Il ajoute à ce propos que c'est à tort qu'on a cru que la commission des monuments historiques allait procéder à un déclassement en masse de ces édifices. C'est une révision qu'elle opère et qui était devenue nécessaire, attendu que certains départements comptent jusqu'à 400 églises classées, tandis qu'il n'y en a que 23 dans le nôtre.

M. le docteur Robineau demande alors que la Société émette le vœu de voir placer au rang des monuments historiques la tour féodale de Saint-Sauveur, vaste édifice dont l'origine est inconnue et le caractère très-remarquable. Il ajoute que les propriétaires qui sont ses neveux sont tout disposés à en faire l'abandon à l'Etat dans ce but, et à ne s'en réserver que la jouissance.

Un autre membre réclame le même bénéfice pour les cryptes de l'église de Saint-Germain d'Auxerre, monument du ix^e siècle du plus haut intérêt historique.

La Société adopte à l'unanimité ces propositions et prie son Président de vouloir bien les appuyer auprès du Gouvernement.

Les matières mises à l'ordre du jour étant épuisées, la séance est levée.



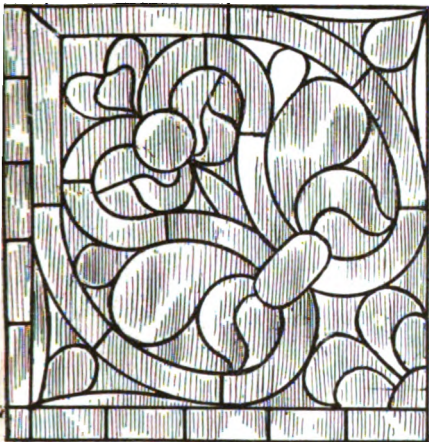
ANCIEN SYSTÈME DE VITRAUX INCOLORES.

Bull. de la Soc. des Sciences hist. et nat. de l'Yonne.

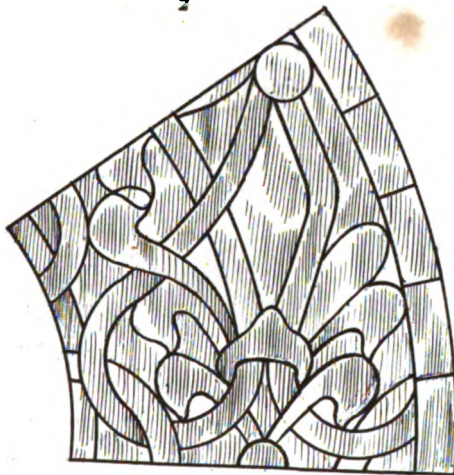
T. VII.

ÉGLISE DE PONTIGNY. (XIII^e Siècle.)

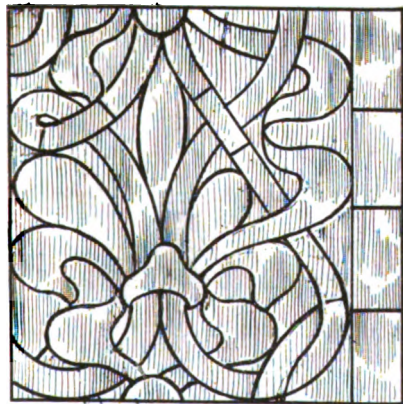
1



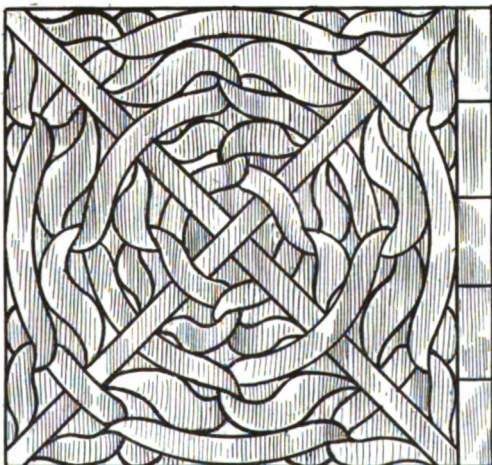
2



3



4



ANCIEN SYSTÈME DE VITRAUX INCOLORES.

Soc. des Sciences hist. et nat. de l'Yonne.

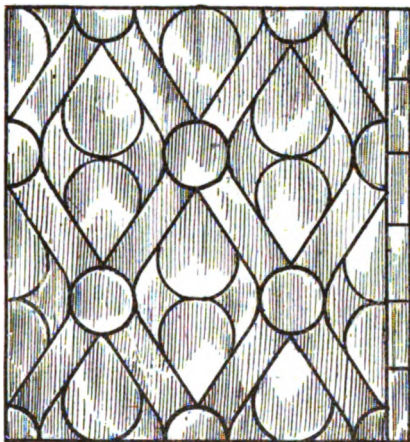
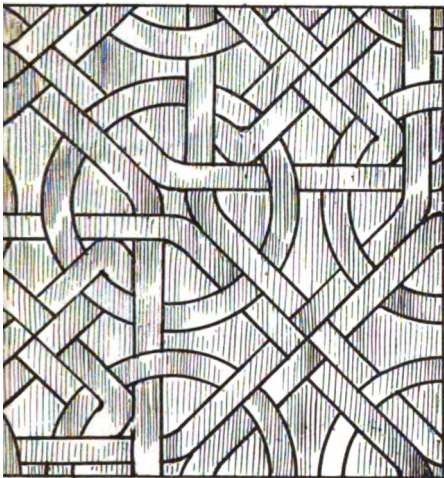
T. VII.

ÉGLISE DE PONTIGNY.

5

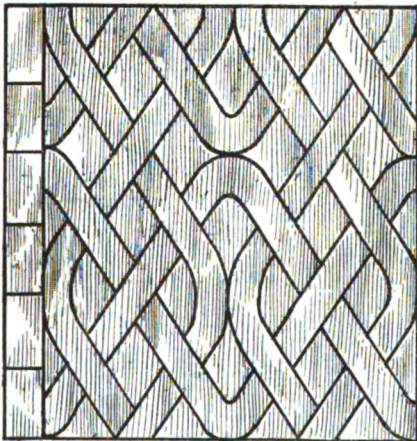
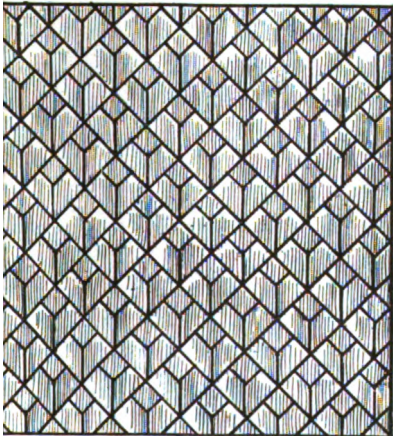
ÉGLISE DE CHABLIS. (XIII^e Siècle)

7



6

8



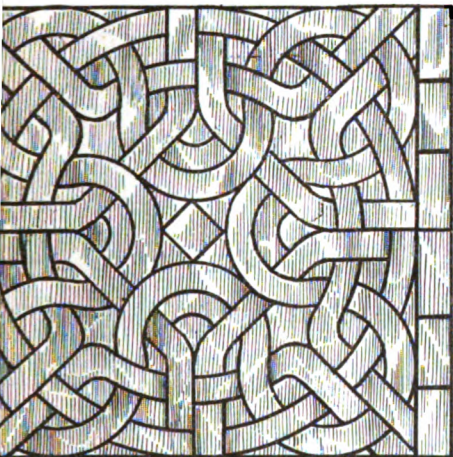
ANCIEN SYSTÈME DE VITRAUX INCOLORES.

de la Soc. des Sciences hist. et nat. de l'Anno.

T. VII.

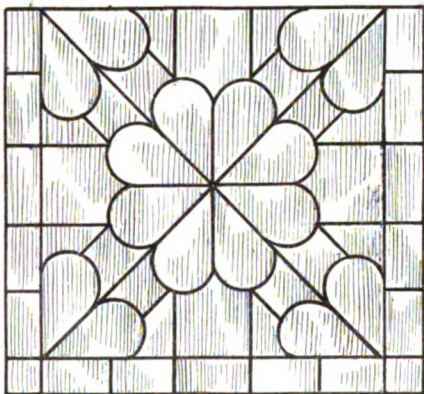
HAPELLE DE SENS (XIII. Siècle.)

9

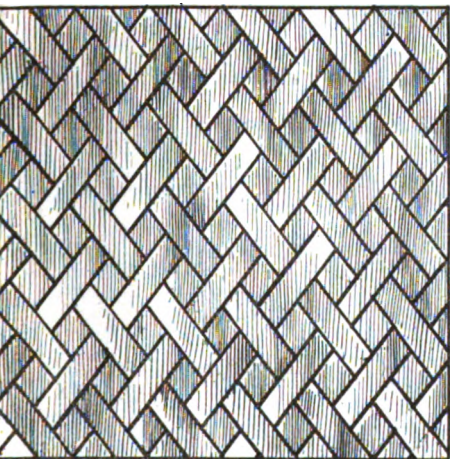


ÉGLISE DE MONTREAL (XVI. Siècle.)

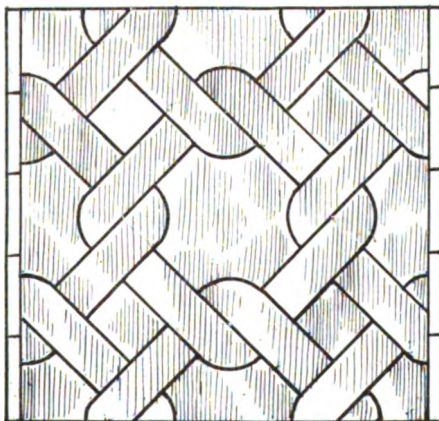
11



10



12



RECHERCHES

SUR

LES ANCIENS VITRAUX INCOLORES.

MESSEURS,

Lorsque le remarquable article de M. l'abbé Texier, sur les vitraux incolores dont il donnait et la description et les dessins, parut dans les *Annales archéologiques*, nous fûmes frappé de cette découverte qui nous faisait apprécier davantage les dessins de quelques vitraux de cette espèce que nous possédions en portefeuille depuis 1842 (1), et auxquels nous n'aurions peut-être jamais attaché d'importance, s'ils ne nous eussent apparu sous un jour nouveau.

Nos dessins, comme nous venons de le dire, ayant été faits à une époque assez éloignée, époque à laquelle nous ne nous piquions pas d'une exactitude mathématique, nous voulûmes les

(1) En 1842 nous avons étudié, pour le compte de M. Emile Leblanc, architecte du département de l'Yonne, le projet de restauration de l'église de Pontigny dont cet architecte avait été chargé par M. le Préfet; c'est alors que nous eûmes occasion de dessiner les vitraux incolores que ce monument renferme.

vérifier comme travail, vitrerie et plomberie, ce que nous fîmes, l'article de M. Texier à la main.

Pour plus d'exactitude, nous avons estampé tous les vitraux de Pontigny; quant à ceux de Chablis, les ayant déjà dessinés de grandeur d'exécution, lorsque nous fûmes chargé de la restauration de cette église par M. le ministre de l'intérieur, nous n'avions plus à nous en occuper et ce n'est que plus tard, au mois de juillet de cette année, que nous eûmes l'occasion d'examiner et de dessiner les vitraux de la chapelle de l'ancien hôpital de Sens.

Nous avons fait encore de nouvelles et nombreuses recherches dans le département, nous avons visité beaucoup d'églises et nos efforts, cependant, n'ont point été couronnés de succès; quoique nous ne possédions que quelques dessins, nous venons vous les soumettre, Messieurs, en vous priant de les accueillir avec indulgence ainsi que la notice que nous y avons jointe.

VITRAUX DE PONTIGNY.

Les vitraux de l'église de Pontigny, ceux de Chablis et de Sens, ont une grande analogie avec ceux que M. l'abbé Texier a publiés. Ces panneaux sortent, à coup sûr, de l'école qui a produit ceux de Bonlieu et d'Obasine.

Les ornements de ces vitraux examinés avec attention sont d'une grande simplicité; vus à une certaine distance ils paraissent fort riches. Des bandes, se croisant en tous sens, encadrent de larges feuilles recourbées et terminées en pointe — plusieurs chapiteaux de l'église nous ont montré ces feuillages — des entrelacs, des nœuds largement dessinés, d'où naissent et où viennent se réunir les rubans qui courent dans les panneaux, font tous les frais de la décoration et produisent un excellent effet.

Y a-t-il quelque chose de plus riche et de plus élégant que ces quelques vitraux échappés par hasard au vandalisme des vitriers qui ne savaient pas les comprendre, et à l'incurie des embellisseurs modernes qui n'osaient les étudier craignant d'y voir la condamnation de leurs œuvres ! Aussi sent-on vivement ici quelle énorme différence il existe entre les compositions des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles et les médiocres conceptions de la Renaissance et des temps actuels.

Le n° 6 diffère complètement des autres panneaux ; jusqu'au moment où nous l'avons vu et touché nous ne pouvions le croire contemporain des autres vitraux, mais nos doutes ont cessé après l'inspection du verre et du plomb.

Maintenant nous allons tâcher d'assigner à ces vitraux une date à peu près certaine, le monument dans lequel ils sont placés ayant une date positive de fondation.

L'abbaye de Pontigny, seconde fille de Cîteaux, a été fondée en 1114, c'est-à-dire au commencement du ^{xii}^e siècle. Dans le principe, cette abbaye était pauvre, ses ressources étaient au-dessous de ses besoins, et son premier abbé, Hugues de Chalon, ne pouvait songer à construire, dès les premières années, une église aussi vaste et aussi spacieuse que celle qui existe actuellement.

Ce fut en 1150, Guichart de Beaujeu étant abbé, que le monument actuel fut fondé ; il est dû à la générosité de Thibaut-le-Grand, comte de Champagne qui, sans doute, aura fait élever la partie antérieure jusqu'au transept, car cette nef, avec ses piliers carrés, contournés de colonnes aux chapiteaux à feuilles grasses ou à feuilles d'eau, nous parait bien de la fin du ^{xii}^e siècle, tandis que le chœur avec ses colonnettes en faisceau et ses chapiteaux à crochets nous reporte au commencement du ^{xiii}^e, et c'est dans cette partie seulement qu'existent les vitraux dont nous offrons les dessins.

Nous avons inutilement cherché à connaître l'époque de la consécration de l'édifice. L'*Histoire de Pontigny*, par M. l'abbé Henry, curé-doyen de Quarré-les-Tombes, quoique riche en dates et en faits remarquables, n'en fait pas mention et nous compions beaucoup sur cette date pour fixer à quelques années près, l'époque de l'établissement de ces vitraux, car ils ont dû être posés avant ou peu de temps après la consécration du monument.

VITRAUX DE CHABLIS.

Toutes les fenêtres de l'ancienne collégiale de Chablis étaient autrefois garnies de vitraux incolores et de vitraux peints du ^{xiii}^e siècle. Il ne reste plus maintenant qu'un panneau en verre peint et trois panneaux à dessins de plomb, encore deux sont-ils semblables.

Le vitrier qui, depuis longtemps, est chargé par le conseil de fabrique de la réparation et de l'entretien des vitraux nous a dit avoir remplacé, par des panneaux à lozanges, un grand nombre de vieux panneaux dont les plombs oxidés ne soutenaient plus les verres qui s'envolaient à chaque coup de vent et venaient se briser sur les dalles de l'église.

Nous devons regretter que la découverte signalée par M. l'abbé Texier, n'ait pas eu lieu plus tôt, on aurait pu sauver ou dessiner les panneaux actuellement détruits. Tout fait supposer qu'il en existait une grande quantité, et le peu qui nous en reste nous montre et nous fait comprendre toute l'importance de ce système de vitraux. Enfin, puisque l'attention des archéologues est éveillée, c'est à eux de chercher; nul doute que le succès ne vienne couronner leurs efforts persévérants.

Les deux panneaux qui vitrent encore les fenêtres du chœur

de l'église Saint-Martin de Chablis, ne ressemblent guère à ceux de Bonlieu ou d'Obasine. Quoique plus simples de formes et moins chargés d'ornements, ils n'en sont pas moins remarquables et nous devons ajouter que, mis en place, avec leur teinte verdâtre sur laquelle tranchent fortement les plombs, leur aspect est très-satisfaisant. La proximité de cette église à peine éloignée de 44 kilomètres de celle de Pontigny, rehausse encore à nos yeux leur valeur et nous avons la conviction que les vitraux de Pontigny ont dû exercer une grande influence sur ceux-là.

Il nous serait assez difficile de fixer l'âge de ces deux panneaux d'une manière à peu près positive, si nous ne prenions pour base le style de l'église, style mâle et sévère appartenant sans aucun doute aux premières années du ^{xiii}^e siècle.

Voici sur quoi nous nous basons pour appuyer cette assertion.

Une pièce conservée aux archives de la préfecture du département fait connaître, suivant M. Quantin, notre savant confrère, qu'en 4226, deux chapelles — qui existent encore — avaient été fondées par Guillaume, chantré et prévôt de Chablis. Ces chapelles, établies entre deux contre-forts, accusent bien l'époque de leur construction, et les crochets des culs-de-lampe et des chapiteaux, recevant la retombée des voûtes, sont, nous ne dirons pas plus beaux, mais plus épanouis que ceux des quatre cents autres chapiteaux qui concourent à la décoration de cette admirable église.

On peut donc, d'après cette date de 4226, accorder à l'église de Chablis et par conséquent aux vitraux, l'âge que nous avons primitivement fixé, sans crainte d'erreur grave.

VITRAUX DE SENS.

C'est par un grand hasard que nous avons découvert ces vitraux auprès desquels nous étions passé nombre de fois sans y

faire la moindre attention, lorsque nous habitions la ville de Sens, en 1845 et 1846.

Voici comment nous les découvrîmes l'été dernier.

Arrivé à Sens au milieu de la nuit, on nous donna une chambre ayant vue directe sur la face latérale nord de l'ancienne chapelle de Jean Ferrand que le cardinal de Loménie de Brienne transforma en chapelle de l'hôpital, lorsque l'abbaye de Saint-Jean fut acquise par la ville, et nous fûmes agréablement surpris, à notre réveil, en apercevant ces deux beaux panneaux très-bien conservés. Quelques heures plus tard, nous étions en possession des calques de ces vitraux.

L'existence de cette chapelle, actuellement convertie en halle à la viande, ainsi que celle de la halle au blé, est gravement compromise, dit-on, par suite des malheureuses et gigantesques conceptions de l'édilité Sénonaise qui, non contente d'avoir laissé démolir de magnifiques remparts gallo-romains, veut encore détruire deux beaux monuments pleins d'intérêt, élevés au ^{xiii}^e siècle et restaurés ensuite au ^{xv}^e, pour les remplacer par une bâtisse dont l'utilité ne pourra faire oublier la perte des édifices qu'on détruira.

Le premier panneau est très-beau, les enlacements sont fort gracieux, et lorsque les panneaux sont réunis, on est frappé du riche aspect qu'ils présentent.

Le second panneau est beaucoup plus simple, l'exécution en est très-facile, c'est un des moins compliqués que nous ayons rencontré. Ces deux panneaux se font valoir mutuellement, et se reproduisent de deux en deux fenêtres.

Nous ne pouvons, faute de dates positives, assigner aucun âge à ces vitraux ; ce n'est que d'après les caractères qu'ils présentent, caractères en tout conformes à ceux des vitraux de Pontigny et de Chablis, que nous pouvons les classer ; aussi les attribuons-

nous volontiers au commencement du XIII^e siècle, époque à laquelle la chapelle où ils se trouvent a dû être construite.

VITRAUX DE MONTRÉAL.

Nous avons rencontré dans l'église de Montréal deux beaux panneaux de vitrerie en verre blanc qui ne datent pas d'une époque très-reculée; nous les croyons de la Renaissance et nous en donnons les dessins car ils font pressentir la fin d'un système dont, par ceux de Pontigny, de Chablis et de Sens, nous avons donné le commencement.

Nous n'avons pas besoin d'en faire la description, les dessins se feront mieux comprendre, à la première vue, que par tout ce que nous pourrions en dire.

Ces vitraux sont en très-mauvais état, les plombs sont oxidés; nous avons tout lieu de penser qu'ils seront restaurés incessamment.

Les vitraux de Pontigny, de Chablis et de l'ancienne chapelle de Sens, présentent les mêmes caractères que ceux d'Obazine et de Bonlieu. Le verre est inégal, plus épais sur une rive que sur l'autre, il est gondolé et fourmillé de bulles plus ou moins considérables; les feuilles sont peu larges, elles portent de trois centimètres et demi à cinq centimètres au plus, la longueur varie, l'épaisseur est de trois millimètres environ.

Quoique les verres aient été recouverts d'une espèce de patine destinée, soit à en modérer la transparence, soit à le préserver de l'influence des agents atmosphériques, on remarque, sur certaines feuilles des trous assez profonds d'inégale grandeur; d'autres feuilles sont parfaitement lisses. Ce que nous appelons « patine ou couverte » tend fortement à disparaître sur les feuilles attaquées.

Toutes les coupes ont été terminées au grésoir, car on reconnaît parfaitement les traces de cet instrument aux dents que présentent les rives. On voit dans quelques feuilles des éclats qui tendraient à les faire dédoubler par petites parties, lors de la coupe, principalement vers les bulles dont la quantité est assez forte.

Les plombs ont été traités avec un soin tout particulier; ils ont quatre millimètres de largeur et sept de hauteur; ils ont été travaillés au rabot, on voit encore les traces de cet instrument.

Les vitraux de Chablis nous ont présenté une certaine particularité que nous croyons devoir enregistrer ici : quelques bandes semblent avoir été peintes en rouge et en jaune; cette peinture, qui n'a pas été cuite au four est à peine sensible actuellement, et perd tous les jours de son intensité. Nous sommes porté à penser que cette circonstance n'est due qu'à un caprice de vitrier ou à un malheureux essai postérieur à l'établissement des vitraux, car nous nous refusons à croire que des verres colorés puissent produire un excellent effet dans cette sorte de vitrerie.

Le plomb des vitraux de Montréal est plat d'un côté et rond de l'autre; il présente, il est vrai, de la résistance, de la force même, mais il est loin de valoir celui des vitraux cités précédemment. Ce plomb a cinq millimètres de largeur, et tout nous fait supposer qu'il a été fabriqué au tire-plomb.

Le verre est aussi plus mince, plus blanc, il n'est pas épais, le ton est fade. Enfin, tout nous invite à penser que ces panneaux datent de cette déplorable époque de décadence où les peintres verriers — comme tous les artistes en général — dégénérèrent de plus en plus, oublièrent les anciennes traditions de leur art et devinrent de simples vitriers, des manœuvres ou peu s'en faut.

Nous croyons reconnaître, et nos lecteurs le reconnaîtront sans

doute avec nous, que ces panneaux divers doivent leur naissance à un système complet, achevé, système suscité par la grande et irrésistible influence que saint Bernard, ce rigoriste docteur, a exercé sur l'art religieux de son siècle.

Ce système paraît avoir été adopté en 1134 par le chapitre général de l'ordre de Cîteaux ; l'art. 82 le consacre ouvertement, il y est dit : « les vitres doivent être blanches, sans croix et sans peintures.

L'église abbatiale de Clairvaux, dont saint Bernard fut un des plus illustres abbés, en offrait une preuve irrécusable ; nous pourrions reproduire ici, en témoignage authentique, si nous ne craignons d'être prolix, l'extrait de la relation d'un voyage fait en 1547, de Joinville à Clairvaux, par la reine de Sicile, le comte et la comtesse de Guise ; on y parle des « vitraux blancs » de l'église, de ceux de la librairie et du réfectoire (1).

Nous ne pensons pas cependant que les vitraux incolores aient été employés exclusivement dans les églises cisterciennes ; nous sommes porté à croire, et nous en avons donné des exemples, que les églises riches, comme celle de Chablis, devaient en être garnies dans certaines parties. Et puis, n'y avait-il pas une grande économie, pour les églises pauvres, comme pour les chapelles d'un rang inférieur — celle de l'hôpital de Sens — à employer ce système de vitrerie qui sait si bien s'allier à la belle et sévère architecture des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles ?

Souvent même cette vitrerie incolore a dû être employée concurremment avec la grisaille ou la peinture sur verre. Ces divers systèmes devaient se faire valoir par leurs contrastes.

(1) *Annales archéologiques*, vol. III, p. 223-239, article : *Un grand monastère au ^{xvi}^e siècle*. (Monastère de Clairvaux).

En résumé, les artistes verriers, dans les monuments cisterciens, pouvaient donner librement carrière à leur brillante imagination, sous la condition expresse, cependant, de ne figurer aucune croix ni aucune peinture. Aussi est-ce avec un rare bonheur qu'ils se sont acquittés de leur tâche, souvent ingrate, et qu'ils ont su vaincre les plus grandes difficultés en appliquant, sans se répéter, les combinaisons les plus diverses; feuillages, enlacements, nattes, etc., à la composition de leurs vitraux.

De la défense excessive, trop rigoureuse même, dont nous venons de parler, est donc sorti un système complet de vitraux blancs à dessins figurés par les plombs. Ce système ne nous paraît avoir rien de commun et ne doit rien envier à la vitrerie en grisaille avec laquelle il peut marcher de pair dans certaines conditions faciles à apprécier.

EMILE AMÉ,

Architecte, correspondant du Ministère
de l'Instruction publique.



NOTE SUR UNE MÉDAILLE GAULOISE

TROUVÉE

DANS LE CANTON D'ANCY-LE-FRANC.

M. Mathieu, membre libre de la Société, dans ses recherches aussi actives qu'intelligentes, m'ayant confié la médaille ou monnaie ci-jointe (1), pour être transmise à la Société, je m'empresse de déférer à cette intention, en y joignant quelques observations.

Cette médaille est évidemment gauloise et provient des peuples connus dans la Gaule sous le nom de *Santons*, habitant la province connue depuis sous le nom de Saintonge.

Le mot *San-taunos*, qui est inscrit sur le revers, ne saurait laisser aucun doute.

Cette même médaille ou monnaie est identiquement gravée dans l'ouvrage publié sur nos anciennes monnaies par Bouteroue, en 1666, in-folio. On la voit ainsi représentée sous le n° 49, aux pages 58 et 59. La tête casquée est la même, avec la légende portant le nom *Arivos*. Au revers, on voit une chèvre libre avec une rose ou perle sous le ventre, et la légende *Scantonos*.

Bouteroue pense que *Arivos* est le nom particulier de quelque

(1) La médaille qui fait l'objet de la notice ci-après est conservée dans le médailler de la Société.

peuple de la Saintonge, quoique, dit-il, il n'a pas trouvé ce nom dans aucun auteur.

Cependant, il peut être permis de croire que ce nom *Arivos* est plutôt celui de quelque chef ou général du pays du Santons ; car, dans la médaille qui suit n° 50, si sur le revers on lit également le nom *Santonos*, la légende de la face offre en légende ceux de *G. Doci*, que Bouteroue dit être celui de quelque chef. Or, pourquoi n'en serait-il pas de même sur la pièce n° 49, et quelle nécessité y avait-il d'indiquer sur cette monnaie le nom de deux peuples ? Il est plus naturel de supposer que le nom *Arivos* est également celui d'un chef ou roi du pays du Santons, de même que celui de *A. Dolci* peut être antérieur à *Arivos*. Ces circonstances, au surplus, peuvent se vérifier dans l'ouvrage même de Bouteroue.

Mais, à part ces premières considérations, il faut maintenant rechercher, ce qui peut être de quelqu'intérêt pour la collection de la Société, si cette médaille, tout en appartenant à des peuples étrangers à ceux qui ont habité les rives de l'Yonne, y a été découverte, et quelles sont les circonstances par suite desquelles elle a pu s'y trouver.

D'après les renseignements qu'on est parvenu à se procurer, cette médaille provient d'un marchand de chiffons qui a affirmé l'avoir recueillie dans une des communes du canton d'Ancy-le-Franc, mais sans se rappeler laquelle. Cette assertion prend une grande couleur de vraisemblance, en se reportant aux indications dont on va soumettre l'appréciation au jugement de ceux qui seront chargés de l'examen de cette médaille.

On sait d'abord, d'après les *Commentaires de César*, que les peuples *Santons* vaincus par lui devinrent ses alliés, et ensuite que, lors de la grande ligue des peuples de la Gaule formée à l'instigation de Vercingétorix, presque tous ces peuples se réuni-

rent et se concertèrent pour s'affranchir du joug du conquérant.

Au livre vi des *Mémoires* de César, se trouve, dans le plus grand détail, l'énumération du contingent auquel ces différents peuples consentirent pour former un corps d'armée que César évalue à 240,000 hommes. Dans cette liste, on voit que les *Santons* réunis aux *Rutheniens* et aux *Carnutes* y sont compris chacun pour 12,000 hommes.

César dit encore que ces 240,000 hommes furent passés en revue, et que le dénombrement en fut fait dans le pays des *Éduens* (l'*Autunois*) ; ensuite, que tout ce corps d'armée se dirigea sur *Alise*. Or, il est certain 1° qu'à la suite de cette marche, il y eut entre l'armée de César et celle des Gaulois une bataille considérable, à l'issue de laquelle les Gaulois, vaincus, se réfugièrent dans *Alise*.

2° Que cette bataille n'a pu avoir lieu que sur les bords d'une rivière, laquelle n'est évidemment que celle d'*Armançon*, la plus notable, à quelques lieues d'*Alise*.

Les planches 47 du t. II de la traduction de M. de Turpin-Crissé, dont les observations sont très-estimées des militaires, indique la situation des deux armées séparées par une rivière.

3° Les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu du combat : les uns penchent pour celui d'*Argenteuil* ; d'autres pour celui de *Perrigny-sur-Armançon* ; l'abbé Courtépée, t. V, p. 460, l'indique comme ayant eu lieu entre *Ravières* et *Buffon*. *Laureau*, de *Saint-André*, dans son *Avant Clovis*, t. I, p. 345, sans indiquer une localité particulière, affirme que la bataille eut lieu sur les bords de l'*Armançon* entre *Tonnerre* et *Montbard*, ainsi, dit-il, qu'on l'a vérifié d'après la topographie des *Commentaires de César*.

Or, à cette bataille, où 240,000 Gaulois se trouvèrent en présence de 70,000 Romains, car César n'en avait pas davantage ; à

cette bataille qui fut très-acharnée, à tel point que César, s'y exposant de sa personne, manqua d'être pris, et même, au rapport de Plutarque, y perdit son épée; qui, enfin, dut s'établir et se prolonger sur un espace considérable jusqu'à la retraite de l'armée gauloise; à cette bataille, disons-nous, durent nécessairement figurer *les 12,000 Santons* indiqués dans la liste donnée par César; car, dans leur imprévoyance, leur présomption et leur déplorable tactique, les Gaulois n'auraient certainement rien laissé derrière eux pour assurer leur retraite: dès-lors, n'est-il pas possible et même vraisemblable que quelques-unes des monnaies dont les soldats Santons étaient porteurs, aient été abandonnées sur le terrain ou négligées par ceux qui, après leur mort, les auront pillés ou dépouillés? Cela semble assez conforme à ce qui doit se passer en pareille circonstance.

On peut donc, sans être taxé de témérité, croire qu'en effet la médaille dont il s'agit a été recueillie dans le département de l'Yonne; dans quelques-unes des communes du canton d'Ancy-le-Franc, où il en existe huit sur la rivière d'Armançon, depuis Lézennes jusqu'à Aisy; et, s'il en est ainsi, cette médaille est de nature à fixer l'attention de la Société.

FOURNERAT.

NOTICE SUR LES PORPHYRES

DU

DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

La masse principale des terrains anciens du département est granitique. La roche qui, après le granit, occupe le plus de surface est le gneiss, ou mieux une formation gneissique présentant les aspects les plus variés. Je comprends dans ce terrain une roche noire qui se montre bien développée à la descente de la route de Lormes, près le pont de Chastellux, en arrivant d'Avallon (1). Plusieurs géologues la considèrent comme roche éruptive. Puis, par ordre de formation et d'importance, vient le leptinite auquel je rattacherai la pegmatite. Ces deux roches sont contemporaines et percent l'une et l'autre le granit et le gneiss.

Le porphyre quartzifère, sans être abondant, se montre sur un assez grand nombre de points et avec des allures assez singulières pour qu'il mérite de fixer l'attention. Il traverse le granit, le gneiss et le leptinite.

(1) Cette manière de voir m'a été communiquée par M. Desplaces de Charmasse, qui s'est beaucoup occupé de la nature des roches du Morvan, et je l'adopte entièrement.

Enfin le quartz, qui est sorti à diverses époques, dans sa dernière apparition a traversé toutes les autres roches, et sous ce point de vue peut être regardé comme la plus récente. Cette dernière sortie est presque contemporaine de la formation des premières assises liasiques et a formé les *arkoses* de M. de Bonnard.

Je me proposerai dans cette note la description du terrain porphyrique.

A l'époque où la Société géologique vint à Avallon, je ne connaissais le porphyre qu'à Marraut et au moulin Cadoux ; je l'avais rencontré aussi à Presles, près Cussy, interrompu près du mont Perroux par le terrain houiller, puis se continuant jusqu'au Trinquelin. Le temps a manqué à la Société pour vérifier le fait, et c'est pour cela qu'il n'en est pas fait mention dans les procès-verbaux de cette réunion.

Je l'ai retrouvé depuis en bien d'autres localités, mais jamais en filons bien réguliers sur une grande étendue. Il se présente sur un point avec un assez grand développement, puis cesse pour se montrer plus loin sur la même *ligne droite*. J'ai compté ainsi trois directions *en ligne droite* sur lesquelles viennent se placer toutes les sorties de porphyres. Les *trois droites* sont *parallèles* comme on peut le constater en suivant sur la carte de l'état-major les points où je l'indique.

J'ai remarqué de plus, quant à l'allure de ces porphyres, qu'ils cessent ou se dévient de leur direction à la rencontre d'une des roches que je range dans le terrain gneissique. Il semblerait que les fentes qui ont permis au porphyre de venir au jour, droites et nettes dans le granit, cessent ou se font d'une manière irrégulière dans un terrain stratifié. Une autre cause de dérangement, ce sont les filons de quartz qui, postérieurs au porphyre, font l'effet de filons croiseurs.

Les trois grandes directions parallèles font avec le méridien un angle d'environ 33° vers l'Est. La direction de chaque sortie partielle diffère peu de celle-là.

La première bande s'étend de Magny à Marraut, en passant par le moulin Cadoux. A Magny, on voit le porphyre à la dernière maison du village sur le chemin de Marraut.

Au moulin Cadoux, il traverse le bief même du moulin et forme sur chaque rive des escarpements, sur la rive gauche surtout. A Marraut, il se montre en plusieurs endroits, mais principalement près d'une mare au point le plus élevé du pays. On ne le revoit plus sur la même ligne qu'au Meix, sur la butte où est bâti le village. Les carrières à l'entrée du Meix, du côté d'Avallon, sont dans cette roche. En allant vers Saint-Germain, il cesse parce que là commence le terrain gneissique.

On peut considérer comme le prolongement de cette direction un filon qui part du hameau de la Bascule, près Chastellux, se montre dans le parc du château à l'angle d'une des allées qui entourent la pièce d'eau et forme le monticule de la ferme. Partant de là il coupe la route, descend vers la rivière qu'il passe à quelques cents mètres au dessus du pont de Chastellux, et la barre sur plus de la moitié de son lit, en formant une sorte de digue qui n'est recouverte que dans les grandes eaux; cela tient probablement à ce que cette roche, plus dure que les roches micacées qui l'environnent, a offert plus de résistance dans le creusement de la vallée.

Il forme le lit et les escarpements de la Cure sur la rive droite pendant deux outrois cents mètres. Là, en rencontrant le gneiss, il se bifurque. Une branche de peu d'importance se détache en faisant avec le filon principal un angle de 25° vers l'Est (55° Est avec le méridien). On le retrouve sur cette direction sur le chemin de Lingoux à Saint-Germain.

La masse du filon se trouve interrompue sur l'espace de deux cents mètres par le terrain gneissique, puis reparait alors pour reprendre sa direction primitive. On la suit facilement de dessus l'escarpement de la Cure au milieu des champs, jusques et au travers du bois dit des Corvées, appartenant à la commune de Saint-Germain. En sortant du bois, il coupe la route de Saint-Germain à Chastellux. L'autre côté de la route est formé par des prés qui empêchent de le reconnaître jusque sur la route de Quarré à Vézelay, près Saint-Germain. Sur le prolongement de filon on en voit là quelques blocs. De là au Meix, aucune trace. Avant de quitter cette direction, je citerai comme mémoire deux endroits où je l'ai vu en place 1° sur la route de Chastellux, à Lormes au-dessus de la ferme au croisement de cette route avec le chemin de grande communication de Chastellux à Marigny ; 2° à cent mètres plus haut, dans un champ.

Il est une remarque à faire sur la nature des porphyres que je viens de citer, et qui forment ainsi une ligne droite interrompue de Chastellux à Magny. Dans cette dernière localité, ainsi qu'au moulin Cadoux et à Marraut, ils sont pinitifères. C'est une roche à pâte d'un brun rougeâtre avec des cristaux disséminés de feldspath blanc, caverneux, et parsemés de grains de quartz vitreux présentant des faces de cristallisation bien prononcées. Enfin, les cristaux de pinite s'y trouvent en aussi grande abondance que ceux de quartz et de feldspath. Elle s'y présente sous forme d'une substance vert-foncé, à cassure terne, et cristallisée en prismes droits. Les cristaux de feldspath sont remarquables par leur état d'altération. Ils ne présentent dans leur cassure aucune surface nette de clivage, et sont parsemés de vacuoles. Cela tient à ce qu'ils sont pénétrés de cristaux de pinite en décomposition. Les cristaux de pinite, souvent bien reconnaissables, sont aussi parfois si petits qu'ils ne se font remarquer que par leur

couleur et par l'altération dont ils sont comme le centre. Souvent le cristal de pinite a disparu et il ne reste plus qu'une petite cavité tapissée d'une substance blanchâtre. Les porphyres ne renferment pas de mica. Au Meix et sur toute la ligne jusqu'à la Bascule, le porphyre est à pâte grise compacte, fortement chargée de mica, contenant aussi des cristaux de quartz cristallisé. Les cristaux de feldspath sont nets ; leur cassure présente des surfaces de clivage miroitantes. Du reste, point de pinite ; les deux substances s'excluent-elles ? Je ne le pense pas, quoiqu'il semble en être ainsi dans nos porphyres des environs d'Avallon.

La seconde ligne qui part de Presle est aussi du porphyre pinitifère sans mica. Dans le village, il forme une masse qui court du sud-ouest au nord-est et est traversée près d'une tuilerie par un filon de quartz de la nature de ceux qui ont produit la roche siliceuse désignée sous le nom d'arkose, et dont elle renferme les minéraux ordinaires, la baryte et la galène. Il y a eu même les années dernières un commencement d'exploitation. Le puits a 40 mètres et est dans le filon. On a pratiqué une galerie de trois ou quatre mètres dans la direction du filon. Le minerai a été annoncé, par les exploitants, comme argentifère.

Le porphyre se montre toujours sur la même ligne dans le chemin qui va de Presles au moulin Chatelin. Il ne forme pas d'escarpements sur les bords de la rivière ; mais il se montre sur une étendue de trois à quatre cents mètres sur le chemin qui monte au bois et va à Pont-Riot. Là, arrivé au bois, il est impossible de le suivre, mais il se retrouve sur la même direction traversant le ruisseau de Villarnoux, montant les *bois Avaux*. Sa marche est indiquée par des blocs qui couvrent le sol. Je l'ai rencontré jusqu'au bord du Trinquelin où il disparaît. Je ne l'ai plus revu en place si ce n'est dans le bois de la Fère, dans une petite vallée près de la rivière.

Entre le chemin de Pont-Riot et le ruisseau de Villarnoux, il *traverse* ou mieux il est *traversé* par le terrain houiller. D'abord parce qu'on n'en voit pas traces dans cette partie de la bande du terrain houiller et qu'ensuite on sait qu'il est antérieur au terrain houiller puisque ses débris entrent comme galets dans les poudingues de ce dernier terrain. Du côté du ruisseau, à l'instant où il s'arrête, il forme une masse de trois mètres de hauteur présentant une face unie du côté du terrain houiller et criblée de petits filons de quartz se détachant comme un réseau blanc sur la pâte brune de la roche.

La troisième direction du porphyre s'étend d'un monticule situé sur la commune de Chastellux entre les Meulots et la rue Chenot, et descend près d'un petit étang. Là il coupe le chemin de Saint-André à Chastellux, s'enfonce dans la vallée par laquelle le petit étang se décharge dans la rivière. Je ne l'ai vu en place ni dans le lit de la rivière ni dans ses escarpements, mais je l'ai retrouvé en blocs épars sur le prolongement de cette direction. Il existe en place sur le chemin fortement raviné d'Ouche à Chastellux près du ruisseau qui traverse ce chemin en bas d'Ouche.

En marchant sur cette ligne, on le suit par ses débris jusqu'à une carrière où il est exploité au milieu des champs près d'Ouche, puis on le voit se montrer en place de temps à autre jusqu'à l'endroit où la route de Lormes à Avallon entre dans le bois en venant de Lormes, presque vis-à-vis la ferme de la Ronce. Enfin, on le retrouve sur la route de Quarré à Vézelay près de la rencontre de celle-ci avec la route de Lormes à Avallon. On a été obligé d'entamer le porphyre pour faire passer la route. Le terrain couvert de bois n'a pas permis de le suivre plus loin. Il est en tout point semblable à celui de la ferme de Chastellux.

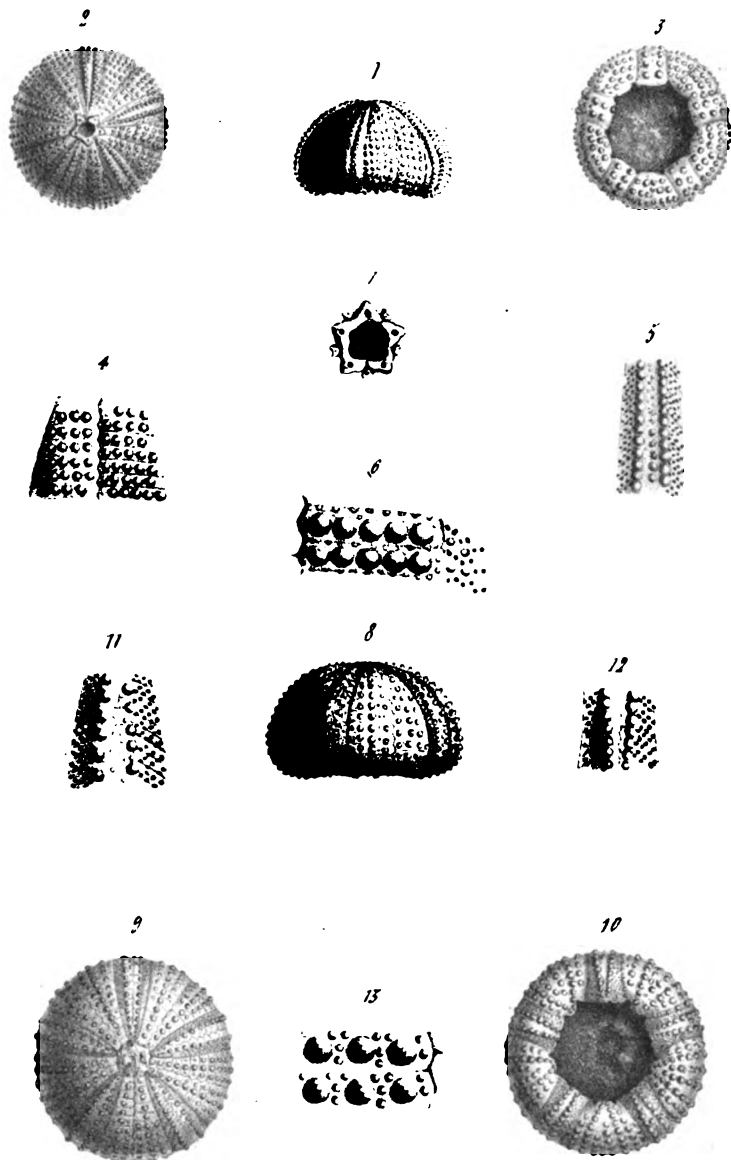
Il resterait, pour compléter cette notice, à parler des porphyres

du Morvan dont les nôtres ne sont, pour ainsi dire, qu'une dépendance, ou au moins de ceux dont les nôtres sont les prolongements. On verrait se vérifier du moins pour ceux du canton de Lormes que j'ai examinés, la constance dans la direction des sorties et leur parallélisme. Mais je n'avais à décrire aujourd'hui que les porphyres du département de l'Yonne. Plus tard, si la Société le juge convenable, je mettrai en ordre les matériaux que j'ai réunis sur ce sujet.

J'ai retrouvé depuis peu un quatrième filon parallèle aux trois autres. Je l'ai reconnu 1° au lieu dit le Dessus-de-Champloix, près Quarré; 2° à une demi-lieue de là dans la Forêt-au-Duc; 3° sur le prolongement de la ligne droite qui joint droit ces deux points au-dessous de la Chaume, sur le chemin de Quarré à Trinquelin. Cette ligne, à peu près parallèle aux trois autres, serait un peu plus dirigée vers l'est. Elle passe encore par un point où j'ai reconnu le porphyre entre Sainte-Magnance et Rouvray, sur la route de Paris à Lyon. Tous ces faits demandent à être revus et étudiés.

MOREAU,

Professeur à Avallou.



Lab. 1871/1901

Fig. 1-7. *Polycyphus Corallinus*, Cott. — Fig. 8-13. *Echinus Orbignyianus*, Cott.

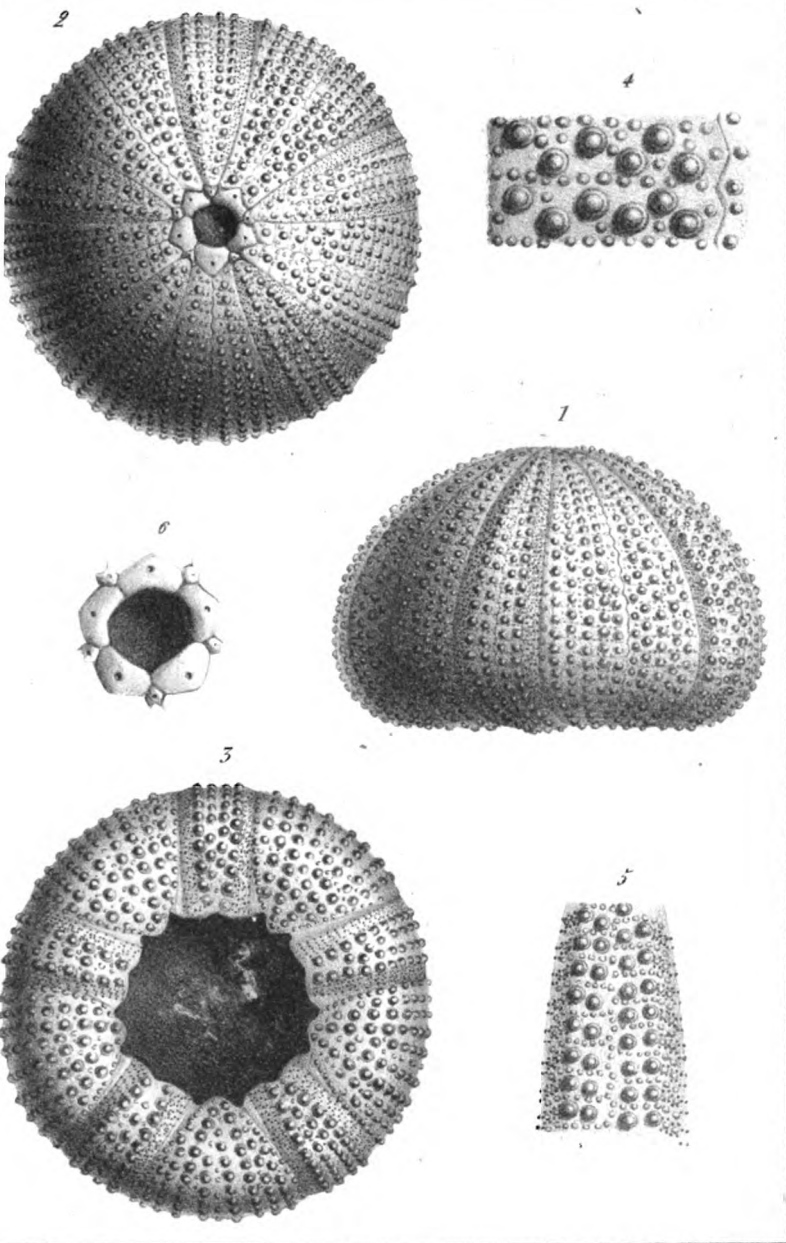
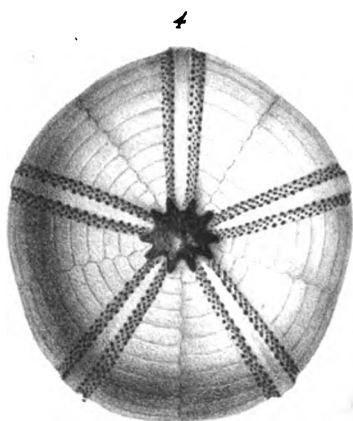
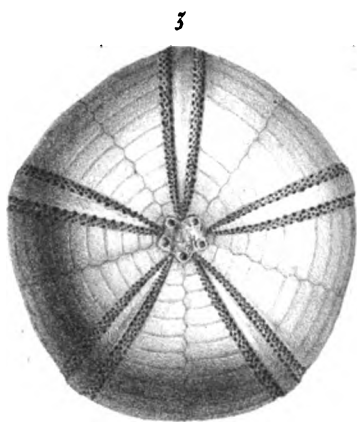
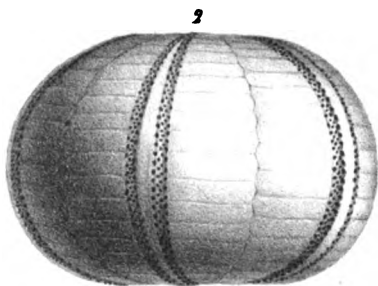
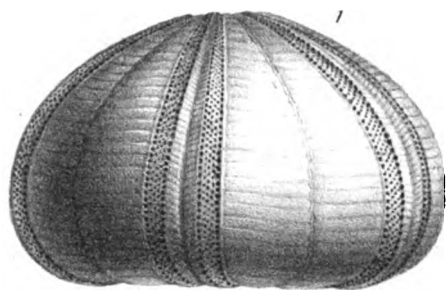


Fig. 1-6. *Echinus Robinaldinus* Cett.

10



avec Perceval

Fig 1. Echinus perlatus, Desm.—Fig 2-4. Pedina Michelini, Cott.

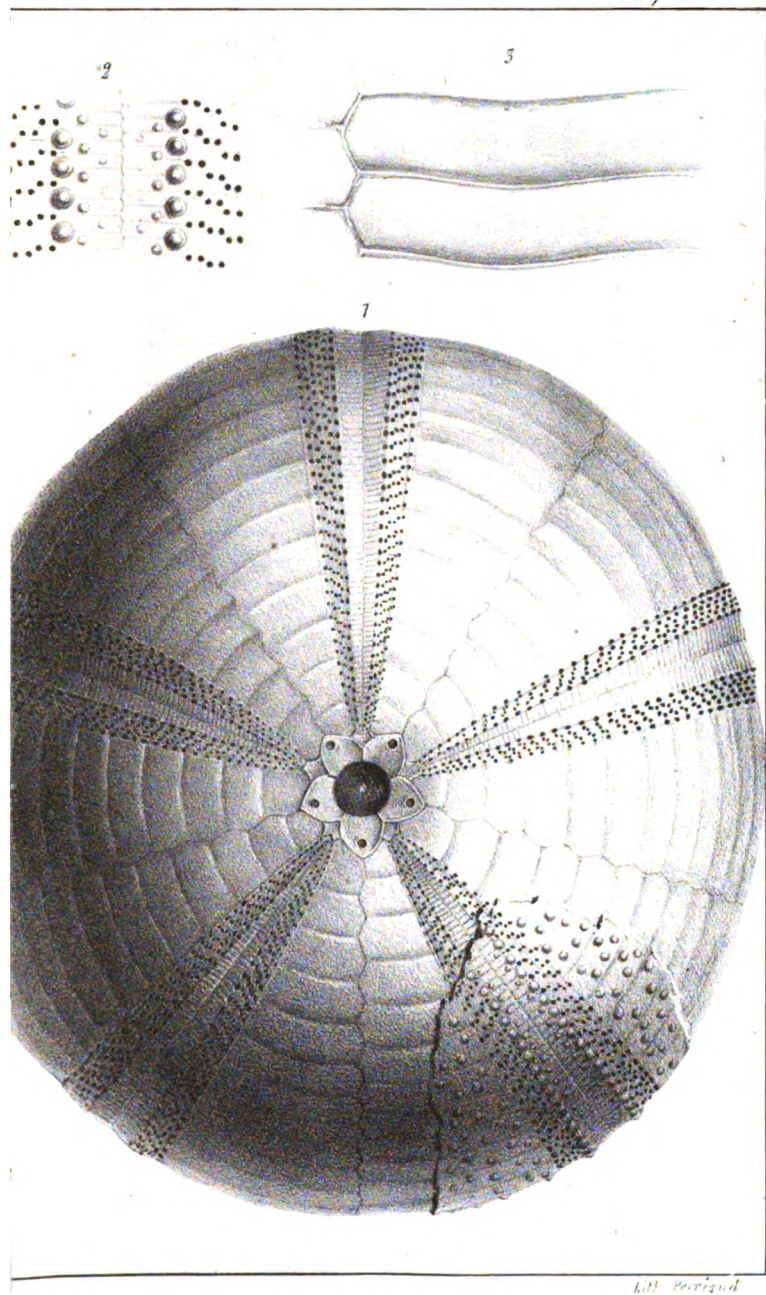


Fig. 1-3. *Pedina Charmassei*, Coll.



ÉTUDES SUR LES ÉCHINIDES FOSSILES

DU DÉPARTEMENT DE L'YONNE (1).

Étage corallien (Suite.)

POLYCYPHUS CORALLINUS, Cotteau, 1853.

Pl. 24, fig. 4-7.

Testà circulari, infernè planà, supernè inflatà et subconicà. Areis ambulacariis et interambulacariis præditiis tuberculis uniformibus et regulariter dispositis. Tuberculis imperforatis, non crenulatis. Areis interambulacariis in medio depressis; inter tubercula verrucis minimis, passim spasis. Poris per paria terna et obliqua dispositis. Ore maximo, decies inciso.

DIMENSIONS. — Hauteur, 43 millimètres; diamètre, 22 millimètres.

Comme tous les Polycyphus, cette espèce est plane en dessous, renflée et subconique en dessus; sa surface est partout re-

(1) Voy. le *Bulletin* de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, t. II, p. 233 et 309, t. III, p. 103, 221 et 355, t. IV, p. 187 et 471, et t. V, p. 135.

couverte de tubercules uniformes, imperforés, disposés en séries très-régulières. Les aires interambulacraires sont relativement très-larges. Le milieu est déprimé et dépourvu de tubercules ; de chaque côté de cette dépression on compte, vers le pourtour du test, six rangées verticales de tubercules, mais ces rangées disparaissent en s'élevant, et vers le sommet elles se réduisent à deux. Ces tubercules ne sont pas seulement disposés en séries verticales, mais ils forment également des séries horizontales régulières, bien qu'un peu inclinées. Les aires ambulacraires sont garnies de deux rangées de tubercules semblables à ceux des aires interambulacraires et très-régulièrement disposés. Cependant au milieu de ces deux rangées on en voit, vers le pourtour du test, une troisième qui compte à peine cinq ou six tubercules principaux et qui passe insensiblement à des granulations à peine apparentes. Sur les aires ambulacraires comme sur les aires interambulacraires, l'espace qui sépare les tubercules est rempli par de petites verrues disséminées à peu près au hasard. Les pores sont rangés par triples paires obliques et s'ouvrent dans une dépression très-droite et parallèle aux aires ambulacraires. L'appareil oviducal affecte, autour de l'anus, l'apparence d'un anneau ovale. Les plaques ovariales sont très-distinctement perforées ; les plaques interovariales sont petites et triangulaires. L'anus est grand, elliptique. La bouche s'ouvre au milieu d'une dépression de la face inférieure ; elle est grande et pentagonale.

Par sa forme subconique et renflée, par la disposition et l'uniformité vraiment remarquable des tubercules qui garnissent sa surface, par son ouverture buccale grande, pentagonale et rentrante, cette espèce se place incontestablement dans le genre *Polycephus*, non loin du *Polycephus nodulosus* qui sert de type à cette section du grand genre *Echinus*. Cependant notre espèce

se distingue des *Polycyphus* décrits jusqu'ici par sa taille un peu plus forte, par le petit nombre de ses tubercules ambulacraires, et par la dépression qui marque le milieu des aires interambulacraires.

Le genre *Polycyphus*, tel qu'il a été circonscrit par M. Agassiz dans son catalogue raisonné, ne nous paraît se distinguer des véritables *Echinus* que par la disposition uniforme et régulière de ses tubercules. Est-ce là un caractère suffisant pour justifier cette coupe générique ? Bien que je n'aie point la prétention de trancher ici cette question, je crois cependant devoir faire observer que la disposition plus ou moins uniforme des tubercules est un caractère très-variable chez les *Echinus*. Aussi, pour certaines espèces, sera-t-il quelquefois bien difficile de reconnaître si ce sont des *Polycyphus* ou de véritables *Echinus*. — Assurément, si tous étaient aussi bien caractérisés que le *Polycyphus nodulosus* ou le *Polycyphus Corallinus*, il n'y aurait pas embarras, mais il existe, et en assez grand nombre, des espèces intermédiaires chez lesquelles l'uniformité des tubercules n'est pas aussi complète, et alors on éprouve, sur leur classement générique, une incertitude toujours regrettable. — Dans ce cas, il me paraît convenable de rejeter ces espèces douteuses dans le genre *Echinus*, ainsi que je l'ai fait à l'occasion de mon *Echinus Vacheyi*, qui semblait au premier abord se rapprocher du *Polycyphus*, mais que j'ai dû, après un examen plus attentif, réunir aux *Echinus*. Aussi peut-on, dès à présent, prévoir qu'une coupe générique dont les limites sont si incertaines, sera appelée à disparaître d'une bonne méthode naturelle.

M. Michelin a établi tout récemment, dans la revue zoologique, le genre *Magnotia*, pour un oursin très-voisin des *Polycyphus* (1). Voici les caractères assignés à cette nouvelle coupe

(1) Revue et magasin de zoologie n° 1, 1853.

générique qui ne comprend, jusqu'ici, qu'une seule espèce, le *Magnotia Nodoti*, Mich., provenant de l'oolite inférieure d'Avesne (Côte-d'Or), et dont l'exemplaire type est conservé dans le Musée d'histoire naturelle de Dijon :

« Test élevé, enflé, à base concave et à tubercules nombreux, »
 » petits, égaux, ni perforés, ni crénelés. Les pores qui sont »
 » disposés par paires du sommet jusque vers le milieu, se di- »
 » visent ensuite, en allant vers la base, en plusieurs séries. La »
 » bouche est très-grande, occupant presque toute la partie in- »
 » férieure. Anus petit et arrondi. Aires ambulacraires étroites »
 » avec des rangs obliques de tubercules. »

Au premier aspect, on pourrait croire que le *Polycyphus Corallipus* que caractérisent son test élevé, ses tubercules nombreux et égaux, sa bouche grande et rentrante, est une seconde espèce du genre *Magnotia*. Mais ce rapprochement n'est pas possible, car le caractère véritablement distinctif du genre *Magnotia* consiste dans la disposition des pores ambulacraires rangés par simples paires du sommet jusque vers le milieu et se divisant ensuite, en allant vers la base, en plusieurs séries. Ce caractère manque à notre espèce dont les pores ambulacraires sont sans interruption, du sommet au péristôme, disposés par triples paires obliques.

LOCALITÉ. — Le *Polycyphus Corallinus* m'a été donné comme provenant du calcaire à chailles des environs de Druyes ; cette espèce est fort rare.

EXPLICATION DES FIGURES.

Pl. XXI, fig. 1. — *Polycyphus Corallinus*, vu de côté, de ma collection.

- fig. 2. — le même, vu sur la face supérieure.
fig. 3. — le même, vu sur la face inférieure.
fig. 4. — Portion grossie d'une aire interambulacraire.
fig. 5. — Portion grossie d'une aire ambulacraire, montrant la disposition des pores.
fig. 6. — Plaques interambulacraires garnies.
fig. 7. — Appareil oviducal grossi.

ECHINUS ORBIGNYANUS, Cotteau, 1853.

Pl. 24, fig. 8-13.

Testâ circulari, subinflatâ, supernè depressâ, infernè planâ, excavatâ. Areis interambulacrariis præditis supernè duabus, infernè et in ambitu sex vel octo seriebus tuberculorum principium; areis ambulacrariis duabus seriebus præditis. Poris ambulacrariis per paria terna dispositis; fasciis porosis subnudis. Ore magno, excavato, decies et profundè inciso.

DIMENSIONS. — Hauteur, 14 millimètres; diamètre transversal, 27 millimètres.

Cette espèce est de petite taille; sa forme est circulaire, hémisphérique et légèrement déprimée. Les aires interambulacraires occupent un espace presque triple de celui des aires ambulacraires; leur surface, à la partie inférieure et vers le pourtour du test, est garnie de six ou huit séries de tubercules. A la partie supérieure la plupart de ces tubercules disparaissent; les deux principales rangées persistent et s'élèvent parallèlement

jusqu'au sommet, laissant au milieu d'elles un espace qui est presque lisse. Les aires ambulacraires ne comptent, sur toute leur longueur, que deux rangées de tubercules principaux, à peu près égaux à ceux des aires interambulacraires. Cependant au milieu de ces deux rangées il se trouve à la partie inférieure quelques autres tubercules principaux assez irrégulièrement disposés. Les tubercules principaux sont sensiblement plus gros à la face inférieure qu'aux approches du sommet; ils s'élèvent du milieu d'une zone lisse entourée d'un cercle de petits granules très-distincts. Sur les aires ambulacraires comme sur les aires interambulacraires, l'espace intermédiaire est rempli par une granulation abondante, très-fine et cependant inégale. Les pores sont disposés par triples paires obliques; les zones qui les contiennent sont sensiblement déprimées, surtout à la partie inférieure où elles s'élargissent pour recevoir les pores toujours beaucoup plus nombreux près de la bouche. — La bouche est grande, décagonale, profondément entaillée; les bords qui correspondent aux aires ambulacraires sont droits et bien plus développés que ceux des aires interambulacraires qui sont obtusément anguleux. La bouche s'ouvre dans une dépression très-sensible de la face inférieure.

RAPPORTS ET DIFFÉRENCES. — Cette espèce est voisine des *Echinus bigranularis*, Lam., et *excavatus*, Leske, cependant elle m'a paru constituer une espèce tout-à-fait distincte. En effet, si au premier abord l'ensemble de ses caractères tend à la rapprocher de l'*Echinus bigranularis* (var. minor, *Echinus serratus*, Agassiz) on ne tarde pas à reconnaître, entre ces deux espèces, des différences essentielles : l'*Echinus bigranularis* affecte une forme subpentagonale très-prononcée; les tubercules dont il est couvert sont rares, espacés, et ne constituent que deux rangées

sur les aires ambulacraires et deux sur les aires interambulacraires. La face inférieure est presque plane et la bouche s'ouvre à fleur du test. Notre espèce, au contraire, est subcirculaire, beaucoup plus tuberculeuse, et la bouche est située dans une dépression très-sensible de la face inférieure. Ce dernier caractère rapproche l'Echinus Orbignyanus de l'Echinus excavatus, mais il en diffère par ses tubercules plus apparents, plus unifornes et beaucoup plus nombreux.

LOCALITÉ. — M. Rathier a recueilli cette jolie espèce dans les calcaires marneux et lithographiques de Commissey; elle y est rare.

EXPLICATION DES FIGURES.

Pl. XXI, fig. 8. — Echinus Orbignyanus, vu de côté, de la collection de M. Rathier.

fig. 9. — le même, vu sur la face supérieure.

fig. 10. — le même, vu sur la face inférieure.

fig. 11. — Aire ambulacraire grossie, laissant voir la disposition des pores près du sommet.

fig. 12. — Aire ambulacraire grossie, laissant voir la disposition des pores près de la bouche.

fig. 13. — Plaques interambulacraires grossies.

ECHINUS ROBINALDINUS, Cotteau, 1853.

Pl. 22, fig. 1-6.

Testâ subcirculari, supernè hemisphæricâ, inflatâ, infernè

planâ. Areis interambulacrariis præditis decem seriebus tuberculorum principalium supernè interruptis; areis ambulacrariis præditis quatuor seriebus, rectis et regularibus. Poris per terna paria dispositis; fasciis porosis granulosis. Ore mediocri, decies et profundè inciso.

DIMENSIONS. — Hauteur, 36 millimètres; diamètre transversal, 47 millimètres.

Cette espèce est subcirculaire, hémisphérique, fortement renflée en dessus, presque plane en dessous. Les aires interambulacraires occupent un espace double au moins de celui des aires ambulacraires; elles sont, sur toute leur étendue, recouvertes de tubercules principaux disposés en séries nombreuses et assez régulières. Ces séries au nombre de dix environ à la partie inférieure, augmentent encore vers le pourtour du test, puis diminuent nécessairement aux approches du sommet. Les tubercules principaux sont à peu près uniformes et c'est à peine si l'on distingue, sur chaque aire interambulacraire, deux rangées plus droites et plus apparentes que les autres; cependant à la partie inférieure et vers le pourtour, ils augmentent un peu de volume, comme cela a lieu dans la plupart des Echinus. Les aires ambulacraires sont sensiblement renflées et garnies de quatre rangées très-distinctes et très-régulières de tubercules principaux identiques à ceux qui garnissent les aires interambulacraires et qui, comme eux, sont plus développés à la partie inférieure. Les tubercules principaux s'élèvent du milieu d'une zone lisse et sont entourés de granules. Indépendamment de ces granules, on remarque entre les tubercules principaux quelques tubercules secondaires peu apparents, de grosseur inégale et placés sans ordre. Les pores sont disposés par triples paires et se multi-

plient aux approches de la bouche. Les zones porifères sont droites, de médiocre largeur, et très-granuleuses. L'appareil oviducal est parfaitement conservé dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux : les plaques ovariées sont grandes, pentagonales, recouvertes d'une granulation inégale et très-visiblement perforées ; les plaques ocellaires sont relativement très-petites. L'anus est grand et irrégulièrement ovale. La bouche est petite et fortement entaillée.

RAPPORTS ET DIFFÉRENCES. — L'Echinus Robinaldinus constitue une très-belle espèce que caractérisent d'une manière tranchée sa forme élevée, ses zones porifères granuleuses et l'uniformité des tubercules qui garnissent toute la surface du test. Les quatre rangées qui s'étendent régulièrement sur les aires ambulacraires tendent à rapprocher cet Echinus de l'Echinus polyporus, Agassiz ; mais il s'en distingue facilement par sa taille plus grande, par sa forme plus élevée et surtout par la disposition des tubercules uniformes qui garnissent les aires interambulacraires.

LOCALITÉ. — Cette espèce caractérise les couches supérieures de l'étage corallien et n'a jamais été rencontrée dans le corail-rag inférieur de Châtel-Censoir et de Drues. — Je l'ai dédiée à M. Robineau-Desvoidy, qui en a recueilli deux magnifiques exemplaires dans les carrières de Thury. M. Rathier m'en a communiqué un échantillon provenant des environs de Tonnerre. — Cette espèce est très-rare et ces trois individus sont les seuls que je connaisse.

EXPLICATION DES FIGURES.

Pl. XXII, fig. 4. — Echinus Robinaldinus, vu de côté, de la collection de M. Robineau-Desvoidy.

- fig. 2. — le même, vu sur la face supérieure.
 fig. 3. — le même, vu sur la face inférieure grossie.
 fig. 4. — Portion grossie d'une aire interambulacraire.
 fig. 5. — Portion grossie d'une aire ambulacraire.
 fig. 6. — Appareil oviducal grossi.

ECHINUS PERLATUS, Desmarest, 1825.

Pl. 23, fig. 4.

SYN. —

- | | |
|-------------------------|---|
| | — Knov, <i>Petrefacta</i> , t. II, table 2. E, fig. 1 et 4, 1775-1778. |
| Echinus perlatus, Desm. | — Desmarest, in defrancee, <i>Oursin</i> , dictionnaire des sciences naturelles, t. XXXVII, p. 100, 1825. |
| Echinus lineatus, Gold. | — Goldfuss, <i>Petrefacta allemana</i> , p. 124, table 40, fig. 11, 1829. |
| Echinus perlatus, Desm. | — Blainville, <i>Zoophytes</i> , dictionnaire des sciences naturelles, t. LX, p. 210, 1830. |
| — — | — Agassiz, <i>Prodromus</i> , p. 23, 1 ^{er} vol. de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, 1836. |
| Echinus lineatus, Gold. | — Agassiz, <i>Prodromus</i> , p. 23, 1 ^{er} vol. de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, 1836. |
| — — | — Desmoulins, 3 ^e <i>Mémoire sur les Echinides</i> , p. 292, n° 54, 1837. |

- Echinus perlatus*, Desm. — Desmoulin, 3^e *Mémoire sur les Échinides*, p. 291, n° 66, 1837.
- — — — — Agassiz, *Catalogus systematicus ecyptorum echinodermatum fossilium*, p. 12, 1840.
- Echinus lineatus*, Gold. — Agassiz, *Catalogus systematicus ecyptorum echinodermatum fossilium*, p. 12, 1840.
- Echinus psammaphorus*, Ag. — Agassiz, *Catalogus systematicus ecyptorum echinodermatum fossilium*, p. 12, 1840.
- — — — — Agassiz, *Description des Echinodermes de la Suisse*, 2^e partie, p. 34, table 22, fig. 1-3, 1840.
- Echinus perlatus*, Desm. — Agassiz, *Description des Echinodermes de la Suisse*, 2^e partie, p. 82, table 23, fig. 13-15, 1840.
- — — — — Agassiz et Desor, *Catalogue raisonné des Échinides*, Annales des sciences, 3^e série, t. VI, p. 367, 1847.
- — — — — Marcou, *Recherches géologiques sur le jura salinois*, Mém. de la Soc. géol. de France, 2^e série, t. III, p. 109, 1848.
- — — — — Alcide d'Orbigny, *Prodrome de Paléontologie stratigraphique*, t. II, p. 26, 1850.

Testâ subcirculari, hemisphæricâ, supernè subinflatâ, infernè planâ. Areis interambulacrariis præditis decem seriebus tuberculorum principalium; areis ambulacrariis, duabus tuberculis in ambitu et infernè majoribus, ubique circumdati granulis conspicuis, æqualibus, perlatis. Poris per terna paria dispositis. Ore magno, decies et profundè inciso.

DIMENSIONS. — Hauteur, 35 millimètres ; largeur, 57 millimètres.

L'*Echinus perlatus* qui, suivant M. Agassiz, est régulièrement hémisphérique, aussi haut que large, affecte ordinairement, dans le département de l'Yonne, une forme beaucoup plus écrasée et son diamètre transversal dépasse de plus d'un tiers sa hauteur : sous ce rapport, nos échantillons se rapprochent davantage des figures données par Goldfuss. La face inférieure est presque plane. Les aires interambulacraires occupent un espace à peu près triple de celui des aires ambulacraires ; leur surface est recouverte de tubercules principaux, formant dix séries assez régulières. Parmi ces dix séries, il en est deux qui se font remarquer par des tubercules un peu plus gros et qui seuls s'élèvent jusqu'au sommet. A la partie supérieure, le milieu des aires interambulacraires est souvent déprimé et dépourvu de tubercules. Les aires ambulacraires contiennent deux rangées de tubercules principaux au milieu desquelles se développent irrégulièrement deux autres rangées de tubercules secondaires, parfois aussi apparents que les tubercules principaux. Les tubercules ambulacraires sont à peu près aussi gros que les tubercules interambulacraires ; les uns et les autres augmentent sensiblement de volume sur la face buccale et au pourtour du test. Chaque tubercule s'élève du milieu d'une zone lisse et bordée d'un cordon de petits granules qui, toujours très-apparents et très-réguliers ont fait successivement donner à cette espèce les noms de *perlatus* et de *lineatus*. Les plaques coronales dont la forme s'est conservée sur les moules intérieurs sont pentagonales, étroites et allongées. Les pores disposés par triples paires occupent, à la partie supérieure, une zone relativement peu développée, mais qui s'élargit considérablement

aux approches de la bouche. L'anus est irrégulièrement ovale et entouré de plaques ovariées étroites, granuleuses et très-visiblement perforées. La bouche est grande, décagonale et profondément entaillée; les parties correspondant aux aires ambulacraires sont très-grandes, presque droites, légèrement infléchies au milieu, tandis que celles qui correspondent aux aires interambulacraires sont petites et arrondies.

J'ai signalé, aux approches du sommet, sur le milieu des aires interambulacraires, un espace déprimé et dépourvu de tubercules. MM. Agassiz, Goldfuss et Desmarest, dans la description détaillée qu'ils donnent de l'*Echinus perlatus*, ne font pas mention de ce caractère qui se reproduit dans la plupart de nos exemplaires. Malgré cette différence, je n'ai pas hésité, cependant, à réunir cet oursin à l'*Echinus perlatus*. Cette dépression, cette absence de tubercules, beaucoup plus apparentes du reste dans certains individus que dans d'autres (1), sont des caractères très-peu constants qui peuvent constituer une variété, mais qui me paraissaient insuffisants pour l'établissement d'une espèce distincte:

Cette variété pourrait bien correspondre à l'*Echinus polyporus*, Agassiz, qui n'est connu que par une description de quelques mots (2). J'ai examiné dans la collection de M. Michelin les échantillons qui ont servi à M. Agassiz à établir cette espèce et je les ai trouvés bien voisins de la variété qui nous occupe. Les caractères distinctifs de l'*Echinus polyporus* consistent dans les quatre rangées de tubercules qui garnissent les aires ambula-

(1) Cette dépression et cette absence de tubercules se font remarquer surtout chez les individus jeunes.

(2) Agassiz et Desor, *Catalogue raisonné des Echinides, Annales des Sciences naturelles*, 3^e série, t. VI, p. 366,

craires. Cette disposition des tubercules se retrouve jusqu'à un certain point dans nos échantillons et l'*Echinus polyporus* ne serait alors qu'une variété plus tuberculeuse de l'*Echinus perlatus*.

J'ai reçu de M. Moreau, juge à Saint-Mihiel, l'*Echinus perlatus* recueilli dans les calcaires coralliens de la Meuse; sa forme subcirculaire et écrasée, ses aires interambulacraires déprimées et presque nues à la partie supérieure en font, sans aucun doute, une variété identique à celle qui nous occupe.

RAPPORTS ET DIFFÉRENCES. — L'*Echinus perlatus*, par sa taille, sa forme et la disposition de ses tubercules, se rapproche des *Echinus bigranularis*, *multigranularis* et *Caumonti*, et ce n'est pas sans un examen attentif qu'on peut saisir les différences qui le séparent de ces trois espèces. Il se distingue de l'*Echinus bigranularis* par sa taille plus grande, par ses tubercules beaucoup plus nombreux et par la disposition linéaire et perlée des granules qui les entourent. Ces mêmes caractères l'éloignent de l'*Echinus Caumonti* qui, très-voisin de l'*Echinus bigranularis*, n'en diffère que par sa forme plus basse, moins renflée et cependant plus conique. Quant à l'*Echinus multigranularis*, sa forme très-élevée et sensiblement pentagonale, le nombre et la disposition de ses tubercules qui, sur les aires ambulacraires, constituent quatre rangées apparentes et régulières, empêcheront de le confondre avec l'*Echinus perlatus*.

C'est à tort, suivant moi, que M. Wrigth, dans sa monographie sur les cidarides jurassiques de l'Angleterre, assimile à l'*Echinus perlatus* une espèce de l'étage bathonien que j'ai décrite et figurée sous le nom d'*Echinus multigranularis*. Entre ces deux espèces il existe de profondes dissemblances : l'*Echinus multigranularis* est remarquable par sa forme élevée, très-sensiblement pentagonale et par la disposition irrégulière des granula-

tions qui garnissent l'espace intermédiaire entre les tubercules. L'*Echinus perlatus*, au contraire, affecte une forme plus circulaire et chacun de ses tubercules est entouré d'un cercle de granulations fines, égales, régulières.

L'*Echinus* décrit par M. Wrigth sous le nom de *perlatus* et provenant des couches ferrugineuses de l'oolite inférieure d'Angleterre, est-il bien réellement identique à l'espèce de Desmarest et de Goldfuss, caractéristique, en Allemagne et en France, de l'étage corallien?... Il ne m'appartient pas de trancher cette question. Je ferai seulement remarquer qu'en comparant la description et les figures données par M. Wrigth et celles de Goldfuss et d'Agassiz, on reconnaît quelques différences dans la forme générale, dans la disposition des tubercules et des granulations et qu'on pourrait être conduit à considérer les échantillons d'Angleterre comme distincts du véritable *Echinus perlatus*. Cependant, je le répète, à cet égard je n'ose rien affirmer.

M. Wrigth assimile à l'*Echinus perlatus* l'*Echinus germinans* de Philipps, que M. Agassiz, qui n'a eu sous les yeux que les planches assez mauvaises de l'ouvrage de Philipps, avait rapporté, bien qu'avec doute, au *Diadema pseudodiadema* (1). M. Wrigth rectifie cette erreur : l'*Echinus germinans* n'est pas un *Diadema*, mais un véritable *Echinus*; le doute n'est plus possible, M. Wrigth ayant eu sous les yeux un exemplaire provenant de M. Philipps lui-même et ayant constaté sa parfaite identité avec les échantillons du Gloucestershire. — L'*Echinus*

(1) Je suis tombé dans cette même erreur, et c'est à tort que j'ai indiqué l'*Echinus germinans* comme synonyme du *Diadema pseudodiadema* (Voy. *Etudes sur les Echinides fossiles du département de l'Yonne*, Bull. de la Soc. des Sc. hist. et nat. de l'Yonne, 5^e année, t. v, p. 185.)

décrit et figuré par M. Wrigth, si ce n'était point l'*Echinus perlatus*, devrait donc reprendre le nom de *germinans*.

LOCALITÉ. — Cette espèce est très-commune dans le département de l'Yonne; elle caractérise les couches calcareo-siliceuses désignées sous le nom de calcaire à chailles et qui constituent la base de l'étage corallien; elle est abondante à Druyes, et c'est avec l'*Hemicidaris crenularis*, l'espèce qu'on rencontre le plus souvent dans cette localité si riche en Echinides. — Je l'ai recueillie également à Châtel-Censoir; mais elle y est plus rare. M. Moreau a trouvé cette espèce à Lucy-le-Bois, dans des calcaires qui paraissent appartenir à la même époque que ceux de Châtel-Censoir et de Druyes, et M. Rathier m'en a communiqué un échantillon provenant des environs de Noyers. — Dans ces différentes localités, l'*Echinus perlatus* a conservé bien rarement son test, et presque toujours on le rencontre à l'état de moule intérieur siliceux.

HISTOIRE. — Décrite en 1825 par M. Desmarest, dans le *Dictionnaire des Sciences naturelles*, sous le nom de *perlatus*, cette espèce a été de nouveau, en 1829, désignée par Goldfuss sous le nom de *Lineatus*, et cette dernière dénomination a prévalu pendant longtemps. M. Agassiz, en 1840, est revenu avec raison au nom le plus ancien qu'elle a toujours conservé depuis. Dans son dernier travail, M. Agassiz a réuni à l'*Echinus perlatus*, à titre de variété, l'*Echinus psammophorus* dont il avait fait, en 1840, une espèce distincte.

EXPLICATION DES FIGURES.

Pl. XXIII, fig. 4. — *Echinus perlatus*, Desm., moule intérieur vu de côté, de ma collection.

PEDINA MICHELINI, Cotteau, 1853.

Pl. 23, fig. 2-4.

Nucleo subpentagonali, inflato, crasso, infernè et supernè depresso. Areis interambulacrariis latis, in medio subdepressis; areis ambulacrariis strictissimis. Poris per terna paria vix obliqua dispositis. Ore minimo, decies et profundè inciso.

DIMENSIONS. — Hauteur, 32 millimètres; diamètre transversal, 48 millimètres. — Largeur de l'aire interambulacraire, 24 millimètres; largeur de l'aire ambulacraire, y compris les zones porifères, 5 millimètres.

Cette espèce, dont je ne possède que le moule intérieur, est remarquable par sa forme subpentagonale, épaisse et renflée, et cependant déprimée en dessus et en dessous. Les aires interambulacraires sont très-larges et occupent un espace quadruple de celui des aires ambulacraires; elles sont, dans les individus les plus gros, sensiblement déprimées au milieu, et cette dépression est surtout apparente à la face inférieure et vers le pourtour du test. Les aires ambulacraires sont relativement très-étroites; les pores qui les circonscrivent, rangés par triples paires, comme dans toutes les Pedines, affectent une disposition presque droite; la zone qu'ils occupent, partout peu développée, se rétrécit encore à la partie supérieure. A en juger par des empreintes très-distinctes laissées sur le moule intérieur, deux rangées de plaques coronales allongées, subpentagonales, composent les aires interambulacraires. Ces plaques, très-étroites près de la bouche, s'élargissent un peu au fur et à mesure qu'elles se rap-

prochent du sommet. Les aires ambulacraires portent la trace de deux rangées de plaques très-petites et partout égales. La bouche est étroite, décagonale et profondément entaillée.

RAPPORTS ET DIFFÉRENCES. — Cette espèce constitue une *Pedine* parfaitement distincte de toutes celles que mentionne M. Agassiz. Sa forme élevée et subpentagonale, ses aires interambulacraires très-larges et déprimées au milieu, l'étroitesse remarquable de sa bouche, la font toujours facilement reconnaître.

LOCALITÉ. — J'ai recueilli cette espèce dans les couches calcareo-siliceuses de l'étage corallien inférieur, à Châtel-Censoir et à Druyes ; on la rencontre toujours à l'état de moule intérieur. — Rare à Châtel-Censoir, elle est assez abondante dans les environs de Druyes.

EXPLICATION DES FIGURES.

Pl. XXIII, fig. 2. — *Pedina Michelini*, vue de côté, de ma collection.

fig. 3. — la même, vue sur la face supérieure.

fig. 4. — la même, vue sur la face inférieure.

PEDINA CHARMASSEI, Cotteau, 1853.

Pl. 24, fig. 4-3; pl. 25, fig. 4-3.

Testâ maximâ, subcirculari, tenuissimâ, supernè inflatâ, hemisphæricâ, infernè subplanâ. Areis interambulacrariis præditis

quatuor seriebus tuberculorum principalium. Areis ambulacriis, duabus. Tuberculis secundariis supernè raris, infernè multis. Granulis inæqualibus, passim sparsis. Areis ambulacriis strictissimis. Poris per terna paria obliqua dispositis. Ore parvo, decies et profundè inciso.

DIMENSIONS. — Hauteur, 74 millimètres; diamètre transversal, 13 millimètres. — Largeur vers le pourtour du test de l'aire interambulacraire, 58 millimètres; largeur de l'aire ambulacraire, y compris les zones porifères, 14 millimètres.

Cette espèce est remarquable par sa grande taille et sa forme hémisphérique, renflée en dessus, presque plane en dessous. Les aires interambulacraires sont très-larges et occupent un espace quadruple au moins de celui des aires ambulacraires; elles sont garnies de quatre rangées de tubercules principaux qui s'étendent assez irrégulièrement de la bouche au sommet. Ces tubercules sont de petite taille, peu développés, très-éloignés les uns des autres, et accompagnés de tubercules secondaires presque aussi apparents et qui forment, à la face inférieure et vers le pourtour du test, quelques rangées irrégulières qu'on ne voit pas se continuer à la face supérieure. Les aires ambulacraires, relativement très-étroites, sont garnies d'une double rangée de tubercules principaux, identiques à peu près à ceux des aires interambulacraires, mais plus serrés, plus réguliers et disposés sur le bord même des zones porifères. Ces tubercules ne sont accompagnés d'aucuns tubercules secondaires: l'espace intermédiaire est occupé par des granulations plus ou moins fines et qui semblent disséminées au hasard. Les pores sont partout rangés par triples paires obliques; cependant, à la partie supérieure, cette disposition est moins sensible, et, aux approches

du sommet, les zones porifères tendent à se rétrécir un peu. Le moule intérieur laisse voir la forme et l'arrangement de la double série de plaques coronales qui constituent les aires interambulacraires : chacune de ces rangées se compose de vingt-six à vingt-huit plaques étroites, allongées, subpentagonales et qui augmentent de largeur au fur et à mesure qu'elles se rapprochent du sommet. Les plaques coronales ambulacraires sont extrêmement petites et leur nombre est beaucoup plus considérable. L'appareil oviducal a laissé également son empreinte sur le moule intérieur : les plaques ovariales sont pentagonales, anguleuses et très-distinctement perforées. La bouche, comme dans toutes les *Pédines*, est peu développée et les entailles du pourtour sont profondément accusées.

RAPPORTS ET DIFFÉRENCES. — Cette espèce remarquable se reconnaît facilement à sa grande taille, à sa forme renflée et hémisphérique et à l'étroitesse de ses aires ambulacraires. Sa taille la rapproche un peu de la *Pedina gigas*, Ag., mais elle s'en distingue d'une manière positive par sa taille encore plus développée, par sa forme beaucoup plus élevée, par ses aires ambulacraires plus étroites et par ses tubercules plus rares, moins apparents et différemment disposés.

LOCALITÉS. — Cette espèce se rencontre à Druyes, dans les couches calcareo-siliceuses subordonnées au corail-rag inférieur ; on la trouve presque toujours à l'état de moule intérieur siliceux associée aux *Pedina sublævis* et *Michelinî*, mais elle est beaucoup plus rare que ses deux congénères. — Je l'ai dédiée à M. Desplaces de Charmasse, qui m'a envoyé un très-bel échantillon de cette espèce recueillie par lui aux environs d'Autun, parmi des silex provenant évidemment d'une couche calcareo-siliceuse, jurassique, identique à celle de Druyes.

EXPLICATION DES FIGURES.

Pl. XXIV, fig. 4. — *Pedina Charmassei*, vue sur la face supérieure, de ma collection.

fig. 2. — Portion grossie des aires ambulacraires, laissant voir la disposition des pores.

fig. 3. — Plaques interambulacraires grossies.

Pl. XXV, fig. 4. — *Pedina Charmassei*, vue sur la face inférieure.

fig. 2. — Plaques interambulacraires de la face inférieure.

fig. 3. — Hauteur de la *Pedina Charmassei*.

G. COTTEAU.

LES CROISÉS

DE LA BASSE-BOURGOGNE

EN TERRE-SAINTE.

Dieu le veut ! Dieu le veut ! Quel est ce cri répété de toutes parts à la voix des prédicateurs de la Croisade contre les Infidèles ? Quel sentiment pousse ainsi les nobles guerriers, les pauvres serfs, les femmes même à traverser les mers pour aller au secours des Chrétiens d'Orient opprimés par les Sarrasins ? C'est la foi, c'est l'amour de frères malheureux, c'est l'espoir de voir le tombeau du Christ et les lieux où il a souffert pour l'humanité.

A peine l'Occident a-t-il échappé aux terreurs dont le menaçait l'an mil, qu'il tourne avec amour ses regards vers l'Orient. La voix de Pierre l'Ermite, racontant les misères des Chrétiens de ce pays au concile de Clermont, transporte de zèle ses auditeurs, et bientôt une levée de boucliers a lieu contre les Sarrasins.

Ce n'était pas la première tentative de l'Eglise pour appeler les peuples jeunes de la France et de la Germanie à repousser l'islamisme, mais jusque-là les temps n'étaient pas mûrs. Depuis longtemps l'Orient, cette terre des merveilles, avait attiré les pèlerins de nos contrées. Charlemagne et Louis-le-Débonnaire encourageaient spécialement ces voyages et accordaient des privilèges aux pèlerins pour protéger leur marche. On ne saurait

croire aujourd'hui combien étaient fréquentes, dans ces temps reculés, les relations avec la Terre-Sainte. On a peut-être exagéré l'influence de l'Orient sur nos ancêtres aux ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles ; mais cependant elle fut réelle, et au contact de cette civilisation brillante quoique éphémère que les califes répandirent alors sur leur empire, les rudes pèlerins de l'Ouest s'adoucirent et apprirent qu'il y avait quelque chose de mieux au monde que leurs rustiques maisons et leurs grossières allures.

Mais ne sortons pas de nos pays.

Dès le ^{iv}^e siècle, un évêque de Sens, exilé par l'empereur Constance, avait visité l'Orient (1). Hugues de Chalon, évêque d'Auxerre, adorait le tombeau du Sauveur, en 1036. Humbaud, l'un de ses successeurs, périt en mer en revenant de Terre-Sainte, en 1114. Des chanoines de cette église suivaient ces pieux modèles, et racontaient au retour du voyage les choses qu'ils avaient vues ; ou bien, si moins heureux ils mouraient en route, leur souvenir, perpétué sur les Nécrologes (2), rappelait leur pèlerinage et entretenait la foi et le désir de mériter le ciel en les imitant.

C'est Léger, le chanoine, qui périt en mer le 25 mai. C'est le prévôt Hugues qui meurt en chemin ; c'est Ebrard, sous-diacre, qui reçoit la sépulture à Acon en Syrie (3), etc.

La première Croisade (1096) avait entraîné tout d'abord une foule innombrable et désordonnée. La foi enflammait les Croisés, et l'on vit même des femmes et des enfants suivre leurs proches dans cette marche qu'on croyait devoir être triomphale.

(1) Saint Ursicin, en 355.

(2) Obituaire de la cathédrale d'Auxerre: Lebeuf, Preuves.

(3) Acre.

Les chroniqueurs du temps, animés comme tout le monde d'un enthousiasme sans égal, célèbrent les merveilles du voyage. Les seigneurs vendaient leurs terres pour s'armer convenablement et pour nourrir leurs vassaux. Ils marchaient avec un équipage complet, précédés d'une meute, et portaient le faucon sur le poing (1).

C'était déjà de la *furia francese* ; mais hélas ! les revers furent proches. Pierre l'Ermite et Gauthier-sans-Argent, les deux chefs inexpérimentés de cette avant-garde de l'Occident, la conduisirent à travers l'Allemagne et la Hongrie jusqu'à Constantinople, au milieu de peuples hostiles et que les Croisés ne ménageaient guère. Ils passèrent le Bosphore, et la bataille de Nicée fut leur tombeau.

À la nouvelle de la destruction des trois cent mille Croisés qui avaient suivi Pierre l'Ermite, l'Europe s'émeut et les plus grands guerriers jurent de les venger. Godefroy de Bouillon, le héros du Tasse, voulant expier la guerre impie qu'il avait faite au pape Grégoire VII, fait vœu de délivrer Jérusalem des mains des Sarrasins. Les grands vassaux accourent sous sa bannière, et bientôt il est à la tête d'une armée puissante. La prise de Nicée, les victoires de Dorylée et d'Antioche, et la conquête de Jérusalem sont les fruits de ses travaux.

Nous n'avons pas vu encore les barons de nos pays dans cette première expédition. Mais bientôt, à l'appel répété de Godefroy de Bouillon, Guillaume II, comte d'Auxerre et de Nevers, se décide à partir. Son aïeul, trop âgé, n'avait pu suivre les premiers Croisés ; il légua en mourant ce devoir à remplir à son petit-fils (2).

(1) Michaud, Hist. des Croisades, t. I, p. 131.

(2) Il mourut en 1100.

Le comte Guillaume II était alors à Tonnerre, donnant ses soins à enrichir le monastère de Saint-Michel (1). Il y annonça publiquement son projet de départ et convoqua ses vassaux de bonne volonté. Les moines de Saint-Michel lui promirent de prier Dieu pour lui, chaque jour, et tout le temps que son pèlerinage durerait.

Il ne tarda pas à rassembler, dans ses trois comtés d'Auxerre, de Tonnerre et de Nevers (2), une armée de quinze mille hommes. On y voyait l'élite de la noblesse portant bannière, suivie de ses écuyers et des hommes de pied. Chacun de ces volontaires du Christ quittait sans regret son manoir, après avoir fondé quelque service pieux, donné quelque bien pour le rachat de ses péchés, en espérant tout bas, de chevalier devenir comte et de comte prince ou roi. Avec eux ils menaient une foule de serviteurs pris quelquefois par force dans leurs terres.

Erpin, comte de Bourges, se joignit à Guillaume d'Auxerre, et l'armée confédérée s'embarqua à Brindes en Calabre et aborda au port de Salonique, dans l'empire de Bizance. Arrivés sous les murs de Constantinople, aux premiers jours du mois de juin de l'an 1103, les Croisés prirent à peine quelques semaines de repos et se dirigèrent vers l'Asie-Mineure, à la grande satisfaction de l'empereur Alexis qui redoutait, malgré leur exacte discipline, de les voir répéter les pillages des soldats lombards qui étaient passés quelque temps auparavant.

(1) Lebeuf, t. II, p. 67.

(2) Lorsqu'il convoqua ses vassaux de Nevers, Robert, abbé de Molême, se rendit auprès lui pour l'encourager dans son projet. Il en fut bien reçu et en obtint le don de l'église Saint-Aignan de Tonnerre. Le comte lui demanda pardon aussi de l'incendie qu'il avait mis dans l'abbaye de Molême. — Tiré d'un fragment du Cartul. de Molême; Arch. de l'Yonne.

Après avoir traversé des déserts et des pays sauvages, l'armée du comte Guillaume arriva aux ruines d'Ancyre où les Lombards avaient laissé des traces fumantes de leur passage. Les Croisés quittèrent alors la route du Nord et se dirigèrent sur Stancon pour y attendre des nouvelles de l'armée de Raymond, comte de Toulouse, qui les avait précédés. Ils attaquèrent cette ville, mais infructueusement, et se portèrent ensuite sur Heclei, espérant y trouver des vivres et de l'eau dont la privation les faisait cruellement souffrir. Mais ils rencontrèrent les Turcs qui venaient de tailler en pièces les Lombards. Cette nouvelle les remplit d'effroi. Ce n'était pas la crainte du combat qui les arrêtait ; mais affaiblis par la faim et la soif, sous un climat brûlant, ils sentaient le péril de leur situation. L'armée ennemie eut, en effet, bon marché d'eux, et la déroute la plus complète les dispersa. Le comte d'Auxerre et son frère, bien montés, purent échapper avec peine suivis de quelques-uns des leurs et ils ne s'arrêtèrent qu'à Germanicopolis (4). Bientôt même leurs guides grecs, pillards et voleurs, les dépouillèrent, et ils furent abandonnés dans un lieu désert. Après plusieurs jours de marche sur cette triste route, ils arrivèrent enfin à Antioche dans un état lamentable (2). Tancred, qui était prince de cette ville, les reçut avec empressement et leur donna des équipages et des armes.

Antioche fut le refuge de tous ceux qui purent échapper au sabre des Turcs, et peu à peu leur nombre s'éleva à plus de dix mille hommes. Au printemps suivant, ils résolurent de se rendre à Jérusalem où les habitants les reçurent à bras ouverts. Ils

(1) Les malheureux fantassins et les femmes qui les suivaient tombèrent au pouvoir des Turcs.

(2) Michaud, 1, 500, 501. — Ordéric Vital et Albéric d'Aix.

oublèrent bientôt leurs misères à l'aspect des dangers qui menaçaient la Palestine à peine conquise, et reprirent les armes. Mais le sort leur fut contraire. Le duc de Bourgogne et le comte de Blois furent tués à la bataille de Rancia, et Baudoin, empereur de Jérusalem, s'échappa à grande peine des mains de l'ennemi.

Hugues et Narjod de Toucy, membre de l'illustre famille de Narbonne, furent du nombre des chevaliers de Basse-Bourgogne qui moururent dans cette expédition (1). Le comte Guillaume d'Auxerre et son frère en revinrent presque seuls. Hervé, évêque de Nevers, dont Guillaume avait emmené de force les hommes de la terre de Saint-Cyr, apprenant que ces malheureux étaient morts en Orient, l'assigna, dans un plaid, à l'indemniser de cette perte ; ce à quoi le comte se soumit.

Geoffroy de Donzy, l'un des grands vassaux du comte d'Auxerre, l'avait suivi en Terre-Sainte. Il en revint aussi pillard qu'auparavant (2).

Croisade de 1146.

La première Croisade avait fondé en Syrie des royaumes et des duchés. Le régime féodal français, avec tous ses développements, s'implanta sur cette terre étrangère, et y prit vigoureusement racine. La population de ces colonies, renouvelée périodiquement, y retrouvait l'existence de la mère-patrie et s'y faisait facilement (3).

(1) Narjod de Toucy mourut de maladie et confessa ses fautes au patriarche de Jérusalem. *Gallia*, t. XII. Preuves d'Auxerre, n° XII.

(2) Lebeuf, II, 71.

(3) Manassès, vicomte de Sens, alla en Terre-Sainte vers 1120. Duchêne, *Hist. de Bourgogne*, 311.

Cependant les principautés franques, après des alternatives de succès et de revers, venaient d'être frappées d'un coup terrible. Les Musulmans s'étaient emparés d'Edesse, dans la nuit de Noël de l'an 1144. Ils menacèrent bientôt Antioche et le royaume même de Jérusalem qui appartenait à Baudoin III, prince encore enfant. Louis-le-Jeune régnait alors en France. Les nouvelles d'Orient l'émurent vivement et l'excitèrent à prendre la croix pour réaliser un projet qu'il méditait depuis longtemps, et pour effacer le crime de Vitry.

Dans une première assemblée, tenue à Bourges en 1145, le jour de Noël, il annonça ses intentions à ses vassaux réunis. Pour donner une plus grande solennité à cette prise d'armes, on fixa un rendez-vous général à Vézelay, aux fêtes de Pâques suivantes, « afin, dit Eudes de Denil, que tous ceux qui seraient » touchés de l'inspiration céleste concourussent à exalter la » gloire de la croix (1). »

Le pape Eugène III, qui avait le premier fait appel au zèle des Chrétiens, délégua à saint Bernard tout pouvoir pour faire réussir l'entreprise. L'illustre abbé de Clairvaux, qui du fond de sa cellule, dirigeait le monde, se rendit à Vézelay au tombeau de sainte Madeleine, où le roi de France, ses barons et une foule immense de pèlerins le suivirent. Bientôt les voûtes de l'immense et imposante basilique que nous admirons encore, retentirent de la voix du grand orateur chrétien qui embrasait les âmes du feu dont il était dévoré pour le salut des Orientaux. Vézelay, aujourd'hui silencieux et vide, était alors rempli du bruit des armes, des chants religieux et des cris des pèlerins qui demandaient à partir pour la Terre-Sainte.

(1) Bibl. des Croisades et H. Martin, Hist. de France, t. II, 445.

Comme ils étaient trop nombreux pour recevoir la croix dans l'église et entendre les dernières paroles de saint Bernard, une estrade fut dressée sur le versant nord de la montagne de Vézelay où s'assirent le roi, l'abbé de Cîteaux et les principaux personnages. De là, on voyait tout autour de soi, et sur la montagne en face, les pèlerins armés dont la foule ondulait comme les champs de blé au souffle du vent. Un moment, ils se précipitèrent avec tant de force sur l'estrade, que tout un côté s'écroula : mais Dieu veillait sur eux, et il n'arriva aucun mal. En mémoire de cet événement, le roi ordonna qu'on bâtirait en ce lieu une église dédiée à la Sainte-Croix.

Guillaume III, fils aîné du comte d'Auxerre et de Nevers, son frère Renaud, comte de Tonnerre, Gui, comte de Joigny, et Renaud, son frère, étaient là à la tête de leurs vassaux. Narjod de Cruz, Herbert-le-Gros, Ithier de Toucy suivaient le comte d'Auxerre; Gilon, de Sens, chevalier, y était également.

Anséric de Montréal, Chalo d'Avallon, Artaud de Chastellux marchaient sous la bannière de Bourgogne.

Parmi les personnages religieux de nos contrées, nous trouvons Théobald, abbé de Sainte-Colombe, et Herbert, abbé de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, l'ami du roi (1).

Saint Bernard ne pouvait plus suffire à répondre à l'empressement des pèlerins, il avait épuisé sa provision de croix de laine rouge : il déchira sa robe pour en faire de nouvelles (2).

(1) Herbert ne put aller en Terre-Sainte, car il fut tué le 1^{er} mai 1147 par les bourgeois de Sens insurgés, qui l'accusaient d'avoir porté le roi à détruire leur commune.

(2) Il fut obligé par la suite de faire faire plusieurs habillements, parce que la multitude qui l'entourait lui arrachait pièce à pièce ses vêtements pour en faire des croix ; ce qui, dit Guillaume d'Auxerre, son

A l'assemblée de Chartres, on voulut ensuite le proclamer chef de l'expédition ; mais il déclina cet honneur, se rappelant l'issue malheureuse de la première Croisade, conduite par un moine inexpérimenté. Louis VII fut donc déclaré commandant de la Croisade, dans l'assemblée des grands tenue à Etampes. Suger, abbé de Saint-Denis, et le vieux comte d'Auxerre Guillaume II furent chargés du gouvernement de l'Etat pendant l'absence du roi (1).

Nous sommes un peu plus riches en documents locaux sur la seconde Croisade que sur la première. Les monastères dotés par les nobles pèlerins ont conservé leur mémoire à la postérité, en gardant les chartes qu'ils leur ont données ; payant ainsi leurs libéralités d'une manière qui conviendrait à beaucoup d'illustres de nos jours, s'ils pouvaient être assurés que leur souvenir vécût au moins huit siècles après eux.

Les relations avec l'Orient amenèrent des alliances entre des pèlerins et des familles qui y étaient déjà établies. Ce pays devenait une seconde France, et les intérêts temporels autant que la religion finirent par le relier au nôtre. Chalo d'Avallon et sa femme Agnès de Beyrouth donnèrent, en 1147, tous leurs biens « à l'hôpital des chevaliers de Jérusalem, d'Acre, au-delà de la mer, » et en reçurent en présent 200 marabotins d'or (2). Ervé de Jaffa figure comme témoin dans un accord sur les dîmes de Vincelles, en 1151 (3).

secrétaire, ne laissait pas d'être désagréable. (*Gaudefrid. de Miracul. S. Bernardi.*)

(1) Guillaume refusa cette charge et se retira bientôt après chez les Chartreux.

(2) Commanderie de Pontaubert, titres généraux ; Arch. de l'Yonne.

(3) F. Saint-Marien ; Arch. de l'Yonne.

Les pèlerins étaient trop heureux de s'assurer la protection des milices guerrières du Temple et de Saint-Jean organisées contre les Sarrasins, dès le commencement du ^{xii}^e siècle, par les plus zélés des chevaliers chrétiens pour la sûreté des routes aux alentours de Jérusalem, et ensuite dans toute la Terre-Sainte. Ces deux ordres furent alors l'objet de donations multipliées faites aussi bien par de simples particuliers que par des grands seigneurs (1).

Les sires de Noyers affectionnaient les Templiers d'une manière toute spéciale; et Gui, l'un d'eux, entra même dans cet ordre et prit part à la troisième Croisade, en 1190. Près d'un siècle après, Miles de Noyers et Marie de Crécy, sa femme, en donnant à la commanderie de l'Hopitau-en-Vermenton tout ce qu'ils possédaient en ce lieu, en justice, coutumes, cens, four, terres, prés et vignes, disaient : « Considérant la dévotion et affection » que nous avons toujours eue et avons encore à l'ordre de la » chevalerie du Temple, et attendant les granz biens et les » granz aulmosnes, les granz charités que li frères de la cheva- » lerie dou Temple font de jour en jour de ça la mer, incessam- » ment, comme ils ne redoutent pas chascun jour espandre leur » sanc contre les anemis de la foi pour vengier Jésus-Crist; et » especialement les biens, les cortoisies et les honneurs que li » frères desus dit ont fait à noz predecesseurs et à nous et » font encore et menu et souvent (2). »

Revenons à la deuxième Croisade.

(1) Voy. Cartul. de la comm. du Temple d'Auxerre, au ^{xiii}^e siècle. Archiv. de l'Empire, S. 5235, carton 290, liasse 1^{re}.

(2) Archiv. imp. S. 5244, carton 296, liasse 71; charte de 1284 au mois d'août.

Les donations pieuses qui précédaient le départ pour la Terre-Sainte étaient comme la disposition dernière du seigneur qui quittait sa patrie avec la perspective à peu près assurée de ne pas y revenir. En 1146, Herbert-le-Gros, l'un des officiers du comte d'Auxerre se préparant au pèlerinage, donne une vigne à l'abbaye Saint-Marien, en présence de l'archevêque de Sens et de plusieurs autres prélats (1). Il restitue aussi aux moines de Molême la dîme de Saint-Gervais d'Auxerre qu'il possédait injustement (2). Sa femme ratifie ces cessions.

Anseric de Montréal, l'un des membres de cette grande famille de barons qui dominait dans la vallée d'Epoisses, donne, en 1147, à l'abbé de Reigny des droits d'usage dans ses terres « lorsqu'il part avec le roi et beaucoup d'autres personnes pour Jérusalem (3). »

L'acte le plus solennel est celui qui émane d'Artaud de Chastellux et c'est en même temps le titre le plus antique de cette illustre maison (4). Ce seigneur y déclare qu'avec la protection de Dieu il est sur le point de partir pour Jérusalem avec l'armée royale, lui et ses cinq fils Artaud, Milon, Guy, Guillaume, Obert. Désirant faire une fondation pour le repos de son âme et de celles de sa femme Rachel et de ses ancêtres, il a donné aux moines de Reigny tout droit d'usage pour leurs porcs dans les bois entre la Cure et le Cousin.

Itier de Toucy et Narjod de Cruz firent des donations à l'abbaye de Pontigny le jour de leur départ pour la Croisade, en 1147.

Etienne de Seignelay et Salon de Bouilly vendirent leurs biens

(1) F. Saint-Marien.

(2) F. Saint-Gervais.

(3) F. Reigny, titres généraux.

(4) F. Reigny, *ibid.*, liasse 2^e.

de Crécy et de Duchy pour fournir aux frais de la Croisade (1).

Milon, seigneur de Nogent-sur-Seine, fit don à l'abbé de Vauluisant de tous ses droits sur la rivière de Bernière. Il fut le premier qui périt dans l'expédition au passage du fleuve du Méandre (2).

Louis-le-Jeune partit après la Pentecôte de l'année 1147, plein d'espoir de triompher des Sarrasins. L'armée ayant traversé les Etats de l'empereur grec, rencontra les Turcs à deux jours au-delà de Laodicée, dans la Phrygie occidentale. Une bataille acharnée fut livrée en ce lieu où il fallait traverser des défilés défendus par les Turcs. L'armée française y éprouva un grave échec; le roi lui-même faillit être pris et ne s'échappa qu'à grande peine. Plus d'un chevalier de Basse-Bourgogne y périt, et notamment Renaud, comte de Tonnerre, que certains historiens assurent seulement avoir été fait prisonnier; ce qui est certain, c'est qu'il ne revint pas dans ses domaines (3).

Après cet événement, les Croisés, plus circonspects, se garantirent des attaques des Turcs et se dirigèrent sur Satalie, ville grecque maritime, où le roi et ses barons s'embarquèrent pour Antioche. Mais les pauvres pèlerins qui n'avaient pas de quoi payer leur voyage, mis à un prix énorme par les Grecs, restèrent sur la plage et finirent misérablement par la trahison de ces derniers et sous les coups des Turcs.

Les traitements barbares qu'éprouvèrent les Croisés en ce lieu accrurent la haine des nations franques contre les Grecs et furent une des causes qui poussèrent les barons à conquérir Constantinople, en 1204.

(1) Henry, *Hist. de Seignelay*, 156.

(2) Henri Martin, II, p. 464.

(3) Art de vérifier les dates, art. des comtes de Tonnerre.

Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, reçut avec joie les Croisés et leur fit oublier dans les fêtes les fatigues de leur voyage et les pertes qu'ils avaient éprouvées.

Louis-le-Jeune, qui était surtout venu en Terre-Sainte pour accomplir le pèlerinage de Jérusalem, ne répondit pas à la demande du prince d'Antioche qui espérait, à l'aide des Croisés, faire reculer les Turcs de Syrie et de Mésopotamie dont le chef était le sultan Noureddin. Le roi français partit brusquement pour Jérusalem à travers le comté de Tripoli, et après avoir accompli son vœu, il réunit ses barons à Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre, où fut décidée l'attaque de Damas. Bientôt l'armée franchit le Liban et les Croisés s'emparèrent des fortifications de la ville, mais ils ne continuèrent pas le cours de leurs succès. La grande chaleur et la résistance de l'ennemi leur firent lever le siège.

Peu après l'armée se dispersa et chaque prince retourna en Europe. Dès l'année 1149, le comte d'Auxerre était revenu dans ses Etats. Il est probable que les autres seigneurs de la contrée étaient également de retour. L'abbé de Sainte-Colombe de Sens périt en Terre-Sainte.

L'issue de cette Croisade fut peu fructueuse et cependant elle ne détourna pas le torrent des pèlerins, car l'ardeur pour les guerres saintes était alors dans toute sa force. Ces expéditions, outre leur côté méritoire et élevé, servaient aussi à pacifier la France. Les chevaliers les plus belliqueux et aussi les moins disposés à se soumettre au régime régulier que les Capétiens commençaient à introduire dans le royaume, ceux qui représentaient l'état féodal dans toute son indépendance, partaient à l'envi pour ces lointains pays où il y avait des coups à donner et à recevoir. D'ailleurs, on entendait chaque jour redoubler les plaintes des Chrétiens de Syrie, que les Musulmans menaçaient

de détruire jusqu'au dernier. Les preux chevaliers ne pouvaient demeurer sourds à cet appel.

En 1167, Guillaume IV, comte d'Auxerre et de Nevers, qui avait fait le vœu solennel de prendre la croix, dans l'église du célèbre prieuré de La Charité-sur-Loire, leva une armée et s'embarqua pour la Palestine. Mais à peine y était-il arrivé qu'il fut atteint de la peste et mourut à Acre, le 24 octobre 1168. Il avait désiré d'être inhumé à Bethléem, lieu historique depuis la naissance du Sauveur. Son frère Gui l'y fit pieusement transporter et lui donna la sépulture. Peut-être aujourd'hui sa tombe oubliée git-elle encore dans l'église de Bethléem, et quelque pèlerin qu'Auxerre a vu naître a-t-il pu lire l'inscription qui la fait reconnaître.

Le comte mourant, pressentant le sort qui pourrait menacer un jour l'évêque de Bethléem, lui offrit un asile dans ses états, et lui fit don de l'hôpital de Pantenor au faubourg de Clamecy (4). Ce lieu devint bientôt, en effet, la retraite des évêques de Bethléem, et l'on vit dans l'Auxerrois cette singularité de la co-existence de deux sièges épiscopaux.

L'entreprise toute spontanée qu'avait faite le comte Guillaume IV, montre que sa puissance était considérable. Parmi les auteurs du temps, les uns célèbrent sa vaillance et sa noblesse (2), les autres en font un portrait assez défavorable et disent que Dieu le fit mourir misérablement, en punition de ses injustices envers les pauvres et les églises (3). Les deux opinions

(4) Lebeuf, II, p. 98.

(2) Guillaume de Tyr, plaignant son sort, dit de lui : « Magnus princeps, nobilis et potens... subito et diuturno langore correptus, in primo gratissime juventutis flore, cum multis omnium suspiriis et gemitu vitam finivit. » Rec. des Hist. des Croisades, t. I, 2^e part., p. 945.

(3) J. de Sarisbery, L. I, epistol. 103.

peuvent s'accorder, car le comte avait en effet, pendant sa vie, passablement tourmenté les moines de Vézelay, et d'autre part son pèlerinage lui méritait le pardon de ses crimes, et l'on ne devait se rappeler que son sacrifice et sa vaillance.

Croisade de 1190 (1).

Les dissensions qui régnaient entre les princes francs de la Syrie les affaiblissaient tous les jours au profit de Saladin, leur adversaire tout-puissant. Les trêves qu'ils avaient avec lui, tour à tour rompues et respectées, lui avaient permis de rassembler de toutes parts une armée redoutable. Après avoir détruit celle des Chrétiens à la bataille de Tibériade, il s'empara de Jérusalem, au mois d'octobre 1187, quatre-vingt-huit ans après la conquête de Godefroi de Bouillon.

A cette nouvelle, l'Occident eut honte de son indifférence; chacun voyait dans la perte de Jérusalem un déshonneur pour les Chrétiens et surtout pour la chevalerie. Le pape Urbain III en mourut de douleur. Partout on se prépara à une nouvelle Croisade. Le clergé, dans les églises, appela à la guerre sainte. Les troubadours eux-mêmes stimulèrent la tiédeur des guerriers dans leurs vers héroïques :

« Seigneurs chevaliers, s'écrie le fameux Godefroy Rudel, par » nos péchés la puissance des Sarrasins s'est accrue : Salahadin

(1) Dans l'intervalle des grandes Croisades, des chevaliers se rendaient individuellement en Orient, témoin Isnard, vicomte de Joigny, qui y alla vers l'an 1170, du consentement de sa femme Emeline. (Arch. de l'Yonne, xix.) Rainaud, fils du prévôt Robert était à Jérusalem en 1180. (F. Saint-Marien, xiii).

» a pris Jérusalem, et on ne l'a point encore recouvrée. Laissons
» là nos héritages, allons contre ces chiens de mécréants, pour
» éviter la perte de nos âmes. Barons de France et d'Alle-
» magne, chevaliers anglais, bretons, angevins, béarnais,
» gascons et provençaux, soyez sûrs que de nos épées nous tran-
» chons leurs chefs (têtes) maudits ! »

Guillaume, archevêque de Tyr, accourut en Europe prêcher la guerre sainte. Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, qui se disputaient le Vexin, déposèrent un moment les armes et s'unirent pour secourir les Chrétiens d'Orient.

Cependant divers incidents retardèrent leur prise d'armes. Rendez-vous fut enfin donné à Vézelay, pour la semaine de Pâques 1190, et Philippe-Auguste s'y rendit avec l'oriflamme, tandis que Richard y venait de Tours, où il avait reçu de l'archevêque de Tyr le bourdon et la besace du pèlerin. Les deux armées, après avoir honoré les reliques de sainte Madelaine, se mirent en marche. Elles étaient cette fois bien disciplinées et l'on en avait exclus la foule des pèlerins non armés, et des femmes et des enfants.

Philippe-Auguste n'oublia pas en partant de faire quelques libéralités aux monastères du pays. Le chapitre de Sens y gagna des droits de minage et de justice à Pont-sur-Yonne (1).

C'est le cas de faire connaître quelques-uns des guerriers de nos contrées qui prirent part à cette Croisade. Leur gloire nous touche encore, car ils sont les dignes prédécesseurs des vainqueurs du Monthabor et de Nazareth.

C'est d'abord le duc Hugues de Bourgogne, et sous ses ordres

(1) F. du Chapitre ; Bibl. de Sens.

Clérembault, sire de Noyers (4) et Gui, son frère, chevaliers du Temple.

Etienne de Pierre-Pertuis (2), qui fit son testament à Acre.

Mathieu de Jaucourt (3).

Puis venaient Pierre de Courtenay, le comte d'Auxerre et de Nevers, qui essuya une grande tempête en mer et y perdit une partie de ses équipages (4).

Sous sa bannière étaient rangés : Asvald de Seignelay et son parent Etienne de Brives (5),

Jehan d'Arcy (6),

Geoffroy d'Arcy (7),

Baudouin de Migé (8),

Dreux de Mello, connétable de France (9),

Guillaume de Mello (10) et une foule d'autres chevaliers dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous.

Le comte de Champagne Henri II, qui avait donné à l'abbaye de Pontigny une exemption de droits d'entrée à Troyes, pour 400 muids de vin, était avec le roi au départ de Vézelay (11). Il reçut

(1) Commanderie d'Auxerre. Invent., p. 388 ; Archiv. de l'Yonne.

(2) Fonds Pontigny, Bassou ; *ibid.*

(3) Salle des Croisades.

(4) Lebeuf, II, 118. Il avait levé un impôt de 12 deniers sur les maisons de ses terres, pour cette expédition, et le roi déclara que ce serait sans tirer à conséquence pour l'avenir.

(5) Fonds Saint-Marien, Bassou ; Arch. de l'Yonne.

(6) F. des Echarlis, *ibid.* Anseric de Montréal était présent, lorsqu'il fit un don à l'abbaye des Echarlis, en annonçant son départ.

(7) Chapitre de Vézelay.

(8) F. Saint-Marien.

(9) Salle des Croisades.

(10) Biblioth. des Croisades, t. I, p. 743.

(11) F. Pontigny.

en don, des habitants de Chablis, 300 livres pour la gloire du Christ et pour l'aider dans son voyage (1).

Il avait avec lui Guillaume I, comte de Joigny, que suivaient entre autres chevaliers Gui, son vicomte (2) et Milon, seigneur de Champlay (3) ;

Guillaume II, des Barres, la fleur de la chevalerie française, surnommé l'Achille de son temps (4), qui avait si rudement mal mené le roi Richard auprès de Mantes et avait failli le faire prisonnier en 1188.

Ces noms méritent de revivre à jamais. Si quelques-uns d'entre eux sont déjà inscrits sur les écussons de la salle des Croisades à Versailles, ceux de leurs compagnons y ont un titre égal.

Les deux souverains de France et d'Angleterre avaient été précédés en Terre-Sainte par l'armée de Conrad, empereur d'Allemagne, qui fut détruite par les Turcs. Le comte de Champagne, qui était parti avec Jacques d'Avesne avant Philippe-Auguste, fut proclamé, en attendant l'arrivée de ce prince, commandant de l'armée qui assiégeait Acre. Richard s'embarqua à Marseille et Philippe à Gênes, puis ils se rejoignirent à Messine où ils passèrent l'hiver de 1190. Richard eut là une altercation fort vive avec Guillaume des Barres, à propos d'un sujet des plus futiles ; ce qui accrut encore sa haine (5).

Enfin Philippe-Auguste débarqua devant Ptolémaïs le 13 avril, veille de Pâques de l'an 1191. Depuis deux ans, les guerriers de

(1) Cartul. de la prévôté de Chablis ; Arch. de l'Yonne.

(2) F. des Echarlis, Inventaire, p. 158.

(3) F. Dilo, xv^e liasse, a.-l. 6.

(4) Rigord, Philipp.

(5) H. Martin, Hist. de France, t. iv, 116.

toutes les nations de l'Europe s'étaient donné rendez-vous devant cette ville que les Turcs défendaient. Le roi de France voulut, avant de livrer l'assaut, attendre l'arrivée de Richard qui débarqua le 8 juin. Ce siège fut mémorable par les exploits des chevaliers chrétiens qui firent l'admiration des Sarrasins. La ville tomba enfin en leur pouvoir, et la garnison capitula et se rendit à discrétion le 12 juillet. Les prisonniers furent partagés et Dreux de Mello présida, du côté des Français, à cette opération (1). Mais l'antagonisme et la jalousie des deux princes anglais et français rendirent le succès des Croisés infructueux, plus encore que la résistance de Saladin qui tentait chaque jour de faire diversion en faveur des assiégés. Bientôt, en outre, un ennemi plus dangereux que les Musulmans décima les Croisés : la fièvre enlevait indistinctement les chefs et les soldats. Philippe-Auguste se sentant malade et craignant de mourir loin de son royaume, envoya Guillaume de Mello (2) et d'autres personnages pour demander au roi Richard de le délier de sa promesse de continuer la guerre avec lui, et il abandonna l'expédition après la reddition d'Acre. Il rentra en France avec une partie de ses vassaux et notamment Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre.

Plusieurs de nos guerriers périrent à ce siège. Gui de Noyers, chevalier du Temple, probablement atteint de l'épidémie, y donna aux Hospitaliers, pour leur maison de Sacy près Vermen-ton, des droits d'usage dans la forêt d'Ervaux. Son frère Clerembaud, sire de Noyers, y consentit. Ils étaient alors au siège d'Aconit ou d'Acre (3). Henri, comte de Champagne, qui commanda l'armée française après le départ de Philippe-Auguste, fut

(1) Bibl. des Croisades, t. 1, 742.

(2) Ibid., t. 1, 743.

(3) Arch. de l'Yonne, Commanderie d'Auxerre ; Inventaire, n° 388.

élu roi de Jérusalem. Il mourut misérablement en 1197, en tombant d'une fenêtre de son palais d'Acre.

Cette Croisade releva un peu les affaires des princes francs et arrêta l'envahissement des Sarrasins. Elle eut aussi pour résultat la création du royaume de Chypre conquis par Richard-Cœur-de-Lion, pays qui devait longtemps protéger les Chrétiens d'Orient et leur servir d'asile après la destruction de leur puissance en terre-ferme.

Les expéditions continuent pendant les dernières années du XII^e siècle. Des Croisés, partis des ports de l'Océan, attaquent les Maures des côtes de Portugal, et prennent sur eux la ville de Sylves. Parmi eux, on remarque Anséric de Montréal (1), qui se rendit de là en Syrie et y mourut en 1197. Guillaume-le-Gros, Auxerrois, était en Orient vers l'an 1209 (2).

La conquête de l'empire de Constantinople par les Latins, en 1204, préparait une couronne à l'un de nos grands barons. On ne voit pas toutefois que les chevaliers de la Basse-Bourgogne y aient pris part ; ils se portaient alors à la guerre des Albigeois, cette autre Croisade des races conquérantes de la Gaule contre les vieux Gallo-Romains. Cependant Narjod de Toucy était à la cour de Constantinople, en 1214 (3). Ce personnage joua un grand rôle dans l'empire. Il savait le turc, chose remarquable, au dire d'un chroniqueur. Il maria sa fille à Jonas, roi des Cumans,

(1) Courtépée, *Descript. du duché de Bourgogne*, t. v, qui fait à tort mourir Anseric en 1191.

(2) Humbaud, son frère, se rend caution de sa ratification dans une vente de terre située à Charbuy, qu'il fait à l'évêque d'Auxerre. (Arch. de l'Yonne, Evêché d'Auxerre.)

(3) Charte de P. de Courtenay, pour le Chapitre d'Auxerre. Arch. de l'Yonne, liasse 7.

peuple barbare et guerrier au service de l'Empire, et il mourut en 1238 (4).

4^e Croisade.

Le grand pontife Innocent III voyait avec regret se consumer en luttes intestines l'activité guerrière des chevaliers de l'Occident, tandis que les Chrétiens d'Orient étaient chaque jour menacés davantage par les Sarrasins. Il prévoyait le jour peu éloigné où ceux-ci, marchant sur l'Europe, menaceraient sa religion et son indépendance. Il résolut donc de faire naître une nouvelle Croisade pour relever la puissance chrétienne en Syrie. Mais il mourut avant que l'expédition fût organisée. Cependant son appel fut entendu, et de toutes parts les Croisés y répondirent. En 1217 et 1218, on vit se diriger de nouvelles armées sur la Terre-Sainte qui était à peu près perdue.

Plusieurs de nos chevaliers prirent la croix. De ce nombre étaient Hervé de Donzy, qui devint ensuite comte d'Auxerre par la mort de Pierre de Courtenay, son beau-père; Dreux de Mello, l'aîné (2); Guillaume de Migé (3); Jean de Rosoy (4); Jean de Bouilly (5); Ithier de Toucy (6).

Un curé de Dixmont, nommé Thibaud, se croise en 1217, et lègue en partant une vigne à l'abbaye de Saint-Marien

(4) Michaud, *Hist. des Croisades*, t. III, *Eclaircis.*, p. 539 et p. 569.

(2) Cartul. de la terre de Saint-Aubin; Arch. de l'Yonne.

(3) Archiv. de l'Yonne, Fonds Saint-Marien.

(4) Ibid., F. Saint-Paul de Sens.

(5) Ibid., F. Pontigny.

(6) Michaud, *Hist. des Croisades*, t. II, 450, l'appelle Ithier de Tacy.

d'Auxerre, se réservant de la reprendre s'il revient de son pèlerinage (1).

Les Croisés débarquèrent comme d'ordinaire à Ptolémaïs, et, pour répondre aux désirs du pape exprimés dans le concile de Latran, ils résolurent de se diriger sur l'Égypte. Jean de Brienne, roi de Jérusalem *in partibus*, et le duc d'Autriche les commandaient. Ils attaquèrent Damiette et s'en emparèrent après un long siège, en 1219 ; mais cette fois, comme précédemment, la division se mit dans l'armée chrétienne formée d'éléments si divers et si peu habitués à la discipline, et les premiers succès furent suivis de revers terribles. Le comte Hervé, ayant appris la fin tragique de son beau-père, le comte d'Auxerre, se hâta de revenir en France (2).

5^e Croisade. — Conquête de Constantinople.

Disons un mot de cet événement qui est un des épisodes les plus brillants et les plus imprévus des Croisades. Toutes les aspirations des guerriers de France se tournaient alors vers l'Orient ; c'était toujours le pays des aventures et des merveilles. L'ambition était aiguillonnée par le succès inouï qui avait favorisé les armes des Croisés conduits par le marquis de Montferrat et qui, au lieu d'aller en Égypte comme ils le projetaient, se trouvèrent poussés par les sollicitations d'Alexis, fils d'Isaac-l'Ange, empereur détrôné de Constantinople, à lui prêter le secours de leurs armes, puis bientôt, après sa mort tragique, à s'emparer pour eux-mêmes de l'empire grec (1204). Baudoin, comte de Flandre,

(1) F. Saint-Marien, Villeneuve-le-Roi.

(2) En 1219.

ceignit la couronne impériale, et divisa les provinces grecques en fiefs pour ses compagnons.

A la mort de son successeur, Henri de Hainaut, les barons jetèrent les yeux sur Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, marquis de Namur, beau-frère de ce dernier, pour lui succéder. Descendant de Louis-le-Gros par son père, il n'était pas au-dessous de la haute position que la fortune semblait lui destiner. Sa puissance et sa rude énergie promettaient un soutien précieux à l'empire si mal assis des Latins. Il était cependant déjà dans un âge où l'ambition est satisfaite et laisse à d'autres les carrières aventureuses (1). Cependant il fut séduit par la nouvelle que lui apporta le héraut impérial et il se disposa bientôt à se rendre à Byzance. Il partit pour Rome vers la fin de l'hiver de l'an 1216, suivi d'une petite armée formée de l'élite de ses chevaliers et de leurs servants d'armes, qu'on élève à 5,500 hommes. Sa femme Yolande, et ses quatre filles, l'accompagnaient. Etant arrivé à Rome aux environs de Pâques, le Saint-Père le sacra empereur dans l'église de Saint-Paul-hors-des-Murs. Il fit embarquer l'impératrice pour Constantinople et il suivit lui-même le chemin de terre jusqu'à Brindes. Les Vénitiens l'y accueillirent, ainsi que le légat Jean Colonne, et ils traitèrent avec lui (2) à condition qu'il ferait le siège de Durazzo, ville conquise sur eux par un prince grec nommé Théodore Lascaris, grand ennemi des Latins. Pierre

(1) Il avait plus de cinquante ans, car il figure déjà en 1170, dans une charte de son père, pour l'abbaye de Fontaine-Jean, où il est qualifié de fils aîné. (Arch. de l'Yonne, recueil de chartes sur les comtes d'Auxerre).

(2) Pierre de Courtenay confirma par un traité passé avec le doge de Venise, en 1217, des conventions faites entre ce souverain et le comte de Flandre, le marquis de Montferrat et les autres barons latins de l'empire grec. — *Pacti*, lib II, f° 168. Arch. de Venise.

de Courtenay ne fut pas heureux dans cette attaque et fut contraint de se retirer avec une grande perte de ses troupes.

Il continua ensuite sa route pour Constantinople à travers les montagnes de l'Albanie, où étant tombé dans une embuscade, il fut assailli par Théodore qui l'amena à capituler en lui promettant par serment la vie sauve. Mais ici encore le Grec se montra : il manqua à sa parole, s'empara de l'empereur, du légat, du comte de Sancerre et de tous les chevaliers et les retint en captivité. Les soldats furent dépouillés et abandonnés.

Le sort de Pierre de Courtenay fut très-misérable, et les historiens ne sont pas d'accord sur ce qu'il devint : les uns veulent que Théodore l'ait fait décapiter en 1219, les autres veulent qu'il soit mort dans les fers. Lebeuf assure qu'il n'existait plus au mois de janvier de cette année-là, date d'une convention de Théodore avec le pape pour la délivrance du légat. Quoiqu'il en soit, on n'entendit plus parler de Pierre de Courtenay. L'impératrice aborda heureusement à Constantinople et y fut reçue en souveraine, puis y mourut peu d'années après (1), attendant en vain son époux.

Les Courtenay ont régné quelque temps sur l'empire grec pendant le ^{xiii}^e siècle, mais d'une manière précaire, car les princes grecs luttaient de tous côtés contre eux. Ils conservaient toujours leurs domaines du Gâtinais et de Basse-Bourgogne ; et il n'est pas rare de trouver ici des actes de ces empereurs représentés sur leurs sceaux de cire rouge avec les attributs fastueux de la majesté orientale, comme pour faire oublier la faiblesse de leur autorité (2).

(1) Au mois d'août 1219.

(2) On voit de ces actes dans le Fonds de l'abbaye des Echarlis et du prieuré de Michery. Arch. de l'Yonne.

6^e Croisade.

Le zèle pour les Croisades, ralenti un moment pendant la minorité de Saint-Louis, se ranima au milieu du ^{xiii}^e siècle, malgré les déceptions sans nombre qu'on avait éprouvées dans ces expéditions.

Le voyage d'outre-mer préoccupait certains esprits plus religieux que d'autres, et les chevaliers entreprenants voulaient encore une fois, les uns reconquérir la Terre-Sainte, les autres aller au secours de leurs amis et de leurs parents, les princes de l'empire latin de Constantinople, menacés de toutes parts par les Grecs.

La Croisade fut prêchée dès 1235; mais elle ne porta pas de fruits. Gui de Forez, comte d'Auxerre, et Guillaume II, comte de Joigny, partirent, en 1239, avec le duc de Bourgogne. Ils trouvèrent la Syrie dans l'anarchie. Plusieurs prétendants se disputaient la couronne de Jérusalem, la ville sainte, qui venait d'être rendue à l'empereur Frédéric par le sultan Malek-el-Kamel. Les Croisés, sans s'inquiéter de ces querelles, se mirent bravement à guerroyer contre les Sarrasins; mais leur défaut de concert les fit battre. Le duc de Bourgogne et le comte de Joigny abandonnèrent précipitamment la Palestine où le comte d'Auxerre resta et mourut le 31 juillet 1244.

7^e Croisade.

Les dernières expéditions dans la Terre-Sainte devaient prouver au monde que la réunion des plus grandes qualités ne peut rien pour fonder une puissance politique, lorsque le pays sur

lequel on veut agir n'y est pas préparé. Saint Louis avait en lui tout ce qu'il fallait pour réussir dans ses guerres en Orient. Il possédait la foi et la vaillance, ses armées étaient nombreuses et conduites par de braves guerriers (1), les plus braves peut-être de l'Occident. Changeant le plan des premières Croisades, il voulait avec raison prendre la Syrie par l'Egypte. Mais, on le sait, la fortune lui fut contraire, et l'inclémence du climat, autant que le sabre des Turcs, détruisit ses soldats et le livra lui-même sans défense à l'ennemi.

Après un séjour en Chypre pour rallier ses barons, séjour où il perdit de la peste bon nombre de preux, et notamment Guillaume de Mello, seigneur de Saint-Bris, et le brave Guillaume III, sire des Barres, le roi commença heureusement l'invasion de l'Egypte par la prise de Damiette. Mais bientôt la marche de l'armée qui remontait le Nil devint difficile. On traversa un canal appelé Aschmoun. La fougue du comte Robert d'Artois, frère de saint Louis, entraîna la cavalerie sur une avant-garde de Sarrasins, puis dans Mansourah même, où tous les chevaliers furent pris et tués après une glorieuse défense (février 1250).

Deux défaites successives, la peste et la disette anéantirent cette vaillante armée qui s'élevait, au début de la campagne, à soixante mille hommes. Il fallut penser à la retraite. On repassa sur la rive gauche de l'Aschmoun, mais les ennemis harcelaient si vivement l'arrière-garde que commandait Gaucher de Châtillon, que le salut de l'armée fut en péril. Erard et Jean de Vallery firent sur ce point des prodiges de valeur (2). On proposa alors aux Sarrasins de traiter, en offrant de leur rendre Damiette en échange de Jérusalem, et en leur donnant le comte de Poitiers ou

(1) Saint Louis avait en Chypre 2,800 chevaliers. — Joinville, p. 88.

(2) Michaud, t. IV, 314.

le comte d'Anjou pour garantie. Le sultan exigea le roi lui-même pour ôtage.

« Mieux vaut que les Turcs nous tuent tous ! s'écrie le sire » Geoffroy de Sergines, que de mériter le reproche d'avoir baillé » notre roi en gage » et les négociations sont rompues.

Le reste de l'armée descendit le bord du Nil et perdit encore des malades placés dans des bateaux qui étaient amarrés sur le bord du fleuve. Les Sarrasins étant accourus avant qu'on eût coupé les cordes, en firent un carnage affreux.

Parmi les guerriers de nos contrées qui souffrirent, avec saint Louis, les misères de cette retraite, on doit citer : le pieux comte de Joigny, Guillaume II, que son premier voyage n'avait pas découragé, et qui mourut, en 1255, des suites d'une maladie de langueur gagnée en Palestine (1) ;

Jean des Barres, chevalier preux et noble (2), parti avec l'arrière-ban commandé par le comte de Poitiers, à la nouvelle de la mort de son père ;

Dreux de Mello, seigneur en partie de Saint-Bris (3) et fils de Guillaume, mort à Nicosie ;

Erard et Jean de Vallery (4) ; Colin de Ligny (5) ; Pierre de Pierre-Pertuis (6) ; Gui de Maligny, seigneur de Beine (7) ; Renaud d'Ormoy (8) ; Artaud III de Chastellux (9).

(1) Art de vérifier les dates, Comtes de Joigny.

(2) Joinville, Annales, p. 194.

(3) Fonds Pontigny, Saint-Bris ; Arch. de l'Yonne.

(4) Michaut, t. IV, p. 314. Erard de Valery vivait encore en 1261. Il fit alors un don au prieur de Brannay. (F. Saint-Jean de Sens.)

(5) Henry, Hist. de Seignelay, p. 186.

(6) Ibid. (7) Ibid.

(8) F. Pontigny.

(9) Chastellux, par M. le Bon Chaillou des Barres ; Annuaire de 1840.

Mais ce fut surtout Geoffroy de Sergines qui fit honneur aux chevaliers du Sénonais. Il était membre du conseil du roi, et avait été envoyé à Acre, au commencement de l'an 1249, pour louer des vaisseaux aux Génois établis dans ce pays, afin de faciliter le transport de l'armée de Chypre en Egypte. Sa sagesse et sa valeur le faisaient grandement estimer de saint Louis qui le trouva partout où était le danger, dans la triste retraite qui suivit la bataille de Mansourah. De concert avec Gaucher de Châtillon, il protégeait la marche du roi affaibli par la dyssenterie et pouvant à peine se soutenir. Il repoussait les Sarrasins à grands coups d'épée : le danger semblait avoir doublé ses forces. Joinville, dans sa naïve histoire de saint Louis, rapporte ainsi ses exploits :

« Le roi me conta que M^{sr} de Sergines le défendoit des » Sarrasins, comme le valet défend le hanap (1) de son seigneur » des mousches ; car toutes fois que les Sarrasins l'approchoient » il prenoit son espée et les chassoit en vue du roi. »

Ces courageux efforts ne purent sauver le roi qui tomba à Minieh aux mains des Musulmans.

Mais saint Louis, aussi grand dans sa captivité que dans la victoire, les étonna par sa fermeté. Il rejeta les conditions humiliantes qu'ils lui imposaient, et finit par racheter les débris de son armée avec un million de besans, et sa personne par la cession de Damiette qui fut remise au vainqueur par Geoffroy de Sergines.

Saint Louis put enfin quitter l'Egypte sur une galère génoise, avec le comte d'Anjou, le sénéchal de Joinville et son compagnon Pierre d'Avallon (2), Guillaume de Sergines et d'au-

(1) La coupe.

(2) Joinville, p. 43 et 90.

tres seigneurs. Ils débarquèrent à Acre, où le roi demeura quelque temps pour négocier la délivrance des prisonniers restés en Egypte.

Sur ces entrefaites, on vit arriver en cette ville Narjod de Toucy, « chevalier moult noble, » dit Joinville. Il avait été régent de l'empire de Constantinople, en l'absence de l'empereur, et se glorifiait d'être cousin du roi de France par la mère de sa femme, sœur du roi Philippe-Auguste et épouse de l'empereur Andronic (4). Il venait offrir ses services au roi, pour défendre la Terre-Sainte pendant un an. C'était probablement le fils de Narjod de Toucy que nous avons vu à Byzance, en 1214.

Saint Louis, suivant le conseil de Joinville, et contrairement à celui de ses barons (2), passa plus d'une année en Syrie. Il racheta de nombreux prisonniers des mains des Turcs, et y fit réparer les fortifications de plusieurs villes. Il s'embarqua ensuite pour la France au printemps de l'année 1254, à la nouvelle de la mort de la reine Blanche, sa mère. Il laissa en Terre-Sainte cent chevaliers sous le commandement de Guillaume de Sergines qui continua pendant trente années encore de combattre les Sarrasins, et qui devint dans sa vieillesse vice-roi de Jérusalem (3).

Nous ne parlerons pas de la Croisade de 1270, où saint Louis

(4) Michaud, t. iv, 402 ; Joinville, 104.

(2) Joinville fut très-mal vu des barons à cause de cet avis. Ils l'appelaient *Poulain*, terme injurieux en Orient qui signifiait paysan. Pierre d'Avallon qui demeurait alors à Sur (Tyr), l'ayant appris lui manda : « Dites li que j'aimoie mieux estre poulain que roncain recru aussi comme » ils estoient. » — Joinville, p. 91.

(3) Michaud, t. iv, 425, et Joinville.

trouva la mort, parce que nous n'avons pas trouvé que nos chevaliers bourguignons y aient pris part (1).

Ce fut la dernière des guerres saintes conduites par les rois de France. Son résultat malheureux découragea tout à fait les princes les plus résolus, et les Chrétiens d'Orient furent abandonnés à leur sort.

Les pèlerins continuèrent à porter leurs pas vers la Terre-Sainte, mais isolément (2). La sollicitude de la France et des chevaliers du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem les y suivit; et, de siècle en siècle, le pieux souvenir des lieux où naquit le Sauveur du monde a conservé le pouvoir d'émouvoir les cœurs.

La protection des Chrétiens d'Orient fut longtemps un droit exclusif de la France; ce n'est que depuis l'abaissement du dernier siècle qu'elle a vu diminuer aussi cette prérogative gagnée au prix de son sang, et grandir au contraire les prétentions des nations schismatiques. — Dieu seul sait ce qui sortira des conflits dont cette question est le prétexte en ce moment; mais, quoi qu'il arrive, les hauts faits des pèlerins français du moyen-âge ne peuvent être effacés de l'histoire. Les royaumes et les principautés qu'ils ont fondés en Palestine sont

(1) Nous citerons cependant dans la liste des « chevaliers de l'ostel du roy pour la voye de Tunes, » conservée par Joinville, messire Pierre de Sens et Otes de Toncy, où il faut peut-être voir un sire de Toucy. — Joinville, *Hist. de saint Louis*, xxii.

(2) En 1260, un Auxerrois, nommé Pierre Barraud, voulut se rendre en Terre-Sainte pour y demeurer jusqu'à la fin de sa vie. Sa femme y consentit, et les deux époux firent le partage de leur mobilier et de leurs immeubles situés à Auxerre. — Lebeuf, *Hist. d'Auxerre*, 2^e éd. Preuves, t. iv, n° 196.

tombés, mais non sans gloire pour leurs défenseurs ; et l'on y rencontre encore à chaque pas, dans les villes de la côte (1) et sur les montagnes les plus sauvages, des vestiges de leurs châteaux-forts et de leurs monuments.

(1) On trouve encore sur la côte de la Syrie, et notamment à Safda, des établissements et des édifices qui sont la propriété de la France.

QUANTIN,

Archiviste du département.



PALÉONTOLOGIE DE L'YONNE. ⁽¹⁾

(2^e Article.)

PRODROME DES MOLLUSQUES FOSSILES.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé des Mollusques fossiles de l'Yonne, nous avons cru devoir en dresser le catalogue. Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de connaître à l'avance la série des espèces que nous aurons successivement à étudier. Assurément, dans le cours de l'ouvrage, bon nombre d'espèces devront s'ajouter à ce prodrome ; quelques-unes, peut-être, auront à en disparaître à la suite d'un examen plus minutieux ; dès à présent, cependant, nous pouvons considérer ce premier travail comme le point de départ, comme la base de nos études sur les Mollusques fossiles de l'Yonne.

Nous ne nous sommes point bornés à y enregistrer les espèces déjà connues ; nous avons mentionné celles que nous considérons comme nouvelles, en les accompagnant de phrases descriptives qui, sans doute, les caractérisent bien imparfaitement, mais qui,

(1) Voyez Bulletin de la Soc. des Sc. hist. et nat. de l'Yonne, t. vi, p. 301.

en attendant une description prochaine et plus complète, suffisent pour les distinguer de leurs congénères.

Dans ce tableau préliminaire, le *Prodrome de Paléontologie stratigraphique* de M. d'Orbigny nous a servi de guide, et, pour chacune de nos espèces, nous renvoyons aux numéros de cet ouvrage.

CÉPHALOPODES.

Conotenthis, d'Orbigny, 1839.

- DUPINIANUS, d'Orb., *Prodrome de Paléontologie stratigraphique*, 18^e étage, n° 4. Gurgy. Etage aptien.

Belemnitella, d'Orbigny, 1840.

- MUGRONATA, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 22^e ét., n° 4.
Sens. Etage sénonien.
- QUADRATA, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 22^e ét., n° 4.
Sens. Etage sénonien.

Belemnites, Lamarck, 1804.

- ACUTUS, Mill., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 4.
Avallon. Etage sinémurien.
- NIGER, List., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8^e ét., n° 4.
Avallon, Pontaubert, Saint-Père-sous-Vézelay. Etage liasien.
- UMBILICATUS, Blainv., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,
8^e ét., n° 2. Avallon. Etage liasien.
- CLAVATUS, Blainv., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8^e ét.,
n° 3. Avallon. Etage liasien.

- LONGISSIMUS, Mill., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8^e ét., n° 5. Avallon. Etage liasien.
- NODOTIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9^e ét., n° 19. Avallon. Etage toarcien.
- TRIPARTITUS, Schl., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9^e ét., n° 24. Avallon. Etage toarcien.
- SULCATUS, Mill., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 10^e ét., n° 2. La Tour-du-Pré près Avallon. Etage bajocien.
- HASTATUS, Blainv., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13^e ét., n° 13. Gigny, Etivey, Châtel-Gérard, Châtel-Censoir. Etage oxfordien.
- BAUDOUINI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 17^e ét., n° 7. Auxerre. Etage néocomien.
- SEMICANALICULATUS, Blainv., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18^e ét., n° 3. Gurgy. Etage aptien.
- ICAUNENSIS, Côt., 1853. Saint-Florentin. Etage albien.

Voisine du *B. minaret*, Rasp., cette espèce s'en distingue par la forme plus lancéolée de son rostre, qui est comprimé en avant et marqué sur les côtés d'un double sillon. Sa surface est recouverte de petites fossettes disséminées au hasard. Le *B. Icaunensis* ne saurait être confondu avec le *B. minimus*, List., seule espèce mentionnée jusqu'ici dans l'étage albien.

Nautilus, Beynius, 1732.

- STRIATUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 2. Avallon. Etage sinémurien.
- INTERMEDIUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8^e ét., n° 6. Avallon. Etage liasien.
- SEMISTRIATUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9^e ét., n° 24. Vassy près Avallon. Etage toarcien.
- GIGANTEUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13^e ét., n° 27.

Châtel-Censoir, Druyes. Etage oxfordien.

- HEXAGONUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét., n° 11. Etivey. Etage oxfordien.
- GRANULOSUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét., n° 26. Gigny. Etage oxfordien.
- PSEUDO-ELEGANS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 17° ét., n° 14. Auxerre, Monéteau, Fontenoy, Leugny, Ouaine, Saint-Sauveur. Etage néocomien.
- PLICATUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét., n° 5. Villeneuve-Saint-Salve. Etage aptien.
- LALLIERIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét., n° 6. Gurgy, Perrigny. Etage aptien.
- RICORDEANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét., n° 7. Gurgy. Etage aptien.
- CLEMENTINUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 3. Saint-Florentin, Seignelay. Etage albien.
- SUBRADIATUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 29° ét., n° 4. Saint-Florentin. Etage albien.
- ELEGANS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20° ét., n° 6. Pourrain, Toucy, Appoigny, Seignelay, Saint-Florentin. Etage cénomanien.

Ammonites, Bruguère, 1794.

- BISULCATUS, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7° ét., n° 3. Avallon. Etage sinémurien.
- OBTUSUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7° ét., n° 4. Avallon. Etage sinémurien.
- STELLARIS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7° ét., n° 5. Avallon (M. Moreau). Etage sinémurien.
- TORTILIS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7° ét., n° 7. Avallon. Etage sinémurien.

- CONYBEARI, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 8. Avallon (M. Moreau). Etage sinémurien.
- KRIDION, Hehl., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 9. Avallon. Etage sinémurien.
- SCIPIONIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 10. Avallon. Etage sinémurien.
- RARICOSTATUS, Ziet., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 12. Avallon. Etage sinémurien.
- BIRCHII, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 15. Avallon. Etage sinémurien.
- CHARMASSEI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 18.
Pontaubert. Etage sinémurien.
- MOREANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 20.
Pontaubert. Etage sinémurien.
- CATENATUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 21. Avallon. Etage sinémurien.
- SAUZEANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 23.
Avallon. Etage sinémurien.
- COLLENOTI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 24.
Avallon. Etage sinémurien.
- PHILLIPSH, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 26. Avallon. Etage sinémurien.
- NODOTIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 29.
Avallon. Etage sinémurien.
- PLANORBIS, Sow., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét., n° 29.
Avallon. Etage sinémurien.
- ABALLOENSIS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 7^e ét.,
n° 30. Avallon. Etage sinémurien.
- SPINATUS, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8^e ét.,
n° 7. Avallon. Etage liasien.
- PLANICOSTA, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8^e ét.,

- n° 44. Avallon. Etage liasien.
- MARGARITATUS, Montf., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 13. Avallon, Saint-Père. Etage liasien.
 - VALDANII, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 46. Avallon. Etage liasien.
 - ARMATUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 24. Avallon. Etage liasien.
 - DAVÆI, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 24. Avallon. Etage liasien.
 - BECHEI, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 25. Avallon (M. Moreau). Etage liasien.
 - HYBRIDUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 27. Avallon. (M. Moreau). Etage liasien.
 - NORMANIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 30. Avallon. Etage liasien.
 - GRENOUILLOUXI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 34. Avallon (M. Moreau). Etage liasien.
 - FIMBRIATUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 32. Avallon. Etage liasien.
 - ACANTHUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 8° ét., n° 44. Avallon. Etage liasien.
 - SERPENTINUS, Schl., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9° ét., n° 28. Vassy. Etage toarcien.
 - BIFRONS, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9° ét., n° 29. Vassy. Etage toarcien.
 - CORNUCOPIÆ, Young., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9° ét., n° 36. Vassy (M. Moreau). Etage toarcien.
 - BRAUNIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9° ét., n° 44. Vassy. Etage toarcien.
 - RAQUINIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9° ét., n° 44. Avallon (M. Moreau). Etage toarcien.

- **HOLANDREI**, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9^e ét., n° 43.
Vassy. Etage toarcien.
- **DESPLACEI**, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9^e ét., n° 45.
Vassy. Etage toarcien.
- **COMMUNIS**, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 9^e ét.,
n° 46. Vassy (M. Moreau). Etage toarcien.
- **HETEROPHYLLUS**, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,
9^e ét., n° 47. Vassy. Etage toarcien.
- **COMPLANATUS**, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,
9^e ét., n° 52. Vassy. Etage toarcien.
- **INTERRUPTUS**, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,
10^e ét., n° 46. La Tour-du-Pré. Etage bajocien.
- **NIORTENSIS**, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 10^e ét.,
n° 45. La Tour-du-Pré. Etage bajocien.
- **GARANTIANUS**, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 10^e ét.,
n° 47. La Tour-du-Pré (M. Moreau). Etage bajocien.
- **POLYMORPHUS**, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 10^e ét.,
n° 48. La Tour-du-Pré (M. Moreau). Etage bajocien.
- **DISCUS**, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 10^e ét.,
n° 3. Vézelay (M. Moreau). Etage bathonien.
- **SUBBACKERLE**, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 11^e ét.,
n° 44. Vézelay, Chamoux. Etage bathonien.
- **BULLATUS**, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 11^e ét., n° 45.
Vézelay, Chamoux. Etage bathonien.
- **MACROCEPHALUS**, Schl., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,
11^e ét., n° 44. Druyes. Etage bathonien.
- **HERVEYI**, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12^e ét.,
n° 46. Druyes. Etage oxfordien.
- **BACKERLE**, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12^e ét.,
n° 47. Druyes. Etage oxfordien.
- **LUNULA**, Ziet., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12^e ét.,

- n° 22. Flogny. Etage oxfordien.
- HECTICUS, Hartm., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét.,
n° 14. Gigny. Etage oxfordien.
 - ANCEPS, Rein., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét.,
n° 25. Cuzy. Etage oxfordien.
 - CORONATUS, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,
12° ét., n° 26. Druyes. Etage oxfordien.
 - JASON, Ziet., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét.,
n° 43. Gigny. Etage oxfordien.
 - DUNCANI, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét.,
n° 44. Gigny. Etage oxfordien.
 - TUMIDUS, Ziet., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét.,
n° 28. Gigny (M. Rathier). Etage oxfordien.
 - MARIE, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét., n° 35.
Gigny (M. Rathier). Etage oxfordien.
 - BAUGIERI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét., n° 42.
Gigny (M. Rathier). Etage oxfordien.
 - BABEANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 12° ét., n° 38.
Stigny. Etage oxfordien.
 - CORDATUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 30. Gigny, Etivey, Châtel-Censoir. Etage oxfordien.
 - PLICATILIS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 32. Gigny, Etivey, Ancy-le-Franc, Passy. Etage
oxfordien.
 - ARDUENNENSIS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 34. Gigny, Etivey. Etage oxfordien.
 - PERARMATUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 35. Gigny, Etivey, Châtel-Censoir. Etage oxfordien.
 - EUGENII, Rasp., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 33. Gigny. Etage oxfordien.
 - CANALICULATUS, Munst., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,

- 13° ét., n° 36. Etivey, Châtel-Censoir, Lucy-le-Bois.
Etage oxfordien.
- CONSTANTII, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 39. Etivey. Etage oxfordien.
 - HENRICI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét., n° 43.
Etivey, Châtel-Censoir. Etage oxfordien.
 - OCLATUS, Bean., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 45. Etivey, Châtel-Censoir. Etage oxfordien.
 - ERATO, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét., n° 46.
Gigny. Etage oxfordien.
 - TOUCASIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 13° ét.,
n° 44. Châtel-Censoir. Etage oxfordien.
 - ALTENENSIS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 14° ét.,
n° 6. Tonnerre. Etage corallien.
 - ACHILLES, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 14° ét., n° 8.
Tonnerre. Etage corallien.
 - LALLIERIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 15° ét.,
n° 5. Vaux, Tonnerre, Chablis. Etage kimmeridgien.
 - LONGISPINUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 15° ét.,
n° 6. Coulanges-la-Vineuse. Etage kimmeridgien.
 - ERINUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 15° ét., n° 9.
Chablis. Etage kimmeridgien.
 - EUDOXUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 15° ét., n° 11.
Tonnerre. Etage kimmeridgien.
 - MUTABILIS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 15° ét.,
n° 12. Tonnerre. Etage kimmeridgien.
 - EUPALUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 15° ét., n° 16.
Lucy-le-Bois. Etage oxfordien.
 - ROTUNDUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 16° ét.,
n° 7. Auxerre. Etage portlandien.
 - GRAVESIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 16° ét.,

n° 5. Chablis. Etage portlandien.

— GIGAS, Ziet., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 16° ét.,

n° 6. Auxerre. Etage portlandien.

— AUTISSIODORENSIS, Cot., 1853. Auxerre. Etage portlandien.

Voisine de l'A. Leopoldinus, d'Orb. de l'étage néocomien, cette espèce s'en distingue par ses tours moins larges et moins embrassants. Sa surface, au lieu d'être lisse, est recouverte, même à l'âge adulte, de petites côtes flexueuses, apparentes surtout vers le dos. Cet Ammonite est fort rare.

— LEOPOLDINUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 17° ét.,

n° 16. Auxerre, Ouaine, Fontenoy, Saint-Sauveur. Etage néocomien.

— RADIATUS, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 17° ét.,

n° 18. Auxerre, Saint-Sauveur. Etage néocomien.

— NISUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét., n° 10.

Gurgy, Venoy, Perrigny. Etage aptien.

— STOBIECKII, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét., n° 15.

Gurgy. Etage aptien.

— RARESULCATUS, Leym., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,

18° ét., n° 17. Gurgy. Etage aptien.

— CORNUELIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét.,

n° 18. Gurgy. Etage aptien.

— ROYERIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét.,

n° 19. Gurgy. Etage aptien.

— RICORDEANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét.,

n° 21. Gurgy. Etage aptien.

— FISSICOSTATUS. Phil., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,

18° ét., n° 24. Gurgy. Etage aptien.

— MATHERONI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét.,

n° 25. Gurgy. Etage aptien.

- BICURVATUS, Mich., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18^e ét., n° 46. Gurgy. Etage aptien.
- INTERMEDIUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 17^e ét., n° 577. Gurgy (M. Ricordeau). Etage aptien.
- RECTICOSTATUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 17^e ét., n° 581. Gurgy. Etage aptien.
- GURGYACENSIS, Cot., 1853. Gurgy. Etage aptien.

Voisine par sa forme générale de l'A. Cornuellanus, cette espèce s'en distingue par sa taille beaucoup plus volumineuse; elle est épaisse, renflée et ornée de côtes proéminentes, non interrompues sur le dos, très-élevées surtout près de l'ombilic; ces côtes alternent et se bifurquent avec d'autres moins développées. Les tours de spire sont embrassants et la bouche presque ronde.

- VILLIERSINUS, Cot., 1853. Gurgy. Etage aptien.

Voisine de l'A. Gurgyacensis, cette espèce s'en distingue par sa forme moins comprimée, ses tours de spire plus étroits et moins embrassants. Sa surface est ornée de côtes flexueuses non interrompues sur le dos.

- DELUCH, Brong., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 40. Seignelay, Saint-Florentin. Etage albien.
- REGULARIS, Brug., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 20. Gurgy, Seignelay. Etage albien.
- MAMILLATUS, Schl., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 23. Saint-Florentin, Seignelay. Etage albien.
- LYELLI, Leym., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 24. Saint-Florentin, Seignelay. Etage albien.
- RAULINIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 46. Buissons près Saint-Florentin, Frécambeau près Saint-Florentin, Seignelay (M. Salomon). Etage albien.
- DUTEMPLEANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 26. Vergigny (M. Salomon), Seignelay. Etage albien.

- LATIDORSATUS, Mich., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 30. Saint-Florentin, Seignelay. Etage albien.
- DUPINIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 32. Saint-Florentin, Seignelay. Etage albien.
- BEUDANTI, Brong., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 33. Saint-Florentin. Etage albien.
- VALLÉE, Mich., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 34. Saint-Florentin. Etage albien.
- QUERCIFOLIUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 37. Saint-Florentin (M. Salomon). Etage albien.
- CLEON, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 38. Saint-Florentin (M. Salomon), Seignelay. Etage albien.
- DELARUEI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 42. Saint-Florentin (M. Salomon). Etage albien.
- PICTETIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 61. Saint-Florentin, Seignelay. Etage albien.
- MILLETIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 27. Seignelay (M. Ricordeau). Etage albien.
- AURITUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 21. Seignelay (M. Ricordeau). Etage albien.
- SPLENDENS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 11. Seignelay (M. Ricordeau). Etage albien.
- PARANDIERI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 31. Seignelay (M. Ricordeau). Etage albien.
- BOUGHARDIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 14. Seignelay (M. Ricordeau). Etage albien.
- ROISSYANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét., n° 45. Seignelay (M. Ricordeau). Etage albien.
- ICAUNENSIS, Cot., 1853. Ravennes près Gurgy. Etage albien.

Cette espèce remarquable par sa très grande taille est plate, marquée de chaque côté du dos de côtes atténuées qui semblent disparaître entièrement dans le grand âge ; le dos est large et carré. Les lobes, au nombre de neuf sur chaque face, sont peu découpés. Il existe sur le dos un lobe impair placé en dehors du sillon. Je dois la connaissance de cette belle espèce à l'obligeance de M. Ricordeau, qui a bien voulu me communiquer le seul échantillon qu'il possède.

- VARIANS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20° ét., n° 46. Saint-Florentin, Seignelay, Bassou, Pourrain, Toucy. Etage cénomannien.
- MANTELLII, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20° ét., n° 21. Saint-Florentin, Seignelay, Bassou, Pourrain, Toucy. Etage cénomannien.
- FALCATUS, Mant., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20° ét., n° 20. Saint-Florentin, Seignelay. Etage cénomannien.
- COULONI, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20° ét., n° 34. Saint-Florentin, Seignelay. Etage cénomannien.
- REQUIENIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 10° ét., n° 5. Seignelay. Etage cénomannien.
- WOOLGARI, Mant., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 21° ét., n° 4. Toucy, Merry-la-Vallée. Etage turonien.
- LEWESIENSIS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 21° ét., n° 9. Merry-la-Vallée, Seignelay. Etage turonien.

Ancylloceras, d'Orbigny, 1842.

- MATHERONIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét., n° 44. Gurgy. Etage aptien.
- CORNUELIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18° ét., n° 45. Gurgy. Etage aptien.
- FOUGARDINOT, Cot., 1858. Saint-Florentin. Etage albien.

Espèce allongée, elliptique, ornée transversalement de côtes tuberculeuses, proéminentes, interrompues sur le dos et qui alternent assez régulièrement avec des côtes simples, beaucoup moins élevées et qui traversent le dos sans interruption. La bouche, haute de vingt millimètres et large de dix-huit, affecte une forme ovale.

Toxoceras, d'Orbigny, 1842.

— ROYERIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18^e ét., n° 50.

Gurgy. Etage aptien.

— ICAUNENSIS, Cot., 1853. Gurgy. Etage aptien.

Par ses côtes tuberculeuses, alternant avec des côtes simples, par sa taille et par sa région ventrale presque lisse, cette espèce se rapproche du *T. royerianus*, d'Orb., mais elle s'en éloigne d'une manière tranchée par sa forme comprimée, par ses côtes bifurquées sur le dos, et surtout par le grand développement des tubercules latéraux.

Mamulina, d'Orbigny, 1849.

— ROYERIANA, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 18^e ét., n° 52. Gurgy, Seignelay. Etage aptien.

Mamites, Parkinson, 1844.

— PUNCTATUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 74. Saint-Florentin. Etage albien.

— ATTENUATUS, Sow., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 72. Saint-Florentin. Etage albien.

— ALTERNO-TUBERCULATUS, Leym., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 75. Saint-Florentin. Etage albien.

— ELEGANS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 77. Saint-Florentin. Etage albien.

— RAULINIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19^e ét., n° 80. Saint-Florentin. Etage albien.

Turrilites, Lamarck, 1804.

— CATENATUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20^e ét.,

n° 5. Seignelay (M. Ricordeau). Etage albien.

— BERGERI, Brong., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20° ét.,
n° 44. Saint-Florentin. Etage cénomanien.

— TUBERCULATUS, Bosc., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*,
20° ét., n° 46. Saint-Florentin, Pourrain, Seignelay,
Etage cénomanien.

— COSTATUS, Lam., d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 20° ét.,
n° 47. Saint-Florentin, Seignelay, Bassou. Etage cé-
nomanien.

Helicoceras, d'Orbigny, 1842.

— ASTIERIANUS, d'Orb., *Prod. de Pal. strat.*, 19° ét.,
n° 107. Seignelay. Etage albien.

G. COTTEAU.

CATALOGUE

DES

INSECTES COLÉOPTÈRES

du canton de Saint-Sauveur-en-Puisaye

(Yonne).

INTRODUCTION.

Je devrais annoncer la **LISTE** ou le **CATALOGUE** des *Insectes Coléoptères du département de l'Yonne*. Cette prétention serait trop ambitieuse, puisque je n'ai pas poursuivi mes chasses dans le Tonnerrois, et que sous ce rapport l'Avallonnais m'est complètement inconnu. Un département qui a le granite pour faite, le coral-rag et l'oxford-clay pour centre, et la craie pour sa limite inférieure, mérite une attention spéciale. Sa position centrale dans la France doit pareillement le recommander sous une foule de rapports. Nul doute que son étude ne doive être avantageuse. Mais le manque d'entomologistes zélés et instruits y apporte pour

le moment un obstacle insurmontable. Espérons mieux pour un prompt avenir.

Je me borne donc à la *liste* ou au *catalogue des Insectes Coléoptères du canton de Saint-Sauveur*. Après trente-cinq années de travaux assidus et suivis, je me crois compétent pour cette opération si simple en apparence, et néanmoins d'une exécution si complexe et si difficile. Car il ne faut pas se dissimuler que le canton de Saint-Sauveur est la représentation raccourcie mais complète d'une vaste province. En quatre lieues carrées, il réunit différentes espèces de terrains, dont chacun forme ailleurs un territoire de grande étendue. Il offre les collines calcaires, pelées et sans eau de Lainsecq et de Sougères. Les sables ferrugineux et leurs argiles avec leurs filtrations humides entretiennent les beaux étangs de Moutiers et de Saint-Sauveur, et sont couronnés d'une luxuriante végétation, tandis que les sols calcareo-siliceux assurent les productions du sol crétacé. Où trouver des collines plus brûlées par le soleil ? Où chercher des tourbières plus épaisses, des marais plus prononcés et des solitudes plus ombragées ? Dans la même journée, le Botaniste peut passer en revue toutes les richesses du règne végétal. Être né dans ce canton, l'habiter, avoir journallement ces trésors sous la main, c'est un grand bonheur pour l'ami de l'étude et de la science.

J'aime à le dire tout haut : c'est à ma naissance, c'est à mon habitation sur ce canton que je dois l'avantage de pouvoir annoncer l'opération actuelle. On sera étonné de la quantité d'espèces qu'il m'a été donné de recueillir. On ne pourra expliquer ce résultat qu'en tenant compte de la constitution du sol.

Du reste, tout nous reporte irrévocablement à la *Faune des environs de Paris*. Le canton de Saint-Sauveur n'est qu'une

fraction du bassin de Paris, mais il en est la fraction régionale la plus riche sous le double rapport de la Botanique et de l'Entomologie.

Quant à ce qui concerne l'exécution de ce catalogue, je me suis fait un devoir de conscience de ne mentionner que des espèces, dont je possédais les individus trouvés par moi, et étiquetés de ma main. Ces insectes avaient dès l'origine été placés dans des boîtes spéciales, où jamais espèce de Paris, ni même d'Auxerre n'eut droit d'admission.

L'espèce est désignée d'après son plus ancien nom inscrit dans la science. Une très-courte description en signale les caractères les plus tranchés.

Chaque espèce est rapportée au dernier genre établi par les plus célèbres entomologistes du jour, et chaque genre à un groupe qui, lui-même, fait partie d'une famille.

Dans le plus grand nombre des cas, je mentionne l'époque et les circonstances de l'apparition de l'espèce. J'indique sur quel végétal elle vit, où l'on peut la trouver.

Je fais précéder chaque famille d'une courte notice sur les espèces qui la composent. Je parle de leurs rapports avec la végétation, de leurs mœurs, de leur habitation, de leur nombre, de leurs variétés, etc.

Mais je n'entre dans aucun des détails qui concernent l'organisation. Agir autrement, serait sortir des limites d'un simple catalogue.

Quelques séries pourront devenir l'objet d'études spéciales, qui seront faites sur-le-champ.

Chaque grande famille sera publiée à part, mais d'une façon indépendante. Le soin de la réunion des diverses familles sera toujours chose très-facile.

Que je mène à bonne fin la tâche que je me suis imposée, la

plus grande partie de la besogne sera faite pour ce qui regarde les Coléoptères de l'Yonne. Il ne restera plus qu'à y adapter les autres espèces au fur et à mesure qu'on les signalera dans les autres contrées du département.

J.-B. ROBINEAU-DESVOIDY,
L-m.

De l'Ermitage, ce 25 février 1853.

FAMILLE

DES

LONGICORNES.



Le développement des antennes donne à ces Insectes un aspect qui les fait reconnaître de prime abord, et qui leur a valu leur nom de famille.

Ces Insectes sont, en général, de forme allongée et gracieuse, et ils sont ornés de teintes agréables à l'œil.

La plupart de leurs larves vivent aux dépens de l'écorce et du ligneux des arbres; plusieurs aussi sont logées dans le canal médullaire de certains végétaux vivaces, et surtout bisannuels. Je n'en connais aucune qui soit propre aux plantes annuelles.

Naguère, les grandes et belles espèces étaient communes dans notre canton. Mais la rapide destruction de nos arbres séculaires les a rendues très-rares. Les besoins de la civilisation qui agissent d'une manière si frappante sur nos essences forestières, et qui de jour en jour enlèvent à notre Puisaye l'antique majesté de ses souvenirs druidiques, deviennent également pour les Longicornes des causes de ruine et de disparition.

Je suis parvenu à recueillir soixante-cinq espèces de Longicornes, dont quelques-unes sont très-rares. On comprendra aisément que cette liste n'est pas complète.

§ I. Les PRIONIDES.

Cette petite section n'a que deux représentants dans le canton de Saint-Sauveur. L'*Ægosoma* SCABRICORNE qui n'y a peut-être pas encore été capturé vivant, et le *Prionus* CORIARIUS que la destruction incessante des vieux arbres tend chaque année à faire disparaître.

Je ne dois pas quitter les Prionides, sans dire que le Spondyle n'a pas encore été signalé dans nos contrées.

G. PRIONUS. Geoff.

N° 4. *Pr. CORIARIUS*. Linn.

Long. 40-48 lignes.

Brun : corselet bordé, et tridenté de chaque côté.

On prend cette espèce en été contre les troncs des vieux chênes. Chaque année elle devient plus rare.

G. ÆGOSOMA. Serv.

N° 4. *Æg. SCABRICORNE*.

Prionus scabricornis : Scop. Ent. Carn. pag. 54.

Long. 44-20 lignes.

Noirâtre ; un peu velu : corselet unidenté ; élytres brunes, avec deux lignes élevées.

Je n'ai rencontré que les débris d'un seul individu dans les bois morts d'un vieux charme, d'où il n'avait pu sortir.

II. Les CÉRAMBYCIDES.

Cette section des Longicornes les plus développés, et les plus riches en couleurs, comprend quatre espèces, qui vivent dans les bois des arbres forestiers.

Tout le monde connaît l'*Aromia MOSCHATA*, qui est assez rare chez nous.

Il y a quelques années, à l'époque des vieux chênes, le *Cerambyx HEROS* présentait un plus grand nombre d'individus. Le *Cerambyx CERDO* continue à être commun, tandis que le *Purpuricenius KOEHLERI* est rare.

Le *Cerambyx MILES* vit-il dans nos bois? on ne l'y a pas encore signalé.

G. AROMIA. Serv.

N° 1. *Ar. MOSCHATA*. Scopoli.

Cerambyx moschatus : Scop. Ent. Carn.

Long. 10-14 lignes.

Vert-métallique; deux lignes longitudinales peu élevées sur les élytres.

Cet insecte est rare dans le canton; mais il est plus commun chez nos voisins. Il trahit sa présence par l'effusion d'une odeur embaumée. Sa larve vit dans le bois du saule.

G. CERAMBYX. Linn

N° 1. *Cer. HEROS*. Scopoli.

Cerambyx heros : Scop. Ent. Carn. 155.

Long. 14-23 lignes.

Noir ; sommet des élytres couleur marron, avec une petite épine à l'angle sutural : corselet raboteux, muni d'une épine de chaque côté.

Cette espèce, dont la larve vit dans le chêne, n'est ni rare, ni commune. On la rencontre aux mois de mai et de juin.

N° 2. *Cer. CERDO*. Fabr.

Cerambyx cerdo : Fabr. Syst. Elent. n° 20.

Long. 8-12 lignes.

Noir : corselet raboteux, muni de chaque côté d'une petite épine : élytres rudes, unicolores.

Cette espèce est commune au printemps ; elle aime surtout à s'abattre sur les fleurs de l'aubépine. On la prend aussi après le tronc des charmes.

G. PURPURICENUS. Zieg.

N° 4. *Pur. KOEHLERI*. Fabr.

Cerambyx kœhleri : Fabr. Syst. El. n° 35.

Long. 5-8 lignes.

Noir : élytres rouge-de-sang, ou rouge-vermillon, ordinairement avec une tache suturale noire.

Cette espèce n'est pas commune dans le canton.

Les LAMIENS.

Cette section, à l'exception du genre *Dorcadion*, ne comprend aussi que des espèces vivant dans le bois des arbres forestiers.

Le *Lamia textor*, espèce assez rare, apparaît dès le premier printemps sur les vieux troncs des charmes et des hêtres.

Le *Morinus lugubris* est une espèce estivale, dont la larve vit surtout dans le Peuplier.

Le *Dorcadion fuliginator*, espèce assez rare chez nous, se traîne au printemps sur les sols arides ; sa larve doit vivre dans des végétaux non arborescents.

Le *Leïopus nebulosus* se trouve au mois de mai sur les branches du charme. Il est moins rare que l'*Exocentrus balteatus*.

Les *Pogonocherus hispidus* et *pilosus*, espèce également printanière, paraissent vivre à l'état de larves dans le bois des arbres fruitiers.

En somme, aucune de ces sept espèces n'est commune.

G. LAMIA. Fabr.

N° 4. *Lam. textor*. Linn.

Cerambyx textor : Linn. Syst. nat. n° 44.

Long. 8-12 lignes.

Tout noir, et chagriné : corselet bi-épineux ; élytres chagrinées à leur base, et garnies d'un duvet gris très-court.

Cette espèce n'est pas rare, au premier printemps, sur le tronc des vieux charmes.

G. MORINUS. Serv.

N° 1. *Mer. lugubris*. Fabr.

Lamia lugubris : Fabr. Syst. El. n° 92.

Long. 8-12 lignes.

Noir, chagriné : corselet un peu allongé ; deux taches foncées peu distinctes, et dont la dernière échancrée sur chaque élytre.

On trouve cette espèce après le tronc des peupliers.

G. DORCADION. Dalman.

N° 4. *Dor.* FULIGINATOR. Linn.

Cerambyx fuliginator : Linn. Syst. nat. n° 43.

Long. 5-7 lignes.

Noir ; élytres cendrées ou brunes, bordées de blanc, avec deux lignes longitudinales de la même couleur, qui peuvent ne pas exister.

Cette espèce est rare chez nous. On ne la rencontre au printemps que sur les sols très-secs.

G. LEIOPUS. Serv.

N° 4. *Lei.* NEBULOSUS: Linn.

Cerambyx nebulosus : Linn. Syst. nat. n° 54.

Long. 3-4 lignes.

Dessus du corps revêtu d'un duvet cendré ; élytres mouchetées de brun avec une ligne médio-transversale brune. Antennes et pattes annelées de noir et de blanc, ou de blanc-ferrugineux.

On prend cette espèce au mois de mai sur les charmes.

G. EXOCENTRUS. Dej. Muls.

N° 4. *Ex.* BALTEATUS. Fabr.

Cerambyx balteatus : Fabr. Syst. El. n° 50.

Long. 2-3 lignes.

Brun-ferrugineux, avec une bande obscure sur les élytres : une petite épine de chaque côté du corselet.

Cette espèce est rare à Saint-Sauveur.

G. POGONOCHERUS. Megerl.

N° 1. *Pog. hispidus*. Oliv.

Cerambyx hispidus : Oliv. Entom. n° 67.

Long. 2 1/2-4 lignes.

Elytres blanches ou blanchâtres à leur base, coupées à leur sommet, et munies d'une forte dent : deux tubercules supérieurs sur le corselet, avec une petite épine de chaque côté.

Cette espèce paraît dès le mois de mars ; elle n'est pas rare dans nos appartements : sa larve vit dans le bois de mérisier, et dans celui d'autres arbres.

N° 2. *Pog. pilosus*. Oliv.

Cerambyx pilosus : Oliv. Entom. n° 67.

Long. 2-3 lignes.

Elytres grises avec une dent au sommet, et ornées en devant d'une bande oblique d'un duvet blanchâtre ou blanc-ferrugineux, avec trois lignes élevées.

On prend cette espèce dès le premier printemps.

LES NÉCYDALIENS.

Des espèces de ce groupe, je n'ai rencontré que le *Stenopterus RUFUS* dans le canton, qui n'a encore offert aucune trace du *Necydalis MAJOR*.

G. STENOPTERUS. Illiger.

N° 1. *Sten. RUFUS*. Linn.

Necydulis rufus : Fabr. El. n° 22.

Long. 4-6 lignes.

Noir : élytres fauves et subulées ; côtés de la poitrine et de l'abdomen tachés de blanc-soyeux.

Cette espèce est commune en été sur les fleurs en ombelle.

§ III. Les CALLIDIDES.

Cette section ne semble qu'indiquée chez nous tant sous le rapport des espèces que sous celui des individus qui, en général, y sont rares. Six espèces seules ont été recueillies jusqu'à ce jour : mais ce nombre ne doit pas être leur limite.

Le *Ropalopus CLAVIPES* n'a été rencontré qu'une seule fois.

Je n'ai également rencontré qu'un individu du *Callidium SANGUINEUM*, si commun à Paris.

Le *Callidium ALNI* est un peu moins rare.

Le *Callidium RUFIPES* est de la plus grande rareté.

Le seul *Phymatodes VARIABILIS* est assez commun. Sa variété à élytres testacées pénètre dans nos appartements.

Enfin l'*Hylotrupes BAJULUS* n'a encore été capturé que deux fois.

G. ROPALOPUS. Muls.

N° 1. *Rop. CLAVIPES*.

Callidium clavipes : Oliv. Entom. n° 42.

Long. 7-9 lignes.

Noir-opaque : pattes entièrement noires.

Cette espèce est très-rare.

G. CALLIDIUM. Fabr.

N° 1. *Call. SANGUINEUM.*

Callidium sanguineum : Oliv. Entom. n° 70.

Long. 4-5 lignes.

Tête et corps, noirs : corselet et élytres rouges.

Cette espèce est très-rare.

N° 2. *Call. ALNI.* Fabr.

Callidium Alni : Oliv. Entom.

Long. 1 1/2-2 1/2 lignes.

Antennes, jambes, tarsi, et base des antennes d'un rouge-ferrugineux : deux bandes blanches arquées sur chaque élytre.

Cette espèce est rare.

N° 3. *Call. RUFIPES.* Fabr.

Callidius rufipes : Fabr. Syst. Elcut. n° 36.

Long. 3-3 1/2 lignes.

Corselet bleu-violet, luisant : le dessous du corps noir-bronzé : élytres violettes : jambes rougeâtres.

Cette espèce est très-rare.

G. PHYMATODES. Muls.

N° 4. *Ph. VARIABILIS.* Linn.

Callidium fennicum : Fabr. Syst. El. n° 3.

Cerambyx testaceus : Linn. faun. Succ. 670.

Long. 4-6 lignes.

Elytres d'un noir violet : cuisses renflées et noires ; pattes fauves (*Ph. fennicus*).

Elytres testacées. (*Cerambyx testaceus*).

Cette espèce n'est pas rare en été. Elle pénètre dans les appartements.

G. HYLOTRUPES. Serv.

N° 1. *Hyl. BAJULUS*. Linn.

Audinet. Serville : Annales de la Soc. Entom. tom. 3. p. 77.

Long. 6-8 lignes.

Brun, légèrement chagriné : deux tubercules plus élevés sur le dos du corselet : ordinairement les élytres offrent une bande de poils blanchâtres et caducs.

Cette espèce est rare dans le canton.

§ IV. Les SAPERDIDES.

Le groupe des Saperdides comprend des races qui vivent soit dans le bois des arbres, soit dans les tiges de plusieurs végétaux herbacés et bisannuels.

J'en ai recueilli dix-sept espèces, dont plusieurs sont assez nombreuses sous le rapport des individus.

J'ai pris le *Mesosa CURCULIONIDES* sur le peuplier.

Cette espèce est rare, ainsi que le *Mesosa NUBILA* qui vit dans le bois de chêne, comme je m'en suis assuré.

Je n'ai encore rencontré qu'un seul *Anæsthetis testacea* : il faut donc le placer parmi les insectes très-rares chez nous.

On trouve fréquemment et en quantité le *Compsidia POPULNEA* sur les tiges du tremble, au mois de mai et de juin.

L'*Amerea CARCHARIA* est une espèce tout-à-fait automnale, et qui n'est pas rare après le tronc des peupliers.

L'*Agapanthia CARDUI* se prend aux tiges du *Carduus nutans*, aux mois de juillet et d'août. Si l'*Agapanthia ANGUSTICOLLIS* est une espèce véritable, elle vit aussi sur les chardons.

L'*Agapanthia VIOLACEA* se cramponne en juin après les tiges fleuries de la vipérine, *Echium vulgare*. Je n'ai point noté sur quelle plante j'ai pris l'*Agapanthia MICANS*.

Les *Oberea OCLATA*, *PAPILLATA* et *LINEARIS* vivent sur les saules et sur le coudrier. L'*Ob. PAPILLATA* n'est pas plus rare que l'*OCLATA* : c'est véritablement une espèce indigène.

Le *Saperda PUNCTATA* se promène au mois de mai sur les jeunes tiges du *Salix caprea*, tandis que le *Tetrops præusta* préfère les feuilles du coudrier.

Le *Phytæcia VIRESCENS* se trouve en juin sur la vipérine, et le *Phytæcia molybdæna* sur la gaude. Le *Phytæcia CYLINDRIS* est assez rare, et je n'ai pas noté son végétal nourricier.

D'après ce court exposé, on peut voir qu'en général les *Saperdides* sont attachés à la famille des Salicinées.

G. MESOSA. Serville.

N° 1. *M. CURCULIONIDES*. Linn.

Cerambyx curculionides : Linn. Syst. nat. n° 48.

Long. 5-6 lignes.

Corps court, convexe, avec des petites ondulations jaunes :

quatre taches sur le prothorax, et deux taches sur chaque élytre ocellées, noires, avec un cercle de poils jaunes.

Cette espèce est rare. On peut la prendre sur le peuplier.

N° 2. *Mes. NUBILA*. Oliv.

Cerambyx nubilus : Oliv. Entom. n° 45.

Lamia nebulosa : Fabr.

Long. 6-7 lignes.

Oblong, un peu convexe; élytres mélangées de fauve et de gris, avec une tache cendrée vers le bord extérieur : antennes et pattes annelées de cendré-blanchâtre.

Cette espèce est rare. J'ai la certitude que sa larve vit dans le bois de chêne.

G. COMPSIDIA. Mulsant.

N° 4. *Comp. POPULNEA*. Linn.

Cerambyx populneus : Lyn. Syst. Nat. n° 45.

Long. 4-6 lignes.

Noirâtre : Antennes annelées de noir et de cendré : quatre à cinq points jaunâtres sur les élytres : trois lignes de la même couleur sur le prothorax.

Cette espèce est commune en mai et en juin sur les tiges du tremble.

G. ANÆSTHETIS. Mulsant.

N° 4. *An. TESTACEA*. Fabr.

Saperda testacea : Fabr. Syst. Eleut. n° 74.

Long. 5 lignes.

Tête noire : prothorax brun : élytres fauves.

Cette espèce paraît être très-rare : je n'en ai jamais capturé qu'un individu.

G. ANÆREA. Mulsant.

N° 4. *Ag. CARCHARIAS*. Linn.

Cerambyx carcharias : Linn. Faun. Suec. n° 660.

Long. 6-7 lignes.

Corps cendré-jaunâtre, et ponctué de noir : antennes annelées de gris et de noir.

On trouve cette espèce en automne : sa larve vit dans le bois du peuplier.

G. AGAPANTHIA. Mulsant.

N° 4. *Ag. CARDUI*. Fabr.

Saperda cardui : Fabr. Syst. Eleut. n° 45.

Long. 6-7 lignes.

Corps gris-noirâtre, et garni d'un duvet jaunâtre : antennes annelées de gris et de noir : trois lignes longitudinales jaunâtres sur le prothorax.

Cette espèce n'est pas rare en été sur les tiges du *Carduus nutans*.

N° 2. *Ag. ANGUSTICOLLIS*. Schönn.

Saperda angusticollis : Schönn.

Long. 5-6 lignes.

Semblable : l'*Ag. Cardui* : un peu plus petit et plus étroit : base des antennes fauve.

Cette espèce paraît être assez rare : ne serait-ce qu'une simple variété?

N° 3. *Ag. VIOLACEA*. Oliv.

Saperda violacea : Oliv. Entom. n° 68.

Long. 3-5 lignes.

Corps bleu : élytres bleu-violet, bleu-noirâtre.

Cette espèce n'est pas commune : on la prend en été sur la vipérine (*Echium vulgare*).

N° 4. *Ag. MICANS*. Panz. Gaubil.

Saperda smaragdina : Dej. Catal.

Long. 4-5 lignes.

Corps bleu-noirâtre.

J'ai négligé de noter sur quelle plante j'ai pris cette espèce.

G. OBEREA. Mulsant.

N° 1. *Ob. OCLATA*. Linn.

Cerambyx oculatus : Linn. Faun. Suec. n° 664.

Long. 7-8 lignes.

Corps roux-jaunâtre : tête et antennes noires : prothorax rouge ; avec deux points latéraux noirs : élytres noir-cendré.

J'ai pris cette espèce, au mois de juin ; sur les saules.

N° 2. *Ob. PUPILLATA*. Schönn.*Saperda pupillata* : Gyll.

Long. 5-6 lignes.

Semblable : l'*Ob. oculata* : un peu plus petite : des taches noires sous le ventre.

J'ai pris cette espèce sur les saules.

N° 3. *Ob. LINEARIS*. Linn.*Cerambyx linearis* : Linn. Faun. Suec. n° 663.

Long. 5-6 lignes.

Corps étroit, allongé, noir : pieds jaune-pâle.

Cette espèce n'est pas très-rare sur le coudrier.

G. SAPERDA. Fabric.

N° 1. *Sap. PUNCTATA*. Fabr.*Saperda punctata* : Fabr. Syst. El. n° 37.

Long. 6-8 lignes.

Corps couvert d'un duvet vert-jaunâtre et parfois cendré : prothorax, élytres et côtés de l'abdomen, ponctués de noir.

J'ai pris cette espèce au mois de mai sur le *Salix caprea* : elle s'avance donc jusque sous notre climat.

G TETROPS. Kriby.

N° 1. *Tet. PRÆUSTA*. Linn.*Leptura præusta* : Linn. Syst. Nat. n° 24.

Long. 2 1/2-3 lignes.

Noir ; élytres jaunâtres, avec le sommet noir.

Cette espèce est commune sur les feuilles du noisetier. Elle correspond au genre *POLYORSIS* de Mulsant

G. PHYTÆCIA. Mulsant.

N° 1. *Ph. VIRESCENS*. Panz.

Saperda virescens : Panz. Naturf. t. 24, n° 37.

Long. 3-6 lignes.

Corps verdâtre, verdâtre cendré, avec l'écusson grisâtre.

J'ai pris cette espèce en juin sur la vipérine.

N° 2. *Ph. CYLINDRICA*. Linn.

Cerambyx cylindricus : Linn. Syst. Nat. n° 59.

Long. 3-4 1/2 lignes.

Corps ardoisé ; deux lignes élevées sur chaque élytre : partie des cuisses antérieures, et jambes, jaune-fauve.

Cette espèce paraît être assez rare dans le canton.

N° 3. *Ph. MOLYBDÆNA*. Schönn.

Saperda molybdæna : Schönn. Synon. Infect.

Long. 3-5 lignes.

Corps bleuâtre-brun, ou noir-verdâtre : une ligne longitudinale cendrée sur le dos du prothorax.

J'ai souvent pris cette espèce sur le *Reseda luteola*.

§ IV. Les CLYTIDES.

Onze espèces de Clytides ont été trouvées dans le canton de

Saint-Sauveur. Les individus de plusieurs espèces sont fort nombreux.

Le *Platynotus DETRITUS* est très-rare.

Le *Platynotus ARCUATUS*, qui vit dans les vieux troncs de chênes, est commun.

Le *Clytus ARVICOLA* est peu commun, tandis que le *Clytus ARIETIE* abonde. Le mâle de ce dernier est plus petit que la femelle, et a les cuisses noires.

Le *Clytus GAZELLA*, assez commun sur les fleurs d'été, est une espèce bien distincte.

Le *Clytus PLEBEJUS* et *MASSILIENSIS* ne sont pas rares sur les fleurs des ombellifères, et sur celles de l'hyëble.

Le *Clytus VERBASCI* est très-rare.

Le *Clytus QUADRI-PUNCTATUS* paraît sur la fin d'août.

Tout me porte à croire que le *Clytus LICIATUS* vit également chez nous. Mais je ne l'y ai pas encore rencontré.

L'*Anaglyptes MYSTICUS* aime aussi à se reposer sur les ombelles de l'hyëble.

Aux *Clytus* nous joignons ici les *Obrium*.

Je n'ai encore rencontré qu'un seul individu de l'*Obrium CATHARINUM*. Cet insecte s'avance donc plus loin que les auteurs l'ont prétendu.

Aux environs de Paris, on a capturé les *Clytus*, *TROPICUS*, *LICIATUS*, *DUPONTI*, et l'*Obrium BRUNEUM* que je n'ai pas encore rencontrée dans notre canton. Il en est de même pour le *Gracilia PYGMÆA* recueilli dans le département de la Côte-d'Or.

G. PLATYNOTUS. Muls.

N° 1. *Pl. DETRITUS*. Linn.

Leptura detrita : Linn. Syst. Nat. n° 20.

Long. 6-7 lignes.

Corselet noir ; élytres brunes : deux fascies sur le corselet, et cinq fascies transverses sur les élytres, jaunes : antennes et pattes ferrugineuses.

Cette espèce est rare aux environs de Saint-Sauveur.

N° 2. *Pl. arcuatus*. Linn.

Leptura arcuata : Linn. Faun. Suec. n° 696.

Long. 4 1/2-7 lignes.

Noir : quatre bandes jaunes sur les élytres ; la première interrompue, et les trois autres arquées en arrière. Antennes et pattes fauves.

G. *CLYTUS* Fabr.

N° 1. *Cl. arvicola*. Oliv.

Clytus arvicola : Oliv. Entom. n° 70.

Long. 3-5 lignes.

Noir ; sur les élytres trois bandes à l'extrémité, et une ligne près le haut de la suture qui se réunit à la seconde bande jaune.

Cette espèce n'est pas commune. Sa larve vit dans le charme, le tilleul.

N° 2. *Cl. arietis*. Linn.

Leptura arietis : Linn. Syst. Nat. n° 23.

Long. 4 5 1/2 lignes.

Noir : antennes fauves à la base, et brunes au sommet : sommet des élytres, et trois bandes (dont la seconde arquée), jaunes : abdomen annelé de jaune et de noir.

Le *mâle*, plus petit, a toutes les cuisses noires.

Commune en été, aux mois de mai et de juin.

N° 3. *Cl. GAZELLA*. Fabr.

Clytus gazella : Fabr. Syst. Eleut. n° 40.

Long. 3-4 lignes.

Semblable au *Cl. ARIETIS* : plus petit : antennes entièrement fauves : les bandes des élytres souvent d'un jaune-blanchâtre.

Cette espèce est commune en juin et en juillet.

N° 4. *Cl. PLEBEJUS*. Oliv.

Clytus plebejus : Oliv. Ent. n° 70.

Long. 4-5 lignes.

Noir : sommet des élytres, une seule bande au milieu, une petite ligne vers la base de la suture, et un point, blancs : antennes noires ou brunes.

On prend cet insecte en été sur les ombellifères.

N° 5. *Cl. MASSILIENSIS*. Linn.

Saperda Massiliensis : Linn. Syst. nat. n° 49.

Long. 2 1/2-2 3/4 lignes.

Noir : trois bandes blanches sur chaque élytre, dont celle de la base arquée et interrompue.

Cette espèce est assez commune en juillet et en août sur les fleurs en ombelle.

N° 6. *Cl. VERBASCI*. Fabr.

Clytus verbasci : Fabr. Syst. Eleut. n° 25.

Long. 5-6 lignes.

Corps verdâtre : une bande de trois points noirs sur le corselet ; deux bandes noires, et une tache en croissant sur les élytres : antennes noires.

Cette espèce est rare dans le canton.

N° 7. *Cl. QUADRI-PUNCTATUS*. Fabr.

Clytus 4-punctatus : Fabr. Syst. Eleut. n° 44.

Long. 4-7 lignes.

Jaune-verdâtre en dessous : deux ou trois taches noires disposées en ligne longitudinale sur chaque élytre.

On prend cette espèce au mois d'août, à la campagne ; elle pénètre souvent dans les appartements. J'ai lieu de soupçonner que sa larve avait vécu dans le bois d'approvisionnement. On a écrit que cette même larve vit dans le sycomore, le noyer.

G. ANAGLYPTUS.

N° 4. *An. MYSTICUS*. Linn.

Leptura mysticus : Linn. Faun. Suec. n° 693.

Long. 4-6 lignes.

Noir : base des élytres rougeâtre ; leur sommet et quelques bandes blanchâtres.

Cette espèce est commune en été sur les fleurs en ombelle.

G. OBRIUM. Megerl.

N° 4. *Ob. CANTHARINUM*. Linn.

Cerambyx cantharinus : Linn. Syst. nat. n° 82.

Long. 4-5 lignes.

- « Dessus du corps subconvexe, d'un testacé ferrugineux.
 » Partie au moins des antennes et des pieds noire. Prothorax
 » allongé, muni de chaque côté d'un tubercule obtus. »

Je n'ai capturé qu'un seul individu de cette espèce, qui certainement vit sous notre climat. On a écrit que sa larve vit dans la racine du tremble.

§ VI. LEPTURIDES.

Les Lepturides, auxquels je réunis les Rhagides, sont nombreux dans le canton. J'ai recueilli vingt-cinq espèces, dont plusieurs sont remarquables sous le rapport des individus.

On n'a encore observé leurs larves que dans le bois des arbres.

Le *Rhamnusium* SILICIS, si commun à Paris est presque rare chez nous.

Trois espèces de Rhagies sont assez communes dès les premiers mois du printemps. On les prend sur les troncs du chêne, du charme, du châtaignier, et parfois sur les fleurs de l'aubépine. D'après M. Mulsant, vivent dans les conifères.

Je n'ai encore rencontré qu'un individu du *Toxotus* DISPAR. Le *Toxotus* MERIDIANEUS, assez rare, se trouve sur les fleurs de l'églantier et des ombellifères.

Le genre PACLYTA n'est représenté que par deux espèces, dont le *P. COLLARIS* abonde sur les fleurs du *Plantago lanceolata*.

Les espèces du genre STRANGALIA sont presque au complet. J'en ai recueilli huit espèces. La plupart se rencontrent en été. Leurs larves vivent dans le bois du chêne, du charme, du hêtre.

Les *Str.* AURULENTA, 4-FASCIATA se rencontrent principalement sur le tronc des arbres nourriciers.

Le *Str. ARMOTA* préfère la liqueur miellée des fleurs en ombelle.

Les *Str. VILLAGA* et *ATRA* sont assez rares, et aiment à se reposer sur les fleurs de l'églantier, de la ronce, et des ombellifères.

Les *Str. NIGRA*, *CRUCIATA* et *MELANUSA* sont communs vers la fin de l'été sur les fleurs de la millefeuille, etc.

Je n'ai pas encore rencontré le *Strangulia attenuata*.

Les *Leptures* figurent au nombre de cinq espèces.

Je ferai remarquer que le *Leptura VIRENS* appartient à notre climat, où il est rare, ainsi que les *Lept. RUBRO-TESTACEA* et *SCUTELLATA* que j'ai capturés sur les fleurs de l'églantier et du spondyle.

Le *Lept. TOMETOSA* aime à se couvrir le corps du pollea des roses sauvages. Le *Lept. LIVIDA* préfère les fleurs des ombellifères.

Je n'ai pas rencontré les *Lept. HASTATA* et *CINCTA* signalés aux régions bourguignonnes, ni le *L. LURIDA*, qui vit aux environs de Paris.

L'*Anoplodera SEXEGUTTATA* est rare.

Les *Grammoptera LAEVIS* et *RUFICORNIS* sont communs sur les fleurs de la fin de l'été. Je n'ai encore trouvé qu'un individu du *Gr. PRÆUSTA*.

G. RHAMNUSIUM. Mergel.

N° *Rh. SALICIS*. Fabr.

Rhagium salicis : Fabr Syst. Elent. n° 6.

Long. 6-9 lignes.

Rouge-fauve, avec la poitrine noire : élytres bleu-noisâtre, et

parfois rouges : antennes fauves à la base, et noires dans le reste.

Cette espèce n'est pas commune. Sa larve vit dans le peuplier, le saule, le tilleul et l'orme.

G. RHAGIUM. Fabr.

N° 1. *Rhag. MORDAX.* Fabr.

Rhag. mordax : Fabr. Syst. El. n° 4.

Long. 7-12 lignes.

Deux lignes élevées sur chaque élytre, avec deux bandes transverses fauve-jaunâtre.

Cette espèce est commune au mois de mai. Sa larve vit surtout dans le charme.

N° 2. *Rhag. INQUISITOR.* Linn.

Cerambyx inquisitor : Linn. Syst. nat. n° 49.

Long. 7-10 lignes.

Deux lignes élevées sur chaque élytre, avec deux bandes jaune-rouge, séparées entre elles par une tache noire et glabre.

Cette espèce est commune au mois de mai. Sa larve vit dans le chêne et dans d'autres arbres.

N° 3. *Rhag. BI-FASCIATUM.* Fabr.

Rhagium bi-fasciatum : Fabr. Syst. Eleut. n° 8.

Long. 5-9 lignes.

Elytres rougeâtres sur les côtés, et noires vers la suture : trois lignes élevées sur chacune d'elles qui offrent deux taches obliques jaune-pâle.

On a écrit que sa larve vit dans le pin et le sapin. J'ai la certitude qu'elle vit encore dans le châtaignier et dans d'autres arbres. Elle n'est pas rare dans notre canton.

G. TOXOTUS. Meg.

N° 1. *Tox. DISPAR*. Panz.

Rhagium dispar : Panz. Faun. Germ. Fasc. n° 47. pl. 1 et 2.

Long. 5-6 lignes.

Corps entièrement noir, avec un léger duvet brun.
Je n'ai trouvé qu'une femelle de cette rare espèce.

N° 2. *Tox. MERIDIANUS*. Gyllh.

Leptura meridiana : Gyll. Ins. Suec. n° 37.

Long. 7-10 lignes.

Noir; élytres garnies d'un duvet soyeux, et gris-jaunâtre.
(C'est le *Stenocorus SERICEUS* d'Clavier).

Cette espèce est rare. Je l'ai prise sur les fleurs de l'églantier et du spondyle.

G. PACHYTA, Megerl.

N° 1. *P. OCTO-MACULATA*. Fabr.

Leptura 8-maculata : Fabr. Syst. El. n° 44.

Leptura 10-punctata : Oliv. Ent. n° 73.

Long. 4-5 lignes.

Noire, avec un léger duvet brun-jaunâtre : élytres jaunes, avec trois points et deux taches noires sur chacune d'elles.

Cette espèce et ses variétés aiment à s'abattre sur les fleurs des ombellifères.

N° 2. *P. COLLARIS*. Linn.

Leptura collaris : Linn. Syst. Nat. n° 46.

Long. 3-3 1/2 lignes.

Noir : corselet rouge : élytres bleu-foncé, ou bleu-noirâtre.

Cette espèce abonde sur les fleurs du *Plantago lanceolata*.

G. *STRANGALIA*. Serv.

N° 1. *Str. AURULENTA*. Fabr.

Leptura aurulenta : Fabr. Syst. El. n° 3.

Long. 6-8 lignes.

Noir : corselet bordé de duvet doré : élytres alternativement parées de bandes transversales, rectilignes, ferrugineuses ou testacées, et noires.

Parfois les élytres sont parées de bandes jaune-orange et noires.

On prend cette espèce en été sur les troncs des vieux chênes et des vieux charmes, aux mois d'août et de septembre. Je l'ai prise aussi sur le tronc d'un vieux bouleau.

N° 2. *Str. QUADRI-FASCIATA*. Linn.

Leptura 4-fasciata : Linn. Syst. Nat. n° 42.

Long. 5-7 lignes.

Noir ; élytres testacées, avec quatre bandes transversales, noires, et dentées ; leur sommet échancré et mucroné.

Cette espèce n'est pas très-rare. On a écrit que sa larve vit dans le sapin : chez nous, elle doit vivre dans le chêne et le charme.

N° 3. *Str. ARMATA*. Herbst.

Leptura armata : Herbst.

Long. 5-6-7 lignes.

Noir : antennes annelées de jaune ou de fauve, et de noir : élytres fortement rétrécies, jaunes, ornées de quatre bandes noires, dont la première est ordinairement formée de plusieurs points.

Sur le *mâle*, les jambes postérieures sont armées en dessous de deux dents.

Cette espèce, avec ses diverses variétés, est commune en été sur les fleurs des ombellifères.

N° 4. *Str. VILLICA*. Fabr.

Leptura villica : Fabr. Syst. Eleut. n° 46.

Long. 5-6 lignes.

Ferrugineux, avec la poitrine noire ; le *mâle* a les élytres d'un noir-bleuâtre.

On trouve cette espèce sur l'orme.

N° 5. *Str. ATRA*. Fabr.

Leptura atra : Fabr. Syst. El. n° 24.

Long. 3-4-5 lignes.

Corps entièrement noir.

Cette espèce est assez rare.

N° 6. *Str. NIGRA*. Linn.*Leptura nigra* : Linn. Syst. Nat. n° 24.

Long. 3-4 lignes.

Noir-brillant ; partie ou totalité de l'abdomen rouge-fauve.

Cette espèce n'est pas rare sur les fleurs d'été.

N° 7. *Str. CRUCIATA*. Oliv.*Leptura cruciata* : Oliv. Ent. n° 73.

Long. 3-4 1/2 lignes.

Noir, avec l'abdomen rouge, quoique noir au sommet : élytres d'un rouge-ferrugineux, et noires au sommet. Une bande transversale noire sur les élytres : segments intermédiaires du ventre d'un rouge ferrugineux.

Cette espèce est commune dans les mois d'été.

N° 8. *Str. MELANURA*. Linn.*Leptura melanura* : Linn. Syst. Nat. n° 2.

Long. 3-4 lignes.

Noir : élytres rouges ou testacées, à suture et à sommet noirs : ventre noir.

Cette espèce est commune sur les fleurs vers la fin de l'été.

G. LEPTURA. Linn.

N° 1. *Lep. VIRENS*. Linn.*Leptura virens* : Linn. Syst. Nat. n° 7.

Long. 6-8 lignes.

D'un vert jaunâtre et soyeux ; antennes annelées de noir et de verdâtre.

Il est certain que j'ai trouvé cette espèce à Saint-Sauveur ; *elle n'est donc pas propre aux montagnes alpines.*

Elle paraît être rare dans nos contrées.

N° 2. *Lep. RUBRO-TESTACEA.* Illig.

Leptura rubro-testacea : Illiger. Mag. Eut. n° 47.

Leptura testacea : Linn.

Long. 6-9 lignes.

Noir ; élytres testacées ou fauve-testacé, sans tache : base au moins des jambes d'un ferrugineux-testacé.

J'ai pris cette espèce en été. M. Mulsant écrit que sa larve vit dans le pin et le sapin. Elle doit nécessairement vivre dans d'autres arbres.

N° 3. *Lep. SCUTELLATA.* Fabr.

Leptura scutellata : Fabr. Syst. Eleut. n° 22.

Long. 6-8 lignes.

Noir : élytres finement pointillées : écusson blanc.

Cette espèce est rare dans le canton.

N° 4. *Lep. TOMENTOSA.* Fabr.

Leptura tomentosa : Fabr. Syst. El. n° 4.

Long. 5 lignes.

Noir : des poils jaunâtres sur le corselet : élytres testacées avec le sommet noir.

Commun sur les fleurs de l'églantier et des ombellifères.

N° 5. *Lep. LIVIDA*. Fabr.

Leptura livida : Fabr. Syst. El. n° 8.

Long. 2-3 1/2 lignes.

Noir : élytres testacées, sans tache, et arrondies au sommet.

Cette espèce est commune sur les fleurs vers la fin de l'été.

G. ANOPLODERA. Muls.

N° 4. *An. SEX-GUTTATA*. Fabr.

Leptura sex-guttata : Fabr. Syst. El. n° 64.

Long. 4-5 lignes.

Noir : élytres noires, marquées chacune de trois taches ponctiformes jaune-rouge, dont la disposition et les différences occasionnent plusieurs variétés.

Cette espèce n'est pas commune dans le canton.

G. GRAMMOPTERA. Serv.

N° 4. *Gr. LÆVIS*. Fabr.

Leptura lævis : Fabr. Syst. Eleut. n° 7.

Long. 2 1/2-3 lignes.

Noir, pubescent : élytres livides, avec la suture et le sommet noirs.

Cette espèce est commune sur les fleurs à la fin de l'été.

N° 2. *Gr. RUFICORNIS*. Fabr.

Leptura ruficornis : Fabr. Syst. Eleut. n° 33.

Long. 2-2 1/2 lignes.

Noir, avec un duvet jaune-verdâtre : antennes annelées de noir et de jaune-fauve : partie des cuisses jaune-livide.

On trouve cette espèce en été.

N° 3. *Gr. PRÆUSTA*. Fabr.

Leptura præusta : Fabr. Syst. El. n° 27.

Long. 3-4 lignes.

Noirâtre, avec un duvet doré ; tête et sommet des élytres noirs, pattes fauves : tarses noirs.

Cette espèce paraît être rare dans le canton.

J.-B. ROBINEAU-DESVOIDY.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES

A L'ÉCOLE NORMALE D'AUXERRE, PENDANT LE 2^e TRIMESTRE

DE 1853.

1852.

Mois

Jours du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES A 0 DE TEMPÉRATURE.				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES			
	à 9 heures du matin.	à midi.	à 3 heures du soir.	à 9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.
1	744mm 14	743mm 88	744mm 64	746 15	+ 8	+13	+10 50	5
2	751 56	751 28	751 58	755 66	+ 5	+12	+ 8 75	7 5
3	752 66	751 78	751 53	751 02	+ 4	+13	+ 9	9
4	751 12	750 37	751 34	753 90	+ 8	+15	+11 50	7
5	754 20	754 63	754 94	757 13	+11	+14	+12 50	3
6	757 51	756 82	755 23	753 68	+10	+16	+13 20	6 4
7	751 60	750 85	751 42	752 55	+ 8	+17	+12 50	9
8	750 18	749 68	749 10	751 04	+ 5	+13	+ 9 25	7 5
9	759 51	758 62	758 82	760 25	+ 3	+ 8	+ 5 75	5 5
10	760 09	758 38	757 56	755 90	+ 4	+ 9	+ 6 50	5
11	758 27	758 88	758 19	757 91	— 0	+14	+ 6 85	14 3
12	754 22	753 10	751	750 22	+ 5	+13	+ 9	8
13	747 59	747 69	746 89	748 77	+ 4	+ 9	+ 6 5	5
14	751 76	751 10	750 84	752 80	+ 1	+ 7	+ 4 5	6
15	755 80	756 47	757 71	758 23	+ 3	+ 9	+ 6	6
16	756 73	756 91	756 71	757 97	+ 6	+11	+ 8 75	5 5
17	758 81	758 11	757 87	757 37	+ 6	+13	+ 9 50	7
18	758 71	756 12	755 91	755 51	+ 3	+15	+ 9 25	12 5
19	752 71	750 89	750 29	748 74	+ 4	+19	+11 90	14 8
20	748	747 88	748 24	750 04	+ 5	+14	+ 9 75	9 5
21	747 47	745 86	744 75	743 13	+ 4	+12	+ 8 40	7 8
22	742 10	741 82	739 92	741 04	+10	+16	+13 25	6 5
23	743 80	746 43	748 91	753 83	+ 6	+11	+ 8 90	5 2
24	754 75	754 13	753 03	750 88	+ 4	+13	+ 8 75	9 5
25	740 80	742 76	743 59	743 80	+ 4	+ 9	+ 7	5
26	747 89	747 59	747 75	748 79	+ 3	+11	+ 7 15	8 3
27	751 82	751 86	750 58	750 68	+ 2	+16	+ 9 40	14 2
28	746 52	745 93	745 39	745 61	+ 5	+16	+10 75	11 5
29	743 93	744 47	745 13	745 85	+ 8	+15	+11 85	7 1
30	747 17	747 31	748 29	750 26	+ 8	+17	+12 85	9 3
moyennes du mois.	751 38	751 33	750 90	751 56	Max. extrême +19,3, le 19. Minimum extr. — 0,3, le 11. Différence des extrêmes 19,6. Moyenne du mois + 9,29. Moyenne de la variabilité journalière 7,9.			

Plus grande élévation 760,25, le 9 à 9 h. du soir.
 Moindre élévation 739,92, le 22 à 3 h. du soir.

d'AVRIL

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
S.-O.	O.	brouillard, pl	gr. pluie	13 ^{mm} 5	
O.	N.-N.-O.	tr.-nuag.; pl.	nuag., beau	1 5	
S.-O.	S.-S.-O.	nuageux	couvert	2 6	
S.-O.	N.-O.	pluie	couv. et pluie	14 1	
O.	O.	p. pl. fine	couvert	1 6	
O.-S.-O.	N.-N.-O.	couvert	id.	» »	
S.-S.-E.	N.-O.	id.	beau	» »	
N.-O.	N.-O.	petite pluie	p. pl., nuag.	1 1	
N.-N.-O.	N.-O.	tr.-nuageux	variable	» 7	
O.	O.	couvert	couv., p. pl.	2 8	
N.	N.-N.-O.	nuageux	nuageux	» »	
O.	N.-O.	couvert	couvert	» 5	
N.-N.-E.	N.	p. pl., nuag.	id.	» 3	
N.-N.-E.	N.-N.-E.	variable	nuageux	1 5	
N.-E.	N.-N.-O.	nuageux	id.	» 2	
O.	N.-N.-E.	couvert	couvert	» »	
O.	N.-N.-E.	id.	id.	» »	
N.-O.	N.-N.-E.	id.	nuageux	» »	
N.-E.	N.-E.	très beau	très beau	» »	
O.-N.-O.	N.	couvert	couvert	» »	
S.-O.	S.-O.	petite pluie	pluie	2 5	
O.-S.-O.	O.-S.-O.	couvert	nuageux	3 7	
O.-N.-O.	N.-N.-O.	pl. et nuages	couvert	4 1	
O.	O.	tr.-nuageux	id.	5 3	
O.-S.-O.	O.	pluie	pluie	7 5	
O.	N.-N.-O.	tr.-nuageux	beau, tonn.	1 9	
S.-S.-E.	S.-S.-E.	beau	très-beau	» »	
S.-S.-E.	S.-S.-E.	couv.,	brouillard	0 4	
S.-O.	S.-O.	couvert beau	nuageux	0 4	
N. O.	N.	beau	beau	» »	
Nombre de jours		beaux et couverts, ou jours de beau temps 20. de pluie 10. de brouillard 2. d'orage 1.		65 ^{mm} 4	

1853.

Mois

JOURS du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES A O DE TEMPÉRATURE.								OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES							
	à 9 heures du matin.		à midi.		à 3 heures du soir.		à 9 heures du soir.		température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.				
	mm		mm		mm		92 L mm									
1								+ 4	»	+22	»	+13	»	18	»	
2	749	02	748	56	749	12	749	18	+ 8	3	+20	4	+14	53	12	1
3	748	88	748	86	749	98	751	80	+10	»	+17	5	+13	75	7	5
4	753	24	751	67	750	63	748	86	+ 6	»	+19	5	+12	73	13	5
5	750	72	749	91	749	68	749	12	+10	5	+20	5	+15	50	10	»
6	745	85	744	73	743	35	743	61	+ 6	2	+19	3	+12	75	13	1
7	742	85	743	25	741	31	742	08	+ 7	7	+12	5	+10	10	4	8
8	744	09	745	53	746	93	749	74	+ 4	»	+11	6	+ 7	75	7	5
9	748	49	746	01	744	53	747	25	+ 1	»	+16	»	+ 8	50	15	»
10	752	64	753	93	755	99	755	61	+ 4	»	+17	»	+10	50	13	»
11	747	45	745	85	749	58	747	89	+ 6	»	+ 9	»	+ 7	50	3	»
12	747	87	749	34	750	05	751	48	+ 8	»	+14	6	+11	30	6	6
13	753	48	753	27	751	65	751	74	+ 5	»	+20	5	+12	75	15	5
14	749	14	749	04	747	22	747	68	+ 9	»	+21	8	+13	40	12	8
15	745	63	745	63	744	83	745	55	+ 9	4	+23	5	+16	45	14	1
16	744	33	744	33	744	30	744	25	+12	5	+25	»	+18	65	12	7
17	742	61	742	65	742	48	744	41	+11	3	+20	»	+15	65	8	7
18	747	»	747	88	748	32	750	75	+12	5	+20	5	+16	50	8	»
19	752	88	753	22	753	46	754	04	+ 9	»	+19	»	+14	»	10	»
20	753	11	752	77	751	95	752	61	+ 8	5	+17	5	+13	»	9	»
21	751	79	752	09	750	09	751	15	+ 6	5	+19	5	+15	»	13	»
22	750	35	750	05	750	17	750	42	+ 3	5	+19	5	+11	50	16	»
23	751	87	750	93	749	65	750	18	+ 8	5	+25	»	+16	75	16	5
24	747	40	745	96	744	93	745	75	+10	5	+20	»	+15	25	9	5
25	743	63	743	51	742	91	743	23	+11	5	+24	2	+17	85	12	7
26	744	39	744	60	744	30	745	75	+14	»	+24	»	+19	»	10	»
27	746	96	746	88	745	72	748	»	+13	»	+26	»	+19	50	15	»
28	749	04	748	90	750	09	750	07	+14	»	+19	»	+16	50	5	5
29	751	79	752	07	751	51	752	13	+ 8	5	+17	5	+13	»	9	0
30	752	09	751	15	750	11	750	39	+ 6	»	+17	5	+11	75	11	5
31	746	59	745	33	745	77	743	83	+ 5	7	+16	»	+11	75	8	5
moennes du mois.	748	51	748	26	747	89	748	56	MÉGA PITU LATU N.				Maxim. extr. + 26, le 27.			
									Min. extrême - 1, le 9.				Différence des extrêmes 25.			
									Moyenne du mois + 14,20.				Moyenne de la variabilité journalière 11,31.			
									Plus grande élévation 755,61, le 10, à 9 h. du soir.				Moindre élévation 741,31, le 7, à 3 h. du soir.			

Digitized by Google

1853.

Mois

Jours du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES À 0 DE TEMPÉRATURE				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES			
	à 9 heures du matin.	à midi.	à 9 heures du soir.	à 9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.
1	746mm37	747mm38	748mm64	750mm46	+12	» +20	+16	8
2	752 85	752 60	752 80	752 47	+10	» +16	+13	6
3	750 62	750 65	750 60	751 65	+10	» +18	+14	8
4	749 85	749 64	748 64	749 36	+10	» +17	+13	90 6 8
5	750 24	750 44	749 20	749 46	+8	» +18	+13	40 10 8
6	749 46	749 37	748 94	749 76	+11	» +20	+15	50 9
7	751 45	752 05	752 20	753 85	+11	» +17	+14	» 6
8	755 88	755 86	755	756 12	+10	» +24	+17	» 14
9	755 46	754 79	754 26	753 44	+10	» +25	+18	» 15
10	750 90	749 81	748 32	747 76	+11	» +27	+19	» 16
11	746 86	746 62	748 42	745 49	+13	» +28	+16	90 12 8
12	745 80	746 02	746 44	747 44	+15	» +19	+17	» 4
13	748 97	749 57	749 73	750 48	+8	» +18	+13	25 10 5
14	751 97	752 25	752 15	753 80	+8	» +20	+14	50 12
15	755 92	755 97	755 73	756 57	+7	» +22	+14	90 15 2
16	756	755 87	755 64	755 18	+10	» +26	+18	50 16
17	755 93	755 93	755 49	755 71	+11	» +27	+19	» 16
18	755 41	754 67	753 57	753 89	+13	» +29	+21	50 16
19	749 85	749	747 25	747 65	+14	» +29	+21	75 14 5
20	745 52	745 50	745 52	746 25	+10	» +18	+14	15 8 3
21	745 04	743 97	745 89	745 53	+9	» +16	+12	90 7 8
22	745 51	744 85	743 95	744 67	+6	» +22	+14	25 15 5
23	744 75	745 51	745 89	747 56	+9	» +16	+12	90 6 8
24	751 31	752 05	751 87	752 47	+12	» +23	+17	50 11
25	753 49	753 49	751 97	750 96	+14	» +18	+16	15 4 3
26	749 65	750 51	750 89	751 81	+14	» +24	+19	15 9 7
27	752 74	753 26	752 80	752 22	+17	» +29	+23	25 11 5
28	751 16	750 47	749 08	748 81	+14	» +33	+23	65 18 7
29	751 90	751 95	751 97	752	+21	» +28	+24	75 7 5
30	751 60	750 56	749 12	750 94	+18	» +27	+22	75 9 5
MOYENNES du mois.	750 75	750 67	750 55	750 77	MAXIMUM. Maxim. extr. + 33, le 28. Minimum extrême - 6,5, le 22. Différence des extrêmes 26,5. MOYENNE. Moyenne du mois + 17,06. Moyenne de la variabilité journalière 10,90.			

Plus grande élévation 756,57, le 15, à 9 h. du s.
 Moindre élévation 743,89, le 21, à 3 h. du soir

de Juin.

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
E.	E.	couvert	nuageux	11 3	
N.-O.	N.	id.	pluie fine	9 4	
N.	N.-N.-E.	pluie	couvert	1 1	
N.-N.-E.	N.	couvert	id.	2 2	
N.-N.-E.	N.-N.-E.	très-nuageux	nuageux	2 2	
N.-N.-O.	N.-N.-O.	couvert	pluie	7 2	
N.-O.	N.-O.	id.	couvert	2 5	
N.-N.-E.	N.-N.-E.	id.	nuageux	2 2	
N.-E.	N.-E.	très-beau	très-beau	2 2	
E.	E.	id.	assez-beau	2 2	
S.-S.-O.	S.-S.-O.	nuageux	nuag., pluie	10 5	
S.	O.	couvert	pluie fine	6 1	
O.	S.-O.	tr.-nuageux	très-nuageux	0 6	
S.-O.	N.-E.	id.	beau	0 3	
N.-N.-O.	N.	beau	très-nuageux	2 2	
O.	N.	nuageux	nuageux	2 2	
N.-N.-O.	N.-N.-O.	très-beau	id.	2 2	
N.-N.-O.	N.	beau	id.	2 2	
S.-S.-O.	O.	id.	nuag., pluie	8 5	
O.	O.	nuag., pluie	pluie	6 5	
S.-O.	S.-O.	pluie	couv., pluie	1 8	
S.	E.-N.-E.	très-nuageux	tr.-nuag., or.	1 3	
O.-N.-O.	O.	couvert	pluie	2 5	
N. O.	E.	id.	très-nuageux	0 2	
O.	O.	id.	pluie	14 8	
O.	O.	pluie	couvert	2 1	
O.	O.	couvert	nuageux	2 2	
S.	S.-O.	très-beau	très-beau	2 2	
S.-O.	S.-O.	id.	id.	2 2	
O.-N.-O.	O.	nuageux	nuageux	2 2	
Nombre de jours	beaux et couverts, ou jours de beau temps 18. de pluie 11. de gelée 1. d'orage 1.			73 2	

PELTIER,

Maître-adjoint à l'Ecole normale.

SOCIÉTÉ

DES

SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES

DE L'YONNE.

SÉANCE DU 4 SEPTEMBRE 1853.

PRÉSIDENTE DE M. COTTEAU.

(Le Président et les Vice-Présidents absents.)

Présentation. — M. le Président annonce la présentation d'un Membre titulaire.

Elections. — Sont élus membres correspondants :

M. LETOUZÉ DE LONGUEMARE, présenté par MM. Sonnié-Moret, Quantin et Duché ;

Et M. DELENTE, docteur en médecine à la Nouvelle-Orléans (États-Unis), présenté par MM. Quantin et Sonnié-Moret.

M. le Président annonce à la Société que le Conseil

Général a voté 500 fr. pour la *Bibliothèque historique*, et 300 fr. pour les armoires destinées à classer les collections géologiques du département.

M. de Girardot, sous-préfet à Montargis, adresse à la Société quatre documents extraits des *Nouvelles à la main* de 1654 et relatifs à la bataille de Bléneau, gagnée par le prince de Condé sur le maréchal d'Hocquincourt, au mois d'avril de cette même année.

Communication. — M. Gally, d'Avallon, communique la suite de sa Notice sur le Collège de cette ville.

M. Cotteau donne lecture de la suite de ses *Études sur les Mollusques fossiles de l'Yonne*.

La séance est levée.

SÉANCE DU 3 NOVEMBRE 1853.

PRÉSIDENTE DE M. CHALLE.

M. Garnier, membre correspondant, fait hommage d'un exemplaire de son *Mémoire sur la Maladière de Dijon*.

M. Colin, membre titulaire, dépose sur le bureau 14 oiseaux empaillés, destinés à la collection ornithologique.

M. E. Ravin fait hommage, au nom de M. Blanche,

correspondant, d'un fascicule de plantes de la Flore de Syrie.

Elections. — Est élu membre titulaire M. SALMON, avocat à Sens, présenté par MM. Edmond Challe et Quantin.

Sont élus : en qualité de membre libre, M. MOUILLOT, maître-adjoint à l'Ecole normale d'Auxerre ;

En qualité de correspondant, M. J. BARD, archéologue, à Beaune (Côte-d'Or).

Le Président annonce la présentation de deux Membres titulaires.

Il fait part à la Société de la mort de M. Chaudé, ancien administrateur du Mont-de-Piété, correspondant, à la libéralité duquel la Société doit une bonne partie de sa collection de Médailles romaines de bronze du Haut-Empire.

La Société témoigne ses regrets de la perte de M. Chaudé qui a été pour elle un correspondant plein de bienveillance.

M. le Président annonce que la Société des Antiquaires de l'Ouest a accepté l'offre d'échange de nos Bulletins.

Communication. — M. le docteur Robineau-Desvoidy, qui a déposé sur le bureau, au commencement de la séance, une collection variée d'ossements de chevaux, d'ours, d'éléphants, de rhinocéros, de bœufs, de cerfs,

d'élans, etc., rend un compte détaillé de cette découverte qu'il a faite dans la caverne des Fées, à Arcy.

Après cette communication très-étendue, la séance a été levée.

SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1853.

PRÉSIDENCE DE M. QUANTIN, SECRÉTAIRE,

En l'absence de M. le Président et de MM. les Vice-Présidents.

M. Colin dépose sur le bureau 4 oiseaux empaillés, destinés à la collection ornithologique.

MM. Salmon, avocat-avoué à Sens, et de Longuemare, membre de la Société des Antiquaires de Poitiers, adressent des remerciements à la Société, à l'occasion de leur nomination, l'un comme membre titulaire et l'autre comme membre libre.

M. Boulay adresse sa démission de membre titulaire.

Elections. — Sont admis successivement à faire partie de la Société, en qualité de membres titulaires :

MM. HERNOUX, ingénieur en chef de la navigation, présenté par MM. Rozat de Mandres et Quantin ;

Le baron DE LA GONDE, juge au tribunal civil d'Auxerre, présenté par MM. A. Chérest et Quantin ;

LEPÈRE fils, avocat à Auxerre, présenté par MM. Aimé Chérest et Quantin.

M. le Président annonce la présentation d'un membre titulaire et d'un correspondant.

M. de Missery, ancien membre titulaire, domicilié à Troyes, ayant exprimé le désir de continuer à conserver des relations avec la Société, est inscrit dans la classe des correspondants.

Communications. — M. Tartois, de Senan, adresse une Notice sur les ferriers de la rive gauche de l'Yonne, depuis Auxerre jusqu'à Villeneuve-le-Roi. Ce Mémoire est lu par M. le Président.

M. Camille Dormois rend compte d'une découverte de fragments de sculpture, faite en démolissant le grand escalier qui conduisait aux salles de l'hôpital de Notre-Dame de Tonnerre, et qui sont relatifs à la scène du Jugement dernier, placée autrefois sur le tympan de la porte de l'ancienne salle des malades, laquelle datait de la fin du XIII^e siècle.

M. E. Ravin, pharmacien, adresse une Note sur le degré d'avancement du travail entrepris pour la restauration du Jardin botanique d'Auxerre. Deux vastes carrés sont appropriés à la flore départementale, et ils contiendront environ 800 plantes. M. Ravin saisit cette occasion pour inviter ceux de MM. nos confrères qui s'occupent de botanique, à lui envoyer, d'ici au printemps prochain, les plantes rares qui croissent spontanément dans leurs loca-

lités, et qui sont appelées à figurer dans la flore du département.

Il fait remarquer que l'on pourra ultérieurement affecter d'autres carrés du jardin aux échantillons de la flore universelle, mais qu'il est tout-à-fait impossible d'y donner des développements sérieux, attendu l'exiguité de ce jardin.

La séance est levée.



ORIGINES HISTORIQUES

ATTRIBUÉES A AUXERRE.

Ce qu'il y a d'apocryphe et ce qu'il y a d'authentique
dans ces origines.

Le retour à une sage et sévère critique dans l'étude de l'histoire est une des grandes prétentions de notre époque. Les travaux que nous voyons publier la justifient-ils toujours complètement? C'est là une question dont la discussion nous mènerait trop loin. Toujours est-il que du moins on évite avec plus de soin qu'autrefois ce travers, tant reproché aux savants des derniers siècles, de vouloir absolument plier les textes des anciens auteurs à leur fantaisie de reculer les annales des villes de leur prédilection. Ce reproche, à vrai dire, n'était pas sans quelque fondement. Il n'était que trop ordinaire aux hommes qui, dans cette période, amassaient des matériaux pour l'histoire de leur province, non pas tout-à-fait de tomber dans le ridicule de leurs devanciers de la Renaissance, qui rattachaient tout à la guerre de Troie, à l'invincible Hector ou au pieux Enée, mais tout au moins de vouloir absolument dater de Jules César et trouver dans les Commentaires de ce conquérant les origines historiques de leur ville natale.

Cette puérile aberration était gaiement flagellée dans cette boutade d'un écrivain célèbre du siècle dernier (1) :

« Vous ne passez point par une seule ville de France ou d'Espagne ou des bords du Rhin ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne trouviez de bonnes gens qui se vantent d'avoir eu César chez eux. Des bourgeois de Douvres sont persuadés que César a bâti leur château, et des bourgeois de Paris croient que le grand Châtelet est un de ses plus beaux ouvrages. Plus d'un seigneur de paroisse montre une vieille tour qui lui sert de colombier et dit que c'est César qui a pourvu au logement de ses pigeons. Chaque province dispute à sa voisine l'honneur d'être la première en date à qui César donna les étrivières. Un antiquaire Italien en passant, il y a quelques années, par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé d'entendre les savants de Vannes s'enorgueillir du séjour de César dans leur ville. Vous avez sans doute, leur dit-il, quelques monuments de ce grand homme ?—Oui, répondit le plus notable, nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre tout le sénat de notre province au nombre de six cents. Nous en avons dernièrement retrouvé les potences. »

Et nous aussi à Auxerre, il y a plus de cent-vingt ans que nous voulons avoir été assiégés, pris et rançonnés par César, et nous portons tout juste à six cents le nombre des citoyens qu'il a, non pendus pour cette fois, mais emmenés en otage. Et, si l'on nous en croit, nous nous appelions alors, non pas Auxerre (Autissiodorum), mais Vellaunodunum, et c'est même à cette occasion que nous nous sommes débaptisés. Cela est raconté par tous nos historiens, à commencer par Lebeuf.

Pourtant ce n'est plus qu'à Auxerre qu'on accepte cette tra-

(1) Voltaire, Dict. phil. V. César.

dition. Ailleurs on se rit de nous. Et même à Auxerre on n'y croit sans doute plus guère, car au congrès archéologique qui s'y est tenu en 1850, il ne s'est pas trouvé un seul champion pour soutenir la vérité de ce récit. Et pourtant cela reste écrit. Et l'erreur, si c'en est une, se transmet librement et presque officiellement aux générations nouvelles. Aussi ce n'est pas sans raison que les savants du dehors nous convient à purger une bonne fois, par une saine critique, nos histoires de cette fable. Cette année encore M. Victor Petit, dans l'intéressant itinéraire qu'a publié l'Annuaire du département, nous a invités à cesser de nous incliner en silence devant le grand nom de Lebeuf et à écrire enfin une histoire sérieuse des origines d'Auxerre, afin que chacun pût avec confiance établir sur une base solide les éléments de nouvelles études de géographie historique.

Il est temps peut-être de déférer à cet appel, et, sans rien perdre du respect que méritent, à si juste titre, les divers historiens d'Auxerre, de dégager nos annales de ce qui n'était établi que sur l'hypothèse et la fiction, et que les progrès de la science rendent aujourd'hui complètement insoutenable.

Et toutefois ce n'est pas sans quelque hésitation que nous entreprenons ce travail. Lebeuf est une si haute autorité dans la science historique, et les écrivains qui après lui ont raconté l'histoire d'Auxerre se recommandent par tant de savoir et de sagacité, que notre tâche peut sembler un peu téméraire. Mais l'évidence des faits est encore plus respectable que l'autorité des savants. Et, après tout, dans cette branche si ardue de la science, l'erreur est si facile et si fréquente; elle a été si souvent le partage des plus illustres d'entre les hommes qui, dans ces derniers siècles, ont défriché le champ de l'histoire, que ce n'est pas faire le moindre tort à leur renommée que de redresser les écarts où leur imagination a pu parfois les entraîner.

Entrons donc maintenant en matière avec une libre assurance.

Lebeuf s'était passionné dès sa jeunesse pour l'histoire de sa ville natale. Dès 1723 il avait publié une très-curieuse relation des guerres religieuses du seizième siècle dans l'Auxerrois, et on lisait en tête de ce livre une dissertation pleine de détails intéressants sur l'antiquité d'Auxerre. Les grands travaux auxquels il se livra dans les années suivantes n'avaient point interrompu le cours de ses investigations sur ce sujet spécial, et jusqu'en 1743, date de la publication de son grand ouvrage sur l'histoire ecclésiastique et civile de cette contrée, il fut sans cesse occupé de rechercher les origines historiques de son pays; recherches qui, selon lui, étaient, d'ailleurs, les plus épineuses qu'il eût encore rencontrées. Des monuments incontestables lui démontraient l'existence d'Auxerre, comme ville de quelque importance, dès l'invasion des Gaules par Jules-César. Il restait, pour mettre le sceau à ces titres d'antiquité, à en chercher la confirmation dans le texte des Commentaires. Or ceci était désolant; César ne citait nulle part le nom de la chère patrie du savant souchantre. Mais au livre septième il mentionnait une ville à deux journées de marche de Sens, en tirant vers le Berry, et cette ville il l'appelait Vellaunodunum. En dépit des merveilles qu'avait déjà opérées la science étymologique, il était difficile d'espérer qu'elle parvint jamais à démontrer que Vellaunodunum avait naturellement dégénéré, par des modifications successives, en Autissiodorum. Mais est-il rien qui pût embarrasser les savants en us? Il s'en était donc trouvé un, Paradinus, qui, sur la seule indication de la distance, et sans autrement approfondir les choses, avait traduit Vellaunodunum par Auxerre; et, après lui, quelques autres géographes, dont le nom était d'ailleurs d'aussi peu d'autorité, avaient copié son assertion. Notre illustre chanoine se mit en tête de transformer cette conjecture en une démon-

tration, et en 1727 il composa à cette fin un mémoire très-étendu, qu'il communiqua d'abord à divers savants, et qu'en 1738 il publia dans le second volume de son « *Rocueil de divers écrits pour servir à l'éclaircissement de l'histoire de France.* »

Nous sommes en conscience forcé de reconnaître que ses preuves n'étaient pas très-déterminantes; car elles se bornaient à une similitude de nom entre la ville citée dans les Commentaires et le petit ruisseau, dit de Vallan, qui arrose le vallon à l'embouchure duquel, selon des données déjà assez évidentes alors, et que les fouilles et les découvertes plus récentes ont pleinement confirmées, se trouvait assise la ville gallo-romaine d'Auxerre, avant la construction du *Castrum* appelé depuis par nos pères la Cité, et dont nous voyons encore subsister en partie, au cœur de notre ville, les tours et les remparts.

Il y avait bien quelque chose à répondre d'abord au sujet du nom de Vallan, que le ruisseau ne donne pas au vallon qu'il traverse; qu'il emprunte, au contraire, au village où il prend sa source et qui est à six kilomètres du vieil Auxerre. Et, ensuite, sur le degré de la ressemblance de Vellaunodunum avec Vallan, que, pour l'en rapprocher davantage, Lebeuf supposait avoir pu être Vallaon ou Vallon, on ne trouve nulle part Vallon ni Vallaon dans les vieux titres. Au treizième siècle on lit Vallentum, et, en remontant au neuvième, on voit le village de Vallan cité dans deux chartes du roi Charles-le-Chauve (1), mais sous le nom de Valens, ce qui ne ressemble plus guère à Vellaunodunum. Puis, ce nom de Vellaunodunum, qui signifie Vellaun-la-dune, ou la montagne, ou le tertre, comment l'appliquer à une ville bâtie, non sur une hauteur, mais dans le fond d'une vallée?

(1) Cartulaire de l'Yonne, de M. Quantin, p. 52 et 66.

Lebeuf se tirait de cette dernière objection en supposant que le vallon du vieil Auxerre n'avait été que le second emplacement de cette ville qui, dans son état primitif, avait dû s'élever à une demi-lieue de là, sur le versant occidental de la haute colline de Saint-Georges, au lieu que d'anciens titres appelaient *veteres Cellæ*. Avec cela on pouvait expliquer le *dunum*. Mais, puisqu'on s'éloignait du ruisseau de Vallan, que devenait le *Vel-launo* ? Lebeuf répondait : c'est la ville qui, en descendant sur le bord du ruisseau, lui aura apporté son nom. Cela pouvait être ingénieux, mais où était la preuve ?

Après quoi, notre savant historien était dans l'impossibilité de rien alléguer autre chose à l'appui de son hypothèse, si ce n'est la distance de Sens qui, pour Auxerre comme pour Vellaunodunum, est de deux journées de marche.

Il y avait pourtant deux faits bien avérés qui auraient dû le détacher de son système.

Le premier, c'est qu'en dépit de l'anathème d'Adrien de Valois (4), les plus anciens monuments de notre histoire locale révèlent le nom que portait Auxerre avant d'être un castrum romain. Ce nom, cité par l'auteur anonyme de la vie de Saint-Pèlerin et les Actes du concile de Mâcon au sixième siècle, par Héric (2), et par le *Gesta Pontificum Autissiodorensium* au neuvième siècle (3), était Autric (Autricus Sénonum). Il n'y a trace du nom de Vellaunodunum dans aucun de ces écrits primitifs.

(1) *Notitia Gall.*

(2) *Vita magni patris Germani de Autissiod. liber primus.*

(3) *De beato Peregrino.* (Voir la plupart de ces textes dans la Bibliothèque historique de l'Yonne, par M. l'abbé Duru, t. I, p. 423, 424, 311, et t. II, 13.)

Le second fait, non moins décisif, c'est qu'un document vénérable de nos premiers temps, les Actes de Saint-Pèlerin, écrits à ce que l'on croit au sixième siècle, mais sur des traditions et des actes antérieurs, attestent que lors de la venue de ce premier apôtre dans l'Auxerrois, c'est-à-dire vers le milieu du troisième siècle, Auxerre n'avait point encore été entouré de murailles (1), ce qui ne peut s'accorder avec Vellaunodunum qui, comme on va le voir, était assez fortifié pour soutenir contre César un siège de trois jours. Néanmoins, aux yeux de Lebeuf, le nom de Vallan et la distance des deux journées de marche devaient l'emporter sur toute autre raison.

Mais César ne désignait pas seulement la situation de Vellaunodunum par sa distance de Sens, il la marquait encore et surtout par la direction qu'il avait suivie en quittant cette ville. Ceci, pour être compris, exige que nous ouvrons une parenthèse. Tâchons seulement de la faire courte et claire.

César ayant, après cinq ans de guerre, vaincu et enchaîné successivement toutes les nations de la Gaule, était retourné à Rome pour y diriger les élections dans le sens de sa politique. Mais la plupart des peuplades Gauloises étaient plutôt abattues que soumises. Un vaste complot les réunit presque toutes en une redoutable confédération, sous la conduite d'un chef désigné dans les Commentaires sous le nom ou sous le titre de Vercingétorix. La révolte avait commencé par le massacre des citoyens romains dans Genabum, ville située sur la Loire, au territoire des Carnutes, dont, au dire de Strabon, elle était le principal entrepôt. Puis l'insurrection, dont le quartier général était chez les Arvernes, s'était étendue depuis les Pyrénées jusqu'aux rives de la Seine, et des côtes de l'Océan

(1) Bibliothèque historique de l'Yonne, t. 1, p. 123.

jusqu'au Rhône et à la Saône. César accouru à la hâte avait d'abord organisé rapidement la défense au midi et à l'est. Remontant ensuite par les contrées des Eduens et des Lingons (Autun et Langres), qui lui étaient restées fidèles, jusqu'à Agendicum (Sens), que gardaient des forces importantes, il prépara en deux jours dans cette ville une expédition contre l'ennemi. Le plan de Vercingétorix était d'achever d'abord de rallier de gré ou de force toutes les nations de la Gaule à la grande ligue de l'indépendance nationale, et de soulever ainsi les Bituriges, les Eduens et les Lingons qui ne s'étaient pas encore prononcés pour elle. Dans ce dessein il s'était jeté sur les Bituriges encore hésitants, les avait forcés à se joindre à lui; puis il avait passé la Loire pour entrer dans le pays des Eduens et il avait mis le siège devant une ville de cette contrée, la Gergovie des Boïens, que l'on s'accorde à placer dans le confluent de l'Allier et de la Loire. C'est sur ces entrefaites que César quitte Sens pour marcher au secours des Boïens. Le lendemain il arrive à Vellaunodunum, ville du pays des Senones, qui lui ferme ses portes. Il l'investit et l'attaque, et elle capitule le troisième jour à la condition de livrer ses armes, ses chevaux, et six cents otages. Il marche ensuite sur Genabum, qu'il prend et livre au pillage et à l'incendie, pour venger le sang romain que cette ville avait répandu. Et, passant la Loire, il entre chez les Bituriges, dans le dessein évident de dégager Gergovie et de forcer Vercingétorix à en lever le siège, en lui fermant la retraite et en le mettant, comme on dit maintenant, entre deux feux. Cette manœuvre habile est suivie d'un plein succès. Le général gaulois repasse la Loire à la hâte, se faire battre par César sous les murs de Noviodunum des Bituriges, et alors se poursuit avec des vicissitudes infinies, cette campagne sanglante, dont le septième livre des Commentaires contient un récit si animé et si

émouvant, où la bravoure ignorante et désordonnée des Gaulois échoue devant la discipline et la tactique romaines, et qui se termine par l'anéantissement de cette formidable insurrection dans la grande bataille livrée sous les murs d'Alesia.

Vellaunodunum était donc sur la route de Sens à Genabum. Si Auxerre remplit cette condition, on pourra croire à l'identité. Où donc était Genabum ?

Sur la Loire, où il avait un pont; dans le pays des Carnutes, dont il était le principal entrepôt. A ces traits les géographes avant Lebeuf avaient fini par s'accorder à reconnaître Orléans, où abondent les restes de constructions gallo-romaines, qui a encore dans son sein, comme Auxerre, les débris de l'enceinte bien marquée de son *castrum*; Orléans qui restauré, dit-on, au quatrième siècle par l'empereur Aurélien, prit alors le nom de ce prince, comme au premier siècle Bibracte des Eduens (Autun) avait pris le nom d'Auguste; mais que les chroniqueurs des onzième et douzième siècles (Aymoin, Hugues de Floriac, Pierre le Breton, Robert de Saint-Marien, etc.) appelaient encore quelquefois Genabum; *Genabum ubi nunc Aurelianis*. Au seizième et au dix-septième siècles quelques écrivains avaient cherché Genabum à Gien, mais un grand géographe, Adrien de Valois (1), avait repoussé cette prétention par des raisons décisives. Et en dernier lieu l'académicien Lancelot l'avait réfutée d'une manière approfondie dans une dissertation que l'on trouve au t. VIII des mémoires de l'Académie des inscriptions.

Lebeuf comprenait très bien que s'il fallait voir Genabum dans Orléans, son système sur l'Auxerre-Vellaunodunum n'avait plus la moindre vraisemblance. En effet, passer par Auxerre

(1) *Notitia Gall. V. Genabum.*

en partant de Sens pour aller à Orléans, c'est tout au moins comme si de Paris on passait par Strasbourg pour venir à Lyon. Aussi écrivait-il (4) : « Dès que l'on place Vellaunodunum » proche Auxerre, on s'engage à soutenir que c'est Gien-sur- » Loire ou quelque autre lieu au-dessus qui représente l'ancien » *Genabum*. César se serait éloigné extrêmement si d'Auxerre, » pour venir dans le Bourbonnais en côtoyant le Berry, il eût » passé la Loire à Orléans. Il faut donc rapprocher ce *Genabum* » de notre Vallan et apporter les preuves historiques en faveur » de cette position géographique. »

Les preuves du docte chanoine se ressentent un peu de la nécessité où il est d'en chercher à l'appui d'une thèse conçue *a priori*. Il les prend comme il les trouve, car, dans la position qu'il a choisie, il n'a guère la liberté du choix. On va en juger.

Il cite d'abord les Commentaires qui indiquent une distance de cent soixante mille pas de *Genabum* aux frontières des Arvernes, ce qui, selon lui, ne peut s'appliquer qu'à Gien et non à Orléans. Il oublie que le pas romain équivalait à environ quatre et demi de nos pieds, et que la distance de cent soixante milles romains de sept cent soixante toises chacun, s'applique parfaitement à Orléans. Puis il invoque Strabon, qui a marqué la place de *Genabum* à peu près au milieu du cours de la Loire. Quelques autres de ses raisons sont plus vagues encore ; comme celle-ci, qu'au bout du pont de Gien on entre tout de suite en Berry, tandis que d'Orléans on en est encore à huit ou dix lieues. Enfin il en produit trois autres qui sont un peu plus spécieuses ; à savoir :

(4) Recueil de divers écrits, t. II, p. 210.

Qu'il y a à Gien un faubourg qui porte le nom de la Genabie ;

Que Gien , pour le régime administratif et la loi coutumière, suivait le sort d'une partie de l'ancien pays des Carnutes, puisqu'il était de la généralité d'Orléans et de la coutume de Lorris ;

Et qu'un chroniqueur du neuvième siècle, le moine Adrevald, en décrivant le pays ravagé de son temps par les Normands, semble distinguer la ville de Genabum de celle d'Orléans, puisqu'après avoir dit que toute la contrée qui s'étend de Paris à Genabum était livrée à leurs dévastations, il raconte ensuite non-seulement les dégâts faits par eux à Orléans (Aureliani), mais ceux qu'ils firent plus tard dans l'abbaye de Saint-Benoît qui était située à huit lieues au-dessus de cette ville.

Le système de Lebeuf était d'ailleurs présenté avec tant d'habileté, et sa réputation de savoir était déjà si bien établie, que son mémoire fit une assez grande sensation. Quelques journaux du temps en firent un grand éloge et un recueil célèbre, celui des Bollandistes, l'accueillit avec faveur. Mais il trouva un redoutable adversaire dans le géographe Danville, qui publia trois ans après ses *Eclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, dans lesquels se trouvait un travail fort étendu destiné à prouver que le savant Auxerrois avait voulu, « contre » l'évidence des faits, illustrer sa ville natale. »

Cette dissertation produisait d'abord contre le nouvel emplacement assigné à Vellaunodunum la plupart des objections que nous avons rappelées plus haut. Puis Danville traitait la question de Genabum en développant les propositions suivantes :

Jamais personne n'a vu à Gien d'antiquités romaines, tandis qu'elles abondent à Orléans.

Le nom de Gien au sixième siècle est Giemus, ce qui ne res-

semble guères à Genabum. Et, plus tard, Giomus, Gaïomus et Gienus.

Le faubourg de la Genabie à Gien est placé du côté d'Orléans et son nom lui a été donné précisément à cause de cette situation.

Les divisions administratives et le ressort des coutumes judiciaires ne peuvent marquer les anciens territoires des peuplades de la Gaule, lesquels subsistent au contraire presque intacts dans les circonscriptions des diocèses ecclésiastiques qui se sont maintenus tels qu'ils étaient à l'époque gallo-romaine : or Gien, qui a toujours été du diocèse d'Auxerre, ne peut pas avoir appartenu au territoire des Carnutes, ni surtout avoir été le principal entrepôt de cette nation, selon que Strabon le dit de Genabum.

Le moine Adrevald, que d'ailleurs Lebeuf présente lui-même « comme n'ayant jamais été exact dans le choix de ses expressions pour désigner la nature des lieux, » peut très-bien avoir successivement appelé Orléans de son nom romain et de son nom vulgaire, puisque, deux et trois siècles après, Aymoin et d'autres chroniqueurs les lui attribuaient encore tous deux.

Danville, prenant ensuite en main les deux grands monuments itinéraires que l'antiquité romaine nous a laissés, savoir l'Itinéraire d'Antonin et la table Théodosienne, montrait que selon ces deux monuments Genabum était sur la route de Tours (Cæsarodunum) à Paris, à 54 lieues gauloises de Tours et à 48 lieues gauloises de Paris, et sur la route d'Autun à Paris par la Loire, à 37 lieues gauloises de Briare, ce qui s'applique aussi exactement à Genabum qu'il était impossible d'en trouver une application quelconque à Gien.

Au moment de la publication de cette réfutation si pérem-

toire, Lebeuf mettait sous presse ses *Mémoires* sur l'histoire d'Auxerre. Il est hors de doute qu'elle fit sur son esprit une grande impression. Le docte chanoine ne se rétracte pourtant pas positivement. Il maintient au contraire, à la page deuxième de son second volume, l'hypothèse de Vellaunodunum pour la première période de l'histoire d'Auxerre, mais sans rappeler le siège de César, et en se bornant à dire qu'il appelait de ce nom la ville gauloise qui avait dû, avant l'établissement d'Auxerre dans le vallon de Saint-Amatre, exister à une demi-lieue de là sur le flanc des collines et qui avait été sans doute abandonnée à cause de l'incommodité de sa position. Il insérait d'ailleurs au bas de cette page une courte réponse à la rude critique de Danville. Mais, au ton circonspect de cette défense, au soin qu'il met à dire que ce n'est pas lui qui a inventé l'existence de Genabum à Gien, que d'autres ont cru à la possibilité de deux Genabum successifs, l'un à Orléans et l'autre à Gien, il est facile de voir que sa conviction sur ce sujet est au moins très-fortement ébranlée.

Cependant en 1840 le colonel Paultre-des-Ormes, dans un mémoire inséré par extrait aux *Annales géographiques* de Malte-Brun, sans s'occuper de Vellaunodunum sur lequel il partageait pleinement l'avis de Danville, a pris de nouveau la défense de l'antiquité gauloise de Gien, en alléguant des traditions que son voisinage du lieu l'avait mis à portée de recueillir ; en objectant, contre la marche de César par Orléans pour venir au cœur du Berry, des raisons de tactique qui devaient le détourner de prendre le chemin le plus long et d'aller au-devant des obstacles et des causes de retard. Et, contre la plus décisive de toutes les preuves fournies par Danville, à savoir le témoignage de l'*Itinéraire* d'Antonin et de la carte de Peutinger, il essayait d'opposer des contradictions entre ces deux documents et de

soulever des incertitudes à raison de ce que les mesures que Danville comptait comme des lieues gauloises (1) portaient sur l'Itinéraire l'indication de milles romains (2).

Des raisons alléguées par le nouveau champion de Gien, cette dernière était la plus grave. Mais M. Walcknaër, dans *l'Analyse des Itinéraires*, dont il a fait suivre sa *Géographie ancienne des Gaules* publiée en 1839, a mis à nu le néant de cette objection, en montrant qu'en plus d'un lieu ce que l'Itinéraire d'Antonin avait indiqué comme des milles romains était des lieues gauloises, et en faisant voir, par la comparaison des distances de chacune des stations des routes de Tours et d'Autun à Paris, mesurées sur la carte de Cassini, avec les nombres accusés par l'Itinéraire, que c'étaient bien des lieues gauloises que ce document entendait appliquer à ces routes, et que tout s'y rapportait exactement pour Orléans.

Avant que l'ouvrage de M. Walcknaër ne fût publié et dès 1830, M. Leblanc, dans ses *Recherches historiques et statistiques sur Auxerre*, avait déjà fait la même remarque et il avait reconnu qu'on ne pouvait récuser en faveur d'Orléans le témoignage de l'Itinéraire et de la carte de Peutinger. Mais le premier de ces documents mentionne Orléans sous le nom de Cenabum, et le second l'appelle Cenabo. Cenabum ou Cenabo était-il bien la même ville que le Genabum des *Commentaires de César* ?

Adrien de Valois avait déjà répondu d'avance à cette objection, en faisant remarquer que, selon les grammairiens latins, le C et le G étaient souvent employés l'un pour l'autre. *Constat nimirum quod Festus et Ausonius præter cæteros scribunt G olim*

(1) De 1,138 toises.

(2) De 160 toises.

fuisse quod postea C, et litteram C vice Gamma sive G prius functum esse. Ainsi des Cévennes nommées dans les Commentaires tantôt *Cevennæ*, tantôt *Gehennæ*; et Genève que César écrit Geneva est appelé Cenabum dans l'Itinéraire d'Antonin.

Toutefois, M. Leblanc, en soulevant cette difficulté nouvelle et en reproduisant en outre les raisons les plus saillantes de Lebeuf et de Paultre-des-Ormes, se résumait à demander si l'on pouvait prouver qu'il n'y eût pas plusieurs Genabum, comme il y avait deux Gergovia, deux Condate, trois Noviodunum, etc. L'auteur se servait d'ailleurs, comme Lebeuf, de la supposition de Genabum à Gien, pour en conclure que Vellaunodunum n'était pas sur la route de Sens à Orléans et que c'était nécessairement à Auxerre qu'il fallait le placer.

Mais il y avait à faire à tous deux une dernière réponse assez décisive. C'est qu'il n'était guère plus expédient, surtout pour un homme pressé, comme l'était César en ce moment, de passer par Auxerre pour aller à Gien, que pour aller à Orléans. Car si ce n'était pas tripler son trajet, comme en venant de Sens à Orléans par Auxerre, c'était toujours à peu près le doubler, puisqu'il n'y a guère que dix-huit lieues de Sens à Gien par la voie directe, tandis qu'il y en a trente-cinq en passant par Auxerre. Ce n'était donc rien prouver, pour la thèse d'Auxerre-Vellaunodunum, que de prouver que Gien était Genabum, puisque la raison commandait pour ce cas de chercher Vellaunodunum, non à Auxerre, mais à moitié chemin de la route droite de Sens à Gien, c'est-à-dire aux environs de Château-Renard.

M. Chardon, qui a publié en 1834 son *Histoire de la ville d'Auxerre*, dans laquelle le même sentiment qui a égaré Lebeuf et M. Leblanc et l'autorité de ces devanciers l'entraînent à maintenir à Auxerre l'emplacement de Vellaunodunum, a bien

pressenti toute la force de cette objection. Aussi, voyant que Genabum transféré à Gien ne servait en rien cette cause, il s'est décidé à le laisser à Orléans, en déclarant qu'à ses yeux les raisons de Danville étaient si concluantes qu'on ne pouvait rien leur répondre de sérieux. Force a donc été au savant magistrat de chercher d'autres arguments en faveur du système Auxerrois. Il l'a fait sans songer qu'il se trouvait condamné par Lebeuf, qui avait proclamé que si Genabum était Orléans, la cause d'Auxerre n'était plus soutenable. Néanmoins, il a trouvé des arguments nouveaux et il les a développés dans son *Introduction* avec une verve et une habileté qui, au premier abord, sont propres à faire illusion sur leur faiblesse. Selon lui César a clairement marqué à Auxerre la place de Vellaunodunum, lorsqu'il a dit dans son septième livre qu'en partant de Sens il marchait aux Boïens : *Ad Boïos proficiscitur*. Le pays des Boïens était entre la Loire et l'Allier; cela est certain. César allait à leur aide pour faire lever le siège de leur ville pressée par un ennemi formidable. La célérité était indispensable à cette opération. Il fallait donc prendre le chemin le plus court. Aussi dit-il qu'il l'a pris : *Ad Boïos proficiscitur*. Or tirez sur la carte une ligne droite de Sens à Moulins, elle passera justement par Auxerre. César y a donc passé. Et il a trouvé sur son chemin, à deux jours de marche, cette ville qu'il désigne nécessairement, quand il cite à cette distance Vellaunodunum qu'il a dû assiéger et prendre à cause de sa résistance. Si ensuite il est retourné à Genabum (Orléans), c'est par une contre-marche nécessitée par la nouvelle qu'il reçut, ainsi qu'il le raconte, que les habitants de cette ville se disposaient à envoyer des secours à Vellaunodunum, de qui ils attendaient une plus longue défense. Il faut donc lire dans le texte des Commentaires, non pas, comme nous l'y trouvons, que César poursuivant sa route sans s'arrêter, marcha sur Genabum,

ut quam primum iter faceret, ce qui est une absurdité, mais qu'il changea de route, ce qui n'exige que la substitution d'un seul mot et d'un bien petit à un autre plus petit encore : *Prius* au lieu de *ut* ; *Priusquam primum iter faceret*.

Tout ingénieux qu'il puisse être, ce système ne soutient pourtant pas un examen tant soit peu sérieux. D'abord il consiste à faire dire au texte des Commentaires précisément le contraire de ce qu'il porte, ce qui est déjà assez énorme. Puis l'auteur veut que, parce qu'il marche au secours des Boïens, César ait pris pour les débloquer le chemin le moins long. Mais, à part la difficulté de percer à travers les grandes forêts du Nivernais, qui ne sait que ce n'est pas toujours le plus court moyen de faire lever un siège, que de marcher droit à la ville assiégée. L'assiégeant se retranche dans ses lignes et poursuit son siège, malgré la présence de l'ennemi, comme on l'a vu tant de fois, comme César raconte qu'il le fit lui-même trois fois dans cette campagne en assiégeant Avaricum, Gergovia des Arvernes et Alesia. Au contraire, en portant la guerre en arrière de l'ennemi et sur son territoire, en interceptant ses convois, ses subsistances et ses communications, en attaquant son propre pays qu'il a laissé sans défense, on arrive parfois plus sûrement au même résultat. Ainsi, pour ne citer que ce seul exemple, quand Napoléon, dans la campagne de 1800, veut aller au secours de Masséna assiégé dans Gènes par Mélas, il va passer les Alpes, non sur la ligne du Var pour monter droit à Gènes, mais à plus de soixante lieues en arrière, au col du Saint-Bernard, et il se jette sur la Lombardie au secours de laquelle les Autrichiens reviennent bien vite, pour se faire battre à Marengo. Ainsi faisait César en allant *ad Boïos*, non chez eux, mais au-delà de la Loire, chez les Bituriges. S'il marche sur Orléans, au lieu de tirer à Gien, c'est peut-être qu'Orléans seul alors avait un pont sur la Loire. C'est peut-être

aussi que, pour mieux effrayer Vercingétorix et lui faire quitter le siège plus vite, il faut frapper un grand coup sur une ville riche, commerçante, entrepôt d'où peut-être par la Loire il tire ses subsistances, et, dès le début de la campagne, venger avec éclat le sang romain sur ceux qui, en le répandant, ont les premiers donné le signal de l'insurrection.

Ce dont en tous cas on peut être sûr, c'est que le plan de campagne de César est bien arrêté dès avant son départ de Sens. Il n'est pas de ceux qui hésitent, tâtonnent et reviennent sur leurs pas aux premiers obstacles. Croire qu'après deux jours de marche et n'étant plus qu'à trente lieues de l'ennemi, il aurait fait trente-six lieues en arrière parce qu'il aurait appris que les habitants de Genabum manifestaient l'intention de lui faire lever le siège d'une place qu'il venait d'emporter en trois jours, c'est une idée tout au moins peu réfléchie. Les mauvaises dispositions, bien plus l'hostilité déclarée des habitants de Genabum lui étaient assez connues avant son départ, pour que la nouvelle de leurs apprêts ne dût pas le surprendre. Qu'avait-il à en redouter si son projet était de marcher en ligne droite sur la capitale des Boïens, quand il avait tant d'avance sur eux ? Et qu'était la troupe qu'ils pouvaient mettre en campagne à comparer avec l'armée nombreuse à qui Vercingétorix avait fait passer la Loire pour écraser les alliés du peuple romain ?

Et puis il y a une dernière difficulté ; c'est que César raconte que deux jours de marche le conduisirent de Vellaunodunum à Genabum. Faites cadrer cela avec les trente-six lieues qui séparent Auxerre d'Orléans. Il n'y a rien là pourtant qui effraie le nouvel historien. Il cite une marche forcée de l'armée française au printemps de 1814 de Troyes à Fontainebleau en trois jours. Sur la foi d'un faiseur de mémoires historiques, il compte cinquante lieues pour ce trajet, où il n'y en a que trente. Et, de ce

que, pour venir au secours de Paris attaqué, Napoléon a pu, à la fin de mars, sur les routes de France perfectionnées par l'art des ingénieurs de notre temps, faire faire en trois jours ce trajet à son corps d'armée, il en conclut que César a bien pu faire franchir, en deux jours, au cœur de l'hiver, en pays ennemi, sur les mauvais chemins de la Gaule, trente-six lieues à ses légions qui venaient de terminer un siège la veille et qui allaient en commencer un autre le lendemain, et qui, bien qu'ayant laissé leurs gros bagages à Sens, n'en devaient pas moins porter avec elles leurs moyens de subsistance et leurs équipages de siège.

Aussi, tout en admirant les trésors de science et d'esprit qu'a mis M. Chardon au service de son hypothèse, il faut reconnaître qu'elle n'en est pas moins invraisemblable et, tranchons le mot, complètement inadmissible. Et, si c'était là la dernière ressource du système de Vellaunodunum à Auxerre, ce système est ainsi définitivement jugé.

Il faut donc, malgré la bonne envie que nous aurions d'avoir été battus chez nous par Jules César, que nous renoncions à cette fantaisie, et que nous nous décidions à laisser Vellaunodunum sur la route directe de Sens à Orléans. Pour fixer son emplacement précis, les savants ont beaucoup hésité. On avait d'abord indiqué successivement Château-Landon, Montargis, Chenevières, Ferrières, etc. Le trajet de la voie romaine entre Sens et Orléans n'était pas encore bien déterminé. Danville l'a fixé avec une rare sagacité, car les recherches ultérieures et surtout les découvertes de ces derniers temps ont toutes confirmé son opinion (1). A moitié chemin de cette antique voie, sur un sommet élevé, est la

(1) Carte du dépôt de la guerre. Jollois, Antiq. du Loiret. — Victor Petit, Itinéraire des voies romaines de l'Yonne.

petite ville de Beaune. Belna est le nom latin qu'elle avait dès le neuvième siècle. Belna ou Velna, ce qui est tout un, vu l'étroite affinité des deux lettres B et V, comme Besançon et Vesuntio, est visiblement le même nom que Vellauno. Vellaunodunum pouvait être la traduction latine de Belne ou Beaune-la-Montagne. C'est l'opinion de Danville et elle a un grand caractère de vraisemblance. Au pied de Beaune sont les traces retrouvées et très-apparentes de la route des Romains. A peu de distance de là, près du bourg de Sceaux, ont été découverts, dans ces derniers temps, de grands débris d'antiquités gallo-romaines. Notre savant compatriote Jollois, qui a approfondi ce sujet dans son beau livre des *Antiquités du Loiret*, croit que ce sont les restes de Vellaunodunum. Il se peut pourtant que ce soient ceux de la station d'*Aquis Segestæ* qui, sur la table Théodosienne, est à moitié chemin de Sens à Orléans, et a pris ainsi la place de Vellaunodunum, et que *Aquis Segestæ* ne fût autre chose que la vieille cité gauloise descendue dans la vallée et transformée en un établissement romain (1). Toujours est-il que, depuis les travaux de notre savant compatriote, personne n'hésite plus à

(1) M. Jollois et, après lui, M. Victor Petit, inclinent à placer *Aquis Segestæ* à Montbouy, près Châtillon-sur-Loing. Mais il faudrait alors admettre que la Carte de Peutinger, qui figure cet établissement sur l'unique route qu'elle trace de Sens à Orléans, a négligé la belle route en ligne droite passant au pied de Beaune, dont la chaussée presque indestructible se voit encore sur tout le trajet, et qu'elle n'a indiqué qu'une route en demi-cercle, plus longue d'un tiers au moins et passant par Montbouy. Cela est assez peu vraisemblable. On trouve, il est vrai, sur le terrain, quelques débris de cette voie secondaire qui faisait communiquer Monthouy tant avec Sens qu'avec Orléans ; mais ils n'ont rien de comparable pour la grandeur et la solidité, avec les restes magnifiques de la voie directe de Sens à Orléans.

placer sur le bord de cette voie, et dans cette localité, la ville qui capitula après trois jours de résistance à César, au début de sa campagne contre Vercingétorix.

Si ce n'est pas nous qui avons eu cette chance d'être pris, dépouillés et emmenés en otages par César, hâtons-nous d'ajouter que l'antiquité de notre ville ne reçoit aucune atteinte de la perte de ce singulier titre d'honneur. Nous n'avons pas besoin du témoignage des Commentaires pour constater l'existence et même l'importance d'Auxerre dès la première invasion des Romains dans les Gaules. Entre autres preuves assurées, il y en a deux bien authentiques, que rien ne peut ni détruire ni atténuer. L'une est une inscription attestant un établissement romain à Auxerre dès la 711^e année de Rome, 43 ans avant Jésus-Christ, deux ans après la mort de Jules César. Cette inscription portait les noms des consuls de cette année 711 :

Aulus Hirtius et Caius Vibius Pansa.

La pierre qui la portait, détachée sans doute de son édifice primitif, fut employée plus tard à la construction d'une des tours de notre ville où elle est restée jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Et son existence est constatée par des témoignages qui ne laissent place à aucun doute (1).

La seconde preuve est dans la direction de l'une des quatre grandes voies que, sous l'empereur Auguste, et de l'année 728 à l'an 735 de Rome, Agrippa fit construire de Lyon vers les quatre points cardinaux de la Gaule. Elle se dirigeait sur Boulogne par

(1) Dom Viole, *Histoire manuscrite*. Bibl. d'Auxerre. — Bargedé, *Martyrologe auxerrois*, *ibid.* — Lebeuf, *Histoire de la prise et Mémoires sur l'Hist. civile d'Auxerre*.

Autun, Troyes et Reims (1) et se détournait de la ligne directe pour passer par Auxerre, malgré l'angle considérable qu'elle y devait former pour gagner Troyes, comme l'attestent l'Itinéraire d'Antonin et la carte de Peutinger. C'est que, comme l'a remarqué M. Chardon (2), la grande ligne navigable qui coupe la France en deux, de l'embouchure de la Seine à celle du Rhône, se continue par la Saône sous Chalon et par l'Yonne sous Auxerre, entre lesquelles elle ne laisse qu'un intervalle de trente-cinq lieues. Auxerre, placé au sommet de la grande artère fluviale du nord, a dû, dès que les Gaulois ont commencé à se servir des rivières pour leurs transports et leurs échanges, devenir un entrepôt de navigation et de commerce; et les Romains, dès qu'ils ont voulu s'assurer la possession du pays, ne pouvaient négliger ce point important.

Nous ne poursuivrons pas aujourd'hui plus loin ces développements. Si nous devons entrer plus avant dans la discussion des origines historiques d'Auxerre, ce sera l'objet d'un autre mémoire.

A. CHALLE.

(1) Strabon, Géograph., liv. iv. — Bergier, *Hist. des grands chemins de l'Emp.*, liv. 1^{re}, ch. 29. — Danville, *Eclaircissements*, p. 333.

(2) *Hist. de la ville d'Auxerre*, introduction.

NOTICE SUR LE COLLÈGE D'AVALLON.

Suite (1).

II.

La famille des Odebert était ancienne et considérée à Avallon. On trouve en 1473 un Jacques Odebert receveur des deniers communaux. Un peu plus tard, Jean Odebert devient gouverneur du grenier à sel. Pendant tout le xvi^e siècle, les Odebert occupent les charges importantes d'échevin, de conseiller du roi, de lieutenant criminel, etc., etc., et contractent des alliances avec les meilleures familles du pays, les Filzjean, les de Clugny, les Seguenot. Vers la fin de ce même siècle, quelques-uns d'entre eux émigrèrent à Dijon et exercèrent au Parlement des fonctions qui donnèrent de l'éclat à leur famille.

Pierre Odebert, le fondateur ou pour mieux dire le restaurateur du collège d'Avallon, était né à Dijon vers l'an 1574. Son père Louis Odebert, natif d'Avallon, seigneur de Rosières et Saint-Seine-sur-Vingeanne, avait été pourvu de la charge de conseiller-clerc au Parlement de Dijon et mourut doyen des conseillers après une magistrature de cinquante-six ans.

Pierre Odebert, son fils, se distingua de bonne heure par ses talents et mérita d'être élevé, dès l'âge de vingt-huit ans, à la

(1) Voy. le Bulletin de 1852, p. 275.

dignité de premier président aux requêtes du palais. Il exerça avec gloire cet office pendant quarante-deux ans et s'en démit en 1645 pour donner ses soins au bel hôpital qu'il fit bâtir dans le faubourg d'Ouche près de Dijon et qu'il dota de quatre-vingt mille livres, de concert avec sa femme Odette Maillard (1).

Les soins du barreau n'avaient pas empêché le président de cultiver les lettres. Il composa plusieurs ouvrages et même des poésies assez correctes quoique un peu lourdes. Le livre qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il donna au public sur la fin de sa vie sous le titre d'*Académie des afflictions*. Dans ce traité de philosophie religieuse sur l'avantage des souffrances, dédié à ses enfants et à ses neveux, Pierre Odebert montre une piété profonde et un grand détachement des biens ainsi que des honneurs de la terre.

On y lit entre autres choses qu'il a *quitté volontairement l'exercice de la justice auquel il a donné la plus belle partie de sa vie dans un parlement auguste, afin de se faire justice à lui-même et employer autant de soins à se connaître qu'il en a mis à rendre la justice aux autres et à les connaître..... ce qui l'a amené à se retirer du monde et à préparer dans la retraite et dans les bonnes œuvres, le salut de son âme*. Il mourut cinq ans après l'impression de son livre, à l'âge de 87 ans, le 19 novembre 1664.

Mais ce ne furent ni ses dignités ni ses ouvrages qui attirèrent à Pierre Odebert la considération dont il jouit encore aujourd'hui dans sa province natale. S'il vit dans le souvenir de ses compatriotes, si son nom, cher aux habitants de Dijon, est populaire parmi les Avallonnais, les pieuses fondations qu'il

(1) Parlement de Bourgogne, Palliot.

fit dans ces deux villes sont la principale cause de la longue reconnaissance qui s'est attachée à sa mémoire. Le président avait conservé une affection spéciale pour la ville où reposaient ses ancêtres; aussi réserva-t-il à Avallon une large part dans ses libéralités. Le couvent des Capucins fut bâti à ses frais, la collégiale reçut plus d'une fois des marques de sa munificence, l'hôpital en ruines fut doté d'une somme de trente mille livres destinée à sa reconstruction; et le collège, qui languissait depuis quelques années, lui dut sa prospérité pendant deux siècles.

Ayant appris la situation déplorable où cet établissement se trouvait réduit, Pierre Odebert encouragea les habitants d'Avallon à en prévenir la chute par toute sorte de sacrifices; et pour donner plus d'efficacité à ses conseils, il leur écrivit qu'il voulait faire donation à la ville des biens et des rentes qu'il possédait aux environs d'Avallon, à condition que ces biens et ces rentes seraient affectés à perpétuité à l'entretien du collège. Cette proposition fut accueillie avec la plus vive reconnaissance et le président se hâta d'exécuter ses généreuses intentions.

Dans cette donation faite à Dijon le 40 janvier 1650, le président expose d'abord avec une noble simplicité les motifs de sa libéralité :

« AU NOM DE DIEU, AMEN. Comme ainsi soit que Pierre Odebert
» conseiller du roi en ses conseils, président aux requêtes du
» parlement de Bourgogne, considérant que messieurs ses
» prédécesseurs ont pris leur naissance dans la ville d'Avallon
» où leurs cendres reposent en l'église collégiale de Notre-Dame
» de Saint-Lazare, dans le monument de la famille des Odebert,
» proche l'autel où pose l'image de Notre-Dame de la Pitié (1) :

(1) Ce monument a disparu depuis la révolution.

» que pëndant leur vie, Dieu leur a fait la grâce d'aimer les
» bonnes-lettres et de parvenir par leur piété, vertu et doctrine
» aux plus honorables charges de là justice, en cette province :
» Et désirant aussi le dit sieur président laisser de sa part à
» ladite ville quelque témoignage de gratitude et de bonne
» volonté qui, regardant singulièrement l'honneur et la gloire
» de Dieu, profitent aux âmes de ses dits sieurs prédécesseurs
» par le mérite de bonnes prières, et servent à la postérité
» de moyens pour instruire la jeunesse à la piété, bonnes mœurs
» et lettres humaines :

« Pour cette considération et pour l'exécution de ces des-
» seins, il est que, ce jourd'hui dix janvier seize cent cinquante,
» par devant..... a été fait, convenu et traité ce que s'ensuit.....»

La donation du président comprend : 1^o un moulin situé à
Cousin-le-Pont et appelé le moulin de Saint-Martin ; 2^o divers
dômaines situés à Menades, à Genouilly, à Etaules et à Pansy ;
3^o trois mille huit cents livres dont la rente est de deux cent
trente-cinq livres. Jusqu'à son décès, le président se réserve
sur ces biens une pension annuelle de cinq cents livres.

« Moyennant quoi les sieurs échevins, syndics et leurs succes-
» seurs aux dites charges seront tenus et obligés de faire
» célébrer une messe à perpétuité chacune semaine en commé-
» moration des trépassés au jour de lundi, au dit autel de Notre-
» Dame de la Pitié, et encore un service solennel des trépassés
» par an, à pareil jour de l'obit du sieur président.....

» Veut et entend aussi le sieur président qu'il soit pris sur
» ces revenus la somme de cent livres par an, pour être employée
» au soulagement et nourriture des pauvres de l'hôpital de la
» ville ; et le surplus desdits revenus sera employé et donné
» au collège, pour servir d'augmentation au revenu d'iceluy et
» à accroître le nombre des régents, afin que la jeunesse tant

» de la ville que des lieux circonvoisins puisse être enseignée
» et instruite aux bonnes lettres; sans qu'iceux revenus puissent
» être employés à autres usages ni divertis pour quelque cause
» que ce soit. »

En finissant, le président témoigne le désir qu'on apporte le plus grand soin au choix du principal et des régents et attendu que tout abus sous ce rapport porte un grand préjudice au bien public et aux écoliers, il veut que lorsqu'il s'agira d'établir des maîtres, « les échevins et syndics jettent particulièrement la » vue sur ceux ayant étudié aux écoles de théologie fondées » par le dit sieur président en la maison des RR. PP. Jésuites » en la ville de Dijon où la science et solide piété s'apprennent ; » les plus capables néanmoins soit des dites écoles ou autres » lieux étant toujours préférables et les originaires d'Avallon à » tous autres, en cas d'égalité de mérite. »

Le président ne connaissait que par ouï-dire l'état du collège, quand il fit cette donation. Il vint à Avallon vers la fin de cette année ou au commencement de la suivante et se convainquit par lui-même que ses dons seraient insuffisants pour rendre la prospérité au collège. En conséquence, le 28 juin 1651, il fit une nouvelle donation, dans laquelle après avoir confirmé ses premières libéralités, il renonça à la pension annuelle de cinq cents livres. Il laissa en outre quatre mille livres pour acheter des biens fonds au collège et s'obligea à fournir quatre mille autres livres dans la fin de rebâtir cet établissement et d'y construire une chapelle. Les conditions furent les mêmes que dans la donation précédente, si ce n'est que P. Odebert se réserva de nommer jusqu'à sa mort le principal et les régents et exigea qu'il fût célébré tous les jours une messe à laquelle devaient assister les maîtres et les élèves.

Ce nouveau bienfait fut reçu avec enthousiasme. En témoi-

gnage de leur reconnaissance, les Avallonnais députèrent deux des échevins, Pirot et Colas, pour offrir au président, au nom de la ville, des remerciements solennels et le titre de restaurateur et de fondateur du collège d'Avallon. Ils ne s'en tinrent pas là. Par délibération publique, la ville s'engagea dans l'acte d'acceptation à *faire poser dans la chapelle du collège un marbre sur lequel seraient gravés les dons et les bienfaits du seigneur Odebert avec ses armes (1)*; en outre à *placer la figure ou effigie de leur bienfaiteur dans une niche sur la principale porte du collège et au-dessous de cette effigie ces mots en lettres d'or: CE COLLÈGE A ÉTÉ FONDÉ PAR MESSIRE PIERRE ODEBERT, CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, PRÉSIDENT DES REQUÊTES AU PARLEMENT DE BOURGOGNE, avec le millésime. Et afin que la mémoire de ses bienfaits soit conservée à la postérité, le principal du collège ou l'un des régents sera obligé d'en faire mention tous les ans au discours qu'il prononcera pour l'ouverture des classes.* Ces résolutions adoptées en l'assemblée générale des habitants d'Avallon, le 2 juillet 1651, sont signées par Pierre Filzjean, doyen du Chapitre, Pierre de Clugny, lieutenant civil, Pirot et Colas, conseillers au bailliage, Amanjard, Vallon, Bellot, Borot, échevins, syndic et greffier (2).

(1) Voir cette inscription à la fin de la notice.

(2) Le buste du président, exécuté à Dijon moyennant cinq cents livres, par le sculpteur Tassin, avait été placé, selon les intentions de la ville, sur la grande porte du collège. Il en fut enlevé à l'occasion de la reconstruction de cette porte en 1769. Les mutilations que le temps et peut-être les outrages des écoliers lui ont fait subir, ne permettent pas d'exposer aux regards du public une pierre où l'on ne distingue plus aucun des traits de l'original. Le marbre sur lequel était gravée l'inscription destinée à rappeler les bienfaits de Pierre Odebert existe aussi, mais brisé en plusieurs morceaux. Quant aux fondations pieuses, elles

Les dons et les promesses du président ayant relevé la confiance des habitants, ils s'occupèrent immédiatement de restaurer le collège. Il fut même décidé qu'on ferait toute sorte d'efforts pour augmenter les fonds destinés à cet usage et qu'en conséquence *deux des échevins avec quelques officiers du bailliage et quelques notables habitants s'achemineraient par la ville pour faire une quête volontaire, et où elle ne réussirait, on en ferait un impôt des deniers nécessaires.* La restauration projetée s'accomplit assez rapidement. Dès l'année 1664, les constructions furent terminées et la chapelle dédiée sous le vocable de Notre-Dame de la Pitié. Le principal et les régents nommés par P. Odebert en vertu des réserves contenues dans le second acte de donation purent prendre possession du collège, et le jour que les classes s'ouvrirent dans le nouvel établissement fut un jour de fête pour toute la ville.

Mais les Avallonnais rassurés sur l'existence matérielle de leur collège, éprouvèrent le désir et sentirent bientôt la nécessité d'en confier la direction à quelques-unes de ces nombreuses congrégations qui, au 17^e siècle, se vouaient à l'éducation de la jeunesse. C'est ce que nous apprend un rapport de Georges de Clugny, dressé en 1667 par les ordres de l'intendant de Bourgogne. On y voit que « vers l'année 1664, les échevins, les » officiers du bailliage et les principaux habitants de la ville » lassés des désordres qui s'étaient glissés dans le collège par » la négligence et le peu de soin des deux ou trois derniers

ont été abolies depuis que la révolution a confisqué tous les biens du collège. Nous croyons qu'une souscription destinée à restaurer le buste du président et à replacer dans la chapelle l'ancienne inscription serait un acte de justice et de reconnaissance auquel tous les Avallonnais s'empresseraient de s'associer.

» recteurs, et considérant qu'ils tomberoient toujours dans les
» mêmes inconvénients tant qu'ils y entretiendroient des per-
» sonnes séculières qui n'ont pour but que leur intérêt particulier
» et au lieu de tenir la jeunesse dans une discipline exacte
» s'en relachoient eux-mêmes et donnoient mauvais exemple,
» résolurent d'appeler dans leur collège les RR. PP. de la Doc-
» trine chrétienne » et qu'à cet effet les échevins fondés de
pouvoir par les Révérends du chapitre et les Notables de la
commune passèrent avec le procureur général de la congréga-
tion de la Doctrine, un contrat en vertu duquel la ville se dessai-
sissait de ses droits sur le collège (1).

Le contrat de la ville avec les Pères de la Doctrine est daté
du 2 septembre 1664. Cet acte donne aux doctrinaires la jouis-
sance : 1° du collège et de tous les bâtiments qui en dépendent,
2° des revenus provenant des biens et rentes laissés par P. Ode-
bert, à condition de remplir la plupart des charges imposées
aux donataires, 3° de la prébende préceptoriale et des revenus
de la Maladière et dépendances. « Moyennant quoi, est-il dit
» dans la donation, les RR. PP. seront tenus d'enseigner au
» collège les bonnes lettres, piété et doctrine chrétienne à
» tous les écoliers étudiants auxdites classes, tant originaires
» de la ville qu'étrangers forains, depuis la sixième jusqu'à la
» philosophie inclusivement, à commencer de la Saint-Luc pro-
» chain. Et à cet effet fourniront la première année quatre régents
» de capacité requise, sçavoir: un pour la cinquième et la sixième,
» un autre pour la quatrième et la troisième, un autre pour l'hu-
» manité et la rhétorique, le quatrième pour la philosophie. Et
» deux ans après leur établissement, ils fourniront encore un

(1) Archives de la ville. Rapport de G. de Clugny.

» cinquième régent pour remplir l'ordre des classes ci-dessus
» où on le jugera le plus nécessaire. Et trois ans après qui feront
» cinq ans après leur établissement, ils fourniront encore un
» sixième régent pour remplir lesdites classes. Et comme les
» RR. PP. ont fait voir qu'ils ne pourroient fournir un lecteur
» et écrivain, comme il avait été projeté, attendu qu'il n'y
» a logement audit collège et que cela est contre l'ordre établi
» en tous les collèges de France, la ville s'est obligée à l'avenir de
» se pourvoir d'un lecteur et écrivain qui enseignera hors ledit
» collège (4). »

Selon les conventions faites avec la ville, les doctrinaires ouvrirent les classes le lendemain de la fête de Saint-Luc 1664, Mais pendant l'intervalle qui s'était écoulé depuis la conclusion du contrat, l'évêque d'Autun, sans l'autorisation duquel ils ne pouvaient enseigner dans le diocèse, était mort. L'archevêque de Lyon chargé de l'administration du siège vacant refusa formellement aux députés des doctrinaires et des Avallonnais d'approuver l'établissement commencé, en sorte que les Pères envoyés à Avallon furent contraints de se retirer. Cependant ils consentirent à laisser au collège un certain frère Etienne que les habitants demandaient avec instance comme une garantie du retour des Pères. Mais peu de temps après, ce frère Etienne tomba malade et s'en alla à son tour: ce qui força de rappeler des maîtres séculiers. Néanmoins, dès que le siège d'Autun fut

(4) Au bas de la minute de ce contrat, on lit : Je soussigné, prêtre, vicaire perpétuel des églises Saint-Lazare et Saint-Julien d'Avallon, déclare en ladite qualité et en tant que besoin seroit, consentir l'établissement audit Avallon des RR. PP. de la Doctrine chrétienne. En foi de quoi j'ai signé le 30 octobre 1667.

PRÉJAN.

pourvu, les habitants firent de nouvelles démarches auprès des doctrinaires qui obtinrent enfin l'autorisation de s'établir à Avallon, et consentirent à rentrer en accommodement. Il fut convenu qu'on s'en tiendrait aux dispositions de l'acte passé en 1664, et le lendemain de la Saint-Luc 1666, les Pères de la Doctrine, installés solennellement dans le collège, commencèrent les cours.

Leur début fit concevoir de grandes espérances. Bien qu'il n'y eût pas un seul boursier ni un seul pensionnaire au collège dont les bâtiments étaient mal préparés pour le logement des internes (1), et que selon les clauses du contrat, on n'eût encore ouvert ni la classe de rhétorique ni celle de philosophie : malgré même la proscription des classes élémentaires toujours si fréquentées, on put compter dès le mois de décembre de la seconde année des doctrinaires, cent-vingt élèves aux cours du collège, savoir : soixante enfants pour la sixième et la cinquième, et autant pour les trois classes supérieures.

C'était l'occasion de jeter les fondements d'un brillant établissement. Les doctrinaires pressaient la ville de s'imposer de nouveaux sacrifices pour assurer le succès que promettait un si beau début. Ils demandaient qu'on agrandît le collège et qu'on mît à leur disposition de plus abondantes ressources. Avallon ne voulut pas ou ne put pas écouter leurs instances. Les esprits timides s'alarmèrent, les partisans de l'ancien régime laissèrent entendre des murmures, et force fut aux doctrinaires de s'en tenir aux clauses étroites de leur établissement. Bientôt même ils se virent enlever une partie de leurs revenus par la perte de la Maladière, dont les chevaliers de Saint-Lazare se mirent en possession pendant plusieurs années. Ils obtinrent, il est vrai,

(1) Archives d'Avallon Rapport de G. de Clugny.

une indemnité; mais ce fut à grand'peine et par des moyens qui refroidirent le zèle des habitants en leur faveur. Ajoutons que l'esprit étroit de certains administrateurs clercs ou laïcs suscitait aux directeurs du collège mille petites tracasseries contre lesquelles il fallait sans cesse se défendre. S'ils sortaient quelque peu du cercle de leurs attributions, le Chapitre portait plainte à l'évêque ou au parlement; s'ils jugeaient à propos de réformer quelques anciens usages, bien moins que cela, de chasser un jeune homme aux mœurs équivoques, des gens du conseil de la ville s'immisçaient dans ces questions de discipline intérieure et, sans y penser, causaient de nouveaux ennuis à des maîtres qui cependant jouissaient de toute leur confiance. Ces causes et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer arrêtaient les progrès d'un établissement qui, contre nature d'une multitude de bourgs trop éloignés des grandes villes, serait devenu florissant et aurait été une source de gloire et de prospérité pour Avallon.

Néanmoins, par suite de l'organisation complète des classes, le collège d'Avallon fut désormais compté parmi les six grands collèges de la Bourgogne (1) et à ce titre obtint, en 1688, une gratification de trois cents livres que les Etats de la province votaient chaque triennalité pour distribuer des prix à l'un de ces collèges, *selon le tour de la roue*.

III.

Entrés en possession du collège d'Avallon, le 19 octobre 1666, les doctrinaires y enseignèrent jusqu'à l'abolition de leur congrégation, le 18 août 1792. Le P. Lefrançois, homme modeste et savant, fut le premier recteur à Avallon. Parmi ceux qui rési-

(1) Dijon, Chalon, Autun, Auxerre, Beaune, Avallon.

dèrent plus ou moins longtemps dans cette ville, on peut citer le P. de Convenance, professeur de rhétorique, puis visiteur et provincial de l'Ordre; le P. de Saint-Genis, qui se distingua malheureusement dans les affaires du jansénisme et parvint aussi aux premières dignités dans sa congrégation; le P. Ytasse, renommé par son talent dans la poésie latine, mort en 1744 et enterré dans la chapelle du collège; le P. Barbe, anglais d'origine, qui a composé des fables fort estimées et est mort victime des massacres de 1792; le P. Préjan, député de la province de Paris au Chapitre général de 1743, exilé pour ses opinions jansénistes dans la maison de Noyers en Bourgogne; le Frère Royer-Collard, l'un des membres les plus distingués de l'opposition libérale sous la Restauration (1); le P. Tardif, l'un des derniers maîtres du collège, auteur d'un dictionnaire sur les homonymes français et anglais.

La méthode d'enseignement des PP. doctrinaires était celle qu'ils avaient adoptée pour tous leurs collèges. Pendant les cours de grammaire, on insistait fortement sur les principes de la langue latine et de la langue grecque; on exerçait les enfants à l'application de ces principes par des explications et des compositions. Depuis la cinquième jusqu'en quatrième, à Pâques, les élèves apprenaient la *méthode curieuse*, et depuis cette époque jusqu'à la fin de la troisième, le *manuel des grammairiens*. Dans cette dernière classe, ils s'occupaient particulièrement de ce qu'il y a de plus relevé dans la grammaire, s'exerçaient à la traduction des auteurs latins et grecs et se livraient à la versification latine. La seconde ou classe d'humanités était consacrée à l'histoire et

(1) Je cite ce nom sur la foi du Dictionnaire des Ordres religieux. Édition Migne. La vérité de cette assertion est loin de nous être démontrée.

à la géographie, à la poésie et à la littérature. En rhétorique, on étudiait les orateurs et les règles de la composition. Deux années de philosophie employées à apprendre la logique, la morale et la métaphysique, les éléments des mathématiques et un peu de physique couronnaient l'enseignement scolaire.

Ce plan d'études est grand dans sa simplicité. On se proposait de développer par l'étude des règles du bon goût puisées aux sources les plus pures, ces facultés dont l'influence est si grande sur les destinées de l'homme : l'imagination, la mémoire, le jugement. Comme ces peuples qui croyaient rendre plus robustes les corps en ne donnant à leurs enfants que du sel et du cresson, nos ancêtres jugeaient que la nourriture simple et solide d'un enseignement purement libéral est plus propre à fortifier les âmes. Et parce qu'il y a dans cet enseignement de quoi absorber toutes les forces, toutes les heures du jeune âge, ils se gardaient bien de mettre à la portée de l'adolescent toutes ces friandises qu'on appelle langues vivantes, botanique, géologie, etc., etc. ; à plus forte raison n'auraient-ils jamais consenti à transformer ces sanctuaires où s'apprend l'art de bien penser et de bien dire, en ateliers de peinture ou en écoles de commerce. Le 19^e siècle comprend l'éducation d'une toute autre manière que les siècles qui l'ont précédé. Est-ce progrès ou décadence ?

Les auteurs adoptés dans les classes étaient à peu près les mêmes qu'on suit encore de nos jours. Nous voyons par le rapport de Clugny que les auteurs chrétiens marchaient de front avec les auteurs payens. Le P. Lefrançois recommandait qu'on expliquât en commençant les épîtres de saint Jérôme et de Sidoine Apollinaire, puis plus tard, les morceaux les plus éloquents des pères grecs et latins, les discours de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostôme, etc.

Il existait pour la discipline intérieure et extérieure du collège

d'Avallon, de vieux règlements que les doctrinaires crurent devoir retoucher en 1739. Tout ce qui parut inutile ou suranné fut élagué ; mais en s'efforçant de ramener la discipline au système général suivi dans leur congrégation, les doctrinaires montrèrent un grand respect pour les usages que l'expérience avait consacrés, ainsi que pour les vieilles traditions avallonnaises. Peut-être, par les extraits du règlement que nous allons donner, trouvera-t-on que notre collège, en passant sous le régime de l'Université, n'a pas subi des changements bien importants dans sa discipline. On remarquera toutefois que nos pères prenaient un plus large souci des enseignements et des devoirs religieux dont les règlements actuels laissent toute la responsabilité à la famille ou au pensionnat.

Discipline. La rentrée des classes est fixée à la fête de saint Luc (1), et si cette fête tombe l'un des trois derniers jours de la semaine, au lundi suivant. Les exercices commencent par une messe solennelle du Saint-Esprit, laquelle est suivie d'un discours pour l'ouverture des classes. Les heures d'entrée et de sortie varient selon les saisons, les fêtes et les cours. Le matin on se rend au collège à sept heures et demie au plus tôt et le soir à trois heures au plus tard. Les classes durent toujours deux heures au moins : la classe du matin est suivie de la sainte messe, qui se dit à dix heures et à laquelle les collégiens assistent avec les régents.

Jusqu'à Pâques il n'y a qu'un demi-congé, le jeudi soir ; les philosophes ont seuls le privilège du congé entier. Il y a de temps en temps des congés de faveur : tels sont les congés ac-

(1) N'était-ce pas beaucoup plus rationnel qu'une rentrée au premier mardi d'octobre, c'est-à-dire précisément au moment des vendanges, de malais dans notre pays.

cordés le jour d'un exercice public par les philosophes ; le jour de saint Nicolas ; le 28 mai, fête de saint Germain de Paris, patron du collège ; le premier mardi de mai, sur la demande de messieurs les chevaliers de l'Arquebuse ; le mardi qui suit la fête du recteur ou la visite du provincial ; de temps en temps quand les élèves ont procuré par leur travail une grande satisfaction aux maîtres. Les vacances de Pâques ne sont concédées qu'aux philosophes et durent depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au jour de Quasimodo. Les grandes vacances sont fixées ainsi qu'il suit : pour les philosophes de seconde année, à la fête de Sainte-Madeleine, 22 juillet ; pour les philosophes de première année, à l'avant-veille de l'Assomption ; pour les rhétoriciens et les humanistes, au 23 août, le soir, après que le professeur leur a adressé une exhortation sérieuse sur le bon emploi des vacances (cette exhortation est également prescrite à tous les maîtres dans leurs classes respectives) ; pour les élèves de troisième et de quatrième, au 1^{er} septembre ; enfin pour les élèves de cinquième et de sixième, au 7 septembre. Dans ces quatre dernières classes, un examen de huit jours précède le départ des enfants.

A l'époque où le règlement fut retouché, la classe préparatoire qui répond à ce que nous appelons septième et huitième n'était point annexée au collège. Le grammairien chargé d'apprendre à lire et à écrire aux enfants de la ville, donnait aussi les premières leçons de latin. En 1766, les doctrinaires s'engagèrent à fournir ce maître. Ils concentraient ainsi entre leurs mains l'éducation de tous les âges et de toutes les conditions, et préparaient par là d'excellentes recrues au collège (1).

(1) On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de revenir à ce système, en annexant au collège l'école primaire entretenue aux frais de la ville.

Maitres. Le recteur a la haute inspection sur tout le collège. Près de lui, le préfet des études veille spécialement sur ce qui se rapporte à l'enseignement et à la discipline, il dirige les jeunes professeurs et les forme à la méthode d'enseignement adoptée dans la congrégation. Il revoit les compositions qu'ils ont corrigées, détermine les devoirs et les auteurs qu'ils doivent expliquer aux élèves, leur sert de guide et de père dans les pénibles obligations du professorat, les reprend même s'il le faut, mais toujours avec prudence et charité. En outre, le préfet des études inspecte les classes au moins deux fois par an; il juge des progrès des élèves et leur assigne un rang selon le mérite d'une composition qu'il fait dicter par les régents et qu'il corrige lui-même. C'est encore lui qui autorise les jeunes gens qui se présentent à suivre telle ou telle classe; c'est lui qui exclut les mauvais sujets et les paresseux.

Quant aux professeurs, le règlement les oblige à se bien pénétrer de cette pensée, que leur devoir est de faire fleurir la piété plus encore que la science au collège, et que s'ils ne doivent rien négliger pour favoriser le progrès intellectuel de l'enfance, ils sont obligés plus strictement encore à corriger ses mœurs et à encourager ses bonnes inclinations. En conséquence, ils auront grand soin de réprimer le mensonge si familier aux écoliers, l'insolence, la légèreté dans le lieu saint, le bavardage, les disputes et les batailles; ils les obligeront à assister aux offices ainsi qu'aux catéchismes du dimanche: les philosophes eux-mêmes ne peuvent être dispensés que par le recteur, de l'assistance à ces catéchismes.

Les professeurs ouvriront leur classe par la récitation du *Veni sancte Spiritus* et la termineront par la prière *Actiones nostras*, laquelle sera remplacée le samedi soir par les litanies de la Sainte-Vierge. De plus, chaque fois que l'heure sonne, le premier

de la classe (*imperator*) récitera à haute voix et avec piété l'*Ave Maria*. Les exercices commencent par la récitation d'une courte leçon de catéchisme ou d'Écriture sainte, puis des auteurs de la classe, pendant une demi-heure. Le professeur emploie la seconde demi-heure à expliquer un auteur, la troisième et la quatrième à corriger les devoirs et à en prescrire de nouveaux. Le reste du temps (les classes duraient ordinairement deux heures et demie) est consacré à de nouvelles explications pendant lesquelles les élèves sont interrogés ou demandent au maître des éclaircissements. On doit donner, autant que possible, des sujets religieux ou moraux pour matière de thèmes.

Si le maître est obligé de punir, qu'il punisse avec discrétion; qu'il n'inflige aucune de ces peines que nos mœurs repoussent: qu'il n'use ni du poing, ni du pied, ni du bâton, ni du fouet, si ce n'est pour les plus petits enfants.

Chaque samedi, le régent fera pendant la dernière demi-heure de la classe du soir, l'explication du catéchisme dans les classes inférieures: les professeurs de seconde et de rhétorique expliqueront l'évangile du dimanche suivant.

D'autres règlements qui ne concernaient pas immédiatement les rapports des maîtres avec les élèves, tendaient également au bon ordre et à l'honneur de l'enseignement. Ainsi, on devait ne point accepter à dîner en ville, refuser tout présent des élèves, obtenir la permission du préfet des études pour faire imprimer ou pour lire en public soit un discours, soit une pièce de vers, soit une thèse de philosophie, parler souvent latin dans l'intérieur de la maison avec ses confrères et même avec les élèves, rendre compte à table et en présence des anciens de l'objet de ses études.

Elèves. Le règlement recommande avant tout la piété envers

Dieu, puis le respect pour les maîtres, l'attention en classe, le travail à l'étude, les bonnes manières et la charité entre élèves. Les blasphémateurs, les menteurs d'habitude, ceux qui tiennent de vilains propos ou fréquentent de mauvaises sociétés, sont menacés des plus fortes punitions et s'ils ne se corrigent, de l'exclusion, fussent-ils en philosophie (4). Il y a obligation de se confesser au moins tous les mois, d'assister chaque jour à la messe du collège, d'entrer dans une confrérie de la Sainte-Vierge, de venir les dimanches aux vêpres qui se disent dans la chapelle et qui sont suivies d'une instruction spéciale pour les collégiens. J'omets les autres détails.

Il est difficile en relisant ces règlements si sages de ne pas aimer ces hommes dévoués dont la vie toute entière appartenait à leurs élèves, et qui ne séparaient jamais les leçons du maître chrétien des enseignements du professeur. Sans négliger l'instruction de l'esprit, ils mettaient une sollicitude spéciale à l'éducation du cœur : pour former des citoyens utiles à la patrie, ils étaient convaincus que le moyen le plus assuré est de faire des chrétiens solides. Le professeur moderne est peut-être plus savant. Il excelle à développer rapidement l'intelligence des jeunes gens ; mais l'éducation du cœur, l'éducation religieuse surtout languit entre ses mains, parce que lui-même ne s'est pas assez pénétré de foi, ou que, élevé au milieu d'une génération sceptique, il doute trop souvent de la sainteté et de la grandeur de la mission que lui a déparée la Providence.

Afin de prévenir le relâchement, les statuts des doctrinaires

(4) Dans un registre du collège qui contient le nom des élèves depuis 1712 jusqu'en 1780, on trouve assez souvent accolée à un nom la note *scriptor abili*, *scriptor exactus est*, ou telle autre de même famille.

exigeaient qu'un des Pères fût député chaque année pour faire la visite des collèges. Ce visiteur rappelait à l'observation des règles, quand on s'en était écarté, provoquait les réformes, encourageait les bonnes méthodes et sévissait quelquefois rigoureusement contre la négligence ou le désordre. Plus d'une fois à Avallon, il accueillit les plaintes des échevins contre les Pères du collège, mais plus d'une fois aussi il eut à les défendre contre d'injustes prétentions. En 1742, une lutte assez vive s'éleva entre les doctrinaires et les administrateurs de la ville, au sujet d'un droit d'inspection que ceux-ci avaient voulu exercer dans les classes. Le P. Provencal qui, par faiblesse, ne s'était point opposé aux exigences de *Messieurs de la ville* et avait toléré les visites qu'ils venaient faire au collège, fut sévèrement blâmé par ses supérieurs. M. Champion, maire perpétuel, reçut de son côté une lettre polie mais ferme, dans laquelle le P. de Convenance, ancien régent à Avallon et pour lors provincial de la congrégation, lui représentait les inconvénients et l'illégalité de ces visites opérées dans les classes par les députés de l'Hôtel-de-Ville. « La condition de ceux qui sont chargés d'instruire la jeunesse, disait-il, n'est-elle pas déjà assez dure et assez difficile par elle-même, sans qu'on aggrave ce joug par une dépense inconnue jusqu'ici et qui n'a lieu dans aucun des collèges de notre congrégation. La place où je suis demande que je sois attentif à conserver les droits et la liberté du collège et que j'en écarte certains assujettissements propres uniquement à dégoûter les régents et à leur donner de l'éloignement pour votre ville en particulier. Je vous supplie donc, Monsieur, de trouver bon que nous prenions des précautions pour affranchir notre maison d'Avallon d'un joug qui feroit injure aux supérieurs provinciaux en rendant leurs visites inutiles ou du moins en les faisant regarder comme insuffisantes. »

Il paraît que ces visites avaient été sollicitées par quelques particuliers mécontents des Pères. Le maire, dans l'intention de pacifier les esprits, avait autorisé cette mesure sans réfléchir à ce qu'elle avait de blessant pour le corps entier des doctrinaires. En effet, n'eût-il pas suffi d'écrire au provincial? Était-il sage de mettre toute une ville dans la confiance de ces démêlés qui affaiblissent l'autorité des maîtres et compromettent souvent la dignité des magistrats (4)? M. Champion sentit son imprudence, et les visites de l'Hôtel-de-Ville ne se renouvelèrent plus.

L'émulation soigneusement entretenue par des exercices publics et des récompenses de tout genre, était un des principaux moyens employés au collège d'Avallon, pour obtenir des élèves un travail sérieux. De bonne heure, les doctrinaires introduisirent la coutume de décerner des prix vers la fin de l'année. Le temps ne fit qu'accroître cette solennité qui devint bientôt une des préoccupations de l'administration communale. Il y eut

(4) C'est ce qui arriva d'une façon peu agréable pour deux échevins, je ne sais à quelle époque. Des élèves avaient fait quelque scandale, puis s'étaient mutinés contre leur professeur. Le maire, informé du fait par la rumeur publique, s'imagina qu'il y avait lieu à une imposante manifestation au cœur même du collège. Il se présente donc accompagné de deux dignitaires de l'Hôtel-de-Ville, pénètre dans la classe de rhétorique, et là, échauffé sans doute par le souvenir de ses anciennes palmes oratoires, commence une philippique aussi véhémement que peu attendue. La harangue était belle ; mais un rhétoricien, *né maître*, aiguillait pendant ce temps-là une épigramme qui, passée discrètement de voisin à voisin, perçait à jour l'écharpe municipale.

Des écoliers malins jadis ont fait paraître
Un âne dans leur classe à la place du maître :
Le maire d'Avallon plus espiègle qu'eux,
Au lieu d'un dans la nôtre en a fait entrer deux.

même des règlements exprès sur cette fête publique. Deux ou trois mois d'avance, une commission était appelée pour délibérer sur les livres à acheter ; puis la liste était soumise aux observations du recteur du collège, lequel demeurait chargé de faire venir les ouvrages désignés. Quand le temps des compositions de prix était arrivé, le préfet des études était invité à remettre trois sujets de composition sur une même faculté dans chaque classe, au corps de ville qui choisissait un des sujets donnés, le scellait du sceau public et le déposait aux archives. Au jour fixé pour la composition, un des magistrats venait chercher la pièce déposée, puis allait dans une des classes dicter lui-même le devoir, en surveillait l'exécution et recueillait les copies de tous les élèves. Ces copies, bien et dûment scellées sous les yeux du régent et de la classe, étaient présentées plus tard à l'examen du corps municipal qui procédait solennellement à la correction des devoirs, en présence du préfet des études et du régent : ces derniers, toutefois, étaient condamnés à un rigoureux silence. S'il se présentait une difficulté, ou en cas de partage, le préfet, mais non le régent, était consulté, ou bien on convoquait quelque lettré de la cité. Après un examen approfondi des meilleurs devoirs, les copies basses étaient livrées aux flammes ; les archives recélaient de nouveau la fleur de la science avallonnaise, et c'était seulement quelques heures avant la distribution des prix qu'on rompait, à l'hôtel-de-ville, le sceau mystérieux qui avait jusqu'alors dérobé à tous les regards le nom des vainqueurs.

Ces soins peuvent nous paraître minutieux. Mais ils étaient éminemment propres à stimuler l'ardeur des jeunes gens, qui voyaient dans toutes ces précautions une preuve de l'importance qu'on attachait à leur travail. Je ne parle pas des garanties d'im-

partialité que présentait un jury ainsi composé et qu'il est toujours utile d'offrir à l'esprit défiant des vaincus, à plus forte raison, si des établissements rivaux sont appelés à concourir ensemble. Mais qui s'aviserait de convoquer aujourd'hui les conseils municipaux pour demander un avis sur la traduction plus ou moins exacte d'une pensée de Tacite ou de Pindare ?

Les prix se distribuaient tantôt dans la cour du collège, tantôt à la halle. L'hôtel-de-ville fut inauguré par cette solennité, en 1774. La cérémonie s'ouvrait par un exercice littéraire ou par un petit drame que jouaient les élèves : en 1773, la représentation de Mahomet *expurgé* attira de tous les environs un immense concours. On lisait ensuite un discours latin ou français sur un sujet tantôt héroïque, tantôt badin ; un poète succédait à l'orateur et savait faire vibrer quelque fibre patriotique, en célébrant une victoire remportée par les Français, la naissance d'un prince ardemment désiré, ou tout simplement le vin d'Avallon. Après les applaudissements d'usage, on invitait les lauréats à venir recevoir leurs prix au moyen de la vieille formule : *Premium..... consecutus est N. Accedat*. Dans les listes manuscrites déposées aux archives, on voit figurer avec éclat des noms connus honorablement à Avallon : les Delabrosse, les Arthault, les Morizot, les Bouesnel, les Chenal, les Chausson, les Poulin, les Ruffier, les Compagnot d'Epoisses, les Laureau, etc., etc. Le nom de celui qui avait le plus approché du prix était aussi proclamé en ces termes : *Ad premium .. accessit N. Accedat*. On donnait aux deux vainqueurs une couronne de laurier avec une attestation munie du sceau public ; mais le premier recevait de plus un prix qui consistait en un certain nombre de volumes portant les armes de la ville.

Pour donner plus de relief à cette solennité, on imagina, en 1746, de convoquer le tambour et le haut-bois de la ville,

usage qu'on a constamment observé depuis, avec quelques modifications dans l'orchestre.

Après la fête des imberbes venait celle des notables. Sur la somme destinée aux prix et approuvée par l'intendant de Bourgogne, Messieurs de la ville réservaient de temps immémorial le menu d'un grand dîner donné le soir, à l'hôtel-de-ville, en l'honneur des triomphateurs de la journée. Bien que ce dîner fût assez modeste, puisqu'il ne dépassait guère le chiffre de cent francs, l'autorité supérieure jugea à propos d'en dégrever les contribuables, et le supprima en 1781.

Tel était l'état du collège d'Avallon, quand la révolution de 1792 arriva. Un décret de la Convention frappa d'un coup mortel la congrégation des doctrinaires, qui furent obligés de se disperser (1), tandis qu'un autre décret ordonnait la vente des biens du collège, sous prétexte que l'Etat se chargerait désormais de donner l'instruction gratuite à tous les jeunes Français (2). Les frais que la ville a été obligée de s'imposer et qu'elle s'impose encore chaque année, pour soutenir ses écoles et son collège, lui apprennent ce que valent les promesses d'une révolution.

IV.

Je terminerai cette Notice sur le collège d'Avallon, par un état des biens qui lui ont été enlevés.

Le premier revenu affecté à cet établissement paraît avoir été la prébende préceptoriale du chapitre de Notre-Dame et Saint-Lazare. Cette prébende donnant un revenu fort variable, la ville

(1) Les derniers doctrinaires furent le P. Boyer, recteur, le P. Corniquet, procureur, Fousard, Elle, Carré, Vincent, professeurs.

(2) Voir la note B à la fin.

transigea avec le Chapitre, moyennant une rente annuelle de 240 livres, franche de toute espèce de charges. Les doctrinaires attaquèrent cette transaction et, après de longs débats, obtinrent gain de cause, ce qui força le Chapitre à les mettre en jouissance de tous les biens et de tous les revenus d'une prébende, comme les autres chanoines résidents. Cette prébende, déduction faite des charges, représentait un revenu d'environ 500 livres à la fin du xviii^e siècle.

Les dons en biens-fonds du président Odebert sont détaillés dans l'inventaire qu'on dressa lorsque les doctrinaires prirent possession du collège. C'étaient :

1° Un moulin à eau, appelé le moulin de Saint-Martin, situé sur la rivière de Cousin-le-Pont, rendant par an 90 bichets de blé : le bichet évalué 35 sols.

2° Une métairie à Menades, comprenant 1° dix-sept journaux de terres labourables, à raison de 44 bichets, moitié de blé et moitié d'avoine, le bichet d'avoine valant 15 sols ; 2° quinze sées de pré, louées 10 livres 10 sols : le tout faisant 26 livres 14 sols.

3° Une métairie à Etaules-le-Haut, comprenant 1° dix-sept journaux $\frac{2}{3}$ de terres labourables ; 2° deux sées de pré : le tout rendant par an 7 livres 2 sols 6 deniers.

4° Une métairie à Pansy, comprenant 60 journaux, qui, avec les prés attenants à la métairie, rendait 90 livres.

5° Une métairie à Genouilly, comprenant 1° cinquante-trois journaux de terres labourables, et environ sept sées de pré, amodiée à raison de 44 bichets, moitié de blé et moitié d'avoine : le tout rendant 52 livres.

6° Une maison à Pansy, louée 10 livres.

Ces estimations de revenu sont de l'année 1690.

A ces biens, il faut ajouter :

Trente ouvrées de vignes, finage du Vault, léguées au collège par Marguerite Chevalier, estimées six cents livres (1690);

Un quartier de pré acquis par les doctrinaires; valeur foncière 7 livres;

La Maladière, avec ses cours, jardins, et le domaine qui consistait en cent douze journaux de terre labourable amodiés de 140 à 160 bichets par moitié froment et avoine, et en neuf sées et demie de pré : le tout produisant un revenu de 330 livres en 1720.

Diverses rentes sur des particuliers avaient été remboursées - longtemps avant la révolution et employées à des réparations.

— Un relevé très-complet des revenus et des dépenses du collège nous permet d'apprécier la situation financière de cet établissement, quelques années avant la révolution. En 1778, à propos de demandes faites par les doctrinaires pour obtenir quelques subsides, la ville ordonna une enquête et obtint le résultat suivant :

REVENUS DES BIENS FONDS.

Deux cent quatre-vingt-huit bichets froment, à 25 sols le boisseau.....	1,440 ¹
Deux cent dix-huit bichets avoine, à 10 sols le boisseau	436
Huit bichets seigle, à 20 sols le boisseau ...	32
Un cochon (redevances des métairies)...	24
Huit chapons id.	12
Vingt-quatre poulets id.	12
Vingt-cinq bottes de foin.....	3
Six boisseaux, pois et lentilles.....	12
1 ^{er} total (A reporter)...	1,974 ¹

	Report.	1,971 ¹
Argent		948
Soixante-cinq ouvrées de vignes, à raison de 4 liv. l'ouvrée		260

REVENUS DIVERS.

Les droits de collège pour les écoliers non pensionnaires (1)	360
Traitement accordé par la ville pour un maître de grammaire	450
Bénéfice fait sur le pensionnat, bon an, mal an (45 à 50 pensionnaires)	800
2° total	2,838
Total général	<u>4,809¹</u>

DÉPENSES.

Décimes suivant quittances de 1777	139 ¹	8 [°]	40 ^d
Cens, octrois et autres charges	100	»	»
A reporter.	239 ¹	8 [°]	40 ^d

(1) Il est curieux d'observer la progression ascendante des droits perçus sur messieurs les collégiens. Avant 1700, la rétribution scolaire n'était que de 30 sols, dont la moitié pour l'homme chargé de sonner la classe, balayer, fournir les verges, etc., et l'autre moitié pour l'éclairage et le chauffage. La rétribution fut portée ensuite à 40 sols, puis à six livres. Vers 1754, un Avallonnais, nommé Dondenne, s'éleva vivement contre cette mesure. De quel droit, disait-il, les échevins, sans convoquer l'assemblée, sans demander avis à personne, disposent-ils de la bourse d'autrui ? On lui répondit par un nouvel acte d'autorité. On fixa la rétribution à 12 livres, puis à 24, puis à 36 : aujourd'hui elle s'élève à 60 et à 80 francs. Evidemment, voilà du progrès.

SUR LE COLLÈGE D'AVALLON.

437

Report. . .	239^l	8^s 40^d
Arrérages du reste d'un capital de 4,800 livres	80	2 »
La quote-part de ce qui est retenu par le Chapitre, sur les fruits de la prébende préceptoriale, pour entretien, réparations, etc. . . .	200	» »
Nourriture et vestiaire de huit prêtres dont le collège est composé.	3,600	» »
Gages et nourriture de trois domestiques pour la maison, non compris les autres domestiques et serviteurs non commensaux qui n'ont d'autre emploi que celui de la pension. . . .	900	» »
Contributions aux charges de la congrégation des doctrinaires, frais et voyages des professeurs, lors de leur changement et pour prendre les ordres.	300	» »
Pour réparations aux bâtiments du collège et domaines	600	» »
Total. . .	5,919^l	40^s 40^d

Excédant des dépenses sur les recettes : 4,430 liv.

Il paraît que ce déficit était couvert, soit par le versement d'une légère rétribution que les élèves apportaient au premier jour de l'an, à titre d'étrennes (on supprima cet usage vers le milieu du dernier siècle), soit par les honoraires des messes que les doctrinaires célébraient au collège, soit enfin par les dons particuliers que les Pères de la Doctrine faisaient à leur établissement d'Avallon.

Ces ressources manquaient quelquefois et alors la ville venait au secours du collège en allouant les sommes reconnues nécessaires.

NOTES.

(A) Voici le texte de l'inscription qui relate les bienfaits du président Odebert :

A LA GLOIRE DE D(IEU)

ET

A LA MEMOIRE DE M^{re} PIERRE ODE(BERT CONSEILLER)
 D(U R)OY AU PARLEM^t DE BOURGUOGNE ET PRESIDENT)
 AUX REQ^{tes} FILZ DE M.^{re} LOVYS ODEBERT DOYEN
 DVD PARLEM^t NATIF DE LA VILLE D'AVOLON, LE Q^l
 PO^{ra} LE SALVT DES AMES DES S^{rs} SES PREDECES-
 S^{rs} A DONÉ A LA D. VILLE LES MOVLIN DOMAINES
 QUI LVY APPARTENOIET AVX ENVIROS DICELLE,
 AVEC TROIS MIL HUICT CENS LIVRES EN PRIN-
 CIPAVLX DE RENTES COSTITVÉES LES REVE-
 NVS DESQ^{les} BIES LES S^{rs} ECHEVINS ET SCINDIC
 DE LAD. VILLE SOT OBLIGES EMPLOYER AFER
 CELEBRER VNE MESSE . EN CESTE CHAPELLE
 CHAQ^s LVNDY DE LA SEPMAINE A PPETVITE ET
 VN SERVICE SOLENEL TOVS LES ANS, LA VEILLE
 ET 10^{ra} DE LOBIIT DVD S^{ra} PRESDT. QVI FVT LE
 OVLESD. S^{rs} ESCHEVINS ET SCINDIC
 DE LAD.VILLE DOIBVET SE TREVVER EN CORPS
 AVEC LES REGETS DV COLLEGE ET PAVVRES DE
 LHOSPITAL DICELLE AV Q^l HOSP^{al} DOIT ESTRE PAYE
 ANNVELLET 100^l ET LE SVRPLVS DESD. REVE
 NVS AVD. COLLEGE P^{ra} LAVGMETAON ET EN
 ENTRETEM^t DESD. REGETS AINSY Q^s DE TOVT IL
 APPERT P LE COTRACT PASSE A DIION LE X^e JANVIER

M. VICL. PAR D' REGNAVLT^{NOB} EN TEMONINGNAGE
DVQ^L BIEN FAICT LESD. SIEVRS MAGISTRATZ ONT
FAICTZ ERIGER CESTE INSCRIPTION.

Pries Dieu pour les ames des trépassés.

(B) Les études suspendues pendant le fort de la terreur reprirent en 1795. Sous les noms divers d'école centrale, d'école supplémentaire, de maison d'études, le collège eut à subir tous les caprices et toutes les absurdités de l'esprit révolutionnaire. Pour juger de ce que fut l'éducation à cette époque, il suffit de rappeler que la plupart des maîtres étaient de chauds partisans des nouvelles doctrines, qu'on distribuait en prix des livres impies et immoraux ; et qu'entre autres articles du règlement pour les pensionnaires, on avait remplacé la prière du matin et du soir par la lecture de deux ou trois paragraphes de la Constitution. L'Empire, en rétablissant l'ordre dans toute la France, le rétablit aussi dans notre collège qui, grâce à l'intelligence et à la sagesse de la plupart des hommes chargés de l'administrer depuis cette époque, n'a cessé de rendre les plus grands services à la jeunesse avallonnaise.

M. GALLY.



OBSERVATION D'ANÉVRISME TRAUMATIQUE

DE

L'ARTÈRE PLANTAIRE INTERNE,

TRAITÉ ET GUÉRI PAR LA GALVANO-PUNCTURE.

Dans l'une des dernières séances, j'ai appelé l'attention de la Société sur l'une des plus heureuses applications de l'électricité à l'art de guérir. Je viens aujourd'hui, selon ma promesse, compléter la communication que j'ai eu l'honneur de lui faire.

Le nommé Thomas Chapotot, âgé de 24 ans, s'était blessé, le 3 juillet 1852, l'artère plantaire interne du pied droit en marchant sur le tranchant d'une faux cachée dans l'herbe. La lésion artérielle ne fut pas reconnue, et après plusieurs hémorrhagies que l'on parvint toujours à arrêter assez facilement par la compression au moyen d'un bandage, la plaie s'était complètement fermée au bout de trente-cinq jours.

Le 22 septembre, je vis pour la première fois Chapotot, qui venait d'être admis à l'Hôtel-Dieu dans mon service de chirurgie. Il portait sous la voûte du pied droit, et en dedans, une tumeur oblongue un peu plus volumineuse qu'un œuf de perdrix ; il me fut aisé de la reconnaître pour une dilatation anévrysmale de l'artère plantaire interne, conséquence de la lésion traumatique de cette artère près de trois mois auparavant.

Parmi les différents partis à prendre pour débarrasser le malade de cette grave affection, je me décidai, après mûres réflexions, à préférer la galvano-puncture qui ne pouvait rien compromettre, et en cas d'insuccès laissait ouvertes toutes les autres voies pouvant conduire à la guérison.

Après plusieurs expériences faites avec la coopération de notre collègue M. Alexandre Zabkowski, sur du sang veineux, au moment même où il venait d'être tiré de la veine, expériences destinées à nous rendre familiers les diverses manipulations de l'appareil galvanique et les phénomènes qui en étaient la conséquence (1). Nous arrêtâmes notre mode d'opération, et le 12 octobre, cette opération eut lieu en présence de nos collègues de l'Hôtel-Dieu, les docteurs Paradis et Courot, et de plusieurs médecins de la ville.

Deux aiguilles revêtues d'une couche isolante de *gutta percha* laissant l'acier à nu à la pointe, dans une longueur d'un centimètre $1/2$, furent implantées dans la tumeur à 3 centimètres de distance l'une de l'autre. Ces deux aiguilles furent immédiatement mises en communication avec les conducteurs d'une pile à bocal de Lemolt : deux bocal ou couples seulement furent

(1) Dans ces expériences, nous vîmes constamment le coagulum se former rapidement autour du pôle négatif, et du pôle négatif seulement. En même temps que le coagulum se forme, de nombreuses bulles d'hydrogène se dégagent au même pôle.

Nous mentionnons ce fait, parce que nous avons lu dans la relation de certaines expériences faites en Allemagne, que c'était au pôle positif qu'avaient lieu ces phénomènes, ce qui est une erreur.

En intervertissant les pôles, c'est-à-dire en mettant l'aiguille à la pointe de laquelle s'était formé un coagulum en communication avec le pôle positif, le changement d'électricité ne produisait pas la dissolution du coagulum obtenu.

d'abord employés. Leur vase extérieur avait 16 centimètres de hauteur et 9 de diamètre. Le zinc était amalgamé. Nous avons pris pour conducteurs deux fils en cuivre rouge ayant 4 mètre de long chacun et 4 millimètre $1/2$ en diamètre.

M. Alexandre imagina de tourner ces fils en spirales lâches ; mais cette modification, qui avait pour but de rendre la manipulation beaucoup plus aisée, ne lui fut suggérée qu'après l'opération.

La douleur ressentie par le patient fut d'abord légère, ce qui nous engagea à ajouter à l'appareil producteur de l'électricité un troisième couple ou bocal (4). Dès-lors, la douleur devint plus vive, le pouls s'accéléra, la face devint vultueuse et l'agitation très-grande. Après dix minutes, l'opération est suspendue et les assistants peuvent déjà constater de la diminution dans les battements de la tumeur, et un commencement d'induration : l'opération est ensuite reprise pendant cinq autres minutes. Pendant toute sa durée, on a soin de comprimer exactement l'artère tibiale postérieure, et les courants électriques sont à plusieurs reprises intervertis.

Les aiguilles sont alors retirées, un bandage compressif imbibé d'eau vinaigrée est établi, et le malade que l'on reporte dans son lit déclare ne plus ressentir de douleur à partir du moment où les aiguilles ont cessé de recevoir les courants électriques.

La compression est maintenue huit jours, puis supprimée, et après huit autres jours passés au lit, l'opéré reçoit la permission de se lever et de se promener, ce dont il use largement.

(4) L'électricité obtenue par trois couples est suffisante pour rougir, fondre et brûler presque instantanément un mince fil d'acier.

Une deuxième application d'électricité avait paru nécessaire et devait avoir lieu un mois environ après la première séance ; mais, à cette époque, la tumeur avait fait de tels progrès vers la guérison que je me décidai à laisser encore agir le temps ; et, le 8 décembre, l'opéré put quitter l'hôpital. Il marche comme autrefois sans que la marche lui fasse éprouver de gêne. Sa tumeur est réduite à un noyau dans lequel on ne reconnaît qu'un battement à peine perceptible. Je n'hésite donc pas à penser que la guérison deviendra radicale par le fait de cette seule application galvanique. Toutefois, Chapotot fait la promesse de revenir dans quelques mois me faire constater son état définitif.

Ce fait nous a paru digne d'être soumis à l'attention de la Société, parce qu'à nos yeux il est une consécration de l'une de ces conquêtes pacifiques que l'humanité fait chaque jour en dépit de ce proverbe qui n'est pas toujours aussi vrai qu'il est vieux : *Nil sub sole novum*.

Il y a six ans environ que M. le docteur Pétrequin, de Lyon, partant de ce fait, la coagulation du sang sorti des veines dans lequel plongent les fils conducteurs d'une pile, entreprit de provoquer cette même coagulation dans le sang des poches anévrismales, et par suite la guérison par oblitération de ces poches.

Un assez grand nombre d'opérations de cette nature ont déjà eu lieu en France et ailleurs ; et, en 1851, M. Amuyat, présentant à l'Académie de médecine un malade qu'il avait opéré avec succès, lisait un résumé de dix-huit cas analogues dans lesquels on trouve onze guérisons et sept insuccès. Malgré ces revers, qui ont eu aussi leur utilité, en éclairant la voie à suivre, de brillants succès ont donc déjà prouvé toute l'importance de cette nouvelle arme de la science contre les maux qui nous affligent.

La galvano-puncture, appliquée au traitement des anévrismes,

présente, nous ne pouvons le dissimuler, des difficultés d'application qui probablement en restreindront singulièrement la pratique pour longtemps encore. Ainsi l'agent employé est généralement peu familier aux opérateurs, et de plus le dosage de cet agent ne peut être indiqué que d'une manière très-incomplète et très-approximative. Lorsque nous voulons doser la chaleur, nos thermomètres nous donnent des indications mathématiquement exactes : nous n'avons pas cette facilité pour l'électricité, et c'est là un des sérieux embarras qui se rencontrent dans son emploi. Ainsi le chirurgien hésitant entre le trop et le trop peu, risque de ne pas toujours tenir un exact milieu entre ces deux écueils.

SONNIÉ-MORET,



PROPOSITION D'ENQUÊTE

AU SUJET

DE LA VACCINE.

Messieurs,

Une question d'hygiène, qui intéresse au plus haut degré le présent et l'avenir des populations, commence à préoccuper sérieusement l'attention publique. Les membres du corps médical ne sont pas les seuls dont la sollicitude soit éveillée en ce moment; des savants d'un autre ordre ont apporté leur tribut de lumières à la solution du problème que je demande la permission de vous soumettre aujourd'hui. Il s'agit de constater quelle est en définitive la puissance préservatrice de la vaccine, quelles modifications ont été imprimées par elle à la marche ordinaire et au développement de la petite vérole, et de rechercher si ces modifications n'ont pas amené à leur suite, dans la santé publique, de nouveaux désastres plus déplorables encore que le fléau primitif que l'on cherchait à conjurer.

Il vous semblera peut-être qu'une étude de ce genre doit rester en dehors du cercle de vos travaux habituels : peut-être regarderez-vous comme imprudent l'interrogatoire qu'il faudra faire subir à une méthode officiellement protégée par le pouvoir gouvernemental. A la première objection, je répondrai que déjà

des questions d'hygiène publique et de statistique médicale ont été soulevées dans cette enceinte ; que vous avez vous-mêmes nommé une commission en 1850, chargée de faire des recherches au sujet de l'influence du sol sur la marche du choléra dans le département, en 1832 et en 1840 ; que notre savant confrère, le docteur Sonnié-Moret, vous a lu un rapport parfaitement élaboré et qui a servi de guide au comité départemental d'hygiène publique pour répondre aux questions posées à ce sujet par les commissions ministérielles. Quant à la seconde objection, elle ne doit pas vous arrêter davantage, car le gouvernement, qui protège aujourd'hui la vaccine par tous les moyens dont il peut disposer et qui la regarde comme le spécifique le plus infaillible contre la variole, n'agit qu'en vertu de sa sollicitude éclairée pour la santé des populations ; mais s'il arrivait qu'on lui démontrât que cette brillante découverte de la fin du dernier siècle a perdu non-seulement son prestige et son infaillibilité, mais qu'elle n'est qu'une illusion dangereuse, mais qu'elle n'a fait que déplacer un mal dont le virus se réveillera plus tard sous une forme plus redoutable, alors ne se hâterait-il pas de briser lui-même cette idole élevée à grands frais par ses mains, de renier ce faux dieu devant lequel il avait courbé tous nos fronts, et de chercher ailleurs un antidote à ce poison qui fait la terreur des nations modernes.

Cependant une considération m'arrête encore, et je dois vous la transmettre : je veux parler de l'opinion publique. Sans nul doute, un cri d'alarme qui trahirait les arrière-pensées, les défiances, les accusations sévères qui pèsent sur l'infailibilité de la vaccine, viendrait jeter une émotion profonde dans l'âme de toutes les mères, au cœur de toutes les familles qui bénissent chaque jour la mémoire de Jenner. Le silence semblerait être commandé comme une impérieuse raison d'État, s'il n'était pas

lui-même un danger plus grand que celui qu'il s'agirait d'éviter. Mais, nous démontrons plus loin que cette foi en la vaccine, si ardemment professée au commencement de ce siècle, a déjà bien perdu de ses adeptes ; que l'on continue à faire vacciner ses enfants, mais que plus d'un sourire d'incrédulité vient errer autour de la lancette du vaccinateur ; que des épidémies d'une gravité extrême, sévissant sur des vaccinés, donnent la mesure de la puissance préservatrice du vaccin d'aujourd'hui ; et que des théories illusoire, de précieuses qualifications cherchent en vain à relever des ruines que l'expérience amoncelle de toutes parts. Il faut donc que cette importante question trouve sa tribune dans l'enceinte des Sociétés savantes, comme elle trouve sa polémique dans les colonnes des journaux spécialement consacrés à l'art de guérir. Le public reste ordinairement en dehors de ces pénibles investigations, et si quelques personnes éclairées se préoccupent des doutes et des épreuves qui menacent un point capital de l'hygiène, leur intelligence est une garantie qu'elles assisteront sans préjugés, sans effroi, sans découragement à la recherche de la vérité.

Ici, Messieurs, je dois déclarer à l'avance que je n'apporte pas de convictions radicalement hostiles à la vaccine : je n'ai au fond du cœur aucune haine personnelle contre cette découverte qui a été saluée jadis avec l'enivrement qui proclame la plus magnifique victoire. Le doute seul est le mobile qui me fait agir en ce moment. Il est difficile de garder l'indifférence et l'immobilité dans une question si palpitante, qui touche à toutes les existences, qui veut faire table rase de toutes les illusions, de toutes les espérances, de toutes les sécurités amassées autour de nous depuis un demi-siècle. C'est pourquoi j'ai voulu aller au fond des choses : j'ai parcouru attentivement tout ce qui a été publié sur cette matière, j'ai dû me mettre en rapport avec les personnes

qui ont le plus approfondi ces mystères de la science, j'ai fait la part de l'enthousiasme que peut susciter une idée nouvelle, de l'exagération que nous inspire un danger dont on n'a pas encore calculé l'étendue, j'ai comparé les observations de ma modeste pratique avec celles des médecins dont l'opinion semble arrêtée à l'égard de la désastreuse influence de la vaccine sur la santé et sur la vie de l'homme ; et alors, je ne crains pas de le dire, ma conscience de vaccinateur s'est troublée ; un doute pénible a remplacé mes anciennes croyances, et voilà pourquoi je viens à vous, Messieurs, cherchant la lumière et la vérité, et vous demandant avec instance votre concours pour arriver à la solution si désirable de ce problème. Qu'il me soit permis de vous en rappeler les principaux éléments, et de vous retracer sommairement l'état de la question qui doit être débattue devant vous.

La petite vérole, vous le savez, passe pour une maladie inconnue à l'Europe avant les premiers siècles de l'ère chrétienne ; malgré les efforts d'une érudition douteuse, qui veut retrouver dans les livres grecs les traces de ce fléau, on en attribue généralement aux Sarrasins l'importation dans les Gaules. Ses ravages se multiplièrent rapidement et envahirent bientôt l'Europe entière ; la contagion semblait en rapport avec la sociabilité, la fréquence des rapports des nations les unes avec les autres. L'histoire du moyen-âge est attristée à chaque pas par le récit de ces vastes épidémies de variole qui faisaient alors un si grand nombre de victimes, et qui frappaient les survivants des stigmates les plus déplorables. Ce germe pestilentiel resta fatalement attaché depuis à l'évolution de l'existence humaine ; c'est une épreuve par laquelle dut passer inévitablement notre frêle nature ; c'est un des premiers combats de la mort sous sa livrée la plus hideuse et la plus terrible.

La médecine fut vainement invoquée pendant plus de dix

siècles; les méthodes les plus barbares, les plus incendiaires semblaient faire cause commune avec le formidable agent de destruction. Cependant, le hasard, l'instinct de quelques mères avaient propagé dans l'ombre une hardiesse véritablement sublime : c'était *l'inoculation* ! L'Angleterre, ce pays si prompt à saisir les idées de génie, la vulgarisa vers le milieu du XVIII^e siècle; puis des hommes d'un immense savoir et d'une merveilleuse autorité, Dodart, Helvétius, Falconnet, Bordeu, Lacondamine et jusqu'à Voltaire plaidèrent en France la cause de cette découverte féconde.

L'inoculation consiste donc à insérer le virus varioleux dans l'économie des sujets qui n'ont pas encore subi la contagion, et qui se trouvent dans les conditions de santé les plus avantageuses pour contracter la variole sans danger pour la vie, sans inconvénient pour l'intégrité de tous les organes. On provoque l'explosion d'un levain qui doit éclater tôt ou tard; seulement, on se prépare une victoire facile, on est d'avance presque le maître absolu du champ de bataille. « Choisissez, disaient les inoculateurs, un sujet parfaitement sain de corps, inoculez-lui le virus varioleux, la maladie sera bénigne. Par elle, on n'éprouve qu'un petit nombre de boutons sans empreinte ni difformité, sans aucune dégradation de la face. Par elle on n'est pas exposé à la récurrence de la petite vérole, et surtout à la fièvre secondaire, accident si redoutable et qui n'appartient qu'à la petite vérole naturelle. » Tronchin répétait à qui voulait l'entendre, que, s'il avait perdu un seul malade de l'inoculation, il n'aurait inoculé de sa vie.

Cependant, l'insertion du fluide varioleux eut aussi de violents détracteurs; on lui reprochait de donner une maladie grave à des individus qui ne l'eussent peut-être jamais naturellement contractée, de répandre la contagion là où elle n'existait pas, de

déterminer parfois des accidents très-fâcheux, et même la mort dans une proportion de cinq sur mille; on prétendit même qu'elle ne mettait pas toujours à l'abri d'une nouvelle invasion de la variole.

Quelques-unes de ces objections furent victorieusement réfutées; ce qui subsiste encore, c'est le développement très-rare, il est vrai, d'une éruption confluyente à la suite de l'inoculation, et l'exemple de quelques cas devenus mortels. Mais, si l'on considère que l'inoculation en était presque à son enfance, qu'elle était souvent pratiquée par des mains étrangères à la médecine, qu'elle n'avait pas de règles bien définies et solidement appuyées sur des études sévères, on se convaincra que cette pratique nouvelle pour la France devait être proclamée comme un immense bienfait, puisque les hommes de l'art les plus habiles n'avaient eu à déplorer aucun revers, et que la statistique la plus malheureuse n'apportait que cinq décès sur mille individus, tandis que la petite vérole en moissonnait annuellement près de cent cinquante sur le même nombre.

Tel était le bilan de l'inoculation, quand parut l'ouvrage de Jenner, sur la faculté préservatrice de la vaccine. Cette idée, dont on a découvert des traces dans l'Inde et dans la Perse, avait été formulée en France avant que le médecin anglais n'en étudiât les phénomènes dans les fermes du village de Berkley. Le duc de La Rochefoucauld rapporta de l'exil ce présent si gonflé de magnifiques espérances; des comités de vaccine s'établirent sur tous les points de la France; le gouvernement, sous le ministère de Chaptal, ne tarda pas à faire de la propagation de cette méthode un objet de l'administration publique, et bientôt l'émulation des médecins et de toutes les personnes proposées à des fonctions qui touchaient à l'hygiène, eut triomphé de toutes les résistances et généralisé l'emploi de cette rivale qui détrônait l'inoculation.

On avait constaté d'une manière évidente que la nouvelle découverte procurait à l'individu vacciné la faculté de résister à l'infection de la petite vérole, soit par inoculation, soit par contagion immédiate, soit par exposition dans un milieu d'épidémie variolique.

« Il est certain, disait-on aux plus beaux temps de la vaccine, que cette opération rend à la population tous ceux que la petite vérole aurait enlevés ; en France, seulement, on peut dans un siècle sauver la vie à trois millions d'hommes dont l'influence sur le commerce, l'industrie, les sciences et la force réelle de l'Etat est incalculable. Cette assertion est fondée sur un calcul de Lacondamine qui écrivait, en 1754, que si l'inoculation était devenue générale en France, depuis 1722, c'est-à-dire depuis trente-deux ans, on eût sauvé la vie à plus d'un million d'hommes, sans y comprendre leur postérité. Par conséquent, en quatre-vingt-seize ans, la vaccine, qui est beaucoup plus douce que l'inoculation, empêchera trois millions d'hommes de périr de la petite vérole.

» Les probabilités de la vie sont augmentées, s'écriait-on aussi ! Puis on ajoutait par une sage prévoyance : Peut-être faudrait-il, pour adopter cette conclusion, que l'on eût par devers soi un grand nombre d'années d'expériences, pour pouvoir calculer la moyenne de la probabilité de la vie chez les vaccinés, sur une base aussi étendue que celle sur laquelle on calcule la probabilité de vie en général ?

» Enfin, disait-on dans le paroxysme de l'enthousiasme Jennerien, en étendant nos vœux, nous pouvons entrevoir l'époque à laquelle la vaccination sera généralement adoptée : alors la petite vérole ne se développera plus en Europe ; il sera facile d'en préserver les générations futures, en renonçant même à la vaccine, qui, n'étant pas contagieuse, s'éteindra d'elle-même. Il

suffira d'empêcher soigneusement à l'avenir l'introduction de tout nouveau foyer de contagion, par les mêmes moyens qui ont réussi à écarter de nos climats la peste et la lèpre, fléaux que l'Orient vomissait autrefois sur nos continents, mais que les lazarets et les quarantaines ont enfin repoussés. Nous ne connaissons l'histoire de la petite vérole que comme nous connaissons celle de la lèpre; la masse de nos maux sera diminuée; partout il y aura plus de sécurité, par conséquent plus de bonheur, et ce sera au zèle, au désintéressement des médecins que la postérité devra l'extinction d'un des plus terribles fléaux de l'espèce humaine (1). »

Ces promesses consolantes étaient écrites en 1821 par un organe officiel du comité central de vaccine, mais elles devaient peu de temps après recevoir un démenti pénible. Déjà, en 1816, on commençait à voir des cas assez nombreux de variole chez des individus qui avaient été vaccinés : en 1824 éclatèrent des épidémies terribles, entre autres celle de Marseille, qui tuait 30 pour 100 des malades, sans épargner entièrement les vaccinés. Depuis on signale chaque année, sur tous les points de la France, quelque nouvelle invasion de ce fléau qui frappe également sur les enfants non vaccinés et sur les adultes qui ont subi l'opération préservatrice. Les rapports de l'Académie de médecine ont constaté qu'un tiers environ des vaccinés avait été repris de la variole.

Pour pallier l'impuissance de la vaccine, on voulut d'abord décorer l'éruption qui survenait chez les préservés du nom de varioloïde, et on donnait à croire qu'elle n'était pas de même nature que la petite vérole ordinaire. Mais une étude sérieuse

(1) Husson, Dict. des Sciences médic. (vaccine).

démontra bientôt que cette maladie était une variole modifiée par la vaccine ou par d'autres causes inconnues, qu'elle était également contagieuse, qu'elle pouvait donner lieu à la véritable variole confluente, et qu'elle déterminait souvent la mort.

Il fallut bien reconnaître que la vaccine ne préservait pas d'une manière permanente, et la nécessité des revaccinations fut proclamée par les plus ardents propagateurs de la méthode de Jenner. Cette idée fut mise en pratique en Allemagne, dès 1834, et démontra que le tiers des individus revaccinés avait déjà perdu la faculté préservatrice au bout de vingt ans : peut-être l'avaient-ils déjà perdue plusieurs années auparavant.

En 1842, M. le professeur Trousseau vaccinait lui-même une jeune personne de 47 ans, chez laquelle le vaccin prit parfaitement; trois ans plus tard, cette jeune fille rentrait à l'hôpital avec une varioloïde; donc l'immunité avait déjà presque disparu chez elle. Par conséquent, dans sa pratique particulière, il en est venu à proposer à tous ses malades de se faire revacciner tous les cinq ans, et il lui arrive rarement de rencontrer dans le nombre de ces revaccinés de la vaccine régulière. Sa petite fille, âgée de 3 ans, a déjà été revaccinée deux fois, par une précaution peut-être excessive; c'est qu'il arrive, dit-il, assez souvent que l'immunité se perd d'une année à l'autre, sans savoir pourquoi, et, dans le doute, dans cette incertitude terrible, il est sage de recourir à la revaccination.

« On se demande, dit plus loin M. Trousseau, si la vaccine, qui pendant les vingt premières années de ce siècle, avait donné une immunité presque absolue, comme on l'a observé chez ceux qui ont été vaccinés dans cet intervalle, et surtout chez ceux qui se rapprochaient davantage de l'époque de Jenner, on se demande si cette vaccine, dégénérant comme il est hors de doute, avec le temps, n'arriverait pas ainsi à un degré tel de dégénéra-

tion qu'elle perdît toute vertu préservatrice, et qu'il devint inutile de vacciner? Il est possible que, cette dégénération continuant à faire des progrès, l'inefficacité de la vaccine arrive au bout d'un temps plus ou moins long. »

Voilà, Messieurs, l'opinion d'un professeur éminent de la Faculté de médecine de Paris : s'il a eu le louable courage de l'exposer publiquement dans ses leçons cliniques devant une jeune génération d'hommes destinés à pratiquer l'art de guérir, à vérifier par eux-mêmes le pressentiment de leur maître à l'égard d'une méthode chancelante, il fallait que sa conviction fût bien puissante, car dans les chaires officielles de l'enseignement il n'est pas d'usage de professer des vérités qui n'ont pas reçu certaines consécérations.

Le plus grand nombre des médecins et des gens du monde, dans son extrême bienveillance pour la vaccine et dans son ardent désir d'en ressusciter tous les bienfaits, a proposé des expédients qu'il regarde comme infaillibles : donnons-leur un instant d'examen. Ainsi, nous dit-on tous les jours, si le vaccin s'affaiblit, renouvelez-le par la vache, reportez-le à sa source primitive; ou bien cherchez du cowpox de nouvelle création, et revaccinez avec ce fluide redevenu tout puissant. En effet, ces moyens paraissent si simples au premier aspect, que l'on est presque honteux de n'avoir pas prévu des objections plus spécieuses que solides, et qui tombent devant l'expérience. Ainsi, les travaux de M. Bousquet ont prouvé que le virus vaccin, reporté à la vache, en revient tel qu'il avait été donné, sans aucune force, sans aucune garantie de plus.

Si vous me dites de chercher du nouveau cowpox, vous me mettez dans un embarras extrême; car si d'un côté je constate historiquement qu'en 1834 on n'avait pas observé de cowpox sur les vaches de la Grande-Bretagne, depuis plus de vingt ans, de

Parce, je lis, dans le *Nouveau Traité de vaccine* du savant académicien que je viens de citer, que jusqu'en 1836 il n'y avait pas eu en France de découverte bien avérée du virus tant recherché ; bien plus, un doute pénible est exprimé au sujet de ceux qui se sont présentés avec le précieux talisman. « Beaucoup de médecins veulent avoir eu ce bonheur ; qu'ils en jouissent tranquillement ! » dit M. Bousquet, dans son incertitude.

Je veux bien cependant que vous ayez le véritable cowpox, qu'il vous sera très-difficile de dégager des nuages dont ses historiens l'ont enveloppé : Savez-vous quel est le degré de sa force ? Savez-vous s'il préserve mieux que celui qui court le monde depuis un demi-siècle ? Qui vous l'apprendra ? Le temps ? C'est un mode d'enseignement qui nous coûte assez cher pour éveiller nos défiances. Vous me direz : mais n'ai-je pas l'éruption vaccinale dont la belle apparence me fera juger de son travail intérieur ? Mais je vous répondrai avec M. Bousquet : l'éruption n'est qu'un accessoire de la vaccine, la préservation n'est pas là, elle git dans une modification mystérieuse de l'individu qui ne laisse de traces nulle part. Ainsi, vous avez des vaccines sans boutons qui ont été parfaitement préservatrices, et de magnifiques cicatrices qui n'ont pas garanti de la variole la plus confluente. Ce sont des exceptions, me direz-vous ; oui, des exceptions qui tendent tous les jours à devenir la règle ! Enfin, la revaccination vous semble le comble de la sécurité. Hé bien !, outre les nombreux exemples de revaccinés pris ensuite de la variole, je vous opposerai les mêmes incertitudes à l'égard de la qualité, de la force, de l'authenticité du vaccin que vous emploierez à cette nouvelle opération. Savez-vous combien de virus divers sont jetés maintenant sur la place ? Avez-vous leur acte de naissance ? Êtes-vous sûr de quelque chose ? Non, mille fois non ! la revaccination n'est qu'une nouvelle loterie à laquelle vous

reprenez un numéro, et vous coupez toujours les mêmes chances de perte et de désillusion.

Ainsi, vous le voyez, la science en est arrivée, vis-à-vis de la vaccine, à la regarder comme un préservatif incertain, d'une durée problématique, et ne reposant sur aucune base solide. Elle nous met dans la désolante nécessité de guetter, sur chaque individu, le moment inappréciable où doit expirer la vertu préservatrice d'un fluide incessamment modifié dans sa nature. Elle nous place sans cesse entre la crainte et le remords; elle nous fait une position douloureuse pour le médecin, terrible pour le public qui voit se briser sa plus brillante chimère.

Mais une accusation bien autrement grave s'est élevée dans ces derniers temps contre la vaccine : un savant, M. Carnot, qui s'applique avec le plus grand succès aux études statistiques, a publié un travail sur la mortalité comparée, où l'on voit figurer cette proposition : La mort, sous des noms inconnus au XVIII^e siècle, prélève aujourd'hui sur la jeunesse le tribut que la petite vérole imposait autrefois à l'enfance.

Il démontre par des chiffres irréfutables que, de 1800 à 1845, en moins d'un demi-siècle, la mortalité a doublé dans les rangs de la population de 20 à 30 ans; que les maladies du poulmon n'ont pas eu de part sensible à l'accroissement continu de la mortalité de la jeunesse depuis 1817; et qu'enfin le doublement de la mortalité de la jeunesse, depuis 1800, reconnaît pour causes immédiates principales, les affections gastro-intestinales, autrement dites fièvres typhoïdes.

« C'est dans les trois premières années de la vie, dit M. Carnot, en se résumant, que la vertu fallacieuse du vaccin est signalée par une préservation extraordinaire, qui diminue ensuite d'année en année et cesse vers l'âge de dix ans. L'accroissement proportionnel des survivants atteint alors son maximum. Il est de deux

cinquièmes en cas de vaccination générale; à l'âge de 20 ans, il est réduit à un tiers; à l'âge de 30, à un dixième; vers l'âge de 40, à zéro. L'épargne faite sur l'enfance est gaspillée par l'adolescence et la jeunesse. La vaccine a déplacé la variole, voilà tout! exerçant une préservation temporaire, elle a retardé le développement du germe inconnu de ce contagé, et rejeté sur la période féconde de la vie les charges de la période impubère. Aux convulsions disparues dans le premier âge, ont succédé les spasmes effrayants du typhus, quand est venue la fleur de la vie!... » (4)

(4) On nous permettra de mettre ici, sous les yeux du lecteur, une note que nous devons à l'obligeance et aux lumières de M. Carnot, et qui offre d'autant plus d'intérêt qu'elle nous concerne plus particulièrement :

En l'an ix, l'Yonne compte . . . 11,121 naissances, 1,893 mariages.

En 1850, — . . . 9,649 — 3,395 —

Rapport des naissances aux mariages. . . { an ix, 5, 9 enfants.
1850, 2, 8 id.

En 50 ans, le rapport des naissances aux mariages a donc diminué de *plus de moitié!* C'est l'indice positif d'une prodigieuse mortalité dans la période *féconde* de la vie. Les mariages ont augmenté en même temps que les naissances ont diminué, signe évident de l'accroissement prodigieux des mariages de veufs et de veuves, et par conséquent de la mortalité insolite des jeunes mariés.

Cet accroissement de mariages a été de 80 p. 0/0 en 50 ans, ou de 16 pour mille *annuellement*, avec naissances *diminué*s. Or, le nombre des jeunes gens des deux sexes, de 20 à 24 ans, n'a pas *certainement* augmenté de plus de 40 p. 0/0 en 50 ans. — On en peut juger par les listes du tirage annuel. — Donc l'*accroissement des mariages a été au moins double de l'accroissement des filles à marier!* .. C'est là un fait capital qu'explique *seul* l'accroissement des *seconds* mariages, car le célibat féminin a été en progression *croissante* par toute la France. Sur cent décès féminins au-dessus de 45 ans, on comptait autrefois 8 célibataires; on en

En 1847, un membre de l'Institut, un médecin dont les travaux consciencieux ont toujours la plus haute portée philosophique, M. Serres, en parlant de la variole et de la fièvre typhoïde, s'exprimait de la sorte :

« Si, dans la comparaison de ces deux maladies, on fait abstraction de l'éruption propre à chacune d'elles, on trouve une similitude parfaite dans les phénomènes de la fièvre secondaire qui les constitue : même infection du sang, même permanence

compte 16 maintenant, ce qui résulte évidemment de ce que les hommes se marient plus tard que les femmes et de ce que la mortalité a *doublé*, entre 20 et 30 ans.

En effet, les lois naturelles amènent à l'âge de 20 ans *cent* garçons et *cent* filles annuellement, par exemple. Il y aurait 100 mariages entre eux s'ils s'unissaient à cet âge ; mais il y a 8 ans de différence entre les deux sexes, pour se marier. Or, de 20 à 28 ans, les garçons meurent dans une certaine proportion qui allait à 8 p. 0/0 dans le XVIII^e siècle, et qui dépasse 16 p. 0/0 aujourd'hui ; de manière que, pour épouser 100 filles de 20 ans, il se présentait autrefois 92 garçons de 28 ans, et maintenant 84 seulement. Bon gré, malgré, 8 filles restaient donc célibataires en 1800, tandis qu'il en reste 16, le double, en 1850.

Ce sont là, soit dit en passant, de ces petits théorèmes dont nos statisticiens n'avaient pas même l'idée, quelque simples qu'ils soient.

En résumé, il est évident que la population *productive* de l'Yonne, entre 20 et 50 ans, est dans une position déplorable, tandis que la population *improductive*, au-dessous de l'âge de 20 ans, s'accroît rapidement depuis 1800 ! Mettons maintenant en parallèle avec ce beau département de l'Yonne où l'on vaccine beaucoup, le département pauvre de l'Aveyron où l'on ne vaccine plus du tout :

		Yonne.	Aveyron.
Rapport des naissances aux mariages	an IX	5, 9	4, 2
	1848		
	1849	2, 95	4, 2
	1850		

Ainsi, le rapport des naissances aux mariages réduit à moitié dans l'Yonne, n'a pas varié dans l'Aveyron. Est-ce clair ?

dans la source de cette infection, même saturation de l'organisme par un principe délétère. — Pour le fond, de même que pour la forme, la fièvre typhoïde répète le fond et la forme de la variole. Quel sujet de méditation pour la médecine et les gouvernements ! Quelle parenté entre ces deux terribles affections ! »

Toutes ces révélations de la statistique et de la science médicale ont été coordonnées en système par un praticien distingué

Comparons, dans l'un et dans l'autre, l'année 1849.

Naissances.	9,826	12,089
Décès	11,413	9,816
Mariages	3,194	2,741

Ces maladies *épidémiques*, choléra et autres, qui dévorent la population *féconde* depuis 30 ans, ne pénètrent pas dans l'Aveyron ; *voilà le fait !*

Quant à l'accroissement de population que certaines gens attribuent à la vaccine, voici des chiffres officiels qui montrent qu'elle y nuit, bien plutôt qu'elle n'y sert :

		Côte-d'Or.	Aveyron.
Dénombrements.	{ 1844,	398,816	375,883
	{ 1846,	398,524	389,124
Accroissement en 5 ans.		3,208	14,048
Dénombrement, 1851,		400,297	394,183
Accroissement en 10 ans		6,981	19,100
Accroissem ^t moyen annuel.		698	1,910

L'accroissement de population est donc *triple* dans le département où l'on ne vaccine pas que dans celui où l'on vaccine tout le monde. *Voilà le fait !*

RÈGLE GÉNÉRALE. — La *virilité* d'un peuple se mesure par le rapport des naissances aux mariages. Plus ce rapport est élevé, plus la population virile est en bon état de santé.

H. C.

de la Haute-Marne, M. Bayard, de Cirey. Ce médecin a démontré que la variole simple, isolée, est constamment bénigne : elle ne devient ordinairement fâcheuse que par la complication de certaines causes morbides intercurrentes, telles que le typhus, par exemple, qui est la plus commune des endémies. Le premier effet de l'agent varioleux est de produire une affection gastro-intestinale *sui generis*, laquelle est caractérisée, sept à huit jours après l'absorption du virus, par une fièvre aiguë qui, avec ou sans éruption, constitue seule la variole, et en garantit pour l'avenir. Cette fièvre, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'une éruption apparente, ne se distingue que par des nuances très-déliçates, particulièrement par une odeur spécifique, d'autres gastro-entérites aiguës, avec lesquelles il est facile et dangereux de la confondre. La vaccine empêche généralement l'explosion de la variole dans l'enfance, mais elle ne détruit que pour un temps très-limité la faculté qu'ont les tissus d'absorber le germe inconnu de ce contagé, qui se développe ensuite dans l'âge adulte, même après une seconde vaccination. La marche naturelle de la variole a été renversée par la vaccine : ainsi la variole spontanée attaque les enfants et rarement les adultes, c'est le contraire pour les vaccinés, et de plus ces derniers sont plus exposés que les autres à la petite vérole interne. La variole confluente et la fièvre typhoïde ne sont en réalité qu'une seule et même maladie, tantôt externe, tantôt interne, produite par la combinaison de la variole et du typhus.

L'inoculation du virus varioleux, en développant le germe de la maladie chez des individus qui sont d'ailleurs dans les meilleures conditions de santé, préserve le sujet inoculé des complications souvent mortelles qui résultent de la combinaison de la variole avec les maladies intercurrentes.

On a fait mille objections au système de M. Bayard ; la plus

vulgaire est celle-ci : la fièvre typhoïde n'est autre chose que la fièvre putride de Stoll, la fièvre ataxique, adynamique de Pinel, qui existaient avant la découverte de la vaccine. Donc cette maladie n'est pas la variole répercutée par le cowpox. Si l'on pouvait nous dire le dernier mot de la science sur la nature intime de ce groupe de maladies si malheureusement désignées par le nom collectif de fièvres typhoïdes, nous déposerions les armes, et nous nous inclinerions devant la puissance de la démonstration. Mais le voile qui couvre tous ces mystères est à peine soulevé, et personne n'a le droit de nous contester la large place que demandent nos investigations. Un fait déplorable, immense, se multiplie partout et sans cesse au milieu des populations épouvantées, c'est la fréquence inconnue dans le siècle précédent de ces épidémies de fièvres typhoïdes, naissant dans nos villes et dans nos campagnes sous la pression d'une cause insaisissable. Or, si l'on veut bien considérer que la multiplicité de ces épidémies, qui procèdent de la même manière que les épidémies de variole, ne remonte pas au-delà de 35 à 40 ans pour sa période d'accroissement; si l'on veut bien reconnaître que la seule différence qui sépare le mode d'action de ces deux maladies, c'est la différence des âges appelés à leur payer un trop douloureux tribut; si l'on veut bien admettre un instant qu'après un simulacre d'extinction de la variole dans la première enfance, la fièvre dite typhoïde s'est allumée dans les mêmes proportions au foyer de l'adolescence et de la jeunesse; si l'on veut enfin constater avec nous que le dixième des enfants que la vaccine a préservés de la mort par la petite vérole se trouve enlevé plus tard par les épidémies typhoïdes, et que ce déplacement de mortalité date positivement de 1814, à Paris, et des années suivantes dans les départements, c'est-à-dire douze à quinze ans après l'introduction de la vaccine, et va toujours croissant jusqu'à nos

jours, où l'on formule que la mortalité de la jeunesse a doublé depuis le commencement de ce siècle ; si l'on veut, disons-nous, envisager sérieusement toutes ces données irrécusables, on conviendra du moins qu'il existe là une étrange coïncidence, et qu'il faut excuser le vertige qui saisit la pensée devant ces révélations impérieuses.

M. le docteur Villermé, qui n'est point ennemi de la méthode de Jenner, avait pressenti ces résultats, quand il disait : « On s'exagère beaucoup trop le bienfait de la vaccine. Elle ne fait guère, du moins dans nos pays pleinement peuplés, que déplacer la mort..... Tous les préservatifs des maladies de l'enfance agissent de même ; de même aussi, en supprimant une cause de mort, ils donnent plus d'activité aux autres » (*Dict. de Méd. Épidémies*).

Ainsi, ce qui avait été indiqué sommairement en 1836, par M. Villermé, a été spécifié dix ans plus tard par M. Bayard, de Cirey, et démontré mathématiquement par M. Carnot qui a soulevé courageusement tous les linuels de nos générations modernes.

Quelques personnes pensent que la mortalité diminuée dans l'enfance doit reconnaître pour cause principale la diffusion des lumières médicales et l'observation plus générale des règles de l'hygiène. Il résulte de l'amélioration du sort des classes pauvres une modification dans le bien-être matériel qui doit certainement avoir un retentissement sur les lois de la vie ; mais cette part que nous voulons bien faire aux progrès de la civilisation n'est pas aussi grande qu'on le présume, car beaucoup de bons esprits retournent la médaille et attribuent à ces mêmes progrès la décadence des peuples d'aujourd'hui. Hâtons-nous cependant de témoigner notre surprise, si l'on venait à nous prouver que la science médicale perfectionnée et le mieux être des populations

qui sont parvenus à sauver de la mort un dixième des enfants en bas âge, n'ont plus de puissance et de fécondité pour la conservation de l'adolescence et de la jeunesse. Mais la médecine et le bien-être des masses ne nous détourneront pas de notre point de départ : c'est la vaccine qui a préservé l'enfance de la variole et de la mort, et ce que nous recherchons maintenant, c'est à savoir si cet immense bienfait n'a pas été payé trop chèrement par l'adolescence et par la jeunesse.

De nombreuses adhésions de la part des médecins de nos provinces sont arrivées à M. le docteur Bayard ; une des plus remarquables est celle du docteur Ancelon, de Dieuze, qui, dans un Mémoire sur la constitution épidémique actuelle, a développé des vues nouvelles sur la transmutation et sur l'étiologie épidémique de la variole, et sur l'origine et la nature de la constitution typhoïde : « Il nous montre les vaccinations mal faites, laissant une porte ouverte à la petite vérole, et les vaccinations bien faites au point de vue des vaccinophiles, rendant les adultes plus vulnérables à la fièvre typhoïde ; il prétend que si cette dernière prend de jour en jour une extension dont s'émeuvent les médecins et les économistes, que si elle secoue çà et là quelques-uns de ses symptômes pathognomoniques sur chaque épidémie nouvelle, de manière à faire croire à l'existence d'une constitution typhoïde, c'est que la résistance nerveuse a définitivement succombé dans la lutte, pendant la première enfance, avec le virus vaccin. »

Les vieillards de nos campagnes ont coutume de dire, dans leur naïf langage : Les jeunes gens d'aujourd'hui ne valent plus rien ! Cette pensée n'est pas chez eux l'effet d'une humeur chagrine et d'un regret bannal du passé. Ils la justifient par des comparaisons frappantes ; ils nous énumèrent les maladies qui déciment le jeune âge et qui étaient presque ignorées dans leur

temps ; ils nous font passer en revue tous ces fronts pâles, toutes ces constitutions malades, minées par la chlorose, les scrofules et la phthisie pulmonaire ; ils s'étonnent devant ces épidémies, nouvelles pour eux, de fièvres typhoïdes moissonnant la fleur de la jeunesse, frappant sur nos jeunes soldats, jetant le deuil et le désespoir dans les familles. Ils se demandent, comme nous, si les lois de la Providence ont changé, ou si l'homme, dans son imprévoyance et dans son orgueil, n'est pas l'aveugle artisan de son malheur !

Quel moyen opposer à l'invasion de ces calamités nouvelles ? — M. le docteur Bayard répond hardiment à cette question palpitante : La vaccine a déplacé la mort, remplacez-la où elle était au commencement de ce siècle ! Puis, si vous voulez de nouveau la combattre, que ce soit du moins par des armes égales, que ce soit par *l'inoculation de la variole* qui a été détrônée par la vaccine, comme l'a très-bien dit M. Bousquet, au milieu de sa plus grande gloire.

Que l'on nous permette ici de rapporter l'opinion ingénieuse du savant rédacteur de la *Revue médicale*, M. Sales-Girons, au sujet de cette méthode : « Selon nous, dit ce médecin, les maladies à virus ou à *semence* s'épuisent par l'usage dans l'organisme humain qu'elles affectent.

» D'où le vrai remède d'une telle maladie ne serait pas un médicament étranger, une matière, une pratique qui viendrait en contrarier l'éclosion naturelle, en détourner le développement intime, en croiser l'espèce, en abâtardir le génie ; si la maladie s'use, la haute médecine, celle qui regarde l'humanité dans le temps, enseigne qu'il faut user la maladie et non pas l'épargner.

» Il faut donc inoculer la maladie elle-même, rien de plus, rien de moins. Maintenant, la Providence qui a le secret des

merveilles de la médecine, nous montre-t-elle qu'elle a un moyen d'user une grande maladie dans une petite, une variole confluyente dans une seule pustule de son espèce propre? Remercions la Providence, et prenons-la pour guide.

» La variole se serait usée par elle-même dans des épidémies meurtrières, à travers je ne sais combien de siècles; il nous est donné de l'user par elle-même dans l'inoculation de son propre virus. La médecine, en possession d'un pareil secret, apprend au médecin quelle est sa mission et sa propre dignité. Si tout cela est vrai, comme il est probable que cela est vrai, le cowpox, devenu la vaccine, peut être accusé d'avoir fait obstacle à cet épuisement naturel de la variole sur l'humanité, depuis un demi-siècle; car la vaccine n'est pas la variole » (*Rev. méd.* 1853, p. 545).

Après ces éloquentes paroles, on se demande involontairement où nous en serions aujourd'hui, si l'inoculation de la petite vérole eût été généralement appliquée à nos générations actuelles, à l'exclusion de la vaccine. La question est insoluble, me direz-vous, sans l'expérience! Mais je vous répondrai simplement : Tournez vos regards vers le siècle passé! Le chiffre qu'avait posé Lacondamine subsiste encore dans toute son intégrité; les inoculations poursuivies jusqu'à la fin du siècle dernier n'ont servi qu'à donner à ce calcul des bases plus inébranlables. — « Si l'inoculation était devenue générale depuis trente-deux ans, avait dit Lacondamine, on eût sauvé la vie à plus d'un million d'hommes, sans y comprendre leur postérité! »

Il faudrait donc revenir à l'inoculation de la variole, d'après M. le docteur Bayard. Ce n'est pas une vaine théorie jetée dans le monde pour faire un peu de bruit; le médecin de Cirey-sur-Blaise est trop bien pénétré des devoirs que lui imposent la science et l'humanité, pour exercer un puéril charlatanisme : il

a donné les gages les plus sacrés de sa conviction profonde; il a commencé par inoculer son propre fils, et il continue depuis plusieurs années, avec le plus grand succès, à propager cette méthode dans sa nombreuse clientèle.

Tels sont les faits, telles sont les idées dont je crois être le fidèle historien. Dans ce rapide exposé, j'ai dû vous rappeler plus d'une notion vulgaire; vous en comprendrez vous-mêmes la nécessité. Il s'agissait de mesurer l'étendue de la conquête de Jenner, de la suivre avec la vie de l'homme qu'elle avait profondément modifiée, et de proposer enfin la liquidation de la vaccine dans ses rapports avec l'économie humaine, dont elle est sociétaire depuis un demi-siècle.

Il faut que l'on sache bien, une fois pour toutes, que ce n'est pas une déclaration de guerre que nous faisons à la vaccine, que ce n'est pas un défi que nous portons aux admirateurs de cette méthode. Ce que nous demandons aujourd'hui, c'est un appel aux lumières et à la loyauté de tous les observateurs; c'est un compte-rendu impartial de tout ce qui s'agit d'obscur et d'incertain au fond de cette question palpitante. Loin de nous la pensée de vouloir ébranler les statues que l'on dresse à l'homme que déifie l'Angleterre; il a eu foi dans son bienfait, et quelle qu'en soit l'issue, sa gloire n'en peut être amoindrie.

Maintenant, Messieurs, à quelles investigations doit-on se livrer pour résoudre cet important problème? A quelles études, à quels faits faudra-t-il s'adresser? Disons-le hautement, une semblable tâche embrasse d'immenses travaux qui semblent devoir décourager les moins timides. Ainsi, la statistique s'est posée comme la tête de l'expédition; c'est autour d'elle que l'on veut faire graviter toutes les spéculations de la science des médecins et des économistes: peu nous importe le point de départ, pourvu que chaque chose arrive à son heure et apporte claire-

ment sa raison d'être. Pour nous, toute la question se résume en ceci : Est-il vrai que le tribut que la petite vérole imposait autrefois à l'enfance soit aujourd'hui prélevé sur la jeunesse ? Est-il vrai que la fièvre typhoïde se soit substituée à la variole, ou plutôt que la gravité des maladies aiguës de la jeunesse soit causée par le refoulement du virus varioleux ? Est-il vrai que la vaccine ait amené progressivement ces déplorable résultats ?

Si donc la statistique doit avoir l'initiative, il faudra, pour ce qui concerne le département de l'Yonne, avoir le relevé très-exact, dans chaque commune, des naissances, des mariages et des décès par catégories quinquennales, depuis au moins cinquante ans. Si l'on obtient par les chiffres généraux la démonstration que la mortalité a doublé dans les rangs de l'adolescence et de la jeunesse, depuis l'introduction de la vaccine, ce fait sera considérable. Si l'on prouve que cette mortalité dans la période féconde de la vie a été pour chaque commune en raison directe de la propagation du virus anti-varioleux, il y aura quelque chose de plus émouvant encore. Si enfin, par la statistique de l'Yonne, où la vaccine est très-répondue, comparée à celles d'autres départements où les vaccinateurs ont été en petit nombre, on apprend que les proportions de mortalité sont dissemblables, suivant les conditions que nous avons énoncées, il sera facile de conclure. Il sera bon néanmoins de faire la part de toutes les circonstances locales et autres qui auraient pu vraisemblablement apporter une modification dans les lois antérieures de la mortalité.

L'achèvement complet de ces tableaux de l'état civil depuis un demi-siècle élargirait encore le cercle de vos investigations : en étudiant de près ces révolutions incessantes dans le personnel des populations rurales, on se rendrait peut-être compte d'une infinité de mystères qui président aux lois de la vie et de la mort.

Ainsi on arriverait peut-être à prédire pour certaines localités ces catastrophes épidémiques qui moissonnent une réserve trop abondante, et qui font le niveau là où il y a exubérance et surpopulation. On pourrait peut-être poser certaines règles providentielles sur le mécanisme de la vie sociale, de ses phases, de ses splendeurs et de ses décadences. On trouverait là une thèse magnifique à développer, et des vérités inattendues à dégager de ce pêle-mêle que l'on voyait d'un œil indifférent.

Enfin, la médecine devra s'emparer de toutes ces données, et sinon les mesurer à ses systèmes, du moins leur donner une explication physiologique en rapport avec les faits les mieux observés. La question de savoir si nos fièvres typhoïdes sont bien les mêmes que le groupe de maladies que les anciens nommaient fièvres putrides, ataxiques, adynamiques, si elles étaient plus rares, si elles étaient plus souvent mortelles, si elles procédaient comme aujourd'hui par épidémies sans causes véritablement reconnues, cette question, dis-je, ne me semble pas résolue. Des travaux ultérieurs apporteront peut-être quelque lumière sur cette litigieuse affaire. Ce qui nous concerne plus spécialement aujourd'hui, c'est l'analyse des épidémies de fièvres typhoïdes qui ont régné dans l'Yonne depuis quelques années, la constatation numérique des malades et des morts, leur rapports respectifs, les causes probables de ces fléaux passagers ; c'est de savoir dans quelles proportions les vaccinés et les variolés ont été frappés de ces fièvres graves, et de connaître autant que possible le nombre total des vaccinés et des variolés d'une localité donnée au moment de l'invasion épidémique. Les mêmes recherches s'appliqueront aux épidémies de variole, eu égard aux vaccinés et aux typhisés : en un mot, *l'antagonisme* de la petite vérole et de la fièvre typhoïde sera le sujet capital de nos investigations.

Ici finit la tâche que je m'étais imposée. Si vous pensez que la question soit assez grave pour mériter d'être posée dans une réunion d'hommes qui se vouent de cœur et d'intelligence à la recherche de la vérité, je puis déjà compter sur votre indulgence et sur vos sympathies. Je viens donc vous prier de vouloir bien établir *une commission permanente d'enquête au sujet de la vaccine*. Cette commission, composée de médecins et d'hommes exercés aux difficultés de la statistique, serait chargée de recueillir dans notre département tous les faits concluants qui se rapportent à la vaccine, aux épidémies de variole et de fièvre typhoïde, de les coordonner, de leur donner la signification qui leur appartient, et d'en dresser annuellement un rapport qui vous serait présenté.

Je crois, Messieurs, que le gouvernement ne pourra qu'applaudir à une semblable mesure prise sur tous les points de la France ; dans un temps qui n'est pas éloigné, il provoquera peut-être lui-même ces enquêtes palpitantes qui lui serviront de guides pour améliorer l'hygiène et l'avenir des populations. Alors vous vous félicitez d'avoir pressenti ses vœux et sa sollicitude, et vous aurez un titre de plus à la reconnaissance publique, et à la place honorable que vous occupez déjà parmi les Sociétés savantes.

Émile Duché,

D. M. P.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR FRANÇOIS VACHEY, ARCHITECTE A AUXERRE.

Messieurs ,

Quand la mort vient à frapper inopinément un homme plein de vie, de jeunesse, d'activité et d'espérance, le malheur d'une famille désolée excite d'autant plus de sympathie que chacun semble menacé dans ses propres affections.

Mais quand cet homme s'est élevé, par la seule puissance de sa volonté et de son intelligence, au niveau des hommes les plus instruits et les plus honorables d'un département ; quand sa prospérité et son bonheur sont devenus comme la haute moralité d'une vie dont chaque jour fut un enseignement pour la jeunesse, sa mort est, en quelque sorte, un malheur public, et l'amitié comprend, dans le secret de sa douleur, qu'elle doit à de pareils souvenirs toute la vérité de l'histoire.

L'hommage public que nous venons rendre à la mémoire de M. Vachey n'a donc point le caractère d'un éloge académique, mais le caractère d'une biographie, et ce sera la faute de notre

plume si le confrère que vous regrettez tous, Messieurs, ne gagne pas ainsi dans votre estime.

I.

François VACHEY est né à Senan, le 27 février 1823. Il était fils d'Hubert Vachey et de Marie-Anne Lanier, cultivateurs honnêtes et laborieux.

Doué d'une grande intelligence et de l'esprit d'analyse qui en est le plus puissant auxiliaire, François Vachey obtint, à l'école de son village, des succès qui firent la joie de son maître.

Cependant, sa constitution frêle, délicate, se prêtait difficilement à la vie rude et laborieuse de la campagne. Impropre aux travaux agricoles, il apprit de bonne heure, dans l'isolement où le plaçait cet état d'infériorité physique, à mûrir son jugement par la réflexion, et, pour se faire pardonner les instincts et les aptitudes d'un esprit précoce, à former à la douceur et à la patience un caractère naturellement vif et impétueux.

Son enfance s'écoulait ainsi tristement, occupée mais sans but, et ne recevait, même de sa mère, qu'à la dérobée, dans la crainte d'exciter des jalousies, les soins et les communications du cœur qui lui étaient également nécessaires.

Bon et faible comme sa femme, Hubert Vachey avait, depuis longtemps, sans l'avoir manifesté, le désir de s'imposer les sacrifices propres à créer à son jeune fils une position indépendante de la merci de sa famille; il eut enfin le courage d'exprimer la volonté de le mettre en état d'obtenir un brevet d'instituteur.

Cette résolution une fois prise, le curé et l'instituteur de Senan avisèrent aux moyens d'exécution, et, comme leur jeune protégé n'avait pas encore 13 ans, ils lui préparèrent, en quelque sorte, la voie en publiant ses heureuses dispositions.

A cette époque, le chevalier de Gislain, ancien professeur de mathématiques au collège de Lille, vivait retiré à La Ferté-Loupière et avait eu l'idée, pour occuper de trop nombreux loisirs, de recevoir chez lui quelques jeunes gens du voisinage et de leur donner une solide instruction, qu'on appellerait aujourd'hui professionnelle, et qui pût leur procurer, dans diverses carrières, des moyens honorables d'existence. M. de Gislain était souvent attiré à Senan par des affections de famille ; il entendit parler du jeune Vachey, de ses succès d'école, des bonnes qualités de son cœur ; il se mit en relation avec son père, convint avec lui du prix d'une pension, et reçut François Vachey au nombre de ses élèves, au mois de novembre 1835.

Ce petit établissement d'instruction eut peu d'éclat, mais il a formé des hommes de mérite, dont la plupart sont placés convenablement et se distinguent par l'amour du travail, par une conduite honorable et par la reconnaissance qu'ils conservent à leur maître.

François Vachey ne tarda pas à se faire remarquer au milieu d'eux, et les seuls moments qu'il déroba à l'ardeur de l'étude furent consacrés à achever une sorte de frontispice monumental, dessiné à la plume, qu'il avait commencé à Senan et qu'il put bientôt offrir à son ancien maître, préludant ainsi à la vie par l'expression du sentiment qui anoblit le plus le cœur de l'homme, et par une conception qui trahissait, pour ainsi dire, son inclination secrète pour un art qu'il devait tant aimer.

M. de Gislain s'attacha bientôt tout particulièrement à François Vachey ; il aimait à le conduire à la promenade et à causer avec lui, entraîné autant par la grande douceur de son caractère, qualité toujours attachante, que par la satisfaction, toujours rare, de placer utilement ses leçons. Naturellement sérieux et

méditatif, cet élève recherchait du reste volontiers la solitude. Les mathématiques et la géométrie furent l'objet principal de ses études, soit à cause des goûts particuliers de l'élève, soit à cause des connaissances spéciales du maître. Il étudia cependant avec intelligence les éléments de la langue grecque, et termina ses classes de grammaires française et latine.

Attentif et perspicace comme l'était M. de Gislain, il ne tarda pas à reconnaître aussi dans François Vachey un goût très-prononcé pour le dessin, qui se révélait, sur tous ses cahiers, en traits de plume ou de crayon. Il essaya de lui donner des leçons de dessin, mais sentant bientôt que ses efforts de dévouement n'aboutiraient pas à de grands résultats, il sollicita de M. le baron de Monnier, en faveur de son élève bien aimé, la permission de l'associer aux leçons de dessin que recevaient mesdemoiselles de Monnier au château de la Vieille-Ferté, et, quelques jours après, l'enfant du peuple vint s'asseoir avec reconnaissance à la table d'étude des deux jeunes patriciennes. Leur maître commun était une femme d'un caractère distingué, M^{lle} Félicité Servier, qui concourut pour le prix *Crochet* et dont le Mémoire, sur la *Bienfaisance* (1), fut couronné le 18 août 1834.

François Vachey n'apprit point seulement le dessin au château de la Vieille-Ferté; la pureté des mœurs et l'habitude des sentiments élevés, dont il y trouva l'exemple, contribuèrent beaucoup à épurer la délicatesse de ses principes.

Du reste, chacun suivit la route que Dieu lui avait tracée, la famille de Monnier perdant de vue en apparence son obligé; celui-ci gardant du bienfait un profond souvenir.

(1). Brochure in-4°, Auxerre, Gallot-Fournier.

Cependant, quand la mort vint frapper avant l'âge le jeune architecte, quand la tombe se ferma sur lui, la première voix qui s'éleva pour lui donner un témoignage public d'estime et de regret fut celle de madame de Montalembert, son ancienne condisciple du château de la Vieille-Ferté.

« Dans les temps d'orage que nous venons de traverser, » disait-elle dans ce souvenir nécrologique (1), nous avons eu » trop souvent à déplorer l'égarement de jeunes gens, doués de » talents remarquables, jetant dans une sorte de fournaise dévorante les trésors précieux de l'intelligence. C'est que l'intelligence, le talent, le génie lui-même, avec toute sa puissance, ne sont que des instruments de dommage sans la moralité, sans le respect des choses éternellement saintes, et que, dans le temps où nous vivons, ces bases de tout ordre ont été le plus souvent méconnues. Disons donc bien haut les noms de ceux qui, sortis d'un rang modeste, par la seule force de leur valeur, se sont ouvert une route à l'aide de sages principes et se sont rendus utiles à la société et à eux-mêmes. Aidons-les de tout notre pouvoir à parvenir, et, lorsque la mort vient interrompre leurs travaux, comme pour nous montrer la fragilité des projets humains, regrettions ces jeunes gens avec ceux qui les regrettent, et indiquons du moins leur mémoire à honorer et leur exemple à suivre ! »

Ce sont là des paroles qu'on aime à répéter ; elles nous ont fait intervertir l'ordre des énoncés que nous reprenons enfin.

En 1840, M. de Monnier faisait reconstruire le château de la Vieille-Ferté sous la direction de M. Leblanc père ; François

(1) Journal de l'Yonne.

Vachey en suivait les développements avec un vif intérêt et devint plus d'une fois, entre eux, un sujet d'entretien. Leur sollicitude enfin eut peu de peine à modifier les vues plus modestes de son père, et François Vachey entra bientôt comme élève chez M. Pourrain, architecte à Auxerre.

Trois ans plus tard, il put mettre un terme aux derniers sacrifices de son père ; mais, pendant sept ans encore, il seconda ou remplaça M. Pourrain dans la direction de ses travaux.

C'était plus qu'il n'en fallait à un esprit actif et pénétrant, pour s'éclairer aux leçons de l'expérience ; mais ce n'était point assez pour faire d'un bâtisseur un artiste.

Doué d'une vive imagination, François Vachey avait à un haut degré le sentiment du beau ; aussi aimait-il à se reposer du travail routinier des maisons communes et des écoles de village, en admirant la grave ou pompeuse ordonnance des monuments que le moyen-âge a répandus avec tant de prodigalité sur la terre de l'Yonne, à sonder la hardiesse, les mystères de l'art, à s'impressionner des majestueux effets d'ombre et de lumière produits par la disposition des faisceaux de colonnettes de la cathédrale d'Auxerre, et il sentait ainsi s'allumer en lui le feu sacré que recouvrait encore une dernière couche de cendre : son âme attendait la révélation.

Comment arrive-t-elle à l'artiste et lui fait-elle dire un matin :

Anch' io son pittor !

Beaucoup l'ignorent, beaucoup peut-être le taisent, car l'orgueil nie volontiers les agents intermédiaires pour se persuader qu'il était digne de communiquer de prime saut et directement avec Dieu.

François Vachey se plaisait, lui, à le raconter.

Un jour, un n° du journal *l'Yonne*, dans lequel M. Quantin publiait alors une série d'articles archéologiques, lui tomba sous la main, et il lut :

« Au XII^e siècle, se fait sentir la transition du plein cintre à l'ogive, révolution artistique dont les chroniqueurs ne font aucune autre mention que d'appeler *nouveau style* le type ogival qu'ils voyaient surgir au milieu des œuvres du passé. »

Ainsi, se dit-il, l'art a ses degrés et ses variantes, ses besoins et ses aspirations nouvelles, ses révolutions et son histoire, comme la vie des hommes ; et, de ce moment, François Vachey consacra ses veilles à étudier, à un point de vue élevé ; ses premières épargnes à acheter des livres, et ses premières vacances à de petits voyages artistiques.

Riche bientôt de ses propres observations, il entreprit une série d'études comparatives, coordonnées à l'aide de profils et de dessins, et il pénétra dans le sanctuaire de l'art au moyen-âge.

Au mois de janvier 1847, une institution ayant pour but de féconder la pensée et de multiplier la vie intellectuelle par la puissance de l'association se fondait à Auxerre, sous le titre de : *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne* ; François Vachey demanda et fut admis à en faire partie, et c'est lui, le plus jeune des quarante-cinq membres fondateurs, que la mort a frappé le premier.

II.

La Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne s'était définitivement constituée ; mais, quoiqu'elle pût compter sur le zèle de plusieurs de ses membres, elle n'était point sans inquiétude sur la difficulté d'obtenir d'eux, dès la première

année, dans un genre de travaux où rien ne s'improvise, des Mémoires qui pussent former le 1^{er} volume de nos publications.

Toutefois, la confiance avait succédé à cette crainte, lorsque le dépôt d'un volumineux Mémoire, accompagné de 46 dessins, jeta le comité de publication, dont nous faisons partie, dans un nouvel embarras. Ce Mémoire, intitulé : ÉGLISE SAINT-EUSÈBE D'AUXERRE, était une savante monographie archéologique dont l'auteur était M. Vachey.

L'embarras, cette fois, tenait aux finances de la Société, à cette nécessité injuste et cruelle qui répond à tout avec des chiffres ; qui fatigue, décourage et paralyse les plus généreux efforts.

Le comité était alors présidé par un homme fort connu comme savant magistrat et habile administrateur, mais aussi digne de l'être par son amour pour la jeunesse et sa persévérance, à travers les déceptions, à seconder tout ce qui pouvait l'instruire, la moraliser et la servir utilement. M. Gallois avait à la fois apprécié l'œuvre et deviné l'homme : Arrangez-vous, Messieurs, nous dit-il, il faut que ce travail soit publié ; je ferai en sorte que les fonds ne manquent pas.

M. Vachey n'abusa point de cette offre ; il avait vingt-quatre ans, et il avait appris déjà que ce qu'on veut, on le peut. En quelques jours, il devint lithographe et put ainsi ne laisser à la charge de la Société que les frais du tirage des 46 planches jointes à son Mémoire.

La Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne n'a pas formé M. Vachey, mais elle l'a fait connaître, elle l'a grandi, elle lui a donné des protecteurs, des clients et des amis ; son cœur ne l'a jamais oublié.

Il était inconnu et simple comme aux appointements de douze

cents francs, quand le public fut appelé à le juger, à la fois, comme architecte, comme archéologue et comme écrivain.

Comme architecte, il décrit, mesure, dessine et, passant habilement du plan à l'exécution, de l'ensemble aux détails, il compose du tout une église du XII^e siècle en portefeuille, prête à être édifiée de nouveau si son type venait à périr.

Comme archéologue, il interroge le passé, explique les tendances de l'art à l'époque de transition, et remontant, à l'aide du style, jusqu'à la pensée, il précise des dates et fixe, en quelque sorte, des inscriptions commémoratives sur les différentes portions du monument qu'il étudie.

Comme écrivain, son style n'est point exempt d'imperfections, mais il est facile, net, transparent, et, si la plume semble quelquefois mal taillée, on ne sent jamais la main inhabile.

Dans un article qui suivit de près son début, M. Vachey déterminait l'époque de la construction du gracieux clocher de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre sur laquelle les archéologues étaient loin d'être d'accord, et il dit le dernier mot à ce sujet en prouvant qu'il était contemporain du clocher de Saint-Eusèbe, quoique, dans celui-ci, l'ogive soit alternée avec le plein cintre et que, dans le premier, le plein cintre règne exclusivement, différence que l'auteur attribue, avec une grande force de raisonnement, aux tendances opposées des écoles laïques et des écoles claustrales, mais qui n'existe que dans le système d'architecture, car, *dans le premier cas, dit-il, les ogives ont tous les caractères du plein cintre et sont accompagnées des mêmes ornements; dans le second cas, le style sémi-circulaire est si sovelte, si élancé qu'il ne lui manque, pour être ogival, que le changement des cintres.*

M. Vachey publia ensuite, avec une série de planches explicatives, une Notice sur les piscines des églises du moyen-âge, puis

un Mémoire sur le château-fort de Druyes, dont M. le baron Chaillou des Barres, dans son compte-rendu des travaux de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, pendant les années 1849-1850, a pu dire avec autant de vérité que d'élégance : « L'auteur, avec une sagacité remarquable, a étudié les » vestiges de cette vieille construction ; il a réédifié pour nous et » pour des siècles ce manoir des temps féodaux. Son but n'était » pas de retracer l'histoire complète des seigneurs de Druyes, » de raconter leur vie si agitée, si sombre et parfois si dramatique... mais son travail d'induction, de résurrection, pourrait-on dire, est tellement concluant qu'avec lui nous voyons s'élever » et demeurer debout chaque partie de l'édifice, que nous nous » en expliquons, comme s'il s'agissait d'une maison moderne, » les nombreuses destinations. »

Pendant ce temps, la position de M. Vachey avait changé ; il avait succédé à M. Pourain, et, quoique les temps fussent alors peu propres à encourager un jeune architecte, il n'eut guère à en souffrir.

Sa clientèle prit bientôt une rapide extension et il eut le bonheur de la voir s'accroître d'abord par la confiance des hommes le plus haut placés dans l'estime publique.

A la même époque, commencèrent les premiers rapports de M. Vachey avec le monde. Sa franchise, la droiture de son caractère, et la rigidité de ses principes dont rien, dans la solitude du cabinet, n'avait modifié l'inflexible logique, pouvaient d'autant plus lui faire tort que, dans la vie où se heurtent à chaque instant les passions diverses, la justice a toujours besoin d'être tempérée par l'indulgence pour ne point devenir injuste, et que les convenances sociales, dans leurs délicatesses même, peuvent facilement être confondues avec l'hypocrisie.

Dire que M. Vachey, à ses premiers pas, ne laissa ou ne reçut

point d'impressions analogues, serait évidemment contraire à la vérité, mais son jugement était si sûr et sa volonté si forte qu'il sut bientôt assouplir ses principes, résister aux préventions et n'être enfin sévère que pour lui-même.

Il eut à se préserver d'un autre danger, et il le fit avec plus de sagesse encore.

Attaché aux principes démocratiques par sa naissance et par les aspirations de son cœur, il n'eut, au moment de leur triomphe, ni l'entraînement d'une confiance irréfléchie, ni la folle espérance d'un perfectionnement soudain dans les voies de l'humanité; il resta complètement étranger à la politique, observa et attendit.

M. Vachey, malgré les travaux de plus en plus nombreux de sa profession, continua à s'occuper d'études archéologiques et ne laissa passer aucune solennité scientifique du pays sans y prendre part.

Le 15 juin 1850, la Société Française pour la conservation des monuments historiques tint à Auxerre une de ses séances générales. M. Vachey y lut, sous le titre de : *Note sur les Bains romains de Monthouy*, un Mémoire fort intéressant qui, complétant sur beaucoup de points et rectifiant sur plusieurs les recherches publiées par M. Jollois sur les antiquités du Loiret, donne la solution d'un problème qui a fort occupé les archéologues, en prouvant que Monthouy est bien l'*Aquæ-Segestæ* et Sens, l'*Agendicum* de la carte de Peutinger.

Ce Mémoire a été inséré dans le 17^e Bulletin de la Société Française. Le 12 novembre de la même année, M. Vachey assista à la séance solennelle de la Société archéologique de Sens et lut un Mémoire ayant pour titre : *Recherches sur les progrès et les caractères de l'architecture de transition du XII^e siècle et du commencement du XIII^e.*

L'auteur s'était proposé pour but de faire sentir l'insuffisance des méthodes actuelles pour la classification chronologique des monuments du moyen-âge et d'indiquer les nécessités auxquelles devrait pourvoir une méthode nouvelle.

Dogmatique de sa nature, ce travail sent peut-être un peu trop le professeur. M. Vachey l'avait compris; aussi disait-il en finissant :

« Le but des Sociétés archéologiques est d'étudier, de classer » et de conserver les monuments; celui de leurs membres, de » concourir, autant qu'ils le peuvent, à l'œuvre commune.

» Puisse notre devoir nous servir d'excuse !

» Nous avons espéré, en apportant notre pierre à l'édifice, » qu'elle témoignera du moins de notre zèle et que l'amour de » l'art, en enhardissant à ce point les faibles, donnera la mesure » de ce que la science peut attendre des forts. »

La Société archéologique de Sens n'a point publié ce Mémoire dont elle conserve le manuscrit; nous aimons à croire que c'est parce qu'elle en avait de meilleurs.

Enfin, le 5 juin 1854, à la séance publique de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, M. Vachey donna lecture, sous le titre de : *Monuments consacrés à la mémoire de sainte Magnance, sainte Pallaye, sainte Camille, sainte Maxime et sainte Porcaire*, d'un Mémoire dont le but était de prouver que ces monuments confirment sur plus d'un point et ne contredisent sur aucun le texte de nos anciennes légendes.

Dans cet aperçu rapide des services que M. Vachey rendit à la science, nous ne devons pas oublier les planches, si minutieusement fidèles, qu'il dessina et lithographia lui-même pour le savant ouvrage de M. Cotteau sur les Échinides fossiles du département de l'Yonne. Il avait entrepris cette tâche pour être agréable à l'auteur, et il l'a continuée, au milieu de ses plus

pressantes occupations par esprit de dévouement et de confraternité.

M. Vachey s'était marié le 14 février 1851, suivant la raison et suivant son cœur.

A partir de cette époque, sa vie, plus active encore et plus laborieuse, n'est guère marquée que par des sacrifices utiles à la classe des artisans et par des événements heureux, comme si le sort, par une amère dérision, s'était plu en quelque sorte à les accumuler pour frapper ensuite plus cruellement.

Le conseil municipal d'Auxerre ayant institué, au mois de novembre 1850, un cours public de dessin, dans l'intérêt de la classe ouvrière, pria M. Vachey de vouloir bien en accepter gratuitement la direction. Personne ne comprenait mieux que lui l'utilité d'une semblable institution, aussi n'hésita-t-il pas à se dévouer à cette tâche. Il divisa le cours en deux sections : l'une pour le dessin de tête et d'ornementation, l'autre pour le dessin linéaire, la géométrie descriptive et leur application aux arts et métiers. La première section eut un professeur spécial et il se réserva la seconde qu'il dirigea tant que l'école eut besoin de son concours.

L'année suivante, un homme dont tout le monde connaît la philanthropie pratique, M. Tambour aîné, jetait les fondements de la Société de Prévoyance d'Auxerre, qui bientôt fut définitivement constituée. M. Vachey ne tarda pas à faire partie du conseil d'administration et il rendit à cette Société un utile service en descendant, au milieu d'une masse prodigieuse de chiffres, dans toutes les conséquences possibles d'une organisation financière, simple dans sa forme, mais très-compiquée dans ses résultats, en provoquant et en obtenant la modification de quelques articles des statuts qui auraient pu amener, un jour, de sérieuses complications.

Au mois d'avril 1854, M. Haussmann, préfet de l'Yonne, aussi bon juge en matière de constructions qu'éminent administrateur, confia à M. Vachey l'étude d'un projet de prison cellulaire pour l'arrondissement de Joigny.

Le 4 mars 1852, il fut nommé architecte de cet arrondissement et, le 29 juillet suivant, membre de la Commission des constructions communales.

Heureux alors comme époux, comme père, comme ami ; riche de sa clientèle, honoré dans sa profession, estimé de tous, la vie fut un jour pour lui tout bonheur, et, le lendemain, la mort avait tout détruit.

Atteint d'une fièvre typhoïde au mois de février 1853, il y succomba le 14 mars, à l'âge de 30 ans, et le hasard, qui se plaît à rapprocher les contrastes ou les analogies, abrita sa tombe précisément au pied du monument, chef-d'œuvre du jeune architecte, consacré au souvenir d'une femme douce et bonne, enlevée par la même maladie à la fleur de l'âge, et laissant également après elle un enfant orphelin et une immense douleur !

Dév.



DEUX INTENDANTS DU CANADA

SOUS LOUIS XIV.

§ 1^{er}.

Messieurs,

Dans nos séances solennelles (1), on peut, selon nos statuts, faire la biographie de personnages célèbres du département de l'Yonne.

Sans doute, on n'exclut pas ceux qui sont morts avant la formation de notre pays en département ; les hommes célèbres de notre temps, quel que soit leur nombre, auront la courtoisie de laisser un peu de place à leurs devanciers.

Ensuite, on n'est pas tenu, je pense, de ne parler que des personnages connus du monde civilisé, comme Vauban, par exemple ; le nombre des biographies serait par trop restreint ; d'ailleurs, il est des degrés dans la célébrité, et au-dessous des grands hommes, la gloire de l'humanité entière, il est encore place pour des hommes distingués qui ont fait honneur à leur pays.

Je viens faire la biographie de personnages célèbres dont pas un de vous, Messieurs, n'a jamais, selon toute apparence, en-

(1) Mémoire lu en séance publique, le 30 juin 1853.

tendu parler, ce qui confirme le vieux proverbe : *Nul n'est prophète dans son lieu.*

Vous avez lu, sans doute, avec intérêt, dans l'*Annuaire de l'Yonne*, de 1853, un fragment d'un vaste travail administratif fait sur la Bourgogne entière, vers 1670, la description particulière de l'ancien comté d'Auxerre. Ceci prouve, par parenthèse, que la statistique pour laquelle toute la France s'évertue dans ce moment, n'est pas chose nouvelle, si le mot est nouveau, seulement l'enfant avec les années est devenu bien grand et bien gros.

Peu de lecteurs auront fait attention, dans le paragraphe sur Vermenton, à une dame Raudot, propriétaire de la seigneurie de Bazarne, c'est la mère des personnages dont j'ai à vous entretenir.

Marguerite Talon, de la famille des célèbres avocats généraux du Parlement de Paris, avait épousé Jean Raudot (1), qui, après avoir été lieutenant à l'élection d'Auxerre, commis à l'extraordinaire des guerres, était devenu fermier-général et secrétaire du roi ; il mourut en 1660, laissant trois fils (2) A.

Cette famille ayant fait fortune, devait, selon les idées du temps, se consacrer aux fonctions de dévouement, l'épée et la magistrature : les deux plus jeunes furent officiers, et l'aîné, Jacques Raudot, après avoir été conseiller au Parlement de Metz,

(1) Son frère, Philbert Raudot, était avocat en parlement et maire d'Arnay-le-Duc, petite ville de Bourgogne.

(2) Les lettres alphabétiques renvoient à des notes et pièces justificatives placées à la fin de cette Notice.

Jean Raudot avait en outre trois filles : l'une d'elles, Marie, épousa M. Regnault, conseiller au Parlement de Paris, et eut en partage la terre de Bazarne,

puis à la Cour des Aides de Paris, fut nommé intendant du Canada (4).

Son fils, qui était déjà inspecteur général de la marine au département de Dunkerque, fut nommé, par une faveur spéciale, intendant du Canada en même temps que lui (2).

Tout le monde dans cette enceinte sait sans doute ce qu'était dans l'ancienne France un intendant, cette grande institution créée par Henri II, développée par le génie de Richelieu, et qui, à bien ou à mal, fut dans les mains de la royauté un puissant moyen pour devenir absolue, pour niveler et uniformiser la France; mais on peut être docteur ès-sciences naturelles et his-

(4) Je dois presque tous les renseignements qui m'ont servi à faire cette Notice, à l'obligeance de M. Pierre Margry, conservateur-adjoint des archives au Ministère de la Marine.

Il aime avec passion les trésors qu'elles renferment, mais bien différent de l'avare ou du jaloux, il est heureux de les faire connaître à ceux qui ne sont pas indignes de les apprécier.

C'est un écrivain distingué qui élèvera à la gloire des fondateurs et organisateurs des colonies françaises, à la gloire de la France, un monument que nous attendons avec impatience.

(2) Ils durent peut-être en partie leurs nominations au souvenir des bons services de leur parent Jean Talon, intendant du Canada de 1665 à 1673 et administrateur remarquable.

La presqu'île qui se trouve dans la partie méridionale de Terre-Neuve, porte le nom d'Avalon; j'ai cru un moment que MM. Raudot lui avaient donné ce nom, mais j'ai vu depuis ce nom d'Avalon sur une carte de Terre-Neuve de 1702 faite par conséquent avant leur arrivée au Canada. L'intendant Talon avait dû venir à Bazarne visiter sa parente M^{me} Raudot et faire une excursion à Avalon pour admirer ses vues pittoresques : c'est lui, sans doute, qui aura fait donner à cette terre d'Amérique un nom qui lui rappelait un bon souvenir de Bourgogne.

toriques, et n'avoir pas peut-être une idée bien nette des fonctions d'un intendant des colonies, permettez-moi de vous lire la commission du compatriote de vos arrière-grand-pères. Tant de révolutions dans les choses et dans les idées, qui semblent avoir multiplié les siècles, nous séparent du moment où cette commission a été donnée, qu'elle peut presque rivaliser avec un manuscrit poudreux du moyen-âge.

« Louis par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre (c'était Louis XIV, celui que, malgré le commencement de son déclin, on appelait encore en Europe : le roi), à notre amé et féal conseiller en nos conseils le sieur Raudot, salut !

» Étant nécessaire, *pour le bien de notre service*, de pourvoir et envoyer à la Nouvelle-France une personne fidèle et capable d'exercer la charge d'intendant à la place du sieur de Beauharnais que nous avons nommé à l'intendance de nos armées navales (c'était un des grands-oncles de l'empereur Napoléon III) ; nous avons cru ne pouvoir faire un plus digne choix que vous pour exercer cette charge.....

» Nous vous commettons, ordonnons et députons par ces présentes signées de notre main, intendant de la justice, police et finances en nos pays du Canada, Acadie et îles de Terre-Neuve et autres pays de la France septentrionale, pour vous trouver en cette fonction aux conseils de guerre qui seront tenus par le sieur marquis de Vaudreuil, gouverneur et notre lieutenant général audit pays, ouïr les plaintes qui vous seront faites par les peuples..... par les gens de guerre et tous autres, sur tous excès, torts et violences, leur rendre bonne et briève justice, informer de toutes entreprises et pratiques et menées faites *contre notre service*, procéder contre les coupables de tous crimes de quelque qualité et condition qu'ils soient, leur faire et parfaire leurs procès jusqu'au jugement définitif et exécution d'icelui

inclusivement, appeler le nombre de juges et gradués, portés par nos ordonnances..... présider au conseil supérieur..... recueillir les voix et prononcer les arrêts, tenir la main à ce que tous les juges inférieurs dudit pays et tous nos officiers de justice soient maintenus en leurs fonctions sans y être troublés par le conseil supérieur....., juger en toutes matières tant civiles que criminelles, conformément à nos édits et ordonnances et à la coutume de notre bonne ville, prévôté et vicomté de Paris, faire avec le conseil supérieur tous les règlements que vous estimerez nécessaires pour la police générale dudit pays, ensemble pour les foires et marchés, ventes, achats et débit de toutes denrées et marchandises..... et, au cas que vous estimerez plus à propos et nécessaire *pour le bien de notre service.....*, nous vous donnons pouvoir et faculté de les faire seul, de juger souverainement seul en matière civile et de tout ordonner ainsi que vous croirez être juste et à propos, validant dès à présent, comme pour lors, tous les jugements, règlements et ordonnances qui seront ainsi par vous rendus tout ainsi que s'ils étoient émanés de nos cours supérieures.....

» Voulant aussi que vous ayiez la direction du maniement et distribution de nos deniers pour l'entretien des gens de guerre, comme aussi des vivres, munitions, réparations, fortifications, parties inopinées, emprunts et contributions....., voir, vérifier et arrêter les états et ordonnances qui en seront expédiés par notre lieutenant général en chef....., vous faire représenter les extraits des montres et revues, les contrôles et registres.....

» Comme aussi, nous voulons que vous ayez seul la connaissance et juridiction souveraine de tout ce qui concerne la levée et perception de nos droits dans l'étendue dudit pays, savoir des droits appelés dix pour cent, quart de castor et taille de Cadoussac, tant en matière civile qu'en matière criminelle, sur

laquelle toutefois, en cas de peine afflictive, vous prendrez le nombre de gradués porté par nos ordonnances voulant que vos jugements soient exécutés comme arrêts de nos cours souveraines.....

» Au surplus, faire et ordonner ce que vous croirez nécessaire et à propos *pour le bien et avantage de notre service* et qui dépendra de la fonction de ladite charge d'intendant.....

» Car tel est notre plaisir.

» Donné à Versailles, le 4^{er} du mois de janvier, l'an de grâce 1705..... »

Dans cette commission, on reconnaît l'empreinte de celui qui disait : l'Etat, c'est moi.

Ainsi, l'intendant avait à la fois les attributions actuelles des préfets, des conseils de préfecture, des intendants de l'armée, des juges d'instruction, des présidents de cour d'appel et d'assises, et même plus encore puisqu'il n'y avait point de jury au Canada et qu'il aurait pu même juger seul et souverainement. Il avait une partie du pouvoir législatif et en outre, d'après les édits, le droit de faire, conjointement avec le gouverneur, des concessions de terre et de les révoquer au besoin.

Son pouvoir était presque sans bornes pour le bien ou pour le mal; et la prospérité de la colonie dépendait en très-grande partie de sa probité et de ses talents.

§ II.

On appelait les immenses pays dont MM. Raudot étaient intendants, la Nouvelle-France, grand nom qui indiquait l'espérance d'un grand avenir!

Mais que d'efforts et de temps pour le réaliser.

Les Français, encore peu nombreux, n'avaient pas seulement

à lutter contre le désert, à défricher des forêts vierges, à braver les rigueurs de longs hivers, il fallait encore dominer, par la politique ou par l'épée, des sauvages féroces et se tenir en garde contre des voisins plus redoutables, les Anglais.

Entre Français et Anglais de l'Amérique tout était différent et opposé.

Les colonies anglaises s'étaient peuplées de dissidents qui fuyaient la mère-patrie, d'hommes sombres et énergiques qui ne demandaient rien à son gouvernement que la liberté de vivre et de prier à leur guise ; la Nouvelle-France, au contraire, fondée sous l'influence du catholicisme, pour la conversion des infidèles autant que par esprit de commerce et de conquête, ne reçut que des catholiques, un acte fondamental en interdisait l'entrée aux protestants ; elle commença à se peupler d'anciens soldats, de paysans et d'ouvriers, Normands pour la plupart, transportés par les vaisseaux du roi et cédant à l'impulsion du gouvernement ou de compagnies patronées par lui. On tenta même d'organiser le sol comme la société à l'image de ce qui existait en France, on établit la dîme pour le clergé, on concéda à des communautés, à des officiers, à des gentilshommes, des forêts vierges qu'on décora du nom de seigneuries et ces seigneurs du désert firent ensuite des concessions partielles de terrain à des paysans qui devaient leur payer une redevance et des droits seigneuriaux.

Les colonies anglaises eurent le jury et les institutions judiciaires de l'Angleterre ; elles obtinrent dans leurs chartes des franchises si grandes que chacune d'elles formait pour ainsi dire une république. Dans la Nouvelle-France, la justice fut à peu près organisée comme dans la mère-patrie, avec l'omnipotence pour ainsi dire de l'intendant de plus : aucune liberté du reste ni municipale ni provinciale.

La vieille et haineuse rivalité de l'Angleterre et de la France

avait passé les mers ; la différence de religion la rendait plus ardente encore dans les cœurs des colons de l'Amérique ; les Canadiens, tous catholiques, étaient fervents pour la plupart, et les Anglais presque tous protestants fanatiques.

Toutes les fois que la guerre éclatait en Europe entre les deux nations, les colonies rivales se battaient avec acharnement.

Pour résister aux colons de la Nouvelle-Angleterre, à peu près dix fois plus nombreux, il fallait à nos Français une grande énergie.

Les Canadiens n'avaient pas dégénéré du courage de leurs pères, la paix était pour eux aussi laborieuse que la guerre, cette lutte incessante des pionniers contre les forêts vierges et un climat rude, entretenait leur vigueur ; beaucoup aimaient à courir les bois, les aventures, à vivre au milieu des dangers, à découvrir à force d'énergie et de privations de nouvelles terres à l'ouest et au midi, dans ces déserts immenses arrosés par le Saint-Laurent, le Mississipi et leurs innombrables affluents. En voyant l'origine, les habitudes, les mœurs des Canadiens, on s'explique, sans cesser de l'admirer, la résistance qu'ils opposaient à leurs nombreux voisins ; plus d'une fois même ils portèrent la terreur dans les colonies anglaises.

Ces guerres de surprises à travers le désert, aux combats petits par le nombre, mais si grands par le genre inventif et l'opiniâtreté d'un courage à toute épreuve, étaient d'autant plus acharnées que Français et Anglais avaient cherché chez les sauvages des auxiliaires contre l'ennemi.

C'étaient de terribles gens que ces sauvages dont les missionnaires, jésuites ou récollets, avaient bien de la peine à faire des chrétiens ; un passage d'une lettre collective du gouverneur et de l'intendant, datée de 1708, adressée au ministre de la marine, le comte de Pontchartrain, les peint en quelques lignes :

« Le sieur de Vaudreuil s'attache tant qu'il peut, Monseigneur, à maintenir une bonne union avec les sauvages ; il n'y a que cette union qui fait le bonheur et la sûreté de cette colonie. La guerre avec ces nations ne convient nullement aux Français, il n'y a rien à y gagner pour eux, ce sont des gens qui sont partout dans le pays et qui restent dix jours cachés derrière une souche pour pouvoir assassiner un homme ou une femme, vivant dans cet état avec un épi de blé d'Inde.

» C'est aussi la guerre la plus cruelle du monde ; ils ne se contentent pas de brûler les maisons, ils brûlent aussi les prisonniers qu'ils font, et ne leur donnent la mort qu'après les avoir tenus toujours dans les tourments les plus cruels qu'ils puissent s'imaginer. Les sieurs de Vaudreuil et Raudot ne peuvent conserver cette bonne intelligence, ni empêcher ces nations de se lier avec les Anglais sans leur faire des présents ; c'est un mal nécessaire. »

Plus d'une fois Anglais et Français eurent à rougir de honte et d'horreur de leurs féroces auxiliaires, mais la crainte de les changer en ennemis et de perdre leurs secours, faisait détourner les yeux et dissimuler l'indignation.

Lorsque MM. Raudot se rendirent au Canada et pendant tout le temps de leur séjour, la terrible guerre pour la succession d'Espagne mettait les armes à la main des Français et des Anglais dans les deux mondes.

La grande époque de Louis XIV était passée ; le long exercice du pouvoir absolu, des guerres continuelles, avaient, malgré quarante ans de succès et de gloire, porté leurs fruits empoisonnés ; la France, si féconde en grands hommes et si puissante lorsque Louis XIV avait commencé à gouverner, s'était appauvrie d'hommes et de ressources, et l'Europe presque entière voulait se venger d'une longue supériorité ; la France se battait sans

doute avec énergie, mais ses forces ne paraissaient plus répondre à son courage : on aurait dit qu'elle avait vieilli avec son roi.

En 1709, après un hiver d'une rigueur inouïe, suivi d'une effroyable disette, après des défaites qui semblaient livrer la France aux armées de Malborough et du prince Eugène, Louis XIV humilia son orgueil à demander la paix, mais on lui fit des conditions si dures qu'il les rejeta avec indignation : on voulait mutiler la France; il prit alors une résolution extraordinaire en dehors de tous les principes de son gouvernement, il fit connaître publiquement et ses propositions et les demandes des alliés et prit ses sujets pour juges. L'événement prouva qu'il avait bien jugé le cœur des Français, la nation indignée comme son vieux roi, fit un effort suprême.

La Nouvelle-France si faible encore fut digne de sa mère.

Voici une lettre de MM. Raudot, qui le prouve bien :

Québec, le 6 novembre 1762.

« Monseigneur,

» Nous avons reçu la lettre qu'il vous a plu nous écrire en date du 13 juillet dernier, avec copie de celle que Sa Majesté a écrite à M. de Vaudreuil, au sujet des propositions de paix...

» Tous les peuples, Monseigneur, sont si soulevés des propositions honteuses à la nation, que les alliés ont faites, qu'ils souffriront avec plaisir toutes les incommodités de la guerre, plutôt que d'avoir la paix à ces conditions. Ils sont obligés à Sa Majesté du refus qu'elle en a fait...

» Ils ont prié ici avec ferveur le Seigneur pour la prospérité de ses armes et ils espèrent tous que Sa Majesté confondra l'or-

guoil de ces alliés qui paroît être monté au suprême degré. Nous avons joint nos prières aux leurs et sommes persuadés que la pureté des intentions de Sa Majesté, dans une guerre aussi juste que celle qu'elle a entreprise, donnera à la fin un bon succès à ses armes et obligera ses ennemis d'accepter des conditions aussi justes et aussi raisonnables qu'il leur a offertes... »

Dans la lettre du 14 novembre, huit jours après, on lit avec étonnement :

« Ces propositions sont si opposées à l'honneur de la nation françoise, qu'il paroît aux sieurs de Vaudreuil et Raudot qu'il vaut mille fois mieux soutenir la guerre que d'avoir seulement la pensée de les accepter ; tous les peuples doivent être obligés à Sa Majesté du refus qu'elle a fait. »

Ces mots si fiers étaient écrits par le gouverneur et les intendants d'une colonie lointaine, défendue par deux mille hommes à peine de troupes réglées (1), trois à quatre mille miliciens, et qui, placée à côté d'ennemis bien plus nombreux, ne pouvait rien attendre de la mère-patrie attaquée de toutes parts et épuisée. Mais le cœur de la France battait aussi sur les rives du Saint-Laurent ; on ne se vantait pas de son patriotisme, ce mot n'était pas encore inventé, je crois, mais certes, on en avait ; les sentiments qui avaient fait la France si grande n'étaient pas éteints.

Dans une lettre collective de 1707, MM. de Vaudreuil et Raudot disaient qu'ils avaient tout fait pour préparer la défense

(1) Le Canada, avant la guerre, n'avait que 35 compagnies complètes des troupes de la marine (lettre du gouverneur du 15 octobre 1698). Les compagnies devaient être de 60 hommes. A peine si on put les entretenir au complet pendant la guerre.

de la colonie contre un coup de main, et qu'ils comptaient bien renvoyer les Anglais aussi mécontents du Canada que du temps du comte de Frontenac (1).

Cette promesse fut tenue en 1744 ; les Anglais, qui avaient tenté la conquête du Canada avec des forces très-considérables, furent forcés par les Canadiens, secondés par une tempête qui dispersa leur flotte, de quitter précipitamment les rives du Saint-Laurent, et la Nouvelle-France fit éprouver à Louis XIV un de ces rares moments de bonheur qui, dans ces années désastreuses, lui rappelaient la fortune de ses belles années.

§ III.

Mais ces inquiétudes continuelles de la guerre, l'activité que déploya surtout M. Raudot fils, avec l'énergie de la jeunesse, pour seconder le gouverneur dans l'organisation de la défense, n'empêchèrent pas les deux intendants de s'occuper des moyens de développer la prospérité de la colonie ; plusieurs cartons du ministère de la marine, remplis de leur correspondance, sont là pour attester leur zèle infatigable.

On y voit notamment de nombreuses lettres ou mémoires de M. Raudot père, sur l'administration de la justice (B, C) ; le règlement des dîmes du clergé, grande question qui agita longtemps la colonie (D) ; sur l'instruction d'une jeunesse dissipée et indisciplinée (E) ; les concessions de terres, les redevances aux seigneurs et les abus dont elles étaient l'occasion (B) ; et de M. Raudot fils, sur les finances fort délabrées de la colonie (F), les établissements militaires et de commerce, les sauvages, la

(1) Ce gouverneur avait repoussé et chassé une armée anglaise qui avait tenté le siège de Québec.

pêche de la morue qui valait plus à la France qu'un empire aux Indes, et enfin sur un grand projet de colonie que nous examinerons un peu plus tard.

MM. Raudot s'étaient en effet partagé les fonctions de l'intendance, en raison de leurs aptitudes et de la carrière qu'ils avaient suivie précédemment, le père se réserva la justice, la police et les affaires générales ; le fils s'occupa de la marine et du commerce, sans que toutefois cette division fût toujours rigoureusement observée.

« M. Raudot père, dit Charlevoix dans sa grande histoire de la Nouvelle-France, ayant reconnu d'abord que les habitants commençoient à se ruiner en procès au grand préjudice de la culture des terres, résolut de retrancher autant qu'il le pourroit les procédures, et entreprit d'accorder lui-même les parties, ce qui lui réussit au-delà même de ses espérances. »

Mais Charlevoix ne fait connaître que d'une manière incomplète cette partie de son administration. Il faut voir, dans ses lettres, l'état du pays à son arrivée pour comprendre ses efforts et ses services ; peut-être était-il disposé à voir les choses et les hommes avec sévérité et ses tableaux sont-ils un peu chargés ; cependant, en réfléchissant que ce n'est pas ordinairement l'élite des fonctionnaires et des populations qui se rend dans une colonie nouvelle, et que les abus s'introduisent facilement et se réforment avec peine loin des regards du gouvernement, on peut croire qu'il ne disait que l'exacte vérité. Selon lui, l'équité était bannie du pays, tout était arbitraire, et le plus rusé et le plus fort l'emportaient toujours. Les officiers de guerre et les seigneurs croyaient pouvoir se faire justice eux-mêmes ; un huissier n'osait donner d'assignation à un homme en charge ou qui avait soit du bien, soit quelque alliance un peu considérable : il ne pouvait assigner non plus aucun officier, sans la permission du

gouverneur, et aucun soldat sans la permission des officiers, sous prétexte que c'était un moyen d'empêcher la violence et les mauvais traitements contre les huissiers. Les juges, presque tous fort peu instruits, étaient tombés dans un mépris si grand qu'on se moquait d'eux et de leurs jugements.

M. Raudot défendit aux huissiers de se pourvoir devant le gouverneur et les officiers pour les assignations, et sa fermeté les sauva de toute violence. Il veilla au maintien de l'autorité de la justice, mais en même temps il se montra sévère envers les huissiers, les procureurs, les greffiers, les magistrats eux-mêmes qui n'étaient pas dévoués à leurs devoirs. Il voulut que les juges fussent dignes par leur conduite du respect qu'il réclamait pour leurs décisions.

Il eut à lutter contre le second magistrat de la colonie, le procureur général du conseil supérieur, M. Ruette d'Auteuil, qui depuis longtemps avait la plus grande influence sur ce corps et même dans la colonie. « C'est un homme qui abuse de sa position, disait M. Raudot, regardant comme des entreprises sur lui quand on vouloit le soumettre à la justice, et comme une vexation quand on vouloit l'empêcher de vexer les autres. » M. d'Auteuil, homme d'esprit et de ressources, qui se vantait d'avoir fait rappeler vingt-quatre ans auparavant le comte de Frontenac, espérait se débarrasser d'un censeur importun, mais M. Raudot, avec une résolution qui fait connaître son caractère, écrivit au ministre : « Il compte aussi me faire révoquer ; je crois, Monseigneur, qu'il a raison, car il faut qu'il quitte le pays ou que je le quitte, ne pouvant pas y rester avec un homme aussi injuste et aussi haut sans que tous les jours nous ayons des affaires nouvelles. » M. d'Auteuil fut cassé.

Mais l'intendant ne se contenta pas de maintenir tous les gens de justice dans le devoir, il prit des mesures lui-même ou sol-

licite des arrêts du conseil pour abrégér les procédures, diminuer les degrés de juridiction (C), empêcher de revenir, comme on le faisait par des requêtes de révision, sur des jugemens rendus, diminuer les recours en cassation au conseil du roi, ruineux pour les plaideurs peu aisés. Afin de tarir la source de procès multipliés et interminables que faisaient ou pouvaient faire naître des propriétés incertaines, mal assurées par l'absence d'actes ou des actes irréguliers, par suite de l'ignorance ou de la bonne foi d'une colonie naissante, il voulait qu'on consolidât ces propriétés par un édit entre les mains de ceux qui en jouissaient depuis cinq ans sans dol ni violence.

« Ce n'est que par là, Monseigneur, disait-il dans une lettre du 40 novembre 1707, que vous pourrez mettre la paix et la tranquillité dans ce pays, lequel, sans cette précaution si juste, sera toujours malheureux et hors d'état de pouvoir augmenter ; ses habitants qui devroient être occupés à cultiver leurs terres étant obligés de les quitter tous les jours pour soutenir souvent de mauvais procès ; je connois ce mal, Monseigneur, par toutes les affaires qui viennent continuellement pardevant moi, dont on peut vous dire que j'ai été accablé depuis que je suis ici, parce que ces pauvres habitants me trouvant d'un accès facile et n'étant point obligés de mettre la main à la bourse pour plaider, il n'y a guère de jour que je n'aie rendu plusieurs ordonnances sur toutes les affaires qui se sont faites entre eux avant que j'y arrivasse. » (B)

Aux reproches qu'on lui faisait de troubler les juridictions et d'empiéter sur les droits des tribunaux, il répondait qu'il renvoyait devant le juge ordinaire les parties qui réclamaient ce renvoi ; arbitre plutôt que juge, il inspirait une telle confiance qu'il rendit ainsi, dans les deux premières années, plus de deux mille ordonnances.

C'était un justicier sévère et bon, qui tout en jugeant sans cesse détestait les procès ; c'était un administrateur qui voyant les choses de haut avait en aversion l'esprit de chicane et sacrifiait son repos pour le combattre : « Il n'y a rien à mon sens, disait-il au ministre, de plus pernicieux que cet esprit et de plus contraire au repos et à la tranquillité qu'il faut donner aux peuples d'une colonie, laquelle ne se soutient et ne s'augmente que par le travail de ses habitants. »

J'ai entendu naguère bien des phrases pompeuses pour glorifier le travail et les travailleurs, elles m'ont moins touché que ces simples mots dictés par le bon sens.

§ IV.

M. Antoine Raudot était, comme son père, pénétré de ces idées si justes ; aussi-tous deux firent à l'envi tous leurs efforts pour pousser les habitants à se livrer au genre de travail qu'ils regardaient comme la condition indispensable de la prospérité, de l'existence même de la colonie, à la culture des terres, et ils n'attendirent pas pour le faire, la curieuse lettre qu'on va lire :

En 1709, dans l'année d'effroyable disette dont nous avons déjà parlé, M. de Pontchartrain mandait à MM. de Vaudreuil et Raudot que le roi, voyant les terres du Canada propres pour les grains, avait souhaité vivement qu'ils excitassent les habitants à augmenter leurs cultures et les obligeassent même à mettre en valeur les terres non défrichées. « Le Canada a intérêt, disait-il, à persuader le roi que, dans le cas de disette, comme il arrive cette année, la colonie peut être utile au royaume en lui fournissant des bleds que Sa Majesté est obligée de tirer des pays étrangers avec beaucoup de dépense ; si cela pouvoit produire

une quantité considérable d'augmentation, MM. de Vaudreuil et Raudot rendroient à la métropole et à la colonie le plus grand service que des gens à leur place aient eu l'occasion de rendre. Comme il arrive tous les quatre ou cinq ans, en effet, tant en Canada qu'en France une année de disette, si le Canada ne sème que ce qu'il faut pour sa subsistance, il pourroit mourir de faim, si la disette se faisoit sentir en France dans le même temps ; au lieu qu'en augmentant leur culture au-delà des besoins ordinaires, ils pourroient faire provision du surplus pour envoyer en France lorsque le besoin y est, ce qui, par malheur, n'arrive que trop souvent. » Le ministre terminait en invitant le gouverneur et les intendants à examiner avec les principaux habitants du Canada et les propriétaires des terres, ce qui se pouvait faire pour conserver les grains pendant les années d'abondance.

Que de réflexions cette lettre pourrait faire naître ! Ne soyons pas trop sévères pour les erreurs économiques du grand roi, qui prétendait combattre la disette en faisant cultiver du blé par force et en rendant l'Etat marchand de grains ; il y a si peu de temps que nous en faisons autant. Je suis sûr que plus d'un lecteur sera tenté de prendre en pitié ces agriculteurs et ce gouvernement qui laissaient venir une disette tous les quatre ou cinq ans. Plaise à Dieu que la maladie de la pomme de terre ne nous ramène pas aux siècles passés !

Quoi qu'il en soit, dans cette même année de 1709, plusieurs vaisseaux chargés de marchandises partirent de La Rochelle, et le Canada put les payer avec ses grains. Québec et Montréal, pensant bien qu'en raison de cette exportation, le blé dépasserait vingt sous le minot, se mirent à murmurer, comme le faisaient et comme le font encore en pareille occasion les villes de France, et elles s'indignaient contre l'intendant qui l'avait permise. Mais Antoine Raudot disait, avec cet accent d'une

franchise un peu rude que lui donnaient sa conviction et l'amour du bien public : Il faudroit que le blé fût toujours à quarante-cinq sous de France pour exciter l'habitant à en faire.

Il demandait au roi sa protection pour l'homme des champs qui, disait-il, *feroit toujours la force du pays*, et des gratifications pour ceux qui feroient des défrichements et auraient les terres les mieux cultivées, il ajoutait : *cela augmentera le pays à vue d'œil*.

Cet intendant, qui était de l'école de Sully, avait déjà rendu à la colonie un autre service qui donne une idée fort nette des effets du système colonial.

« M. Randet proposa au conseil du roi (en 1708), dit encore Charlevoix, de permettre aux habitants qui avaient commencé à cultiver le lin et le chanvre, de les employer dans le pays où les toiles de France étoient à un prix si haut, que les moins aisés, dont le nombre étoit le plus grand, ne pouvoient y atteindre non plus qu'aux étoffes, de sorte que la plupart étoient presque nus.

» La réponse du ministre fut que le roi étoit charmé d'apprendre que ses sujets du Canada reconnussent enfin la faute qu'ils avoient faite en s'attachant au seul commerce des pelleteries et qu'ils s'adonnassent sérieusement à la culture de leurs terres, particulièrement à y semer du chanvre et du lin..... mais qu'il ne convenoit pas au royaume que les manufactures fussent en Amérique, parce que cela ne se pouvoit pas permettre sans causer quelque préjudice à celles de France ; que néanmoins elle ne défendoit pas absolument qu'il ne s'y en établît quelques-unes pour le soulagement des pauvres : on a en effet profité de cette permission... et la colonie en retire un grand avantage. »

La nécessité avait déjà fait naître quelques années auparavant

une industrie assez curieuse. On lit dans une lettre collective du gouverneur et des intendants de Beauharnais et Raudot, datée de 1705 : « Le public retire un grand avantage de la manufacture de M^{me} de Repentigny, qui fait avec les écorces d'arbres, de grosses couvertes de grosse toile en fil d'ortie et une espèce de gros droguet avec la laine des moutons de ce pays ; ce qui est un grand secours pour les pauvres habitants qui ne sont pas en état d'acheter des marchandises de France, étant trop chères. »

L'argent était en effet si rare au Canada, qu'on avait fait un papier-monnaie appelé *les cartes*, ce qui n'engageait pas sans doute les marchands de France à expédier des cargaisons d'étoffes souvent interceptées d'ailleurs par les corsaires anglais ; beaucoup de Canadiens avaient été forcés de se vêtir, comme les sauvages, de peaux de bêtes tuées dans leurs chasses. Ce n'était donc pas un mince service rendu à la colonie que celui d'obtenir la permission d'établir des manufactures.

Cette M^{me} de Repentigny, aussi active qu'ingénieuse, avait imaginé de teindre en gris les peaux de chevreuil et de caribous dont nos Canadiens se faisaient des habits. Elle proposait de faire, à sept sous la livre, des cordages que les marchands disaient payer huit ; elle avait trouvé aux environs de Montréal des bois de teinture de toutes sortes, à l'exception de la couleur de feu, du cramoisi et du vert de pré. En 1707, elle avait 20 métiers à Montréal et l'année suivante 73. Ce nombre, cette prospérité effrayaient M. de Pontchartrain ; qu'allait devenir le système colonial ? Il invitait, par une note au crayon rouge, le premier commis de son ministère à discuter cette importante affaire avec M. Raudot.

Ne nous moquons pas de ce crayon rouge, il n'y a pas longtemps qu'il écrivait encore.

M. Raudot soutint de tout son pouvoir M^{me} de Repentigny et demanda même pour elle une gratification du roi. De nos jours lui donnerait-on le ruban rouge? Certes, elle l'aurait mérité aussi bien que plus d'un chevalier, grand seigneur de l'industrie.

§ V.

Mais dans la correspondance de MM. Raudot, ce qui attire surtout et fixe l'attention du lecteur, c'est le projet d'un grand établissement à former dans l'île qui se trouve entre Terre-Neuve et l'Acadie, à l'entrée du vaste golfe où se jette l'immense Saint-Laurent; elle s'appelait alors le cap Breton.

Dans son *Histoire du Canada*, en trois volumes, publiée à Québec en 1846, et qui est entre les mains de tous les Canadiens un peu lettrés, M. Garneau dit à ce sujet :

« L'île du cap Breton n'avait été fréquentée jusque dans les dernières années, l'été, que par quelques pêcheurs qui y faisaient sécher leur poisson, et, l'hiver, que par les habitants de l'Acadie qui y passaient pour faire la traite des pelleteries avec les Indiens. Vers 1706, elle attira l'attention de M. Raudot, qui envoya conjointement avec son fils, au ministère, un Mémoire relatif à son établissement (1). (G)

» Ce Mémoire fort circonstancié nous donne une opinion très-favorable des connaissances de cet administrateur, et il est fâcheux que la direction du commerce canadien n'ait pas toujours été dans des mains aussi expérimentées.

» L'intendant avait imaginé un nouveau plan pour le commerce de l'Amérique du Nord, dans lequel le cap Breton devait jouer

(1) Le Mémoire était d'Antoine Raudot. (Voyez la note.)

un grand rôle en devenant l'entrepôt général de cette partie du monde : l'idée était neuve et ingénieuse.

» Après s'être étendu sur les motifs qu'on avait eu d'établir le Canada et sur le commerce des pelleteries, le seul dont on se fût sérieusement occupé jusqu'alors et auquel on avait tout sacrifié, ces deux administrateurs disaient que le temps était arrivé de donner une nouvelle base au négoce de la Nouvelle-France, que la traite des fourrures devenait de jour en jour moins profitable et cesserait tôt ou tard, que d'ailleurs elle y répandait des habitudes vicieuses et vagabondes parmi la population, qui négligeait la culture des terres pour un gain trompeur ; ils faisaient ensuite une comparaison à ce sujet entre la conduite des Anglais-Américains et la nôtre.

» Ceux-là, sans s'occuper à voyager si loin de chez eux comme nous, cultivent leurs terres, établissent des manufactures, des verreries, ouvrent des mines, construisent des navires et n'ont jamais regardé la pelleterie que comme un accessoire. Nous devons les imiter et nous livrer à un commerce plus avantageux et plus durable ; comme eux encourageons l'exportation des viandes salées, des bois de toutes sortes, du goudron, du brai, des huiles, du poisson, du chanvre, du lin, du fer, du cuivre, etc. A mesure que le chiffre des exportations s'élèvera, celui des importations suivra une marche ascendante proportionnelle ; tout le monde sera occupé, les denrées et les marchandises seront abondantes et par conséquent à meilleur marché ; cette activité attirera l'émigration, augmentera les défrichements, développera la pêche et la navigation, et répandra une vie nouvelle dans tous les établissements de cette contrée aujourd'hui si languissante. Ils démontraient par un raisonnement parfaitement conforme aux meilleurs principes de l'économie politique moderne, les avantages qui résulteraient de cet état de choses pour la France

elle-même... Celui-là achètera d'autant plus de marchandises françaises qu'il vendra de produits, et plus les manufactures de France emploieront de bras, plus sa population augmentera et plus elle consommera de produits agricoles.

« Ils terminèrent ce long document par insister avec force sur la nécessité de coloniser le cap Breton, de faire un dépôt général dans cette île, qui se trouvait entre la mère-patrie et l'Acadie, Terre-Neuve et le Canada et au centre des pêcheries. Cette île pourrait fournir de son cru, à la première, des morues, des huiles, du charbon de terre, du plâtre, du bois de construction, etc.; aux autres des marchandises interposées, venant de France, qu'elle échangerait contre les denrées de ces diverses provinces. Il y a plus, observaient-ils encore, ce n'est pas seulement en augmentant la consommation des marchandises au Canada que l'établissement projeté serait utile au royaume, on pourrait aussi faire passer des vins, des eaux-de-vie, des toiles, du ruban, des taffetas, etc., aux colonies anglaises qui sont très-peuplées et qui en achèteraient beaucoup quand même ce négoce ne serait pas permis. En un mot, M. Raudot voulait faire du cap Breton, dans les limites des possessions françaises, ce que la Grande-Bretagne est aujourd'hui pour le monde, le centre du commerce.

» Ce projet, M. Raudot voulait en confier l'exécution, non à une compagnie toujours égoïste et sacrifiant sans cesse l'avenir au présent, mais au gouvernement qu'il priait de s'en charger, entrant dans les détails les plus minutieux pour lui en démontrer la facilité. »

Cet établissement devait en outre protéger en temps de guerre tout le Canada, il en serait la tête et la clé.

Charlevoix, dans son histoire, s'occupe aussi très-longuement de ce vaste projet de MM. Raudot, et il termine ainsi : « Tout

cela fut exposé en détail par les deux magistrats avec une exactitude, une intelligence, un ordre, une précision admirables et appuyé de preuves solides qui ne laissoient rien à désirer. »

Dans l'*Histoire générale des Voyages*, publiée quelques années après celle de Charlevoix, en 1757, on consacre plusieurs pages aux travaux de MM. Raudot, et ces éloges de Charlevoix sont répétés en d'autres termes.

Lorsque la France, peu de temps après les Mémoires de ces intendants, perdit pour toujours en 1713, par le traité d'Utrecht, Terre-Neuve qui s'était cependant vaillamment défendue et n'avait pu être conquise, et l'Acadia qui avait fini en 1740, malgré des prodiges de valeur, par succomber au nombre, on sentit la nécessité de réaliser une partie de leurs vues, on décora le cap Breton du nom d'île Royale, et l'on fonda Louisbourg qui fut pendant de longues années le boulevard du Canada.

§ VI.

Avant la perte définitive de ces deux beaux fleurons de la couronne de la Nouvelle-France, ces deux intendants quittèrent le Canada pour une cause qui était celle des institutions bien plus que des hommes.

Le gouverneur était le premier dans la colonie et commandait les troupes, l'intendant n'était que le second, mais avec un pouvoir plus grand peut-être que celui du gouverneur dont il était même, sur certains points, le surveillant. Les conflits d'attributions et d'amour-propre étaient difficiles à éviter. Après avoir vécu d'abord en très-bonne intelligence, le marquis de Vaudreuil et MM. Raudot passèrent à un état de froideur, puis d'hostilité, malgré les recommandations sévères du comte de Pontchartrain; la colonie était troublée, divisée, les affaires entravées par ces

conflits qui n'avaient pas été du reste les premiers et ne furent pas les derniers entre gouverneurs et intendants du Canada.

On ne conçoit pas d'abord comment des hommes d'Etat aussi intelligents que les ministres de Louis XIV avaient ainsi, par l'organisation de deux pouvoirs rivaux et indépendants, trop éloignés du gouvernement pour être maintenus par lui dans l'harmonie, créé un antagonisme inévitable et dangereux ; mais sans doute le gouvernement jaloux de la métropole avait vu dans cette organisation un moyen d'être toujours informé de ce qui se passait, et toujours le maître.

On rappela en France M. Raudot fils, en 1740, puis son père en 1744, mais ce ne fut point une disgrâce. Le fils fut nommé intendant de marine chargé des classes du royaume, ce que nous nommons aujourd'hui l'inscription maritime ; et le père fut au ministère de la marine un des principaux commis ; on les appelle aujourd'hui directeurs, le titre est plus sonore : c'est merveille comme nous grandissons les hommes par des mots ! Il fut en outre conseiller de marine, sa nomination datait de 1709.

Il n'y avait que quatre places de conseiller de marine ; elles étaient toujours remplies par de futurs ou d'anciens ministres, comme Colbert, Seignelay, de la Reynie, les Phélippeaux, de Pontchartrain et de Maurepas, et par des fonctionnaires principaux de la marine connus par leur expérience des choses et des hommes.

En 1728, Jacques Raudot mourut à 82 ans ; son fils, qui avait été depuis son retour du Canada, non-seulement intendant de marine, mais premier commis du ministère de la maison du roi, directeur de la compagnie des Indes, lui succéda dans ses fonctions de conseiller de marine, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1737.

Antoine Raudot mourut à un âge encore peu avancé, sans

laisser de fils (1) ; ainsi se dessécha cette branche de la modeste famille de Bourgogne, dont le nom, grâce à nos intendants, sortit un peu de la foule ; mais la souche n'était pas morte, à d'autres échut la tâche d'imiter leurs exemples et de soutenir l'honneur de leur nom.

Une anecdote assez piquante sur le fameux docteur Quesnay, racontée dans les Mémoires de M^{me} du Hausset (page 89), donne à sa mort une cause bizarre. Voici le passage : en le lisant, on sent qu'on est en plein xviii^e siècle.

« Ma camarade est venue tout enchantée, il y a quelques jours, dans ma chambre à la ville. Elle avoit été chez M. de Chenevières, premier commis de la guerre, qui est en grande correspondance avec Voltaire qu'elle regarde comme un dieu..... M. de Chenevières lui avoit montré des lettres de Voltaire et M. Marmontel avoit lu une épître à ma bibliothèque.

» M. Quesnay entra pour un petit moment, elle lui répéta tout cela, et comme il n'avoit pas l'air d'y prendre beaucoup de part, elle lui a demandé s'il n'admiroit pas les grands poètes ; — comme les grands joueurs de bilboquet, a-t-il répondu avec ce ton qui rend plaisant tout ce qu'il dit. — J'ai cependant fait des vers, dit-il, et je vais vous en dire ; c'est sur un M. Rodot, intendant de la marine, qui se plaisoit à dire du mal de la médecine et des médecins ; je fis ces vers pour venger Esculape et Hippocrate :

Antoine se médecina
En décrivant la médecine,
Et de ses propres mains mina
Les fondements de sa machine ;

(1) Sa sœur, Marguerite-Françoise Raudot, avoit épousé, en 1705, Claude-Marie de Girard, marquis d'Espeuilles.

Très-rarement il opina
 Sans humeur bizarre ou chagrine,
 Et l'esprit qui le domina
 Étoit affiché sur sa mine. »

Cette anecdote et ces vers, les seuls que Quesnay ait sans doute jamais faits, prouvent que l'intendant du Canada, économiste sans le savoir dans ses Mémoires au ministre, à une époque où Quesnay était encore enfant, avait beaucoup connu, depuis son retour, celui que l'on regarde comme le père des économistes ; car ce nom de baptême donné par le docteur, et la nature même de cette plaisanterie témoignent de leur familiarité.

Quelle qu'ait été la cause de la mort de M. Raudot, il mourut à temps, il ne vit pas les désastres de 1759.

Sans doute, dans ces hautes fonctions qu'ils exercèrent au ministère de la marine et qui leur permirent d'être utiles au Canada, de concourir notamment à la fondation de l'île Royale dont ils avaient présenté le plan, les souvenirs, la sollicitude de MM. Raudot se portèrent plus d'une fois sur les vastes contrées qu'ils avaient eu l'honneur d'administrer, où l'un des leurs, leur fils et frère était mort bien jeune encore, capitaine au service du roi (1), et ils espérèrent sans doute avoir contribué à la formation d'une nouvelle France qui, avec le temps, pourrait devenir peut-être aussi grande, aussi glorieuse que l'ancienne. Mais vaine illusion ! le moment des désastres, des regrets éternels approchait ; en 1759, le Canada, malgré l'héroïque défense de Montcalm et de Lévis, fut envahi par les Anglais. Cédée en 1763 par le déplorable gouvernement de Louis XV, par la

(1) Jacques-Denis Raudot, noyé en l'île de Sable, en 1714.

Pompadour, comme disent les Canadiens, cette terre illustrée par tant d'efforts et de courage, la Nouvelle-France, devenait anglaise, mais les coeurs restèrent français.

§ VII.

Après avoir été soumis d'abord à un régime militaire, arbitraire, despotique, les Canadiens conquis virent leurs liens se relâcher, leur sort s'améliorer successivement ; par nécessité plus encore que par bonne volonté (car il fallait ménager les Canadiens pour les empêcher de se réunir aux États-Unis), l'Angleterre respecta la religion catholique d'autant plus chère aux Canadiens qu'elle s'identifiait avec leur nationalité et la conservait ; elle respecta la langue et les lois des Canadiens ; puis, comme elle désirait attirer des émigrants anglais qui n'auraient pas voulu habiter une terre soumise au régime du bon plaisir, et qu'il était à peu près impossible de ne pas accorder à ses sujets français des droits égaux à ceux des Anglais, elle concéda successivement au Canada le jugement par jury, l'*habeas corpus*, des franchises municipales, un parlement, la responsabilité des ministres, le vote de l'impôt et son emploi, l'administration du pays par le pays. Après avoir réprimé la révolte de 1838, faite par le parti qui, conservant la vieille haine nationale, ravivée par de nouveaux griefs, voulait secouer la domination de l'Angleterre, on put croire un moment que le gouvernement anglais reviendrait sur ses pas dans sa marche libérale ; mais il s'est montré au contraire plus généreux ou plus prévoyant, il n'a pas craint même la conservation de l'esprit français comme une digue à opposer à l'ambition des États-Unis, et les descendants des Français conquis vivent sous un régime plus doux, plus libre que n'avait jamais été celui de leur mère-patrie. Les Français

ont aujourd'hui un gouvernement parlementaire sur les rives du Saint-Laurent.

Combien de fois n'a-t-on pas dit que la race anglo-saxonne seule pouvait supporter des institutions libres, que la race française en était incapable ; le Canada donne à ces assertions un éclatant démenti. Il est vrai que nos frères les Canadiens ont été préservés des révolutions et de leurs causes.

Ils ont même les agitations de la liberté sans avoir jusqu'à présent, plus heureux que nous, la crainte d'un bouleversement social. Une des questions qui remuent dans ce moment le parlement canadien et les esprits, c'est la suppression projetée de l'informe régime féodal établi au Canada, et dans les discussions on invoque à chaque instant les lettres et les Mémoires des intendants Raudot. Tout le monde, dans l'ancienne Nouvelle-France, connaît le nom de ces deux Bourguignons, dans leur pays natal personne ne sait qu'ils ont existé.

Cette politique généreuse, ou si l'on veut sagement égoïste de l'Angleterre, lui a conservé le Canada et empêche son annexion aux États-Unis ; elle affaiblit même les regrets des Canadiens de n'être plus Français ; égaux de leurs conquérants qui les respectent, ils ont une patrie et sont libres sous la loi, ils apprécient et veulent conserver ces biens parce qu'ils en sont dignes.

C'est ce sentiment qui a frappé M. Ampère, le célèbre académicien, dans une excursion qu'il vient de faire en Amérique et dont la relation instructive et spirituelle captive dans ce moment les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*.

Ce régime de garanties et de liberté n'a pas été inutile au développement rapide de la race française ; les descendants des soixante mille Français conquis par l'armée de Wolfe sont aujourd'hui plus de six cent mille.

Et cependant le Canada, qui avait vu avec regret les plus riches, les plus distingués de ses enfants partir après la conquête pour ne pas cesser d'être Français, n'a point reçu depuis d'émigrants de la France ; c'est que la sécurité, la paix, le travail et l'intelligence ont multiplié les hommes avec les produits et les richesses.

Pour accrottre la population, on n'a pas eu besoin de renouveler ce singulier arrêt du conseil de 1670, signé de Colbert, qui assurait une pension aux Canadiens, pères de dix enfants vivants, non prêtres ou religieux, donnait une prime aux garçons et aux filles qui se mariaient à vingt et seize ans ou plus tôt, et condamnait à l'amende le père qui n'avait pas marié ses enfants à cet âge.

Nos frères du Canada ont suivi d'eux-mêmes et mieux que nous le précepte divin : Croissez et multipliez. M. Ampère rappelle ce mot d'un bon Canadien : « Oh ! monsieur, nous sommes terribles pour les enfants. »

Le développement intellectuel de cette population n'est pas moins remarquable. Il se forme au Canada des auteurs, des savants, des orateurs, des hommes d'État.

En voyant cette belle population, française par le cœur, qui s'est même sous certains rapports conservée plus française que nous, car il faudrait peut-être aller jusque sur les rives du Saint-Laurent pour retrouver la vieille gatté française, comment ne pas éprouver des regrets mêlés d'orgueil ?

Mais si nous reportons nos regards autour d'elle, quel sujet d'étonnement et de tristesse pour un cœur français ! La race des conquérants qui n'avait pas un seul des siens au Canada, avant 1759, dépasse aujourd'hui douze cent mille âmes ; elle grandit chaque jour avec rapidité.

Les Français du Canada ne se montrent pas cependant infé-

rieurs aux Anglais, loin de là ; chose remarquable, sous un gouverneur anglais, dans un pays libre où les Anglais sont en majorité, le chef du ministère canadien était dernièrement un Français.

Mais les flots des émigrants de la métropole anglaise montent sans cesse, enveloppent, pénètrent la race française ; notre langue elle-même s'altère, s'impreigne d'anglicisme, au grand scandale d'un académicien comme M. Ampère, et on sent que les émigrants anglais sont des conquérants pacifiques, il est vrai, mais plus dangereux, du Canada français que l'armée de Wolfe elle-même. Fasse le ciel qu'il n'arrive pas un jour au Canada ce que l'on voit maintenant à la Louisiane, ce dernier et magnifique débris de la grandeur espérée de la France en Amérique vendu aux États-Unis par le premier consul, des Français perdus au milieu de la multitude croissante d'une race rivale, oubliant leur langue, leurs ancêtres et se transformant en Anglo-Saxons.

Les Français, d'ailleurs, restent confinés dans le Bas-Canada, ils ne fondent pas d'établissements au loin dans le désert, ne peuvent se résoudre à quitter leur clocher, se multiplient sans s'étendre, l'espace leur manquera bientôt ; les Anglais au contraire sondent, défrichent et peuplent le désert, ils disent aussi comme leurs voisins des États-Unis : En avant, en avant ! Et, dans un siècle ou deux, ces solitudes immenses, parcourues naguère avec mille dangers par quelques centaines de nos coureurs des bois, seront la patrie de millions d'Anglais fiers de leurs travaux, de leur richesse, de leur nom et de leur langue parlée alors par plus de cent millions d'hommes. Pourquoi donc cette race anglo-saxonne a-t-elle une telle puissance d'expansion ? Pourquoi notre race française si brillante cependant, si forte sur les champs de bataille, est-elle si peu féconde ? Grande question !

L'Amérique, cet immense et merveilleux continent, égalera sans doute un jour et surpassera même en richesse, en population, en influence, notre petite et vieille Europe ; les Américains qui, dans quelques siècles, domineront peut-être le monde, parleront anglais, espagnol, portugais, car la petite nation portugaise a fondé dans le Brésil un vaste empire qui peut devenir aussi peuplé que la moitié de l'Europe ; et nous qui avons possédé presque tout le nord de l'Amérique et cette immense vallée du Mississipi, aujourd'hui la plus étendue et la plus fertile partie des États-Unis, nous, la grande nation, qui aurions pu enfanter le peuple le plus puissant de l'Amérique, nous n'avons rien créé, rien qu'un souvenir ; conservons-le du moins avec respect.

Mais je m'arrête, Messieurs, il ne faut point d'idées sombres dans ce jour heureux qui nous rassemble.

RAUDOT,

Ancien Représentant de l'Yonne.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

On peut voir à la Bibliothèque impériale, section des manuscrits, un dossier sur la famille des Raudot, Intendants du Canada ; la commission de Jacques Raudot s'y trouve, et les extraits et renseignements qu'on va lire à la lettre A, sont tirés des pièces qu'il renferme :

(A) « Louis par la grace de Dieu, roy de France et de Navarre, au premier huissier ou sergent royal sur ce requis, salut : de la part de Jehan Raudot, lieutenant à l'élection d'Auxerre, nous a été exposé que combien que lui et les eslus de la dite élection, etc. etc.

Donné à Paris, le mars l'an de grace 1624. (Pièce sur parchemin.)

« A tous ceux qui ces présentes verront, Pierre Seguler chevalier, marquis de Saint-Brisson... garde de la prévôté de Paris, salut : savoir faisons qu'aujourd'hui 18^{me} jour de mars 1660, pardevant nous Antoine Stivrand... lieutenant particulier assesseur en la ville, prévôté et vicomté de Paris, les sieurs parens et amis de Jacques, âgé de 13 ans, Marie, âgée de 10 ans, Louise, âgée de 9 ans, Marguerite-Françoise, âgée de 6 ans, Jean-François, âgé de 3 ans, et Louis-François, âgé de 2 ans, enfants mineurs de noble homme Jean Raudot vivant conseiller et secrétaire du roi, maison couronne de France et de ses finances et de dame Marguerite Talon, jadis sa femme, à présent sa veuve... à savoir : M. Philibert Raudot, advocat en parlement, ancien maire de la ville d'Arnay-le-Duc, oncle paternel ; M. Claude Raudot, neveu du dit défunt sieur Raudot... M. Omer Talon, intendant de la maison et affaires de M. le duc de Beaufort, oncle maternel... M. Denis Talon, son premier avocat général au parlement de Paris, cousin maternel... » (Pièce sur parchemin contenant procès-verbal de la nomination d'un curateur aux enfants mineurs).

Jean Raudot était seigneur de Bazarne et du Coudray, son fils aîné Jacques fut reçu conseiller au parlement de Metz, en 1674, puis à la Cour des Aides de Paris, le 26 mai 1678. Il ne quitta cette charge que pour aller au Canada ;

Son second fils, Jean-Baptiste-François, se retira du service, en 1712, après être arrivé au grade de lieutenant-colonel de carabiniers, et de mestre de camp à brevet. Il était chevalier de Saint-Louis ; mort non marié ;

Son troisième fils, Louis-François, mort à 24 ans, en 1681, enseigne au régiment des gardes françaises.

(B) LETTRES DE M. RAUDOT PÈRE.

10 novembre 1707.

Monseigneur,

L'esprit d'affaires qui a toujours, comme vous savez, beaucoup plus de subtilité et de chicane qu'il n'a de vérité et de droiture, a commencé à

s'introduire ici depuis quelque temps et augmente tous les jours par ces deux mauvais endroits. Si l'on pouvoit les retrancher, *cet esprit pourroit être bon pour l'avenir* quoique la simplicité dans laquelle on y vivoit autrefois fût encore meilleure. Mais pour régler le passé, il n'y a rien à mon sens de plus pernicieux que cet esprit et de plus contraire au repos et à la tranquillité qu'il faut donner aux peuples d'une colonie, laquelle ne se soutient et ne s'augmente que par le travail de ses habitants auxquels il ne faut pas donner les occasions de s'en détourner. Comme il n'y a presque rien dans le commerce qu'ils ont entr'eux qui se soit fait dans les règles, les notaires, les huissiers, les juges même ayant quasi tous été ignorants, particulièrement ceux qui ont formé cette colonie, ayant la plupart travaillé sur leurs terres, *sans une stricte valable de ceux qui les leur concédoient*, il n'y a point de propriété sur laquelle on ne puisse former un trouble, point de partage sur lequel on ne puisse révoquer, point de veuve qu'on ne puisse attaquer pour la rendre commune, point de tuteurs auxquels on ne puisse faire un procès pour les comptes qu'ils ont rendus à leurs mineurs. Ce n'est pas que tout ne se soit fait souvent dans la bonne foi, mais l'ignorance et le peu de règles qu'on a observées dans toutes ces affaires a produit tous ces désordres, lesquels en causeroient encore de plus grands si l'on souffroit que ceux qui pourroient se prévaloir de cet esprit, ou de leur chef ou par le conseil des autres, intentassent des procès sur ce sujet. Il y auroit plus de procès dans ce pays qu'il n'y a de personnes. Et comme les juges sont obligés de juger suivant les règles, dont ils commencent à avoir quelque teinture, en les appliquant à des affaires où l'ignorance a fait qu'on n'en a point observé, ils seroient obligés de faire mille injustices ; ce que j'aurois cru faire moi-même, Monseigneur, si je m'y étois entièrement assujéti dans plusieurs procès qui sont venus pardevant moi.

Par toutes ces raisons, Monseigneur, je crois que vous ne pourriez pas faire un plus grand bien aux habitants de ce pays que d'obtenir pour eux de Sa Majesté *une déclaration qui assurât la propriété des terres dans toutes les circonstances* et suivant les lignes qui ont été tirées à ceux qui en sont en possession depuis cinq ans ou par le travail qu'ils ont fait dessus ou en vertu d'un titre tel qu'il soit, qui validât aussi tous les partages qui ont été faits jusqu'à présent, qui fit défense d'intenter aucun procès au sujet des comptes de tutelle et des renonciations que les femmes ont dû faire à la communauté de leurs maris, et qui fit défense aux juges de re-

coûter les parties à plaider sur ces matières. Enfin, Monseigneur, une déclaration qui validât tous les décrets qui sont intervenus et tous les autres actes et contrats qui ont été passés jusqu'à présent et les droits que les particuliers ont acquis les uns contre les autres, *excepté dans les matières odieuses, comme les actes et contrats où il y auroit de l'usure, du dol, de la fraude, et les possessions où il y auroit de la violence ou de l'autorité.*

Ce n'est que par là, Monseigneur, que vous pouvez mettre la paix et la tranquillité dans ce pays, lequel sans cette précaution si juste, sera toujours malheureux et hiers d'état de pouvoir augmenter, ses habitants, qui devroient être occupés à cultiver leurs terres, étant obligés de les quitter tous les jours, pour soutenir souvent de mauvais procès ; je connois ce mal, Monseigneur, par toutes les affaires qui viennent continuellement pardevant moi et dont on peut vous dire que j'ai été accablé depuis que j'y suis, parce que ces pauvres habitants me trouvant d'un accès facile et n'étant point obligés de mettre la main à la bourse pour plaider, il n'y a guère de jour que je n'aie rendu plusieurs ordonnances sur toutes les affaires qui se sont faites entr'eux avant que j'y arrivasse ; il y en a même qui craignant les procès, viennent m'en demander pour empêcher ceux qu'on pourroit leur faire à l'avenir, l'ignorance où ils sont leur faisant craindre les moindres menaces qui leur sont faites sur ce sujet par d'autres aussi ignorants qu'eux.

J'ai eu l'honneur de vous dire, Monseigneur, que si Sa Majesté leur donne la déclaration que j'ai l'honneur de vous demander pour eux, il est nécessaire pour assurer la propriété des terres à ceux qui les possèdent, d'y insérer *en termes d'un titre tel qu'il soit*, en y ajoutant même quand il n'y auroit que la simple possession, parce qu'on n'a pas observé ici beaucoup de formalités dans les concessions qu'on a faites. Plusieurs habitants ont travaillé sur la parole des seigneurs, d'autres sur de simples billets qui n'exprimoient point les charges de la concession. Il est arrivé de là un grand abus, qui est que ces habitants qui avoient travaillé sans un titre valable ont été assujettis à des rentes et à des droits fort onéreux, les seigneurs ne leur voulant donner des contrats qu'à ces conditions, lesquels ils étoient obligés d'accepter, parce que sans cela ils auroient perdu leurs travaux. Cela fait que quasi dans toutes les seigneuries les droits sont différents : les uns paient d'une façon, les autres d'une autre, suivant les différents caractères des seigneurs qui les ont concédés. Ils ont introduit

même presque dans tous les contrats, *un retrait voluntaire dont il n'a pu être parlé dans la coutume de Paris*, qui est néanmoins celle qui est observée dans ce pays, en stipulant que le seigneur, à chaque vente, pourroit retirer les terres qu'il donne en roture pour le même prix qu'elles seroient vendues et ils ont abusé par là du retrait conditionnel dont il est parlé dans cette coutume, qui est quelquefois stipulé dans les contrats de vente où le vendeur se réserve la faculté de réméré, mais il ne se trouve point établi du seigneur au tenancier; cette préférence, Monseigneur, gêne mal à propos toutes les ventes.

Il y a des concessions où les chapons qu'on paie au seigneur, leur sont payés ou en nature ou en argent au choix du seigneur, ces chapons sont évalués à 30 sous et les chapons ne valent que 40 sous; les seigneurs obligent leurs tenanciers de leur donner de l'argent ce qui les incommode fort, parce que souvent ils en manquent, car quoique 30 sous paroissent peu de chose, c'est beaucoup dans ce pays où l'argent est très-rare, outre qu'il me semble que dans toutes les redevances quand il y a un choix, *il est toujours au profit du redevable*, l'argent étant une espèce de peine contre lui quand il n'est pas en état de payer en nature.

Les seigneurs ont encore introduit dans leurs concessions le droit de *four banal* dont les habitants ne peuvent jamais profiter parce que les habitations étant fort éloignées de la maison du seigneur, où doit être établi ce four, lequel même ne peut pas l'être dans un endroit plus commode pour eux, dans quelque lieu qu'on le mit, parce que les habitations sont fort éloignées les unes des autres, il ne leur est et ne leur seroit pas possible d'y porter leur pâte dans toutes sortes de saisons, en hiver même, elle seroit gelée avant qu'elle y fût arrivée : les seigneurs même se trouvent si mal fondés dans ce droit, à cause de cette impossibilité qu'ils ne l'exigent pas présentement, mais ils s'en feront un titre à l'avenir pour y contraindre leurs habitants ou les forcer à s'en racheter moyennant une grosse redevance, et par là, avoir un droit dont les habitants ne tireront aucun profit; cela s'appelle, Monseigneur, se donner un titre pour les vexer à l'avenir.

Il y a encore un avantage qui est, à ce que je crois, contre les intentions de Sa Majesté que quelques seigneurs ont pris sur leurs habitants; pour vous le faire entendre, Monseigneur, il est nécessaire que j'aie l'honneur de vous faire observer que les Normands étant venus les premiers dans ce pays, ils y établirent d'abord la coutume du Vexin, comme cette coutume

ne les accommodoit pas, par rapport à la mouvance dans laquelle ils étoient de Sa Majesté, ils ont demandé dans la suite d'être soumis à la coutume de Paris pour ce qui regarde ladite mouvance, ayant conservé la coutume du Vexin contre leurs vassaux et leurs tenanciers, parce qu'elle leur est plus avantageuse, il me semble que ce seroit encore un article sujet à réformation, en les obligeant à suivre la coutume de Paris à leur égard, comme ils l'ont à l'égard de Sa Majesté.

Je croirois donc, Monseigneur, sous votre bon plaisir que pour mettre les choses dans une espèce d'uniformité et faire aux habitants la justice que les seigneurs ne leur ont point faite jusqu'à présent, et les empêcher de leur faire dans la suite les vexations auxquelles ils seront sans doute exposés, qu'il seroit nécessaire que Sa Majesté *donnât une déclaration qui réformât* et qui réglât, même pour l'avenir, tous les droits et rentes que les seigneurs se sont donnés et qu'ils se donneront dans la suite, et que Sa Majesté ordonnât qu'ils prissent seulement par chaque arpent de ce que contiendroient *les concessions, un sol de rente et un chapon par chaque arpent de front*, ou 20 sous au choix du redevable; qu'on supprimât la clause de préférence que le seigneur se donne dans les ventes pour les héritages roturiers; qu'on supprimât aussi le droit de four banal; que dans les endroits où il y a de la pêche, on réduisît les droits du seigneur au 10^e purement et simplement sans autres conditions; qu'on conservât aux seigneurs le droit de banalité en faisant bâtir un moulin dans leurs seigneuries dans un an, sinon qu'on les déclarât déchus de leurs droits sans que les habitants fussent obligés lorsqu'il y en auroit un de bâti, d'y aller faire moudre leurs grains; sans cela, Monseigneur, on ne viendra jamais à bout de leur faire bâtir des moulins, de la privation desquels les habitants souffrent beaucoup, n'étant pas en état à cause de leur peu de moyens, de profiter de la grâce que Sa Majesté leur a faite, *en leur accordant la permission d'en bâtir en cas que les seigneurs ne le fissent pas dans un an*. Cela leur a été accordé en l'année mil six cent quatre-vingt-six, par un arrêt qui a été enregistré au conseil de ce pays, mais l'arrêt d'enregistrement n'ayant pas été envoyé aux justices subalternes pour être publié, ces peuples n'ont pu jouir de cette grâce jusqu'à présent et il ne l'a été que depuis que je suis ici, en ayant eu connaissance par un procès qui a été jugé depuis peu, dans lequel cet arrêt étoit produit et dont une des parties du procès n'a pas pu tirer avantage, parce qu'il étoit demeuré sans publication, on n'en peut imputer la faute qu'au sieur d'Auteuil, lequel, en qua-

lié de procureur général de ce conseil, est chargé d'envoyer les arrêts de cette nature dans les sièges subalternes ; mais il étoit de son intérêt comme seigneur et aussi de l'intérêt de quelques conseillers aussi seigneurs, de ne pas faire connoître ledit arrêt. Voilà, Monseigneur, comme le roi est obéi dans ce pays, dans lequel je puis vous dire que si on n'y tenoit pas continuellement la main, les intérêts de Sa Majesté et ceux du public seroient toujours sacrifiés aux intérêts des particuliers. »

Le ministre de la marine, par une lettre du 10 juillet 1708, chargea M. d'Agasseau et M. Le Haguais de faire une déclaration pour fixer les droits des seigneurs qui avaient concédé des terres à des habitants tant pour le passé que pour l'avenir, à un sou de rente et à un chapon pour chaque arpent de terre de front ou vingt sols au choix du redevable. Mais l'édit qui avait dû être promulgué en conséquence ne s'est pas retrouvé, soit qu'il n'ait pas été fait, soit que des intérêts particuliers en aient empêché la promulgation dans la colonie.

(C) Il y avait au Canada, pour beaucoup de procès, trois degrés de juridiction : en première instance, la justice seigneuriale dans les endroits où le seigneur avait droit de justice ; en appel, le tribunal de la prévôté ; puis, en dernier ressort, le conseil supérieur. M. Raudot père conseillait de retrancher le degré des prévôtés et d'ordonner que l'appel des sentences seigneuriales fût porté directement au conseil supérieur.

Le ministre goûta en partie son avis ; mais voyant des plaintes probables et des objections sérieuses à la suppression des prévôtés, il préféra que celles-ci pussent juger en dernier ressort jusqu'à trente livres, et que, pour de graves intérêts en cause, on pût appeler directement des justices des seigneurs au conseil supérieur.

(D) En 1665, lors de l'établissement du séminaire de Québec, le roi avait ordonné que les dîmes de quelque nature qu'elles pussent être, de tout ce qui naissait au Canada tant par le travail des habitants que de ce

que la terre produisait d'elle-même, se paieraient de treize portions une. Cependant, en 1667, MM. de Tracy, vice-roi, de Courcelles, gouverneur, et Jean Talon, intendant, considérant l'état du pays, réduisirent la dîme à la vingt-sixième portion ; mais ils fixèrent à cette quotité le terme de vingt ans, faisant espérer au clergé un règlement plus favorable, lorsque le pays serait en état de supporter une plus forte imposition.

D'après un édit de 1679, si les dîmes n'étaient pas suffisantes, un supplément devait être accordé au curé et fourni par le seigneur du fief et les habitants après son règlement par le conseil supérieur.

Les choses avaient ainsi duré jusqu'en 1705, lorsqu'au mois de novembre de cette année, M. Boulard, prêtre, chanoine théologal de l'église cathédrale de Québec, faisant fonctions de curé de Beauport, prêcha sur l'obligation sacrée de payer les dîmes, de les payer même sur le lin, ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'alors, sur l'insuffisance des dîmes au vingt-sixième, et il commenta un septième commandement de l'Eglise, qui aurait été ainsi conçu :

« Les dîmes tu paieras à l'Eglise fidèlement. »

Un autre prêtre, M. Dufournel, curé de l'Ange-Gardien, soutenait aussi le système de l'extension des dîmes.

Le conseil supérieur s'émut, les deux curés furent cités pardevant lui. Ils se défendirent avec chaleur. « Dieu, disait M. Dufournel, comme créateur et conservateur de toutes choses, impose au peuple l'obligation de payer la dîme qui n'est autre chose qu'une redevance et un tribut qu'il exige d'eux en reconnaissance des biens dont il leur fait une donation annuelle.... Dieu a transféré à l'Eglise le droit de percevoir la dîme et la lui assigne pour fournir à ses besoins et à sa subsistance, en lui imposant l'obligation d'exercer les fonctions sacrées à l'égard des peuples. »

Deux arrêts du conseil supérieur, présidé par M. Raudot, défendirent aux curés de rien innover et aux habitants de ne payer que suivant l'usage. On voit que l'esprit des parlements avait passé les mers, la Nouvelle-France présentait dans toutes ses parties une image de l'ancienne.

Dès son arrivée au Canada, M. Raudot avait écrit au ministre que, suivant le sentiment de M. de Beauharnais, l'évêque de Québec n'entendait pas les intérêts de son clergé en demandant que la dîme fût mise au treizième, et, lorsqu'il envoya ces arrêts du conseil supérieur, il conseilla

de laisser les choses en l'état où elles étaient, « les habitants étant trop gœux, disait-il, pour qu'on pût les charger davantage. »

Cet avis fut adopté, et un arrêt du conseil ordonna que, sans s'arrêter à la requête des curés et missionnaires du Canada, les arrêts du conseil supérieur seraient exécutés, sauf à se pourvoir pour le supplément nécessaire à leur existence en exécution de l'édit de mai 1673.

En envoyant cet arrêt, le ministre disait, le 30 juin 1707 : « Sa Majesté s'est fait rendre compte des prétentions des curés de la colonie au sujet des dîmes. Elle n'a pas jugé à propos d'y entrer dans la situation fâcheuse où sont les affaires de cette colonie. Ainsi, il n'y a qu'à laisser lever les dîmes suivant l'usage observé jusqu'à présent. Sa Majesté verra à la paix s'il y a quelque autre parti à prendre sur cela. »

Le 6 juillet, le même ministre écrivait au grand-vicaire du Canada :

« Dans le compte que j'ai rendu au roi de l'affaire des dîmes qui se font au Canada, je n'ai pu me dispenser d'informer Sa Majesté qu'un des curés de ce pays a eu l'imprudence d'ajouter aux commandements de l'Eglise un septième commandement pour le paiement des dîmes, et qu'il en a même fait la matière d'un sermon. Sa Majesté m'a recommandé de vous écrire que son intention est que vous fassiez une forte réprimande à ce curé pour avoir abusé de son ministère en cette occasion, et que vous l'avertissiez que si pareille chose lui arrivoit, elle le feroit punir. Je vous prie de me faire savoir ce que vous ferez sur cela, afin que j'en rende compte à Sa Majesté. »

On suppose en général qu'à cette époque Louis XIV se laissait complètement dominer par le clergé, ceci prouverait qu'on pourrait bien se tromper ou grandement exagérer.

(E) Dès 1685, M. de Denonville, gouverneur du Canada, s'était plaint de l'état de désordre et de liberté presque sauvage de la jeunesse du pays. Selon lui, dès que les enfants pouvaient porter un fusil, leurs parents n'osaient plus les retenir, ni les fâcher. Il avait décrit leurs dérangements, leurs courses lointaines, leur libertinage avec les sauvagesses qu'ils amenaient avec eux dans les bois où souvent ils souffraient la faim jusqu'à manger leurs chiens, tant était violent leur amour d'indépendance.

M. Raudot, dont les tableaux sont un peu moins sombres, rapporte cependant qu'ils n'avaient pas plus de discipline que d'éducation, qu'ils ne reconnaissaient pas de supérieurs et manquaient de respect aussi bien aux curés qu'à leurs parents; il en accusait « la folle tendresse des parents qui les empêche, disait-il, de les corriger et de leur former le caractère qu'ils ont dur et féroce. »

Différents règlements qu'il publia nous montrent qu'il s'efforça de modifier cet état de choses par des punitions et des avertissements qui remontaient des enfants aux parents; mais en même temps il voulut aller à la source du mal, répandre autant que possible l'instruction et l'éducation en protégeant ceux qui pouvaient les donner.

Les séminaires de Québec et de Montréal s'ouvraient bien avec libéralité pour la jeunesse studieuse, le prix du séminaire de Québec était de 175 livres pour la nourriture et l'habillement; on demandait moins et même rien à ceux qui n'avaient que peu ou pas de fortune; mais les villes étaient ainsi plus favorisées que les campagnes, les habitants des côtes étaient par leur éloignement privés d'instruction, d'ailleurs la nature même de l'instruction donnée dans ces séminaires ne pouvait convenir au plus grand nombre.

M. Raudot songea à établir des maîtres d'école qui pussent rendre aux garçons les services que les filles de la Congrégation rendaient aux jeunes filles, en leur apprenant à lire et à travailler. Dans cette vue, M. Raudot accueillit la proposition d'un homme pieux et charitable, M. Charron, qui avait employé de son propre bien 50,000 écus à fonder un établissement d'hospitaliers à Montréal. Ces hospitaliers donnaient un refuge aux malheureux incapables de travail, instruisaient la jeunesse et s'occupaient aussi de la fabrique d'ouvrages en laine et en fil. Ils ne formaient que des vœux simples et pouvaient se retirer à leur volonté. Un capot noir, serré par un ceinturon de soie, un rabat, les distinguaient des autres habitants, mais le gouvernement de France leur défendit de porter ce costume, et ils prirent un capot gris à la canadienne.

Charron, de concert avec les curés, proposa d'établir une école pour former des maîtres destinés aux paroisses des côtes. Il devait donner cent livres à chaque sujet en l'établissant dans une paroisse.

L'intendant accueillit et soutint autant qu'il le put le projet de cet homme dévoué, il fit accorder à Charron, qui n'avait presque plus rien, des secours du roi; mais le gouvernement n'avait pas voulu permettre aux hos-

pitaliers de se former en communauté, et la mort de Charron tua son œuvre. Je suppose qu'il pouvait bien être janséniste. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas la faute de M. Raudot, si la jeunesse ne reçut pas l'instruction et l'éducation qu'il regardait comme si utiles à elle-même et à la chose publique.

En même temps qu'il aurait voulu moraliser, comme on dit aujourd'hui, les enfants du peuple, il cherchait à tenir les pères dans la discipline. Un de ses moyens pour arriver à ce but et faire exécuter les ordres de l'autorité méconnus souvent dans les campagnes, est assez curieux pour que je le mentionne ici.

Il proposa de donner plus d'autorité sur les habitants aux capitaines de milice, et pour exciter leur zèle, de leur conférer le grade de sergent dans les troupes avec cent livres d'appellements ; et, en attendant la décision du roi, il ordonna qu'ils auraient le pas à la procession après les marguilliers et qu'on leur présenterait le pain bénit avant les autres habitants. Heureux temps !

Ces milices du reste n'étaient pas à dédaigner ; elles montrèrent toujours un grand courage et sauvèrent plus d'une fois la colonie de l'invasion.

(F) Les droits du roi et le commerce des pelleteries au Canada avaient été affermés au sieur de Guignes ; celui-ci avait sous-affermé aux habitants les plus importants de la colonie, qui s'étaient formés en compagnie ; soit que l'affaire eût été mal dirigée, soit qu'elle fût mauvaisé par elle-même et rendue plus mauvaise encore par la guerre, le débouché était fort difficile pour les pelleteries en France, et la ferme ne pouvait pas même payer l'état des charges ; les lettres de change qu'on envoyait aux commissionnaires étaient protestées et la compagnie de la colonie craignait de voir saisir par de Guignes, pour prix de sa ferme, le reste du castor reçu par les commissionnaires. D'un autre côté la rareté de l'argent en France était telle que les lettres de change acquittées ne l'étaient qu'en billets de monnaie, sur lesquels il fallait perdre cinquante pour cent, si l'on voulait avoir de l'argent comptant. Ce mal, qui exhaussait le prix des marchandises de France, éloignait les sauvages que le bas prix du castor tendait d'ailleurs

à pousser chez les Anglais ; enfin, pour comble de malheur, les denrées particulières au pays se donnaient à un prix plus que médiocre, faute de consommation. Il n'y avait en effet pas ou presque pas de débouché, tant depuis la guerre le commerce était tombé. Du peu de vaisseaux qui continuaient à venir en ce pays, il n'y avait que celui du roi qui s'en retournait directement en France, les autres étaient destinés aux îles ou à Plaisance, et cette destination était ce qui les excitait à venir dans la Nouvelle-France. Ils portaient en effet aux îles des Antilles les farines, le lard, le merrain, les matériaux, les planches, les morues qu'ils allaient troquer au Canada ou à Plaisance contre les marchandises de France ; sans ce fret, qui était leur seule ressource, les vaisseaux de France ne fussent pas venus dans la colonie. (Lettre d'Antoine Raudot, novembre 1707.)

M. Raudot s'ingénia autant qu'il put à tirer le pays de l'abîme où il était plongé ; et d'abord il avisa à l'état des charges et représenta vivement qu'elles devaient être payées indépendamment du produit de la ferme, les officiers de guerre et de justice, comme les autres employés, n'ayant de biens que leurs appointements ; sur ses observations, le roi prit sur lui les charges, et la direction de la compagnie fut en réalité placée dans les mains du roi, puisque celui qui la régissait n'agit plus que sous les ordres du gouverneur et de l'intendant.

Après avoir mis à l'abri du besoin ceux qui donnaient l'impulsion et la sûreté à la colonie, et prévenu ainsi les abus sans nombre qui pouvaient être le résultat de leur détresse, M. Raudot chercha à faire sortir le Canada de son état de langueur.

Il tâcha d'obtenir d'abord que le roi envoyât dans la colonie, chaque année, quatre flûtes chargées de sel qu'on vendrait pour le compte du roi, et qui retourneraient chargées des productions du pays. Pour comprendre cette demande, il ne faut pas oublier que la gabelle existait alors et que le gouvernement était marchand de sel en France.

Le sel était très-rare dans la colonie qui trop souvent en manquait pour les nombreux usages auxquels on l'appliquait. Le Canadien vivait pendant tout l'hiver, qui dure sept mois entiers, de viande et de poissons salés : il fallait aussi saler les herbes et le beurre. Toutes ces salaisons consommaient, en 1708, sept à huit mille minots de sel, et lorsqu'il n'en arrivait pas autant, l'habitant souffrait et les pêches pouvaient être perdues.

M. Raudot pensait que les profits faits à la fois sur le sel et sur le retour

dés marchandises paieraient l'armement ; mais les malheurs du temps ne permirent pas au gouvernement d'exécuter complètement ce que l'intendant désirait ; d'ailleurs ce n'aurait été qu'une ressource restreinte. Aussi M. Raudot poussait-il les habitants à la construction des vaisseaux, pour qu'eux-mêmes pussent aller en France ou aux Antilles chercher les denrées dont ils avaient besoin et porter leurs produits ; il aurait voulu que la colonie arrivât à vendre à la France des vaisseaux tout faits, comme la Nouvelle-Angleterre en vendait à l'ancienne. « Les établissements que les Anglais ont de ce côté, écrivait en 1706 M. de Subercase, gouverneur de l'Acadie, n'approchent pas de la bonté et de la beauté de ceux des Français ; cependant il y font un commerce extraordinaire par le grand nombre de navires qu'ils y bâtissent tous les jours, et il paroît qu'ils en ont construit l'année dernière trois cent quatre-vingt-neuf, dont la moitié a été menée en Angleterre, chargée de mâts et de bois. »

Telle était l'ambition qu'Antoine Raudot avait conçue pour le Canada ; une de ses raisons, c'était l'avantage de l'émanciper des marchands de France : « tant que la colonie dépendra d'eux, disait-il, et qu'elle ne fera point son commerce elle-même, elle languira toujours. » Mais le prix de la main-d'œuvre, l'absence de cordages, de toiles, de fer, de capitaux surtout, la destruction de la marine et du commerce de la France, furent des obstacles qu'il ne put surmonter ; il eut beau exciter les habitants jusqu'à s'intéresser personnellement à la construction de quelques navires, il ne put qu'entrevoir la possibilité du succès et préparer les moyens de faire des toiles, des cordages, et de tirer du fer des mines voisines des trois rivières. Ce ne fut guère que vingt ans après son administration que le commerce du Canada aux Antilles et réciproquement commença à fleurir, grâce à ses efforts peut-être ; il avait indiqué et préparé la voie.

Mais ce n'était là qu'une partie de ses idées pour l'amélioration de la Nouvelle-France ; nous en faisons connaître la partie la plus importante en examinant son grand projet du cap Breton.

(G) Antoine Raudot eut en réalité beaucoup plus de part que son père à cette affaire.

Quelques explications sont nécessaires pour la bien connaître.

Quoiqu'Antoine Raudot eût parlé plusieurs fois de la nécessité d'explorer l'ouest et de reconnaître les rivières qui pouvaient mener du Canada au grand Océan, quoique, curieux de tout ce qui l'instruisait des habitudes, des mœurs, des intérêts des peuples confiés à son administration, il eût écrit plus de quatre-vingt-dix lettres sur les rapports des officiers, lettres dont une grande partie traite tout au long des postes du sud et de l'ouest, il porta de préférence son attention vers l'est ; sans parler de la crainte qu'il avait, ainsi que son père, de voir la colonie se dissiper de nouveau dans la course des bois et s'affaiblir en s'étendant vers l'ouest qui ne donnait après tout que des pelleteries, il voulait qu'on exploitât de préférence un élément de prospérité trop négligé, les pêcheries de l'est ; et, d'ailleurs, il lui semblait nécessaire de se fortifier dans cette partie du territoire qui était la tête, la clé de la colonie. Aussi, tandis qu'il est contraire aux établissements de Temiscaming, de Niagara, de Michilimackinac et du détroit surtout, qu'il regardait comme funestes aux intérêts de la colonie, on le voit favoriser tous ceux de la côte de Labrador, du golfe Saint-Laurent, et développer les avantages de la fondation du cap Breton.

L'idée première de ce dernier établissement n'était pas de lui. « Nous envoyons, écrivent dans une lettre commune de 1708 MM. de Vaudrenil, de Beauharnais et Raudot, deux Mémoires du sieur Pousseret : l'un sur les cendres, qui nous a paru fort bon, l'autre sur l'établissement du cap Breton ; nous sommes tous persuadés que l'on ne peut rien faire de meilleur que de commencer à établir cette île. »

Antoine Raudot, qui la même année envoyait de son côté un grand Mémoire pour établir aux côtes de la Nouvelle-France la pêche de la baleine, sentit à cause des pêcheries même l'importance de cette idée. Il annonça, le 20 octobre 1708, un Mémoire sur le même objet ; et, l'année suivante, il présenta en effet un long mémoire écrit et signé de sa main. Il s'attacha à réaliser ce projet avec tant d'ardeur, il en comprit, scruta et développa si bien les avantages, qu'il dut être regardé comme le promoteur de cet établissement et qu'il put faire oublier aux historiens le nom du sieur Pousseret ; mais il appartient à un Raudot de rendre à cet homme dont nous ne retrouvons plus rien, le mérite qui lui revient ; les titres de l'intendant dans cette entreprise suffisent à son honneur.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. BENOIT-FRÉDÉRIC MUGUET, BARON DE VARANGES,

Ancien Membre de la Société des Sciences historiques
et naturelles de l'Yonne.

A côté des membres actifs qui, résidant dans ce département, s'efforcent par leurs travaux d'y entretenir un foyer d'étude et d'émulation, et de mettre en lumière tous les faits historiques ou scientifiques qui doivent faire connaître le présent et le passé de cette contrée, et la rendre ainsi plus chère au cœur de ses enfants, notre Société se félicite de trouver les noms d'un certain nombre d'hommes également distingués par leur position sociale et leur amour de la science et de l'art, qui, sans tenir de si près au territoire de l'Yonne, s'intéressent vivement à sa prospérité et ne perdent aucune occasion de favoriser ses progrès. Ils ont voulu être inscrits parmi nous pour encourager notre œuvre par leur patronage et par ce témoignage public de leur approbation et de leurs sympathies. C'est pour nous dès-lors un devoir de réciprocité et de reconnaissance de donner à ces collègues si

bienveillants une marque publique de nos regrets, lorsque la mort vient rompre les liens qui les unissaient à nous.

Au nombre de ces amis éclairés de la science nous comptons naguère M. le baron **Benoît-Frédéric Muguet de Varanges**.

Fils d'un homme distingué, qui avait tenu un rang éminent dans l'administration financière de l'empire, M. de Varanges avait fait des études brillantes, et son nom avait plusieurs fois retenti au concours général des lycées de Paris. Dès sa jeunesse avait éclaté chez lui un goût vif pour les arts. Il avait étudié avec ardeur la peinture qu'il cultivait avec succès et qui est demeurée une des grandes passions de sa vie. Plus tard il forma une collection choisie de tableaux de l'école flamande, qui fut connue de toute l'Europe et que tous les amateurs éclairés tenaient à visiter.

En 1824, il devint propriétaire de la belle terre de Chemilly ; ce fut le premier lien qui l'attacha à notre contrée, où il ne tarda pas à se faire aimer par la distinction de son esprit et la franchise de son caractère. Bientôt aussi il s'affectionna à ce pays et lui rendit en bienfaisance et en services ce qu'il en recevait en témoignages d'attachement. Il s'occupa, en agriculteur éclairé, de l'exploitation de son domaine, et, par son exemple et ses encouragements, la culture du sol devint dans sa commune plus intelligente et plus productive. La misère y devint rare et sa généreuse prévoyance s'appliqua toujours à secourir celle qu'il ne pouvait parvenir à éteindre. Devenu maire il était pour les intérêts de sa commune le tuteur le plus vigilant et le plus éclairé, et pour tous ses habitants l'ami le plus obligeant et le plus dévoué. On put voir aussi combien il était payé d'un juste retour, quand, après 1848, les vicissitudes politiques lui apportèrent une brusque destitution. La population de Chemilly se leva en masse et se porta toute entière à la préfecture d'Auxerre pour

réclamer contre cet acte brutal, et elle n'en voulut partir qu'après qu'on lui eût rendu l'administrateur de ses affections et de son choix. A cette époque, il fut élu par le canton de Chablis pour siéger au Conseil-Général du département, où la justesse et la rectitude de son esprit le mirent en grande estime. Il y arrivait dans des temps difficiles où la fermeté n'était peut-être pas sans quelque mérite. Mais il était de ceux qui ne surent jamais courber la tête devant le désordre ni sacrifier la moindre inspiration de leur conscience à l'appât si souvent entraînant de la popularité.

Pendant les loisirs que lui laissaient les sessions, il avait visité plus d'une fois le musée d'Auxerre, et sa juste susceptibilité d'artiste s'était émue en voyant le triste réduit où se trouvent relégués nos tableaux; œuvres qui ne sont pas toutes du premier mérite, mais parmi lesquelles il y a des productions estimables, et qui pourtant, emprisonnées dans un couloir humide au pied de l'escalier d'entrée, semblent demander vengeance à tous les arrivants contre l'indignité d'un pareil traitement. M. de Varanges conçut un projet vraiment digne d'un homme passionné pour le culte de l'art et d'un grand cœur plein de reconnaissance pour le bon accueil et l'hospitalité cordiale qu'il trouvait à Auxerre. Ce fut de doter notre ville d'une collection de bons tableaux, à la condition que l'on disposerait dans un local parfaitement convenable, tant ceux que l'on possédait déjà, que ceux dont il allait faire présent. Il voulait commencer avec mesure l'œuvre de sa munificence. Mais s'il venait à être satisfait de l'installation que l'on ménagerait à son premier don, il se réservait de l'accroître, et la ville d'Auxerre connaîtrait un jour tout ce qu'il se proposait de faire pour elle. C'est en ces termes qu'il annonçait ses intentions à l'auteur de cette notice, dans les derniers jours de mars 1852, en lui montrant quelques-unes des toiles qu'il se proposait de donner d'abord et parmi

lesquelles se trouvait un David Teniers et un Annibal Carrache. Vers la fin du mois suivant, il devait venir annoncer directement à l'autorité municipale ses généreuses dispositions et s'entendre avec elle sur leur exécution. Quelques jours après cette conversation il tombait malade pour ne plus se relever, et la mort emportait avec lui cette pensée de munificence. On n'en trouva rien dans son testament. Et sa famille qui se fût fait un devoir d'exécuter religieusement ses dispositions, si, sans les écrire, il les lui eût fait connaître de vive voix, n'avait pas reçu de lui la moindre communication à ce sujet. C'est, sans doute, nous devons le dire, dût notre amour-propre souffrir de cette réflexion, que, dans sa pensée intime, ses projets de libéralité étaient subordonnés à la possibilité d'en dicter lui-même les conditions et d'en surveiller l'accomplissement; et que le passé ne lui laissait pas une entière confiance, sinon dans notre goût, du moins dans notre diligence et nos possibilités d'exécution.

Ceci ne doit rien ôter aux regrets que nous a laissés la mort de cet homme de bien et de ce digne collègue; mais c'est une raison de plus pour nous porter à hâter plus promptement encore de nos vœux et de nos sollicitations, le moment heureux où le tribunal de commerce, trouvant un asile dans un nouveau palais de justice, nous livrera enfin ses salles, pour y installer plus décemment nos antiquités et nos œuvres d'art, et encourager les amateurs à en accroître le dépôt par leurs dons.

C'est le 24 avril 1852 que nous avons perdu M. de Varanges, qui n'était encore âgé que de 59 ans. On vit bien alors qu'il n'avait pas secouru et obligé des ingrats. Sa mort fit éclater dans le pays une douleur profonde et unanime dont se rendirent les interprètes MM. Hoppenot fils, pour la commune de Chemilly, et de Chéron, pour le canton de Chablis, dans des lettres touchantes auxquelles un journal d'Auxerre, *La Constitution*,

ouvrit ses colonnes. Les habitants de Chemilly ont voulu laisser à la postérité un témoignage public de leur attachement pour cet homme si excellent et si distingué, en lui élevant un monument sur lequel on lit l'expression simple et vivement sentie de la reconnaissance publique.

A. CHALLE.



SUR LES ÉCLOSIONS

DE

PLUSIEURS ESPÈCES DE DIPTÈRES,

OBTENUES PAR LE DOCTEUR MORET, MÉDECIN A AUXERRE.

Si peu de loisirs qu'un ami de l'Entomologie ait à consacrer à l'étude de la nature, il est rare que l'observation de quelque fait nouveau ne vienne pas l'encourager à des recherches plus suivies et plus sérieuses. Jusqu'ici le défaut de relations entre les Entomologistes, et le manque d'un centre où vinssent aboutir les faits isolément constatés, ont entretenu des obstacles presque insurmontables à la publication de ces découvertes qui sont ainsi condamnées à séjourner stériles dans les cartons de leurs auteurs, et qui meurent sans aucun résultat pour la science, laquelle se fait avec les investigations de chaque jour, et ne progresse que lentement. Une partie de ces difficultés a disparu. Le commerce le plus fécond et le plus agréable est maintenant établi et entretenu avec force dans la grande famille des travailleurs qui, sur tous les points du globe, se livrent aux recherches de l'histoire naturelle. Chacun s'empresse d'apporter sa pierre ou sa cheville à l'édifice imposant fondé par Geoffroy et par Linné, et continué avec tant d'instance par les hommes de notre siècle.

En ce jour, je me fais honneur d'apporter à notre Société la relation de plusieurs faits observés par notre collègue le docteur Moret. Les travaux quotidiens de sa profession peuvent l'empêcher de remplir lui-même cet office; mais comme le docteur Moret observe partout, et observe avec intelligence, aucun dérangement ne peut l'empêcher de se livrer à l'observation dans tous les lieux et dans toutes les circonstances où son devoir l'appelle.

Il vient d'avoir la complaisance de me communiquer plusieurs résultats de ses études. Moi, en les rédigeant, et notre Société en les publiant, nous ne ferons qu'un acte de reconnaissance. Car il n'est pas donné à tout le monde de voir et de fournir du nouveau.

M. Moret a obtenu d'éclosion cinq espèces de Diptères. Ces cinq espèces vivent à l'état de larves dans les larves d'insectes d'autres ordres. Ce sont quatre espèces de Myodaires Entomobies, et une espèce de la famille des Bombyliens.

Les quatre espèces d'Entomobies sont :

1° Le *Carcelia bombycivora*, Rob.-Desv. déjà décrit.

2° Le *Hubneria flavescens*, Rob.-Desv., déjà décrit.

3° Le *Tachina Moreti*, espèce ou variété nouvelle.

4° L'*Amobya Odyneri*, espèce que je connaissais déjà, mais qui n'a pas encore été décrite.

5° Enfin le *Bombylius minor*, Linn. est sorti d'une larve qui détruit les larves de l'*Halictus-sex succinctus* appartenant à l'ordre des Hyménoptères.

Je donne ici l'exacte description de ces cinq insectes :

I. CARCELIA BOMBYCIVORA, Rob.-Desv. Myodaires, n° 45.

Senometopia Bombycivora : Macquart, Dipt. t. II. n° 45.

MAS. Nigro-caesus, laevigatus, cinereo-pumicatus ; facie albescente ; antennis nigris ; palpis, scutello, tibiis testaceis ; abdomen abaque maculâ fulvâ ad latera ; alae sub hyalinæ.

FEMINA. Grisea aut griseo-cinerea, coarctata.

Long. 4 lignes.

MALE. Tout le corps d'un noir bleuâtre saupoudré ou glacé d'un cendré bleuâtre ; point de tache fauve sur les côtés de l'abdomen, dont le premier segment est nu ou sans duvet ; palpes, écusson, tibiis d'un testacé-pâle ; côtés du front d'un testacé-brun ; face d'un cendré-argenté ; ailes à disque un peu sale.

FEMELLE. En général plus petite que le mâle, et garnie de lignes et de reflets gris ou grisâtres ; elle est comme ramassée sur elle-même.

Cette espèce est extrêmement commune dans les bois, depuis le 15 mai jusqu'à la fin de juin.

(*Annales de la Société entomologique de France*,
an 1847, p. 280, n° 8.)

Carcel l'avait obtenue de la chrysalide du *Bombyx versicolor* ; Fabric. — Rob.-Desv. Myod. p. 484. n° 45. M. Moret l'a obtenue de la chrysalide du *Bombyx NEUSTRIA*.

II. HUBNERIA FLAVESCENS. Rob.-Desv.

Carcelia flavescens : Rob.-Desv. Myod. p. 83, n° 24.

Long. 2 1/2 lignes.

FEMINA. Nigra, frontibus nigris ; frontis lateribus, abdominisque tessellis, subaureis ; facie albidâ ; halteribus sub ferrugatis ; alis absolute hyalinis.

FEMELLE. Frontaux noirs, côtés du front d'un jaune-doré ;

face albide; antennes et trompe noires; palpes jaunes; poils de derrière la tête d'un cendré-jaunâtre; corselet noir, avec les côtés cendrés, et les lignes dorsales d'un cendré-flavescent; écussons noir; abdomen noir, assez luisant, avec les reflets d'un jaune-doré; pattes noires; balanciers d'un ferrugineux obscur; cuillevons blancs; ailes claires et hyalines même à la base.

Cette espèce est éclosée chez M. Moret, de la nymphe d'une pyrale qui roule les feuilles du rosier.

Lepeletier de Saint-Fargeau avait capturé cette espèce aux environs de Paris. Je l'ai décrite sous le nom de *Carcelia flavescens*. Dans une note à l'article de la tribu des Brachymérées (Annales de la Société entomologique, année 1847, p. 613), j'avais écrit :

« Le *Carcelia grisea* et le *C. flavescens*, par leurs deux derniers articles antennaires, ne nous paraissent pas devoir appartenir à cette section des Myodaires : nous n'avons plus ces insectes sous les yeux; il nous est donc impossible de prononcer. »

Aujourd'hui la question est résolue. Le *Carcelia flavescens* est reconnu appartenir à la tribu des Brachymérées. Mais elle fait partie du nouveau genre HUBNERIA.

III. TACHINA MORETI. Rob.-Desv.

Long. 5 lignes.

FEMELLE. Nigra; cinereo-lineata vittata et tessellata; fronte subcinerea; palpis flavo-ferrugineis; scutelli majori parte ferruginea; alae absolute limpidae.

MALE. Frontaux brun-rougeâtre; côtés du front obscurés.

ment jaunâtres ; face albide ; antennes noires ; palpes d'un jaune-ferrugineux ; poils de derrière la tête d'un cendré légèrement jaunâtre ; bord postérieur des yeux blanc ; corselet noir, avec les lignes dorsales d'un blanc-cendré ; majeure partie de l'écusson ferrugineuse ; abdomen noir, luisant, avec une large bande d'un cendré obscurément jaunâtre sur la moitié antérieure des 2°, 3° et 4° segments ; pattes entièrement noires ; cuillerons blancs ; ailes entièrement claires et limpides.

Cette espèce, dont nous ne connaissons que la femelle, a été obtenue par le docteur Moret de la chrysalide du *Bombyx DISPAR* (*Sericaria*). Elle est voisine du *Tachina LARVARUM* dont elle diffère par ses lignes et ses reflets cendrés.

Ces trois observations ajoutent à la masse des connaissances que nous possédions déjà sur l'histoire des Entomobies campophages, ou des *Mouches mangeuses de Chenilles* : elles confirment la solidité de principes établis à l'égard de cette grande famille.

IV. AMOBIA ODYNERI. Rob.-Desv.

Mais l'*Amobia ODYNERI* est d'un intérêt plus grand pour la science. Cet insecte vit dans le corps des larves de l'*Odynera parietum*. Il résout nettement une question encore incertaine, malgré plusieurs observations qui faisaient présumer ce résultat, mais qui ne présentaient aucun caractère décisif. La tribu des Entomobies Brachycerées se charge au jeune âge de détruire la postérité des Hyménoptères. Cette démonstration fait honneur à M. Moret, qui, en comblant cette lacune, a rendu un service important.

Long. 2 1/2 lignes.

FEMINA. Albido cinerea; frons lateribus albo-cinereis; abdomen cinereo-ardeaceum, maculis transversis, trigonis, trifariis, nigris; alæ hyalinæ.

FEMELLE. Frontaux noirs; côtés du front d'un blanc-cendré; face blanche ou cendrée; antennes noires; palpes noirs; corselet cendré-ardoisé; chaque segment offre à son bord postérieur une rangée transversale de taches trigones et noires; pattes noires; cuillerons blancs; ailes claires et hyalines.

Cette espèce, que j'avais déjà trouvée sur les fleurs, en été, est éclosée chez M. Moret de larves trouvées dans un nid d'*Odynerus PARIETUM*, dont elles avaient dévoré la postérité.

V. BOMBYLIUS MINOR. Linn.

C'est surtout dans la découverte des mœurs des larves des Bombyliens que M. Moret a grandement servi la science. On n'avait aucune donnée sur le parasitisme de ces insectes; on n'en avait même aucune idée. M. Moret a obtenu le *Bombylius minor* (Linn.) de larves recueillies par lui dans un nid d'*Halictus sex-succinctus*. Nous laisserons à notre confrère le soin de décrire et de représenter ces larves, qui n'ont aucune ressemblance avec celles des Myodaires qui détruisent les autres insectes. Qu'il me suffise d'annoncer officiellement la constatation de ce fait, de remercier notre confrère de me l'avoir signalé, et de l'engager à persévérer dans une voie qui n'est déjà point sans gloire pour lui, et qui lui assure, pour la suite, ces longs et paisibles contentements de l'esprit que tous les hommes sollicitent et ambitionnent, et qu'il est donné à si peu d'entre eux de mériter et d'obtenir.

J.-B. ROBINEAU-DESVOIDY,

D.-M.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES

A L'ÉCOLE NORMALE D'AUXERRE, PENDANT LE 4^e TRIMESTRE

DE 1853.

1853.

Jours du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES A 0 DE TEMPÉRATURE.				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES			
	à 9 heures du matin.	à midi.	à 8 heures du soir.	à 9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.
1	751mm 79	750mm 49	749mm 70	749mm 17	+13	5	+18	2
2	751	81	752	80	753	77	+7	0
3	753	90	755	00	756	24	+3	0
4	758	87	757	87	755	74	0	0
5	746	96	745	33	742	71	+4	0
6	741	42	740	69	740	80	+8	0
7	743	31	743	13	742	63	+8	0
8	744	71	744	55	744	65	+8	6
9	746	79	746	02	744	79	+7	0
10	744	24	744	40	744	43	+6	2
11	746	90	747	10	746	13	+5	3
12	746	06	745	52	744	85	+8	8
13	747	81	748	20	747	98	+7	5
14	748	86	747	74	748	02	+4	7
15	750	71	750	83	748	42	+7	0
16	743	29	742	25	741	64	+7	0
17	743	92	741	18	740	12	+7	0
18	736	95	739	45	741	08	+7	5
19	736	81	736	35	734	75	+6	5
20	741	64	743	87	747	96	+9	5
21	757	98	757	50	756	86	+6	8
22	757	56	758	00	757	98	+6	5
23	760	00	759	58	759	05	+3	5
24	757	90	756	23	754	32	+4	5
25	753	27	753	26	752	58	+8	4
26	751	10	750	03	748	94	+9	0
27	748	46	748	09	748	17	+14	0
28	749	67	749	92	750	65	+11	5
29	753	67	754	01	754	84	+7	5
30	756	81	756	64	756	26	+5	6
31	756	33	755	91	755	00	+2	8
moyennes du mois.	749	54	749	09	748	70	749	52

Plus grande élévation 760, le 23 à 9 h. du matin.

Moindre élévation 734,75, le 19 à 3 h. du soir.

Maxim. extrême +22.5, le 24.

Minimum extr. 0, le 4.

Différence des extrêmes 22,5.

Moyenne du mois +11,71.

Moyenne de la variabilité journalière 9,5.

d'Octobre.

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
O.-S.-O.	O.	couvert	couvert	6 ^{mm} 4	
O.	N.-O.	nuageux	pluie	2 4	
N.-O.	N.-O.	id.	nuageux	2 3	
S.	S.-O.	assez beau	très beau	» »	
S.-O.	S.-O.	petite pluie	tr.-couv., pl.	3 1	
S.-O.	O.-S.-O.	id.	pluie	4 1	
O.	O.	pluie	couvert	3 2	
O.	N.-O.	pluie fine	tr.-nuageux	0 6	
S.	S.	beau	quelq. nuag.	» »	
E.-N.-E.	N.	nuageux	beau	» »	
N.-E.	O.	brouil., couv.	pluie	3 3	
S.-S.-E.	E.-S.-E.	tr.-nuageux	tr.-nuageux	1 4	
N.-N.-O.	O.	nuageux	tr.-nuageux	» »	
N.-N.-O.	N.-O.	brou. ép., c.	pluie, couv.	1 3	
S.-O.	S.	couvert	quelq. nuag.	0 4	
S.	O.	id.	pluie, nuag.	3 7	
S.-O.	O.	id.	pluie, couv.	3 6	
O.	N.-O.	pluie fine	très-couvert	1 4	
S.-S.-O.	O.	couvert	pluie, beau	6 3	
O.	O.	pluie, couv.	couvert	» »	
O.-S.-O.	O.-S.-O.	couvert	quelq nuag.	» »	
S.	S.	nuageux	couvert	» »	
S.	E.	beau	très-beau	» »	
S.-E.	S.	très-beau	très-beau	» »	
S.	S.-S.-O.	id.	quelq. nuag.	» »	
S.	S.	couvert	nuageux	» »	
S.	S.	id.	beau	» »	
O.-S.-O.	S.-S.-O.	très-couvert	p. pl., t.-cou.	8 3	
O.	S.-O.	id.	pl., t.-nuag.	» »	
S.-O.	N.-N.-O.	brouil., couv.	très-beau	» »	
S.	O.	brouillard	quelq. nuag.	» »	
beaux et couverts, ou jours de beau temps 24. de pluie 14. de brouillard 4.				52 ^{mm} 4	

Nombre de jours

1853.

JOURS du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES À 0 DE TEMPÉRATURE.				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES			
	à 9 heures du matin.	midi.	à 3 heures du soir.	à 9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.
1	754 ^{mm} 88	754 ^{mm} 14	752 ^{mm} 54	753 ^{mm} 89	+ 1 8	+ 17 3	+ 9 55	15 1
2	754 31	754 49	753 51	752 88	+ 6 5	+ 18 5	+ 11 00	9 0
3	752 32	753 07	754 88	754 39	+ 6 5	+ 16 5	+ 11 50	10 0
4	753 07	752 50	750 58	750 81	+ 3 0	+ 19 0	+ 11 00	16 0
5	749 58	748 49	747 64	749 38	+ 7 5	+ 19 5	+ 13 50	12 0
6	753 08	753 51	754 04	756 04	+ 9 5	+ 19 0	+ 14 25	9 1
7	758 42	758 84	758 61	759 52	+ 5 6	+ 17 0	+ 11 30	11 4
8	759 58	758 78	758 27	759 10	+ 8 0	+ 14 0	+ 9 50	3 0
9	763 23	764 64	765 70	767 34	+ 3 0	+ 10 3	+ 6 65	7 3
10	765 76	763 65	762 14	761 54	- 1 6	+ 9 0	+ 3 70	10 0
11	757 23	756 49	755 96	758 21	- 0 3	+ 11 0	+ 5 35	11 3
12	758 00	756 47	755 19	754 11	- 1 0	+ 9 8	+ 2 40	6 1
13	749 53	749 01	748 13	747 93	- 3 0	+ 9 0	+ 1 00	8 0
14	746 21	745 88	746 35	745 95	+ 5 0	+ 14 8	+ 9 90	9 1
15	745 71	744 65	744 07	755 23	+ 5 5	+ 14 0	+ 9 75	8 1
16	745 89	743 89	743 89	744 80	+ 4 5	+ 8 8	+ 6 65	4 3
17	747 93	748 73	749 41	750 79	+ 5 0	+ 10 0	+ 7 50	5 0
18	754 16	753 72	754 66	757 86	- 1 0	+ 6 0	+ 2 50	7 0
19	757 16	757 08	756 02	756 80	0 0	+ 4 8	+ 2 40	4 1
20	754 69	753 86	754 41	756 56	+ 1 0	+ 4 0	+ 1 75	4 1
21	757 02	758 37	758 52	759 68	- 0 5	+ 6 0	+ 3 50	5 0
22	758 36	757 58	757 04	757 27	- 2 0	+ 2 5	+ 0 25	4 1
23	758 60	758 84	758 74	759 54	+ 1 5	+ 4 0	+ 2 75	2 1
24	757 44	757 50	756 50	754 52	+ 2 0	+ 6 0	+ 4 00	4 0
25	753 34	756 43	756 62	758 45	- 1 0	+ 4 8	+ 1 90	5 1
26	755 73	751 51	750 75	750 55	- 2 5	+ 5 2	+ 1 55	7 1
27	753 49	754 91	755 14	756 85	0 0	+ 3 4	+ 1 70	3 1
28	760 26	760 10	760 56	760 79	- 1 5	+ 1 5	0 00	3 0
29	761 36	761 99	760 04	759 86	- 3 5	+ 3 0	- 0 25	6 1
30	759 64	759 28	758 79	760 58	- 5 5	+ 1 5	- 2 00	7 1
moyenne du mois.	755 13	755 01	754 61	755 68	Maxim. extr. + 19,5, le 5. Min. extrême - 5,5, le 30. Différence des extrêmes 25. Moyenne du mois + 5,48. Moyenne de la variabilité journalière 7,46.			

Plus grande élévation 767,34, le 9, à 9 h. du soir.
 Moindre élévation 743,89, le 16, à 9 h. du mat., à
 midi et à 3 h. du soir.

RECAPITULATION.

Maxim. extr. + 19,5, le 5.
 Min. extrême - 5,5, le 30.
 Différence des extrêmes 25.
 Moyenne du mois + 5,48.
 Moyenne de la variabilité journalière 7,46.

10 Novembre.

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
S.	S.	très-beau	très-beau.	2	
S.	S.	très-nuageux	pluie	1	0
N.-N.-E.	E.	quelq. nuag.	très-beau	2	2
N.-O.	S.-S.-E.	brouil., t.-b.	id.	2	2
S.-S.-E.	S.	quelq. nuag.	couvert	2	2
S.-E.	N.-E.	id.	quelq. nuag.	2	2
S.-E.	N.-E.	lég. brumeux	id.	0	1
N.-N.-E.	N.-E.	tr.-brumeux	couvert	2	2
N.-E.	N.-E.	tr.-nuageux	très-beau	2	2
E.-N.-E.	E.	lég. nuageux	lég. nuageux	2	2
N.	N.-E.	id.	id.	2	2
N.-E.	N.-E.	très-beau	très-beau	4	3
N.	N.	très-couvert	pluie, couv.	2	2
E.	N.-E.	brumeux	couvert	2	2
S.	N.-E.	id.	nuageux	2	2
N.-O.	N.-O.	tr.-brumeux	couvert	1	5
N.-O.	N.-O.	très-couvert	id.	0	1
N.-O.	N.	tr.-brumeux	id.	2	2
N.-O.	E.	couvert	id.	2	2
N.-N.-E.	N.	beau	id.	2	2
N.	N.	couvert	beau	2	2
N.	N.	nuageux	très-couvert	2	2
N. O.	N.	couvert	couvert	2	2
N.-N.-E.	N.	id.	beau	2	2
N.	N. O.	lég. brumeux	quelq. nuag.	1	2
S.	S.	petite pluie	couvert	2	5
N.-E.	N.-E.	couvert	id.	2	2
N.-E.	N.-E.	id.	id.	2	2
E.-S.-E.	S.-E.	quelq. nuag.	très-beau	2	2
S.-E.	S.-E.	lég. brumeux	quelq. nuag.	2	2
Nombre de jours	beaux et couverts, ou jours de beau temps 27. de pluie 3. de brouillard 9. de gelée 14.			11—3	

1852.

Mois

Jours du mois.	OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES A 0 DE TEMPÉRATURE				OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES			
	9 heures du matin.	midi.	3 heures du soir.	9 heures du soir.	température minimum.	température maximum.	température moyenne.	différence des extrêmes.
1	756 ^{mm} 88	757 ^{mm} 74	754 ^{mm} 38	755 ^{mm} 56	- 6 8	+ 2 4	- 2 20	9 2
2	751 87	752 50	752 35	753 23	- 4 4	+ 5 8	+ 0 70	10 2
3	754 53	754 31	755 73	754 22	- 5 0	+ 9 0	+ 3 00	12 0
4	754 57	754 55	755 60	753 63	- 3 0	+ 8 0	+ 2 50	11 0
5	753 67	753 33	752 78	752 61	- 1 0	+ 7 0	+ 3 00	8 0
6	752 85	753 22	753 28	753 39	+ 2 0	+ 7 0	+ 4 50	5 0
7	754 64	754 29	753 95	754 75	+ 1 5	+ 5 0	+ 3 25	3 5
8	755 57	755 55	755 82	756 35	+ 0 5	+ 4 0	+ 2 25	3 5
9	756 43	756 58	756 37	756 25	+ 0 6	+ 3 0	+ 1 80	2 4
10	754 76	754 47	755 87	754 39	+ 0 2	+ 2 2	+ 1 20	2 0
11	753 79	753 67	752 43	754 21	- 2 0	+ 2 5	+ 0 25	4 5
12	752 68	750 69	747 95	746 58	- 4 2	+ 8 4	+ 2 10	12 6
13	746 10	745 06	740 94	738 27	+ 4 0	+ 13 0	+ 8 50	9 0
14	730 61	728 73	728 01	727 72	+ 1 2	+ 13 0	+ 7 10	11 8
15	730 83	731 92	732 58	733 90	- 5 0	+ 2 2	- 1 50	7 2
16	735 23	736 68	737 45	741 06	- 3 2	+ 2 5	- 0 25	5 7
17	745 06	745 60	746 20	746 36	- 6 2	+ 1 0	- 2 60	7 2
18	748 28	747 47	746 49	744 34	- 10 2	+ 1 0	- 4 60	11 2
19	741 94	742 03	745 06	744 52	- 6 2	+ 2 8	- 1 70	9 0
20	747 22	747 92	746 20	748 70	- 0 5	+ 4 0	+ 1 75	4 5
21	749 05	748 85	748 62	748 20	- 1 0	+ 0 4	- 0 60	2 0
22	749 66	749 89	750 32	751 19	- 1 0	+ 0 5	- 0 25	1 5
23	750 51	748 96	748 21	747 25	- 4 0	- 1 0	- 2 50	3 0
24	750 07	751 74	751 98	752 80	- 5 5	- 2 5	- 4 00	3 0
25	753 82	755 12	755 34	755 71	- 12 5	- 2 0	- 7 25	10 5
26	756 12	756 03	755 19	756 00	- 16 0	- 9 2	- 12 60	6 8
27	753 84	751 36	750 08	748 28	- 18 5	- 4 5	- 11 50	14 0
28	748 32	747 92	747 70	749 72	- 9 0	- 0 8	- 4 90	8 2
29	753 04	753 80	754 56	756 24	- 12 5	- 4 0	- 8 25	8 5
30	755 74	753 10	748 62	745 34	- 16 8	- 1 8	- 9 30	17 0
31	748 94	749 84	748 57	747 18	- 6 0	0 0	- 3 00	6 0
MOYENNES du mois.	749 89	749 77	749 42	749 22	RÉCAPITULATION. Maxim. extr. + 13, les 13 et 14. Minimum extrême - 18,5, le 27. Différence des extrêmes 31,5. Moyenne du mois - 1,13. Moyenne de la variabilité journalière 7,42.			
Plus grande élévation 756,88, le 1 ^{er} , à 9 h. du m. Moindre élévation 727,72, le 14, à 9 h. du soir.								

16 Décembre.

VENTS		ÉTAT DU CIEL		Quantité d'eau tombée.	OBSERVATIONS GÉNÉRALES.
avant midi.	après midi.	avant midi.	après midi.		
N.-N.-E.	E.-N.-E.	très-beau	très-beau	» »	Pendant les derniers jours de ce mois, le froid a été très-rigoureux. Le 27, par exemple, la colonne thermométrique est descendue à 18° 5 : cela s'observe rarement à Auxerre.
S.-S.-E.	S.-O.	lég. brumeux	id.	» »	
S.-S.-E.	S.-S.-E.	id.	beau	» »	
S.	S.	id.	id.	» »	
S.	S.	couvert	couvert	» »	
E.	E.	id.	id.	» »	
N.	N.	id.	id.	» »	
N.-N.-O.	N.	neige fine	id.	» »	
N.	N.-N.-E.	couvert	id.	» »	
E.	E.	id.	id.	» »	
E.	S.-E.	id.	id.	» »	
E.	S.-S.-E.	tr.-nuageux	quelq. nuag.	» »	
S.	S.-S.-E.	p. pl., couv.	id.	5 0	
S.-S.-E.	N.-E.	pluie, couv.	couvert	0 4	
N.-O.	O.	couvert	nuageux	0 5	
O.	O.	neige	couvert	3 0	
O.	O.	neige, couv.	id.	0 5	
N.-E.	E.-N.-E.	couvert	id.	» »	
S.-S.-E.	S.-S.-E.	id.	beau	» »	
S.-S.-E.	E.	tr.-nuageux	quelq. nuag.	» »	
E.	E.	couvert	couvert	» »	
N.-E.	N.-N.-E.	id.	id.	» »	
N.-N.-E.	N.-O.	id.	couv., neige	5 0	
E.	E.	neige, couv.	couvert	» »	
E.	E.	très-beau	très-beau	» »	
N.-E.	N.-N.-O.	id.	id.	0 2	
S.	S.	neige, couv.	couvert	1 2	
N.	N.-E.	id.	id.	0 8	
E.	N.-E.	brum., beau	très-beau	» »	
S.	O.	très-beau	neige	1 0	
S.-O.	O.-S.-O.	beau	nuageux	» »	
beaux et couverts, ou jours de beau temps 21. de pluie 2. de neige 8. de brouillard 4. de gelée 24.				17-6	

MOUILLOT,
Maître-adjoint à l'Ecole normale.

DONS FAITS A LA SOCIÉTÉ.



GÉOLOGIE.

M^{me} VACHEY. — Mollusques, Échinides et Polipiers du département de de l'Yonne (44 échantillons).

ARCHÉOLOGIE.

M. MATHIEU, d'Ancy-le-Franc. — Médaille gauloise des Santons, en argent.

M. E. RAVIN. — Une Clé romaine trouvée à Branches et une Statuette trouvée à Appoigny.

BOTANIQUE.

M. ISIDORE BLANCHE. — Un fascicule de plantes de la flore de Syrie.



TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME VOLUME.

	Pages.
Liste des Membres de la Société.	III
Compte-rendu des travaux de la Société, pendant l'année 1832-1833, par MM. les Secrétaires	XIII

SCIENCES HISTORIQUES.

Nouvelles recherches sur la fête des Innocents et la fête des Fous dans plusieurs églises, et notamment dans celle de Sens, par M. Aimé Chérest.	7-82
Recherches sur la ville d'Avallon au x ^v siècle, par M. Quantin.	161-215
Mémoire sur les anciens Vitraux incolores dans les églises du département de l'Yonne, par M. Amé.	245-282
Note sur une Médaille gauloise trouvée à Ancy-le-Franc, par M. Fournérat	283-286
Les Croisés de la Basse-Bourgogne en Terre-Sainte, par M. Quantin.	287-317
Origines historiques attribuées à Auxerre, par M. A. Challe.	383-404
Notice sur le Collège d'Avallon (suite et fin), par M. l'abbé Gally.	405-433
Notice biographique sur M. F. Vachey, architecte, par M. Déy.	467-480
Deux Intendants du Canada sous Louis XIV, par M. Raudot	481-524
Notice biographique sur M. de Varanges	525-529

SCIENCES NATURELLES.

	Pages.
Entomologie : Diptères des environs de Paris, famille des Myopaires, par le docteur Robineau-Desvoidy	83-160
Catalogue des insectes Coléoptères du canton de Saint-Sauveur, famille des Longicornes, par le docteur Robineau-Desvoidy.	337-368
Notice sur les Porphyres du département de l'Yonne, par M. Moreau, d'Avallon	257-264
Études sur les Échinidés fossiles du département de l'Yonne (suite), par M. Cotteau	265-285
Paléontologie de l'Yonne : Prodrôme des Mollusques fossiles, par M. Cotteau.	319-333
Proposition d'enquête au sujet de la Vaccine, par le docteur E. Duché.	441-463
Sur les éclosions de plusieurs espèces de Diptères, par M. le docteur Robineau-Desvoidy	531-536
Observation d'Anévrisme traumatique de l'artère plantaire interne, par M. le docteur Moret.	438-439
Observations météorologiques, par M. Peltier.	217, 369, 537, 545

INDEX DES PLANCHES.

	Pages.
Tours et enceinte d'Avallon au xv ^e siècle.	161 -
Ancien système de Vitraux incolores (3 planches).	243 -
Études sur les Échinides fossiles du département (4 planches numérotées xxi à xxiv)	264 -
